MARQUÉS DE SAN JUAN
DE PIEDRAS ALBAS
EX LIBRIS

# ŒUVRES

DE

# SAINTE THÉRÈSE

TRADUITES

SUR LES MANUSCRITS ORIGINAUX

PAR

**LE P. MARCEL BOUIX**
de la Compagnie de Jésus

TOME TROISIÈME

**ŒUVRES MYSTIQUES**

DOUZIÈME ÉDITION

REVUE AVEC SOIN ET AUGMENTÉE

PAR

**JULES PEYRÉ**

PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
J. GABALDA, Éditeur
RUE BONAPARTE, 90

1925

# ŒUVRES

DE

# SAINTE THÉRÈSE

---

TOME TROISIÈME

## ŒUVRES MYSTIQUES

LE CHEMIN DE LA PERFECTION. — LE CHATEAU INTÉRIEUR OU LES DEMEURES DE L'AME. FRAGMENT DU LIVRE SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES.

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — PARIS. — 1925.

# ŒUVRES

DE

# SAINTE THÉRÈSE

TRADUITES

SUR LE MANUSCRIT ORIGINAL

PAR

**LE P. MARCEL BOUIX**

De la Compagnie de Jésus

---

TOME TROISIÈME

## ŒUVRES MYSTIQUES

LE CHEMIN DE LA PERFECTION. — LE CHATEAU INTÉRIEUR
OU LES DEMEURES DE L'AME.
FRAGMENT DU LIVRE SUR LE CANTIQUE DES CANTIQUES

---

DOUZIÈME ÉDITION

REVUE AVEC SOIN ET AUGMENTÉE

PAR

**JULES PEYRÉ**

PARIS

LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE

J. GABALDA, Éditeur

RUE BONAPARTE, 90

1925

Sur le rapport favorable des examinateurs, nous permettons l'impression.

Paris, le 14 Mai 1907.

G. LEFEBVRE,

Vic. gén.

# AVERTISSEMENT

Ce troisième volume des œuvres de sainte Thérèse renferme : *Le Chemin de la perfection, le Château intérieur, un Fragment du Livre sur le Cantique des cantiques,* trois *Relations* sur des grâces ou faveurs reçues depuis 1568, la *Glose* ou *Cantique de sainte Thérèse* et le *Tableau chronologique de sa vie.*

Pour ce troisième volume nous avons suivi la même méthode de révision que pour le premier (Voir notre préface de la *Vie* de sainte Thérèse, 15e édition, p. XII et suiv.) Toutefois en comparant la première *Relation* avec les *Additions,* ajoutées par le P. Bouix à la *Vie* de sainte Thérèse, le lecteur sera sans doute étonné de la différence des deux versions. Nos récits se succèdent dans un autre ordre, le nombre en est plus grand et la matière plus étendue ; quelques détails s'y enchaînent qui sont distincts chez le P. Bouix et vice versa. Tout s'ex-

plique par les textes que nous avons suivis l'un et l'autre. Le P. Bouix avait travaillé sur l'édition du P. Louis de Léon. Nous avons préféré le texte plus authentique et plus complet de V. de la Fuente.

Les deux autres *Relations* n'ont pas été traduites par le P. Bouix, sauf trois ou quatre fragments, extraits par le P. Louis de Léon et mêlés par lui aux *Additions,* un peu au hasard. Nous les donnons d'après le texte de V. de la Fuente, en avertissant le lecteur que nous n'avons traduit dans la troisième que les passages relatifs aux *Grâces d'oraison.*

Ce troisième volume répond ainsi à son titre : *Œuvres mystiques* de sainte Thérèse.

J. PEYRÉ.

Fuenterrabia (Espagne), le 8 mai 1907

# PRÉFACE

## DU *CHEMIN DE LA PERFECTION*

Après la relation de sa *Vie* et après les *Constitutions,* sainte Thérèse, sur les instances réitérées des sœurs de Saint-Joseph d'Avila, écrivit un petit livre (*librillo*) qui n'avait pas d'abord de titre et qui fut plus tard intitulé *Chemin de la perfection.* La composition eut lieu entre 1563 et 1566. Il n'existait encore qu'un seul couvent de la Réforme; et, loin de songer à de nouvelles fondations, la sainte se préoccupait avant tout d'assurer la première, en inculquant à ses filles le véritable esprit du Carmel.

Le *Chemin de la perfection* n'a pas d'autre but. Sur les points principaux de la vie religieuse, il contient de sages avis, donnés avec une simplicité charmante, un abandon naïf, une franchise de parole, tout à fait de mise dans un écrit privé, qui ne devait pas sortir du monastère de Saint-Joseph d'Avila. Mais, dans la suite, à mesure que les fondations se multi-

pliaient, quand Medina del Campo, Malagon, Valladolid, Tolède réclamaient, pour leur édification, les moindres écrits de la mère Thérèse, celle-ci crut devoir modifier son premier travail. Elle transcrivit donc le *Chemin de la perfection* en retranchant et ajoutant çà et là d'assez longs passages, en supprimant des mots charmants, des détails de famille, qui donnaient à l'ouvrage un ton de causerie plus intime [1].

Dès que le livre fut achevé, la sainte le soumit à des théologiens, tels que le P. Bañès, le P. Garcia de Tolède et le docteur Ortiz. Tous lui donnèrent pleine et complète approbation. Ces éloges firent naturellement plaisir à l'auteur. Yepès raconte que s'entretenant un jour avec la Mère Thérèse de Jésus du *Chemin de la perfection*, celle-ci lui dit avec un contentement visible : « Des hommes graves m'affirment qu'en lisant mon livre on croirait lire la sainte Écriture. » *Algunos hombres graves me dicen que parece sagrada Escritura.*

Chaque maison du Carmel désirait, on le comprend, connaître au plus tôt et garder cet ouvrage de la vénérée Fondatrice ; mais pour cela des trans-

1. Le premier autographe est conservé à l'Escurial, d'où son nom de *manuscrit de l'Escurial*. Le second se trouve au monastère des Carmélites de Valladolid ; c'est le *manuscrit de Valladolid*. L'édition de don Francisco Herrero Bayona (1883) donne sur le recto, en deux colonnes et avec des caractères différents, le texte des deux originaux. En regard, sur le verso, on peut lire le manuscrit de l'Escurial reproduit par la photolithographie.

criptions étaient nécessaires. On se mit à l'œuvre. Des copies de l'original de Valladolid faites alors et corrigées par la sainte, trois principales nous ont été conservées : celles de Madrid, de Salamanque et de Tolède.

Des inexactitudes de toute sorte se glissaient inévitablement dans ces reproductions. Pour y remédier, la sainte résolut de fixer pour toujours le texte de son livre, en recourant à l'impression. Elle écrivit donc en 1579 à don Teutonio de Braganza, archevêque d'Évora, pour le prier de lui trouver un éditeur et elle lui envoya en même temps, non l'original, mais une copie revue par elle. La sainte n'en vit pas la publication. Bien que l'*imprimatur* du P. Bartolomé Ferreira fût donné à Lisbonne le 7 octobre 1580, le livre tarda plus de deux ans à paraître. Sainte Thérèse était morte lorsqu'il fut édité en février 1583.

Cinq ans plus tard, le P. Louis de Léon, chargé de publier à Salamanque les œuvres de la sainte, se conforma, pour le *Chemin de la perfection,* au manuscrit de Valladolid. Mais son édition, plus soignée que celle d'Évora, est loin d'être parfaite. Ribera s'en plaignait en 1590 à la mère vicaire de Valladolid : « L'édition d'Évora, écrivait-il, est pitoyable; celle de Salamanque, qui prétend corriger celle d'Évora, est l'œuvre d'un docteur plus que d'un critique. »

Pour notre travail de revision, nous avons scrupu-

leusement suivi le manuscrit de Valladolid, d'après le texte publié par don Francisco Herrero Bayona. Ce texte porte 44 chapitres, c'est-à-dire un de plus que les éditions précédentes du P. Bouix. La différence dans le numérotage des chapitres commence au chap. XVII. Ce chapitre, qui existait d'abord dans le manuscrit de Valladolid, a été supprimé plus tard, et, ce semble, par la sainte elle-même, qui a déchiré quatre pages, sans rectifier d'ailleurs ou la pagination ou la suite des chapitres. Nous le reproduisons d'après le manuscrit de l'Escurial. Il s'ensuit entre l'édition du P. Bouix et la nôtre cette différence que le chap. XVII du P. Bouix est pour nous le chap. XVIII et ainsi de suite.

En note, nous avons traduit les passages les plus saillants du manuscrit de l'Escurial, que la sainte avait supprimés dans sa seconde rédaction, et qui nous paraissent devoir intéresser le lecteur.

J. P.

# LE CHEMIN

DE

# LA PERFECTION

LIVRE APPELÉ

# CHEMIN DE LA PERFECTION

COMPOSÉ PAR

## THÉRÈSE DE JÉSUS

RELIGIEUSE DE L'ORDRE DE NOTRE-DAME DU CARMEL
ET DESTINÉ
AUX RELIGIEUSES DÉCHAUSSÉES DE NOTRE-DAME
DU CARMEL DE LA RÈGLE PRIMITIVE

---

CE LIVRE CONTIENT DES AVIS
ET DES CONSEILS

QUE DONNE

THÉRÈSE DE JÉSUS

a ses filles, religieuses des monastères qu'elle a fondés avec le secours de Notre-Seigneur et de la glorieuse Vierge, Mère de Dieu, conformément à la Règle primitive de Notre-Dame du Carmel. Elle les adresse spécialement aux sœurs du monastère de Saint-Joseph d'Avila, le premier qu'elle fonda et dont elle était prieure, quand elle écrivit ce livre.

Cette page reproduit exactement la disposition du titre de l'ouvrage dans l'*Original de Valladolid*. Elle porte au bas la note suivante, vraisemblablement du P. Bañès : *J'ai examiné ce livre; ce que j'en pense est dit à la dernière page et signé de mon nom.* On ne trouve pas ce jugement à la dernière page de l'original. Mais un feuillet, conservé par les religieuses de Valladolid dans l'intérieur du manuscrit, semble être une copie fidèle de l'appréciation du P. Bañès. Nous en donnerons la traduction à la fin du *Chemin de la perfection*.

# AVANT-PROPOS

Les sœurs de ce monastère de Saint-Joseph m'ont suppliée de leur donner quelque écrit sur l'oraison. Elles savaient que mon confesseur actuel, le P. Présenté, Fr. Dominique Bañès, de l'ordre du glorieux saint Dominique, me l'avait permis. Comme lui elles pensaient que j'y serais aidée par les rapports que j'ai eus avec beaucoup de personnes spirituelles et saintes. Elles m'ont enfin tellement importunée que je me décide à leur obéir.

Quoique imparfait et mal écrit, ce travail d'une personne qu'elles aiment, leur sera plus agréable que d'autres livres d'excellent style et composés par des maîtres. J'ai confiance en leurs prières; elles m'obtiendront du Seigneur, je l'espère, la grâce d'une parole utile et appropriée au genre de vie de cette maison. Si je n'atteins pas ce but, le P. Présenté qui, le premier, doit lire mon écrit, le corrigera ou le jettera au feu. Pour moi, je n'aurai rien perdu en obéissant à ces servantes de Dieu, qui verront d'ailleurs ce que j'ai de moi-même, quand le Seigneur ne m'assiste pas.

Mon dessein est d'indiquer quelques remèdes à certaines petites tentations qui viennent du démon et qui par cela même qu'elles sont si petites, n'inspirent peut être aucune crainte. Je traiterai aussi d'autres points

selon que le Seigneur m'en donnera l'intelligence et que je pourrai m'en souvenir. Ne sachant pas ce que j'ai à dire, je ne puis le dire avec ordre; et j'estime préférable d'y renoncer, puisque c'est déjà un si grand désordre que je m'occupe, moi, de ce sujet.

Je supplie le Seigneur de mettre lui-même la main à ce travail, pour qu'il soit conforme à sa sainte volonté. Je n'ai jamais d'autre désir; malheureusement les œuvres sont imparfaites comme moi. Mais, j'en suis sûre, ni l'affection ni le zèle ne me manquent pour aider de tout mon pouvoir les âmes de mes sœurs à progresser beaucoup dans le service de Dieu. Cet amour, joint à mon âge et à mon expérience de ce qui se passe dans quelques monastères, me fera peut-être, en de petites choses, mieux rencontrer que les savants. Ceux-ci, en effet, occupés d'œuvres plus importantes, et doués d'un caractère plus fort, tiennent peu de compte de détails qui en soi semblent n'être rien; tandis que tout peut faire du mal à de faibles créatures comme nous. Le démon multiplie les artifices contre les religieuses de clôture stricte; pour leur nuire il se voit forcé de recourir à de nouvelles armes. Imparfaite comme je le suis, j'ai mal su me défendre. Aussi voudrais-je que mes sœurs profitassent de mes fautes. Je n'avancerai rien dont je n'aie eu l'expérience, ou pour l'avoir éprouvé en moi, ou pour l'avoir vu dans les autres.

Il n'y a pas longtemps, j'ai écrit par obéissance une relation de ma vie, dans laquelle j'ai inséré quelques points sur l'oraison. Comme peut-être mon confesseur ne vous en permettra pas la lecture, j'en redirai ici quelque chose, ajoutant ce que je croirai nécessaire. Daigne le Seigneur tenir lui-même la plume, comme je l'en ai supplié, et faire tourner cet écrit à sa plus grande gloire. Amen.

# LE CHEMIN

DE

# LA PERFECTION

## CHAPITRE PREMIER

Du motif pour lequel j'ai soumis ce monastère à une si étroite observance.

J'ai rapporté dans le *Livre de ma Vie* les raisons qui me déterminèrent à fonder le couvent de Saint-Joseph. J'y ai raconté aussi quelques-unes des faveurs par lesquelles Notre-Seigneur fit connaître qu'il y serait très fidèlement servi. Au début de la fondation, mon dessein n'était pas qu'on y menât une vie si austère ni qu'il fût sans revenus. J'aurais au contraire souhaité qu'il ne manquât de rien. Un tel désir trahissait ma faiblesse et mon peu de vertu; j'avais pourtant quelque volonté de bien faire et non de flatter la nature.

Mais j'appris, vers ce temps-là, le triste état de la France, les ravages que faisaient dans ce pays ces malheureux luthériens, et les rapides accroissements de leur secte désastreuse; mon âme en fut navrée de douleur.

Comme si je pouvais, comme si j'étais quelque chose, je pleurais avec Notre-Seigneur et je le suppliais de porter remède à un si grand mal. J'aurais donné vo-

lontiers mille vies pour sauver une seule de ces âmes que je voyais se perdre en grand nombre dans ce royaume. Mais, simple femme, et sans vertu, j'étais incapable de servir comme j'aurais voulu la cause de Dieu. Un vif désir me vint alors, qui prit toute mon âme et qui la possède encore, c'est que Notre-Seigneur ayant tant d'ennemis et si peu d'amis, ceux-ci fussent bons. Ainsi je résolus de faire le tout petit peu qui était en moi [1], c'est-à-dire de suivre les conseils évangéliques avec toute la perfection possible, et de porter les quelques religieuses réunies ici à embrasser le même genre de vie.

Je fondais ma confiance en la grande bonté de Dieu, qui ne manque jamais d'assister ceux qui renoncent à tout pour lui. J'espérais aussi qu'avec des compagnes aussi parfaites que je les voyais dans mes désirs, mes défauts seraient couverts par leurs vertus, de sorte que je pourrais encore contenter Dieu en quelque chose. Enfin, il me semblait qu'en nous occupant tout entières à prier pour les défenseurs de l'Église, pour les prédicateurs et les savants qui la défendent, nous viendrions, selon notre pouvoir, au secours de cet adorable Maître, si indignement persécuté. Car à voir l'acharnement avec lequel ces traîtres, comblés par lui de bienfaits, lui font la guerre, on dirait qu'ils veulent le crucifier de nouveau, et ne lui laisser sur la terre aucun lieu où il puisse reposer sa tête.

O mon Rédempteur! mon cœur ici n'en peut plus. Que sont devenus les chrétiens de nos jours? Faut-il que ceux dont vous avez le plus à souffrir soient ceux-là mêmes qui vous doivent davantage, ceux que vous favorisez, ceux que vous choisissez pour amis, ceux que

1. Eso poquito que era en mi.

vous prenez pour compagnons, et à qui vous vous communiquez par les sacrements? Ne sont-ils donc pas satisfaits des tourments que vous avez endurés pour eux?

Certes, mon Seigneur, ce n'est pas un sacrifice aujourd'hui de s'éloigner du monde. Puisqu'il vous est si peu fidèle, que pouvons-nous en attendre? Méritons-nous par hasard un meilleur traitement? Avons-nous fait plus que vous, pour qu'il nous garde son amitié? Qu'espérons-nous donc de lui, nous qui, par la bonté du Seigneur, avons été tirées de ce milieu pestilentiel? Déjà ces mondains appartiennent au démon. Ils ont mérité, par leurs œuvres, un juste châtiment; et ce qu'ils ont gagné à ces plaisirs, c'est un feu éternel. Qu'ils y aillent donc, bien que mon cœur se fende à la vue de tant d'âmes qui se perdent. Ce n'est pas leur damnation qui m'afflige le plus; c'est que chaque jour le nombre des réprouvés s'augmente encore [1].

O mes sœurs en Jésus-Christ! joignez-vous à moi pour demander cette grâce au divin Maître. C'est dans ce but qu'il vous a réunies ici; c'est là votre vocation; ce doivent être là vos affaires, comme vos désirs; c'est pour ce sujet que doivent couler vos larmes; enfin c'est là ce que vous devez demander à Dieu. Non, non, mes sœurs, ce ne sont point les affaires du monde qui doivent nous occuper. En vérité, je ris, ou plutôt je m'afflige en voyant ce que quelques personnes viennent me recommander. Pour des intérêts temporels, pour de l'argent, elles réclament nos prières, tandis que, selon moi, elles devraient demander à Dieu la grâce de fouler aux pieds tous ces biens-là. Leur intention est

1. Alla se lo ayan, aunque no me deja de quebrar el corazon ver tantas almas como se pierden; mas del mal no tanto, querria no ver perder mas cada dia.

bonne, aussi je prie selon leurs désirs; mais je tiens pour certain que Dieu ne m'exauce jamais, lorsque je lui recommande des choses de ce genre. Le monde est en feu; on veut, pour ainsi dire, condamner une seconde fois Jésus-Christ, puisqu'on suscite mille faux témoins; on veut renverser son Église : et nous perdrions le temps en des demandes qui, si Dieu les exauçait, ne serviraient peut-être qu'à fermer à une âme la porte du ciel! Non, mes sœurs, ce n'est pas le temps de traiter avec Dieu d'affaires peu importantes. S'il ne fallait avoir quelque égard à la faiblesse humaine, qui aime tant qu'on l'aide en toutes choses (et plaise à Dieu que nous l'aidions réellement), je serais fort aise que chacun sût que ce n'est pas pour de semblables intérêts que l'on doit prier Dieu avec tant d'ardeur dans ce monastère.

## CHAPITRE II

Il ne faut pas se mettre en peine des nécessités corporelles. Excellence de la pauvreté.

Ne pensez pas, mes sœurs, qu'en négligeant de contenter les gens du monde, vous deviez manquer du nécessaire. Je vous assure, moi, que si jamais vous essayez de vous procurer ce nécessaire par des artifices humains, vous mourrez de faim, et ce sera justice. Tenez les yeux élevés vers votre Époux; c'est lui qui se charge de votre entretien. Qu'il soit content de vous; et ceux qui vous sont le moins affectionnés s'empresseront, malgré eux, de subvenir à vos besoins, comme vous en avez l'expérience. Et si, en travaillant à contenter Notre-Seigneur, vous veniez à mourir de faim, je dirais : Bienheureuses les Carmélites de Saint-Joseph!

Pour l'amour de Dieu, n'oubliez jamais ceci : puisque vous avez renoncé à avoir des revenus, renoncez aussi aux sollicitudes matérielles; autrement tout est perdu. Que ceux qui, par la volonté de Notre-Seigneur, possèdent des revenus, s'en occupent, ce soin est légitime et conforme à leur état. Mais pour nous, mes sœurs, il y aurait de la folie; autant vaut rêver du bien d'autrui, ce me semble, que de s'arrêter à imaginer la jouissance de ceux qui ont ces biens. D'ailleurs ces sollicitudes n'inspirent point aux personnes qui ne l'ont pas, la

volonté de nous faire l'aumône. Abandonnez-vous à Celui qui peut mouvoir les cœurs, au maître des richesses et des riches. Par son ordre nous sommes venues ici. Ses paroles sont véritables, elles se réaliseront : le ciel et la terre passeront avant qu'elles manquent de s'accomplir. Soyons-lui fidèles et il nous sera fidèle, et si un jour il ne l'était pas, ce sera, n'en doutons point, pour notre plus grand bien. Ainsi laissait-il mourir les saints pour sa cause, afin d'accroître leur gloire par le martyre. Quel heureux échange d'en finir vite avec la vie pour aller jouir du rassasiement éternel!

Voyez, mes sœurs, je pense surtout, en vous donnant ces avis, au temps qui suivra ma mort, et c'est pour cela que je vous les laisse par écrit; car tant que je serai en ce monde, je ne manquerai pas de vous les rappeler. Je sais par expérience combien l'on gagne à les mettre en pratique. Moins nous avons, moins j'ai de souci; et Notre-Seigneur sait que j'éprouve plus de peine quand nous avons du superflu que si nous manquons du nécessaire. Encore ne saurais-je dire que nous ayons été dans la nécessité, tant Dieu est prompt à venir à notre secours.

Ce serait tromper le monde que d'avoir d'autres sentiments : en effet, nous passerions pour pauvres, et nous ne le serions qu'à l'extérieur, sans l'être d'esprit. Je m'en ferais conscience, parce que, selon moi, nous serions alors comme des riches qui demandent l'aumône. Dieu veuille nous préserver d'une pareille faute : car dans les monastères où l'on se laisse aller à ces soins trop empressés d'attirer des charités, on finira par en contracter l'habitude; dès lors il pourra se faire que l'on demande ce qui n'est pas nécessaire, et peut-être à des personnes qui se trouvent dans un plus pressant besoin. A la vérité, ces personnes ne peuvent que

gagner à ces dons, mais les monastères y perdent.

Je prie Dieu, mes filles, de ne pas permettre que cela vous arrive; et si cela devait être, j'aimerais encore mieux que vous eussiez des revenus. Ainsi que votre esprit ne s'abandonne en aucune manière à ces préoccupations concernant le temporel; je vous demande cette grâce en aumône et pour l'amour de Dieu. Mais si ce malheur arrivait dans cette maison, alors la moindre des sœurs devrait élever des cris vers Notre-Seigneur, et représenter humblement à la prieure qu'elle est hors du vrai chemin, et qu'une pareille infidélité amènera peu à peu la ruine de la véritable pauvreté. J'espère de la bonté du divin Maître que cela n'aura point lieu, et qu'il n'abandonnera pas ses servantes; et si cet écrit, exigé par vous, devenait inutile pour d'autres motifs, il servira du moins à réveiller les sentiments que vous devez avoir sur la pauvreté. Croyez-le, mes filles, Dieu m'a donné, pour votre bien, quelque intelligence des avantages renfermés dans cette sainte vertu. Ceux qui la pratiqueront les comprendront, mais non pas peut-être autant que moi; car Dieu me les a montrés à une lumière d'autant plus vive que j'avais été folle d'esprit, au lieu d'être pauvre d'esprit comme ma profession m'y engageait.

La pauvreté est un bien qui enferme en soi tous les biens; elle nous confère comme le haut domaine des biens de ce monde; car c'est en être maître que de les mépriser. Que m'importe, à moi, la faveur des monarques et des grands, si je ne désire point leurs richesses, et si, pour leur plaire, il me faut causer le moindre déplaisir à mon Dieu? Que me font leurs honneurs, si j'ai une fois bien compris que le plus grand honneur d'un pauvre consiste à être véritablement pauvre? Je tiens que les honneurs et les richesses vont presque toujours

de compagnie; celui qui aime l'honneur ne saurait haïr les richesses, et celui qui abhorre les richesses ne se soucie guère de l'honneur. Entendez bien ceci, je vous prie.

A mon sens, ces honneurs humains entraînent toujours quelque attache aux biens temporels. C'est merveille que dans le monde une personne pauvre soit honorée; quel que soit son mérite, l'on fait d'elle peu de cas. Mais quant à la véritable pauvreté, j'entends celle que l'on embrasse uniquement pour l'amour de Dieu, elle porte une dignité qui s'impose à tous; elle n'a à contenter que Dieu et elle est sûre d'avoir beaucoup d'amis dès qu'elle n'a besoin de personne. Je le sais pour l'avoir vu.

Mais comme il existe tant d'écrits sur cette vertu, je m'arrête. D'ailleurs, incapable d'en saisir l'excellence et encore moins d'en parler dignement, je crains de la rabaisser par mes louanges. Qu'il me suffise d'avoir exposé ce que l'expérience m'a appris. J'avoue même que j'ai été jusqu'ici tellement hors de moi que je ne me suis pas entendue moi-même. Mais je ne change rien à ce que j'ai dit pour l'amour de Notre-Seigneur.

Songez que nos armes sont la sainte pauvreté; au commencement de notre Ordre elle fut si estimée et si étroitement observée par nos bienheureux pères, qu'ils ne gardaient rien d'un jour à l'autre, ainsi que me l'ont affirmé des hommes qui sont à même de le savoir. Puisque à l'extérieur la pauvreté chez nous est moins austère, faisons effort pour qu'elle soit parfaite à l'intérieur. Nous n'avons que deux heures à vivre; et puis, quelle récompense! Mais quand il n'y en aurait point d'autre que de suivre un conseil de Notre-Seigneur, quel salaire pour nous que le bonheur d'imiter en quelque chose ce divin Maître! Voilà les armes que l'on doit voir sur nos

bannières. Que le plus cher de nos vœux soit de garder la pauvreté intacte, dans nos demeures, dans nos vêtements, dans nos paroles et beaucoup plus dans nos pensées. Tant que vous tiendrez cette conduite, ne craignez point de voir déchoir la régularité qui règne dans cette maison. Sainte Claire appelait la pauvreté et l'humilité les deux grands murs de la vie religieuse et elle souhaitait en enclore ses monastères. En effet, que la pauvreté soit bien observée, elle sera, tant pour l'honneur du couvent que pour tout le reste, un bien plus ferme rempart que la magnificence des édifices. Gardez-vous, mes filles, d'élever de ces bâtiments superbes; je vous le demande pour l'amour de Dieu, et par le sang de son Fils. Si cela vous arrivait, mon vœu, que je forme en conscience, est qu'ils s'écroulent le jour même où ils seraient achevés. Ce serait très mal, mes filles, de bâtir de grandes maisons avec le bien des pauvres.

Dieu nous en préserve! Nos maisons doivent être petites et pauvres. Ressemblons en quelque chose à notre Roi; il n'a eu en ce monde que l'étable de Bethléem où il est né, et la croix où il est mort : deux demeures, celles-là, où il ne pouvait y avoir que bien peu d'agrément [1]. Quant à ceux qui aiment les vastes constructions, ils savent ce qu'ils font, et ils ont sans doute des intentions saintes. Mais pour treize pauvres petites religieuses, le moindre coin suffit. Ayez, je le veux, un enclos et dans cet enclos quelques ermitages où chacune de vous puisse aller prier seule. Je dis même qu'à cause de l'étroite clôture où vous vivez, cela vous est nécessaire, et j'ajoute que la solitude de ces ermitages favorise le recueillement de la prière et contribue à la dévotion. Mais des édifices vastes, ou quelque ornement recherché, Dieu nous en

1. Casas eran estas adonde se podia tener poca recreacion.

préserve! Ayez sans cesse présente à l'esprit cette pensée, que tout doit s'écrouler au jour du jugement; et qui sait si ce jour n'est pas proche? Or, conviendrait-il que la maison de treize misérables religieuses fît un grand bruit en s'écroulant? Les vrais pauvres n'en doivent pas faire; ils seront gens de petit bruit, s'ils veulent qu'on ait compassion d'eux.

Quelle joie pour vous, mes filles, si quelqu'un se délivrait de l'enfer par une aumône qu'il vous aurait faite! Or tout est possible, obligées comme vous l'êtes, de prier très assidûment pour vos bienfaiteurs. Toute aumône nous vient sans doute du Seigneur, mais il veut que nous en sachions gré à ceux par qui il nous la fait. Soyez donc toujours fidèles à payer ce tribut de reconnaissance et de prières.

Je ne sais ce que j'avais commencé à dire, parce que j'ai fait une digression. C'est Notre-Seigneur, je n'en doute pas, qui l'a ainsi voulu : jamais je n'avais pensé à écrire ce qui précède. Je prie sa divine Majesté de nous soutenir toujours de sa main, afin que l'on ne nous voie jamais déchoir de cette perfection de la pauvreté. Amen.

## CHAPITRE III

Suite du sujet commencé dans le premier chapitre. — L'occupation continuelle des sœurs doit être de prier Dieu pour ceux qui travaillent au bien de l'Église.

Je reviens au but principal pour lequel Notre-Seigneur nous a réunies dans cette maison. Mon désir ardent est que nous soyons quelque chose qui contente sa divine Majesté[1]. A la vue du mal que font les hérétiques, à la vue de l'incendie que les forces humaines ne peuvent empêcher de s'étendre, voici ce qui m'a semblé nécessaire[2]. En temps de guerre, lorsque les ennemis dévastent tout un pays, le prince, à bout d'expédients, se retire avec l'élite de ses troupes dans une ville qu'il fait solidement fortifier. De là il opère des sorties, et comme il ne mène au combat que des braves, souvent avec une poignée d'hommes il cause plus de mal à l'ennemi qu'avec des soldats nombreux, mais lâches. Par cette tactique, souvent on triomphe de ses adversaires, et si l'on ne remporte pas la victoire, au moins n'est-on pas vaincu. Pourvu qu'il ne se rencontre pas de traître dans

1. Mucho deseo seamos algo para que contentemos á su Majestad.

2. Le *ms* de l'Escurial porte et le *ms* de Valladolid porte aussi, mais effacé par la sainte, le passage que nous reproduisons, parce qu'il y est fait allusion un peu plus loin. « On a bien essayé de réunir des troupes pour tenter de remédier par les armes à un si grand mal. »

la place, on y est invincible; si on succombe, ce n'est que par la famine. Dans la forteresse où se trouvent retranchés les défenseurs de l'Église, on ne connaît point de famine qui force à capituler : ils peuvent mourir; être vaincus, jamais. Mais quel est mon dessein en vous tenant ce langage? C'est, mes sœurs, de vous faire connaître le but de nos prières. Ainsi, ce que nous devons demander à Dieu, c'est qu'il ne permette point que dans cette petite place forte [1], où se sont retirés les bons chrétiens, il s'en rencontre un seul qui passe au camp ennemi; c'est qu'il donne aux capitaines de cette place ou de cette ville, c'est-à-dire aux prédicateurs et aux théologiens, des qualités supérieures; enfin, comme ces capitaines, pour la plupart, sont tirés des ordres religieux, qu'il les fasse avancer dans la perfection propre à leur état. Cela est absolument nécessaire, puisque c'est du bras ecclésiastique, et non du bras séculier, comme je l'ai dit [2], que nous doit venir le secours. Quant à nous, incapables, à ce double point de vue, de rendre aucun service à notre Roi, efforçons-nous d'être telles, que nos prières puissent aider ces serviteurs de Jésus-Christ. N'oublions pas que c'est par une grande constance dans l'étude et dans la pratique de la vertu, qu'ils se sont rendus capables de défendre la cause de Notre-Seigneur.

Mais, direz-vous peut-être, pourquoi tant insister sur ce sujet, et pourquoi nous exhorter à secourir ceux qui sont meilleurs que nous? Je vais vous en donner la raison : je ne crois pas que vous compreniez encore assez toute la grandeur du bienfait que Dieu vous a accordé, quand il vous a conduites dans un asile où vous vivez si tranquilles, loin des affaires, des occasions dangereuses

1. En este castillito.
2. Voir la note de la page 17.

et du commerce du monde. C'est là une très grande faveur. Or, les serviteurs de Dieu dont je parle ne jouissent pas de ces avantages; cela ne convient même pas, et de nos jours moins que jamais. Leur office est de fortifier les faibles et de donner du courage aux petits; imaginez des soldats sans capitaine. Il faut donc qu'ils vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec les hommes, qu'ils paraissent dans les palais, et que parfois même, leur extérieur les rende semblables à ceux qu'ils travaillent à sauver. Or, pensez-vous, mes filles, qu'il faille peu de vertu pour traiter avec le monde, pour vivre dans le monde, pour s'occuper des affaires du monde? Pensez-vous qu'il faille peu de vertu pour condescendre, comme je l'ai dit, aux usages du monde, et pour être en même temps, dans son cœur, éloigné du monde, ennemi du monde; pour y vivre comme dans un lieu de bannissement; enfin, pour être non des hommes, mais des anges? Car s'ils ne sont tels, ils ne sont pas dignes du nom de capitaines, et je prie Notre-Seigneur de ne pas permettre qu'ils sortent de leurs cellules. Ils feraient beaucoup plus de mal que de bien. Il ne faut point aujourd'hui qu'on voie des imperfections en ceux qui doivent enseigner les autres. Si leur vertu n'a jeté de profondes racines, s'ils ne sont fortement persuadés qu'ils doivent fouler aux pieds tous les intérêts de la terre, et vivre détachés de toutes les choses périssables pour ne s'attacher qu'aux éternelles, en vain voudraient-ils couvrir leurs imperfections, elles se trahiront d'elles-mêmes. Ils ont affaire avec le monde, c'est tout dire : ils peuvent s'assurer qu'il ne leur pardonnera rien, et qu'aucun de leurs actes imparfaits ne lui échappera. Les bonnes actions passeront souvent inaperçues pour lui, peut-être même ne les jugera-t-il pas telles; mais les mauvaises ou les imparfaites, n'ayez pas

peur. Je me demande, avec grand étonnement, qui peut apprendre aux gens du monde ce que c'est que la perfection. Car ils la connaissent, non pour la suivre, ils ne s'y croient point obligés et s'imaginent que c'est bien assez pour eux d'observer les commandements; mais pour la condamner chez les autres. Ne vont-ils pas quelquefois jusqu'à prendre pour une imperfection ce qui est une vertu? Ainsi donc, gardez-vous de croire qu'il ne faille à ces athlètes qu'un faible secours d'en haut pour soutenir le grand combat où ils s'engagent.

C'est pourquoi je vous conjure de travailler à devenir telles, que vous obteniez de Dieu deux choses : la première, que parmi tant de savants et de religieux, il s'en rencontre beaucoup avec les qualités nécessaires pour servir utilement la cause de l'Église, et que ce Dieu de bonté daigne rendre capables ceux qui ne le sont pas assez, attendu qu'un seul homme parfait rendra plus de services qu'un grand nombre d'imparfaits; la seconde, que lorsqu'ils seront une fois engagés dans cette mêlée, où la bataille est furieuse, je le répète, Notre-Seigneur les soutienne de sa main, afin qu'ils échappent à tant de périls qui les environnent dans le monde, et qu'ils ferment leurs oreilles aux chants des sirènes qui se rencontrent sur cette mer dangereuse. S'il plaît à Dieu que nous servions peu ou prou à cette victoire, nous aurons, nous aussi, du fond de notre solitude, combattu pour la cause de Dieu. A ce prix, je m'estimerai heureuse des souffrances que m'a coûtées la fondation de ce petit monastère, où j'ai voulu faire revivre, dans toute sa perfection, la règle primitive de notre Dame et Souveraine.[1]

Ne vous imaginez pas qu'il soit inutile d'être ainsi

1. Nuestra Señora y Emperadora.

continuellement occupées à prier Dieu pour les défenseurs de son Église; gardez-vous de partager le sentiment de certaines personnes à qui il paraît fort dur de ne pas prier beaucoup pour elles-mêmes. Est-il meilleure oraison que celle dont je parle? Peut-être craignez-vous qu'elle ne serve pas à diminuer les peines que vous devez souffrir dans le purgatoire : je vous réponds qu'elle y servira. Et si elle ne suffit pas, eh bien, tant pis. Que m'importe, à moi, de rester jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si par mes prières je sauve une seule âme; combien plus si je suis utile à plusieurs et si je rends gloire à Dieu? Méprisez des peines qui ont un terme, dès qu'il s'agit de rendre un service plus signalé à Celui qui a tant souffert pour l'amour de nous. Imprégnez-vous toujours des sentiments les plus parfaits. Je vous conjure donc, pour l'amour de Notre-Seigneur, de lui demander qu'il exauce ces prières que nous lui adressons pour les défenseurs de sa cause. Quant à moi, toute misérable que je suis, j'implore de mon divin Maître cet avancement de sa gloire et du bien de son Église; je n'ai pas d'autres désirs.

C'est bien de l'audace, à moi, de croire que je puisse avoir en cette matière quelque crédit auprès de Dieu. Aussi, ô mon Seigneur, ce n'est point en moi que je me confie, mais en mes compagnes, vos servantes. Je sais qu'elles n'ont d'autre désir ou d'autre ambition que de vous plaire. Elles ont quitté pour l'amour de vous le peu qu'elles avaient, et elles auraient voulu posséder de plus grands biens, afin de les abandonner pour votre service. O mon Créateur, non, vous n'êtes point si ingrat que je puisse douter seulement de votre fidélité à les exaucer. Pendant que vous étiez sur la terre, mon divin Maître, vous n'avez point abhorré les femmes; toujours, au contraire, avec la plus tendre bonté, vous

avez répandu sur elles les trésors de votre grâce[1].

Ne nous écoutez pas, quand nous vous demanderons des honneurs, des revenus, de l'argent ou quelque autre chose de celles que le monde recherche. Mais, ô Père éternel, quand nous ne vous demanderons rien que pour la gloire de votre Fils, pourquoi n'exauceriez-vous pas celles qui seraient prêtes à perdre mille vies, et tous les honneurs du monde, pour l'amour de vous? Montrez-vous propice, Seigneur, non à cause de nous, nous ne le méritons pas, mais à cause du sang et des mérites de votre Fils. O Père éternel, considérez que tant de coups de verges, tant d'outrages, tant d'indicibles tourments qu'il a soufferts, ne sont pas à mettre en oubli. Et comment, ô mon Créateur, des entrailles aussi tendres que les vôtres pourraient-elles souffrir ces excès d'ingratitude dont votre Fils est la victime? Ce sacrement où il nous a aimés jusqu'à l'extrême, qu'il a institué pour vous plaire et pour obéir au commandement que vous lui aviez fait de nous aimer, est l'objet de la haine de ces hérétiques de nos jours; ils enlèvent à notre Jésus les sanctuaires où il avait fixé sa demeure, et ils démolissent ses églises. Encore, s'il avait manqué à quelque

1. Ici le manuscrit de l'Escurial offre une page entièrement biffée et raturée. Au risque et malgré quelque crainte de déplaire à la sainte, D. Francisco Herrero Bayona a essayé de déchiffrer le texte effacé. En voici quelques lignes :

« Vous avez rencontré, Seigneur, chez les femmes, autant d'amour et plus de foi que chez les hommes... Votre très sainte Mère était femme; nous espérons en ses mérites et nous, qui portons son habit, nous avons malgré nos fautes une particulière confiance... Vous êtes un juge équitable et vous ne ressemblez pas aux juges de ce monde. Ceux-ci, étant fils d'Adam et en définitive tous des hommes, se défient de n'importe quelle vertu des femmes. Oui, un jour viendra, ô mon Roi, où tous seront mis à découvert. Je ne parle pas pour moi; car le monde connaît déjà mes misères et je me réjouis de leur publicité. Mais il y a des circonstances où il n'est pas raisonnable de rebuter des cœurs vertueux e forts, fussent-ils des cœurs de femmes. »

chose de ce qu'il devait faire pour vous contenter : mais il a tout accompli. N'était-ce pas assez, ô Père éternel, que durant sa vie, il n'ait pas eu où reposer sa tête, et qu'il ait été continuellement accablé de tant de souffrances? Faut-il qu'on lui ravisse aujourd'hui les asiles où il convie ses amis, et les fortifie de cette nourriture qu'il sait leur être nécessaire pour soutenir leur faiblesse? N'avait-il pas surabondamment satisfait pour le péché d'Adam? et faut-il que toutes les fois que nous péchons, ce très aimant Agneau paye encore pour nous? Ne le permettez pas, ô mon Souverain[1]! Que votre Majesté s'apaise; détournez votre vue de nos péchés; souvenez-vous que nous avons été rachetés par votre Fils très saint; ne considérez que ses mérites, les mérites de sa glorieuse Mère, et ceux de tant de saints et de martyrs qui ont donné leur vie pour votre service.

Mais, hélas! ô mon Maître, quelle est la créature qui a osé vous présenter cette requête au nom de tous! Mes filles, quelle mauvaise médiatrice vous avez en moi! qu'elle est peu digne de parler en votre nom, et d'obtenir ce qu'elle demande! ce souverain juge ne va-t-il pas s'indigner encore davantage à la vue de ma témérité? Seigneur, ce serait avec raison et justice; mais considérez que vous êtes maintenant un Dieu de miséricorde : exercez-la envers cette pauvre pécheresse, ce chétif ver de terre qui ose prendre tant de hardiesse en votre présence. Oubliez mes œuvres, ô mon Dieu; ne voyez que les désirs de mon cœur, et les larmes avec lesquelles je vous supplie de m'accorder cette grâce : au nom de vous-même, ayez pitié, je vous en conjure, de tant d'âmes qui vont à leur perte; secourez votre Église; arrêtez, Seigneur, le cours de tant de maux

1. Emperador mio.

qui affligent la chrétienté, et, sans plus tarder, faites briller votre lumière au milieu de ces ténèbres.

Mes sœurs, recommandez, je vous en conjure, à Jésus-Christ cette chétive créature, et suppliez-le de lui donner l'humilité : je vous le demande comme une chose à laquelle vous êtes tenues. Si je ne vous exhorte point à prier d'une manière particulière pour les rois, pour les prélats de l'Église, et spécialement pour notre évêque, c'est que je vous vois maintenant si soigneuses de le faire que je tiens ma recommandation pour superflue. Mais celles qui viendront après nous doivent comprendre que, si elles ont un saint supérieur, elles seront saintes. Comme il est si important que Dieu vous donne de tels hommes pour vous gouverner, ne cessez point de lui demander une pareille faveur.

Je viens de vous indiquer la fin à laquelle vous devez rapporter vos oraisons, vos désirs, vos disciplines, vos jeûnes : si vous y manquez, sachez que vous ne faites point ce que Jésus-Christ attend de vous, et que vous n'atteignez point le but que vous devez poursuivre dans ce Carmel.

## CHAPITRE IV

Observation de la règle. — Trois points importants dans la vie spirituelle.

Vous venez de voir, mes filles, la grandeur de l'entreprise où nous prétendons réussir. Or, quelle ne doit pas être notre vertu, si nous ne voulons point passer pour fort téméraires aux yeux de Dieu et des hommes! Il est évident que nous avons besoin de beaucoup travailler. Une chose nous y aidera, c'est de tenir bien haut nos pensées pour tâcher d'élever aussi nos œuvres. Attachons-nous ensuite à observer avec un soin parfait notre règle et nos constitutions, et Notre-Seigneur, je l'espère, exaucera nos vœux. Je ne vous impose rien de nouveau, mes filles. Je vous demande seulement la fidélité à votre profession, selon l'appel de Dieu et selon vos promesses; mais il y a fidélité et fidélité très différentes.

Il est dit, dans la première de nos règles, que nous devons prier sans cesse. Si vous remplissez, avec tout le soin possible, ce devoir, qui est le plus important, vous ne manquerez ni aux jeûnes, ni aux disciplines, ni au silence, auxquels l'ordre nous oblige. Vous savez bien, mes filles, que l'oraison, pour être véritable, doit s'aider de tout cela, et que les délicatesses et l'oraison ne s'accordent point ensemble.

C'est sur l'oraison, mes filles, que vous m'avez demandé de dire quelque chose. Je le ferai; mais en échange, je vous prie de mettre en pratique et de lire souvent avec affection ce que j'ai dit jusqu'ici. Toutefois, avant de parler de ce qui est intérieur ou de l'oraison, il est certains points dont je crois devoir vous entretenir. A mon avis, ils sont si nécessaires aux âmes qui aspirent à marcher dans le chemin de l'oraison, qu'en les pratiquant, elles pourront se trouver très avancées dans le service de Dieu, sans être de grandes contemplatives; si au contraire ces points sont négligés, non seulement il est impossible qu'elles soient fort élevées dans la contemplation, mais elles s'abuseront étrangement, si elles croient l'être. Je prie Notre-Seigneur de daigner m'enseigner lui-même ce que je dois vous dire, afin qu'il en tire sa gloire. Amen.

Ne pensez pas, mes amies et mes sœurs, que les choses dont je vais vous recommander la pratique soient en grand nombre. Plaise à Notre-Seigneur que nous gardions seulement bien celles que nos saints pères ont ordonnées et qu'ils ont observées! C'est par ce chemin qu'ils sont arrivés à la sainteté; en prendre un autre ou par son propre choix ou par le conseil d'autrui, ce serait s'égarer. Je ne parlerai, avec quelque étendue, que de trois points de nos constitutions : il nous importe extrêmement de comprendre combien il nous est avantageux de les garder pour jouir de cette paix intérieure et extérieure tant recommandée par Notre-Seigneur. Je traiterai d'abord de l'amour que vous devez avoir les unes envers les autres; ensuite, du détachement de toutes les créatures; enfin, de la véritable humilité : ce point, bien que j'en parle en dernier lieu, est néanmoins le principal et embrasse toutes les autres.

## CHAPITRE V

Amour du prochain et danger des amitiés particulières.

Ce grand amour mutuel, que j'ai nommé en premier lieu, est de la plus haute importance; en effet, il n'y a rien de si difficile à supporter qui ne paraisse facile entre ceux qui s'aiment, et il faudrait qu'une chose fût étrangement rude pour pouvoir leur donner de la peine. Si ce commandement était observé dans le monde comme il devrait l'être, il contribuerait beaucoup à l'observation des autres; mais tantôt par excès et tantôt par défaut, nous ne parvenons jamais à le garder parfaitement.

Il semble que l'excès ne saurait être nuisible dans les monastères de religieuses. Il cause néanmoins un tel dommage et traîne après lui tant d'imperfections, qu'à mon avis il faut l'avoir vu de ses propres yeux pour le croire. Le démon s'en sert pour séduire et enlacer les consciences de mille manières. Les âmes qui ne veulent servir Dieu que fort imparfaitement, s'en aperçoivent peu et prennent même pour vertu ces excès de tendresse. Mais celles qui aspirent à la perfection en connaissent bien le danger, et sentent qu'ils affaiblissent peu à peu la volonté, et l'empêchent de s'employer tout entière à aimer Dieu. Ce défaut doit, je crois, se rencontrer bien plus parmi les femmes que parmi les hommes. Les

dommages qu'il cause dans une communauté sont manifestes. L'amour que toutes doivent avoir les unes pour les autres en est diminué; l'on souffre du déplaisir qui est fait à son amie; on désire avoir de quoi lui faire présent; on cherche les occasions de lui parler, le plus souvent c'est pour lui dire combien on l'aime, ou d'autres choses non moins déplacées, et non pour l'entretenir de l'amour qu'on a pour Dieu. Ces grandes amitiés ont rarement pour fin de s'entr'aider à aimer Dieu davantage. Je crois plutôt que le démon les fait naître pour former des partis dans les ordres religieux. Lorsqu'on s'aime pour servir Notre-Seigneur, les effets le font bien connaître; la passion n'est pour rien dans ces amitiés, et l'on n'y cherche au contraire qu'à s'animer mutuellement à vaincre les autres passions. De ces sortes d'amitiés, je souhaiterais qu'il y en eût beaucoup dans les grands monastères. Mais pour cette maison où nous ne sommes et ne devons être que treize, toutes les religieuses doivent être amies; toutes se doivent aimer, toutes se doivent chérir, toutes se doivent assister. Ainsi, pour l'amour de Notre-Seigneur, je vous en conjure, gardez-vous de ces amitiés particulières, quelque saintes qu'elles soient : selon moi, loin d'offrir aucun avantage, elles sont d'ordinaire, entre religieux, un poison; et si ces religieux sont parents, c'est encore pis, elles sont une peste.

Ce que je vous dis vous paraît peut-être exagéré : croyez néanmoins, mes sœurs, que la conduite que je vous trace renferme une grande perfection, met l'âme dans une grande paix, et fait éviter plusieurs occasions d'offenser Dieu à celles qui ne sont pas encore très fortes. Ne vous étonnez pas cependant si quelquefois vous sentez plus d'inclination pour une sœur que pour une autre; ce sera malgré vous; il y a là un mouvement ins-

tinctif et qui vous portera souvent à aimer des personnes plus pauvres de vertu, mais plus riches des dons naturels. Notre devoir alors est de combattre énergiquement cette affection, et de ne point nous en laisser dominer.

Aimons les vertus et les biens intérieurs, et, par un constant effort, accoutumons-nous à ne point faire cas de ces biens extérieurs. O mes sœurs, ne consentons jamais que notre cœur soit esclave de qui que ce soit, si ce n'est de Celui qui l'a racheté de son sang.

Que l'on y prenne garde : une religieuse pourrait, sans savoir comment, se trouver en des liens dont elle n'aurait pas la force de se dégager. Et de là, grand Dieu! des enfantillages sans nombre, si petits d'ailleurs et si ridicules qu'il faut les voir pour les croire : aucune raison d'en parler ici.

J'ajouterai seulement : en quelque personne que cela se trouve, c'est un mal ; mais dans une supérieure, c'est une peste.

Il faut mettre un grand soin à couper la racine de ces amitiés dangereuses, dès qu'elles commencent ; mais cela doit se faire avec adresse, et avec plus d'amour que de rigueur. Un excellent remède pour cela, c'est de n'être ensemble qu'aux heures marquées par la règle, et, hors de là, de ne se point parler, ainsi que nous le pratiquons maintenant, mais de demeurer séparées chacune dans sa cellule, comme la règle l'ordonne. Ainsi, quoique ce soit une coutume louable de se réunir pour le travail dans une salle commune, je désire que dans ce monastère de Saint-Joseph les religieuses soient affranchies de cet usage, parce qu'il est plus facile de garder le silence, quand chacune travaille retirée dans sa cellule. D'ailleurs, il importe extrêmement de s'habituer à la solitude pour faire des progrès dans l'oraison ; et comme c'est l'oraison qui doit être le ciment de ce

monastère, il faut nous affectionner à tout ce qui peut en aider la pratique.

Pour revenir à l'amour que vous devez avoir les unes pour les autres, il me semble que ce serait vous faire injure de vous le recommander. Quels sauvages ne s'aimeraient, si, comme vous, ils demeuraient et communiquaient toujours ensemble, sans relations, ni entretiens, ni délassements avec les personnes du dehors? Combien cet amour vous devient facile, quand vous pensez que Dieu aime chacune de vos sœurs, et qu'elles aiment Dieu, puisqu'elles ont tout abandonné pour lui. La vertu a d'ailleurs par elle-même un attrait qui la fait aimer, et j'espère bien de la bonté de Dieu que la vertu sera toujours le partage des religieuses de ce monastère. Il n'est donc pas nécessaire d'insister beaucoup sur l'obligation de vous aimer les unes les autres. Mais comment devez-vous vous aimer? A quelle marque pouvons-nous reconnaître que nous possédons cette précieuse vertu, tant recommandée par Jésus-Christ à tous les fidèles, et surtout à ses apôtres? Voilà les points sur lesquels je souhaite vous dire quelque chose, selon mon peu de capacité. Si vous le trouvez mieux expliqué en d'autres livres, ne vous arrêtez point à ce que j'en écrirai; car peut-être ne sais-je pas ce que je dis.

L'amour dont je traite est de deux sortes. L'un, entièrement spirituel, est tellement dégagé des sens et de la tendresse naturelle, que rien n'en ternit la pureté. L'autre est spirituel aussi; mais il s'y mêle quelque chose de sensible et d'humain, qui ressemble à l'affection naturelle des parents et des amis, et qui paraît légitime. J'en ai parlé plus haut.

Je veux maintenant traiter de celui qui est purement spirituel et sans mélange. Si peu que la passion entre dans cet amour spirituel, elle trouble toute l'harmonie

intérieure de l'âme : au contraire si la sagesse et la discrétion règlent nos rapports avec les personnes vertueuses, il n'y a pour nous que des avantages.

Je dis cela en particulier au sujet des confesseurs.

Si l'on aperçoit dans le confesseur quelque tendance à la légèreté, qu'on tienne pour suspecte toute sa direction, qu'on évite d'avoir avec lui des entretiens, même de vertu, qu'on se confesse en peu de mots et qu'on se retire. Le mieux sera de dire alors à la prieure qu'on ne se trouve pas bien de ses rapports avec lui. C'est un confesseur à remplacer, si l'on peut toutefois prendre ainsi le parti le plus sage, sans blesser sa réputation.

En pareil cas et en d'autres aussi difficiles, où le démon pourrait nous embarrasser, si nous ne savons à qui demander conseil, le plus sûr est d'en conférer avec un homme instruit. Cette liberté s'accorde quand il y a nécessité. On se confesse à lui, on lui expose le cas et on fait ce qu'il ordonne. Quand il faut absolument prendre un parti, on peut se tromper beaucoup. Combien qui se trompent dans le monde, pour n'avoir pas demandé conseil, surtout s'il agit des intérêts du prochain! La décision s'impose nécessairement en ces rencontres ; parce que quand le démon commence l'attaque, ainsi que je l'ai dit, c'est pour aller loin, à moins qu'on ne l'arrête court.

Donc, le parti le plus sûr est de parler à un autre confesseur, quand cela peut se faire, et j'espère de la bonté de Notre-Seigneur que cela sera toujours possible

Je désire, mes filles, que vous compreniez l'importance de cet avis : car la légèreté dans un confesseur est un danger ; c'est la perte et la damnation de la communauté entière. N'attendez pas que le mal ait fait de grands progrès ; mais, dès le principe, travaillez à l'extirper par tous les moyens qui dépendent de vous, et

dont vous croirez pouvoir user en conscience. J'espère que Notre-Seigneur ne permettra pas que des personnes, dont la vie doit être une oraison continuelle, puissent porter de l'attachement à d'autres qu'à de grands serviteurs de Dieu. S'il en était autrement, elles ne seraient certainement pas des âmes d'oraison, elles ne tendraient point à la perfection à laquelle on doit aspirer dans ce monastère. Dès là donc qu'elles verront qu'un confesseur n'entend pas leur langage, et n'aime pas à parler de Dieu, elles ne pourront lui être attachées, parce qu'il ne leur ressemble en rien. S'il leur ressemble au contraire, étant donné le peu d'occasions qu'il a de les voir, ou il sera bien naïf ou il évitera soit de s'inquiéter lui-même, soit d'inquiéter les servantes de Dieu[1].

1. Ces considérations sur les rapports du confesseur avec les religieuses paraîtront bien concises et peu claires à plus d'un lecteur. L'obscurité des dernières lignes provient de la suppression d'un long passage sur l'amour des religieuses pour le confesseur, passage que la sainte a laissé dans son *ms* de l'Escurial et qu'elle n'a pas reproduit dans son *ms* de Valladolid;

En voici la traduction :

« Si nous mettons de la mesure et de la discrétion dans l'amour même un peu sensible, tout y deviendra méritoire, et ce qui nous paraissait sensibilité se changera en vertu. Cependant l'une et l'autre sont quelquefois si mêlées que le discernement en est difficile, surtout si l'affection se porte sur quelque confesseur. Quand un confesseur est vertueux et qu'il a l'intelligence de leurs voies spirituelles, les personnes d'oraison s'attachent beaucoup à lui. Mais le démon aussitôt dresse toute une batterie de scrupules, dont il espère embarrasser l'âme, surtout si le confesseur l'attire à une plus haute perfection. Fatiguée à la fin, elle abandonne le confesseur, et avec un second, avec un troisième, c'est la même tentation, le même tourment.

Ce que peuvent faire alors ces personnes, c'est de distraire leur esprit de l'amour qu'elle ont ou qu'elles n'ont pas. Et si elles aiment, eh bien! qu'elles aiment. Pourquoi donc, quand nous aimons ceux qui font du bien à notre corps, n'aimerions-nous pas ceux qui travaillent au bien de nos âmes? J'estime au contraire que c'est un commencement fort utile et un moyen très heureux de progresser que de s'affectionner au confesseur, quand il est saint, spirituel et qu'il s'applique activement à

J'ai dit que le démon peut nuire beaucoup à tout un monastère par cette légèreté possible du confesseur ; mais c'est un mal dont on ne s'aperçoit que très tard, et qui par conséquent est capable de ruiner peu à peu la perfection, sans que l'on sache de quelle manière. Le moyen qu'emploiera ce confesseur pour communiquer aux religieuses ce qu'il y a de frivole dans son âme, c'est de leur faire tout passer pour des bagatelles. Que Dieu, au nom de son infinie bonté, nous délivre de semblables choses ! C'en est assez pour troubler toutes les religieuses, parce que leur conscience leur dit le contraire de ce que dit leur confesseur. Si de plus on les force de n'avoir que ce confesseur, elles ne savent que faire ni comment calmer le trouble de leur esprit, celui qui devrait le calmer et y apporter le remède étant celui-là même qui le cause. Il doit se rencontrer de grandes afflictions de ce genre en quelques endroits et j'en éprouve une vive compassion. Aussi ne vous étonnez point du soin que je mets à vous faire connaître ce péril.

notre avancement dans la vertu. Telle est notre faiblesse que parfois il nous aide ainsi puissamment à exécuter de très grandes choses au service de Dieu.

Si le confesseur n'est pas sérieux, il y a danger. Le danger peut être grave, dans un monastère de clôture stricte, beaucoup plus qu'ailleurs, qu'un confesseur s'aperçoive qu'il est aimé. Comme il est malaisé de discerner les qualités d'un bon confesseur, on a besoin de beaucoup de prudence et de circonspection. Le meilleur serait qu'il ignorât l'attachement qu'on lui porte et qu'on ne lui en parlât pas. Mais le démon presse si habilement qu'il empêche cette réserve. Il persuade à ces personnes que toute la matière de leur confession se réduit à cela, et qu'elles sont obligées d'en faire l'aveu. Aussi voudrais-je les convaincre que cela n'est rien et ne mérite pas leur attention.

Qu'elles m'écoutent; si elles s'aperçoivent que toutes les exhortations du confesseur tendent au progrès de leur âme, si elles ne voient en lui aucun signe de légèreté ; (elles le remarqueront bientôt à moins de vouloir faire les naïves), enfin si elles reconnaissent qu'il a la crainte de Dieu, quelques tentations que leur donne cet attachement, elles ne doivent pas s'en préoccuper : le démon se fatiguera le premier et les laissera en paix. »

## CHAPITRE VI

Combien il importe que les confesseurs soient instruits.

Je conjure Notre-Seigneur, au nom de son infinie bonté, de faire qu'aucune d'entre vous n'éprouve jamais dans cette maison la torture d'âme et de corps dont je viens de parler.

Si c'est la supérieure qui a un attachement pour le confesseur, les religieuses n'oseront rien dire ni à la supérieure de ce qui regarde le confesseur, ni à celui-ci de ce qui regarde la supérieure, et alors viendra la tentation de taire des péchés fort graves, par la crainte de se voir tracassées. O mon Dieu! quel ravage le démon ne peut-il pas faire par là! Que cette contrainte et ce faux point d'honneur leur coûtent cher! A leurs yeux, c'est donner une haute idée de l'observance de leur monastère, et faire beaucoup pour sa réputation, que de n'avoir qu'un seul confesseur. Le démon vise ainsi à se rendre maître d'âmes qu'il ne pourrait séduire par un autre moyen. Si elles demandent un autre confesseur, on croit que c'est renverser toute la discipline de l'Institut. Et si celui qu'elles demandent n'est pas de notre Ordre, fût-il un saint [1], on s'imagine qu'un simple entretien avec lui est un affront à la communauté.

1. « Fût-il un saint Jérôme. » (Esc.)

Quant à moi, je demande, pour l'amour de Dieu, à celle qui sera prieure, qu'elle assure absolument cette sainte liberté de traiter avec d'autres qu'avec les confesseurs ordinaires; qu'elle s'entende avec l'Évêque ou le Provincial pour qu'elle puisse, et les autres sœurs autant qu'elle, parler de son intérieur avec des hommes instruits, surtout si leurs confesseurs ne le sont pas, quelque vertueux qu'ils soient d'ailleurs[1].

La science est d'un admirable secours pour donner lumière en toutes choses. Il vous sera possible de trouver des hommes qui uniront la doctrine et la vertu. Plus Notre-Seigneur vous fera de grâces dans l'oraison, plus il devient nécessaire que votre oraison et toutes vos œuvres reposent sur un fondement solide.

Il y faut avant tout une bonne conscience, avec la résolution énergique d'éviter les péchés véniels, et d'embrasser ce qui est le plus parfait. Vous vous imaginerez peut-être que tous les confesseurs le savent; mais c'est une erreur. Car il m'est arrivé à moi-même de traiter de choses de conscience avec un d'entre eux qui avait fait tout son cours de théologie, et qui me causa beaucoup de tort en me disant que certaines choses n'étaient rien. Il n'avait, j'en suis sûre, ni l'intention de me tromper, ni sujet de le vouloir; mais il n'en savait pas davantage. La même chose m'est arrivée avec deux ou trois autres.

C'est tout notre bien à nous que cette certitude au sujet de la perfection pratique au service de Dieu. C'est

1. « Louez beaucoup Dieu, mes filles, de la liberté que vous avez. Bien que votre choix soit restreint, vous pouvez cependant vous adresser à quelques confesseurs, qui, sans être les ordinaires, vous donneront toute lumière. Je demande à celle qui sera en charge qu'elle traite elle-même et qu'elle permette à ses sœurs de traiter avec un homme instruit. Dieu vous préserve de suivre en tout les avis d'un directeur, qui n'aura pas la science, quelle que soit d'ailleurs la vertu qu'il paraisse avoir ou qu'il ait en réalité. » (Esc.)

là le fondement de notre oraison. Quand ce fondement n'est pas solide, tout l'édifice porte à faux : et c'est ce qui arriverait, si l'on nous enlevait la liberté de nous confesser à des hommes ornés des qualités que j'indiquais plus haut, et de communiquer avec eux de ce qui regarde notre intérieur [1]. J'ose dire plus ; quand bien même le confesseur ordinaire réunirait la science et la piété, vous devez de temps en temps en consulter un autre [2].

Ce confesseur, en effet, peut se tromper, et il ne faut pas que toutes les religieuses puissent se tromper à cause de lui. Je vous recommande seulement de ne rien faire contre l'obéissance, attendu que, pour atteindre ce but, les moyens légitimes ne vous manquent pas. Cette libre communication procure un grand bien aux âmes ; il est donc du devoir de la prieure d'en faire jouir ses religieuses, autant qu'elle pourra.

Tout ce que je viens de dire regarde la supérieure. Et je lui demande à nouveau de donner à ses religieuses, qui ne cherchent ici d'autre consolation que celle de l'âme, cette particulière consolation. Dieu conduit les âmes par des chemins différents. Un confesseur ne les connaît pas tous, par cela seul qu'il est confesseur. Je vous en donne l'assurance, mes filles, si vous êtes ce que vous devez être, malgré votre pauvreté, vous trouverez toujours des personnes saintes qui voudront communiquer avec vous et vous consoler. Car celui qui donne la nourriture à vos corps, saura susciter des

1. « Si on défendait aux religieuses de se confesser à d'autres qu'au confesseur ordinaire, elles devraient, en dehors de la confession, exposer les affaires de leur âme aux personnes dont je parle. » (Esc.)

2. En marge du manuscrit on lit la note suivante qui paraît être du P. Bañès : « Ceci est juste. Il y a des maîtres spirituels qui, pour ne pas se tromper, condamnent tout, comme venant du démon ; et en cela ils commettent une plus grave erreur, parce qu'ils étouffent l'Esprit du Seigneur, comme dit l'Apôtre. »

hommes qui voudront et qui sauront éclairer vos âmes. De cette manière, vous n'aurez point à gémir de ce défaut de liberté qui est le mal que je crains pour vous. S'il arrive alors que le confesseur, par un artifice du démon, se trompe sur quelque point de la doctrine, cela ne saurait avoir de suites graves. Dès qu'il sait que vous soumettez à d'autres l'état de votre âme, il prendra garde de plus près à lui, et il sera plus circonspect dans tous ses rapports avec vous.

Cette porte une fois fermée au démon, j'espère de la bonté divine qu'il n'en trouvera point d'autre pour entrer dans ce monastère. Et ainsi, je demande, pour l'amour de Notre-Seigneur, à l'Évêque sous la conduite duquel sera le couvent, qu'il y maintienne toujours cette liberté; et que le jour où il se rencontrera ici des hommes qui unissent la sainteté de la vie à la solidité de la doctrine, ce qui est facile à savoir dans une ville aussi petite, il n'empêche pas les religieuses de communiquer avec eux [1].

Si je trace ici cette règle de conduite, c'est que l'expérience et les lumières de la raison m'en ont fait voir la nécessité; j'ai consulté en outre des personnes doctes et saintes. Elles ont examiné ce qui était le plus propre à faire avancer ce monastère dans les voies de la perfection. Or, de tous les dangers, car il s'en rencontre en tout durant cette vie, nous avons trouvé que le moindre était celui qui pouvait résulter de cette liberté. Il a été également décidé qu'aucun vicaire, ou remplaçant du

1. « L'inconvénient que peut amener la multiplicité des confesseurs n'est rien en comparaison du mal considérable, caché, et presque sans remède, pour ainsi dire, que cause la conduite opposée. Les monastères ont ceci de propre que le bien y décline rapidement, si on n'exerce une active surveillance, et que le mal, une fois introduit, s'extirpe avec la plus grande peine; car en très peu de temps les imperfections deviennent des habitudes et des choses naturelles... » (Esc.)

supérieur, ne devait pouvoir entrer dans le monastère; que ce droit ne devait pas non plus être accordé au confesseur; mais que leur office devait se borner à veiller au recueillement de la maison, à ce que tout s'y passe avec bienséance, et que l'on y avance intérieurement et extérieurement dans la pratique de la vertu. S'ils voient que l'on manque à quelqu'un de ces points, qu'ils en informent celui qui gouverne le monastère, mais qu'ils n'exercent pas eux-mêmes la charge de supérieur [1].

Ce que je viens de dire est ce qui s'observe maintenant dans ce monastère, non par mon seul avis, mais par celui de plusieurs personnages instruits, avancés dans les voies spirituelles, et de grande expérience. Ce monastère, en effet, pour plusieurs raisons, ne fut pas soumis à l'Ordre, mais à l'évêque actuel de cette ville, don Alvaro de Mendoza, qui nous est profondément dévoué. Grand serviteur de Dieu, et d'une illustre naissance, très zélé pour tout ce qui tient à l'observance et à la sainteté dans les maisons religieuses, ce prélat convoqua une réunion d'hommes éminents, et l'on y résolut ce que j'ai dit. Les supérieurs devront donc à l'avenir se conformer à cet avis, puisqu'il vient de gens si vertueux, après tant d'oraisons faites pour obtenir la lumière au sujet du meilleur parti à prendre. Si l'on en juge par les résultats, ce qui a été arrêté par eux est certainement ce qu'il y a de meilleur. Plaise au divin Maître que cela dure pour sa plus grande gloire. Amen.

1. « Qu'il y ait un confesseur ordinaire et que ce soit le chapelain lui-même, s'il en est jugé digne; et que chaque fois qu'une âme en aura besoin, elle puisse s'adresser aux personnes déjà indiquées, sauf avis donné au supérieur lui-même. Si l'évêque peut s'en remettre à la Mère prieure, qu'il lui laisse ce soin. Les religieuses sont peu nombreuses et ne prendront beaucoup de temps à personne. » (Esc.)

## CHAPITRE VII

Reprise et suite de l'amour parfait.

J'ai fait une longue digression; mais ce que j'ai dit est si important que quiconque le comprendra ne me blâmera point.

Revenons à cet amour que nous devons avoir les unes pour les autres et qui est purement spirituel. Je ne sais si je me comprends moi-même; mais je pourrai du moins être brève, parce que l'amour dont je parle est le fait du petit nombre. Que celle à qui le Seigneur l'a donné ne se lasse point de l'en bénir; car cet amour doit être fort parfait. Enfin je veux en dire quelque chose, et ce ne sera peut-être pas sans utilité. Il suffit en effet de mettre la vertu sous les yeux pour qu'elle gagne l'affection de ceux qui la désirent et qui aspirent à la posséder. Plaise au Seigneur que j'aie et l'intelligence de ce sujet et plus encore des paroles pour l'exprimer; car il me manque peut-être une idée précise de ce qui est spirituel; je ne discerne peut-être pas bien aussi quand il s'y mêle du sensible; bref, je ne sais comment j'ose aborder cette matière. Je ressemble à ces personnes qui entendent parler de loin, sans pouvoir saisir le sens des paroles : il doit parfois m'arriver de ne pas entendre moi-même ce que j'ai dit; et Dieu fait pourtant que c'est bien dit. Si d'autres fois ce

que je dis n'a pas de sens, rien d'étonnant en cela; car ce qui m'est le plus naturel, c'est de ne réussir en rien.

Voici ce qui se présente actuellement à mon esprit. Quand une âme, éclairée de Dieu, connaît bien la nature et la valeur vraie de ce monde, la vérité du monde futur, leur différence, l'éternité de l'un, le rêve rapide de l'autre; quand elle sait ce qu'est l'amour du Créateur et celui de la créature, et qu'elle le sait non par une simple vue de l'esprit, ou par la foi, mais par une connaissance expérimentale, ce qui est bien différent; quand elle voit, quand elle goûte ce qu'est le Créateur et ce qu'est la créature, ce que l'on gagne au service de l'un et ce que l'on perd au service de l'autre; quand elle découvre encore d'autres vérités que Notre-Seigneur enseigne à ceux qui s'abandonnent à sa conduite dans l'oraison, ou qu'il daigne lui-même instruire directement; quand une âme en est là, elle aime tout autrement que ceux qui ne sont point parvenus à ce degré.

Vous trouverez peut-être, mes sœurs, qu'il est superflu de vous entretenir de ce sujet, et que vous savez toutes ce que je viens de dire. Plaise au Seigneur qu'il en soit ainsi, et que cette connaissance soit comme il convient et gravée dans vos cœurs! Mais alors vous avouerez que je ne mens pas en affirmant que les âmes, que Dieu illumine de la sorte, possèdent cet amour. Les personnes que Dieu élève à cet état, sont des âmes généreuses, des âmes royales. Elles ne mettent pas leur bonheur à aimer quelque chose d'aussi misérable que ces corps, quelle que soit leur beauté, quelle que soit leur grâce. Ils peuvent bien plaire à leur vue et leur donner sujet de louer le Créateur ; mais les captiver, je veux dire arrêter et fixer leur amour sur ces charmes extérieurs, elles croiraient s'attacher à un néant, embrasser une ombre, s'avilir, et n'oseraient plus, sans

une confusion extrême, dire à Dieu qu'elles l'aiment.

Vous allez m'objecter : Ces âmes ne savent donc pas aimer, ni payer de retour l'affection qu'on a pour elles. Du moins, puis-je répondre, elles ne se soucient guère d'être aimées. Si quelquefois, par un premier mouvement naturel, elles se réjouissent de l'attachement qu'on leur porte, rentrant aussitôt en elles-mêmes, elles reconnaissent que c'est un désordre; elles n'exceptent de cette indifférence que les personnes dont la science ou l'oraison peut les faire avancer dans les voies du salut. Toute autre affection les fatigue, tant elle leur paraît inutile et même nuisible. Cependant elles ne laissent pas d'en être reconnaissantes, et c'est en recommandant à Dieu ceux dont elles sont aimées qu'elles les payent de leur amour. Elles considèrent l'affection qu'on a pour elles comme une dette que Notre-Seigneur est chargé de payer ; elles voient qu'il est, lui, l'auteur de ce sentiment; car ne découvrant en elles-mêmes rien d'aimable, elles se persuadent n'être aimées qu'en raison de l'amour de Dieu pour elles. Ainsi, elles laissent au divin Maître le soin d'acquitter cette dette; elles le supplient de le faire ; et elles se tiennent désormais tranquilles, comme si elles n'étaient pour rien en tout cela.

Tout bien considéré, je pense quelquefois qu'il y a beaucoup d'aveuglement dans ce désir que nous avons d'être aimés, à moins que nous ne cherchions, comme je l'ai dit, l'amour de ceux qui peuvent aider à notre perfection. Remarquons en effet que, dans ce désir d'affection humaine, il entre toujours quelque recherche d'utilité ou de plaisir; mais les personnes arrivées à la perfection, foulent aux pieds tous les biens et plaisirs du monde. Aucune satisfaction, quand même elles le voudraient, pour ainsi dire, aucun contentement ne leur est possible, si ce n'est avec Dieu, ou dans les entretiens

dont Dieu est l'objet. Quel profit leur peut-il donc revenir d'être aimées? Cette vérité toujours présente à leur esprit, elles rient d'elles-mêmes et de la peine que leur donnait autrefois l'inquiétude de savoir si leur affection était ou non payée de retour.

Quelque parfait pourtant que soit l'amour, il est naturel à ceux qui aiment de désirer qu'on les aime aussi. Mais ce retour obtenu, que saisissons-nous? Une paille que le vent emporte, de l'air, du vide. Nous eût-on aimés de l'amour le plus ardent, que nous en reste-t-il? Aussi les âmes divinement éclairées se soucient peu d'être aimées ou de ne l'être pas; elles ne cherchent même l'affection de ceux qui peuvent être utiles à leur salut, que parce qu'elles savent la faiblesse humaine prompte à se lasser, si quelque amour ne la soutient.

Vous pensez que de telles âmes n'aiment ni ne savent aimer personne, hormis Dieu. Au contraire elles aiment d'un amour plus vrai, d'un amour plus ardent, d'un amour plus utile; enfin, c'est de l'amour, un amour généreux et qui s'attache à donner beaucoup plus qu'à recevoir, même avec Dieu. J'affirme que cette manière d'aimer mérite le nom d'amour, plutôt que ces basses affections de la terre qui l'ont usurpé.

Mais, me direz-vous encore, puisque ces personnes n'aiment rien de ce qui frappe leurs sens, à quoi s'attachent-elles? Je vous répondrai qu'elles aiment ce qu'elles voient, et s'affectionnent à ce qu'elles entendent; mais les choses qu'elles voient, quand elles aiment, sont des choses stables, parce que sans s'arrêter aux corps, leur regard descend au fond des âmes, afin de découvrir s'il y a en elles quelque chose qui mérite d'être aimé. Ne verraient-elles dans une âme qu'une faible disposition au bien et une simple espérance qu'en creusant cette mine, elles trouveront de l'or, dès là

qu'elles aiment, rien ne leur coûte. Aucune peine qui ne leur soit légère, aucun effort auquel elles ne soient prêtes pour le bien de cette âme. Car elles désirent que leur affection dure et ne finisse pas : chose impossible si l'âme qu'elles aiment n'a pas des vertus et un grand amour de Dieu. Impossible, dis-je, que leur affection dure toujours : cette âme en effet les obligeât-elle de toute manière, quand elle mourrait d'amour pour elles, quand elle leur rendrait tous les services possibles, quand elle aurait toutes les grâces réunies de la nature, il ne serait pas au pouvoir de ces personnes de lui garder un amour constant. Elles connaissent, elles ont vu par expérience le néant de tout; rien de ce qui passe ne pourrait les éblouir. Elles savent qu'elles seront à jamais séparées; elles savent par suite que leur amitié doit cesser un jour. La mort y mettra un terme, si cette âme meurt infidèle à la loi de Dieu. Chacune alors ira de son côté : dans ces conditions l'amour est impossible et les âmes parfaites le savent bien.

Ainsi, ces personnes en qui Dieu a répandu la véritable sagesse, loin d'estimer trop cette amitié qui finit ici-bas, ne l'apprécient pas même ce qu'elle vaut. Car enfin pour ceux qui recherchent leur félicité dans les biens de ce monde, dans les plaisirs, les honneurs, les richesses, cette amitié a son prix, quand l'opulence et la position des amis peuvent leur procurer ces fêtes et ces plaisirs. Mais quiconque a tout cela en horreur en fait peu ou point de cas.

Lorsque ces âmes aiment une personne, elles travaillent avec une sainte passion à lui faire aimer Dieu, afin qu'elle en soit aimée; car elles savent, je le répète, que si elle n'est pas aimée de Dieu, le lien qui les unit ne durera pas. Rien de plus laborieux que cet amour; il ne néglige rien pour procurer l'avancement de la per-

sonne aimée; elles donneraient mille vies pour lui obtenir le moindre avantage spirituel. O précieux amour qui s'applique à imiter le chef, le Prince de l'amour[1], Jésus, notre bien!

1. El capitan del amor.

## CHAPITRE VIII

Suite du même sujet. — Quelques avis pour obtenir l'amour spirituel.

C'est une chose étrange que l'intensité de cet amour. Qu'il fait couler de larmes! Qu'il coûte de pénitences et d'oraisons! Quel soin de recommander l'âme qu'on aime à tous ceux que l'on croit puissants auprès du Seigneur, afin qu'ils la lui recommandent! Quel désir constant de son avancement spirituel, et quelle douleur si on ne constate pas le progrès! Mais quel supplice lorsque, au moment où on la croyait déjà affermie dans la vertu, on la voit faire quelques pas en arrière! Il semble alors qu'on ne puisse plus goûter aucun plaisir dans la vie. On ne mange, on ne dort qu'assailli par cette sollicitude; on tremble sans cesse que cette âme si chère ne se perde, et qu'on ne soit forcé de se séparer d'elle pour jamais. Quant à la mort temporelle, on la compte pour rien; car on n'a point donné son affection à ce qu'un souffle enlève des mains, malgré toutes les résistances. Non, je le répète, point d'intérêt propre dans cet amour : tout ce qu'on désire, tout ce qu'on veut, c'est de voir l'âme qu'on aime riche des biens du ciel. Le voilà le véritable amour, et non ces misérables attachements de la terre!

Je ne parle pas ici de l'amour criminel; que Dieu

nous en préserve! Je dirai, comme de l'enfer, qu'il est inutile de nous fatiguer à décrire ses horreurs; on n'arrivera pas à exagérer le moindre de ses maux. Pour nous, mes sœurs, nous ne devons jamais prononcer seulement le nom de cet amour, ni penser qu'il existe dans le monde, ni consentir à en entendre parler, soit par plaisanterie, soit d'une manière sérieuse, ni souffrir en notre présence aucun entretien ni récit qui y ait le moindre rapport. Il n'en peut résulter aucun bien, et l'âme pourrait être blessée en prêtant l'oreille à de tels discours. J'entends donc par ces attachements de la terre cet amour légitime que nous nous portons mutuellement, ou celui qui existe entre parents et amis. Que produit cet amour? Il nous met dans une crainte continuelle de perdre la personne que nous aimons. A-t-elle des maux de tête, notre âme en est malade; est-elle en proie à quelques peines, nous en perdons patience; et ainsi de tout le reste.

L'amour spirituel est différent. Il éprouve sans doute ce premier mouvement de sensibilité pour les souffrances de la personne qui lui est chère, mais bientôt la lumière de la raison venant à son secours, il considère si ces maux sont utiles au bien de cette âme, de quelle manière elle les supporte, et s'ils la fortifient dans la vertu; il prie Dieu de lui donner la patience, et de lui faire trouver dans ce qu'elle souffre une source de mérites. S'aperçoit-il que cette grâce est accordée, dès lors il ne ressent plus de peine, il tressaille de joie, il se console. A la vérité, il aimerait mieux prendre sur lui tout ce qu'endure cette âme, plutôt que de la voir souffrir, s'il pouvait lui céder le mérite et le gain de la souffrance; mais avant tout il désire qu'elle n'éprouve ni inquiétude, ni trouble.

Je me plais à le redire, les cœurs qui aiment de cette

sorte imitent l'adorable modèle de l'amour, notre divin Jésus. Leurs services sont précieux; ils prennent sur eux tous les travaux, et voudraient que les autres en recueillent le profit, sans en avoir la peine. Quel trésor que leur amitié pour les âmes qui ont le bonheur d'en jouir! Qu'on m'en croie, ou ils rompront ce commerce intime de l'amitié, ou ils obtiendront de Notre-Seigneur, comme jadis Monique pour saint Augustin, qu'elles marchent par la même voie, puisqu'ils vont à la même patrie. Ils ne sauraient user d'aucun artifice envers ces âmes : les voient-ils s'écarter du droit chemin, ils le leur disent aussitôt; leur voient-ils commettre quelque faute, ils les en reprennent : et il n'est pas en leur pouvoir de tenir une autre conduite. Ils ne les flattent en rien, ils ne leur dissimulent rien, tant qu'elles n'ont pas réformé leur vie. De là il résulte ou qu'elles se corrigent, ou qu'elles renoncent à l'amitié; parce que leur conduite ne peut ni ne doit se tolérer. C'est de part et d'autre une guerre continuelle. Désintéressés de tout le monde et de ce qu'il fait pour ou contre Dieu, un seul souci les absorbe, celui de leurs amis qu'ils suivent dans les moindres détails, et dont ils découvrent jusqu'aux atomes. Ils portent, je le répète, une bien pesante croix[1].

1. « Heureuses les âmes qui ont de tels amis! Heureux le jour de leur première entrevue! O mon Dieu, me refuserez-vous la grâce d'en compter beaucoup comme ceux-là? En vérité, Seigneur, leur affection me sera plus chère que celle de tous les rois et de tous les puissants de ce monde. Car ils m'aideront de tout leur pouvoir à m'assujettir le monde lui-même et toutes ses créatures.

Quand vous aurez fait la connaissance d'une de ces personnes, que la supérieure ne néglige rien pour vous mettre en rapport avec elle. Aimez tant que vous voudrez de pareils amis. Ils sont sans doute peu nombreux. Dieu permettra cependant que s'il y en a quelqu'un de parfait, vous le découvriez.

On vous dira que c'est inutile et que Dieu suffit. Mais un excellent moyen de posséder Dieu est de traiter avec ses amis. On en tire un grand

C'est cette manière d'aimer que je voudrais voir régner parmi nous. Sans doute, dès le commencement, elle n'aura point ce haut degré de perfection; mais le divin Maître, n'en doutons pas, ira la perfectionnant de jour en jour. Commençons par employer les moyens. Quand il se mêlerait un peu de tendresse dans l'amour mutuel que nous nous portons, cela ne nuirait point, pourvu que ce soit en général pour toutes nos sœurs. Il est bon, il est même nécessaire que l'on ressente une tendre affection pour ses sœurs et qu'on le manifeste en compatissant à leurs peines et à leurs infirmités, bien qu'elles ne soient pas grandes. Car quelquefois une personne éprouve autant de peine pour un sujet très léger qu'une autre pour une grande tribulation; il est des caractères qui se contristent beaucoup pour peu de chose. Si votre caractère est différent, ne laissez pas de porter à ces personnes une tendre compassion. Qui sait si Notre-Seigneur, en vous préservant de ces peines, n'a pas dessein de vous éprouver par d'autres, et si celles qui vous sembleront fort rudes, et qui le seront en effet, ne paraîtront pas légères à plusieurs? Ainsi donc ne jugeons point des autres par nous-mêmes, et ne nous considérons point dans le temps où, peut-être sans aucun travail de notre part, Notre-Seigneur nous a rendues plus fortes, mais considérons-nous dans le temps où nous avons été plus faibles. Souvenez-vous de cet important avis; vous saurez alors compatir aux souffrances du prochain, quelque petites qu'elles soient. Cet avis regarde surtout ces âmes fortes dont j'ai parlé, à qui la soif de souffrir fait trouver toutes les croix légères; il est nécessaire qu'elles ne perdent pas de vue

profit. Je le sais par expérience. Si je ne suis pas en enfer, je le dois, après Dieu, à ces personnes dont je sollicitais avec instance les prières. » (Esc.)

leur faiblesse passée, et considèrent que si elles en sont exemptes, cela ne vient pas d'elles. Sans cela le démon pourrait refroidir la charité envers le prochain et faire prendre pour perfection ce qui est défaut.

Il faut en toutes choses du soin et de la vigilance, parce que l'ennemi de notre salut ne dort jamais. Les âmes qui aspirent à une plus grande perfection doivent être plus sur leurs gardes, car le démon, n'osant les attaquer de front, emploie contre elles des tentations fort cachées, en sorte que, si ces âmes ne sont attentives à elles-mêmes, elles ne s'aperçoivent du dommage qu'après qu'il est arrivé. Enfin, c'est une nécessité de toujours veiller et de toujours prier; il n'y a point de meilleur moyen que l'oraison pour découvrir les ruses secrètes de l'esprit de ténèbres, et pour le forcer à se trahir lui-même.

Vous devez aussi, mes filles, faire en sorte d'être gaies avec vos sœurs, quand elles ont besoin de se récréer; j'en dis autant pour les récréations ordinaires, quoique vous n'y sentiez aucun attrait. Allez-y avec une intention droite; tout est amour parfait. Si une compassion mutuelle est très louable, il faut prendre garde qu'elle ne vous porte à manquer à la discrétion ou à l'obéissance. La prieure fait-elle un commandement, que dans le fond de votre cœur vous trouvez rude, n'en laissez rien paraître, n'en dites rien à personne, si ce n'est à la prieure elle-même, et avec humilité; une conduite différente nuirait beaucoup au monastère.

Il est important que vous connaissiez les choses auxquelles vous devez être sensibles, et qui doivent vous inspirer de la compassion pour vos sœurs. Vous devez toujours être vivement touchées de toute faute que vous leur voyez commettre, si elle est notoire; c'est en supportant ces fautes, sans vous en étonner, que vous mon-

trerez et exercerez excellemment l'amour que vous avez pour vos sœurs; de leur côté elles feront de même à l'égard de vos fautes, qui, bien que vous ne le remarquiez point, sont sans doute en plus grand nombre. La charité doit aussi vous porter à recommander instamment vos sœurs à Dieu, et à faire de généreux efforts pour pratiquer, avec une grande perfection, la vertu contraire à la faute que vous aurez remarquée en elles. Cherchez à les instruire par vos actions : elles ne seraient peut-être pas capables de comprendre vos paroles ni d'en profiter, non plus que des châtiments; tandis que cette manière de pratiquer les vertus qu'on voit briller dans les autres, est fort persuasive. C'est là un avis utile et je vous prie de n'en pas perdre le souvenir.

Oh! quelle véritable et parfaite amitié que celle d'une sœur qui travaille au bien spirituel de toutes, préférant leurs intérêts aux siens propres, pratiquant toutes les vertus dans un degré éminent, et observant sa règle avec une grande perfection! Une telle amitié vaut mieux que toutes les paroles de tendresse qu'on peut imaginer, paroles dont on n'use pas et dont on ne doit jamais user dans ce monastère, comme celles-ci : Ma vie, mon âme, mon bien, et autres semblables. Réservez ces paroles de tendresse pour votre Époux : ayant tant de temps à passer avec lui, et à être seules avec lui seul, toutes ces paroles vous seront nécessaires à l'égard de sa divine Majesté, qui daigne les supporter. Si vous en usiez entre vous, elles ne vous attendriraient plus autant le cœur dans vos entretiens avec Notre-Seigneur. Hors de ces entretiens, il n'y a pas lieu de les employer. Un tel langage sent beaucoup la femme. Or je désire, mes filles, que vous ne soyez et que vous ne paraissiez femmes en rien, mais qu'en tout vous égaliez les hommes forts. Et si vous faites ce qui est en vous,

Notre-Seigneur vous donnera un courage si mâle que vous étonnerez les hommes eux-mêmes. Et que cela est facile à celui qui a bien pu nous tirer du néant!

C'est encore donner une excellente marque d'amour, que de tâcher d'enlever à ses sœurs et de prendre pour soi ce qu'il y a de fatigant dans les offices de la maison. C'en est une autre de se réjouir de leurs progrès dans la vertu, et d'en louer vivement Notre-Seigneur.

Toutes ces choses, outre le grand bien qui en revient à celles qui les pratiquent, contribuent beaucoup à la paix et à l'union entre les sœurs. Nous en faisons maintenant l'expérience dans ce monastère, par la bonté de Notre-Seigneur. Daigne sa divine Majesté conserver à jamais parmi nous cette union! Ce serait une chose terrible que le contraire arrivât; quel supplice que d'être en petit nombre, et de ne pas s'entendre! Que Dieu ne le permette jamais!

Si, par hasard, il échappait quelque petite parole qui vînt troubler cette paix, il faut y apporter remède sur-le-champ, et recourir à Notre-Seigneur dans de ferventes oraisons. Il ne faut pas non plus laisser s'établir parmi vous des coteries, des ambitions, des points d'honneur. A la seule pensée que cela pourrait arriver un jour, il me semble que mon sang se glace dans mes veines! Je vois que c'est le plus grand mal des monastères. S'il pénétrait chez vous, mes filles, tenez-vous pour perdues. Croyez que vous avez chassé votre Époux de sa propre maison, et qu'ainsi vous le contraignez d'en aller chercher une autre; implorez son secours instamment, cherchez un remède; car si des confessions et des communions si fréquentes n'en apportent point, craignez qu'il n'y ait parmi vous quelque Judas.

Que la prieure, pour l'amour de Dieu, veille avec un soin extrême à ne pas laisser s'introduire ces désordres,

et que dès le principe elle en arrête le cours ; car si l'on n'y remédie sur-le-champ, le mal sera sans remède. Quant à celle qui sera la cause du trouble, il faut tâcher de l'envoyer dans un autre monastère; ne doutez pas que Dieu ne vous procure de quoi lui donner une dot. Chassez loin de vous cette peste ; coupez les rameaux de cette plante funeste, et si cela ne suffit point, arrachez la racine. Que si vous ne pouvez faire passer cette religieuse dans un autre monastère, enfermez-la dans une prison, d'où elle ne sorte jamais; mieux vaut la traiter ainsi, que de souffrir qu'elle communique à toutes les autres un mal si contagieux et si incurable. Oh! que ce mal est grand! Dieu nous délivre d'un monastère où il entre! Quant à moi, je préférerais y voir entrer un feu qui nous réduisît toutes en cendres.

Mais, comme je pense parler ailleurs un peu plus au long de cet important sujet, je n'en dirai pas davantage en ce moment.

## CHAPITRE IX

Du détachement intérieur et extérieur des créatures.

Venons maintenant au détachement dans lequel nous devons vivre; tout est là, si nous le pratiquons parfaitement. En effet, quand notre âme s'attache uniquement au Créateur, et considère comme un pur néant toutes les choses créées, ce grand Dieu enrichit admirablement notre âme de vertus infuses; et, si peu que nous travaillions dans la mesure de nos moyens, il nous reste peu à combattre. Car le Seigneur s'arme lui-même pour nous défendre, et contre les démons, et contre le monde entier. Pensez-vous, mes sœurs, que ce soit un mince avantage que de nous donner tout entières, sans réserve, sans partage, à Celui qui est notre tout et l'unique source de tous les biens? Rendons-lui, mes sœurs, mille actions de grâces de ce qu'il a daigné nous réunir dans une maison, où il n'est question que de détachement. Aussi je ne sais vraiment pourquoi je parle d'un pareil sujet, attendu qu'il n'y en a pas une parmi vous qui ne soit capable de m'en donner des leçons. Sur ce point si important, je suis loin, je le confesse, de la perfection que je désire et que je devrais avoir; j'en dis autant de toutes les vertus et de tout ce que je consigne dans ce traité; car il est bien plus facile d'écrire que d'agir. Encore aurai-je de la peine à n'écrire que des choses justes, par-

ce qu'il faut les avoir éprouvées pour savoir les dire ; et moi j'y réussirai, sans doute, pour avoir éprouvé le contraire des vertus dont je parle.

Quant à l'extérieur, on voit assez combien nous sommes ici séparées de tout. O mes sœurs, je vous en conjure, pour l'amour de Dieu, comprenez la grâce insigne qu'il vous a accordée en vous réunissant dans cet asile ! Que chacune y réfléchisse sérieusement. Il n'y a ici que douze sœurs, et Dieu a voulu que vous fussiez de ce nombre. Combien d'autres, qui nous étaient supérieures en vertu, seraient venues volontiers ; et c'est moi, indigne, que le Seigneur a choisie. Soyez béni, ô mon Dieu, et que toutes les créatures s'unissent à moi pour vous louer ; car seule je ne saurais dignement reconnaître ni cette grâce, ni tant d'autres qu'il vous a plu de m'accorder. Je compte parmi les plus insignes celle d'avoir été appelée par vous à la vie religieuse. Mais comme j'ai été si pauvre de vertu, vous ne vous êtes point fié à moi, Seigneur. Dans la maison où vous m'aviez placée, je me trouvais au milieu d'un grand nombre de bonnes religieuses, et l'imperfection de ma vie aurait pu rester cachée jusqu'à mon dernier jour. C'est pourquoi vous m'avez conduite dans ce monastère où, vu le petit nombre des sœurs, mes défauts doivent nécessairement être connus ; et afin que je veille sur moi avec plus de soin, vous m'ôtez toutes les occasions de vous être infidèle. Il n'y a donc plus d'excuse pour moi, Seigneur, je le confesse, et ainsi j'ai besoin plus que jamais de votre miséricorde, afin que vous me pardonniez les fautes que je pourrais désormais commettre.

Ce que je demande instamment, c'est que celles qui ne se sentiront pas la force d'observer ce qui se pratique en cette maison, le déclarent. Il y a d'autres couvents

où Dieu est servi, elles y peuvent aller; mais qu'elles ne troublent point cette poignée de religieuses que le divin Maître a réunies ici. En d'autres monastères, elles auront la liberté de se consoler avec leurs parents. Ici, quand quelques parents sont admis à nous visiter, c'est uniquement pour leur consolation. La religieuse qui désire voir ses proches pour sa propre consolation, doit se regarder comme imparfaite; j'excepte le cas où ils seraient avancés dans la vie spirituelle. Hors de là, que cette religieuse le sache : elle n'est point détachée; son âme est malade, elle ne jouira pas de la liberté de l'esprit, elle n'aura point une paix parfaite, elle a besoin de médecin. Avec cette attache et cette faiblesse, elle n'est pas faite pour nous. Le meilleur remède, à mon avis, est qu'on s'abstienne de voir ses parents jusqu'à ce qu'on sente son âme libre, et qu'on ait obtenu cette grâce de Dieu par une oraison persévérante. Quand une sœur en sera à trouver une croix dans leur visite, qu'elle les voie, à la bonne heure, car alors elle leur fera du bien et ne se fera point de mal.

## CHAPITRE X

Combien il importe aux religieux de rompre avec leurs parents et quelles amitiés véritables leur ménage la religion.

Oh ! si nous concevions le dommage que cause un fréquent commerce avec les parents, comme nous les fuirions ! Je ne comprends pas pour ma part la consolation qu'on y trouve, même pour la paix et le repos du cœur, car il ne peut être question du service de Dieu. Leurs joies ne nous étant ni permises ni possibles, ce n'est qu'à leurs peines que nous pouvons prendre part; et nous les pleurerons toutes les unes après les autres, plus quelquefois qu'ils ne le feront eux-mêmes. Allez, si leurs cadeaux soulagent le corps, l'esprit les paiera toujours. Ce dernier inconvénient nous touche peu ici. Comme tout est en commun, et que nulle de vous ne peut recevoir un cadeau pour elle en particulier, l'aumône qui vous est faite appartient à la communauté. Vous n'êtes donc pas tenues d'avoir à ce sujet de la complaisance pour vos parents; Notre-Seigneur, vous le savez, doit pourvoir en commun aux besoins de toutes.

Je suis épouvantée du dommage que font ces rapports fréquents avec la famille ; il y faut être passé pour le croire. Et pourtant quel oubli, aujourd'hui, dans les maisons religieuses, de ce parfait détachement !

Je ne sais vraiment ce qu'abandonnent dans le monde ceux qui prétendent avoir tout quitté pour Dieu, s'ils ne se

séparent pas du principal, c'est-à-dire des parents. Et tel est l'abus, que l'on veut faire passer pour un défaut de vertu, en des personnes religieuses, de ne pas aimer beaucoup leurs proches, et de ne pas les voir souvent. Voilà ce que l'on dit avec le monde et ce que l'on appuie sur les raisons du monde. Dans ce monastère, mes filles, ayons grand soin de recommander à Dieu nos parents, c'est un devoir : mais ensuite éloignons-les le plus que nous pourrons de notre souvenir, parce que c'est une chose naturelle de nous attacher à eux plutôt qu'aux autres personnes. Mes parents m'ont extrêmement aimée, disait-on, et je les aimais jusqu'à les empêcher de m'oublier. Et néanmoins j'ai reconnu, par ce qui m'est arrivé ainsi qu'à d'autres religieuses, combien peu il faut compter sur leur attachement pour nous. J'excepte ici les pères et les mères qui restent fidèles à leurs enfants; aussi est-il juste, quand ils ont besoin de consolation, de leur en procurer, sans préjudice toutefois de nos devoirs : on peut, en le faisant, conserver un détachement parfait ; j'en dis autant des frères et des sœurs. Quant aux autres parents, c'est d'eux que j'ai eu le moins de secours au milieu des grands besoins où je me suis vue; le secours m'est venu des serviteurs de Dieu. Croyez, mes sœurs, que si vous le servez fidèlement, vous ne trouverez point de meilleurs parents que ceux que le divin Maître vous enverra : je sais qu'il en est ainsi. Et si vous vous conduisez, comme vous le faites, d'après cette conviction, si vous comprenez que vous ne pourriez agir autrement, sans manquer à votre véritable ami, à votre Époux, croyez qu'en très peu de temps vous arriverez à cette liberté du cœur. Croyez en outre que vous pouvez accorder plus de confiance à ceux qui vous aimeront pour Dieu seul, qu'à tous vos parents réunis; croyez

que de tels amis ne vous manqueront jamais, et que vous trouverez dans ceux à qui vous pensiez le moins, des pères et des frères. Comme ils n'attendent que de Dieu seul la récompense, ils travaillent pour nous. Ceux, au contraire, qui attendent de nous le salaire de leurs services, nous voyant pauvres et dans l'impuissance de leur être utiles en quoi que ce soit, se lassent bientôt de nous assister; à la vérité, cela n'est pas général, mais c'est pourtant le plus ordinaire, parce qu'enfin le monde est toujours le monde.

Si l'on vous dit le contraire, et qu'on veuille le faire passer pour une vertu, ne le croyez pas. Il vous en arriverait tant de maux, qu'il faudrait m'engager dans un long discours pour vous les représenter tous. Mais de plus habiles que moi ont traité ce sujet, je n'ajoute rien. Si, toute imparfaite que je suis, j'ai suffisamment compris cette matière, quelle lumière n'auront pas les parfaits! On ne cesse de nous dire de fuir le monde, les saints nous le conseillent; il est donc clair que cela est salutaire. Or, croyez-m'en, ce qui nous attache le plus fortement au monde, comme je l'ai dit, et ce dont nous avons le plus de peine à nous détacher, ce sont les parents. C'est pourquoi ceux qui, pour entrer dans la vie religieuse, abandonnent leur pays, font bien, pourvu que cet éloignement les détache de l'affection de leurs parents. Car le véritable détachement ne consiste pas, selon moi, à s'éloigner des corps; il consiste à s'unir de toute son âme à Jésus-Christ, notre souverain bien et notre Maître. Comme alors on trouve tout en lui, on oublie tout le reste. Aussi longtemps donc que nous ne serons pas pénétrées de cette vérité, l'éloignement nous sera fort utile; mais après, il pourra se faire que Notre-Seigneur change en croix ce qui nous plaisait, et qu'il veuille de nous ces rapports avec les parents.

## CHAPITRE XI

Du détachement de nous-mêmes et de l'humilité.

Il peut sembler qu'après nous être détachées du monde et de nos parents, enfermées comme nous le sommes, il ne nous reste plus rien à faire, et qu'il n'y a plus de combats à livrer. O mes sœurs, ne vous abandonnez pas à une pareille sécurité, et ne vous laissez pas aller au sommeil. Vous ressembleriez à celui qui, le soir, ferme soigneusement les portes, de crainte des voleurs, et se couche ensuite fort tranquille, tandis qu'il a les voleurs dans la maison. Il n'y a pires voleurs, vous le savez, que ceux qui sont dedans. Or, nous demeurons nous-mêmes dedans, et si on ne procède pas avec grande précaution, si, comme dans l'affaire la plus importante, on ne veille pas à vaincre sa volonté, mille choses nous raviront cette sainte liberté d'esprit et l'empêcheront de voler, libre du poids de son corps, vers le Créateur.

Pour détacher nos affections des choses passagères d'ici-bas, et les attacher à ce qui ne doit jamais finir, ayons sans cesse présente à l'esprit la pensée que tout n'est que vanité, et que tout finit en un moment. Le moyen peut sembler faible, et cependant il communique peu à peu à l'âme une grande vigueur. De plus, ayons grand soin, même dans les plus petites choses, dès que

nous sentons une attache, d'éloigner notre pensée de l'objet qui nous captive, et de la ramener à Dieu. Le secours de Dieu ne nous manquera pas. Déjà, par une précieuse faveur, il nous a réunies dans cet asile où je puis dire que le plus difficile est fait. Reste pourtant à nous détacher de nous-mêmes et à lutter contre notre nature, chose rude encore, parce que nous tenons à nous-mêmes par un lien si intime, par un si grand amour! Heureusement la véritable humilité vient ici à notre aide. Car cette vertu et la mortification vont toujours ensemble : ce sont deux sœurs qu'il ne faut point séparer. Rien de commun entre ces sœurs et la famille à qui vous devez renoncer; je vous exhorte, au contraire, à vivre intimement avec elles, à les chérir, et à ne vous jamais éloigner de leur société.

O souveraines vertus, reines du monde, chères amies de Jésus-Christ notre Maître, qui, dans sa vie mortelle, ne se vit jamais un instant sans vous! saintes vertus qui exercez un suprême empire sur toutes les créatures, qui nous délivrez de toutes les ruses et de tous les pièges du démon! Celui qui vous possède peut se montrer avec assurance, et combattre contre tout l'enfer ligué, contre le monde et toutes ses séductions. Qu'il n'ait peur de qui que ce soit, car le royaume des cieux lui appartient. Et que pourrait-il craindre, lui qui compte pour rien de tout perdre ici-bas, et qui, dans cette perte même, trouve un gain? Il ne craint qu'une chose, c'est de déplaire à son Dieu. C'est pourquoi il le supplie de le fortifier dans ces deux vertus, afin qu'il ne les perde pas par sa faute. A la vérité, ces vertus ont cela de propre qu'elles se cachent à celui qui en est orné. Jamais il ne les aperçoit en lui, et il ne peut se persuader qu'il les possède, quoi qu'on lui dise pour l'en convaincre. Mais elles sont d'un si grand prix à ses

yeux, qu'il travaille sans cesse à les acquérir, et il s'y perfectionne de jour en jour. C'est en vain, toutefois, que ceux qui ont ces vertus en partage voudraient les cacher; elles éclatent au dehors; et il suffit de traiter avec eux pour les découvrir, quoi qu'ils fassent.

Mais quelle n'est pas ma témérité d'entreprendre de louer l'humilité et la mortification, après que le Roi de gloire les a lui-même tant louées, si admirablement consacrées par ses propres souffrances! Voilà donc, mes filles, le travail à faire pour sortir de la terre d'Égypte; avec ces deux vertus, vous aurez la manne du désert. Tout vous sera savoureux, et ce qui est le plus amer au goût des gens du monde vous sera doux.

La première chose à faire, c'est de se dépouiller de l'amour de son corps. Nous sommes quelques-unes si naturellement amies de nos aises, si inquiètes de notre santé, qu'il n'y a pas peu à faire en ce point. Telle est même la guerre à soutenir par les religieuses et aussi par d'autres, contre ces deux passions, que Dieu en attend sans doute une grande gloire. Mais pour m'en tenir aux religieuses, on dirait vraiment que certaines d'entre nous ne sont entrées en religion que pour travailler à ne point mourir, tant elles prennent soin de prolonger leur vie par tous les moyens en leur pouvoir. A dire vrai, nous avons ici assez peu de ces moyens, et le fait est rare; mais je voudrais qu'on n'en eût même pas le désir. Courage, mes sœurs, votre but en venant dans cette maison a été de mourir pour Jésus-Christ, et non de vous soigner pour Jésus-Christ. C'est le démon qui nous suggère la nécessité de ces précautions pour supporter et observer la règle. Et qu'arrive-t-il? C'est que l'on a tant de soin de conserver sa santé pour garder la règle, qu'on ne la garde jamais en effet, et qu'on meurt sans l'avoir accomplie entièrement durant

un seul mois, ni même peut-être durant un seul jour. Je ne sais donc pas ce que nous sommes venues faire au Carmel.

Qu'on ne craigne pas d'imprudences en cette matière; ce serait merveille, avec nos confesseurs, si prompts à trembler qu'on ne se tue de pénitences, et avec l'horreur qui nous est si naturelle de ces imprudences-là : plût à Dieu que nous fussions aussi exactes en tout le reste. Les religieuses ferventes, qui foulent aux pieds cette discrétion, ne se fâcheront pas, je le sais, de ce que je viens de dire; et moi je ne m'inquiète pas que l'on dise que je juge des autres par moi-même, car en cela on dit vrai. A mon avis, c'est pour punir cet excès de discrétion que Notre-Seigneur permet que certaines religieuses soient plus malades. C'est là du moins une miséricorde dont il a usé à mon égard; car prévoyant que j'aurais, d'une manière ou d'une autre, à prendre quelque soin de ma santé, il a voulu que ce fût pour cause.

C'est une chose plaisante de voir les tourments que certaines religieuses se donnent, par ce soin excessif de conserver leurs forces. Il leur vient quelquefois un désir de faire des pénitences sans règle ni mesure, et cela dure deux jours, comme on dit. Le démon leur met ensuite dans l'esprit qu'elles ont fait tort à leur santé; il leur fait craindre la pénitence, et leur en inspire un tel effroi, qu'elles n'osent plus observer les pénitences de règle, essayées, disent-elles, et reconnues nuisibles. Nous n'observons pas des points de la règle faciles, comme le silence, qui ne saurait nous fatiguer. Avant même d'avoir un mal de tête, nous nous abstenons du chœur, qui ne nous eût pas tuées non plus[1]. Nous

1. « Un jour nous n'allons pas au chœur, parce que nous avons un mal de tête; un autre jour, parce que nous avons eu un mal de tête; et

voulons après cela inventer des pénitences, et il en résulte bientôt que nous ne pouvons faire ni celles-là ni les autres. Nous n'avons quelquefois qu'une indisposition légère; mais elle suffit, semble-t-il, à nous dispenser de tout, pourvu que nous demandions permission. Pourquoi, me direz-vous, la supérieure donne-t-elle cette permission? Je réponds que si elle voyait l'intérieur, peut-être elle ne l'accorderait pas. Mais vous invoquez la nécessité, mais il se trouve toujours quelques médecins pour appuyer votre demande, mais il y a toujours quelque amie ou quelque parente qui pleure à côté de vous; que faire? La supérieure craint de manquer de charité et elle aime mieux encore de la mollesse chez vous que de la rigueur chez elle[1].

Ces choses peuvent quelquefois arriver; je les signale ici, afin que vous les évitiez; car si le démon commence à nous effrayer par l'appréhension de la ruine de notre santé, nous ne ferons jamais rien. Daigne Notre-Seigneur nous donner ses lumières, afin que notre conduite soit toujours parfaite. Amen.

trois autres jours, pour ne pas avoir un mal de tête. Vous me direz, mes amies, que la prieure ne doit pas le tolérer. Oui, sans doute, si elle connaissait l'intérieur. Mais elle voit qu'on se plaint pour des riens et qu'on se plaint, comme si on allait rendre l'âme. » (Esc.)

1. « Oh! ces plaintes de religieuses, que j'ai donc peur — et Dieu me le pardonne! — d'en voir la coutume prise! J'ai rencontré une fois une sœur qui se plaignait habituellement de la tête et qui s'en plaignait très haut. On vérifia : rien, elle n'avait rien et ne souffrait as de la tête, mais d'ailleurs. » (Esc.)

## CHAPITRE XII

De la mortification dans les maladies.

Il me semble, mes sœurs, que c'est une imperfection de se plaindre sans cesse pour des riens[1]. Si vous pouvez les endurer sans en parler, faites-le. Quand le mal est grave, il a sa manière à lui de gémir, le gémissement est tout autre et nul ne s'y trompe. Considérez que vous êtes ici en petit nombre; si vous vous aimez, et si vous avez de la charité, il suffirait qu'une d'entre vous prît cette habitude, pour causer beaucoup de peines à toutes les autres. Quant à celle qui est vraiment malade, elle doit le dire, et prendre ce qui est nécessaire; et si elle est affranchie de l'amour-propre, elle ressentira tant de peine de toute espèce de soulagements, qu'il n'y a pas à craindre qu'elle les prenne sans raison, ni qu'elle se plaigne sans sujet. Quand la nécessité existe, on commettrait une bien plus grande faute en ne le disant pas, qu'en prenant des soulagements sans besoin. Les sœurs se rendraient très coupables, si alors elles ne témoignaient pas à la malade la plus vive compassion. Mais j'ose bien vous assurer que dans une

1. « Il y a, mes sœurs, une imperfection très grande à gémir (hurler, *aullar*), à se plaindre, à prendre une voix languissante et des soupirs de malade. Fussiez-vous malades, essayez de supporter la douleur et n'agissez pas ainsi. » (Esc.)

maison où règne la charité et où l'on est en si petit nombre, les soins ne manqueront jamais dans les maladies.

Quant à ces faiblesses, ces indispositions de femmes, négligez d'en parler. C'est souvent le démon qui les met dans l'imagination : elles s'en vont, elles reviennent ; et, si vous ne perdez l'habitude de les dire et de vous en plaindre, si ce n'est à Dieu, vous ne finirez jamais. Ce corps a cela de mauvais, que plus on le soigne, plus il révèle de besoins nouveaux. On ne saurait croire combien il demande à être flatté ; la moindre nécessité est pour lui un prétexte spécieux; et ainsi il trompe la pauvre âme, et l'empêche d'avancer dans la vertu. Songez combien de pauvres malades n'ont personne à qui se plaindre : voulez-vous être pauvres et bien traitées? cela ne s'accorde pas. Pensez encore combien il y a de femmes mariées qui, en proie à de grandes souffrances et du corps et de l'âme, n'osent s'en plaindre, de peur de fâcher leurs maris. Je puis dire qu'il y en a beaucoup, et même dans les rangs élevés de la société. Eh quoi! pécheresse que je suis, pourrais-je donc oublier que nous ne sommes pas venues ici pour y être mieux traitées qu'elles? O vous, qui êtes libres des misères du monde, sachez souffrir quelque petite chose pour l'amour de Dieu, sans que tout l'univers l'apprenne. Quoi! une femme mal mariée, quand elle ne veut pas que ses plaintes reviennent à son mari, souffre seule quelquefois beaucoup et ne s'ouvre jamais à personne de son malheur; et nous n'endurerions pas entre Dieu et nous quelques-unes de ces souffrances qu'il nous envoie pour nos péchés, alors surtout que nous voyons l'inutilité de nos plaintes pour les soulager!

Tout ce que je viens de dire ne s'applique point aux

maux violents, tels qu'une grosse fièvre; et alors même, je désire qu'on se plaigne avec modération, et que toujours on montre de la patience : je n'ai voulu parler que de ces maux légers qui n'empêchent pas de rester debout. Mais qu'adviendrait-il, si ces pages venaient à être connues hors de cette maison ? Que diraient de moi toutes les religieuses? Ah! de bon cœur je consens à cette divulgation, si quelqu'une doit s'amender par cette lecture. Car lorsqu'il s'en trouve une seulement dans un monastère, qui se plaint ainsi des moindres maux, il arrive que le plus souvent on ne veut pas croire les autres, quelque grands que soient les maux dont elles se plaignent.

Rappelons-nous nos pères, ces ermites qui vécurent dans les siècles passés, et dont nous prétendons imiter la vie. Que de douleurs, et quel isolement! Que n'eurent-ils pas à endurer du froid, de la faim, du soleil, de la chaleur, n'ayant que Dieu pour confident de leur souffrance! Pensez-vous qu'ils fussent de fer? Non, ils étaient aussi délicats que nous. Tenez pour certain, mes filles, que lorsque nous commençons à vaincre ces misérables corps, ils ne nous fatiguent pas autant. Assez d'autres s'occuperont de ce qui vous est nécessaire; quant à vous, affranchissez-vous de ce soin, à moins d'une évidente nécessité. Si nous ne sommes résolues à braver une fois pour toutes la crainte de la mort et de la maladie, nous ne ferons jamais rien. Vivez de telle sorte que vous n'ayez pas à redouter la dernière heure, et abandonnez-vous entièrement entre les mains de Dieu, acceptant tout ce qu'il lui plaira d'ordonner de vous. Qu'importe que nous mourions? Ce corps s'est tant de fois moqué de nous; pourquoi ne nous moquerions-nous point quelquefois de lui? Croyez-m'en, une telle détermination est d'une plus haute im-

portance que nous ne saurions penser. En effet, en répétant et multipliant ces actes de mortification nous arriverons peu à peu à le dominer, avec la grâce de Dieu. Or, cet ennemi vaincu, on est très fort pour soutenir la bataille de cette vie. Daigne le Seigneur, qui en a le pouvoir, nous accorder cette grâce! A mon avis, les avantages d'un tel combat ne sont compris que de ceux qui goûtent déjà les fruits de la victoire; ils sont d'un tel prix qu'il suffirait d'en avoir l'expérience pour trouver facile et légère la conquête de ce repos et de cet empire sur soi-même.

## CHAPITRE XIII

Il faut faire peu de cas de la vie et de l'honneur, quand on aime Dieu véritablement.

Passons à d'autres choses qui ne laissent pas d'être fort importantes, quoiqu'elles ne le paraissent pas.

Dans le chemin de la perfection, tout nous semble d'abord pénible, et à juste titre, parce que c'est une guerre contre nous-mêmes. Mais lorsque nous commençons à nous mettre à l'œuvre, Dieu, de son côté, opère si puissamment dans notre âme, il la comble de tant de faveurs, que tous les travaux de cette vie lui semblent peu de chose. Pour nous, religieuses, le plus difficile est déjà fait. Nous avons abdiqué notre liberté par amour pour Dieu, et nous l'avons remise au pouvoir d'autrui. De plus, nous nous sommes engagées à jeûner, à garder le silence, à vivre dans une étroite clôture, à assister au chœur, et autres choses aussi pénibles. Quelque envie qui nous vînt de prendre nos aises, nous ne le pourrions presque pas. Peut-être, en tant de monastères que j'ai vus, suis-je la seule à qui cela soit arrivé. Pourquoi donc ne travaillerions-nous pas à la mortification intérieure, puisqu'elle donne à toutes les observances religieuses plus de mérite et de perfection, puisqu'elle nous y fait trouver plus de douceur et de repos.

Comment arriver à cette mortification intérieure? En

nous accoutumant peu à peu à contrarier, même dans les petites choses, notre volonté et les désirs naturels, jusqu'à ce que nous ayons entièrement assujetti le corps à l'esprit. Tout ou presque tout, je le répète, consiste à renoncer au soin de nous-mêmes et de nos aises. Le moins que puisse offrir une âme qui a commencé à servir Dieu véritablement, c'est sa vie. N'a-t-elle pas déjà donné sa volonté? Que craint-elle donc? Est-il un religieux fervent, est-il un homme d'oraison qui, aspirant à jouir des faveurs de Dieu, tourne le dos à la mort, au martyre, au lieu de les désirer pour lui? Or, c'est un long martyre, mes sœurs, que la vie d'un religieux, quand il veut être bon et des amis intimes de Dieu. Je dis un long martyre, en comparaison de celui où l'on tranchait la tête d'un coup.

Mais toute vie est courte; la vie est très courte quelquefois. Et que savons-nous si notre vie ne finira point une heure ou un moment après que nous aurons pris la résolution de servir Dieu de tout notre cœur! Cela est possible. Pourquoi donc faire cas de ce qui doit finir; et si l'on pense que chaque heure peut être la dernière, qui ne voudra la bien employer?

Croyez-moi donc, le plus sûr est de s'arrêter à ces considérations. Ainsi accoutumons-nous à contrarier en tout notre volonté; cette simple application vous mènera peu à peu, et sans que vous sachiez comment, au comble de ce renoncement intérieur. Il paraît bien rigoureux, il est vrai, de dire que nous ne devons rechercher de satisfaction en rien; mais c'est lorsqu'on ne dit pas en même temps les douceurs, les délices, la sécurité, qui accompagnent cette abnégation, et les précieux avantages qu'on en retire, même pendant cette vie. Comme dans ce monastère vous vous exercez toutes à la mortification intérieure, le plus difficile est

déjà fait. Vous vous excitez les unes les autres, vous vous entr'aidez, et vous rivalisez de zèle à qui s'avancera plus loin dans la pratique de cette vertu.

Il faut apporter un soin extrême à réprimer nos mouvements intérieurs, surtout en ce qui concerne les prééminences. Dieu nous préserve, je le lui demande au nom de sa passion, d'avoir jamais des pensées ou des paroles comme celle-ci : « Je suis plus ancienne dans l'Ordre que cette religieuse; je suis plus âgée que celle-ci; j'ai plus travaillé que celle-là; on traite une telle mieux que moi. » Rejetez ces pensées dès qu'elles viennent. Car si vous vous y arrêtez, ou si vous les communiquez à d'autres, elles sont une peste et la cause de grandes misères. Si jamais vous avez une prieure qui souffre, même tant soit peu, de pareilles choses, croyez que Dieu a permis son élection en punition de vos péchés et pour commencer votre perte : priez instamment le ciel de venir à votre secours, car vous êtes en péril.

Vous trouverez peut-être que j'insiste beaucoup sur ce point, et que mon langage est sévère. Après tout, direz-vous, Dieu ne répand-il pas ses faveurs sur des âmes qui ne sont pas dans un si parfait détachement? Cela arrive, je l'avoue, mais c'est lorsque, dans sa sagesse infinie, Dieu voit qu'une pareille conduite convient pour porter ces âmes à tout abandonner à cause de lui. Tout abandonner ne signifie pas ici entrer dans l'état religieux : on en peut être empêché; et il n'est pas de lieu où une âme parfaite ne puisse vivre dans le détachement et l'humilité; mais il en coûte assurément plus dans le monde et c'est un grand secours que la vie régulière. Croyez-moi, la préoccupation de l'estime et des biens temporels peuvent exister dans les monastères comme ailleurs; si les occasions en sont moins

fréquentes, la faute est aussi plus grande. Et des religieuses auront beau compter alors de longues années d'oraison, ou pour mieux dire de spéculation, car enfin la parfaite oraison corrige ces mauvaises habitudes, elles ne feront jamais de grands progrès, et ne parviendront pas à jouir du véritable fruit de l'oraison.

Voyez donc, mes filles, si vous pouvez négliger ces moyens de perfection, quand vous n'êtes ici que pour devenir parfaites. Au reste, vous n'en serez pas plus honorées, et vous perdrez au lieu de gagner : déshonneur et perte vont ici de compagnie. Que chacune de vous examine ce qu'elle a d'humilité et elle verra les progrès qu'elle a faits dans la vie spirituelle.

Il me semble qu'au sujet des prééminences, le démon n'oserait tenter, non pas même d'un premier mouvement, une personne qui est véritablement humble : il est trop clairvoyant pour ne pas craindre le coup qui le menace. Impossible en effet qu'une âme profondément humble ne retire un grand profit d'une tentation de ce genre, et qu'elle n'en demeure plus affermie dans l'humilité. Cette âme va naturellement jeter un regard sur sa vie précédente, et comparer ce qu'elle a fait pour Dieu avec ce qu'elle lui doit. Elle admirera le prodige d'un abaissement qui l'a rapproché de nous pour nous donner l'exemple de l'humilité. Enfin elle considérera ses péchés, et le lieu où elle méritait d'être en punition de tant d'offenses. L'âme sort ainsi de la tentation avec tant d'avantages que le démon n'osera plus revenir à la charge, de peur d'avoir la tête broyée.

Voici un avis que je vous prie de ne pas oublier. Pour vous venger du démon et vous délivrer plus vite de ses attaques, ne vous contentez pas de vaincre au dedans, où le malheur serait si grand d'être vaincu; mais au dehors même, faites tourner la tentation au profit de vos

sœurs. Ainsi, dès que vous serez tentées, priez la supérieure de vous commander quelque office bas ; ou bien, sans recourir à elle, livrez-vous-y de votre mieux ; et, dans cet exercice, appliquez-vous de préférence à vaincre votre volonté dans les choses qui répugnent et que Dieu ne manquera pas de vous signaler. De cette manière la tentation durera peu.

Dieu nous garde de ces personnes qui veulent allier à son service les intérêts de leur honneur ! C'est là un déplorable calcul. Comme je l'ai déjà dit, l'honneur se perd dès qu'on le recherche, principalement en matière de charges. Il n'est pas sur terre un poison aussi mortel au corps, que cet orgueil ne l'est à la perfection des âmes.

Mais, direz-vous, ce sont là de petites choses et des mouvements naturels ; il ne faut pas s'en mettre en peine. N'en riez pas, je vous prie. Ces petites choses montent comme l'écume et rien n'est petit en un péril aussi grand que ce point d'honneur et ces ombrages de susceptibilité. En voulez-vous savoir une raison entre plusieurs autres? La voici : le démon commence à vous tenter à propos d'une chose légère, mais il la peint comme très grave aux yeux d'une de vos sœurs ; celle-ci croira faire acte de charité en venant vous dire qu'elle ne comprend pas comment vous pouvez endurer un tel affront, qu'elle prie Dieu de vous donner de la patience, que vous lui devez offrir cette injure, et qu'un saint ne pourrait souffrir davantage. L'esprit de ténèbres envenime la langue de cette personne. Supposons que vous vous déterminez à souffrir ce déplaisir ; il vous reste une tentation de vaine gloire pour une chose que cependant vous n'avez point soufferte avec la perfection que vous auriez dû. Notre nature est si faible ! En convenant qu'il n'y a rien à souffrir dans telle épreuve, nous croyons néanmoins faire acte de vertu en la supportant, et nous ne laissons

pas de la sentir. A combien plus forte raison y serons-nous sensibles, quand nous verrons que les autres en sont touchés pour l'amour de nous! C'est ainsi que l'âme perd les occasions qu'elle avait de mériter; elle demeure plus faible, et elle laisse la porte ouverte au démon pour une attaque plus dangereuse. Ce n'est pas tout; lors même que vous serez dans la résolution de souffrir avec patience, voici ce qui pourra vous arriver : on viendra vous dire que vous êtes stupide, et qu'après tout il est bon de sentir les choses. Oh! pour l'amour de Dieu, mes sœurs, que nulle d'entre vous ne se laisse aller à cette indiscrète charité, de témoigner de la compassion en rien de ce qui a rapport à ces injures imaginaires; car ce serait imiter les amis et la femme du saint homme Job.

## CHAPITRE XIV

Il faut avoir horreur en religion des maximes et raisons du monde sur l'honneur.

Je vous le dis souvent, mes sœurs, et maintenant je veux vous le laisser par écrit ici, afin que vous n'en perdiez pas le souvenir : non seulement les religieuses de cette maison, mais encore toutes les personnes qui aspirent à devenir parfaites, doivent être à mille lieues de récriminations comme celles-ci : « J'avais raison; on ne m'a pas donné raison; c'est sans raison que je suis ainsi traitée. » Dieu nous préserve de mauvaises raisons! Croyez-vous qu'on eut raison d'insulter, comme on fit, notre bon Jésus et de l'accabler des plus injustes traitements. J'ignore, moi, ce qu'est venue chercher dans ce monastère une religieuse, qui ne veut porter d'autres croix que celles dont la raison est évidente. Elle peut s'en retourner dans le monde, où d'ailleurs ces belles raisons ne suffiront pas à la garantir. Eh! pouvez-vous donc recevoir de si rudes coups que vous n'en ayez mérité de plus rudes encore? Dès lors, quelle raison avez-vous de vous plaindre? Je déclare, moi, que je n'en vois aucune.

Donnons, je le veux, un libre cours à nos plaintes, lorsqu'on nous rend quelque honneur, qu'on nous traite bien, ou qu'on nous prodigue des soins délicats; car

c'est contre toute raison que l'on agit de la sorte envers nous, en cette vie. Quant à ces torts qu'on nous fait, — on les appelle des torts, mais ils ne méritent pas ce nom, — nous n'avons vraiment rien à dire. Ou nous sommes épouses d'un grand Roi, ou nous ne le sommes pas. Si nous le sommes, pensons qu'une femme honnête partage les affronts faits à son mari. En est-il une qui ne s'y croie obligée, même à contre-cœur? Non, honneurs et affronts, tout leur est commun ? Prétendre donc régner et jouir avec notre Époux, sans partager ses travaux et ses opprobres, serait de la folie. Dieu nous préserve d'une prétention si insensée! Mais, au contraire, que celle d'entre nous qui croira être la moins considérée, se tienne pour la plus heureuse; et elle le sera véritablement, si elle supporte ce mépris comme elle le doit; car elle ne saurait manquer d'être honorée en cette vie et en l'autre. Veuillez m'en croire sur ce point; mais, que dis-je ? et quelle n'est pas ma folie de vous demander d'ajouter foi à mes paroles, quand la sagesse incréée a elle-même prononcé là-dessus? Efforçons-nous d'imiter en quelque chose la parfaite humilité de la très sainte Vierge, dont nous portons l'habit[1]. Ce seul nom de religieuses de la Vierge doit nous remplir de confusion; car nous aurons beau nous abaisser, nous serons toujours de bien pauvres filles d'une telle Mère, et de bien pauvres épouses d'un tel Époux.

Si l'on ne travaille activement à déraciner ces imperfections dont j'ai parlé, ce qui paraît aujourd'hui n'être rien deviendra peut-être demain un péché véniel, et si

1. « Imitons du moins en quelque chose son humilité; je dis en quelque chose, car nous aurons beau nous abaisser et nous humilier, ce n'est rien cela pour une créature comme moi, qui, à cause de mes péchés, ai mérité d'être abaissée et méprisée par les démons. La nature sans doute y répugne. Mais n'eût-on pas commis de grandes fautes, on a toujours fait assez, à mon avis, pour mériter l'enfer. » (Esc.)

dangereux, que, si on le néglige, il sera suivi de beaucoup d'autres : c'est là une chose très pernicieuse dans les communautés. Combien ne doivent donc point veiller sur elles-mêmes les religieuses sujettes à ces défauts, afin de ne pas nuire à celles qui travaillent à leur faire du bien et à les édifier par leurs bons exemples!

Si nous comprenions quel grand mal c'est de laisser introduire une mauvaise coutume, nous aimerions mieux mourir que d'en être cause. Après tout, ce ne serait que la mort du corps; mais les pertes que subissent les âmes ont des suites qui se continuent sans fin. En effet, de nouvelles religieuses remplaçant toujours celles qui meurent, il pourra se faire qu'elles se portent plutôt à suivre une mauvaise coutume introduite par nous, qu'à imiter plusieurs vertus qu'elles verront dans leurs sœurs. Pour la mauvaise coutume, le démon ne la laisse point périr ; les vertus, il suffit de la faiblesse de notre nature pour nous les faire perdre.

Oh! qu'elle accomplirait une bonne œuvre de charité, et qu'elle rendrait un grand service à Dieu, la religieuse qui, se voyant incapable d'observer les usages établis parmi nous, le reconnaîtrait sincèrement, et s'en irait de notre monastère [1]. Qu'elle songe à prendre ce parti,

1. « Cette religieuse, on ne devrait, selon moi, l'admettre nulle part à la profession, si ce n'est après de longues années d'épreuve et de sérieux amendement. Je ne parle pas des pénitences et des jeûnes dont l'omission, tout en étant une véritable faute, ne cause pas un grand dommage à la communauté; je parle de certains défauts de caractère, comme l'amour de ses aises, le désir de l'estime et de l'honneur, l'habitude d'avoir les yeux sur les fautes d'autrui et de les tenir toujours fermés sur les siennes, et autres choses semblables qui viennent certainement d'un manque d'humilité.

Nos Pères ont sagement établi une année de probation. Dans notre Ordre, on est libre de n'admettre à la profession qu'après quatre ans; et moi, je voudrais qu'on n'y admît qu'après dix. Une religieuse humble s'inquiétera peu de ce retard de la profession. Elle sait que, si elle est

si elle ne veut trouver un enfer dès ce monde ; et Dieu veuille qu'elle n'en trouve pas un second dans l'autre! Elle a cela à craindre pour plusieurs raisons, qui peut-être ne seront connues ni d'elle ni des autres, comme elles le sont de moi.

Veuillez, mes filles, me croire sur ce point, sinon le temps se chargera de vous montrer la vérité de ce que j'avance. Notre but ici n'est pas seulement de vivre en religieuses, mais aussi en solitaires, par conséquent de nous détacher de toutes les créatures. Aussi voyons-nous que Notre-Seigneur fait particulièrement cette grâce à celles qu'il a choisies pour cette maison. Et si ce détachement n'a pas encore atteint toute sa perfection, il est manifeste qu'elles y tendent : témoin leur joie, leur allégresse à la pensée qu'elles n'auront plus à s'occuper des choses du siècle ; témoin les délices qu'elles goûtent dans tous les exercices de la vie religieuse.

Je le répète, que celle qui incline vers les choses du monde, et qui ne fait pas de progrès visibles, sorte de ce monastère ; et si elle persiste à vouloir être religieuse, qu'elle entre dans un autre couvent ; autrement elle verra ce qui lui arrivera. Qu'elle ne se plaigne point de moi, et ne m'accuse point de ne lui avoir pas fait connaître à l'avance ce qui se pratique dans ce monastère que j'ai fondé. S'il y a un paradis sur la terre, c'est cette maison, mais seulement pour les âmes qui n'ont d'autre désir que de contenter Dieu, et qui ne cherchent en rien leur propre contentement ; pour elles, la vie est souverainement agréable. Quant à celle qui désirerait autre chose que de plaire à Dieu, elle ne saurait y être heureuse, parce que ses désirs ne seront pas satisfaits ; et comme une personne dégoûtée, à qui les meilleurs aliments répu-

régulière, on ne la renverra point. Si elle ne l'est pas, pourquoi voudrait-elle nuire à cette famille du Christ ? » (Esc.)

gnent, elle a mal au cœur, en présence des mets que les bien portants savourent le plus. Cette personne fera mieux son salut en quelque autre lieu; il pourra arriver que peu à peu elle y acquière la perfection qu'elle ne peut souffrir ici, où on l'embrasse tout d'un coup. Car bien qu'ici on donne du temps pour arriver à la perfection du détachement et du renoncement intérieurs, l'extérieur est exigé tout de suite. Si une novice qui voit toutes les religieuses parfaites, et qui vit toujours en leur compagnie, n'en tire aucun profit en un an, je crains qu'elle n'avance pas davantage en plusieurs années, si tant est qu'elle ne recule. Je ne prétends pas qu'elle doive remplir ses obligations aussi parfaitement que les autres ; mais au moins doit-elle laisser voir que la santé de son âme se fortifie; ce qui s'aperçoit vite en une maladie qui, de sa nature, est mortelle.

## CHAPITRE XV

Combien il importe de ne point admettre à la profession les personnes qui n'ont point les qualités nécessaires.

Dieu, je n'en doute pas, favorise beaucoup les âmes fermement déterminées à lui apppartenir. Voilà pourquoi, quand une personne veut entrer chez nous, il faut examiner le désir qui l'amène. Que ce ne soit pas seulement pour sortir de gêne; ce qui sera le cas de plusieurs. Notre-Seigneur peut, sans doute, élever et perfectionner ce motif, quand la personne est douée d'un sens droit; mais, si elle en est dépourvue, il ne faut en aucune façon l'admettre : elle ne verrait pas l'imperfection du motif qui la fait entrer, et serait incapable de comprendre les bons avis qu'on lui donnerait pour l'éclairer. La plupart de celles qui ont peu de jugement, s'imaginent savoir mieux que les plus sages ce qui leur convient. A mon sens, c'est là un mal incurable, parce qu'il est bien rare qu'il ne soit accompagné de malice. On pourrait le tolérer dans une communauté nombreuse; mais nous qui sommes en si petit nombre, nous ne le pouvons point.

Lorsqu'une personne d'un esprit droit commence à s'affectionner au bien, elle s'y attache fortement, parce qu'elle voit que c'est le plus sûr; il peut se faire qu'elle n'aide pas toujours les sœurs à la vie intérieure et à l'es-

prit d'oraison; elle les aidera du moins par ses bons conseils, et leur sera utile en beaucoup d'autres manières, sans être à charge à qui que ce soit. Au contraire, avec un jugement faux, je ne vois pas l'utilité d'une personne en religion, et j'en vois le danger très grand.

Ce manque de sens ne se découvre pas de prime abord : car il y a des personnes qui parlent bien, mais qui sont sottes; d'autres qui parlent peu et assez mal, mais dont l'esprit est très ouvert; d'autres enfin qui sont de saintes simplicités, très ignorantes des affaires et des manières du monde, mais savantes dans la manière de traiter avec Dieu[1]. C'est pour cela qu'il faut examiner avec un grand soin celles qu'on reçoit, et ne les admettre à la profession qu'après une longue épreuve. Que le monde sache, une fois pour toutes, que vous avez la liberté de les renvoyer. Dans un monastère où il y a beaucoup d'austérités, vous pouvez avoir plusieurs raisons qui vous y obligent. Dès qu'on verra que c'est notre usage, on ne le tiendra plus à injure.

Je parle de la sorte, à cause du malheur des temps où nous vivons. En vain nos prédécesseurs dans l'état religieux nous ont fait une loi de cette conduite, l'on est si faible de nos jours, qu'on se croit obligé à tenir une conduite contraire, de crainte de déplaire aux parents. Dieu veuille que les religieuses, qui reçoivent ainsi des novices, ne le payent pas en l'autre vie!

Les prétextes ne nous manquent jamais pour justifier à nos propres yeux ces sortes d'admissions. Mais c'est là une affaire qui nous regarde toutes et chacune. Il n'est pas une sœur qui ne doive y songer, recommander cela à Dieu et donner à la prieure le courage

1. Ay unas simplicidades santas que saben poco para negocios y estilo del mundo, y mucho para tratar con Dios.

dont elle a besoin. Rien n'est plus important, en effet, et je supplie Notre-Seigneur qu'il nous éclaire en ce point-là. C'est pour vous un précieux avantage de ne pas recevoir de dot; là où l'on en reçoit, il peut arriver qu'on ne puisse pas rendre un argent déjà dépensé, et que par suite on laisse dans le monastère le larron qui dérobe le vrai trésor, ce qui est bien triste. Vous donc, ne faiblissez jamais en ces rencontres, ni pour quelque personne que ce soit; ce serait faire du mal à qui vous prétendez faire du bien.

## CHAPITRE XVI

Il ne faut point s'excuser, même quand on est condamné sans être coupable.

C'est pour moi une grande confusion de parler d'un tel sujet : j'aurais au moins dû pratiquer tant soit peu ce que je vais vous dire concernant cette vertu, et j'avoue que j'y ai fait très peu de progrès[1]. Jamais je ne manque de quelque raison pour me persuader qu'il est mieux de m'excuser. Quelquefois, je le sais, cela est permis, et ce serait mal de l'omettre; mais je n'ai pas la discrétion, ou pour mieux dire, l'humilité qui me serait nécessaire pour faire ce discernement. Oui, il faut être véritablement humble pour se voir condamner sans être coupable, et se taire : on imite alors de bien près Notre-Seigneur qui a pris sur lui toutes nos fautes. Je vous en conjure, adonnez-vous, de tout votre cœur, à cette pratique, parce qu'elle a les plus précieux avantages; tandis que je n'en vois aucun à nous disculper, aucun,

1. « Quel désordre dans ce que j'écris ! En vérité je suis comme quelqu'un qui n'entend rien à ce qu'il fait. A vous la faute, mes sœurs, vous me l'avez ordonné. Lisez ces pages comme vous pourrez; je les écris, moi, comme je peux : sinon jetez-les au feu; c'est tout ce qu'elles méritent. Un pareil travail exige du calme et des loisirs; et moi, j'en ai si peu, vous le voyez, que je passe huit jours sans écrire. J'oublie alors ce que j'ai dit et ce que je vais dire.

Mais c'est mal à moi de m'excuser et de vous engager en même temps à ne pas le faire. » (Esc.)

dis-je, si ce n'est en certaines circonstances, où l'on pourrait causer de la peine et du scandale, en ne déclarant pas la vérité. Celui qui aura plus de discrétion que je n'en ai, verra aisément quand il est convenable de parler.

Il est très important, à mon avis, de s'exercer dans cette vertu, en d'autres termes, de tâcher d'obtenir de Notre-Seigneur la véritable humilité, qui en est la source. En effet, celui qui est véritablement humble, doit désirer sincèrement d'être méprisé, persécuté, et condamné sans sujet, même en des choses graves. S'il veut imiter Notre-Seigneur, en quoi le peut-il mieux? Il n'a besoin pour cela ni de forces corporelles, ni de l'aide de qui que ce soit, si ce n'est de Dieu seul.

Je voudrais, mes sœurs, que ces grandes vertus fussent la matière de notre étude et de notre pénitence. Je vous retiens, vous le savez, pour les pénitences excessives, parce qu'elles peuvent nuire à la santé, quand on s'y livre sans discrétion. Ici rien de pareil à craindre; quelque grandes que soient les vertus intérieures, elles n'enlèvent point les forces du corps nécessaires pour servir la communauté, et elles communiquent à l'âme de l'énergie. Comme je vous l'ai dit autrefois, prenez d'abord l'habitude de vous vaincre dans les plus petites choses, et vous vous rendrez capables de remporter la victoire dans les grandes. Quant à moi, jamais je n'ai eu occasion de faire cette épreuve en des choses de conséquence; jamais je n'ai ouï dire du mal de moi, qui ne fût manifestement au-dessous de la vérité; et, si j'étais innocente de ce dont on m'accusait, j'étais coupable de tant d'autres fautes envers Dieu, qu'il me semblait que c'était me faire une grande grâce de ne point les dire. J'ajoute que j'ai toujours aimé mieux être blâmée de fautes supposées que de mes fautes réelles.

Il sert beaucoup pour acquérir cette vertu, de méditer les précieux avantages qu'elle nous procure de toute manière, et comment, tout bien considéré, jamais on ne nous condamne, sans que nous ayons des fautes à nous reprocher. Hélas! nous en sommes toujours remplies; le juste tombe sept fois par jour, et ce serait mentir que de nous dire sans péché. Ainsi, lors même que nous sommes injustement accusées sur un point, jamais en réalité nous ne sommes entièrement exemptes de fautes, comme l'était le bon Jésus.

O mon Seigneur, quand je considère combien vous avez souffert sans l'avoir mérité en rien, je ne comprends plus, je ne sais plus où j'avais l'esprit, lorsque je ne désirais pas souffrir; je ne sais maintenant encore comment il est possible que je m'excuse. Vous n'ignorez pas, ô mon souverain Bien, que s'il y a quelque chose de bon en moi, c'est un don qui me vient uniquement de vos mains. Qu'est-ce qui vous détermine, Seigneur, à donner moins ou à donner plus? Si vous avez égard au mérite ou au démérite, n'étais-je pas indigne des faveurs que vous m'avez déjà faites? Quoi! je pourrais désirer que quelqu'un pensât favorablement d'une créature aussi mauvaise que moi, après que l'on a dit tant de mal de vous, qui êtes le bien suprême! Non, non, mon Dieu, cela ne peut se souffrir. Et vous, ne souffrez point qu'il y ait jamais en votre servante rien qui déplaise à vos yeux. Mes yeux à moi, Seigneur, sont à peine ouverts et ils ne s'offensent de presque rien. Éclairez-moi, et faites que je désire, du fond du cœur, être abhorrée du monde entier, puisque je vous ai délaissé si souvent, vous, qui m'aviez aimée avec tant de fidélité! Qu'est-ce donc, ô mon Dieu, que nous pouvons gagner à contenter les créatures? Et quand elles

nous condamneraient toutes, qu'avons-nous de plus ou de moins, si nous sommes innocentes aux yeux du Seigneur?

O mes sœurs, c'est parce que nous ne comprenons pas assez cette vérité, que nous ne serons jamais parfaites. Il faut donc considérer à loisir et estimer à sa juste valeur ce qui est et ce qui n'est pas.

Quand il n'y aurait, dans une fausse accusation, d'autre avantage que la honte de la personne qui vous accuse, en voyant que vous vous laissez condamner injustement, ne serait-ce pas un très grand bien? Un acte de ce genre parle quelquefois plus éloquemment que dix sermons; et puisqu'il nous est interdit par l'apôtre et par notre incapacité naturelle de prêcher de paroles, efforçons-nous de prêcher d'exemple : c'est pour toutes un devoir. Quelque étroite que soit la clôture, ne pensez pas que le mal ou le bien que vous ferez doive rester secret; et parce que vous ne vous excusez point, gardez-vous bien de croire, mes filles, que vous deviez rester sans défenseur. Voyez comment Notre-Seigneur prit la parole en faveur de Madeleine, soit dans la maison du Pharisien, soit lorsque sa sœur Marthe l'accusait devant lui. Il n'usera pas devant vous de la rigueur dont il usa envers lui-même, car il ne permit au bon larron de prendre sa défense que lorsqu'il était attaché à la croix. Ainsi le divin Maître suscitera quelqu'un pour vous défendre, et quand il ne le fera pas, c'est qu'il n'y aura aucune nécessité.

J'ai moi-même l'expérience de ce que je vous dis, et rien n'est plus véritable. Toutefois je désire que cet espoir de trouver des défenseurs ne soit pas le motif qui vous détermine à la pratique d'une si belle vertu : je souhaite qu'au fond de votre cœur vous ayez de la joie de n'être point justifiées. Vous verrez avec le temps

les admirables progrès que l'on fait en marchant par cette voie : on acquiert la liberté d'esprit, et cette heureuse indifférence sur tout ce qu'on peut dire de nous, soit en bien, soit en mal, l'âme n'en étant pas plus touchée que s'il était question d'une personne étrangère. De même qu'il ne nous vient point à l'esprit de répondre à deux personnes qui s'entretiennent ensemble, parce que ce n'est pas à nous qu'elles s'adressent; de même, ayant pris la salutaire habitude de nous taire dans les occasions où nous sommes injustement accusées, il nous semblera que ce n'est point à nous qu'on parle. Ceci paraîtra impraticable aux âmes très sensibles et peu mortifiées. Dans les commencements, la pratique, je l'avoue, en est difficile; mais je sais qu'avec la grâce de Dieu on peut obtenir cette liberté, cette abnégation et ce détachement de soi-même.

## CHAPITRE XVII

*Le manuscrit de Valladolid permet de constater ici la suppression de quatre pages déchirées, formant le chapitre XVII. Comme elles manquent aussi dans deux copies de ce manuscrit, signées par la sainte, on croit que cette suppression est l'œuvre de la sainte elle-même. Voici la traduction de ces pages, telles qu'elles existent dans le manuscrit de l'Escurial :*

Ne vous figurez pas que tout cela soit grand'chose; je ne fais que préparer le jeu, comme on dit. Vous m'avez priée de vous expliquer le moyen de parvenir à l'oraison; je n'en connais point d'autre que ces vertus dont je vous ai parlé, bien que Dieu ne m'ait pas conduite par ce chemin, où je n'ai pas, semble-t-il, encore mis le pied. Soyez donc persuadées que celui qui n'entend rien à disposer les pièces du jeu d'échecs sera un mauvais joueur; s'il ne sait pas faire échec, il ne saura pas faire mat.

Vous allez me blâmer de parler de jeu dans une maison où le jeu est inconnu et même interdit. Vous voyez par là quelle mère Dieu vous a donnée, puisqu'elle a appris cette futilité. On dit pourtant que ce jeu est quelquefois permis. Combien il le sera donc pour nous, et comme il nous mènera vite, par l'exercice, à faire mat au divin Roi, qui ne pourra dès lors ni ne voudra nous échapper des mains. La dame est la pièce qui peut faire le plus contre lui, bien que les autres pièces concourent

au même effort. Or il n'y a pas de dame qui l'amène a se rendre comme l'humilité. C'est elle qui l'attira du ciel dans le sein de la Vierge ; par elle aussi nous l'attirerons nous-mêmes, et sans qu'il résiste, dans nos âmes. Tenez ceci pour certain : on possède plus ou moins Dieu, suivant qu'on a plus ou moins d'humilité. Car je ne comprends pas qu'il y ait jamais humilité sans amour ou amour sans humilité ; et ces deux vertus ne vont jamais non plus sans un absolu détachement des créatures.

Vous me demandez, mes filles, pourquoi je vous parle de vertus, alors que vous possédez assez de livres sur cette matière et que vous attendez seulement quelque chose sur la contemplation. Je réponds que si vous aviez voulu quelques mots sur la méditation, j'aurais pu y consentir et vous la conseiller à toutes, bien que vous n'ayez pas encore des vertus. La méditation en effet nous aide à les obtenir toutes. C'est un exercice auquel un chrétien doit à tout prix se résoudre ; et il n'est personne, pour perdu qu'il soit, qui doive en négliger la pratique, quand Dieu lui en donne l'idée. J'ai déjà écrit ailleurs sur ce sujet ; beaucoup d'autres l'ont fait aussi, qui savent ce qu'ils écrivent ; car pour mon compte, je l'ignore certainement, Dieu le sait.

Mais la contemplation est autre chose, mes filles, car voici ce qui nous trompe tous. Dès que quelqu'un prend chaque jour un certain temps pour penser à ses péchés, considération qu'il est tenu de faire, s'il n'est pas seulement chrétien de nom, aussitôt l'on dit : Voilà un grand contemplatif ; et lui-même élève encore plus haut ses prétentions. Erreur fondamentale : il n'a pas su disposer les pièces de son jeu ; il pensait que c'était assez de les connaître pour faire mat. Mais ce Roi ne se livre qu'à ceux qui se donnent entièrement à lui.

## CHAPITRE XVIII[1]

La contemplation demande une plus haute perfection de vie que la simple oraison. — Pourquoi cependant Dieu élève quelquefois des âmes dissipées à la contemplation parfaite.

Souffrez, mes filles, qu'avant de vous montrer, selon votre désir, le chemin de la contemplation, je vous parle avec quelque étendue de certains points, qui vous paraîtront peut-être moins importants, mais qui ne laissent pas, à mon avis, de l'être beaucoup. Si vous ne voulez ni les entendre, ni les pratiquer, restez-en toute votre vie à votre oraison mentale. Je vous déclare à vous, et à toutes les âmes qui prétendent s'élever à la contemplation, que vous n'y arriverez jamais. Il peut se faire que je me trompe en jugeant des autres par moi-même; mais moi, j'en ai fait la triste expérience pendant vingt ans.

Comme peut-être quelques-unes d'entre vous ne savent pas bien ce que c'est que l'oraison mentale, je vais l'expliquer; plaise à Dieu que chacune de nous pratiquât cette oraison comme il faut! Mais je crains que vous n'ayez beaucoup de peine à y réussir, si vous ne travaillez énergiquement à l'acquisition des vertus; à la vérité, il n'est pas requis, pour la simple oraison, de les possé-

1. Pour le numérotage des chapitres, nous suivrons jusqu'à la fin du livre l'édition de D. Francisco Herrero Bayona.

der dans un degré aussi éminent que pour la contemplation.

Non, jamais le Roi de gloire ne viendra dans notre âme, j'entends pour lui être uni, si nous ne faisons de vrais efforts pour arriver à la vertu et à la vertu très haute. Je veux pourtant ajouter ici une explication; car si vous constatiez dans mes écrits quelque inexactitude, vous ne me croiriez plus en rien, et vous auriez raison, si je le faisais de propos délibéré; mais Dieu m'en garde! Le jour où je m'écarterai de la vérité, ce sera par inadvertance et faute d'en savoir davantage. Je veux donc dire que quelquefois il plaira à Dieu d'accorder cette insigne faveur de l'union à des personnes qui sont en mauvais état, afin de les retirer par ce moyen d'entre les mains du démon.

O mon Seigneur, que de fois nous vous mettons aux prises avec cet ennemi! Pour nous apprendre à le vaincre, n'était-ce pas assez d'avoir souffert qu'il vous prît entre ses bras, quand il vous porta sur le haut du temple? Quel spectacle, mes filles, que celui de ce divin soleil saisi par les ténèbres! De quelle terreur dut être agité ce malheureux esprit, sans toutefois en comprendre la cause, parce qu'il plut à Dieu de la lui cacher! Bénies soient une si grande bonté, et une si grande miséricorde! Mais quelle honte, je le répète, que des chrétiens le livrent ainsi chaque jour aux étreintes d'un si abominable monstre! Vous eûtes besoin, Seigneur, pour vaincre ce maudit, d'avoir les bras bien forts. Mais comment ne sont-ils pas restés affaiblis par les tourments de la croix? Oh! qu'il est bien vrai que l'amour guérit lui-même toutes les blessures qu'il fait! Aussi je crois que si vous eussiez voulu survivre à vos tourments, le même amour qui vous les fit endurer pour nous, aurait, sans nul autre remède, refermé vos plaies.

O mon Dieu, qui versera donc ce baume de l'amour sur les peines et les souffrances de ma vie? J'irais au-devant d'elles avec bonheur, sûre d'être guérie par un remède si salutaire!

Je reviens à ce que je disais : il est des âmes que Dieu sait pouvoir gagner par le moyen de ses faveurs. Quoiqu'il les voie entièrement perdues, il ne veut rien négliger pour les faire revenir à lui. Ainsi, malgré le mauvais état et le dénuement de vertus où elles sont, il leur accorde des goûts, des délices, des tendresses qui commencent à exciter en elles de saints désirs; quelquefois même, mais rarement, il les fait entrer dans une contemplation qui, à la vérité, dure peu. Il en use ainsi, comme j'ai dit, pour constater si, au moyen de ses faveurs, elles voudront se mettre en état de recevoir souvent ses visites. Si elles ne s'y disposent pas, qu'elles me pardonnent de le leur dire, ou plutôt daignez vous-même nous le pardonner, Seigneur : c'est un bien grand mal, que le contraste d'un Dieu qui va ainsi vers les âmes et des âmes qui se détournent de Dieu pour s'attacher aux choses de la terre.

Je crois que Notre-Seigneur propose ces faveurs à beaucoup de personnes, mais qu'il y en a peu qui se mettent dans les dispositions requises pour en jouir. Lorsque le divin Maître accorde ces faveurs à une âme et qu'elle est fidèle à y répondre, il ne cesse plus de l'enrichir qu'il ne l'ait conduite à un très haut degré de perfection. Si au contraire nous nous donnons à lui avec une résolution moins absolue que la sienne, c'est beaucoup qu'il nous laisse dans l'oraison mentale, et nous visite de temps en temps comme des serviteurs qui travaillent à sa vigne. Mais ceux qui se sont donnés à lui sans réserve sont ses enfants bien-aimés; il ne peut se résoudre à les éloigner de lui, et il ne les éloigne point en effet, parce

qu'eux-mêmes ne veulent plus s'éloigner de sa présen Il les fait asseoir à sa table, et il leur sert les mets do il se nourrit lui-même, jusqu'à s'ôter, comme on dit, morceau de la bouche pour le leur donner.

Heureuse union, mes filles! Heureux abandon des choses terrestres, qui nous vaut un comble de gloire! O mes filles! quand vous serez ainsi dans les bras de Dieu, que vous importera que le monde entier vous condamne? Le Tout-Puissant est votre défenseur; d'un mot il a créé le monde, et vouloir, pour lui, c'est faire. Ne craignez donc pas qu'il souffre que l'on parle contre vous, à moins que ce ne soit pour votre plus grand bien; il ne porte pas si peu d'amour à ceux dont il est aimé! S'il en est ainsi, pourquoi, mes sœurs, ne lui témoigneriez-vous pas tout l'amour dont nous sommes capables? Est-il pour nous un plus bel échange que de lui donner notre amour à la place du sien? Lui, il peut tout; nous, nous ne pouvons rien que ce qu'il nous fait pouvoir. Au fond, que faisons-nous pour vous, ô Seigneur, de qui nous tenons l'être? Nous prenons une petite résolution de vous servir, voilà tout : en vérité ce n'est rien. Mais si le divin Maître veut qu'à l'aide de ce rien nous méritions le tout, ne soyons pas si insensées que de ne point nous rendre à son désir.

O Seigneur, tout notre mal vient de ce que nous ne tenons pas nos yeux attachés sur vous. Si nous ne considérions point autre chose que le chemin, nous arriverions bientôt; mais, hélas! nous faisons mille chutes, mille faux pas, nous sortons enfin de la voie, parce que, je le répète, nous ne tenons pas les yeux fixés sur la voie véritable. On dirait, Seigneur, que ce chemin n'a jamais été suivi, tant il nous paraît nouveau. N'est-il pas déplorable de voir ce qui se passe si souvent? Dès qu'on nous déprécie tant soit peu, nous ne le supportons

pas, nous trouvons cela intolérable et nous nous hâtons de dire : Oh! nous ne sommes pas des saintes. Non, mes sœurs, n'excusez pas vos imperfections, en disant que vous n'êtes ni des saintes, ni des anges ; vous ne l'êtes pas sans doute, mais pensez plutôt qu'avec des efforts et avec l'aide de Dieu, vous pouvez le devenir. N'appréhendez pas que Dieu cesse de vous soutenir ; craignez plutôt votre négligence. Puisque nous n'avons pas eu d'autre dessein en venant ici que de nous sanctifier, mettons la main à l'œuvre, croyons qu'il n'y a rien de si parfait dans le service de Dieu, que nous ne devions nous promettre de l'accomplir avec son secours. Je voudrais voir parmi vous cette présomption, toute au profit de l'humilité, cette sainte et audacieuse confiance, que Dieu aide les braves, et qu'il ne fait pas acception de personnes[1].

Voilà une grande digression : revenant à mon sujet, je vais exposer la nature de l'oraison mentale et de la contemplation. Il y a là, ce semble, de la témérité ; mais avec vous tout passe. Peut-être comprendrez-vous mieux cette matière, dans mon style grossier, que dans le style d'auteurs élégants. Daigne le Seigneur me donner grâce pour cela. Amen.

1. — « Et qu'il vous aidera, vous et moi. » (Esc.)

## CHAPITRE XIX

Toutes les âmes ne sont pas faites pour la contemplation. — Quelques-unes n'y arrivent que tard. — L'âme véritablement humble doit être contente de la voie par laquelle Notre-Seigneur la conduit.

Vous croyez, mes filles, que je vais aborder le sujet de l'oraison; vous vous trompez. J'ai à vous dire auparavant un petit mot, mais de grande importance, sur l'humilité. Ce mot me semble même nécessaire en une maison où l'oraison est le principal exercice des sœurs. Rien d'utile pour vous, ai-je dit, comme de savoir vous exercer et vous appliquer à l'humilité. Or, un des principaux exercices de cette vertu, et des plus nécessaires à toutes les personnes d'oraison, est celui dont je vais vous entretenir.

La contemplation étant une si haute faveur de Dieu, comment celui qui est véritablement humble pourra-t-il se croire élevé au rang des contemplatifs? Sans doute Dieu peut, par sa bonté et sa miséricorde, lui accorder une pareille grâce. Mais s'il veut m'en croire, qu'il se mette toujours à la dernière place, comme Notre-Seigneur nous l'a ordonné et enseigné par son exemple. Disposez-vous de votre côté à la contemplation, s'il plaît à Dieu de vous mener par ce chemin; et si telle n'est pas sa volonté, que l'humilité vienne, que l'humilité vous fasse apprécier le bonheur de servir les servantes

du Seigneur. Bénissez le divin Maître de vous avoir introduites dans leur compagnie, vous qui méritiez d'être les esclaves des démons dans l'enfer.

Je ne dis pas cela sans grande raison : il importe beaucoup, je le répète, de comprendre que Dieu ne nous conduit pas tous par le même chemin; celui qui est le plus petit à ses propres yeux, est peut-être le plus élevé devant le Seigneur. Ainsi, quoique toutes les religieuses de ce monastère s'appliquent à l'oraison, il ne s'ensuit pas qu'elles doivent être toutes contemplatives : cela est impossible. Ce sera une grande désolation pour celle qui n'a pas reçu ce don, de ne pas comprendre qu'il vient de Dieu. On peut se sauver sans la contemplation; et puisque Dieu ne l'exige point pour nous admettre en son paradis, une religieuse ne doit pas non plus se persuader qu'on l'exigera d'elle en cette maison. Sans être contemplative, elle ne laissera pas d'être parfaite, si elle s'acquitte de ce qui a été dit; elle pourra même surpasser les autres en mérite, parce qu'elle aura la vertu plus laborieuse. Le divin Maître, la traitant comme une âme forte, joindra aux félicités qu'il lui réserve en l'autre vie, toutes les consolations dont elle n'aura pas joui en celle-ci. Qu'elle ne perde donc point courage; qu'elle n'abandonne point l'oraison et qu'elle continue de faire en tout comme les autres. Notre-Seigneur tarde quelquefois beaucoup à visiter une âme, mais il lui donne en une seule visite ce qu'il a donné aux autres en plusieurs années. J'ai passé plus de quatorze ans sans pouvoir même méditer autrement qu'avec un livre. Il y aura bien des personnes dans le même cas; il s'en trouvera qui ne pourront pas, même avec un livre, faire un peu de méditation; elles ne sont capables que de prier vocalement, cela fixe un peu plus leur attention; d'autres ont l'esprit si léger, qu'elles ne peuvent se fixer

à un sujet, et elles sont si inquiètes que lorsqu'elles veulent se contraindre pour arrêter leurs pensées en Dieu, elles tombent dans mille rêveries, mille scrupules et mille doutes.

Je connais une personne d'un âge déjà avancé, fort vertueuse, fort pénitente, grande servante de Dieu, qui depuis bien des années consacre chaque jour plusieurs heures à la prière vocale. D'oraison mentale, jamais, elle ne peut pas. Le plus qu'elle puisse faire, c'est de s'arrêter un peu en prononçant lentement ses prières vocales. Un grand nombre de personnes sont de même; mais pourvu qu'elles soient humbles, je crois qu'à la fin elles trouveront aussi bien leur compte que celles qui ont beaucoup de consolations dans l'oraison. Je dis même qu'à un point de vue leur voie aura été plus sûre; car nous ne savons pas si ces consolations viennent de Dieu, ou si le démon en est l'auteur. Si elles ne procèdent pas de Dieu, elles sont plus périlleuses, parce que le démon s'en sert pour nous inspirer de l'orgueil. Au contraire, quand elles viennent de Dieu, il n'y a rien à craindre, parce qu'elles portent avec elles l'humilité, ainsi que je l'ai écrit fort au long dans un autre livre[1].

Les personnes qui ne reçoivent point ces consolations, marchent dans l'humilité, craignant toujours qu'il n'y ait de leur faute, et prenant un soin continuel de leur avancement. Voient-elles une larme aux yeux des autres, soudain elles s'imaginent que si elles n'en répandent point, c'est qu'elles sont à une immense distance dans le service de Dieu; et peut-être elles les ont de beaucoup dépassées. Car les larmes, quoique bonnes, ne sont pas toutes parfaites. Il y a toujours plus de sûreté dans l'humilité, la mortification, le détachement

1. Le livre de sa *Vie*, ch. xv, p. 119.

et les autres vertus. Aucun danger dans cette voie; aucune appréhension non plus de ne point arriver à la perfection aussi bien que les plus grands contemplatifs.

Sainte Marthe était une sainte, quoiqu'on ne dise point qu'elle fût contemplative. N'enviez-vous pas pourtant, sans rien de plus, la condition de cette bienheureuse, qui mérita de recevoir tant de fois dans sa maison Notre-Seigneur Jésus-Christ, de lui donner à manger, de le servir, et de s'asseoir à sa table? Si elle eût été, comme Madeleine, plongée dans la contemplation, il n'y aurait eu personne pour préparer le repas à l'hôte divin. Eh bien! imaginez-vous que cette congrégation du Carmel est la maison de sainte Marthe et qu'il y faut exercer les deux offices. Si Dieu vous conduit par la vie active, ne murmurez pas d'en voir d'autres se livrer aux douceurs de la vie contemplative; Notre-Seigneur est là pour les défendre, quoiqu'elles n'ouvrent pas la bouche, car, le plus souvent, il fait qu'elles ne songent ni à elles-mêmes ni aux choses créées. Souvenez-vous qu'il en faut parmi vous pour préparer le repas du Sauveur, et estimez-vous heureuses de le servir avec Marthe. Enfin, considérez que la véritable humilité, dans les chrétiens, consiste principalement à se soumettre avec promptitude et avec joie à tout ce qui plaît à Notre-Seigneur d'ordonner d'eux, et à se trouver indignes de porter le nom de ses serviteurs.

Ainsi, mes filles, puisqu'il est vrai que, soit par la contemplation, soit par l'oraison mentale ou vocale, en assistant les malades ou en nous employant aux autres offices de la maison, et même dans les plus bas, nous servons toujours cet hôte divin, qui vient loger, manger, se reposer chez nous, que nous importe de nous acquitter de nos devoirs envers lui, plutôt d'une manière que d'une autre?

Je ne dis pas que nous sommes libres de suivre nos préférences; soyons plutôt contentes de notre part, quelle qu'elle soit, car ce n'est pas à nous de choisir, mais à Dieu.

Si, après que vous aurez servi plusieurs années dans un même office, il veut que vous y demeuriez encore, ne serait-ce pas une plaisante humilité de vouloir passer à un autre? Laissez faire le Maître de la maison : il est sage, il est puissant, il sait ce qui vous convient, et ce qui lui convient à lui-même. Faites ce qui dépend de vous; préparez-vous à la contemplation avec le zèle dont j'ai parlé, et le divin Maître vous l'accordera. S'il vous la refuse (ce que je ne crois pas, si votre détachement et votre humilité sont sincères), c'est qu'il veut vous réserver cette joie pour le moment, où il vous mettra en possession de toutes les joies du paradis. Je me plais à le redire, il vous traite comme des âmes fortes, en vous faisant porter la croix, ainsi qu'il la porta, tant qu'il fut sur la terre. Quelle amitié plus excellente que de vouloir ainsi pour vous ce qu'il a voulu pour lui-même? Et ne pourrait-il pas se faire que la voie de la contemplation fût moins féconde en mérites pour vous que l'état où vous êtes? Ce sont des jugements que le Seigneur se réserve, et qu'il ne nous appartient pas de pénétrer. Il nous est même salutaire que l'élection de notre voie ne soit pas laissée à notre libre arbitre; car comme il nous semble qu'il y a dans la vie contemplative plus de repos, nous voudrions tous sur-le-champ devenir de grands contemplatifs. O le grand avantage de ne rechercher aucun avantage par le choix de notre propre volonté! L'on n'a alors aucune perte à craindre; et si Notre-Seigneur permet que l'âme véritablement mortifiée en éprouve quelqu'une, c'est toujours afin qu'elle réalise des gains plus considérables.

## CHAPITRE XX

Suite du même sujet. — Les souffrances des contemplatifs dépassent de beaucoup celles des personnes qui sont dans la vie active. — Celles-ci trouvent là une grande consolation.

Gardez-vous de croire, mes filles (je m'adresse à celles que Dieu ne conduit pas par le chemin de la contemplation), que les croix des contemplatifs soient plus légères que les vôtres. Certes, si j'en juge par ce que j'ai vu et entendu, elles sont tout autrement pesantes. Vous seriez saisies d'effroi, si Dieu vous montrait la manière dont il les traite. Je connais ces deux états; je sais que les tribulations par lesquelles Dieu fait passer les contemplatifs sont intolérables; c'est au point que si Dieu ne fortifiait leur âme par l'aliment des délices intérieures, ils n'auraient point la force de les supporter : cela est évident. Car il est certain, d'une part, que Dieu mène ceux qu'il aime beaucoup, par le chemin des souffrances, et que plus il les aime, plus les souffrances sont vives; si, d'autre part, Dieu ne hait pas les contemplatifs, s'il les loue au contraire lui-même et s'il les appelle ses amis, il y aurait contradiction à croire que Dieu admet à son intimité des personnes de vie molle et délicate. Je tiens donc pour très certain que Dieu envoie aux contemplatifs des croix beaucoup plus grandes qu'aux autres. Le chemin par lequel il les mène est si âpre et si

rude, que souvent il leur arrive de se croire égarés, et d'être tentés de revenir sur leurs pas pour retrouver leur route. Aussi faut-il que Notre-Seigneur leur donne un fortifiant, non pas d'une eau quelconque, mais d'un vin qui les enivre, afin qu'ils ne pensent pas à leurs souffrances et qu'ils puissent les supporter.

Ainsi je vois peu de contemplatifs qui ne soient courageux et déterminés à souffrir. La première chose que Notre-Seigneur fait en eux, lorsqu'il les voit faibles, est de leur donner du courage et de leur ôter l'appréhension des croix. Ceux qui sont dans la vie active s'imaginent sans doute, dès qu'ils sont témoins de la plus petite faveur accordée aux âmes élevées à la contemplation, qu'il n'y a dans cet état que douceurs et délices; et moi je dis que peut-être ils ne pourraient supporter, durant un jour, les souffrances des contemplatifs. Mais Dieu, qui nous connaît tous, sait à quoi nous sommes propres, et il donne à chacun l'office qu'il voit être le plus convenable au salut de son âme, à sa propre gloire et au bien du prochain. Ainsi, mes filles, pourvu que vous vous soyez mises à la disposition de Dieu, ne craignez point que votre travail soit perdu. Comprenez bien mes paroles; je dis que nous devons toutes nous y préparer : nous ne sommes ici assemblées que pour cela. Et nous n'y sommes pas pour un an ou deux, ou dix seulement; limiter là notre fidélité serait lâche. Que Dieu voie bien en nous cette disposition de toute générosité.

Imitons ces soldats qui, même après de longues années de service, sont toujours à l'ordre, et prêts, sur un signe du capitaine, à prendre le poste où il les enverra; car ils sont à sa solde, et il les paiera. Or, qu'est-ce que la solde des rois de la terre, en comparaison de celle de notre Roi? Quand il voit ses fidèles

debout devant lui et désireux de le servir, lui qui connaît les forces de chacun, il répartit les emplois selon les forces. S'ils ne se présentaient pas, ils ne recevraient pas d'ordre, ils n'auraient rien à faire à son service. Soyez donc exactes, mes sœurs, à l'oraison mentale, et si quelqu'une ne peut faire cette oraison, qu'elle vaque à la prière vocale, à la lecture, à de pieux colloques avec Dieu, comme je dirai dans la suite. Mais que nulle d'entre vous ne manque aux heures d'oraison prescrites par la règle. Vous ne savez point quand l'Époux vous appellera, et vous devez craindre le sort des vierges folles. Peut-être lui plaira-t-il de vous appeler, sous couleur de consolations, à de plus grands travaux. S'il ne le fait pas, vous devez croire que vous n'y êtes pas propres et qu'il vous convient de servir dans la voie commune. Et c'est déjà une humilité de quelque mérite que de vous croire incapables même du bien que vous faites. Oui, servez avec allégresse le divin Maître en ce qu'il demande présentement de vous. Si elles ont vraiment cette humilité-là, bienheureuses ces servantes de la vie active! Sans se plaindre d'autre chose que de leur faiblesse, elles laissent aux contemplatifs les combats qu'ils ont à soutenir et qui ne sont pas petits.

Considérez les porte-drapeaux dans les batailles; ils ne se battent point, il est vrai, mais ils n'en courent pas moins de grands dangers, et il leur faut au cœur un courage supérieur à celui des autres; parce que, chargés du drapeau, ils ne peuvent parer les coups et doivent se laisser mettre en pièces plutôt que de l'abandonner. De même les contemplatifs doivent porter haut l'étendard de l'humilité, et demeurer exposés à tous les coups, sans en rendre aucun : leur office est de souffrir comme Jésus-Christ a souffert, et de tenir toujours la

croix élevée, sans l'abandonner, quelques dangers qu'ils courent, sans montrer de la faiblesse, quelques peines qu'ils aient à souffrir. C'est dans cette vue que Dieu leur donne un emploi si honorable. Qu'ils prennent donc bien garde à ce qu'ils feront. Les enseignes abandonnent-ils leur drapeau, la bataille est infailliblement perdue. De même, les contemplatifs cessent-ils de répondre par leurs œuvres au rang qu'ils occupent, leur exemple est très funeste aux personnes encore peu avancées dans la vertu, qui les regardaient comme leurs capitaines et de véritables amis de Dieu. Que de simples soldats aillent au combat comme ils peuvent, et quelquefois même lâchent pied, aux endroits où le péril est plus grand, personne n'y prendra garde, et ils n'en sont point déshonorés. Mais les capitaines, exposés à tous les regards, ne sauraient faire un pas en arrière qu'on ne le remarque. Sans doute il est beau, il est glorieux, de marcher en tête des autres; ceux à qui le Roi confie cet emploi, reçoivent une éminente faveur; mais ils ne s'obligent pas à peu de chose en l'acceptant[1].

Mes sœurs, puisque nous ne savons ce que nous demandons, laissons faire Dieu et n'imitons pas ceux qui croient pouvoir en justice implorer des faveurs. Plaisante manière de s'humilier! Aussi rarement, je pense, l'auteur de tout bien les leur accorde-t-il, parce que pénétrant le fond des cœurs, il ne les voit point disposés à boire son calice.

1. « Voyez comme dans les batailles les porte-drapeaux et les officiers sont obligés à plus de valeur. Un pauvre petit soldat va son train ordinaire, et s'il se cache une fois ou une autre, pour n'aller pas dans la mêlée plus ardente, on ne fait aucune attention à lui; on ne le voit pas, il ne perd pas l'honneur, il ne risque pas sa vie; au contraire le porte-drapeau doit aller de l'avant, avec sa bannière, sans la jeter, sans la lâcher, quand même on le mettrait en pièces, et toute l'armée a les yeux sur lui. » (Esc.)

Voulez-vous avoir, mes filles, une marque de votre avancement dans la vertu ? Que chacune de vous examine si elle se croit la plus mauvaise de toutes, et s'il y paraît à ses œuvres, pour l'édification et l'utilité du prochain : là est la marque du progrès, et non dans les délices de l'oraison, dans les ravissements, les visions et les autres faveurs de cette nature que Dieu fait aux âmes. De ces faveurs-là nous ne connaîtrons la valeur vraie que dans l'autre monde. Mais voici une monnaie qui a toujours cours, un revenu assuré, une rente perpétuelle ; et non pas une avance précaire et variable. Notre vrai trésor est une humilité profonde, une grande mortification, et une obéissance qui, voyant Dieu même dans le supérieur, se soumet à tout ce qu'il commande.

Je devrais, avant tout, insister sur l'obéissance, puisque sans elle il n'y a point de vraie religieuse ; mais je parle à des religieuses qui, à mon avis, sont bonnes, ou du moins désirent l'être : d'une vertu si connue et si importante je ne dirai qu'un mot, retenez-le. Toute personne qui, étant soumise par vœu à l'obéissance, y manque, et n'apporte pas tout le soin possible à accomplir ce vœu, je ne sais pas pourquoi elle reste dans le monastère. J'assure hardiment que tant qu'elle y manquera, elle n'arrivera jamais à être contemplative, ni même à se bien acquitter des devoirs de la vie active. Cela me paraît indubitable. Je dis plus, quand même ce serait une personne qui n'aurait point fait de vœu, si elle prétend arriver à la contemplation, elle doit, pour n'être point trompée, se résoudre fermement à soumettre sa volonté à la conduite d'un confesseur expérimenté dans cette voie. C'est une vérité reconnue que l'on avance plus de cette sorte en un an, que l'on ne ferait autrement en plusieurs années. Mais comme l'avis ne vous regarde point il serait inutile de m'y arrêter davantage.

Ce sont donc là, mes filles, les vertus que je vous souhaite, que vous devez tâcher d'acquérir, et pour lesquelles vous pouvez concevoir une sainte envie. Quant à ces autres faveurs, n'ayez point de peine d'en être privées; leur origine est douteuse. Tandis qu'en certaines âmes elles sont réellement un don céleste, Dieu pourrait permettre qu'elles ne fussent en vous qu'illusion du démon, qui vous tromperait ainsi qu'il en a trompé d'autres. Pourquoi aspirer à servir Dieu dans une chose incertaine, lorsque vous pouvez le servir en tant d'autres qui sont sûres? et qui vous oblige à vous engager dans ce péril?

Il m'a semblé nécessaire de parler avec quelque étendue sur ce sujet, parce que je connais la faiblesse de notre nature et aussi la force que Dieu donne, lorsqu'il lui plaît d'élever une âme à la contemplation. Pour ceux à qui Dieu ne veut pas faire cette grâce, j'ai cru leur devoir donner ces avis, grâce auxquels les contemplatifs eux-mêmes trouveront de quoi s'humilier. Je conjure Notre-Seigneur, au nom de sa bonté infinie, de nous éclairer pour accomplir en tout sa volonté; et ainsi nous n'aurons rien à craindre.

## CHAPITRE XXI

De l'oraison. — Quelques avis aux âmes incapables de longs raisonnements.

J'ai interrompu cet écrit depuis bien des jours, sans avoir jamais eu le loisir de le reprendre. Pour savoir où j'en étais, il serait nécessaire de le relire; mais afin de ne pas perdre le temps, disons ce qui viendra, sans plus réfléchir.

Les esprits réglés, les âmes exercées dans la méditation et capables de recueillement, ont à leur usage tant de livres, et si bien faits et si autorisés par le mérite de leurs auteurs, que ce serait folie d'accorder une attention quelconque à mes avis en matière d'oraison. Ces ouvrages présentent les mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur, distribués pour chaque jour de la semaine; ils contiennent en outre des méditations sur le jugement, sur l'enfer, sur notre néant, sur les grandes obligations que nous avons à Dieu; enfin, ils renferment des instructions solides et des règles sûres pour le commencement et la fin de l'oraison. A ceux qui peuvent méditer ainsi, et qui en ont déjà la coutume, je n'ai rien à dire; par un chemin si sûr, Notre-Seigneur les conduira au port de la lumière, et la fin répondra à un si bon commencement. Tous ceux qui pourront marcher par cette voie, y trouveront repos et sécurité; car dès que l'esprit peut se fixer, on va sans fatigue.

Mais il est des personnes qui ne peuvent méditer de la sorte; c'est à elles que je voudrais donner quelques avis salutaires, si Notre-Seigneur daigne m'en faire la grâce : s'il me la refuse, vous saurez du moins qu'il y a beaucoup d'âmes qui passent par la voie pénible dont je vais parler, et vous ne vous affligerez point, si vous êtes de ce nombre.

Il y a certains esprits si mobiles et si déréglés, qu'on pourrait les comparer à des chevaux qui ne sentent plus le frein; on ne peut plus les arrêter; ils vont tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, toujours inquiets, soit que cela vienne de leur naturel, soit que Dieu le permette ainsi [1]. J'avoue qu'ils me font grand'pitié : ils ressemblent, à mon avis, à des gens qui ayant une extrême soif et voulant aller boire à une fontaine qu'ils voient de loin, trouvent des ennemis qui leur en disputent l'accès, à l'entrée, au milieu et au terme du chemin. Ils surmontent, non sans beaucoup de peine, les premiers ennemis; mais ils se laissent vaincre par les seconds. Ils aiment mieux mourir de soif que de combattre plus longtemps, pour boire d'une eau qui doit leur coûter si cher; la force leur manque, ils perdent courage. Ceux mêmes qui en ont assez pour vaincre les seconds ennemis, perdent cœur devant les troisièmes; et peut-être n'étaient-ils alors qu'à deux pas de cette source d'eau vive dont Notre-Seigneur disait à la Samaritaine que celui qui en boirait n'aurait plus soif.

Oh! qu'il est bien vrai, comme l'a dit Celui qui est la vérité même, que ceux qui s'abreuvent à cette fontaine n'ont plus soif d'aucune des choses de cette vie; mais combien des choses de la vie future! La soif d'ici-bas

1. « Si celui qui les monte est habile, il ne court pas toujours de danger, quelquefois si pourtant. S'il est sûr de sa vie, il n'est pas sûr d'un accident ou d'une gaucherie quelconque. » (Esc.)

ne saurait nous en donner une idée. Comme ils ont soif d'éprouver cette soif inestimable ! Elle est pour eux un martyre, mais elle a des délices qui apaisent ses ardeurs. C'est une soif qui éteint les désirs naturels, mais remplit les autres. Lorsqu'il plaît à Dieu d'étancher cette soif dans une âme, une des plus grandes grâces qu'il puisse lui accorder, c'est de la laisser encore altérée ; et le besoin n'est que plus vif, après avoir bu de cette eau, d'en boire encore.

Parmi les nombreuses propriétés de l'eau, il en est trois qui se présentent en ce moment à mon souvenir, et qui reviennent à mon sujet. La première est de rafraîchir : quelque chaleur que nous ayons, l'eau nous l'enlève. Elle éteint même les grands feux, sauf celui de goudron, qui s'en active au contraire [1]. Quelle merveille, mon Dieu ! que l'eau ajoute à l'ardeur du feu, quand il est vif, quand il est fort, quand il est supérieur aux éléments naturels, et que l'élément qui lui est contraire, au lieu de l'éteindre, l'enflamme de plus en plus !

Il me serait très utile de pouvoir consulter quelque savant, j'apprendrais de lui les propriétés des choses et je pourrais alors me bien expliquer. Je me délecte à traiter un pareil sujet, mais je ne sais comment l'exposer, et je n'en ai peut-être pas l'intelligence.

Mes sœurs, dès le jour où Dieu vous fera boire à cette eau, vous verrez, — celles d'entre vous qui en boivent le voient déjà, — de quelles délices l'âme est alors inondée. Vous comprendrez comment le véritable amour de Dieu, quand il est dans sa force, libre de toutes les choses de la terre, et planant au-dessus d'elles, devient maître de tous les éléments, et du monde lui-même. Ne craignez point que l'eau de la terre éteigne ce feu de l'a-

1. La sainte fait sans doute allusion au feu grégeois.

mour de Dieu. Car quelque contraire qu'elle lui soit, cette eau n'a pas de pouvoir sur lui. Il est maître absolu, et au-dessus de ses lois. Vous ne vous étonnerez donc pas, mes sœurs, de tous les efforts que je fais dans ce livre pour vous porter à acquérir cette liberté. N'est-ce pas une chose admirable, qu'une pauvre religieuse de Saint-Joseph puisse parvenir à régner en souveraine sur toute la terre et sur les éléments? Faut-il s'étonner, après cela, que les saints, avec l'assistance de Dieu, aient fait des éléments tout ce qu'il leur a plu? Le feu et les eaux obéissaient à saint Martin, les poissons et les oiseaux à saint François; plusieurs autres saints ont exercé un pareil empire sur les créatures. On voyait manifestement qu'ils s'étaient rendus maîtres de toutes les choses de la terre, en les méprisant et se soumettant sans réserve à Celui qui en est le souverain maître. Ainsi, comme je l'ai dit, l'eau d'ici-bas ne peut rien contre ce feu; ses flammes montent trop haut, et son foyer même est trop élevé.

Il est d'autres feux qui n'ont pour principe qu'un faible amour de Dieu, et qui sont étouffés par le premier accident. Mais il n'en est point de même, oh! non, de celui dont je parle. Quand toute une mer de tentations viendraient fondre sur lui, il ne s'éteindrait pas, et brûlerait malgré elles. Si c'est une eau qui tombe du ciel, elle ne fera que redoubler son ardeur. Cette eau et ce feu ne sont point opposés, leur pays natal est le même; loin de se nuire, chacun favorise l'effet de l'autre. Cette eau, en effet, formée par les larmes qui coulent de la véritable oraison, est un don du Roi du ciel; aussi contribue-t-elle à embraser et à entretenir ce feu; et le feu aide l'eau des larmes à rafraîchir l'âme.

O Dieu, quelle agréable et merveilleuse chose qu'un feu qui refroidit (car ce feu refroidit, il glace même les

affections terrestres) lorsqu'il agit de concert avec l'eau vive du ciel, j'entends cette source d'où découlent les larmes dont je parlais, et qui sont un don de Dieu, et non un fruit de notre industrie! Cette eau céleste, je le répète, éteint en nous toute ardeur pour les choses de la terre et nous empêche de les considérer autrement que pour y allumer ce feu divin, à qui ses progrès ne suffisent jamais et qui voudrait, s'il pouvait, embraser l'univers.

La seconde propriété de l'eau est de purifier ce qui est impur; et si l'on manquait d'eau pour cet usage, en quel état serait le monde? Or, sachez-le, mes filles, cette eau vive dont je parle, cette eau céleste, cette eau claire, a une telle vertu, quand rien ne la trouble, quand rien ne la souille, mais qu'elle tombe directement du ciel, que d'en boire une seule fois, l'âme, je ne crains pas de l'affirmer, se trouve nette et purifiée de toutes ses fautes.

Cette eau, comme je l'ai dit ailleurs, est l'union divine, faveur toute surnaturelle et qui ne dépend pas de nous. Si Dieu nous fait don de cette eau, ce n'est que pour purifier une âme et la rendre nette de toute fange, misère et autres suites du péché. Les douceurs qui viennent par la méditation ordinaire ressemblent, quoi qu'elles fassent, à une eau de ruisseau et non de source, qui court sur la terre, qui se charge nécessairement du limon qu'elle entraîne, et qui perd ainsi de sa pureté et de sa limpidité. Aussi je ne donne point le nom d'eau vive à cette oraison de simple méditation. C'est du moins ainsi que je le comprends. Nous avons beau faire, en effet, notre âme, en se servant du corps et de ses organes terrestres, prend, malgré elle, quelque chose de la boue du chemin. Un exemple sera plus clair. Nous voulons nous exciter au mépris du monde, et nous considérons combien tout en lui est vain et passe vite; sans y prendre

garde, nous nous trouvons saisis et occupés de choses mondaines qui nous plaisent; nous désirons les fuir, mais nous nous attardons à penser comment cela s'est fait, comment cela se fera, et ce que nous avons fait nous-mêmes et ce que nous ferons : de telle sorte que les considérations mêmes que nous appelons à notre secours, pour nous délivrer du monde, deviennent un vrai péril. Ce n'est pas qu'il faille pour cela les abandonner; mais il y a lieu de craindre; il faut être sur ses gardes.

Dans l'autre manière d'oraison, Dieu prend sur lui cette sollicitude : il ne veut pas se fier à nous du soin de notre âme. Il l'aime tellement qu'il ne lui permet pas de s'engager en des choses qui puissent lui nuire, dans le temps où il veut la faire jouir de ses faveurs. Ainsi, tout à coup, il l'approche de lui, il lui montre en un instant plus de vérités, il lui donne une plus claire vue de toutes les choses du monde, qu'elle n'aurait pu l'acquérir en plusieurs années. Dans la voie ordinaire, la vue n'est point libre, et nous sommes aveuglés par la poussière que nous soulevons en marchant. Dans l'autre voie, Notre-Seigneur nous fait atteindre le but, sans que nous sachions comment.

La troisième propriété de l'eau est d'étancher notre soif. La soif, ce me semble, est le désir d'une chose dont nous avons un si grand besoin que nous ne saurions, sans mourir, en être entièrement privés. Chose étrange que l'eau : s'il n'y en a pas, on meurt; et s'il y en a trop, on meurt aussi. Témoin les noyés en si grand nombre.

O mon Maître, quel bonheur de se voir submergé dans cette eau vive jusqu'à y perdre la vie! Mais cela est-il possible? Oui. Notre amour pour Dieu, notre désir de lui être unis, peuvent croître à un tel point, que le corps

ne puisse plus le supporter : et ainsi il y a eu des personnes qui en sont mortes. J'en connais une à qui cette eau vive était prodiguée en si grande abondance qu'elle en serait morte, sans un secours particulier de Dieu. Son âme en était comme ravie et séparée du corps, pour indiquer le repos dont elle jouissait dans cet état. Elle mourait de se sentir en ce monde, mais elle ressuscitait en Dieu, et Dieu la rendait capable d'un bonheur dont elle n'aurait pu jouir sans perdre la vie, si elle fût demeurée en elle-même.

Comprenons cette vérité. Comme en Dieu, qui est notre souverain bien, il ne saurait y avoir rien qui ne soit parfait, il ne nous accorde jamais rien qui ne soit pour notre avantage; et quelque abondante que soit l'eau qu'il nous donne, elle ne peut pas nous venir de lui en excès. C'est pourquoi lorsqu'il donne à une âme beaucoup de cette eau, il la rend capable d'en boire beaucoup : de même que celui qui fait un vase lui donne la capacité nécessaire pour contenir ce qu'il y veut mettre.

Quant aux désirs de cette eau vive, ils sont toujours, lorsqu'ils viennent de nous, accompagnés de quelque imperfection; et s'il s'y rencontre quelque chose de bon, nous en sommes redevables à l'assistance de Notre-Seigneur. Nous ne sommes pas assez discrets; comme il y a dans la peine que causent ces désirs tant de suavités et de délices, nous croyons ne pouvoir jamais nous en rassasier. Nous mangeons sans mesure; nous excitons encore de tout notre pouvoir la véhémence de ce désir, et il devient quelquefois si fort qu'il ôte la vie. Bienheureuse mort sans doute! mais peut-être ceux dont elle finit l'exil auraient pu, en continuant de vivre, aider les autres à mourir du désir de cette mort. Selon moi, il y a ici un artifice du démon à craindre : voyant combien la vie de ces personnes lui peut apporter de dommage, il les excite à se

livrer à des pénitences indiscrètes, afin de ruiner leur santé; gros bénéfice pour lui. Voilà pourquoi une âme qui est arrivée jusqu'à éprouver une soif si violente, doit se tenir sur ses gardes, parce qu'elle peut être assurée qu'elle aura cette tentation. Si elle ne meurt pas de soif, elle ruinera sa santé, et laissera, malgré elle, percer au dehors le secret de son intérieur; ce qu'il faut éviter avec tout le soin possible. Quelquefois, il est vrai, les précautions seront vaines, et on s'apercevra de certains mouvements de notre âme que nous voudrions tenir cachés. Du moins prenons garde, quand nous sentons l'impétuosité de ce désir s'accroître avec tant de violence, de l'augmenter nous-mêmes. Tâchons, au contraire, de l'arrêter doucement, à l'aide de quelque autre considération. Quelquefois la nature agit autant dans ce désir que l'amour de Dieu. Car il y a des personnes qui désirent avec ardeur tout ce qu'elles désirent, quand bien même ce serait quelque chose de mauvais; celles-là, à mon avis, ne sont pas des plus mortifiées; la mortification, qui sert à tout, modérerait en elles ce désir.

Mais n'est-il pas déraisonnable de se détacher d'une chose qui est si bonne? Nullement. Car je ne prétends pas qu'il faille étouffer ce désir, mais seulement le modérer par un autre, qui peut-être sera d'un mérite égal. Je veux m'expliquer plus clairement. Il nous vient, comme à saint Paul, un grand désir de nous voir délivrés de la prison de ce corps pour être avec Dieu. La peine que nous cause ce désir étant à la fois si légitime et si suave, il ne faudra pas une petite mortification pour l'arrêter, on ne le pourra même pas entièrement. Quelquefois cette peine va presque jusqu'à troubler le jugement. C'est ce que j'ai vu arriver naguère à une personne, qui n'est sans doute ni violente, ni impétueuse de caractère, mais qui sait si bien rompre en tout sa volonté, qu'elle semble

n'en plus avoir ordinairement. Pendant quelque temps je la vis comme hors d'elle-même, tant sa peine était excessive, et tant elle faisait d'efforts pour la dissimuler. Dans un cas pareil, alors même que l'ardeur du désir vient de Dieu, il est, selon moi, de l'humilité de craindre, parce que nous ne devons point nous croire un amour de Dieu assez grand pour nous réduire à une telle extrémité. De plus, je dis qu'une personne en cet état doit, si elle le peut, car peut-être ne le pourra-t-elle pas toujours, faire diversion au désir de mourir, en considérant qu'en vivant elle procurera à Dieu plus de gloire; que peut-être elle ouvrira les yeux à quelque âme, qui sans cela se perdrait; qu'en demeurant plus longtemps au service de Dieu, elle méritera de jouir plus intimement de lui dans le ciel; enfin qu'elle a lieu de trembler, en songeant au peu qu'elle a fait jusque-là. A l'aide de ces pensées, l'âme trouvera consolation dans son tourment, et adoucissement à sa peine; elle en tirera en outre un grand profit, celui de plaire à Notre-Seigneur, en consentant à vivre, et à supporter le martyre de son exil. Elle doit ici se tenir à elle-même le langage qu'elle adresserait à une personne extrêmement affligée. Pour la consoler, elle lui dirait : Prenez patience, abandonnez-vous entre les mains de Dieu, priez-le d'accomplir en vous sa volonté. Croyons, en effet, que le plus sûr est de nous abandonner à lui en toutes choses.

Le démon peut aussi contribuer à augmenter la violence de ce désir; on en voit la preuve dans un exemple rapporté, je crois, par Cassien. Le tentateur persuada à un ermite, dont la vie était très austère, de se jeter dans un puits, lui faisant entendre qu'il verrait plus tôt Dieu. Pour moi, je suis convaincue que la vie de ce solitaire n'avait pas été sainte, ni son humilité véritable : autrement, Notre-Seigneur qui est fidèle, n'eût point permis qu'il se fût aveuglé de la sorte dans une chose si claire.

Il est évident que tout désir qui vient de Dieu, loin de porter au mal, est accompagné de lumière, de discrétion et de sagesse ; mais il n'est point d'artifice dont l'ennemi de notre salut ne se serve pour nous nuire. Comme il veille toujours, veillons, nous aussi. Cet avis est utile en bien des circonstances : ainsi l'on doit, par exemple, abréger le temps de l'oraison, quelque consolation que l'on y goûte, lorsque l'on aperçoit que les forces du corps commencent à défaillir, ou que la tête s'en trouve mal. En tout, la discrétion est grandement nécessaire.

Pourquoi, mes filles, vous ai-je montré la palme de la victoire avant le combat, en vous dévoilant le bonheur de l'âme qui, parvenue à cette céleste fontaine, s'abreuve de ses eaux vives? C'est afin que, loin de vous laisser abattre par les souffrances et les obstacles du chemin, votre courage s'enflamme, et ne cède jamais à la fatigue. Sans cela il pourrait arriver, comme je l'ai dit, qu'étant venues jusqu'au bord de la fontaine et n'ayant plus qu'à vous baisser pour boire, vous abandonniez tout et perdiez cette faveur, persuadées que vous n'avez pas la force d'atteindre jusqu'à elle et que vous n'êtes pas destinées à la recevoir.

Considérez que Notre-Seigneur nous convie tous ; puisqu'il est la vérité même, nous ne saurions en douter. Si ce banquet n'était pas général, il ne nous y appellerait pas tous ; et quand même il nous y appellerait, il ne dirait pas : Je vous donnerai à boire. Il aurait pu dire : Venez tous, vous ne perdrez rien à me servir ; quant à cette eau céleste, j'en donnerai à qui il me plaira. Mais comme il ne met de restriction ni dans son appel ni dans sa promesse, je tiens pour certain que tous ceux qui ne s'arrêteront point en route, boiront enfin de cette eau vive. Daigne Notre-Seigneur, qui nous la promet, nous faire la grâce de la chercher comme il convient!

## CHAPITRE XXII

Des consolations diverses qu'apporte l'oraison et des entretiens qu'il faut en avoir.

Il semble qu'il y a contradiction entre ce dernier chapitre et ce que j'ai dit auparavant, lorsque, pour consoler les âmes qui ne parviennent pas jusqu'à la contemplation, j'ai avancé qu'il y a plusieurs chemins pour aller à Dieu, de même qu'il y a plusieurs demeures dans le ciel. Je le maintiens encore. Notre-Seigneur, connaissant notre faiblesse, et prenant conseil de sa bonté, nous a ménagé des secours en rapport avec nos besoins. Toutefois il n'a pas dit aux uns d'aller par un chemin, et aux autres d'aller par un autre ; mais dans l'excès de sa miséricorde, il a permis à tous d'aller boire à cette fontaine de vie. Qu'il en soit à jamais béni. A moi particulièrement quelles raisons n'avait-il pas pour me le défendre. Il ne m'a pourtant pas arrêtée, quand j'ai fait les premiers pas vers ces eaux vives, mais il a tout disposé pour que j'y fusse plongée jusqu'au fond. Il n'en défend donc l'approche à personne, mais il nous y invite tous publiquement et à grands cris. Cependant comme il est si bon, il ne nous force pas ; mais il a bien des manières de donner à boire à ceux qui veulent le suivre, afin que nul ne soit privé de consolation et ne meure de soif. En effet de cette source abondante jaillissent divers ruis-

seaux, les uns plus grands, les autres moindres et d'autres si petits qu'ils n'ont qu'un filet d'eau : ceux-ci pour les enfants, c'est-à-dire pour ceux qui commencent; s'ils avaient plus, ils seraient épouvantés de voir tant d'eau.

Ne craignez donc point, mes sœurs, de mourir de soif dans ce chemin; jamais l'eau des consolations ne vous manquera à ce point. Croyez-moi donc, et marchez toujours, combattez avec courage, mourez plutôt que d'abandonner votre entreprise; vous n'êtes ici que pour combattre et pour persévérer dans la résolution de mourir, plutôt que de renoncer au but final. Si Notre-Seigneur vous laisse endurer quelque soif en cette vie, dans la vie éternelle, il vous fera boire à longs traits de cette eau divine; ne craignez pas qu'il manque à sa parole. Puissions-nous ne pas manquer à la nôtre! Amen.

Comment doit-on commencer ce voyage, de manière à ne pas s'égarer dès le début? Je vais traiter brièvement ce point, qui est le plus important; j'ajoute même que de lui dépendent tous les autres. Je ne prétends pas que celui dont la résolution ne serait pas encore aussi ferme que je le dirai bientôt, doive renoncer à entreprendre ce voyage : Notre-Seigneur le fortifiera peu à peu. Et quand il n'avancerait que d'un pas, ce pas est d'un grand mérite, et il peut être sûr d'en être récompensé. C'est comme un homme qui aurait un chapelet auquel seraient appliquées des indulgences; s'il le dit une fois, il les gagne une fois; et s'il continue, il les gagnera autant de fois qu'il le récite; mais si jamais il ne le prend en main et se contente de le tenir dans l'étui, il vaudrait mieux qu'il ne l'eût point. De même, quoique cette personne ne continue pas à marcher, le peu qu'elle aura marché lui donnera lumière pour se bien conduire ailleurs, et la lumière qu'elle recevra sera en proportion de la route parcourue. Enfin, qu'elle soit certaine que si elle quitte

ce chemin, elle ne se trouvera jamais mal de l'avoir pris, parce que jamais le bien ne produit le mal.

Aussi, mes filles, travaillez à dissiper les craintes des personnes qui vous sont chères, et en qui vous verrez quelque disposition à entreprendre un tel voyage. Dans tous vos entretiens, je vous en prie, pour l'amour de Dieu, ayez toujours pour but le bien spirituel de ceux à qui vous parlez. L'avancement des âmes étant l'objet de votre oraison, et votre devoir étant de le demander sans cesse à Dieu, vous ne seriez pas excusables, si vous ne le procuriez pas vous-mêmes par tous les moyens. Voulez-vous être bonne parente? en voilà le moyen; bonne amie? ne songez pas à autre chose. Ayez la vérité dans le cœur, comme la méditation doit l'y établir, et vous verrez clairement quel amour nous devons avoir pour le prochain.

Ce n'est plus le temps, mes sœurs, de s'amuser à des jeux d'enfants; j'appelle de ce nom ces amitiés honnêtes qu'on cultive dans le monde. Ainsi vous ne devez jamais user de ces paroles : M'aimez-vous? Ne m'aimez-vous point? ni avec vos parents, ni avec nul autre, si ce n'est pour quelque fin importante, ou pour le bien spirituel d'une personne. Quelquefois, en effet, pour disposer quelqu'un de vos frères, de vos proches ou quelque autre personne semblable, à écouter une vérité et à en faire son profit, il sera besoin d'user de ces témoignages d'amitié toujours agréables à la nature : une de ces paroles affectueuses (c'est ainsi qu'on les appelle dans le monde) pourra faire sur eux plus d'impression que plusieurs autres, qui auront directement Dieu pour objet, et les préparera à bien recevoir ce qu'on leur dit pour le bien de leur âme. Ainsi, pourvu que l'on n'en use que dans cette vue, je ne les désapprouve pas, mais autrement, elles n'apporteraient aucun profit, et pourraient, à votre insu, causer du dommage.

Les gens du monde ne savent-ils pas qu'étant religieuses, votre occupation est l'oraison? Gardez-vous donc bien de dire : Je ne veux pas qu'on me croie parfaite; parce que le monde étend à toute la communauté, le bien ou le mal qu'il aperçoit en vous. C'est très regrettable que des religieuses, étroitement obligées par état à ne parler que de Dieu, s'imaginent pouvoir avec raison dissimuler en semblables circonstances, à moins que ce ne soit pour quelque grand bien, ce qui arrive rarement. Votre manière d'agir doit être celle d'une épouse de Jésus-Christ, et vous devez aussi en avoir le langage. Que ceux qui voudront traiter avec vous, apprennent votre langage; s'ils s'y refusent, gardez-vous bien d'apprendre le leur; ce serait l'enfer. S'ils vous trouvent grossières, il importe peu; s'ils vous disent hypocrites, il importe moins encore. Vous y gagnerez de n'être visitées que de ceux qui entendront votre langage. Un homme qui n'entendrait point l'arabe, ne pourrait parler longtemps avec un autre qui ne saurait point d'autre langue. Ainsi cesseront-ils de vous importuner et de vous nuire; car il vous nuirait, et beaucoup, de commencer à parler une autre langue : tout votre temps se consumerait à cela; et vous ne sauriez comprendre, comme moi, qui l'ai expérimenté, quel est le mal qu'en reçoit une âme. En voulant apprendre cette langue, on oublie l'autre; de là naît une inquiétude continuelle, état qu'il faut absolument éviter, parce que rien n'est plus nécessaire que la paix et la tranquillité de l'esprit, pour avancer dans ce chemin dont je commence à vous parler.

Si ceux qui communiqueront avec vous, veulent apprendre votre langue, quelle doit être votre conduite? Attendu qu'il ne vous appartient pas d'enseigner, contentez-vous de leur dire les trésors que l'on gagne à

être initié à ce langage, et ne vous lassez point de le leur répéter; mais faites-le avec piété, avec charité, et joignez-y vos oraisons, afin que, connaissant tout le prix de la science à laquelle ils aspirent, ils cherchent des maîtres capables de les en instruire. Ce ne serait pas une petite faveur que vous recevriez de Dieu, si vous pouviez allumer dans une âme le désir de ce bien.

Mais, lorsque l'on veut commencer à parler de ce chemin, que de choses se présentent à l'esprit, même quand on y a aussi mal marché que moi. Plaise à Dieu, mes sœurs, que mes paroles soient meilleures que mes œuvres. Amen.

## CHAPITRE XXIII

Combien il importe de commencer à faire oraison avec une volonté résolue.

Ne vous étonnez pas, mes filles, qu'il faille songer à tant de choses pour commencer ce voyage divin : le chemin où nous entrons est un chemin royal qui conduit au ciel. Est-il étrange que la conquête d'un tel trésor nous coûte un peu cher? Un temps viendra, où nous comprendrons que le monde entier ne saurait le payer.

Eh bien! quelles doivent être les dispositions de ceux qui commencent leur voyage, avec un sincère désir d'arriver au bout et de s'abreuver à la source de vie? D'abord, et par-dessus tout, une ferme et inébranlable résolution de ne suspendre leur course, que lorsqu'ils seront parvenus au terme. Ainsi, qu'ils avancent toujours, en dépit des obstacles, des difficultés, des tribulations, des murmures; sans écouter la crainte ou de n'arriver pas au but, ou de mourir en chemin, ou de manquer de courage dans l'épreuve, sans s'inquiéter du monde qui nous dit : « Cette voie est dangereuse : une telle s'y est perdue; celle-ci s'est égarée; cette autre qui ne cessait de prier, est tombée; on nuit ainsi à la vertu; les femmes sont sujettes aux illusions; ce n'est pas fait pour elles; mieux vaut filer; elles n'ont pas besoin de ces raffinements; le *Pater* et l'*Ave Maria*

suffisent. » Oui, sans doute, mes sœurs, cela suffit, je suis la première à en convenir; il y aura toujours un sérieux avantage à établir son oraison sur la prière, qui est sortie d'une bouche comme celle de Notre-Seigneur. En cela ils disent vrai; et si notre faiblesse n'était si grande et notre dévotion si tiède, nous n'aurions besoin ni d'autres manières de prier, ni d'aucun livre traitant de l'oraison.

Mais je parle ici à des âmes incapables de se recueillir pour contempler des mystères, et qui trouvent cette sorte d'oraison trop artificielle; je pense aussi à certains esprits si subtils que rien ne les satisfait jamais; et je veux à leur usage établir sur le *Pater* quelques règles pour commencer, continuer et finir l'oraison; je ne m'arrêterai d'ailleurs pas à des considérations plus hautes.

Aucune crainte désormais qu'on vous ôte vos livres : si vous faites cette prière avec affection et humilité, vous n'aurez pas besoin d'autre chose. Pour moi, j'ai toujours eu grand goût aux paroles de l'Évangile, et elles m'ont plus portée au recueillement que les ouvrages les mieux écrits. Du reste, quand ces livres n'étaient point d'auteurs bien approuvés, je n'avais aucune envie de les lire.

Je m'approcherai donc du Maître de la sagesse, et peut-être me donnera-t-il quelques enseignements qui vous satisferont. A Dieu ne plaise toutefois que je prétende vous expliquer ces divines oraisons; assez d'autres l'ont fait, et quand cela ne serait point, je regarderais comme une impertinence de m'y hasarder. Je vous proposerai seulement quelques considérations sur les paroles du *Pater*, pour vous épargner les longues lectures, qui éteignent parfois la dévotion dans les matières les plus dévotes. Un maître qui enseigne s'affectionne à son

disciple, cherche à lui faire aimer la leçon et l'aide de son mieux à l'apprendre. Ainsi en agira ce divin Maître avec nous. Ne faites donc aucun cas ni des craintes que plusieurs vous inspireront, ni des dangers dont ils vous feront la peinture. Plaisante chose en vérité que je prétendisse aller sans péril par un chemin infesté de voleurs et à la recherche d'un grand trésor! Ah! bien oui, au train dont va le monde, espérez qu'il vous laissera prendre ce trésor sans résistance. Pour un simple maravédi les gens du siècle passeront des nuits sans dormir, et vous tourmenteront corps et âme. Et quand vous allez, vous, chercher un trésor, quand vous allez l'emporter de force, suivant le mot du Seigneur « *les violents le ravissent* », quand vous y allez par un chemin royal, par un chemin sûr, par le chemin où marche devant vous le Roi Jésus, par le chemin que suivirent tous ses élus, on vous parle de dangers, on vous donne des frayeurs! Eh! quels dangers ne courent pas plutôt ceux qui cherchent le même trésor, à leur fantaisie et sans chemin aucun?

O mes filles! ces périls sont incomparablement plus grands; mais ils ne les connaîtront que quand ils y seront tombés, quand ils ne trouveront personne qui leur tende la main, quand ils n'auront plus d'espoir d'atteindre à l'eau vive, dont ils ne boiront ni peu ni prou, ni à rigole ni à ruisseau. Or, sans une seule goutte de cette eau céleste, comment poursuivront-ils une route où il y a tant d'ennemis à combattre? N'est-il pas évident que, dans le temps le plus favorable, ils mourront de soif?

Que nous le voulions ou non, nous marchons tous quoique de différentes manières, vers cette fontaine de vie; mais il n'y a, croyez-m'en, qu'un chemin qui y conduit, c'est l'oraison. Quiconque nous en indique un autre, vous trompe.

L'oraison doit-elle être mentale ou vocale pour tous, c'est ce que je n'examine pas maintenant. La vérité est que les deux sortes d'oraison vous sont nécessaires : les personnes religieuses doivent les allier l'une à l'autre. Si quelqu'un vous dit qu'il y a du danger, regardez-le comme un ennemi dangereux, et fuyez tout commerce avec lui. Gravez cet avis dans votre mémoire, il pourra vous être utile un jour. Le danger, c'est de manquer d'humilité et des autres vertus. Mais à Dieu ne plaise que l'on puisse jamais dire que le chemin de l'oraison est un chemin dangereux. C'est le démon, n'en doutons pas, qui a inventé ces frayeurs, et, par cet artifice, il est parvenu à faire tomber quelques âmes, adonnées en apparence à l'oraison.

Considérez l'aveuglement du monde. Il ferme les yeux sur ces milliers d'infortunés qui menaient une vie de dissipation, et non d'oraison, et qui sont tombés dans l'hérésie et dans de graves désordres. Si, au contraire, parmi le grand nombre des personnes d'oraison, le démon, pour mieux arriver à ses fins, en séduit quelques-unes faciles à compter[1], on en profite pour inspirer à d'autres une peur extrême de la vertu. Vain prétexte, et qui ne couvre pas ceux qui l'invoquent, parce qu'ils n'évitent le mal qu'en omettant le bien. L'invention est des plus perfides que je connaisse et vient sûrement du démon.

O mon Maître ! défendez vous-même votre cause. Voyez dans quel faux sens on explique vos paroles ; et ne permettez pas que ceux qui vous servent tombent en de pareilles faiblesses.

Un avantage vous est assuré, mes filles, c'est que vous rencontrerez toujours des amis qui vous soutien-

1. « Algunos bien contados. » (Esc.)

dront. Tel est en effet le véritable serviteur de Dieu, éclairé d'en haut sur le vrai chemin, que loin de céder à ces frayeurs, il en ressent un plus vif désir de ne pas s'arrêter.

Il voit clairement venir le coup du démon ; mais il l'évite et frappe lui-même son adversaire à la tête, d'un coup qui lui cause plus de dépit que toutes les complaisances de ses esclaves ne lui apportent de joie.

Dans ces temps de troubles et de zizanie où le démon entraîne, ce semble, à sa suite tous les hommes éblouis par l'apparence d'un bon zèle, que fait Dieu? Pour ouvrir les yeux à tant d'aveugles et pour leur découvrir de qui viennent ces ténèbres, qui les empêchent de voir le vrai chemin, il suscite un homme. O grandeur de Dieu! souvent un homme ou deux, qui disent la vérité, sont plus puissants que beaucoup d'autres réunis. Peu à peu ils parviennent à montrer la véritable voie ; Dieu leur donne du courage. Si on dit que l'oraison offre des dangers, ils tâchent d'en montrer l'excellence, moins par des paroles, que par des œuvres. Dit-on qu'il n'est pas bon de communier souvent, ils s'approchent plus fréquemment de la sainte table. Ainsi, pourvu qu'il y ait un ou deux hommes qui, sans trembler, visent au plus parfait, peu à peu Notre-Seigneur regagne ce qu'il avait perdu.

Élevez-vous donc, mes sœurs, au-dessus de ces craintes ; en des choses de cette importance, ne faites jamais cas de l'opinion du vulgaire. Considérez que nous ne vivons pas dans des temps où l'on puisse ajouter foi à toutes sortes de personnes, mais seulement à celles qui conforment leur vie à la vie de Jésus-Christ. Efforcez-vous de conserver votre conscience pure ; fortifiez-vous dans l'humilité ; foulez aux pieds toutes les choses de la terre ; soyez inébranlables dans la foi de la sainte

Église notre mère, et ne doutez pas après cela que vous ne soyez dans le bon chemin. Je le répète encore, dédaignez ces craintes absolument vaines; et si quelques-uns y insistent, faites-leur connaître avec humilité quelle est votre voie; dites-leur, ce qui est vrai, que votre règle vous ordonne de prier sans cesse et que vous êtes obligées de l'observer. S'ils vous répondent que cela s'entend de la prière vocale, demandez-leur s'il faut que l'esprit et le cœur soient attentifs dans les prières vocales. Et s'ils répondent que oui, comme ils le feront nécessairement, ce sera de leur part un aveu que vous devez faire l'oraison mentale et passer même à la contemplation, s'il plaît à Dieu de vous y élever.

## CHAPITRE XXIV

Nature de l'oraison mentale.

Sachez, mes filles, que l'oraison n'est pas vocale ou mentale, selon qu'on a la bouche ouverte ou fermée. En effet, si lorsque je prie vocalement, toute mon âme s'occupe de Dieu, si je me tiens en sa présence, plus attentive à cette considération qu'aux paroles que je prononce, j'unis l'oraison mentale à l'oraison vocale. A moins qu'on ne prétende que l'on parle à Dieu, quand, en prononçant le *Pater,* on a l'esprit tout préoccupé du monde; dans ce cas, je n'ai plus rien à dire. Mais si, parlant à ce grand Dieu, vous voulez lui parler avec le respect qu'il mérite, ne devez-vous pas considérer qui il est, et qui vous êtes? Comment donner à un grand personnage le titre de prince ou celui d'altesse, comment observer l'étiquette qui est de rigueur devant lui, si vous ne savez au juste et quel est son rang et quel est le vôtre? Ces cérémonies dépendent de la différence des qualités, comme aussi de la coutume et de l'usage. Il est nécessaire que vous les sachiez; autrement vous serez renvoyées comme des personnes sans éducation, et vous ne pourrez traiter avec eux d'aucune affaire[1].

1. Le passage suivant, supprimé dans le manuscrit de Valladolid, montre bien que le premier travail était destiné aux seules religieuses de Saint-Joseph d'Avila : « Il vous faudrait même, si vous ne le saviez pas, de-

Mais quel est cet oubli, ô mon Seigneur? ô mon Souverain! Vous êtes roi, mon Dieu, et vous l'êtes pour l'éternité, et vous ne tenez pas d'un autre votre royauté. Lorsque j'entends dire au *Credo*, que votre royaume n'aura pas de fin, il est rare que je n'en ressente pas une douceur particulière. Je vous en loue, Seigneur, et je vous en bénis pour jamais! Ne permettez donc jamais que cette maxime soit reçue parmi nous, qu'on peut, lorsqu'on vient vous parler, ne le faire que du bout des lèvres.

Que voulez-vous dire, chrétiens, quand vous prétendez que l'oraison mentale n'est point nécessaire? Vous entendez-vous bien vous-mêmes? Certes, je pense que non; et de là vient que vous voudriez nous égarer tous à votre suite. Vous montrez que l'oraison mentale, la manière de faire la vocale, et la contemplation, sont choses inconnues de vous; car si vous en aviez une juste idée, vous ne condamneriez pas d'un côté ce que vous approuvez de l'autre.

Pour moi, mes filles, je regarde comme un devoir d'insister, dans cet écrit, toutes les fois que je m'en souviendrai, sur la nécessité d'unir l'oraison mentale à l'oraison vocale. Mon dessein est de vous prémunir contre les vaines terreurs que certains esprits voudraient vous inspirer. Je sais où peuvent mener leurs discours, j'en ai moi-même assez souffert. Aussi je souhaite que personne ne vienne vous alarmer sur le chemin que vous suivez, car il est préjudiciable d'y marcher avec crainte. Il vous importe au contraire extrêmement d'être as-

mander soigneusement et épeler ces titres d'honneur. Il m'arriva une fois d'avoir à traiter avec un personnage que je devais appeler *Monseigneur;* on me fit épeler le mot. Simple comme je le suis, et sans usage, j'oubliai devant lui ma leçon, je dis le premier mot qui me vint, et je le fis rire aux éclats; j'avais trouvé bon de l'appeler *Monsieur* et j'avais dit *Monsieur.* » (Esc.)

surées que le chemin que vous tenez est bon. Autrement il vous arriverait comme au voyageur, à qui l'on dit qu'il s'est égaré : il tourne de tous côtés pour retrouver sa route, et ne gagne à ce travail que de se lasser, de perdre du temps, et d'arriver plus tard.

Quelqu'un oserait-il soutenir que c'est mal fait, avant de commencer à dire les heures ou à réciter le rosaire, de penser à celui à qui nous allons parler, et de nous remettre devant les yeux qui il est, afin de considérer de quelle façon nous devons traiter avec lui? Eh bien! mes sœurs, si vous faites ce qu'il faut pour vous bien pénétrer de ces deux points, je vous déclare qu'avant de commencer votre prière vocale, vous aurez déjà consacré un temps assez considérable à la mentale.

Certes, quand nous abordons un prince pour lui parler, ce ne doit point être avec ce laisser-aller, qui nous serait permis à l'égard d'un paysan ou d'un pauvre tel que nous, qui ne sommes pas difficiles. Sans doute l'humilité du divin Roi est si grande, que malgré ma bassesse et mon langage rustique, il ne laisse pas de m'écouter et de me permettre de m'approcher de lui. Je sais que les anges qui sont comme ses gardes, ne me repoussent point, parce qu'ils connaissent la bonté de leur Souverain; ils n'ignorent pas que la simplicité d'un petit berger bien humble et qui en dirait davantage s'il en savait davantage, lui est plus agréable que la sublimité et l'élégance de langage des plus fameux savants, lorsque l'humilité leur manque. Mais parce que notre Roi est bon, devons-nous être grossiers? Cette seule faveur, de nous supporter en sa présence, malgré notre corruption, ne nous impose-t-elle pas le devoir de chercher à connaître quelle est sa grandeur et sa pureté ? Il est vrai qu'il suffit de l'approcher pour le savoir, comme il suffit de savoir la naissance, les biens

et les dignités des princes de ce monde pour apprendre quel est l'honneur qui leur est dû. Remarquez que dans le monde, ce n'est pas le mérite des personnes qui règle les marques ou témoignages d'honneur, mais le chiffre de leurs revenus. O misérable monde!

Vous ne sauriez, mes filles, trop louer Dieu de l'avoir abandonné. On y considère les gens, non d'après leur valeur personnelle, mais par les domaines de leurs fermiers et de leurs vassaux; que cette fortune s'écroule, tout bonheur s'évanouit. Voilà de quoi vous amuser quand vous serez ensemble en récréation; il est vraiment divertissant de voir dans quel aveuglement les gens du monde passent leur vie.

O Maître absolu de tout, suprême pouvoir, souveraine bonté, éternelle sagesse, sans principe, sans fin, abîme de merveilles, beauté, source de toute beauté, force qui est la force même! ô Dieu dont les œuvres n'ont pas de terme, dont les grandeurs sont incompréhensibles et infinies! que n'ai-je à moi toute seule toute l'éloquence et toute la science possible, — pauvre science qui ne sait rien, — pour dire ici quelqu'une de ces perfections divines, qui peuvent nous indiquer un peu des grandeurs de ce Seigneur, notre unique bien!

Oui, songez, en vous approchant de lui, et comprenez avec qui vous allez vous entretenir ou à qui vous parlez déjà. Mille vies, comme la nôtre, ne suffiraient pas pour que nous arrivions à comprendre le respect que mérite de nous ce Dieu, devant qui les anges tremblent, à la parole duquel tout obéit, qui peut tout, et pour qui vouloir c'est faire. Réjouissons-nous ici des grandeurs qui sont celles de notre époux, et comprenons à qui nous sommes unies, et quelle vie doit être la nôtre!

Eh quoi! mon Dieu! quand on se marie dans le

monde, le premier souci est de connaître la personne, ses qualités, sa fortune. Pourquoi nous, qui sommes déjà fiancées au Roi de gloire, ne chercherions-nous pas à le bien connaître avant le jour de ces noces éternelles, où il doit nous introduire dans sa maison? Pourquoi, puisqu'on le permet aux fiancées du monde, nous serait-il interdit de chercher quel est cet homme, quel est son père, quel est le pays où il doit nous emmener, quels biens il nous promet, quels sont ses goûts, de quelle manière enfin nous pourrons le contenter, lui faire plaisir et conformer en tout notre humeur à la sienne.

Si c'est là tout ce qu'on demande à une fille, pour qu'elle soit heureuse en ménage, quand même son mari serait d'une condition inférieure, convient-il, ô mon divin Époux, qu'on fasse moins de cas de vous que des hommes? Le monde est peut-être d'un autre avis; mais que le monde vous laisse vos épouses, puisque c'est avec vous qu'elles doivent passer leur vie. Quand un mari vit si bien avec sa femme qu'il la veut toujours près de lui, et non ailleurs, il serait beau vraiment qu'elle manque en cela de complaisance pour lui, et qu'elle ne se rende pas à son humeur et à ses exigences, puisqu'en fin de compte elle possède en lui tout ce qu'elle peut désirer. C'est faire oraison mentale, mes filles, que de bien comprendre ces vérités. Que s'il vous plaît d'y joindre la prière vocale, à la bonne heure, vous le pouvez : mais de grâce, lorsque vous parlez à Dieu, ne pensez point à d'autres choses; car c'est montrer qu'on ignore ce qu'est l'oraison mentale. Je crois vous l'avoir assez expliqué; plaise à Notre-Seigneur de nous en donner la science pratique! Amen[1].

1. « Que personne ne vous épouvante avec ces terreurs dont j'ai parlé. Louez Dieu, qui est plus puissant que tous les hommes et qu'on ne sau-

rait vous ravir. Quand une religieuse est incapable de penser à Dieu pendant la prière vocale, qu'elle sache qu'elle ne remplit pas ses obligations. Son devoir est de travailler de toutes ses forces à prier parfaitement, sous peine de négliger ce qu'une épouse doit à un si grand Roi. Suppliez Dieu, mes filles, de m'accorder la grâce de pratiquer ce que je vous conseille : j'en ai un grand besoin. Qu'il me la donne par sa bonté infinie. » (Esc.)

## CHAPITRE XXV

**De la constance dans l'oraison.**

Il est souverainement important, quand on commence, d'avoir un ferme dessein de persévérer. Que de raisons j'en pourrais donner! Mais, pour ne pas trop m'étendre, je me contenterai de deux ou trois. Voici la première : quand Dieu est si libéral envers nous, et que nous lui apportons, nous, si peu, — notre pauvre petite application, — quand d'ailleurs nous n'y sommes pas désintéressées, mais que nous en retirons au contraire les plus précieux avantages, il convient que nous ayons une générosité entière et sans retour. N'imitons pas ceux qui prêtent avec l'intention de reprendre : ce n'est pas là donner. Celui à qui l'on a prêté un objet éprouve toujours quelque ennui, quand on vient le lui réclamer, surtout s'il en a besoin et s'il s'est habitué à regarder cet objet comme sien, ou s'il a lui-même été cent fois généreux envers ce prêteur : dans ce refus de lui laisser entre les mains une chose de rien, même comme un témoignage d'amitié, il ne peut voir qu'une petitesse misérable d'esprit et de cœur. Quelle est l'épouse qui, après avoir reçu de son époux quantité de joyaux très précieux, ne lui donnerait un simple anneau, non pour son prix, puisqu'elle ne possède rien qui ne soit à lui, mais comme une marque qu'elle-même sera

toute à lui jusqu'au dernier soupir? Dieu mérite-t-il donc moins de respect que les hommes, et osera-t-on le traiter avec ce mépris, de lui retirer, à l'instant même, un faible don qu'on lui aura fait? Hélas! nous consumons tant d'heures soit avec nous-mêmes, soit avec d'autres, qui ne nous en savent point de gré; qu'au moins ce peu de moments que nous consacrons à Dieu, lui soient donnés de bon cœur, et avec un esprit libre de toutes pensées étrangères. Donnons-les lui avec la ferme résolution de ne les reprendre jamais, quelques ennuis, quelques peines, et quelques sécheresses qui nous y arrivent. Considérons ce temps comme une chose qui n'est plus à nous et qu'on pourrait nous redemander en justice, si nous ne voulions pas le donner tout entier à Dieu.

Toutefois, ce n'est pas reprendre ce que nous avons donné que de discontinuer l'oraison un jour, ou même plusieurs, pour des occupations légitimes, ou pour quelque indisposition particulière. Il suffit que notre intention demeure ferme. Mon Dieu n'est pas étroit et ne s'arrête point aux minuties : vous donnez vraiment quelque chose, vous le donnez du reste de bon cœur; il vous en saura gré. Quant à ceux qui ne sont pas généreux, qui ont la main si serrée qu'ils ne donnent jamais rien, c'est beaucoup qu'ils prêtent : qu'ils fassent enfin quelque chose. Notre-Seigneur met tout en compte et s'accommode à notre volonté. Dans ses comptes avec nous, il ne chicane pas, il est large. Quelle que soit la balance du compte en sa faveur, il n'y regarde pas et nous abandonne tout. S'il nous doit quelque chose, il est si exact qu'il ne vous laissera pas sans récompense, quand vous n'auriez fait que lever les yeux au ciel et penser à lui.

La seconde raison pour laquelle nous devons persé-

vérer dans l'oraison, c'est qu'alors il devient plus difficile au démon de nous tenter. Il craint beaucoup les âmes résolues; il sait par expérience le dommage qu'elles lui causent; il sait que tout ce qu'il fait pour leur nuire, tournant à leur profit et à l'avantage des autres, il ne sort qu'avec perte de ce combat. Nous ne devons pas toutefois nous abandonner à la sécurité, ni cesser de nous tenir sur nos gardes. Nous avons affaire à des ennemis perfides. Si, d'un côté, leur lâcheté les empêche d'attaquer ceux qui veillent sur eux-mêmes, de l'autre, ils ont un grand avantage sur les négligents. Remarquent-ils de l'inconstance dans une âme, une volonté chancelante de persévérer dans le bien, ils ne cessent de la harceler ni de jour ni de nuit [1], et lui représentant difficultés sur difficultés, ils ne lui laissent pas un moment de repos. J'en parle avec connaissance de cause, parce que je ne l'ai que trop éprouvé; et j'ajoute qu'on ne peut assez donner d'importance à cet avis.

J'arrive à la troisième raison de notre persévérance. On combat avec plus de courage, quand on s'est dit à soi-même que, quoi qu'il puisse arriver, on ne tournera jamais le dos. Tel un homme qui, dans une bataille, sait que, s'il est vaincu, il n'a pas de grâce à espérer, et que, s'il échappe à la mort, durant le combat, il lui faudra mourir après : il lutte avec plus de courage; il veut, comme on dit, vendre chèrement sa vie; il redoute moins les coups de l'ennemi, parce qu'il a cette pensée présente à l'esprit, qu'il ne vivra que s'il est vainqueur. Prenons aussi, dès le commencement de l'oraison, cette confiance absolue, qu'à moins de vouloir nous laisser vaincre, nos efforts seront couronnés

1. « No le dejará a sol ni a sombra », ils la poursuivront au soleil et à l'ombre.

du succès, et que, pour petite que soit notre part du butin, nous serons toujours très riches.

Ne craignez point que Notre-Seigneur vous laisse mourir de soif, lui qui nous invite à boire de cette eau. Je vous ai déjà dit cela, mais je ne saurais trop vous le rappeler, tant je désire vous prémunir contre le découragement où tombent les âmes à qui la bonté de Dieu ne s'est encore révélée que par la foi, et non par une connaissance expérimentale. C'est un immense avantage, que d'avoir éprouvé son amitié, et d'avoir senti les délices dont il inonde les âmes dans le chemin de l'oraison, faisant en quelque sorte lui-même tous les frais du voyage. Aussi, je ne m'étonne pas que les personnes qui n'ont point éprouvé ces faveurs, veuillent avoir quelque assurance que Dieu payera leurs sacrifices. Eh bien! le divin Maître promet, vous le savez, le centuple dès cette vie; et de plus, il dit : *Demandez et vous recevrez.* Que si vous n'ajoutez pas foi à ce qu'il affirme lui-même dans son Évangile, c'est en vain que je me romprai la tête à vouloir vous le persuader. Je ne laisse pas néanmoins d'avertir les âmes qui auraient quelque doute, qu'il leur en coûtera peu de tenter l'entreprise; car elles acquerront bientôt la certitude que, dans ce voyage, nous recevrons plus que nous ne saurions ni demander ni désirer. Je sais que je dis vrai, et je puis produire pour témoins de cette vérité celles d'entre vous, mes filles, à qui Dieu en a donné une connaissance expérimentale.

## CHAPITRE XXVI

Des prières vocales et de l'attention qu'il y faut joindre.

Revenons maintenant à ces personnes dont j'ai parlé, qui ne peuvent se recueillir, ni fixer leur esprit, pour la contemplation ou la méditation. Ces deux mots ne reparaîtront pas dans ce chapitre, puisque les choses qu'ils désignent ne vous vont pas ; et en réalité plusieurs personnes sont ainsi faites que ces noms tout seuls les épouvantent. Dieu pourrait vraiment conduire dans ce monastère quelqu'une de ces personnes, puisque, je le répète, toutes les âmes ne marchent pas par le même chemin.

Voici donc quelques avis, ou même quelques instructions (ma charge de Mère et de prieure me permet de vous instruire) sur la manière de prier vocalement. Il est juste en effet que vous compreniez ce que vous dites. Je ne parlerai pas des prières qui sont longues et très capables de fatiguer, elles aussi, les âmes dont l'esprit ne peut s'appliquer à Dieu ; mais je parlerai des prières qui sont d'obligation pour tous les chrétiens, le *Pater* et l'*Ave Maria*. Il faut qu'on ne puisse pas nous reprocher de parler sans comprendre ce que nous disons. Peut-être prétendra-t-on qu'il suffit du mouvement des lèvres et d'une récitation de routine : si cela peut suffire ou non, je laisse aux savants de le dire, et ne m'en

mêle pas, mais je désire seulement, mes filles, que nous autres, nous ne nous contentions pas de si peu. Quand je récite le *Credo,* je dois, ce me semble, savoir ce que je crois; de même, quand je dis Notre Père, l'amour exige que je sache quel est ce Père, et quel est le Maître qui m'enseigne cette formule de prière. Direz-vous que vous le savez, et qu'il est inutile de vous le rappeler? Erreur, mes filles. Car il y a maître et maître : si les maîtres qui nous instruisent en ce monde méritent de nous tant de reconnaissance, quand surtout ce sont des hommes de sainte vie et des directeurs spirituels, à Dieu ne plaise que nous oubliions, en récitant cette prière, le Maître divin qui nous l'a enseignée avec tant d'amour, et avec un si ardent désir qu'elle nous fût profitable! Nous ne pouvons sans doute, à cause de notre faiblesse, penser à lui continuellement, mais que ce soit au moins le plus possible.

La première leçon que Notre-Seigneur nous donne pour bien prier, c'est, vous le savez, de nous retirer en particulier, ainsi qu'il l'a toujours pratiqué lui-même, non qu'il eût besoin de cette retraite, mais pour notre instruction. L'on ne peut, comme je vous l'ai dit, parler en même temps à Dieu et au monde : c'est pourtant ce que font ceux qui, au temps même où ils récitent des prières, écoutent ce qui se dit près d'eux ou arrêtent leur esprit à toutes les pensées qui leur viennent, sans retenue d'aucune sorte. A la vérité, ceci n'est point sans exception: une personne peut être souffrante de l'estomac surtout, ou de la tête, au point que tous ses efforts pour se recueillir soient inutiles. Dieu permet aussi, pour le bien de ceux qui le servent, qu'il y ait des jours de grandes tempêtes, de manière que ni soins ni peines ne peuvent parvenir à les calmer, incapables qu'ils sont soit de penser à ce qu'ils disent, soit de fixer

sur un sujet quelconque le vagabondage et les folies de leur esprit.

Le déplaisir qu'ils en ressentiront leur fera connaître qu'il n'y a point de leur faute ; qu'ils s'épargnent donc le tourment, la fatigue de vouloir ramener à la saine raison leur entendement malade ; ils ne le pourraient pas en ce moment, et ils ne feraient qu'accroître le mal. Qu'ils prient alors comme ils pourront, et même qu'ils ne prient point du tout, donnant ainsi à leur âme infirme un moment de repos. Ce temps doit être employé à d'autres actes de vertu. Telle est, à mon avis, la conduite à tenir par tous ceux qui sont soumis à cette épreuve, s'ils ont à cœur leur salut, et sont pénétrés de cette vérité, qu'on ne peut à la fois parler au monde et à Dieu.

Ce qui dépend de nous, c'est de tâcher d'être dans la solitude, lorsque nous voulons prier, et plaise à la divine bonté que cela suffise pour nous faire comprendre devant qui nous sommes, et ce qu'il répond aux demandes que nous lui adressons. Car pensez-vous qu'il se taise, encore que nous ne l'entendions pas ? Non certes : mais il parle à notre cœur toutes les fois que du fond du cœur nous le prions. Persuadez-vous, mes filles, que c'est pour chacune de nous en particulier que Notre-Seigneur a fait cette prière, qu'il nous l'enseigne lui-même, et qu'un maître, quel qu'il soit, se tient tout près de son élève, et non pas à telle distance qu'il doive crier. Restez ainsi par la pensée auprès du divin Maître, quand vous récitez le *Pater*, et croyez que c'est un des meilleurs moyens de bien dire cette prière qu'il a daigné nous apprendre.

Vous me répondrez que prier ainsi c'est méditer, et que vous ne pouvez, et par conséquent ne désirez autre chose que faire des prières vocales. Hélas ! Il est des esprits si impatients, si amoureux de leur repos, que,

n'ayant ni l'habitude du recueillement, au commencement de la prière, ni aucune volonté de s'imposer la moindre contrainte, ils déclarent ne savoir et ne pouvoir faire autre chose que prier vocalement. Eh bien! je l'avoue, ce que je viens de proposer c'est l'oraison mentale ; mais je déclare en même temps que je ne comprends pas comment on peut s'en dispenser, si l'on veut bien faire la prière vocale, si l'on comprend quel est celui à qui elle s'adresse et si l'on se rappelle qu'il y a obligation de prier avec attention. Plaise à Dieu qu'avec tous ces soins, nous parvenions à bien réciter le *Pater* et à le dire jusqu'au bout sans distraction! Le moyen le plus sûr d'y parvenir, j'en ai maintes fois fait l'épreuve, c'est d'arrêter notre esprit, autant qu'il est en nous, sur Celui à qui s'adressent les paroles. Soyez pour cela patientes et tâchez d'acquérir une habitude aussi nécessaire.

## CHAPITRE XXVII

La prière vocale bien faite mène quelquefois à une oraison supérieure.

Gardez-vous de croire que l'on tire peu de fruit de la prière vocale bien faite. Tandis que vous récitez le *Pater*, ou toute autre prière, Dieu peut vous mettre dans une contemplation parfaite. Ainsi ce grand Dieu montre qu'il écoute l'âme qui lui parle, et qu'il lui parle lui-même, suspendant son entendement, arrêtant ses pensées, lui retirant comme on dit la parole des lèvres, en sorte qu'elle n'en peut proférer aucune, sans un pénible effort. Elle connaît que le divin Maître l'instruit, sans bruit de paroles, tenant ses puissances suspendues, parce que leur activité, loin de lui être de quelque secours, ne pourrait alors que lui nuire. Chacune des puissances jouit de son divin objet, mais d'une manière qui lui est incompréhensible. L'âme se sent embrasée d'amour, sans savoir comment elle aime. Elle connaît qu'elle jouit de ce qu'elle aime, tout en ignorant comment elle en jouit. Mais sa jouissance, elle le comprend, dépasse absolument toute la portée du désir naturel. Sa volonté embrasse ce bien sans savoir comment elle l'embrasse; et, selon le peu qu'il lui est donné de comprendre, elle juge que ce bien est d'un tel prix, que tous les travaux de la terre, réunis ensemble, ne sauraient ni le payer ni

le mériter. En effet, c'est un don du Maître du ciel et de la terre, de Celui enfin qui, en donnant, se plaît à donner en Dieu; et cela, mes filles, c'est la contemplation parfaite.

Vous pouvez connaître maintenant en quoi elle diffère de l'oraison mentale. Celle-ci consiste, comme je l'ai dit, à penser et à comprendre ce que nous disons, ce qu'est Dieu à qui nous parlons, ce que nous sommes, nous qui avons la hardiesse de parler à un si grand Maître, les devoirs que nous impose son service, combien jusqu'à présent nous l'avons mal servi, et autres semblables considérations. Voilà l'oraison mentale : ce mot ne renferme point d'autre mystère, et ne doit point vous effrayer. Réciter le *Pater* et l'*Ave Maria,* ou quelque autre prière, c'est faire une prière vocale : mais celle-ci, sans la première, sera une musique peu harmonieuse; les paroles elles-mêmes n'auront souvent aucun ordre.

Dans ces deux oraisons, nous pouvons quelque chose de nous-mêmes, avec l'assistance de Dieu; mais dans la contemplation, absolument rien. C'est Dieu qui fait tout, c'est son ouvrage, ouvrage au-dessus de notre nature. Je n'en dis pas davantage sur la contemplation : j'en ai amplement traité, et le mieux qu'il m'a été possible, dans la relation de ma vie, que l'on m'a commandé d'écrire pour être vue de mes confesseurs. Je ne fais qu'y toucher en passant. Celles d'entre vous qui seront assez heureuses pour être élevées par le divin Maître à l'état de contemplation, feront bien de lire cet écrit, si elles peuvent se le procurer : elles y trouveront quelques points de doctrine et quelques avis pour lesquels il a plu à Notre-Seigneur de me donner sa lumière. La lecture vous en sera profitable, et vous consolera beaucoup, je l'espère : du reste, c'est le sentiment de certaines personnes qui ont vu cette relation, et qui l'estiment de

quelque utilité ; sans cela, j'aurais honte de vous dire de faire cas de ce qui vient de ma plume, et Notre-Seigneur sait la confusion dont je suis pénétrée, en écrivant la plupart de ces choses. Béni soit-il de la bonté avec laquelle il daigne me souffrir ! Ainsi, je le répète, que celles parmi vous, qui seront élevées à une oraison surnaturelle, tâchent après ma mort de se procurer ce livre. Les autres se contenteront de faire des efforts pour mettre en pratique ce que je dis dans celui-ci. Après cela, qu'elles s'abandonnent à Notre-Seigneur : car c'est lui qui élève à la contemplation ; et il ne vous refusera point cette faveur, si, au lieu de vous arrêter en chemin, vous marchez jusqu'au terme, sans vous lasser jamais.

## CHAPITRE XXVIII

### Manière et moyens de se recueillir.

Revenons à notre prière vocale, et apprenons à la faire de manière que Dieu nous élève, s'il veut, au mystère d'une oraison supérieure; tout consiste, comme je vous l'ai dit, à prier convenablement. Vous savez déjà qu'avant de commencer, vous devez examiner votre conscience, puis dire le *Confiteor*, et faire le signe de la croix. Efforcez-vous ensuite, mes filles, puisque vous êtes seules, de trouver une compagnie. Mais quelle compagnie préférable à celle du Maître même, qui vous a enseigné la prière que vous allez dire? Représentez-vous le Seigneur lui-même à côté de vous, et considérez avec quel amour, avec quelle humilité il daigne vous instruire. Croyez-moi, autant que vous le pourrez, demeurez dans la compagnie d'un si excellent ami. Si vous prenez l'habitude de vous tenir en sa présence, et s'il voit que vous le faites pour lui plaire, vous ne pourrez plus, comme on dit, vous en débarrasser. Il ne vous abandonnera jamais, il vous aidera à supporter toutes vos peines; vous l'aurez enfin partout avec vous. Pensez-vous que ce soit peu de choses d'avoir à ses côtés un tel ami?

O mes sœurs, vous qui ne pouvez méditer longtemps ni réfléchir tant soit peu sans distraction, prenez, pre-

nez l'habitude que je vous propose. Je sais que vous le pouvez, car pendant plusieurs années j'ai souffert, moi aussi, de ne pouvoir fixer mon esprit sur une vérité, durant le temps de l'oraison. Cette peine est très grande; mais Notre-Seigneur ne veut pas nous laisser seules, et si nous l'en supplions avec humilité, il nous tiendra compagnie. Si nous n'y arrivons pas en un an, mettons-en deux ou plusieurs, et ne regrettons pas un temps si bien employé. Voilà qui dépend de nous; oui, il est en notre pouvoir de travailler et de nous accoutumer à vivre près de ce véritable Maître.

Je ne vous demande pas maintenant des méditations sur ce divin Sauveur, ni beaucoup de raisonnements, ni de grandes et de subtiles considérations; portez seulement sur lui vos regards. Oui, arrêtez sur lui les yeux de votre âme, quelques instants au moins, si vous ne pouvez faire plus. Rien ne saurait vous en empêcher. Vous arrêtez bien vos yeux sur des objets de toute laideur, et vous ne pourriez pas le faire sur la beauté la plus accomplie qui se puisse concevoir! Votre époux, lui, ne détourne pas de vous ses regards. Malgré tant d'indignités et de vilenies dont vous vous êtes rendues coupables envers lui, il n'a pas cessé, un seul instant, de vous regarder; et vous croiriez faire un grand effort, si, détournant les yeux des choses extérieures, vous les fixiez quelques moments sur Lui! Considérez qu'il n'attend, comme il le dit à l'épouse des Cantiques, qu'un regard de nous : il y tient si fort qu'il n'omettra rien pour que vos yeux et les siens se rencontrent, et vous le trouverez comme vous désirez le voir.

Une femme qui veut bien vivre avec son mari doit, dit-on, se plier à son humeur; s'il est triste, elle doit montrer de la tristesse; s'il est joyeux, de la joie, quand même elle n'en aurait point dans le cœur. Remarquez,

en passant, mes sœurs, de quelle servitude vous vous êtes affranchies. Or Notre-Seigneur tient envers nous, mais en toute vérité et sans ombre de feinte, la même conduite que cette femme envers son mari. Il se fait le sujet, et il veut que vous soyez les maîtresses ; sa volonté se conforme en tout à la vôtre. Êtes-vous dans la joie, considérez-le ressuscité ; sa seule vue au sortir du sépulcre vous fera tressaillir d'allégresse. Quel éclat ! quelle beauté ! quelle majesté ! quel air de triomphe et de bonheur ! on dirait qu'il vient de la bataille et de la victoire : il a conquis pour vous un royaume qu'il vous destine, et il veut se donner à vous lui-même avec ce royaume. Eh bien ! est-ce beaucoup faire que de jeter quelquefois les yeux sur Celui dont l'amour vous réserve une telle couronne ?

Êtes-vous dans les tribulations ou dans la tristesse, suivez-le au jardin de Gethsémani ; considérez dans quelle affliction son âme doit être plongée, pour que lui, la patience même, avoue sa peine et s'en plaigne. Ou bien encore, considérez-le attaché à la colonne, accablé de souffrances, toutes ses chairs en lambeaux, par l'excès de l'amour qu'il vous porte, harcelé des uns, couvert de crachats par les autres, renié et abandonné par ses amis, sans qu'il en revienne un sur ses pas pour le défendre, transi de froid, et réduit enfin à une si grande solitude que vous pouvez vous consoler l'un l'autre. Ou bien, voyez-le chargé de sa croix, sans que les bourreaux lui donnent le temps de respirer : il tournera vers vous ses yeux si beaux, si doux, si pleins de larmes, il oubliera ses douleurs pour consoler les vôtres, et cela uniquement parce que vous allez vous consoler avec lui, et que vous tournez la tête de son côté pour le regarder.

Votre cœur s'attendrit-il en le voyant dans cet état, et

non contentes de le regarder, vous sentez-vous intérieurement pressées de vous entretenir avec lui, faites-le; mais alors loin de vous tout langage étudié, n'employez que des paroles simples et dictées par votre cœur; il n'en veut pas d'autres. O Seigneur du monde et véritable Époux de mon âme, pourrez-vous lui dire, comment vous trouvez-vous réduit à une telle extrémité? O mon Seigneur, ô mon unique bien, vous ne dédaignez pas la compagnie d'une pauvre créature comme moi! il me semble lire sur votre visage que vous êtes consolé de me voir près de vous? Comment se peut-il faire, Seigneur, que les anges vous laissent seul et que même votre Père céleste ne vous console pas? Puisqu'il en est ainsi, Seigneur, et que vous vous êtes soumis, pour l'amour de moi, à cet excès de souffrances, qu'est ce peu que je souffre, et de quoi puis-je me plaindre? Confuse de vous avoir vu en ce déplorable état, je suis désormais résolue, Seigneur, à souffrir toutes les tribulations qui pourront m'arriver, et à les regarder comme un grand trésor, afin de vous imiter en quelque chose. Marchons donc ensemble, Seigneur, je veux vous suivre partout où vous irez, je veux passer partout où vous passerez.

Prenez, mes filles, et portez un peu de cette croix du Sauveur, et ne vous souciez pas des Juifs qui vont peut-être vous fouler aux pieds. Pour soulager un peu le Sauveur, méprisez les injures des hommes, fermez les oreilles à leurs insolences, à leurs blasphèmes; vous trébucherez peut-être, vous tomberez avec votre Époux, mais ne vous séparez point de la croix et ne la laissez jamais. Considérez attentivement la fatigue qu'il éprouve à marcher et l'excès prodigieux de ses souffrances en comparaison des vôtres : vous aurez beau vous les imaginer extrêmes, vous aurez beau vous les

rendre sensibles; elles vous paraîtront un jeu à côté de celles du divin Maître, et cette seule comparaison suffira à vous consoler.

Peut-être demanderez-vous, mes sœurs, comment cela se peut pratiquer; vous me direz que si vous aviez vécu du temps du Sauveur, et que vous l'eussiez vu de vos propres yeux, vous feriez de grand cœur ce que je vous dis et le tiendriez sans cesse présent à votre regard. Eh bien, non, une âme qui ne veut pas s'imposer maintenant un léger effort pour se recueillir et pour regarder au dedans d'elle-même cet adorable Sauveur, maintenant, dis-je, qu'elle peut le faire sans péril et qu'il y suffit d'un peu de soin, cette âme ne se serait pas placée comme Madeleine au pied de la croix, à deux doigts de la mort. Oh! que n'eurent point à souffrir alors la glorieuse Vierge et cette bienheureuse sainte! Que de menaces! que d'injures! que de bousculades et quelle grossièreté de la part de gens qui faisaient certes une cour à Notre-Seigneur, mais une cour d'enfer, car ils étaient les suppôts du démon. Ce qu'elles eurent à souffrir fut certainement terrible; mais telle était leur compassion pour le Sauveur qu'elle les rendait insensibles à leurs propres souffrances. Ne croyez donc pas, mes sœurs, que vous auriez été capables d'une pareille générosité, si vous n'êtes pas capables de vous vaincre en de petites choses. C'est en vous exerçant à ces actes plus faciles que vous pourrez arriver à de plus difficiles. Un moyen pour garder Notre-Seigneur présent, c'est d'en avoir une image qui soit selon votre goût : ne vous contentez pas de la porter sur vous sans jamais la regarder; mais ayez-la habituellement sous les yeux, afin que sa vue vous excite à vous entretenir souvent avec votre Époux. Lui-même mettra dans vos cœurs ce que vous devrez lui dire. Vous n'éprouvez point d'embarras, lors-

que vous parlez à d'autres personnes; pourquoi les mots vous manqueraient-ils, quand vous parlez à Dieu? Ne craignez point que cela vous arrive; pour moi, du moins, je le regarde comme impossible, si vous prenez l'habitude de ces colloques avec Notre-Seigneur. Il vous arrivera autrement ce qui arrive quand on cesse d'avoir des rapports avec quelqu'un; on est gêné avec lui, on ne sait comment lui parler, il semble qu'on ne le connaît pas. Peut-être est-ce un ami ou un parent; mais ni parenté ni amitié ne résistent à la suppression des rapports réciproques.

Un autre moyen de combattre les distractions et d'arriver à bien faire les prières vocales, c'est de prendre un bon livre en langue vulgaire. Cette lecture vous sera un pieux artifice pour attirer l'âme sans l'effaroucher et l'habituer peu à peu à la prière. Représentez-vous une épouse infidèle qui depuis plusieurs années a quitté son époux, et qu'on ne détermine point à retourner auprès de lui, sans user de beaucoup de précautions et d'adresse. C'est notre image à nous, pauvres pécheurs; nous avons une âme si habituée à vivre à son goût (il serait plus vrai de dire dégoût) qu'elle ne sait pas ce qu'elle veut. Il faut user de mille artifices pour la déterminer à rentrer dans sa maison et à s'y plaire; si l'on n'y va pas avec cette adresse, et peu à peu, l'on ne fera jamais rien.

Je vous en donne de nouveau l'assurance, mes filles; si vous vous appliquez à prendre l'habitude dont je viens de vous parler, le profit que vous en retirerez sera tel que tous mes discours n'arriveraient pas à le faire entendre. Tenez-vous donc auprès de ce bon Maître avec un ardent désir d'apprendre ce qu'il vous enseignera. Il saura faire de vous des disciples dignes de lui, et il ne vous abandonnera point, si vous ne l'aban-

donnez pas vous-mêmes. Admirez les paroles qui sortent de cette bouche divine; dès la première, il vous fera connaître l'amour qu'il a pour vous. Or, quel bien n'est-ce pas, et quel plaisir pour un disciple de se voir aimé de son Maître!

## CHAPITRE XXIX

Du grand amour que Notre-Seigneur nous a témoigné dans les premières paroles du *Pater noster*. — Les religieuses qui veulent avoir Dieu pour père ne feront aucun cas des avantages de la naissance.

*Notre Père qui êtes dans les cieux.* O mon Seigneur, qu'il paraît bien que vous êtes le Père d'un tel Fils; et comme votre Fils fait bien connaître qu'il est le Fils d'un tel Père! Soyez éternellement béni! Cette grâce de vous appeler notre Père semblait devoir mieux convenir à la fin de la prière; en nous la donnant dès les premiers mots, vous nous remplissez les mains, vous nous comblez de vos dons, au point que notre esprit devrait, lui aussi, se remplir de cette pensée, le cœur se remplir de ce sentiment, sans qu'une autre parole nous fût possible. O mes filles, comme la contemplation parfaite serait ici à sa place! Comme l'âme aurait ici raison de rentrer en soi pour mieux s'élever au-dessus d'elle-même, afin d'apprendre de ce Fils adorable quel est ce lieu, où il nous dit qu'habite son Père, qui est dans les cieux! Quittons la terre, mes filles, et après avoir compris l'excellence de cette faveur, sachons l'estimer assez pour ne plus demeurer sur la terre.

O Fils de Dieu et mon Maître, comment, dès la première parole, nous donnez-vous tant de biens à la fois?

Déjà vous portez l'excès de votre humilité jusqu'à vous unir à nous dans nos demandes, jusqu'à vouloir être le frère de créatures si basses et si misérables; comment nous faites-vous, au nom de votre Père, un don qui contient tous les dons? Eh! oui : vous voulez qu'il nous reconnaisse pour ses enfants, et votre parole ne peut être sans effet; vous l'obligez donc à l'accomplir. La charge certes n'est pas petite. Car étant notre Père, il faut qu'il nous supporte et nous reçoive, quelles que soient nos offenses, si nous revenons à lui comme le prodigue; il faut qu'il nous pardonne, qu'il nous console, qu'il nous entretienne, parce qu'il est notre Père et le plus parfait des pères et parfait en sa paternité, comme en toutes les perfections; il doit enfin nous donner une part avec vous à tous ses biens et nous faire vos cohéritiers.

Remarquez, mon bon Maître, que vous, personnellement, vous pouvez bien par amour pour nous et par humilité, négliger vos intérêts; car enfin, habitant de la terre et revêtu comme nous d'une chair terrestre, vous avez, je le conçois, quelque raison de vouloir notre bien. Mais considérez, d'un autre côté, que votre Père est dans le ciel; c'est vous-même qui le dites, et il est juste que vous preniez soin de son honneur. N'est-ce pas assez que vous ayez bien voulu être déshonoré pour l'amour de nous? Laissez du moins votre Père libre, et ne l'obligez pas à tant de faveurs envers des créatures si chétives et aussi peu reconnaissantes que nous. O bon Jésus, comme il est clair maintenant que vous n'êtes qu'un avec votre Père, que votre volonté est la sienne, et la sienne la vôtre! Quelle démonstration éclatante de l'amour excessif que vous nous portez?

Vous avez caché avec soin au démon que vous étiez le Fils de Dieu; mais pour notre plus grand bien, vous

avez écarté toute autre considération, et vous nous avez révélé cette merveille de grâce; quel autre que vous nous en eût donné la révélation? Comment le démon, à ce simple mot de vous, n'a-t-il pas compris, et sans doute possible, qui vous étiez? Je ne le vois vraiment point; mais ce que je vois bien, c'est que vous avez parlé à la fois pour vous et pour nous, comme un fils qui est l'amour et les délices de son père, et que votre puissance étant infinie, ce que vous dites sur la terre doit s'accomplir au ciel. Soyez donc à jamais béni, mon tendre Maître, vous dont le bonheur est de donner, et dont rien n'arrête la munificence!

Que vous en semble, mes filles? Trouvez-vous que ce soit un bon Maître, celui qui, voulant gagner notre affection pour nous rendre capables d'écouter ses leçons avec fruit, commence par nous accorder une si éminente faveur! Je vous le demande, alors même que nous prononçons vocalement cette parole *Notre Père*, convient-il que nous la proférions seulement des lèvres, sans une intelligence et une considération de l'esprit, qui fassent éclater notre cœur à la vue d'un tel amour? Est-il un enfant au monde, qui ne cherchât à connaître son père, s'il le savait homme de toute bonté, de toute majesté et de toute puissance? Peut-être, si ces qualités manquaient à leur père, des fils refuseraient-ils de le reconnaître; je n'en serais pas étonnée, car ainsi va le monde : un fils, dans une condition plus relevée que celle de son père, se croirait déshonoré de passer pour son fils. Cet abus n'existe pas chez nous; plaise à Dieu que l'on n'ait jamais en cette maison la moindre pensée qui en approche : ce serait l'enfer. Mais que celle dont la naissance est plus haute parle précisément de son père moins que les autres; il doit y avoir entre nous une parfaite égalité

O collège des apôtres! saint Pierre, qui n'était qu'un pêcheur, y a plus d'autorité que saint Barthélemy qui était fils de roi. Et Notre-Seigneur le voulut ainsi, parce qu'il savait quelles seraient les discussions des hommes sur la noblesse de l'origine : autant vaut débattre si la terre qui sert à faire des briques est supérieure à celle qui sert à faire du torchis. En vérité, la belle question que celle-là! Dieu nous garde, mes sœurs, de contester jamais sur des sujets si frivoles, ne fût-ce qu'en riant. J'espère que la divine Majesté nous accordera cette grâce. Que si quelqu'une d'entre vous laissait percer quelque chose de cette vanité, qu'on se hâte d'y porter remède. Que cette religieuse craigne d'être comme un Judas parmi les apôtres; et qu'on lui donne des pénitences, jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle ne méritait pas d'exister, même au dernier rang des créatures.

O mes filles, que vous avez un bon Père dans celui que vous donne le bon Jésus! qu'il soit le seul que vous nommiez dans ce monastère! Efforcez-vous de vivre si saintement, que vous méritiez de trouver vos délices auprès de lui, et de vous jeter dans ses bras. Vous savez bien que si vous êtes de bonnes filles, ce Père infiniment bon ne nous rejettera pas. Qui ne serait prêt à tout pour ne point perdre un tel Père? Oh! que vous avez là de grands sujets de consolations! Mais pour ne pas m'étendre davantage, je vous les laisse à méditer.

Malgré la mobilité de votre imagination, placez-vous entre un tel Fils et un tel Père; vous y trouverez nécessairement avec eux le Saint-Esprit qui enflammera votre cœur, et qui saura le tenir enchaîné par les puissants liens de l'amour, si la vue d'un si grand intérêt ne suffisait point à le faire.

## CHAPITRE XXX

Nature de l'oraison de recueillement. — Quelques moyens pour en contracter l'habitude.

Considérons maintenant les paroles suivantes de votre Maître : *Qui êtes dans les cieux*. Peut-être pensez-vous qu'il importe peu de savoir ce que c'est que le ciel et où il faut aller chercher votre Père très saint? Il est au contraire de la plus haute importance, pour les esprits distraits, non seulement de croire la vérité renfermée dans ces paroles, mais encore de ne rien négliger pour en avoir une connaissance expérimentale ; car c'est une des considérations les plus propres à enchaîner l'entendement et à recueillir l'âme.

Vous savez déjà que Dieu est en tout lieu : mais où est le roi, dit-on, là est la cour ; donc où est Dieu, là est le ciel. Vous pouvez admettre comme une vérité hors de doute, que là où se trouve sa divine Majesté, là se rencontre aussi toute la gloire.

Saint Augustin nous dit qu'après avoir longtemps cherché Dieu en beaucoup d'endroits, il le trouva enfin au dedans de lui-même. Eh bien, pensez-vous qu'il serve peu à une âme distraite de comprendre cette vérité et de savoir qu'elle n'a pas besoin d'aller au ciel pour parler à son Père éternel et prendre avec lui ses délices? Aucun besoin d'élever la voix pour lui parler ; si bas qu'elle parle, il entendra. Aucun besoin d'ailes pour

aller à sa recherche ; qu'elle se mette en solitude, qu'elle regarde en elle-même, et qu'elle ne s'étonne pas d'y rencontrer un hôte si bon ; mais qu'elle lui parle comme à un père, qu'elle lui expose comme à un père tous ses besoins, lui raconte ses peines et le supplie d'y porter remède, avec une confiance qui n'exclue pas le sentiment de son indignité.

Gardez-vous de ces réserves excessives, qu'on voit en certaines personnes, et qu'elles prennent pour de l'humilité. Si le roi vous accordait quelque faveur, l'humilité consisterait-elle à l'accueillir par un refus ? non certes, mais à l'accepter, à vous en reconnaître indignes, et puis à en jouir. Et lorsque le Souverain Maître du ciel et de la terre honore mon âme de sa visite, qu'il vient pour me combler de ses grâces et se réjouir avec moi, ce serait me montrer humble que de ne vouloir ni lui répondre, ni lui tenir compagnie, ni accepter ses dons, mais de le laisser là tout seul ? Et quand il me convie, me presse de lui demander ce dont j'ai besoin, ce serait faire preuve d'humilité que de rester dans mon indigence, et de le forcer ainsi à s'éloigner de moi pour n'avoir pu vaincre ma réserve ? En vérité, la plaisante humilité que celle-là !

Non, mes filles, pas d'humilité de ce genre. Voyez dans Jésus-Christ un père, un frère, un maître, un époux et traitez avec lui selon ces diverses qualités ; lui-même vous apprendra quelle est celle qui lui plaît davantage, et qu'il vous convient de choisir. Ne soyez pas si simples alors que de n'en pas faire usage ; rappelez-lui sa parole, qu'il est votre époux, et demandez-lui qu'il vous traite comme ses épouses.

Cette manière de prier, quoique vocale [1], a l'avan-

1. « Et c'est là un art de la prière vocale. » (Esc.)

tage de recueillir l'esprit très vite, et c'est une oraison qui procure à l'âme des avantages précieux. On l'appelle oraison de recueillement, parce que l'âme y recueille toutes ses puissances, et rentre au dedans d'elle-même avec son Dieu. Là, le divin Maître l'instruit et lui accorde, plus promptement, par ce moyen que par tout autre, l'oraison de quiétude. Dans ce recueillement intime, en effet, elle peut penser à la passion du Sauveur, se le représenter lui-même comme présent, et l'offrir à son Père, sans faire le moindre effort d'esprit pour aller le chercher au calvaire, au jardin ou à la colonne.

Celles qui pourront ainsi s'enfermer dans ce petit ciel de leur âme, où habite Celui qui a créé le ciel et la terre, qui s'accoutumeront à ne rien regarder au dehors, et à prier dans un endroit où rien ne puisse distraire leurs sens extérieurs, doivent croire qu'elles marchent dans un excellent chemin, et qu'elles ne tarderont pas à s'abreuver à la fontaine de vie. Elles avancent beaucoup en peu de temps. Ainsi des hommes qui ont pris la mer : si peu que le vent les favorise, ils arrivent en quelques jours au terme d'un voyage, qui eût été bien plus long par terre.

Ces âmes, dis-je, sont en mer; non pas qu'elles aient quitté tout à fait la terre; mais durant quelques instants, elles font tous leurs efforts pour s'en détacher, par le recueillement intérieur de leurs sens.

Le véritable recueillement a des caractères qui le font facilement reconnaître. Il opère un certain effet que je ne saurais donner à entendre, mais qui est bien compris de celui qui l'a éprouvé. On dirait un joueur qui se lève de table avec tous les atouts en main; ainsi l'âme qui voit que les choses de ce monde sont un jeu, quitte la partie au bon moment. On dirait un guerrier qui se retire dans une forteresse pour se mettre à couvert des

attaques de l'ennemi; ainsi l'âme appelle au dedans d'elle-même tous ses sens, et les détache des objets extérieurs, avec un tel empire, que les yeux du corps se ferment d'eux-mêmes aux choses visibles, afin que ceux de l'âme acquièrent un regard plus pénétrant.

Aussi ceux qui marchent dans cette voie ont-ils presque toujours les yeux fermés, lorsqu'ils sont en oraison : ce qui est une coutume excellente et qui a le mérite, entre autres, d'être un effort de la volonté pour ne pas regarder les choses d'ici-bas. Cet effort, il est vrai, n'est à faire que dans les commencements; car ensuite il en coûterait plus de tenir les yeux ouverts que fermés. L'âme ainsi recueillie se fortifie aux dépens du corps, et acquiert, en l'affaiblissant, une vigueur nouvelle pour le combattre.

Le recueillement, il est vrai, a divers degrés; aussi dans le principe ces grands effets ne sont pas sensibles, parce qu'il n'est pas alors aussi profond. Mais supportez la peine que vous éprouverez d'abord à vous recueillir, méprisez les cris de la nature, domptez les résistances de ce corps, ami d'une liberté qui tournerait à sa ruine, sachez vous vaincre, persévérez ainsi quelque temps, et vous verrez clairement les avantages que vous en retirerez. Dès que vous vous mettrez en prière, vous sentirez aussitôt vos sens se recueillir; on dirait les abeilles qui rentrent dans la ruche, et s'y enferment pour travailler à faire le miel. Cela aura lieu sans qu'il vous en coûte ni effort ni sollicitude. Dieu récompense ainsi la violence que votre âme s'est faite pendant quelque temps; et il lui donne un tel empire sur ses sens que c'est assez d'un signe, quand elle veut se recueillir, pour qu'ils obéissent et se recueillent avec elle. Il leur arrive sans doute de sortir encore; mais c'est beaucoup qu'ils se soient soumis une fois pour qu'ils ne soient plus que

comme des esclaves et des sujets, et ne fassent pas le mal qu'ils auraient pu faire autrefois. Au premier appel de la volonté, ils reviennent de plus en plus vite. Enfin, après des exercices et des exercices de ce genre, Dieu fait qu'ils se tiennent absolument en repos, et dans la contemplation parfaite.

Appliquez-vous à bien entendre ce que je viens de dire; cela peut vous paraître obscur; mais pratiquez-le, vous le comprendrez certainement.

Aller ainsi, je l'ai dit plus haut, c'est prendre la mer et supprimer les lenteurs du voyage; mais puisque nous avons tant d'intérêt à gagner du temps, voyons les moyens d'acquérir un peu de célérité.

Ceux qui pratiquent l'oraison de recueillement sont plus à l'abri des occasions dangereuses. De plus, le feu de l'amour divin s'attache plus promptement à leur âme; ils sont si près de ce feu, qu'il suffit du souffle de de la plus petite considération pour exciter sa flamme, et de la plus petite étincelle pour tout embraser. Dégagée de toutes les choses extérieures et seule avec Dieu, l'âme est admirablement disposée à prendre feu et à brûler.

Imaginez qu'il y a au dedans de nous un palais magnifique, tout d'or et de pierres précieuses, digne en un mot du grand monarque qui l'habite, et songez, ce qui est très vrai, que vous concourez à lui donner cette magnificence. Il n'y a pas en effet de plus bel édifice qu'une âme pure et remplie de vertus; plus les vertus sont grandes, plus sont brillantes les pierres précieuses. Enfin imaginez-vous que le Roi des rois est dans ce palais, que, dans sa bonté infinie, il veut être votre père, qu'il est assis sur un trône de très grand prix, et que ce trône est votre cœur.

Vous trouverez étrange d'abord ce palais que j'ima-

gine, pour me faire comprendre de vous; mais cette imagination pourra néanmoins vous être d'une grande utilité : nous autres, femmes, qui sommes étrangères à la science, nous avons besoin de tous ces secours, pour comprendre cette vérité, qu'il y a en nous quelque chose d'un prix incomparablement plus grand que ce qui frappe au dehors les regards. Ne pensez donc pas qu'il n'y ait rien au dedans de nous. Ah! plût à Dieu qu'il n'y eût que les femmes à négliger cette doctrine! Si l'on avait soin de se rappeler que l'on possède dans son âme un hôte d'une telle majesté, on ne pourrait pas, j'en suis sûre, se livrer, comme on fait, aux choses de la terre, parce qu'on verrait combien elles sont abjectes auprès de celles que nous possédons en nous-mêmes. Eh! les animaux n'en font pas davantage, quand la seule vue d'une proie leur agrée, les précipite pour la saisir et s'en rassasier. N'y a-t-il donc pas de différence entre les animaux et nous?

Quelques-uns se moqueront peut-être de moi, et diront qu'il n'y a rien de plus évident; ils auront raison; mais il n'en est pas moins vrai que ce fut obscur pour moi durant quelque temps. Je comprenais bien que j'avais une âme; mais, hélas! mettant moi-même comme un bandeau sur mes yeux par mon attachement aux vanités de la vie, je ne comprenais ni la dignité de cette âme, ni l'honneur que Dieu lui faisait d'être au milieu d'elle. Car si j'eusse connu alors, comme maintenant, qu'un si grand Roi habitait dans ce petit palais de mon âme, il me semble que je ne l'aurais pas si souvent laissé tout seul, que quelquefois au moins je serais demeurée avec lui, et que j'aurais pris plus de soin de conserver mon âme pure.

Y a-t-il rien de si digne d'admiration que de voir Celui qui remplirait de sa grandeur mille et mille mon-

des, se renfermer dans un aussi petit espace[1]! Tout s'explique, à la vérité, par sa puissance, qui lui donne toute liberté et par son amour, qui le fait se proportionner à nous.

Quand une âme commence, il ne se manifeste pas d'abord à elle, de peur qu'elle ne se trouble à l'aspect de tant de grandeur, qui vient s'unir à son néant; mais peu à peu il l'élargit, il la rend capable de contenir les dons qu'il lui réserve. Et c'est ce que j'ai appelé sa liberté absolue que ce pouvoir sans mesure d'agrandir le palais de notre âme. Le point essentiel pour nous, c'est de lui offrir ce palais d'une manière irrévocable, et de le débarrasser de tout, pour que Dieu en dispose à son gré, comme d'une chose bien à lui. Puisqu'il n'y a rien de plus raisonnable, pourrions-nous le refuser à Dieu? Il ne veut point forcer notre volonté; il reçoit ce qu'elle lui donne; mais il ne se donne entièrement à nous que lorsque nous nous donnons entièrement à lui. Cela est certain, et si important que je ne saurais trop le répéter. Ce Roi de gloire n'agit pleinement dans notre âme que s'il la voit libre de tout, et toute à lui. Et pourrait-il, étant souverainement ami de l'ordre, en user autrement? Si nous encombrons ce palais de gens de basse condition et de bagatelles, comment pourrait-il venir s'y loger avec sa cour? N'est-ce pas déjà beaucoup qu'il demeure quelques moments au milieu de tant d'embarras.

Pensez-vous, mes filles, que Dieu vienne seul? N'entendez-vous pas son Fils lui dire : *Qui êtes dans les cieux?* Ceux qui composent la cour d'un tel monarque, n'ont garde de le laisser seul, ils l'accompagnent toujours et le prient sans cesse pour nous, parce qu'ils sont pleins de charité. Combien différents des hommes du

1. « Ainsi voulut-il se renfermer dans le sein de sa bienheureuse mère. » (Esc.)

monde qui ne savent pas voir un prince ou un supérieur honorer quelqu'un, sans lui porter envie ou le haïr, quelles que soient les raisons ou les sentiments du prince, quelle que soit l'innocence du pauvre favori!

## CHAPITRE XXXI

### Autres moyens d'obtenir l'oraison de recueillement

Pour l'amour de Dieu, mes filles, bannissez de votre âme toute sollicitude au sujet des faveurs humaines. Que chacune de vous s'efforce de faire ce qu'elle doit. Si le supérieur ne lui en témoigne point de gré, elle peut être sûre que le divin Maître le fera. Eh ! sommes-nous donc venues ici pour nous assurer des récompenses temporelles ? Tenez donc votre esprit sans cesse élevé vers les biens éternels, et ne faites aucun cas de ceux de la terre, qui souvent durent moins encore que notre vie. Aujourd'hui le supérieur est satisfait d'une de vos sœurs ; demain il le sera davantage de vous, s'il reconnaît en vous plus de vertu : mais quand cela n'arriverait pas, peu importe. Ne vous arrêtez point à ces sortes de pensées qui sont peu de chose d'abord, et peuvent ensuite vous inquiéter beaucoup. Repoussez-les au contraire sur-le-champ, en vous disant que votre royaume n'est pas de ce monde, et que tout y passe bien vite.

Mais ce moyen est vulgaire et ne marque pas une grande perfection. Le meilleur pour vous est que vous demeuriez dans la défaveur et l'abaissement, que l'épreuve se prolonge, et que vous en soyez bien aises pour l'amour de Notre-Seigneur qui est avec vous. Regardez au dedans de vous-même, comme je l'ai dit plus haut, vous y trouverez votre Maître qui ne vous manquera pas,

lui, et qui vous donnera des consolations d'autant plus grandes, que vous en aurez moins d'extérieures. Car il est fort compatissant, et il ne manque jamais aux personnes qui sont dans la peine et dans la disgrâce, quand elles mettent leur confiance en lui seul. C'est ce qui a fait dire à David que le Seigneur est avec les affligés. Ou vous le croyez, ou vous ne le croyez point ; si vous le croyez, de quoi vous tourmentez-vous ?

O mon Seigneur, si nous vous connaissions véritablement, rien ne serait capable de nous donner de la peine, puisque vous êtes si libéral envers ceux qui mettent en vous toute leur confiance. Croyez-moi, chères amies, il importe extrêmement de bien comprendre combien cela est vrai ; cette lumière vous découvrira aussitôt quel est le mensonge de la faveur humaine, quand, si peu que ce soit, elle détourne l'âme de cette vie tout intérieure. O mes filles, qui nous donnera donc cette intelligence ? Certes, ce ne sera pas moi ; je devrais l'avoir plus que personne ; mais je ne l'ai pas, tant s'en faut, autant qu'il le faudrait.

J'ai dit plus haut que tous les saints du ciel font cortège au Saint des saints, lorsqu'il est dans notre cœur. Bien que je ne sache point l'expliquer, c'est un fait que cette sainte compagnie n'empêche pas la solitude de l'âme avec son Époux, lorsque cette âme veut entrer avec son Dieu dans ce paradis, qui est au dedans d'elle-même, et fermer la porte derrière elle à toutes les choses du monde. Je dis lorsqu'elle veut, parce que vous devez savoir, mes filles, que ce n'est pas une chose extraordinaire[1], mais qu'elle dépend de notre volonté, et qu'ainsi nous le pouvons avec cette assistance ordinaire de Dieu, qui nous

1. La sainte emploie le mot *sobrenatural* (surnaturelle) ; mais de ses explications ici, comme en d'autres endroits, il résulte que c'est *extraordinaire* qu'elle veut dire.

est nécessaire pour poser un acte quelconque et même pour avoir une bonne pensée. Car il ne s'agit pas ici du silence des facultés, mais d'une simple retraite de ces puissances au fond de l'âme. Il y a divers moyens d'y parvenir, et ces moyens se trouvent indiqués dans plusieurs livres. Il y est dit qu'il faut retirer notre esprit de toutes les choses extérieures, pour nous approcher intérieurement de Dieu; que, même dans nos occupations, nous devons nous retirer au dedans de nous, quand ce ne serait que pour un moment; que ce seul souvenir d'un Dieu qui nous tient intérieurement compagnie, nous est d'un grand avantage; enfin, que nous devons peu à peu nous habituer à nous entretenir avec lui doucement, sans élever la voix, parce qu'il nous fera sentir comment il est présent dans notre âme.

De cette manière, nous prierons vocalement dans un grand repos, et nous nous épargnerons beaucoup de peine. Le divin Maître, après quelque temps d'efforts pour nous tenir auprès de lui, nous entendra par signes; et au lieu qu'auparavant il nous eût fallu réciter plusieurs fois le *Pater*, il entendra, dès la première fois, ce que nous voudrons lui dire. Il prend un extrême plaisir à nous épargner la fatigue; et quand, dans le cours d'une heure, nous ne dirions qu'une fois cette divine prière, c'est assez, pourvu que nous nous tenions en sa présence, que nous comprenions ce que nous lui demandons, la joie qu'il a de nous l'accorder, et le bonheur qu'il a d'être avec nous. Il ne se soucie nullement que nous nous rompions la tête à lui faire de longs discours. Je le supplie de vouloir enseigner cette manière de prier à celles d'entre vous qui l'ignorent. Pour moi, je confesse n'avoir jamais su ce que c'était que de prier avec satisfaction, jusqu'à ce qu'il m'eût lui-même appris cette méthode. Et j'ai toujours trouvé tant de profit à me recueillir ainsi au dedans de

moi-même, que je n'ai pu m'empêcher de traiter ce sujet avec quelque étendue.

Pour conclure donc, quelqu'un désire-t-il acquérir cette habitude du recueillement, car c'en est une qui dépend de nous, et travailler sans relâche à se rendre peu à peu maître de soi-même, en rappelant ses sens au dedans de lui? qu'il ne se gaspille pas inutilement, mais qu'il se garde et s'emploie pour son propre bien, en utilisant les sens eux-mêmes pour l'avantage de la vie intérieure. S'il parle, il tâchera de se souvenir qu'il a dans le fond de son cœur à qui parler; si on lui parle, il n'oubliera pas qu'il doit écouter intérieurement Celui qui lui parle de plus près. Il considérera enfin qu'il peut, s'il le veut, vivre continuellement en cette divine compagnie; et s'il lui arrive de laisser longtemps seul ce Père céleste, du secours duquel il a tant besoin, il en ressentira de la peine.

Que cet exercice, s'il se peut, se fasse plusieurs fois le jour, sinon qu'il se fasse au moins quelquefois. L'âme s'y accoutumera et en retirera tôt ou tard un grand profit. Quand, avec la grâce de Dieu, l'habitude en sera prise, elle ne voudra pas l'échanger contre tous les trésors de la terre. Au nom de Dieu, mes filles, puisque rien ne s'acquiert sans peine, ne plaignez pas le temps et l'application que vous y emploierez; je vous assure qu'avec l'assistance de Notre-Seigneur, vous en viendrez à bout dans un an, et peut-être dans six mois. Voyez combien ce travail est peu considérable, en comparaison du profit que vous retirez : vous jetez un fondement solide pour tout ce qu'il plaira au divin Maître d'opérer dans votre âme; s'il entre dans ses desseins de vous élever à de grandes choses, il vous y trouvera disposées, par cela même que vous vous tenez si près de lui. Plaise à sa Majesté de ne point permettre que nous nous éloignions de sa présence! Amen.

## CHAPITRE XXXII

De ces paroles du *Pater : Sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum.* Leur application à l'oraison de quiétude qui commence d'être expliquée.

Est-il quelqu'un, si considéré soit-il, qui, ayant une faveur à demander à un grand personnage, ne songe d'abord à la manière de la demander, sans blesser ni déplaire, puis à l'objet de sa demande et au besoin qu'il en a, surtout si la faveur est précise comme celle de la prière que notre bon Jésus nous enseigne ? Nous ne saurions trop nous pénétrer de cette vérité.

Une seule parole, ô mon divin Maître, ne pouvait-elle pas résumer votre prière? Ne suffisait-il pas de dire : Donnez-nous, mon Père, ce qui nous convient? Et il ne semble pas en effet qu'il fût nécessaire d'en dire davantage à Celui qui comprend si parfaitement toutes choses. O sagesse éternelle! il est vrai, c'était assez entre votre Père et vous; ainsi était conçue la prière que vous lui adressiez au jardin de Gethsémani, lui exprimant d'abord votre désir, votre crainte, puis vous soumettant aussitôt à sa divine volonté.

Mais vous nous connaissiez, ô mon tendre Maître, vous saviez que nous étions loin d'être aussi soumis que vous à la volonté de votre Père, et que par conséquent il était nécessaire de préciser nos demandes.

Pourquoi? Pour que nous puissions y réfléchir et les présenter, si elles nous conviennent, les omettre, si elles ne nous conviennent pas. Nous sommes ainsi faits et ainsi libres que, si nos désirs sont contrariés, nous refuserons même les faveurs de Dieu; nous ne nions pas qu'elles ne soient meilleures que nos désirs; mais nous ne voulons nous croire riches que si nous nous voyons l'argent dans la main.

O mon Dieu! d'où peut venir ce sommeil de notre foi sur la certitude des peines ou des récompenses qui nous attendent? Avisez-y, mes filles, et appliquez-vous à comprendre ce que vous demandez dans l'oraison dominicale; afin que si votre Père céleste vous l'accorde, vous ne soyez pas assez insensées pour le refuser. Considérez cependant si l'objet de la demande vous convient, parce que s'il ne vous convient pas, vous ne devez pas le demander; vous devez seulement prier sa divine Majesté de vous donner la lumière, attendu que nous sommes aveugles, et tellement dégoûtés de ce qui peut nous donner la vie, que nous n'aimons que ce qui peut nous donner la mort, et une mort d'autant plus effroyable qu'elle est éternelle.

Voici donc les paroles que le bon Jésus nous ordonne de dire, pour obtenir l'avènement en nous d'un règne aussi désirable que le sien : *Que votre nom soit sanctifié* et *Que votre règne arrive en nous*[1]. Admirons, mes filles, la sagesse infinie de notre Maître, et considérons et comprenons quel est ce règne de notre prière. Notre-Seigneur connaissait bien notre extrême impuissance; il voyait à quel point nous étions incapables de sanctifier, de louer, d'exalter, de glorifier dignement le nom adorable de son Père, si ce grand Dieu n'y pour-

1. Sainte Thérèse dit : que votre règne arrive en nous.

voyait, en nous donnant dès ici-bas son royaume, et voilà pourquoi il a mis ces deux demandes à la suite l'une de l'autre.

Vous dirai-je maintenant ce qu'il est, selon moi, cet objet de notre demande, afin de vous faire mieux comprendre combien il vous importe d'insister pour l'obtenir, et de contenter à tout prix Celui qui doit nous le donner? Oui, je vous le dirai, vous laissant libres toutefois d'entrer dans d'autres considérations. Car le divin Maître vous laisse cette liberté, pourvu qu'en tout vous vous soumettiez à ce qu'enseigne l'Église, ainsi que je le fais moi-même en ce moment.

Voici donc ma pensée : au milieu de tant de joies dont l'âme s'enivre dans le royaume du ciel, le bonheur qui pour elle surpasse tous les autres, c'est que n'y tenant plus aucun compte des choses de la terre, elle trouve, au plus intime d'elle-même, le repos et la gloire, elle est heureuse que tous soient heureux autour d'elle; elle goûte une paix inaltérable, elle jouit de voir que tous les saints sanctifient, exaltent et bénissent le nom de Dieu, que jamais ils ne l'offensent, mais qu'ils l'aiment tous et que l'âme elle-même ne pense qu'à l'aimer; elle ne peut cesser un instant de l'aimer, parce qu'elle le connaît parfaitement. Ainsi l'aimerions-nous, même ici-bas, si nous le connaissions : non pas sans doute avec cette perfection et cette continuité, mais bien autrement que nous ne faisons.

Ne semblerait-il pas, à mon langage, que pour bien faire cette demande et pour bien prier vocalement, nous devons être des anges? Certes, notre divin Maître le voudrait bien, puisqu'il nous ordonne de faire une demande si élevée, et qu'assurément il ne nous oblige point à demander des choses impossibles. Dès cet exil, une âme peut donc, avec l'assistance de Dieu, parvenir à aimer

comme on aime dans le ciel, bien que son amour soit loin d'être aussi parfait qu'il le sera, quand elle se verra affranchie de la prison de ce corps. Ici-bas, nous sommes encore sur mer, et nous poursuivons notre voyage; mais il est des intervalles de repos, pendant lesquels Notre-Seigneur accorde aux âmes, fatiguées de la route, un calme des puissances et une quiétude intérieure, qui sont comme une claire vue et un avant-goût de la félicité des bienheureux. Il a entendu la demande de ces âmes et il leur donne, dès ici-bas, de tels gages de son amour qu'elles espèrent boire fermement pour l'éternité à la source des délices, dont elles n'ont à présent que quelques gouttes de loin en loin.

Si vous ne deviez pas me dire que je traite de la contemplation, cette demande du *Pater* me fournirait ici une occasion bien naturelle de vous exposer quelque chose du commencement de cette pure contemplation, appelé, par ceux qui en sont favorisés, oraison de quiétude. Mais comme j'ai dit que mon dessein était de traiter de la prière vocale, ceux qui n'en ont pas l'expérience pourront croire que ces deux oraisons ne vont pas ensemble. Je sais, moi, le contraire, et, si vous le permettez, je veux le déclarer ici : car, comme je vous l'ai dit plus haut, je connais plusieurs personnes que Dieu fait passer de ce simple exercice de la prière vocale, tel que je vous l'ai présenté, à une sublime contemplation, sans qu'elles comprennent comment cela se produit.

Je connais une personne qui n'a jamais pu prier que vocalement et qui, ce faisant, avait tout le reste, mais sans la prière vocale, elle tombait en des égarements d'esprit insupportables. Plût à Dieu que nos oraisons mentales valussent sa prière vocale! Elle récitait un certain nombre de *Pater,* en l'honneur des mystères où Notre-

Seigneur a répandu son sang, elle y ajoutait quelques autres prières, mais peu, et s'occupait ainsi plusieurs heures. Elle vint me trouver, un jour, fort affligée de ce que, ne pouvant faire l'oraison mentale, ni s'appliquer à la contemplation, elle se trouvait réduite à quelques prières vocales. Je lui demandai quelles prières elle récitait; je vis alors qu'en disant simplement le *Pater*, elle entrait en pure contemplation, et que Notre-Seigneur l'élevait jusqu'à l'union divine. Et certes il paraissait bien à ses œuvres qu'elle devait recevoir des faveurs éminentes; car elle vivait fort saintement. Ainsi je louai Notre-Seigneur, et je portai envie à une telle oraison vocale. De cet exemple que je garantis, concluez, vous qui êtes ennemis des contemplatifs, que vous n'êtes pas assurés de ne pas le devenir, si vous récitez vos prières vocales avec l'attention et la pureté de conscience que vous devez.

## CHAPITRE XXXIII

### Nature de l'oraison de quiétude.

Je veux donc, mes filles, vous expliquer, malgré tout, ce que c'est que l'oraison de quiétude; j'en parlerai d'après ce que j'en ai ouï dire, ou d'après ce qu'il a plu à Notre-Seigneur de m'en faire connaître, afin sans doute que je vous en instruise. C'est, ce me semble, dans cette oraison, que Dieu nous donne le premier signe qu'il exauce notre demande, et qu'il va, dès ce monde, nous faire entrer en possession de son royaume, afin de louer et de sanctifier son nom, et de travailler à obtenir que tous le louent et le sanctifient. Cette oraison est déjà quelque chose de surnaturel, que nous ne pouvons pas, malgré tous nos efforts, nous procurer nous-mêmes. C'est une sorte d'apaisement où l'âme s'établit, où Dieu, pour mieux dire, établit l'âme, comme il le fit pour le juste Siméon ; toutes ses puissances se tiennent en repos. Elle comprend, mais autrement qu'elle ne le fait par le moyen des sens extérieurs, qu'elle est déjà près de son Dieu, et que, pour peu qu'elle s'en approchât davantage, elle deviendrait, par l'union, une même chose avec lui. Ce n'est pas qu'elle voie cela avec les yeux du corps ou avec ceux de l'âme; le glorieux Siméon ne voyait rien non plus du glorieux petit Jésus; à en juger même par les langes

dont il était enveloppé, et par le peu de personnes qui lui faisait cortège, il aurait dû le prendre pour le fils de quelque pauvre, plutôt que pour le fils du Père céleste. Mais l'Enfant lui-même se révéla au vieillard; ainsi Dieu se révèle à l'âme dans cette oraison, et elle le reconnaît, moins clairement toutefois, parce qu'elle ne comprend pas comment elle connaît. Elle voit seulement qu'elle est dans le royaume, ou du moins près du Roi qui doit le lui donner; mais elle est abîmée dans un si profond respect devant lui, qu'elle n'ose le lui demander.

C'est comme une défaillance intérieure et extérieure; on voudrait éviter jusqu'au moindre mouvement de l'homme extérieur, je veux dire du corps, on goûte un repos qui double les forces de l'âme; c'est le repos du voyageur, qui, se voyant presque au terme de sa course, s'arrête un peu pour reprendre haleine, et poursuit ensuite sa route avec une nouvelle ardeur. On éprouve un bien-être délicieux du corps et une grande satisfaction de l'âme; tel est le bonheur de l'âme de se voir auprès de la source, que sans même boire de ses eaux, elle se trouve désaltérée. Il lui semble qu'elle n'a plus rien à désirer : les puissances au repos voudraient rester toujours immobiles, le moindre de leurs mouvements pouvant troubler ou empêcher l'amour. Elles ne sont pas cependant perdues, puisqu'elles peuvent penser auprès de qui elles sont. Deux du moins sont entièrement libres, l'entendement et la mémoire. La volonté, elle, est captive, mais si, dans cette captivité, elle peut éprouver quelque peine, c'est de comprendre qu'il lui faudra devenir libre.

L'entendement voudrait ne contempler que ce divin objet et la mémoire ne s'occuper que de lui seul. Ils connaissent que c'est l'unique chose nécessaire, et que

toutes les autres ne servent qu'à les troubler. Ceux qui sont dans cette oraison voudraient que leur corps fût immobile, parce qu'il leur semble qu'au moindre mouvement ils vont perdre cette douce paix; c'est pourquoi ils n'osent se remuer. Ils ne parlent qu'avec peine, et une heure se passe à dire le *Pater* une seule fois. Ils sont si près de Dieu qu'un signe suffit; ils le comprennent et parce qu'ils l'entendent et parce qu'ils sont entendus de lui. Ils sont dans le palais près de leur Roi, et ils voient qu'il commence à leur donner son royaume. Il leur semble qu'ils ne sont plus en ce monde, et ils ne voudraient plus ni le voir ni l'entendre, mais Dieu seul. Rien ne les peine, ni ne leur paraît capable de les peiner. Enfin, pendant toute la durée de cette oraison, le torrent de délices qui coule dans leur âme, les enivre et les absorbe de telle sorte, qu'ils ne voient rien de plus à désirer, et qu'ils diraient volontiers avec saint Pierre : *Seigneur, faisons ici trois tentes.*

Quelquefois, souvent même, à mon avis, Dieu accompagne cette oraison d'une autre faveur, fort difficile à comprendre, à moins qu'on ne l'ait fréquemment reçue; celles d'entre vous, mes filles, à qui elle a été accordée, la comprendront facilement, et ce sera pour vous une grande consolation de savoir en quoi elle consiste. Quand cette quiétude est grande et se prolonge beaucoup, il me semble que si la volonté n'était pas unie à quelque objet, elle ne pourrait se conserver aussi longtemps dans cette paix. Il arrive en effet aux personnes favorisées de cette faveur, qu'elles sont un jour ou deux dans ce contentement, sans se comprendre elles-mêmes, mais avec cette vue très claire qu'elles ne sont pas tout entières à ce qu'elles font, et que le principal y manque, c'est-à-dire la volonté, laquelle, selon moi, est alors unie à son Dieu; quant

aux autres facultés de l'âme, la mémoire et l'entendement, elles sont libres, et plus actives, plus puissantes que jamais, mais seulement pour ce qui est du service de Dieu, car pour ce qui regarde les choses du monde, elles sont comme frappées d'impuissance et parfois de stupidité. C'est là une insigne faveur de la part de Dieu. Par elles se trouvent jointes la vie active et la contemplative. Tout ce qui est en nous s'emploie alors de concert au service du Seigneur : la volonté s'occupe à son ouvrage, c'est-à-dire à la contemplation, sans savoir de quelle sorte elle s'y occupe; l'entendement et la mémoire font l'office de Marthe; enfin Marthe et Marie vont ensemble.

Je connais une personne que Notre-Seigneur mettait souvent dans cet état; et comme elle ne savait pas s'en rendre compte, elle interrogea un grand contemplatif. Celui-ci répondit que tout cela était très possible, et qu'il lui en arrivait autant [1].

De cette grande satisfaction qu'éprouve l'âme dans l'oraison de quiétude, je conclus qu'à peu près pendant tout le temps de sa durée, la volonté doit s'y trouver unie à Celui qui est seul capable de la combler de bonheur. Comme je sais, mes filles, qu'il y en a quelques-unes d'entre vous que Notre-Seigneur, par sa seule bonté, a favorisées de cette oraison, je crois qu'il ne sera pas mal à propos de leur donner ici quelques avis sur ce sujet.

Qu'elles se gardent d'abord de la tentation suivante. Comme leur bonheur est si grand et qu'elles ne savent pas comment il leur est venu, mais qu'elles voient au

1. En marge de la copie de Tolède, la sainte ajouta ces mots : *Era el Padre Francisco de la Compañia de Jesus, que avia sido Duque de Gandia (y lo sabia bien por esperiencia), y dijo.* Cf. Ribera, *Vie de Sainte Thérèse*, liv. I, cap. 10.

moins que tous leurs efforts n'auraient pas suffi à l'obtenir, elles se figurent qu'il est en leur pouvoir de se maintenir en cet état, et, de crainte d'en troubler la douceur, elles ne voudraient même pas respirer. C'est là un excès de simplicité. De même que nous ne saurions faire venir le jour, de même nous ne pouvons empêcher la nuit de prendre sa place. Ainsi en est-il de l'oraison de quiétude. C'est une faveur entièrement surnaturelle, où notre activité n'est pour rien, où nos efforts ne sauraient atteindre. Le moyen d'en prolonger la durée, c'est de comprendre que nous n'y pouvons rien ajouter, que nous n'en pouvons rien retrancher non plus, que nous en sommes souverainement indignes, et que ce que nous avons uniquement à faire, c'est de la recevoir avec de vives actions de grâces, mais sans beaucoup de paroles, en imitant plutôt le publicain, qui n'osait pas même lever les yeux au ciel.

On fait bien alors de se tenir dans une plus grande solitude, afin que l'âme soit sous la main de Notre-Seigneur et qu'il y opère comme sur un fonds qui lui appartient. Durant cette oraison, c'est tout au plus si l'on doit se permettre quelques paroles de tendresse, de temps en temps; ainsi souffle-t-on doucement sur une chandelle, pour la rallumer quand elle vient de s'éteindre; le même souffle l'éteindrait, si elle brûlait encore. Je dis que ce souffle doit être doux, pour indiquer que ni le soin ni la quantité des paroles ne doit occuper la volonté.

Voici, mes chères filles, un second avis non moins important, c'est que vous ne devez point être surprises de vous trouver souvent, durant cette oraison, dans l'impuissance de vous servir de l'entendement et de la mémoire. Souvent, en effet, tandis que la volonté est dans cette tranquillité profonde, l'entendement est agité; ce qui se passe là lui paraît n'être pas dans sa maison; il

croit n'être lui-même qu'un hôte dans une demeure étrangère, il va d'un lieu à un autre, sans pouvoir se fixer, parce qu'il n'en trouve aucun qui le contente. Mais peut être mon esprit est-il le seul qui soit fait de cette sorte, et il n'en est pas ainsi des autres. C'est donc pour moi que je parle. Je l'avouerai, quelquefois je désire la mort, tant je souffre de ne pouvoir dompter la mobilité de mon entendement. En d'autres temps il s'arrête, comme s'il se plaisait dans la maison, et se joint à la volonté; les trois puissances alors sont d'accord et c'est un paradis. Ainsi en est-il quand deux époux s'aiment bien et que l'un ne veut jamais que ce qui plaît à l'autre; supposez le mari de mauvaise humeur, vous voyez le tourment qu'il donnera à sa femme.

Que la volonté donc, quand elle goûte cette quiétude, ne tienne pas plus compte de l'entendement que d'un fou. Elle ne saurait l'attirer à elle, sans se détourner un peu de son objet, et sans se troubler; dès lors son oraison se changerait en un travail pénible, où, au lieu de continuer de gagner, elle perdrait ce que Notre-Seigneur lui donnait sans aucun travail de sa part.

Voici une comparaison qui me semble très juste et que je vous prie de bien saisir. Dans l'oraison de quiétude, l'âme ressemble à un enfant à la mamelle et à qui sa mère donne le sein, mais en distillant le lait dans sa bouche, pour qu'il n'ait qu'à jouir, sans sucer lui-même. Ainsi la volonté s'enivre d'amour, sans travail aucun de l'entendement. Il plaît à Notre-Seigneur que, sans en avoir une pensée précise, elle connaisse qu'elle est avec lui; qu'elle boive donc le lait que Dieu lui met dans la bouche, et qu'elle en savoure la douceur; qu'elle sache que la main de Dieu lui fait cette grâce et qu'elle soit heureuse d'en jouir, mais qu'elle ne cherche à comprendre ni quand ni comment elle jouit, et qu'elle s'oublie elle-

même. Celui qui est auprès d'elle n'oubliera pas, lui, de pourvoir à tous ses besoins. Si elle s'engage, au contraire, dans une lutte avec l'entendement, pour le forcer à la suivre et à prendre sa part de ces jouissances, elle ne pourra suffire à tout, et quoi qu'elle fasse, le lait lui échappera de la bouche, et c'en sera fait pour elle de cet aliment divin.

Il y a cette différence entre l'oraison de quiétude et celle où l'âme tout entière est unie à Dieu, que dans celle-ci l'âme n'a pas même à avaler l'aliment divin; c'est Dieu qui le dépose en son intérieur, sans qu'elle sache comment. L'oraison de quiétude exige, semble-t-il, un léger travail; mais il est accompagné de tant de douceur qu'on ne le sent presque pas. Le seul tourment de l'âme vient de l'entendement : tourment qui n'existe pas, quand il y a union de toutes les trois puissances. Celui qui les a créées suspend alors leur action naturelle et les enivre d'un plaisir qui les tient toutes ravies, sans qu'elles sachent ni qu'elles puissent comprendre comment.

Quand l'âme se trouve dans l'oraison de quiétude, elle sent bien que la volonté jouit d'un bonheur calme et profond : mais elle ne peut dire en quoi il consiste. Tout ce qu'elle sait et avec une entière certitude, c'est que ce bonheur diffère souverainement de tous ceux d'ici-bas, et que l'empire du monde, joint à tous les plaisirs de la terre, ne font qu'effleurer la superficie et pour ainsi dire l'écorce de la volonté, tandis que le plaisir dont je parle la pénètre et la ravit jusque dans son centre.

Or, voici ce qu'on doit faire, dès qu'on sera parvenu à une oraison si élevée, et manifestement surnaturelle, comme je l'ai dit. Si l'entendement, ou plutôt l'imagination, s'emporte aux plus grandes extravagances du monde, on ne s'en mettra point en peine, mais on la traitera comme une insensée en se moquant de ses folies;

on demeurera dans son repos pendant qu'elle va et vient, la volonté est alors dame et maîtresse, et elle l'attirera à elle, sans que vous ayez à vous en mêler. Que si elle voulait l'enchaîner de vive force, elle verrait lui échapper l'empire qu'elle exerce sur elle, empire qui lui vient de cette divine nourriture : et ainsi toutes deux y perdraient au lieu d'y gagner.

« Qui trop embrasse, mal étreint », dit le proverbe, c'est, ce me semble, ce qui arrive ici. Ceux qui l'auront éprouvé le comprendront sans peine. Quant aux autres, je ne m'étonne pas que ceci leur paraisse obscur, et qu'ils trouvent cet avis inutile. Mais pour peu qu'on ait d'expérience, on le comprendra, on en profitera, et on bénira Notre-Seigneur de me l'avoir fait consigner ici.

Je dirai, en terminant ce sujet, que lorsqu'une âme est arrivée à cette oraison, elle a sujet de croire que le Père éternel lui a accordé sa demande, en lui donnant ici-bas son royaume. O heureuse demande où nous demandons un si grand bien sans le comprendre ! O heureuse manière de demander ! C'est pourquoi je désire, mes sœurs, que nous prenions bien garde à la manière dont nous récitons cette prière du *Pater noster*, et toutes les autres prières vocales. Une fois cette demande exaucée, nous vivrons dans un entier oubli des choses du monde ; car c'est le propre de Dieu, quand il entre dans une âme, d'en bannir toutes les créatures. Je ne prétends pas toutefois que tous ceux qui ont reçu cette faveur, doivent être déjà arrivés à un détachement absolu du monde ; mais je souhaite qu'ils reconnaissent au moins ce qui leur manque, qu'ils s'humilient, et tendent par de généreux efforts à se détacher de tout, parce qu'autrement ils n'avanceront jamais.

Lorsque Dieu donne à une âme de tels gages de son amour, c'est une marque qu'il la destine à de grandes

choses; et si elle est fidèle, les progrès seront rapides. Mais s'il voit qu'après communication de son royaume, elle revient aux pensées de la terre, Dieu ne lui fera point connaître les secrets de ce royaume; il ne lui accordera même que rarement une si précieuse faveur, et quand il daignera l'en gratifier, ce ne sera que pour peu de temps. Il peut se faire que je me trompe. Je vois toutefois, et je sais que cela se passe de la sorte. Et c'est, à mon avis, pour cette raison que, parmi les âmes arrivées à ce degré, il ne s'en trouve pas beaucoup qui aillent plus loin dans les voies spirituelles. Comme elles ne répondent pas, par leur fidélité, à une si grande grâce, et qu'au lieu de se préparer à la recevoir de nouveau, elles retirent au contraire leur volonté d'entre les mains de Dieu qui la regardait déjà comme sienne, pour l'attacher à des choses basses, Dieu va chercher ailleurs d'autres âmes qui l'aiment, et qu'il comblera davantage, sans toutefois enlever entièrement aux premières ce qu'il leur avait donné, pourvu qu'elles vivent avec une conscience pure.

Il est des personnes, et j'ai été de ce nombre, dont Notre-Seigneur attendrit le cœur, qu'il favorise de saintes inspirations, qu'il éclaire sur le néant des choses de ce monde, à qui enfin il donne son royaume, en les mettant dans cette oraison de quiétude, et qui néanmoins se rendent sourdes à sa voix. En voulez-vous savoir la cause? C'est qu'elles tiennent trop à dire, fort à la hâte, et par manière d'acquit, quantité d'oraisons vocales qu'elles ont résolu de réciter chaque jour. En vain Notre-Seigneur, comme je viens de le dire, met son royaume entre leurs mains, elles ne veulent pas le recevoir, mais elles s'imaginent qu'il vaut mieux réciter leurs oraisons vocales, et détournent ainsi leur attention de la faveur signalée que le divin Maître daigne leur faire.

Mes sœurs, ne vous conduisez point de la sorte; mais veillez sur vous, lorsqu'il plaira à Dieu de vous accorder une telle grâce. Considérez que ce serait perdre par votre faute un très grand trésor, et que vous faites plus, en prononçant de temps en temps quelques mots du *Pater*, qu'en le disant plusieurs fois en courant. Celui à qui vous adressez vos demandes est tout près de vous, et il ne manquera pas de vous écouter. Croyez-m'en, c'est là la véritable manière de louer et de sanctifier son nom; de cette sorte vous glorifiez le Seigneur comme des enfants qui sont déjà dans la maison de leur Père; vous le faites avec plus d'affection, avec plus de zèle et comme avec le besoin de le servir.

## CHAPITRE XXXIV

Sur ces paroles du Pater : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

Déjà le divin Maître a demandé pour nous à son Père, et nous a appris à demander des choses d'un tel prix, que tout ce que nous pouvons désirer en ce monde s'y trouve renfermé; déjà il nous a accordé une faveur plus grande encore, il nous a fait ses frères : voyons maintenant ce qu'il veut que nous donnions à son Père, ce qu'il lui offre pour nous, et ce qu'il demande de nous; car enfin des bienfaits si extraordinaires réclament de nous quelque retour.

O bon Jésus! comme vous demandez beaucoup pour nous, vous ne donnez pas peu non plus de notre part! En soi, ce présent n'est rien, comparé surtout à ce que nous devons et à la grandeur de notre dette et à la majesté de Dieu. Mais il est certain, ô mon Seigneur, que vous ne nous laissez pas les mains vides et que nous donnons tout ce qu'il nous est possible de donner, si nous disons de cœur comme de bouche : *Que votre volonté soit faite; et qu'elle soit faite sur la terre comme elle est faite au ciel!* Vous avez eu raison, ô notre bon Maître, d'adresser à votre Père la demande précédente, pour nous permettre de donner ce que vous promettez dans celle-ci en notre nom : nous ne l'aurions vraiment

pas pu autrement. Mais dès là que, sur votre prière, votre Père nous donne déjà son royaume, vous pourrez tenir parole et offrir ce que vous dites pour nous. La terre une fois devenue ciel, il sera en mon pouvoir d'accomplir votre volonté ; mais sans cela, Seigneur, en une terre aussi sèche et stérile que la mienne, la chose n'est pas possible : vous offrez vraiment beaucoup.

Quand je réfléchis à ce qui précède, j'admire vraiment certaines personnes qui n'osent demander à Dieu des croix, de peur qu'il ne les exauce à l'heure même. Je ne parle pas de ceux qui s'abstiennent de faire une telle prière par humilité, et parce qu'ils craignent de n'avoir pas assez de vertu pour bien souffrir ; je suis néanmoins convaincue que Celui qui leur donne un amour assez fort pour demander pareille épreuve de leur fidélité, leur donnera aussi la force de supporter cette épreuve. Mais je voudrais bien savoir de ceux qui n'osent faire à Dieu cette prière, par crainte d'être exaucés sur-le-champ, ce qu'ils lui demandent donc quand ils lui demandent que sa volonté s'accomplisse en eux. Ne lui disent-ils ces paroles que parce que tout le monde les dit, sans avoir dessein d'exécuter ce qu'ils disent? Que cela serait mal, mes sœurs ! Considérez que Jésus-Christ paraît ici comme notre ambassadeur, et qu'il a voulu s'entremettre entre son Père et nous, vous savez à quels frais. A nous dès lors d'accomplir ce qu'il a promis pour nous ; ou bien ne prions pas. Un autre raisonnement : sachez-le bien, mes filles, quelque parti que nous prenions d'être dociles ou rebelles à cette divine volonté, rien ne peut l'empêcher de s'accomplir sur la terre et dans les cieux. Suivez donc mon conseil, et, croyez-m'en, faites de nécessité vertu.

O mon Seigneur, quelle consolation pour moi, que vous n'ayez point fait dépendre d'une volonté aussi dé-

réglée que la mienne l'accomplissement de la vôtre! Soyez-en éternellement béni! que toutes les créatures vous en louent! que votre nom en soit à jamais glorifié! La belle chose, vraiment, que j'eusse tenu dans mes mains le sort de votre volonté! Maintenant, je vous fais librement le don de la mienne; à la vérité, c'est mon intérêt, car depuis longtemps l'expérience m'a prouvé combien il m'était avantageux de faire un plein et libre abandon de ma volonté entre vos mains.

O mes amies, quel profit pour nous de faire ce que nous promettons par ces paroles du *Pater!* Mais aussi quelle perte si nous manquons de l'accomplir! Avant de vous parler de ce profit, je veux mettre dans tout son jour la grandeur de l'offrande que vous faites à Dieu, quand vous lui dites : *Fiat voluntas tua.* De cette sorte, vous ne pourrez pas alléguer que vous avez été trompées, et que vous n'avez pas compris l'étendue de votre promesse. Gardez-vous d'imiter certaines religieuses qui promettent d'abord, et qui ensuite se dispensent de tenir, sur cette simple excuse qu'elles n'ont pas bien su ce qu'elles promettaient. Que cela arrive, je ne m'en étonne pas : rien de facile comme de dire qu'on remet sa volonté entre les mains d'un supérieur; mais quand on en vient à la pratique, on trouve que c'est la chose du monde la plus difficile, si on veut la faire comme on le doit. Ce n'est pas que nos supérieurs nous traitent toujours avec rigueur, quand ils nous voient faibles; mais quelquefois aussi ils conduisent de la même sorte les forts et les faibles. Il n'en est pas ici de même : Dieu sait ce que chacun peut souffrir; et dès qu'il voit une âme qui a de la force, il se hâte d'accomplir en elle sa volonté.

Je veux donc vous déclarer ou vous rappeler quelle est cette volonté de votre Père. Ne craignez pas que ce

soit de vous donner des richesses, des plaisirs, des hon neurs, ou d'autres biens aussi terrestres. Son amour pour vous est trop grand, et le présent que vous lui faites lui est trop agréable, pour qu'il le paie si peu. C'est son royaume qu'il veut vous donner, et même dès cette vie. Or, voulez-vous savoir comment il traite ceux qui, du fond du cœur, lui demandent que sa volonté soit faite sur la terre comme au ciel? Interrogez son divin Fils, car il lui fit cette même prière au jardin de Gethsémani. Comme il la lui adressait du fond du cœur, et en se soumettant à tout, voyez si son Père n'accomplit pas bien sa volonté en lui, le livrant aux angoisses, aux douleurs, aux injures, aux persécutions, à la mort enfin, et à la mort de la croix. Par la manière dont il a traité celui qu'il aimait le plus au monde, voyez, mes filles, quelle est la volonté de Dieu. Ce sont là les présents qu'il nous destine en ce monde, et qu'il nous dispense à proportion de l'amour qu'il a pour nous. A ceux qu'il aime plus, il en donne plus; et à ceux qu'il aime moins, il en donne moins. Il se règle aussi sur le courage qu'il voit en chacun de nous, et sur l'amour que nous lui portons. Il sait celui qui l'aime beaucoup capable de souffrir beaucoup pour lui, et celui qui l'aime peu capable de souffrir peu. Quant à moi, j'en suis convaincue, la mesurede notre force pour la souffrance est la mesure de notre amour : un grand amour porte de grandes croix, un petit n'en peut porter que de petites.

Ainsi, mes sœurs, si vous aimez Dieu, ne vous en tenez pas, vis-à-vis d'un si grand Roi, à des paroles de pure convenance, mais efforcez-vous d'accepter les souffrances qu'il voudra. Offrir autrement sa volonté ce serait montrer à une personne un diamant, le lui présenter, et la prier de le recevoir, et quand elle avance

la main pour le prendre, le retirer à soi pour le garder jalousement. Gardons-nous bien d'ajouter cette moquerie à celles que le divin Maître a daigné souffrir pour l'amour de nous. Ce motif seul doit suffire pour nous porter à mettre un terme à une dérision trop fréquente, hélas! puisqu'elle se renouvelle toutes les fois que nous disons ces paroles du *Pater noster*. Donnons-lui donc tout de bon ce diamant que nous lui avons si souvent offert, certaines que ce grand Dieu n'attend pour être généreux envers nous que ce don de notre volonté.

C'est beaucoup pour les personnes du monde d'avoir une véritable résolution d'accomplir ce qu'elles promettent. Mais quant à vous, mes filles, il ne doit point y avoir de différence entre promettre et tenir, entre les paroles et les actions; ainsi le faisons-nous, semble-t-il, dans l'état religieux. Mais souvent après avoir offert ce diamant et l'avoir même mis au doigt de Celui à qui nous l'offrons, il nous arrive de le retirer et de le reprendre. Nous montrons d'abord beaucoup de libéralité, mais ensuite nous devenons si avares, qu'il eût en quelque sorte mieux valu ne pas tant nous hâter de donner. J'ai voulu, mes filles, vous prémunir contre une pareille infidélité; aussi tous mes avis dans ce livre ne tendent qu'à établir ce principe : que nous devons nous abandonner entièrement à notre Créateur, n'avoir d'autre volonté que la sienne, et nous détacher des créatures. Comme je vous crois convaincues d'une vérité si importante, je n'en dirai pas davantage en ce moment.

Mais pour quelle raison le divin Maître se sert-il ici de ces paroles du *Pater!* C'est qu'il connaît l'immense avantage qu'il y a pour nous à accomplir la volonté de son Père. Par là, notre âme se dispose à atteindre en très peu de temps le terme de sa course, et à se désal-

térer aux eaux vives de la source dont j'ai parlé. Mais si nous ne donnons sans réserve notre volonté au Seigneur, afin qu'il en dispose entièrement à son gré, jamais il ne nous laissera boire à cette divine source.

C'est là cette contemplation parfaite dont vous m'avez priée de vous entretenir. Comme je l'ai déjà dit, nous n'y contribuons en rien, ni par effort, ni par industrie, ni par surcroît d'activité quelconque : toute action particulière trouble l'âme, et l'empêche de dire : *Fiat voluntas tua*. Accomplissez votre volonté en moi, Seigneur, selon toute l'étendue de votre bon plaisir. Si vous voulez que ce soit par des peines, donnez-moi la force de les supporter, et qu'elles viennent. Si vous ordonnez que ce soit par des persécutions, par des maladies, par des affronts, par les souffrances de la pauvreté, me voici devant vous, ô mon Père; je ne détournerai point le visage; non, je ne le puis pas. Votre divin Fils vous ayant offert ma volonté dans cette prière, où il vous offre celle de tous les hommes, je ne le ferai pas mentir. Mais pour que je fasse honneur à sa parole, donnez-moi, Seigneur, donnez-moi la grâce de ce royaume, qu'il vous a demandé pour moi. Enfin, Seigneur, disposez de votre servante selon votre sainte volonté, comme d'une chose qui est toute à vous.

O mes sœurs, quelle force n'a pas ce don de notre volonté, quand il est parfait et absolu! Il a un tel empire sur le cœur du Tout-Puissant lui-même, qu'il le détermine à ne faire qu'un avec notre bassesse, à nous transformer en lui, et à unir ainsi le Créateur à la créature. Voyez si vous ne serez pas bien payées, et si vous avez un bon Maître. Sachant par quel chemin on va au cœur de son Père, il nous l'enseigne, et nous dit par quels services nous pouvons lui plaire. Plus Dieu voit par nos œuvres que ce don de notre volonté est

sincère et absolu, plus il nous approche de lui, et plus il élève notre âme au-dessus des créatures, au-dessus d'elle-même, afin de la rendre capable de recevoir de grandes faveurs. Il met à si haut prix cette preuve de notre amour, qu'il ne cesse de nous en récompenser en cette vie; nous ne savons plus à la fin que désirer, et sa Majesté nous comble encore et encore et toujours. Ainsi, ne se contentant pas de cette union intime par laquelle il nous a rendus une même chose avec lui, ce Dieu d'amour commence à prendre ses délices dans notre âme, à lui découvrir ses secrets, à jouir enfin de la voir connaître son bonheur, et soupçonner un peu de sa félicité future. Il va plus loin encore; il lui fait perdre l'usage des sens extérieurs, afin que rien ne la distraie; c'est le ravissement.

Dieu commence alors à témoigner à l'âme tant d'amitié, que non seulement il lui rend la volonté, mais encore il lui donne la sienne propre; il prend plaisir à ce que cette âme si tendrement aimée commande à son tour, et, comme elle accomplit tous ses ordres, il fait lui-même tout ce qu'elle désire; il le fait même beaucoup mieux qu'elle ne le désire, parce qu'il est tout-puissant, qu'il peut tout ce qu'il veut, et qu'il veut toujours bien.

La pauvre âme au contraire, quoi qu'elle veuille, ne peut pas ce qu'elle veut; elle ne peut même rien que par un pur don de Dieu; et sa plus grande richesse consiste en ce que plus elle le sert, plus elle lui est redevable. Souvent elle se sent pressée du désir d'acquitter une partie de ses dettes envers lui, et elle s'afflige de se voir sujette à tant d'engagements, d'embarras et de liens que la prison de ce corps traîne avec elle. Mais elle est bien simple de s'en tourmenter, puisqu'il n'est en son pouvoir de donner à Dieu que ce qu'elle a reçu de lui. Ainsi, qu'elle reconnaisse avec humilité son impuissance, et ne pense

qu'à accomplir parfaitement ce qui dépend d'elle, qui est de lui livrer sa volonté tout entière. Tout le reste embarrasse une âme que Dieu a élevée à cet état, et ne fait que lui nuire au lieu de lui profiter. L'humilité seule peut alors quelque chose; non pas cette humilité acquise par la méditation, mais celle qui, dans la clarté même de la vérité, voit en un moment ce qu'elle n'eût pu découvrir par un pénible travail de plusieurs années : son néant, et la grandeur de Dieu.

Je termine par cet avis : ne pensez pas, mes filles, pouvoir arriver à cet état sublime par vos soins et par vos efforts. Vous y travailleriez en vain, et la dévotion que vous pourriez avoir auparavant, se refroidirait. Tout ce que vous avez à faire, c'est de dire avec simplicité et humilité, car c'est l'humilité qui obtient tout : *Fiat voluntas tua.*

## CHAPITRE XXXV

Sur ces paroles du Pater : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

Le bon Maître savait, comme je l'ai dit, toute la difficulté de l'offrande qu'il fait en notre nom ; il savait d'ailleurs quelle est notre faiblesse et comme elle va souvent jusqu'à feindre qu'elle ignore la volonté de Dieu. Sa compassion, comme notre faiblesse, demandait qu'il vînt à notre secours. Car enfin nous ne pouvons revenir sur l'offrande faite à Dieu de notre volonté. Mais quelles difficultés d'exécution ! Dites à un riche voluptueux que la volonté de Dieu est qu'il diminue les dépenses de sa table, pour que ceux qui meurent de faim aient au moins un peu de pain à manger ; il trouvera mille raisons pour ne pas comprendre cette obligation ou pour l'interpréter à sa fantaisie. Représentez à un envieux que la volonté de Dieu est qu'il aime son prochain comme lui-même, il s'impatientera et n'en tombera point d'accord. Dites à un religieux qui aime la liberté et les douceurs de la vie, qu'il est tenu de donner bon exemple ; que ce n'est point par de vaines paroles, mais par une promesse formelle et par un serment qu'il s'est engagé à accomplir la volonté de Dieu ; que cette volonté demande qu'il observe ses vœux ; qu'en donnant du scandale, il leur porte une

grave atteinte, quoiqu'il ne les viole pas entièrement; dites-lui enfin qu'ayant fait vœu de pauvreté, il doit la pratiquer sincèrement et que c'est là précisément ce que Dieu attend de lui : il n'y a pas moyen, en ce temps-ci, d'en amener quelques-uns à le vouloir. Que serait-ce si le Sauveur, en nous donnant le secours qu'il nous donne, n'avait fait en tout cela le plus difficile? Il y aurait à peine quelques âmes à vérifier cette parole qu'il a adressée, en notre nom, à son Père : *Fiat voluntas tua!*

Jésus, voyant donc nos besoins, inventa un admirable moyen, où il fit éclater les ineffables tendresses de son amour pour nous. En son nom, et au nom de tous ses frères, il adressa à son Père cette demande : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Pour l'amour de Dieu, mes sœurs, appliquons-nous à comprendre ce que demande pour nous notre bon Maître. Méditons-le attentivement, car il y va de la vie de votre âme, et il n'y a pas de comparaison entre ce que vous avez donné et ce que vous allez recevoir. Voici là-dessus une pensée qui me vient et que je soumets à de plus sages que moi. Notre bon Maître a considéré d'une part l'offrande qu'il a faite en notre nom et le devoir que nous avons de l'accomplir; il a vu d'autre part la peine que nous aurions à nous y résoudre, à cause de notre faiblesse et de cette pente qui nous entraîne en bas; il a vu aussi qu'avec un courage et un amour aussi peu ardent que les nôtres, seul l'exemple de son amour était capable de nous réveiller; encore faudrait-il que nous l'eussions sous les yeux non une fois ou deux, mais tous les jours. Pour tous ces motifs, il a résolu de rester avec nous sur cette terre. Mais comme c'était une chose si grave et de si haute importance, il a voulu que ce fût son Père lui-même qui nous l'accordât. Sans doute, n'étant qu'un avec lui et n'ayant qu'une même volonté, il savait que tout ce qu'il ferait sur la terre se-

rait agréé et ratifié par son Père dans le ciel; mais l'humilité du bon Maître était si grande, qu'il voulut en quelque sorte demander à son Père, dont il était l'amour et les délices, la permission de rester parmi nous. Il n'ignorait pas qu'en lui faisant cette demande, il lui demandait plus qu'il n'avait fait dans toutes les autres; car, au moment où il la lui adressait, il savait que non seulement les hommes devaient lui faire souffrir la mort, mais que cette mort serait accompagnée d'affronts, d'outrages de toute sorte.

O mon Seigneur! quel serait le père qui, nous ayant donné son fils, — et un tel fils, — et le voyant si maltraité de nous, se résoudrait à le laisser encore parmi nous, pour une passion de tous les jours? Pour sûr, mon Sauveur, aucun autre Père que le vôtre; et vous saviez bien à qui vous adressiez une pareille demande. O mon Dieu! quel excès d'amour dans le Fils! et quel excès d'amour dans le Père!

A la vérité, cela m'étonne moins de Jésus. Après avoir dit à son Père : *Que votre volonté soit faite,* il se devait à lui-même de l'accomplir. Or, comme il savait qu'en nous aimant comme lui-même il faisait ce que voulait son Père, il cherchait, coûte que coûte, les meilleurs moyens d'accomplir, dans toute sa plénitude, ce commandement de l'amour.

Mais vous, Père éternel, comment consentez-vous à voir votre Fils livré chaque jour à des mains indignes? Déjà vous l'aviez permis une fois, vous l'aviez bien voulu et vous avez vu comme il a été maltraité. Comment votre tendresse supporte-t-elle à présent de le voir chaque jour, oui, chaque jour, accablé d'injures? Quelles injures, hélas, lui sont épargnées dans le très saint sacrement? O Père éternel, faut-il donc que vous le voyiez aux mains de vos ennemis, et de quels enne-

mis! Quelles profanations lui font souffrir ces malheureux hérétiques!

O Seigneur éternel, comment pouvez-vous donc exaucer la demande de votre Fils et consentir à ses vœux? ne considérez pas son amour : pour accomplir votre volonté et pour nous procurer un si grand bien, il se laissera mettre en pièces chaque jour. C'est à vous, mon Dieu, de prendre garde aux intérêts de votre Fils, attendu que rien n'arrête son amour. Faut-il que tout ce qui nous est bon lui coûte si cher! Il se tait à tout, il n'a pas une parole pour lui, il n'ouvre la bouche qu'en notre faveur! Ne se trouvera-t-il donc personne qui prenne la défense de ce très aimant Agneau!

Ce qui me frappe, c'est que cette demande est la seule où notre divin Maître répète les mêmes paroles. Car après avoir prié son Père de nous donner ce pain de chaque jour, il ajoute : Donnez-nous le aujourd'hui. C'est comme s'il disait : Ce pain est déjà à nous, puisque le Père nous l'a donné en le livrant pour nous à la mort; qu'il ne nous soit pas ôté jusqu'à la fin du monde, mais qu'il reste à notre disposition chaque jour. A la vue d'une telle charité, que votre cœur, mes filles, se fonde de tendresse et s'embrase d'un nouvel amour pour votre Époux. Il n'y a pas un esclave qui avoue de bon cœur sa condition; et notre Jésus, lui, s'honore, dirait-on, de professer son esclavage. O Père éternel, quel n'est pas le mérite de cette humilité? Quel n'est pas ce trésor dont nous vous payons votre Fils! On le vend, nous le savons, trente deniers; mais on ne l'achète pas pour tous les trésors de la terre.

Admirons jusqu'où va l'amour de notre Maître dans cette demande du *Pater*. En tant qu'il possède notre nature, il se fait une même chose avec nous; et, en tant que maître de lui-même, il peut se donner à nous. C'est

pourquoi il dit : notre pain. Il ne met aucune différence entre lui et nous; mais c'est nous qui en mettons une, lorsque nous refusons de faire chaque jour à son Père, par les mains de ce Fils, le don de notre volonté propre.

## CHAPITRE XXXVI

Suite du même sujet.

En appelant le pain du *Pater* le pain de *chaque jour,* il semble que Notre-Seigneur l'entend de toute la suite des jours; pourquoi donc demande-t-il que ce pain quotidien nous soit donné *aujourd'hui?* Voici la pensée qui me vient là-dessus. Ce pain est notre pain de *chaque jour,* parce que nous le possédons déjà sur la terre et que nous le posséderons aussi dans le ciel, si nous savons mettre à profit la faveur que Notre-Seigneur nous fait d'habiter parmi nous; car son dessein, en demeurant avec nous, a été de nous aider, de nous animer, et par cette divine nourriture de nous rendre capables d'accomplir la volonté de son Père. *Aujourd'hui,* ajoutons-nous; que ce pain nous soit donné *aujourd'hui :* comme si nous disions pour un simple jour. C'est en effet la durée de ce monde, un simple jour, principalement pour ces malheureux qui se damnent et et qui ne jouiront pas de ce pain dans l'autre vie. Oh! la faute n'est pas à Dieu, s'ils se laissent vaincre, car Dieu ne cesse d'exciter leur courage jusqu'à la fin du combat. Ils seront donc sans excuse, et ils ne pourront se plaindre que le Père éternel les ait privés de ce pain des forts, au moment où ils en avaient le plus besoin.

Puisque ce n'est qu'un jour, le Fils demande à son

Père de le passer au service des siens. Donné et envoyé au monde par la seule volonté paternelle, il veut maintenant, par sa volonté propre, ne pas nous abandonner, mais demeurer sur cette terre pour une plus grande gloire de ses amis, et pour le châtiment de ses ennemis [1]. Il borne au jour d'aujourd'hui cette nouvelle demande.

Elle a été entendue. Le Père éternel nous laisse ce pain sacré de l'humanité de son Fils, et il nous le donne comme une manne qui aura tous les goûts que nous désirerons. Désormais, si ce n'est par sa faute, notre âme n'a plus à craindre de mourir de faim, elle est sûre de trouver dans le très saint sacrement toute la saveur et la consolation qu'elle voudra. Il n'y a plus ni peines, ni épreuves, ni persécutions qui ne deviennent légères, si nous commençons à goûter celles de Jésus.

Unissez, mes filles, vos prières à celles de ce divin Maître, et demandez au Père qu'il vous laisse votre Époux durant *ce jour*, et que vous ne soyez pas en ce monde sans lui. C'est assez, pour tempérer une pareille joie, qu'il reste si caché sous les apparences du pain et du vin ; pour qui n'aime que lui et n'a de consolation qu'en lui ces voiles sont un vrai supplice. Ah ! que du moins il vous reste, et qu'il vous dispose à le recevoir dignement.

Quant à l'autre pain, puisque vous vous êtes abandonnées sans réserve à la volonté de Dieu, ne vous en mettez point en peine, du moins durant votre oraison. Vous traitez alors de choses plus importantes. Il est d'autres temps pour travailler et pour pourvoir à votre entretien ; mais alors même évitez toute sollicitude et préoccupation d'esprit. Tandis que le corps vaque à un travail légitime, il faut que l'âme se repose. Laissez,

1 Ces derniers mots sont effacés.

comme il a été déjà dit fort au long, le soin du temporel à votre Époux, il s'en occupera toujours fidèlement.

Quand un serviteur entre au service d'un maître, il s'applique à lui donner pleine et entière satisfaction; de son côté le maître est obligé de nourrir son serviteur, tout le temps qu'il le garde à son service, sauf le cas pourtant où il devient tellement pauvre qu'il ne peut plus subvenir à son entretien et à celui de son serviteur. Ici vous n'avez rien de tel à craindre. Celui au service duquel vous vous êtes engagées, est et sera toujours riche et puissant. Eh bien! que vous en semble? le serviteur aurait-il bonne grâce à demander tous les jours à son maître la nourriture dont il a besoin? ne sait-il pas très bien qu'il est obligé de la lui donner, et qu'il n'aura garde d'y manquer? Et le maître ne pourrait-il pas lui répondre, avec justice, que le devoir d'un serviteur est de contenter en tout celui qu'il sert, et qu'il a tort d'accepter des soucis qui lui font tout faire de travers? Ainsi, mes sœurs, s'inquiète et demande qui voudra ce pain terrestre; pour nous, nous demandons au Père éternel d'être dignes de recevoir notre pain céleste. Et si à cause des voiles dont il se couvre, nous ne pouvons le contempler des yeux du corps, qu'au moins il se découvre aux yeux de notre âme, et lui révèle ses amabilités. C'est là pour elle une toute autre nourriture, pleine de joie et de délices, et qui soutient sa vie.

Pensez-vous que cette très sainte nourriture ne soutienne pas aussi les corps, et ne soit pas un remède efficace à leurs maux? Pour moi, je sais qu'elle a cette vertu. Je connais une personne qui, outre de grandes infirmités, éprouvait souvent de très vives douleurs en allant communier, et qui n'avait pas plus tôt reçu le pain de vie qu'elle sentait tous ses maux s'évanouir, comme si on les lui eût enlevés avec la main. Cela lui ar-

rivait très fréquemment; et en des souffrances très définies, où l'illusion, ce me semble, n'était pas possible. Mais les merveilles opérées par ce pain sacré, en ceux qui le reçoivent dignement, sont si notoires, que je m'abstiens d'en rapporter un grand nombre d'autres qui concernent cette personne; le récit m'en serait facile, attendu que j'étais au courant de tout ce qui lui arrivait et que je sais qu'il n'y avait point l'ombre de mensonge. A la vérité, Dieu lui avait donné une foi si vive, que lorsqu'elle entendait dire à certaines âmes qu'elles eussent voulu vivre au temps où Jésus-Christ, notre bien, était en ce monde, elle riait en elle-même, parce que cet adorable Sauveur, étant aussi réellement au milieu de nous dans le très saint sacrement de l'autel qu'il l'était alors au milieu des hommes, elle ne comprenait pas qu'on pût désirer davantage. Mais aussi, je sais de cette personne que, pendant plusieurs années, sans être encore très parfaite, elle ranimait tellement sa foi au moment de la communion, qu'elle voyait Notre-Seigneur aussi présent que si elle l'eût vu des yeux du corps entrer chez elle. Sûre de posséder alors son Dieu dans la pauvre demeure de son cœur, elle se détachait, autant qu'il était en elle, de toutes les choses extérieures, pour se renfermer avec lui. Elle s'efforçait de recueillir tous ses sens, pour leur faire connaître, en quelque sorte, le bien ineffable qu'elle possédait, ou plutôt pour les empêcher d'embarrasser l'âme, tout appliquée à le considérer. Elle se tenait en esprit à ses pieds, et elle pleurait avec Madeleine comme si elle l'eût vu des yeux du corps dans la maison du pharisien. Quand la dévotion sensible lui manquait, il lui suffisait de la foi qui lui disait qu'il était bien là.

Qui pourrait en effet, à moins d'un stupide aveuglement, douter que Dieu ne soit alors véritablement au

dedans de nous? Ce n'est plus ici une simple représentation, comme lorsque à l'aide de l'imagination nous nous représentons Jésus-Christ en croix ou dans quelque autre mystère de sa passion : c'est la réalité, c'est Jésus-Christ même actuellement présent, en sorte qu'il n'est plus nécessaire d'aller le chercher ailleurs et loin de nous; il est au dedans de nous, et il y demeure tant que la chaleur naturelle n'a pas consumé les accidents du pain. Puisque nous le savons, approchons-nous de lui.

Si, lorsqu'il était dans le monde, il guérissait les malades par le seul contact de ses vêtements, pouvons-nous douter qu'il n'accorde à notre foi ou des miracles ou des faveurs quelconques, quand il est au dedans de nous, quand il demeure dans notre maison? Non, sa Majesté n'a pas coutume de lésiner avec des hôtes qui le reçoivent bien.

Peut-être éprouvez-vous quelque regret de ne pas le voir des yeux du corps. Vous ne songez pas que notre condition présente ne comporte pas cette vision. Autre chose est en effet son état mortel d'autrefois, et autre chose son état glorieux d'aujourd'hui. Qui donc, avec une pauvre nature comme la nôtre, tiendrait devant cette gloire? Le monde pourrait-il en soutenir l'éclat? Et qui voudrait rester en ce monde, quand la vue de cette éternelle Vérité nous montrerait à découvert le néant et le mensonge de tout ce que nous estimons ici-bas? Si ce grand Dieu nous apparaissait dans sa majesté, comment une pauvre pécheresse comme moi, qui l'ai tant offensé, oserait-elle rester si près de lui? Mais sous l'apparence de ce pain, j'ose traiter avec lui ; et c'est comme si le roi se déguisait pour nous convier, par ce déguisement lui-même, à négliger avec lui les égards et les respects ordinaires. Qui oserait autrement, je le répète, s'approcher de lui avec tant de

tiédeur, avec tant d'indignité, avec tant d'imperfections? Oh! que nous savons peu ce que nous demandons, quand nous demandons de le voir; et que sa sagesse a mieux compris nos intérêts! Malgré ce voile, il ne laisse pas de se découvrir à ceux qu'il connaît devoir tirer profit de sa présence; et s'il ne se montre pas aux yeux du corps, il se montre à ceux de l'âme, soit par de grands sentiments intérieurs, soit de plusieurs autres manières.

Demeurez de bon cœur avec lui, mes filles, et ne perdez pas cette heure qui suit la sainte communion; c'est un temps excellent pour négocier vos intérêts spirituels. S'il arrive que l'obéissance vous appelle ailleurs, laissez votre âme avec le divin Maître. Mais si vous portez aussitôt votre pensée sur un autre objet, si vous ne faites aucun cas de lui, si vous oubliez qu'il est en vous, comment pourrait-il se faire connaître à votre âme? Je le répète, c'est un temps souverainement précieux que cette heure qui suit la communion : le divin Maître se plaît alors à nous instruire; prêtons l'oreille, et, en reconnaissance de ce qu'il daigne nous faire entendre ses leçons, baisons-lui les pieds, et conjurons-le de ne pas s'éloigner de nous. Si vous jetez, en ce moment, la vue sur une image de Jésus-Christ, qui excite en vous ces sentiments, ne faites pas la sottise de le quitter pour regarder son image. C'est comme si quelqu'un possédant le portrait d'une personne qui lui est chère, et recevant sa visite, la laissait là, sans lui dire un mot, pour aller s'entretenir avec son portrait. Mais savez-vous en quel temps il est utile de recourir à un tableau de Notre-Seigneur (je le fais moi-même avec un plaisir infini), c'est lorsque ce divin Maître s'éloigne de nous, et nous le fait sentir par beaucoup de sécheresses. Quelle consolation alors d'avoir devant les

yeux l'image de Celui que nous avons tant de motifs d'aimer; je voudrais que notre vue ne pût se porter nulle part sans la rencontrer. Et quel objet plus saint, plus fait pour charmer les regards, que l'image de Celui qui a tant d'amour pour nous, qui est le principe de tous les biens? Oh! malheureux sont ces hérétiques qui, par leur faute, ont perdu cette consolation et tant d'autres!

Puisque Jésus-Christ lui-même est au dedans de vous, dès que vous avez reçu la sainte Eucharistie, fermez les yeux du corps pour ouvrir ceux de l'âme, et regardez-vous au cœur [1]. Je vous l'ai déjà dit, je vous le répète encore, je ne me lasserai point de vous le dire : si vous prenez cette habitude, chaque fois que vous communiez, si vous faites en sorte de vous conserver assez pures, pour qu'il vous soit permis de communier souvent, il ne se cachera pas tellement, qu'il ne se révèle à votre âme d'une manière ou d'une autre et en proportion du désir que vous aurez de le voir; et vous pouvez même le souhaiter avec une telle ardeur, qu'il se découvre entièrement à vous.

Mais si nous ne faisons pas cas de lui, si au moment même où nous le recevons, nous le quittons pour nous occuper de choses inférieures, que doit-il faire? Est-ce à lui de nous en retirer par force, de nous contraindre à le regarder, pour qu'il se révèle à nous? Non certes : il n'a pas tant gagné que cela à se montrer aux hommes à découvert, et à leur dire clairement qui il était; quelques-uns à peine crurent en lui. La faveur qu'il nous fait à tous, de vouloir que nous soyons assurés de sa présence dans le très saint sacrement, doit nous suffire; quant à se montrer sans voiles, quant à

1. *Miraros al corazon.*

communiquer ses grandeurs et à prodiguer ses trésors, il ne le fait qu'à ses amis, à ceux qui l'appellent de toute l'ardeur de leurs désirs. Mais si quelqu'un n'est pas pour Notre-Seigneur un ami véritable, s'il ne s'approche pas pour le recevoir en ami, après une préparation où il a mis tout son cœur, que celui-là ne l'importune pas pour obtenir qu'il se manifeste à lui. Il y en a qui prennent à peine le temps de satisfaire au précepte de la communion pascale, et aussitôt sortant de leur intérieur ils se hâtent d'en faire sortir Jésus-Christ. Tel est leur attachement aux affaires, aux occupations, aux embarras du siècle, qu'il leur semble urgent d'agir et de vider leur demeure de celui qui en est le Maître.

## CHAPITRE XXXVII

### Fin du même sujet.

L'importance du sujet m'a fait revenir et m'étendre sur un point que j'avais touché en parlant de l'oraison de recueillement : je veux dire la haute convenance de rentrer en nous-mêmes et de nous tenir seules avec Dieu après la sainte communion. Les jours où vous entendez la messe sans communier sacramentellement, faites une communion spirituelle, vous le pourrez toujours et vous en retirerez le plus grand fruit; vous pourrez aussi vous recueillir et rester au dedans de vous, comme je l'ai dit plus haut. L'amour de Notre-Seigneur s'imprime ainsi merveilleusement dans nos âmes. Chaque fois que nous nous disposons à le recevoir, il nous donne quelque grâce, et se communique à nous de diverses manières toutes mystérieuses. Quand on est devant le feu, quelque ardent qu'il soit, si on ne s'approche pas et qu'on ne tende pas les mains, on se chauffe mal, bien qu'on ait moins froid cependant que si l'appartement n'avait pas de feu. Mais il en va tout autrement du feu divin : avec la seule volonté de s'en approcher, avec la disposition seule de désirer chasser le froid, il suffit de quelques moments passés auprès de Notre-Seigneur

pour être pénétré d'une chaleur qui durera plusieurs heures [1].

Si dans le principe vous ne vous trouvez pas bien de cette pratique, sachez que le démon en peut être cause; comme il sait le dommage qui lui en reviendra, il essaiera de vous en détourner par des troubles et des angoisses de cœur, et il cherchera à vous persuader que vous trouverez plus de dévotion en d'autres exercices de piété. Tenez ferme, et prouvez ainsi à Notre-Seigneur combien vous l'aimez. Souvenez-vous que peu d'âmes ont le courage de l'accompagner, et de le suivre dans la souffrance; endurons quelque chose pour lui; sa Majesté nous le rendra. Souvenez-vous encore du nombre si grand de personnes qui non seulement ne veulent pas demeurer avec lui, mais qui le chassent grossièrement de chez elles. Sachons donc lui faire connaître, par quelque courage à souffrir avec lui, que nous voulons, nous, rester en sa présence. Puisqu'il n'est rien qu'il ne souffre et qu'il ne soit prêt à souffrir pour trouver une âme disposée à le recevoir et à le retenir chez elle avec amour, soyez vous-même cette âme-là. S'il n'y en avait aucune dans ces dispositions, son Père ne pourrait vraiment pas permettre qu'il demeurât parmi nous. Mais il est si bon ami à ses amis, si bon Maître à ses serviteurs, qu'il le laisse vaquer comme il veut à une œuvre, où resplendit si parfaitement son amour envers son Père et envers nous.

Père saint, qui êtes dans les cieux, vous ne pouviez sans doute refuser à votre Fils une faveur qui devait être pour nous la source de tant de biens. Il vous a demandé de rester avec nous; et vous y avez consenti, vous avez tout accepté. Mais permettez-moi de le dire

1. « Il suffit qu'une petite étincelle jaillisse sur elle pour l'embraser tout entière. » (Esc.)

encore, ce Fils bien-aimé, toujours muet pour sa propre cause, ne trouvera-t-il pas quelques voix qui s'élèvent pour lui ? Osons lui prêter les nôtres, mes filles. C'est de la hardiesse, je l'avoue, avec notre misère si grande; mais le divin Maître, ne l'oublions pas, nous commande lui-même de prier. Allons donc par obéissance, et au nom même de notre Jésus, présentons-nous à son Père; puisque Jésus a mis le comble à ses bienfaits en demeurant au milieu des pécheurs, supplions ce bon Père de ne pas permettre qu'il y soit traité plus longtemps d'une manière indigne. Puisque Jésus nous a donné dans l'Eucharistie un si excellent moyen de l'offrir et de l'offrir encore en sacrifice, que le Père, en retour de cette offrande précieuse, mette fin aux outrages, aux profanations qui se commettent dans tous les lieux où le très saint sacrement se trouve entouré d'hérétiques; les églises y sont renversées, les prêtres mis à mort, les sacrements abolis! Quelle est cette patience, mon Seigneur et mon Dieu? Ou faites finir le monde, ou mettez un terme à de si grands maux. Toutes misérables que nous sommes, nos cœurs se brisent à un tel spectacle. Père éternel, je vous en supplie, vous-même n'en soutenez pas plus longtemps la vue. Arrêtez ce feu, Seigneur; car si vous le voulez, vous le pouvez. Considérez que votre Fils est encore dans ce monde. Au nom du respect dû à sa personne, faites cesser tant d'indignités, d'abominations, de souillures; ni sa beauté, ni son adorable pureté ne méritent qu'il se commette, dans les demeures où il habite, de pareilles profanations. Exaucez notre prière, Seigneur, non pour l'amour de nous, nous n'en sommes pas dignes, mais pour l'amour de votre Fils. Nous n'avons garde, pour le soustraire à tant d'insultes, de vous demander qu'il cesse d'être avec nous; et que deviendrions-nous sans

lui? N'est-il pas ici-bas, contre toutes vos colères, le gage unique de nos espérances? Il doit y avoir, Seigneur, un remède à ce mal; plaise à votre Majesté de l'appliquer.

O mon Dieu, que n'ai-je le droit de vous importuner, que ne puis-je invoquer, pour obtenir cette grâce, de longs et fidèles services : vous les prendriez en considération, vous qui n'en laissez aucun sans récompense. Mais, hélas! Seigneur, je n'ai rien fait de pareil; c'est plutôt moi, peut-être, qui ai provoqué votre courroux; ce sont mes péchés qui ont attiré de si grands malheurs. Que me reste-t-il donc, ô mon Créateur, si ce n'est de vous présenter ce pain sacré, de vous en faire don, après l'avoir reçu de vous, et de vous conjurer, par les mérites de votre Fils, de m'accorder une grâce qu'il a méritée en tant de manières? Eh bien, ne différez plus, Seigneur, ne différez plus; faites que cette mer courroucée se calme, que cette grande tempête qui agite le vaisseau de l'Église, s'apaise; enfin, mon Seigneur, sauvez-nous, car nous périssons.

## CHAPITRE XXXVIII

Sur ces paroles du *Pater : Dimitte nobis debita nostra.*

Notre bon Maître voit à présent que ce pain céleste nous rend, si nous n'y mettons pas de faute, tout facile, et que nous pouvons très bien procurer, comme nous l'avons dit à son Père, l'accomplissement de sa volonté en nous : il ajoute donc à sa prière les paroles suivantes : *Dimitte nobis debita nostra,* et demande que son Père nous pardonne comme nous pardonnons. Remarquez, mes sœurs, qu'il ne dit point : *comme nous pardonnerons,* afin de nous faire comprendre que celui qui vient de demander un don aussi précieux que le précédent, et qui a soumis à la volonté de Dieu sa volonté propre, doit avoir déjà pardonné. Il dit donc : *comme nous pardonnons,* et nous enseigne par là que celui qui a dit à Dieu : *Fiat voluntas tua,* doit avoir déjà tout pardonné, ou du moins être résolu à le faire.

C'était pour les saints, vous le savez, un sujet de joie que les persécutions et les injures, parce qu'elles leur fournissaient un moyen d'offrir quelque chose à Dieu en retour de ce qu'ils lui demandaient. Mais une pauvre pécheresse comme moi, que pourra-t-elle offrir, elle qui a eu si rarement occasion de pardonner et qui a besoin de tant de pardons? C'est là, mes sœurs, un sujet digne de considération : qu'une grâce aussi précieuse

que le pardon divin de ces fautes, qui méritaient le feu éternel, dépende d'une condition insignifiante comme le pardon que nous pouvons donner nous-mêmes, un pardon qui n'a presque pas d'objet. Oh! Seigneur, c'est bien gratuitement que vous nous pardonnez et votre miséricorde tombe tout à fait bien. Béni soyez-vous de me supporter telle quelle et sans que j'aie même à remplir la condition mise par votre Fils au pardon de tous les autres. Mais d'autres peut-être me ressemblent qui ne comprennent pas cette conclusion. S'il y a de ces personnes, je les conjure en votre nom, ô mon Maître, qu'elles méprisent donc ces riens que l'on appelle injures et ces prétendus points d'honneur qui nous occupent, comme leurs maisonnettes de paille occupent les petits enfants. O mon Dieu, s'il nous était donné de savoir ce que c'est que le véritable honneur et en quoi consiste sa perte! Ceci n'est pas pour nous précisément; il serait vraiment trop malheureux que des religieuses n'eussent pas compris déjà cette vérité; mais je pense à moi et au temps où je faisais cas de l'honneur, sans savoir ce que c'était, me laissant, comme les autres, emporter par le courant. De quelles choses alors je m'offensais! Que j'en ai de honte maintenant! Je n'étais cependant pas du nombre des personnes les plus susceptibles en cette matière; mais je me trompais sur le point capital, parce que je n'estimais pas, je n'appréciais pas l'honneur qui est utile, j'appelle ainsi celui qui profite à l'âme. Oh! qu'il avait raison celui qui a dit qu'honneur et profit n'allaient pas de compagnie! J'ignore s'il l'a dit dans ce sens; mais il demeure vrai au pied de la lettre, que le profit de l'âme et ce que le monde appelle honneur ne peuvent jamais se trouver ensemble. En vérité, il règne dans le monde sur ce sujet un renversement d'idées qui effraie. Béni soit le Seigneur qui nous en a retirées!

Mais sachez, mes sœurs, que le démon ne nous oublie pas. Jusque dans les monastères il invente des points d'honneur, il établit des lois d'après lesquelles des religieuses montent et descendent en dignités, comme dans le siècle. Les gradués des écoles ont, paraît-il, à honorer leurs degrés : celui, par exemple, qui est arrivé à professer la théologie ne peut point s'abaisser à une chaire de philosophie, il se croirait blessé ; l'honneur veut que l'on monte, sans jamais descendre. Et quand bien même l'obéissance le lui commanderait, il ne laisserait pas de voir dans cet ordre une atteinte à ses droits ; d'autres prendraient parti pour lui, soutenant qu'on lui fait injure ; et le démon leur découvrirait bientôt mille arguments pour établir que, même d'après la loi de Dieu, cet homme a raison. De même sans doute en religion. Si une personne a été prieure, elle est inamovible et ne peut descendre à un emploi inférieur. Si une personne est plus âgée, il faut qu'on ait pour elle toute sorte de prévenances. Pour ce dernier point, l'on y est fidèle, souvent même l'on s'en fait un mérite devant Dieu, parce qu'il est prescrit par la règle. En vérité, il y aurait de quoi rire s'il ne fallait en pleurer : la règle commande-t-elle donc de ne pas garder l'humilité ? La règle prescrit l'ordre et les convenances. Mais moi, je ne dois pas être si jalouse de ces égards, que je tienne plus à ce point de la règle qu'à beaucoup d'autres, observés peut-être imparfaitement. Je ne dois pas faire consister toute la perfection dans ce seul point : d'autres d'ailleurs veilleront à ce qu'il soit observé, si de mon côté je n'en suis point en peine. Voici ce qui arrive : toujours portées à monter, quoique ce ne soit point là le chemin du ciel, nous ne pouvons nous résoudre à descendre [1].

1. « Dieu nous délivre des monastères où existeraient ces points d'honneur ; Dieu n'y est jamais honoré. »

O Seigneur, Seigneur! n'êtes-vous pas tout ensemble et notre modèle et notre maître? Oui, sans doute. Eh bien, où avez-vous mis votre gloire, ô vous qui êtes notre glorificateur[1]? L'avez-vous perdue en vous humiliant jusqu'à la mort? Non, Seigneur; c'est par là, au contraire, que vous nous avez tous élevés. Oh! pour l'amour de Dieu, mes sœurs, ne prenons pas ce chemin-là; nous nous perdrions, parce qu'on s'égare dès les premiers pas. Dieu veuille qu'il ne se perde pas quelque pauvre âme par attachement à ces vils points d'honneur, et par ignorance de l'honneur véritable. Quoi! nous croirions avoir beaucoup fait en pardonnant une de ces bagatelles qui n'était ni une injure, ni un affront, ni rien du tout; et absolument comme si nous avions fait merveille, nous nous imaginerons que Dieu nous doit le pardon, parce que nous avons pardonné! Faites-nous voir, ô mon Dieu, que nous ne nous connaissons pas nous-mêmes; que nous nous présentons devant vous les mains vides; et pardonnez-nous nos fautes, par un pur effet de votre miséricorde.

Mais combien Dieu apprécie donc que nous nous aimions les uns les autres! Jésus aurait pu présenter à son Père d'autres motifs. Il aurait pu lui dire: Pardonnez-nous, Seigneur, parce que nous faisons de rudes pénitences, parce que nous prions et nous jeûnons beaucoup; parce que nous avons tout abandonné pour vous. Pardonnez-nous, parce que nous vous aimons d'un grand amour, et que nous sommes prêts à faire pour vous le sacrifice de la vie. Non, je le répète, il ne dit ni cela, ni rien de semblable, mais seulement parce que nous pardonnons. C'est qu'il a vu sans doute combien nous sommes attachés à ce misérable honneur et que rien ne

1. *Honrador nuestro.*

nous coûte plus que d'en faire le sacrifice, mais que rien non plus n'est aussi agréable à son Père : il a pris alors le parti de le dire dans sa prière et de l'offrir en notre nom.

Remarquez bien encore une fois, mes sœurs, que, par ces paroles : *comme nous pardonnons,* Notre-Seigneur indique que c'est chose déjà faite.

La remarque en effet me paraît de grande importance. Quand une âme a réellement reçu de Dieu les faveurs qui accompagnent la contemplation parfaite, non seulement elle sera déterminée à pardonner, mais elle pardonnera de fait quelque injure que ce soit, si grave qu'elle puisse être. Quant à ces bagatelles que nous appelons injures, elles n'arrivent pas même jusqu'à ces âmes que Dieu approche de lui dans une oraison si sublime. Ces âmes sont aussi indifférentes à l'estime qu'au mépris; je me trompe, l'honneur leur cause beaucoup plus de peine que le déshonneur; et le repos et les délices plus que la souffrance. Une fois que Dieu, dès cet exil, les a mises en possession de son royaume, elles ne veulent plus du royaume de ce monde; elles savent qu'elles régneront d'une manière d'autant plus haute, qu'elles auront plus d'horreur de toutes les joies du siècle, elles connaissent déjà par expérience quels trésors elles gagnent, et quels progrès elles font en souffrant pour Dieu. Aussi est-il rare que Dieu fasse goûter les délices extraordinaires de la contemplation à d'autres qu'à des âmes qui ont généreusement souffert pour son amour. Les croix des contemplatifs étant si pesantes, comme je l'ai dit plus haut, Dieu n'en charge que des âmes bien éprouvées.

De telles âmes, mes sœurs, ayant une parfaite connaissance du néant du monde, ne s'arrêtent guère à rien de ce qui passe. Dans un premier moment, il est

vrai, une grande injure, une croix pesante, peuvent les affliger; mais elles n'ont pas plus tôt commencé à les sentir, que la raison vient à leur secours, et dissipe toute leur peine. Que dis-je? elles tressaillent de joie, en voyant cette occasion que Dieu leur offre d'obtenir de lui, en un jour, plus de grâce et de gloire qu'elles n'auraient pu en espérer en dix ans de travaux, dont elles auraient elles-mêmes fait choix.

Je puis affirmer que cela est fort ordinaire; j'en ai acquis la certitude par les entretiens intimes que j'ai eus avec un grand nombre de contemplatifs. On n'apprécie pas plus dans le monde l'or et les pierreries qu'ils n'apprécient, eux, et qu'ils ne désirent les tribulations; ils savent que c'est par elles qu'ils doivent s'enrichir. Ces personnes sont très éloignées d'avoir, en quoi que ce soit, bonne opinion d'elles-mêmes; elles sont bien aises que l'on connaisse leurs péchés, et prennent même plaisir à les dire quand elles voient qu'on a pour elles de l'estime. Elles n'ont pas d'autre sentiment au sujet de leur haute naissance, parce que cette noblesse, elles le savent bien, ne les avance pas dans le royaume éternel.

Peut-être se féliciteraient-elles d'un nom illustre, s'il devait servir à un plus grand honneur de Dieu. Hors ce cas, elles souffrent d'être estimées plus qu'elles ne valent, et ce n'est point avec peine, mais avec plaisir, qu'elles détrompent ceux qui ont d'elles une opinion trop favorable. Telles sont enfin, et telles doivent être les âmes à qui Dieu fait cette grâce d'amour et d'humilité, que si l'honneur de Dieu doit y gagner, elles s'oublient elles-mêmes absolument, elles ne comprennent plus qu'on s'offense de rien, ou qu'on puisse se croire injurié. A la vérité, ces grands effets ne se rencontrent que dans les âmes déjà arrivées à une haute perfection, et auxquelles Notre-Seigneur fait habituellement la

grâce de les approcher de lui par la contemplation parfaite.

Mais quant au premier point, qui est de se résoudre à souffrir des injures, quoiqu'on en ressente de la peine, j'estime que celui que Dieu élève jusqu'à l'union obtient en peu de temps ce bonheur. S'il ne l'obtient pas, si par l'oraison il ne se sent pas affermi dans cette résolution, il a sujet de croire que ce qu'il prenait pour une faveur de Dieu, n'est qu'une illusion de l'esprit de ténèbres qui le flatte et veut le persuader de son mérite. Il peut néanmoins arriver que lorsque Dieu ne fait que commencer à donner ces grâces, l'âme ne possède pas encore cette force dont je parle; mais je dis que s'il continue à la favoriser, elle acquerra cette force en peu de temps, sinon dans les autres vertus, au moins dans celle de pardonner les offenses.

Non, je ne puis le croire, une âme qui approche ainsi de celui qui est la miséricorde même, qui voit, à cette lumière, et ce qu'elle est et ce que Dieu lui a pardonné, ne peut pas ne pas pardonner sur-le-champ, et refuser une véritable affection à celui qui l'a offensée. En voici la raison : cette âme, ayant devant les yeux les grâces que Dieu lui a faites, y voit de telles preuves de l'amour divin, qu'elle est heureuse des occasions de rendre amour pour amour. Je le répète, je connais plusieurs personnes que Dieu élève à des états surnaturels, et à l'oraison ou contemplation dont j'ai parlé; mais quoique je remarque en elles d'autres imperfections et d'autres défauts, jamais je ne les ai vues faillir le moins du monde en ce qui regarde le pardon des offenses, et je ne crois pas que cela puisse arriver, si ces faveurs viennent véritablement de Dieu. Celui donc qui reçoit de pareilles grâces et de plus grandes encore, doit observer si les progrès de ses vertus sont correspondants; s'il ne

le constate point, il a un très grand sujet de craindre, il doit croire que ces consolations ne viennent point de Dieu qui ne manque jamais, lui, d'enrichir l'âme qu'il visite. Voici qui est sûr : Les faveurs et les délices durent peu, mais le passage de Dieu et les effets qui en restent dans l'âme se font vite connaître. Ainsi, comme notre divin Sauveur sait que le résultat de ces faveurs est le pardon des offenses, il ne craint pas de nous faire dire en termes exprès à son Père, que nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.

## CHAPITRE XXXIX

Excellence particulière du *Pater*.

Quelle sublime perfection dans cette prière évangélique! et comme on y découvre la sagesse de son divin auteur! Nous ne saurions lui en rendre de trop vives actions de grâces. Chacune de vous, mes filles, peut prendre pour elle cette prière, et s'en servir selon le besoin particulier de son âme. J'admire comment, en si peu de paroles, elle renferme tout ce qu'on peut dire de la contemplation et de la perfection. On n'a plus besoin, ce semble, d'aucun autre livre, il suffit d'étudier celui-là. En effet, jusqu'ici Notre-Seigneur nous a enseigné tous les modes d'oraison et de haute contemplation, depuis l'oraison mentale jusqu'à la quiétude et l'union. En vérité, si j'avais le talent d'écrire, je pourrais, sur un fondement si solide, faire tout un traité de l'oraison. A l'endroit où nous sommes arrivées, ainsi que vous venez de le voir, Notre-Seigneur commence à nous faire connaître les effets que produisent en nous ces faveurs, quand elles procèdent véritablement de lui.

Je me suis demandé pourquoi le divin Maître ne s'est pas expliqué plus clairement sur des choses si hautes et si mystérieuses, de manière au moins à être compris de tous. En voici, ce me semble, la raison : cette prière devant être la prière commune de tous les chrétiens, il fal-

lait que chacun pût en appliquer les termes à ses intentions, il fallait aussi que chacun eût la consolation de croire qu'il en avait tout le sens ; c'est pourquoi il a voulu y laisser une certaine confusion. Ainsi, les contemplatifs, qui ne souhaitent aucun des biens terrestres, et les âmes qui se sont données à Dieu sans réserve lui demandent par cette prière les faveurs du ciel, que la grande bonté de Dieu peut donner sur la terre. Ceux qui se sont engagés dans le monde demandent à Dieu, pour eux et pour leurs familles, le pain terrestre et les autres nécessités de la vie, conformément à leur état, et leur demande est aussi juste que sainte. Remarquons pourtant que le don de notre volonté et le pardon des offenses sont deux obligations qui nous regardent tous. A la vérité, il y a, comme je l'ai dit, du plus et du moins. Les parfaits donnent parfaitement leur volonté, et pardonnent aussi parfaitement. Quant à nous, mes sœurs, nous ferons ce que nous pourrons. Le divin Maître reçoit tout ce que nous lui offrons. Il semble qu'il ait conclu, en notre nom, comme un pacte avec son Père : Seigneur, faites cela, et mes frères feront ceci.

D'ailleurs nous sommes bien assurés que Dieu tiendra parole. Quelle fidélité que la sienne à payer ses dettes et à les payer sans mesure ! Pour mériter ses largesses, que faut-il ? Qu'il nous entende dire une seule fois cette oraison avec un désir sincère d'accomplir ce qu'elle exprime. Dieu aime infiniment, dans nos rapports avec lui, la vérité, la franchise, la clarté ; il veut que nous disions ce qui est au fond de notre cœur et non autre chose : quand nous traitons avec lui de la sorte, il nous donne toujours au delà de nos demandes.

Notre-Seigneur connaît toute l'étendue de la libéralité de son Père, et il sait les admirables faveurs dont il se plaît à combler les âmes qui le prient avec les excel-

lentes dispositions que je viens de dire. Mais il découvre en même temps les dangers que peuvent courir ceux qui ont déjà atteint la perfection, ou qui du moins y tendent. Tenant le monde sous leurs pieds, ils sont sans crainte, et ils n'en doivent point avoir. Ils ne cherchent en tout qu'à contenter Dieu, et, par les heureux effets de sa grâce qu'ils sentent dans leurs âmes, ils peuvent concevoir une très juste espérance qu'il est content d'eux. Enivrés par ces délices du ciel, ils sont exposés à oublier qu'il y a un autre monde, et qu'ils ont encore des ennemis à combattre. Le divin Maître a besoin de les en faire souvenir; il les prémunit contre un oubli qui pourrait leur devenir funeste. O Sagesse éternelle! ô Maître incomparable! Qu'on est heureux, mes filles, d'avoir un Maître dont les lumières et la sollicitude préviennent tous les périls! Je n'ai pas de termes pour peindre un tel bonheur; c'est le plus grand bien que puisse souhaiter ici-bas une âme qui ne vit que pour Dieu; elle y trouve une sécurité profonde.

Notre-Seigneur connaît donc combien il est nécessaire de réveiller ces âmes, et de leur rappeler qu'elles ont encore des ennemis à combattre; il voit qu'il est encore plus dangereux pour elles que pour d'autres de n'être pas sur leurs gardes, et qu'elles ont d'autant plus besoin du secours de son Père éternel, qu'en tombant elles tomberaient de plus haut. Pour les garantir des pièges où elles pourraient se trouver engagées sans s'en apercevoir, que faut-il? Il adresse à son Père, en leur faveur, ces deux dernières demandes, si nécessaires à tous ceux qui vivent encore dans cet exil : *Ne nous laissez pas succomber à la tentation mais délivrez-nous du mal.*

## CHAPITRE XL

Sur ces paroles du *Pater : Ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.*

Nous demandons là de grandes faveurs, mes filles, et il convient que nous en ayons tout le sens, puisque nous les demandons. Je suis bien sûre d'abord que les parfaits ne supplient point Dieu de les délivrer des souffrances, ni des tentations, ni des persécutions, ni des combats. Ces épreuves sont à leurs yeux la marque la plus certaine que leur contemplation et les grâces qu'ils y reçoivent procèdent de l'esprit du Seigneur. Ainsi, loin de les craindre, ils les désirent, ils les demandent, ils les aiment; semblables à des soldats qui préfèrent de beaucoup les chances des batailles qui leur promettent de l'avancement, à l'oisivété de la paix qui les réduit à la solde et les laisse sans grand espoir. Croyez-moi, mes sœurs, les soldats de Jésus-Christ, qui sont les contemplatifs et aspirent impatiemment au combat, craignent peu les ennemis visibles ; ils les connaissent, ils savent que leur violence ne peut rien contre ceux que Dieu arme de sa force; ils savent qu'ils les vaincront et avec avantage; ils les regardent donc bien en face. Mais il est pour eux des ennemis plus redoutables, des ennemis perfides, qui se transfigurent en anges de lumière, qui s'approchent, sous ce déguisement, et ne se révèlent à

nous qu'après avoir dévasté notre âme, bu notre sang et ravagé nos vertus. Nous nous trouvons ainsi en pleine tentation sans nous en douter.

Ces ennemis-là, mes filles, craignons-les ; prions le Seigneur, prions-le et supplions-le avec instance en récitant le *Pater,* de nous en délivrer ; qu'il ne permette pas une tentation où nous soyons trompées, qu'il nous découvre le venin et les artifices de nos ennemis ; qu'il les empêche de dérober aux yeux de notre âme la lumière et la vérité. Oh! que notre bon Maître a eu raison de nous enseigner à faire cette demande, et de l'adresser lui-même pour nous à son Père!

Considérez, mes filles, que les démons, nos ennemis, peuvent nous nuire de bien des manières. Ils nous persuadent quelquefois, je l'ai dit, que ces goûts et ces délices qu'ils excitent en nous, viennent de Dieu; ne pensez pas qu'ils s'en tiennent là. C'est, en un sens, le moindre des préjudices qu'ils peuvent causer aux âmes : car au lieu de les arrêter par ces artifices, ils les font marcher plus vite. Oui, ces goûts spirituels dont elles ignorent l'auteur, les attirent simplement à donner plus de temps à l'oraison; elles se reconnaissent indignes de ces délices et ne se lassent pas d'en remercier Dieu; elles se croient tenues à une plus grande fidélité dans son service ; enfin, elles s'efforcent de l'engager, par une humble reconnaissance, à ajouter de nouvelles faveurs aux premières, comme si celles-ci venaient de Dieu.

Voulez-vous, mes sœurs, n'avoir rien à craindre de ce côté, efforcez-vous sans cesse de devenir humbles; reconnaissez que vous n'êtes pas dignes de ces faveurs, et ne les recherchez point. Par ce moyen, le démon voit lui échapper des âmes qu'il prétendait perdre, et Dieu tire notre bien du mal même que cet ennemi voulait nous faire. Ce que Notre-Seigneur demande de nous

dans l'oraison, c'est un désir vrai de lui plaire et de le servir, en demeurant auprès de lui; dès qu'il voit en nous cette intention droite, il ne peut manquer de nous défendre contre l'ennemi, parce qu'il est fidèle en ses promesses. Tenons-nous sur nos gardes, évitons une vaine gloire qui ferait brèche à l'humilité; prions Dieu surtout qu'il nous délivre de ce péril, et n'ayons pas peur. Le divin Maître ne permettra pas longtemps que vous receviez des consolations d'un autre que de lui.

Voici un artifice à l'aide duquel le démon peut, à notre insu, nous causer un grand mal : c'est de nous persuader que nous avons des vertus qu'effectivement nous n'avons pas : il n'y a rien de plus dangereux. En effet, lorsque nous nous trompons sur la source des délices goûtées dans l'oraison, nous n'y voyons qu'un pur don de Dieu, et nous nous croyons obligées à le servir avec plus d'ardeur. Ici il nous semble au contraire que c'est nous qui donnons à Dieu, qui lui rendons service, et qu'il est obligé de nous en récompenser. Avec cette idée, le démon cause peu à peu un grand dommage à l'âme : d'abord, il affaiblit en elle l'humilité; en second lieu, il la rend négligente à acquérir les vertus qu'elle croit déjà posséder. Quel est donc, me demanderez-vous, le remède contre une tentation si dangereuse? C'est celui, mes filles, que le divin Maître nous enseigne, et qui consiste à prier, et à conjurer le Père éternel qu'il ne nous laisse point succomber à la tentation; je n'en connais point de plus efficace.

Je veux cependant vous en indiquer un autre. Nous semble-t-il que Notre-Seigneur nous a déjà donné quelques vertus, ne voyons en elles qu'un bien qu'il a mis en nous, et qu'il nous peut ôter, ainsi qu'il arrive souvent, par un admirable dessein de sa providence. Ne l'avez-vous jamais éprouvé, mes sœurs? Quant à moi,

je ne connais que trop ces vicissitudes. Quelquefois il me semble être détachée de tout, et, lorsque j'en viens à l'épreuve, je trouve en effet que je le suis. Mais d'autres fois c'est le contraire, et des choses dont peut-être j'aurais ri la veille m'attachent de telle sorte que je ne me connais plus moi-même. En certains jours, je me sens un tel courage, que je ne reculerais, ce me semble, devant rien, pour rendre un service à Notre-Seigneur; et de fait, je vois en maintes occasions qu'il en est ainsi. Puis, le lendemain, je me trouve si lâche, que je n'aurais pas le courage de tuer une fourmi, si pour cela j'avais le moindre obstacle à vaincre. Il est des temps où les calomnies de toute espèce et le déchaînement des langues me trouveraient insensible et la joie que j'ai plus d'une fois ressentie en de pareilles occasions m'a montré que telle était en effet la disposition de mon âme. Mais, hélas! en d'autres temps, il suffit d'une seule parole pour me jeter dans une affliction telle, que je voudrais m'en aller de ce monde, tant tout ce que je vois me semble insupportable. Je ne suis pas la seule à éprouver ces tristes alternatives; je les ai observées en d'autres personnes meilleures que moi, et je sais que cela se passe de la sorte.

S'il en est ainsi, qui pourra se croire riche en vertus, puisque, au moment où elles seraient nécessaires, on s'en trouve dépourvu? Non, non, mes sœurs, reconnaissons toujours au contraire notre indigence, et n'allons pas contracter des dettes qu'il nous serait impossible de payer. C'est d'ailleurs que l'argent nous vient, et nous ne savons pas si Dieu ne nous laissera pas bientôt dans la prison de notre misère sans nous rien donner. Qu'arrivera-t-il si des personnes nous croient bonnes et nous prodiguent à ce titre estime et honneur? (c'est ce qui s'appelle prêter à qui n'a rien); on se moquera d'elles et

de nous. Voulez-vous que Notre-Seigneur vienne tôt ou tard au secours de notre âme? servons-le avec humilité. Mais si l'humilité n'est pas pour vous une vertu familière et de tous les jours, Dieu vous laissera, et ce sera de sa part un grand trait de miséricorde; car il vous fera connaître par là que vous devez travailler à acquérir une vertu si nécessaire et que nous n'avons rien que nous ne l'ayons reçu.

Notez encore cet avis, mes filles. Le démon nous suggère quelquefois que nous avons telle ou telle vertu, la patience par exemple, parce que nous formons intérieurement la résolution de la pratiquer, parce que nous exprimons souvent à Dieu le désir de souffrir beaucoup pour lui, et qu'il nous semble que ce désir est très véritable. Nous éprouvons alors une satisfaction profonde, et le démon n'omet rien pour nous confirmer dans ce sentiment. Ne faites aucun cas, mes filles, de ces sortes de vertus; croyez qu'elles n'ont de vertu que le nom; persuadez-vous qu'elles ne vous viennent pas de Dieu, jusqu'à ce qu'elles aient fait leur preuve, car il peut arriver qu'à la moindre parole qu'on vous dira et qui ne vous plaira pas, toute cette belle patience s'évanouisse. Mais quand vous aurez beaucoup souffert, rendez grâces à Dieu de ce qu'il commence à vous instruire dans cette vertu, et aspirez avec courage à souffrir encore; car en vous donnant la patience, Dieu vous dit assez qu'il demande de vous, en retour, l'exercice de cette vertu, et il vous avertit en même temps de ne la regarder que comme un dépôt, mis entre vos mains.

J'en dirai autant de la pauvreté : on se croit pauvre, on s'imagine que l'on est détaché de tout, on a coutume de dire qu'on ne désire rien, et qu'on ne se met en peine de rien; à force de le dire, on finit par se le persuader[1].

1. A cet endroit le manuscrit de Valladolid résume le manuscri

Mais prenez garde, si vous ne tenez à rien, c'est peut-être que vous n'avez rien reçu. Qu'on vous donne quelque chose, ce sera merveille que vous ne le trouviez pas nécessaire. On est toujours bien aise d'avoir une petite réserve; si on peut avoir un habit d'une étoffe fine, on ne s'avise pas d'en demander un d'une plus grossière; on veut toujours avoir quelque chose qu'on puisse vendre ou engager, quand ce ne serait que des livres, parce que, s'il arrive une maladie, on a besoin, dit-on, de quelques douceurs plus qu'à l'ordinaire. Hélas! pécheresse que je suis! est-ce donc là ce que nous avons promis, lorsque nous avons protesté de renoncer à tout soin de nous-mêmes, et de nous abandonner entièrement à Dieu, quoi qu'il pût arriver? Si vous avez tant de souci de pourvoir à votre avenir, vous auriez mieux fait de vous assurer des revenus, vous n'auriez pas eu cette continuelle distraction. Je ne veux pas dire qu'il y ait toujours quelque faute dans ces inquiétudes; mais il est bon de remarquer ces sortes d'imperfections, afin de nous convaincre par là qu'il s'en faut beaucoup que nous ayons cette vertu de pauvreté; il est bon de la demander à Dieu et de travailler à l'acquérir, tandis qu'en nous imaginant être déjà pauvres, nous nous mettrions peu en peine de bien faire, et qui pis est, nous demeurerions dans l'erreur.

Il importe donc extrêmement de veiller sans cesse sur soi-même, pour découvrir cette tentation, tant au sujet des vertus dont je viens de parler, que de plusieurs autres. C'est une vérité d'expérience, que lorsque Notre-Seigneur nous donne véritablement une de ces vertus solides, elle attire après elle toutes les autres. Mais

l'Escurial; mais à force d'être concis il est obscur. Pour plus de clarté, nous intercalons ici le passage correspondant du manuscrit de l'Escurial.

encore une fois alors même qu'il vous semble les avoir, craignez de vous tromper; car celui qui est véritablement humble, doute toujours de ses propres vertus, et croit celles des autres incomparablement plus grandes et plus véritables que les siennes.

## CHAPITRE XLI

Digression sur quelques tentations plus subtiles.

Tenez-vous également en garde, mes filles, contre certaine humilité dont le démon est l'auteur et qui s'inquiète particulièrement de la gravité des péchés commis; il en résulte pour les âmes des angoisses de tout genre : sous prétexte qu'elles en sont indignes, c'est du moins ce que le démon leur suggère, elles s'abstiennent de la communion et suspendent toute oraison particulière; elles n'osent approcher de la table sainte qu'après avoir longtemps examiné si elles sont bien ou mal préparées, et elles consument en ces examens des moments qu'elles devraient employer à recevoir des grâces de Notre-Seigneur. Quelquefois même, dans l'excès du trouble, elles se persuadent que c'est à cause de leur indignité qu'elles sont si délaissées de Dieu, et elles n'osent en quelque sorte plus se confier à sa miséricorde. Alors elles ne voient que péril dans toutes leurs actions, même dans les meilleures; toutes leurs œuvres leur semblent inutiles; tel est enfin leur découragement que les bras leur tombent, comme on dit, dans l'exercice du bien, et qu'elles condamnent en elles comme mauvaises les mêmes choses qu'elles estiment bonnes dans les autres.

Comme je suis passée par là, je sais ce qui en est :

je vous prie donc, mes filles, de bien retenir ce que je vais vous dire. Quelquefois ce sentiment profond de notre misère sera humilité et vertu, mais d'autres fois il ne sera qu'une très forte tentation. L'humilité, pour grande qu'elle soit, ne porte dans l'âme ni inquiétude, ni trouble, ni bouleversement; elle est au contraire accompagnée de paix, de douceur, de repos. Quelquefois, sans doute, la claire vue de sa misère et de l'enfer qu'elle a mérité afflige une âme humble; il lui semble que le monde entier devrait l'avoir en horreur; elle ose à peine demander miséricorde; mais elle trouve dans cette peine tant de suavité et de bonheur intimes, qu'elle voudrait n'être pas un instant sans la ressentir. Enfin, la vraie humilité, loin de jeter l'âme dans le trouble et dans les angoisses, la dilate, et la rend plus capable de travailler au service de Dieu. Il n'en est pas ainsi de l'humilité dont le démon est l'auteur; elle trouble l'âme, l'agite, la bouleverse et l'accable de chagrin. Le démon espère ainsi, je crois, et nous persuader que nous sommes humbles, et en même temps nous ôter, s'il peut, toute confiance en Dieu. Lorsque vous vous trouverez dans cet état, détournez autant qu'il est en vous, votre pensée de la vue de vos misères, et fixez-la tout entière sur la miséricorde de Dieu, sur l'amour de Jésus-Christ et la passion qu'il a voulu endurer pour nous. Il est vrai que si c'est une tentation, vous ne pourrez pas réfléchir à tout cela, car le démon ne laissera aucun repos à votre esprit et vous ne pourrez penser qu'à ce qui augmente votre peine : ce sera beaucoup que vous puissiez reconnaître la tentation.

D'autres fois le démon vous poussera peut-être à des austérités excessives, afin de vous persuader que vous êtes plus pénitentes que les autres, et que vous

faites quelque chose de considérable pour Dieu. Mes filles, si vous manquez d'ouverture avec votre confesseur, ou avec votre supérieure, ou si, lorsqu'ils vous défendent ces sortes de pénitences, vous les continuez encore, c'est une tentation manifeste. Efforcez-vous donc de leur obéir, parce que s'il y a plus de peine à le faire, il y a aussi plus de perfection.

Une autre tentation fort dangereuse de cet ennemi du salut, c'est d'inspirer une présomptueuse confiance : on se persuade que pour rien au monde on ne voudrait retourner ni aux égarements de la vie passée ni aux vains plaisirs du siècle ; j'ai compris le néant du monde, dit-on, je sais que tout passe, et je trouve plus de bonheur dans le service de Dieu. Une pareille tentation, dans les commencements, est très dangereuse : avec cette sécurité, on ne craint pas de s'engager de nouveau dans les occasions, et l'on tombe misérablement. Dieu veuille que cette seconde chute ne soit pas pire que la première ! Car, si c'est une âme capable de s'opposer au mal et d'aider le bien, le démon n'omettra rien pour l'empêcher de se relever. C'est pourquoi quelques délices que Notre-Seigneur vous fasse goûter et quelques gages qu'il vous donne de son amour, ne vous livrez jamais à une sécurité qui exclue la crainte de tomber, et veillez sur vous-mêmes, pour éviter les occasions d'un tel malheur.

Tâchez, autant qu'il dépendra de vous, de communiquer ces grâces et ces faveurs à quelque personne capable de vous éclairer, sans lui rien cacher de ce qui vous arrive. Quelque élevée que soit votre contemplation, ayez toujours soin de la commencer et de la finir par l'aveu de votre misère. A la vérité, si votre oraison vient de Dieu, vous aurez beau faire, cette pensée se présentera d'elle-même bien plus souvent encore, parce

que l'oraison qui vient de Dieu est toujours accompagnée d'humilité, et porte dans l'âme une vive lumière qui nous découvre de plus en plus notre néant.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces sortes d'avis, que d'ailleurs vous trouverez dans plusieurs livres; et si je vous en ai dit quelque chose, c'est parce que je suis passée moi-même par ces tentations, et que je me suis vue dans l'angoisse plus d'une fois. Mais enfin, quoi que l'on puisse vous dire, on ne saurait vous mettre dans une entière sécurité.

Que nous reste-t-il donc, ô Père éternel, sinon de recourir à vous, et de vous supplier de ne pas permettre que ces ennemis de notre salut nous fassent tomber dans les pièges qu'ils nous tendent? Lorsque leurs attaques sont visibles, aidés de votre secours nous pouvons les repousser; mais ces embûches, comment les découvrir? Nous avons toujours besoin de vous, Seigneur, dites-nous quelque moyen de nous reconnaître et de nous rassurer. Vous le savez, ce n'est pas le grand nombre qui marche par ce chemin de l'oraison, et si l'on n'y peut avancer qu'au milieu de tant d'alarmes, le nombre de ceux qui le suivront sera plus petit encore.

En vérité, les jugements du monde sont étranges : on dirait, à l'entendre, que l'ennemi du salut ne tente pas ceux qui ne s'adonnent point à l'oraison. Mais qu'un homme d'oraison, un de ceux qui aspirent le plus à la perfection se laisse tromper et séduire, le monde s'en étonne plus que de voir cent mille de ces esclaves du siècle, manifestement abusés, plongés dans des péchés publics, et dont le misérable état ne peut plus laisser de doutes, puisqu'ils sentent le démon à mille lieues. Dans un sens, le monde raisonne juste; car parmi ceux qui disent le *Pater noster* avec les dispositions dont j'ai

parlé, il y en a si peu qui soient trompés par le malin esprit, qu'il peut bien s'en étonner comme d'une chose nouvelle et rare[1]. Rien, en effet, n'est plus ordinaire aux humains que de passer sans réflexion sur ce qu'ils voient chaque jour, et de s'émerveiller de ce qu'ils ne voient que rarement ou presque jamais. Le démon lui-même leur inspire cet étonnement; il a en cela un grand intérêt, parce qu'une seule âme, qui arrive à la perfection, lui en enlève un grand nombre d'autres.

1. « Les personnes d'oraison, si elles ne se négligent pas absolument, sont infiniment plus sûres de leur salut que les autres : elles regardent le taureau du haut des tribunes, les autres se jettent dans ses cornes. C'est une comparaison que j'ai entendu faire; elle est vraie, à la lettre. » (Esc.)

## CHAPITRE XLII

L'amour et la crainte de Dieu nous arment contre les tentations.

O notre bon Maître! donnez-nous quelque moyen de vivre sans trop d'alarmes au milieu d'une guerre si périlleuse. Ce moyen est à notre portée, mes filles, et Notre-Seigneur nous l'a laissé lui-même : c'est l'amour et la crainte. L'amour nous fera hâter le pas; la crainte nous fera regarder avec soin où nous posons le pied, afin de ne pas trébucher sur ce chemin de la vie où nous rencontrons tous tant de pierres. Avec cela, nous n'aurons pas à craindre d'être trompées.

Vous allez peut-être, et avec raison, me demander à quelles marques vous pourrez reconnaître que vous possédez ces deux vertus, si grandes, si grandes[1].

Il n'en est pas de marque absolument certaine et infaillible; car si nous avions cette certitude de posséder l'amour de Dieu, nous l'aurions également d'être en état de grâce. Toutefois, mes sœurs, quand ces deux vertus existent dans une âme, elles se révèlent par des signes si évidents, que les aveugles mêmes sont contraints de les voir, et qu'elles se rendent sensibles à ceux mêmes qui ne voudraient pas les entendre. Ceux qui les possèdent sont d'autant plus remarqués, qu'ils

1. Estas dos virtudes tan grandes, tan grandes.

sont moins nombreux. Deux mots très simples : l'amour et la crainte de Dieu! Ce sont là deux places fortes, d'où l'on fait la guerre au monde et aux démons. Ceux qui aiment Dieu véritablement, aiment tout ce qui est bon, veulent tout ce qui est bon, favorisent tout ce qui est bon, louent tout ce qui est bon, s'unissent toujours avec les bons, les soutiennent, les défendent; ils n'ont d'affection que pour la vérité, et pour les choses qui sont dignes d'être aimées.

Qu'on ne croie pas que ces âmes, embrasées d'un véritable amour de Dieu, puissent aimer les vanités de la terre; pas plus que les richesses, les plaisirs, les honneurs du monde; pas plus que la dispute et l'envie. Pourquoi ? parce que leur unique ambition est de contenter Celui qu'elles aiment; elles se meurent du désir d'être aimées de lui, et c'est vivre, pour elles, que de rechercher les moyens de lui plaire de plus en plus. Un tel amour peut-il se dérober aux regards, et se tenir caché ? non, encore une fois, c'est impossible. Voyez un saint Paul, une sainte Madeleine : l'un, trois jours à peine écoulés, paraît visiblement malade d'amour; l'autre, dès le premier jour. Et comme leur blessure est évidente pour tous les yeux! Il est vrai, cet amour a des degrés différents, et selon qu'il est plus ou moins fort, il se fait plus ou moins reconnaître; mais partout où il y a un amour véritable de Dieu, que sa flamme soit grande ou petite, il révèle toujours sa présence.

Comme j'ai surtout en vue ici de prémunir les contemplatifs contre les artifices et les illusions de l'esprit de ténèbres, je dirai que chez eux cette flamme ne saurait jamais être petite. Ou ils ne sont point de vrais contemplatifs, ou l'amour qui est en eux est très grand. Aussi éclate-t-il au dehors, et se manifeste-t-il de bien des manières. Il brûle avec tant de force, qu'on ne peut s'empê-

cher d'apercevoir ses flammes. Lorsque cela n'a point lieu, ils doivent marcher avec une grande défiance d'eux-mêmes, croire qu'ils ont bien sujet de craindre, travailler à en découvrir la cause, multiplier leurs oraisons, pratiquer l'humilité, et supplier le Seigneur de ne pas permettre que le tentateur les trompe ; car selon moi, il est bien à craindre qu'une âme contemplative qui n'a point en elle ce signe d'un grand amour, ne soit réellement trompée. Cependant, mes filles, si vous marchez avec humilité, si vous cherchez à connaître la vérité, si vous êtes soumises à votre confesseur, si vous lui ouvrez votre cœur avec une entière sincérité, quelques frayeurs que le démon vous cause, et quelques pièges qu'il vous tende, il vous donnera la vie, par les moyens mêmes qu'il employait pour vous donner la mort.

Si donc vous sentez cet amour de Dieu dont je viens de parler, et s'il est accompagné de la crainte dont je vais bientôt vous entretenir, réjouissez-vous, mes filles, et entrez dans un parfait repos ; dédaignez toutes ces vaines terreurs que le démon s'efforcera, par lui-même, et par d'autres, d'exciter dans votre âme, afin de vous empêcher de jouir tranquillement d'un si grand bien. Désespérant de vous gagner, il cherche du moins à vous faire perdre quelque chose ; il essaie de diminuer le gain que vous aurez pu faire, le gain que d'autres feraient comme vous, s'ils croyaient que ces grâces extraordinaires viennent de Dieu et que Dieu peut parfaitement les accorder à de pauvres créatures comme nous. Car, en vérité, il semble quelquefois que nous ayons perdu le souvenir de ses miséricordes anciennes.

Ne pensez pas qu'il importe peu au démon d'exciter ces sortes de craintes ; il cause par là deux grands maux. D'abord, il fait que ceux qui apprennent les illusions

possibles des contemplatifs craignent de se livrer à l'oraison, de peur d'être eux aussi trompés. En second lieu, il diminue le nombre des âmes qui se donneraient entièrement à Dieu, en voyant comme il est bon et comme il se communique, dès cette vie, à de pauvres pécheurs comme nous. Cette vue excite en elles une juste émulation. Je connais moi-même un certain nombre de personnes qui en ont été fort animées ; elles ont commencé à se livrer à l'oraison, et elles y ont si bien réussi, en très peu de temps, que Dieu leur a fait de hautes faveurs. Ainsi, mes filles, lorsque, parmi vous, vous en verrez quelqu'une à qui viendront de pareilles grâces, remerciez-en beaucoup le divin Maître, mais ne pensez pas pour cela que votre sœur soit à l'abri de tout danger; au contraire, assistez-la encore, plus qu'auparavant, de vos prières, parce que nul ne peut se tenir dans une sécurité entière, tant qu'il est en cette vie, et engagé dans les périls de cette mer orageuse.

Il vous sera donc facile, mes sœurs, de reconnaître cet amour dans les âmes qui le possèdent; je ne conçois pas même comment il pourrait demeurer caché. Eh quoi! s'il est impossible, comme on le dit, de dissimuler celui que l'on porte aux créatures; si cet amour si bas, indigne même de ce nom, puisqu'il n'est fondé que sur un pur néant, se trahit d'autant plus qu'on veut le couvrir de plus de voiles, comment pourrait se cacher un amour aussi fort que celui dont brûlent ces grandes âmes, un amour si juste, un amour qui va toujours croissant, un amour dont rien au monde n'éteindra l'ardeur, un amour enfin dont le fondement est l'amour obtenu de Dieu, amour incontestable, amour manifeste, amour dévoué jusqu'à la souffrance, jusqu'à l'agonie, jusqu'au sang répandu, jusqu'à la mort, amour éclatant et absolument hors de doute?

O ciel! quelle différence doit trouver entre l'amour terrestre et l'amour divin celui qui a éprouvé l'un et l'autre! Daigne Notre-Seigneur, avant de nous retirer de cette vie, nous donner ce saint amour dont il consume les âmes qui sont à lui. Qu'il nous sera doux, à l'heure de la mort, de voir que nous allons être jugées par Celui que nous aurons aimé par-dessus toutes choses! Nous n'irons pas en une terre étrangère, mais dans notre véritable patrie, puisque c'est la patrie de Celui que nous aimons tant, et de qui nous sommes tant aimées!

Comprenez bien ici, mes filles, ce que l'on gagne à avoir cet amour, et ce que l'on perd à ne l'avoir pas. Une âme, sans cet amour, est livrée aux mains du tentateur, ces mains cruelles, ces mains ennemies de tout bien et amies de tout mal. Oh! que se passera-t-il dans cette pauvre âme lorsque, au sortir des douleurs et des angoisses de la mort, elle tombera soudainement dans les mains du démon? Quel horrible repos que ce lieu où elle entre! Comme elle arrive déchirée dans l'enfer! quelle multitude de serpents de toute espèce! quel épouvantable lieu! quel infortuné séjour! Il en coûte tant à ceux qui vivent ici-bas dans les délices, et qui par là même vont sans doute en plus grand nombre peupler l'enfer, de passer une seule nuit dans une mauvaise hôtellerie; qu'éprouvera donc une pauvre âme dans cette hôtellerie de l'enfer d'où elle ne sortira jamais, jamais?

O mes filles! ne désirons point vivre à notre aise; nous sommes bien ici; une nuit à passer dans une mauvaise hôtellerie, voilà tout! Louons Dieu et efforçons-nous de faire pénitence en cette vie. Oh! combien sera douce la mort de l'âme qui, ayant fait, en ce monde, pénitence de tous ses péchés, n'aura point à passer par

le purgatoire! Oui, dès l'exil il pourra arriver qu'elle commence à jouir de la gloire. Nulle crainte qui la trouble; elle goûtera une paix parfaite. Peut-être, mes sœurs, ne vous sera-t-il point donné d'arriver jusque-là; du moins, supplions Dieu que, si nous avons des peines à subir au sortir de la vie, ce soit en un séjour, où l'espérance de les voir finir nous les fasse endurer avec joie, et où nous ne perdions ni son amitié ni sa grâce. Que cette grâce nous préserve, en cette vie, de tomber en tentation sans nous en apercevoir.

## CHAPITRE XLIII

De la crainte de Dieu et de la fuite du péché véniel.

Que je me suis étendue, en parlant de l'amour de Dieu! et cependant je l'ai fait moins encore que je ne l'eusse désiré. En effet, qu'y a-t-il de plus doux que de s'entretenir d'un pareil amour? Et s'il en est ainsi, que sera-ce de le posséder? Que Dieu donc me le donne, je l'en conjure par son infinie bonté.

Venons maintenant à la crainte de Dieu. C'est une vertu qui ne peut exister dans une âme sans se révéler à elle-même et à ceux qui l'entourent. Au commencement toutefois, sauf une faveur de Dieu extraordinaire, où les âmes deviennent en un moment riches de vertus, la crainte de Dieu n'est pas si parfaite et elle se trahit moins. Je parle en général et pour les premiers commencements. Mais elle grandit peu à peu, elle se fortifie tous les jours et elle donne vite des signes de sa présence par la fuite du péché, des occasions dangereuses, des mauvaises compagnies et révèle par d'autres indices le précieux trésor qu'elle possède. Chez les âmes parvenues à la contemplation, et c'est d'elles surtout que je parle en ce moment, la crainte, comme l'amour, éclate d'une manière très visible au dehors. Que de l'œil le plus attentif on observe ces personnes, on

ne les verra jamais marcher sans vigilance; Notre-Seigneur les tient de telle sorte, que, pour le plus grand intérêt de la terre, elles ne commettraient pas, de propos délibéré, un péché véniel; quant aux mortels, elles les craignent comme le feu. Je souhaite, mes sœurs, que vous redoutiez de toute votre âme les illusions qu'on se fait sur un point si capital. Quant aux tentations, supplions Dieu continuellement de ne point permettre que leur violence nous porte jamais au péché, mais qu'il daigne les proportionner à la force qu'il nous donne pour les vaincre. Voilà, mes filles, la crainte salutaire que je désire voir en vous; ne la perdez jamais, et elle sera votre sauvegarde.

Quelle heureuse chose que de ne pas offenser Dieu! Par là les démons, qui sont ses esclaves, demeurent comme enchaînés; car enfin il faut que, de gré ou de force, toutes les créatures lui obéissent, et la seule différence entre eux et nous, c'est qu'ils le font par crainte, tandis que nous le faisons de plein gré. Ainsi, que Dieu soit content de nous, et ces esprits pervers seront forcés de se tenir à distance; ils ne pourront nous nuire en rien, dans quelques tentations qu'ils nous engagent, et quelques pièges secrets qu'ils nous tendent.

Travaillez donc à acquérir cette pureté de conscience si importante et si précieuse; élevez-vous, coûte que coûte, à la résolution de ne point offenser Dieu, de mourir plutôt mille fois que de commettre un péché mortel; et quant aux péchés véniels, de n'en jamais commettre aucun de propos délibéré. Je dis de propos délibéré, et à dessein : car pour les autres péchés véniels qui n'ont point ce caractère, quel est celui à qui il n'en échappe pas beaucoup? Mais il y a deux sortes d'advertances : l'une est accompagnée de réflexion; l'autre est si soudaine, que commettre le péché véniel et s'en apercevoir,

c'est en quelque sorte tout un; l'on peut dire en ce dernier cas que l'on n'a point su ce que l'on faisait. Je parle ici des péchés véniels où il y a pleine advertance, et je dis : Que le Seigneur nous préserve d'en commettre aucun, quelque petit qu'il soit, d'autant plus, hélas, qu'il n'est pas une offense de Dieu qui ne soit grande, dès là qu'elle est commise contre une Majesté infinie et sous ses yeux. C'est là, je crois, un péché prémédité; c'est comme si l'on disait à Dieu : Seigneur, bien que cela vous déplaise, je ne laisserai point de le faire; je vois que vous le voyez, je sais que vous ne le voulez pas, et je le comprends, mais j'aime mieux suivre mon caprice et mon goût que votre volonté. Et un péché de cette sorte serait peu de chose! Non, non, je ne le crois pas; la faute pourra être légère; mais il est mal, très mal de la commettre.

Pensez-y, mes sœurs, et pour acquérir cette crainte, efforcez-vous de comprendre combien grave est l'offense de Dieu : que ce soit là un entretien ordinaire de votre esprit; il y va pour nous du salut d'enraciner cette vertu dans nos âmes. Tant que vous ne serez pas sûres d'y être arrivées, marchez toujours avec beaucoup, beaucoup de circonspection, évitez les occasions et les compagnies qui ne vous aident point à vous unir plus intimement à Dieu. Veillez à ne rien faire par votre volonté propre; ne dites rien qui ne puisse édifier ceux qui vous écoutent, et fuyez tous les entretiens dont Dieu ne serait pas l'objet.

Il ne faut pas peu de travail, j'en conviens, pour parvenir à imprimer en nous cette crainte; toutefois, si nous avons un véritable amour de Dieu, nous en viendrons à bout en peu de temps. Car l'âme qui aime Dieu se sent résolue à ne commettre pour rien au monde un seul péché. Il pourra bien lui arriver de faire encore

quelques chutes, parce que nous sommes toujours faibles et qu'il n'y a pas à se fier absolument à nous. C'est précisément dans nos plus fermes résolutions qu'il faut le plus nous défier de nous-mêmes, pour ne fonder notre confiance qu'en Dieu seul.

Ainsi, mes filles, une fois que vous verrez en vous cette heureuse disposition, marchez avec moins d'appréhension et de contrainte. Notre-Seigneur vous assistera, et la coutume même de ne point l'offenser vous sera d'un grand secours. Agissez avec une sainte liberté, et ne craignez pas de traiter, quand il le faut, avec des personnes même peu intérieures. Car ceux-là mêmes dont le commerce aurait pu être un mortel poison pour votre âme avant qu'elle possédât cette véritable crainte de Dieu, vous exciteront souvent à l'aimer davantage, et à le bénir de vous avoir délivrées d'un péril qui est maintenant pour vous si visible. Auparavant, vous auriez peut-être pu seconder leurs faiblesses; maintenant, par votre seule présence, vous les porterez à se vaincre eux-mêmes; et ce bon désir sera, sans qu'ils y songent, un hommage rendu à votre vertu.

Chose admirable! mes filles, et dont je loue plus d'une fois l'auteur de tout bien, tel est le respect qu'inspire un serviteur de Dieu, que souvent, sans proférer une parole, il empêche par sa seule présence qu'on n'ose parler contre sa divine Majesté! De même que par un sentiment de bienséance, on ne dit point devant nous du mal de nos amis, de même, sans doute, on respecte le serviteur de Dieu, fût-il d'ailleurs de la plus obscure naissance, par cela seul qu'étant en grâce il est l'ami de Dieu, et l'on évite de lui donner le déplaisir qu'on sait être le plus mortel pour son cœur, celui de voir outrager ou offenser son Seigneur et son Maître. La cause vraie de ce respect m'é-

chappe peut-être, mais le fait est certain et fréquent.

Ainsi, mes filles, évitez la gêne intérieure : une âme qui se resserre ne fait guère plus rien de bon; elle donne souvent dans les scrupules, et devient ainsi inutile pour elle-même et pour les autres. Supposé qu'elle se préserve des scrupules, elle sera bonne pour elle-même, mais elle ne gagnera pas beaucoup d'âmes à Dieu; car telle est notre nature, que la vue de cette gêne et de cette contrainte intimide les autres et leur ôte la respiration; ils accordent volontiers que cette âme marche dans un meilleur chemin, mais ils perdent toute envie de l'y suivre.

Un autre effet aussi triste de cette contrainte, c'est qu'elle nous inspire des jugements sévères contre les personnes dont la voie est différente de la nôtre et pourtant plus sainte. Voit-on certaines âmes traiter librement et sans toutes ces gênes avec le prochain, pour le gagner à Dieu, on taxera d'imperfection cette innocente liberté. Voit-on dans ces âmes une joie sainte, il semblera que c'est de la dissipation. C'est là un très grand péril, pour les femmes surtout, qui, faute de science, ne savent pas discerner ce qui peut se faire sans péché. En outre, il y a en cela une tentation continuelle et fort dangereuse, parce qu'elle tourne au préjudice des autres. En outre, rien n'est plus mauvais que de croire au-dessous de nous tous ceux qui ne marchent pas comme nous par la voie de la contrainte. Un dernier inconvénient, c'est que dans certaines occasions où il faudrait parler par devoir, cette crainte scrupuleuse d'excéder en la moindre chose pourra enchaîner notre langue, si tant est que vous ne disiez pas du bien de ce que vous devez abhorrer.

Tâchez donc, mes sœurs, autant que vous le pourrez

sans offenser Dieu, de vous montrer affables, et de vous conduire de telle sorte, avec toutes les personnes qui traiteront avec vous, qu'elles aiment votre conversation, qu'elles se sentent attirées à partager votre manière de vivre et d'agir, qu'enfin au sortir de vos entretiens, la vertu, au lieu de les effaroucher et de les décourager, n'ait plus que des charmes pour elles.

Cet avis est de très grande importance pour les religieuses. Plus elles sont saintes, plus elles doivent avoir avec leurs sœurs la conversation aimable. Peut-être aurez-vous quelquefois de la peine que les entretiens de vos sœurs ne soient pas tels que vous les souhaiteriez; ne vous éloignez pas d'elles, si vous voulez leur être utiles et gagner leur amitié. C'est un devoir pour nous de montrer de l'affabilité, de la bonté, de la condescendance, à l'égard de toutes les personnes avec qui nous avons des relations, mais principalement envers nos sœurs. Persuadez-vous bien, mes chères filles, que Dieu ne s'arrête pas, comme vous pourriez le croire, à une foule de petites choses : ainsi gardez votre âme et votre esprit libres de ces inquiétudes et de ces angoisses qui pourraient vous empêcher de faire beaucoup de bien. Ayez, comme je l'ai dit, une intention droite, une ferme volonté de ne point offenser Dieu, et ne laissez pas votre âme se rencogner étroitement [1]. Au lieu de vertu, vous trouveriez là une foule d'imperfections où le démon vous pousserait, et vous ne feriez, ni pour vous, ni pour les autres, le bien en votre pouvoir.

Vous voyez, maintenant, comment avec l'amour et la crainte de Dieu nous pouvons tranquillement et en paix marcher dans ce chemin de la perfection. Ce qui toutefois ne nous dispense point de la vigilance, puisque la

1. No dejeis arrinconar vuestra alma.

crainte doit toujours aller la première. Quant à une entière assurance, elle est impossible en cette vie, elle serait même un très grand danger pour nous. C'est ce que notre Maître nous enseigne, lorsqu'en terminant son oraison il dit à son Père ces paroles dont il voyait pour nous la nécessité : *Mais délivrez-nous du mal.*

## CHAPITRE XLIV

Sur ces dernières paroles du *Pater noster : Sed libera nos a malo. Amen.*

C'est, ce me semble, à juste titre que le bon Jésus adresse à son Père cette demande pour lui-même. Nous voyons, en effet, combien il devait être fatigué de vivre, lorsqu'il dit dans la Cène à ses apôtres : J'ai ardemment désiré de faire cette cène avec vous.

Comme c'était pour lui la dernière, il ne pouvait montrer plus clairement que par ces paroles combien la vie lui était amère, et avec quelle ardeur il soupirait après la mort. Et aujourd'hui, même après un siècle de vie, non seulement on n'est pas fatigué de vivre, mais on voudrait ne jamais mourir. Nul, à la vérité, ne vit ici-bas aussi pauvre ni aussi accablé de travaux et d'angoisses, que cet adorable Sauveur! Que fut, en effet, sa vie tout entière, sinon une mort continuelle, par l'image toujours présente des supplices qu'on lui réservait? Encore n'était-ce là que le moindre sujet de ses douleurs : les plus grandes lui venaient de voir son Père si offensé et les âmes se perdre en si grand nombre. Si pareille vue afflige profondément une âme qu'anime la charité, que devait-elle produire sur le cœur de Celui qui était la charité sans bornes et sans mesure? Oh! qu'il avait bien raison de supplier

son Père de le délivrer de tant de maux, de tant de peines, et de l'admettre enfin à l'éternel repos de son royaume dont il était le véritable héritier! Par cet *Amen* qui termine la prière, le Seigneur, selon que je l'entends, demande à son Père que nous soyons délivrés de tout mal à jamais. O Père éternel, délivrez-moi de tout mal pour jamais; je vous en supplie avec d'autant plus d'ardeur, que loin de m'acquitter de ce que je vous dois, je vois, hélas! que je m'endette tous les jours davantage. Mais ce que mon amour ne peut souffrir, Seigneur, c'est de ne pouvoir posséder la certitude que je vous aime et que mes désirs vous sont agréables. O mon Créateur et mon Dieu! délivrez-moi dès ce moment de tout mal, et daignez me conduire à ce séjour où sont tous les biens! Et que peuvent attendre ici-bas ceux à qui vous avez donné quelque connaissance du néant du monde, et à qui une foi vive fait pressentir ce que vous leur réservez dans le ciel?

Cette demande, faite par les contemplatifs, du fond du cœur et avec un ardent désir, est une des marques les plus sûres que les grâces qu'ils reçoivent dans l'oraison viennent de Dieu. Ainsi, qu'ils considèrent cette soif de quitter l'exil comme une très précieuse faveur. Quant à moi, si, comme eux, je soupire après ma dernière heure, ce n'est point pour la même raison, puisque je suis loin de leur ressembler : ce qui fait que j'appelle la mort de tous mes vœux, c'est qu'ayant si mal vécu jusqu'ici, je crains de vivre davantage, et que je suis lasse des tribulations de cet exil.

Est-il étonnant que l'expérience des faveurs divines donne aux âmes le désir de s'abreuver à leur source, au lieu de les avoir goutte à goutte? Est-il étonnant que, fatiguées d'une vie où tant d'embarras les empêchent de jouir d'un si grand bien, elles aspirent à cette

patrie où le soleil de justice ne se couche plus pour elles? Après ces moments de lumière, comme les choses d'ici-bas doivent leur paraître obscures! Ce qui m'étonne, c'est qu'après cela on puisse vivre. Tout doit être amertume, après qu'on a goûté les prémices de la béatitude, et reçu les premiers gages de la gloire. Si de telles personnes restent dans cet exil, ce n'est assurément point par leur propre volonté, mais parce que telle est la volonté du Roi.

Oh! quelle vie différente de la nôtre que celle où l'on ne désire pas la mort! Quelle différence entre les saints et nous dans la soumission de notre volonté à la volonté de Dieu! Dieu veut que nous aimions la vérité, et nous aimons le mensonge; Dieu veut que nous aimions ce qui est éternel, et nous préférons ce qui passe; Dieu veut que nous aimions ce qui est grand et sublime, nous allons aux choses basses et terrestres; Dieu voudrait enfin que nous aimions ce qui est assuré, et nous aimons ce qui est incertain. Quelle folie! mes filles, il n'y a de sage que de supplier Dieu qu'il nous préserve pour toujours de ces périls, et qu'il nous délivre de tout mal. Bien que notre désir ne soit pas encore parfait, ne laissons pas d'adresser à Dieu cette demande avec toute l'ardeur dont nous serons capables. Pourquoi craindre de demander beaucoup, lorsque nous nous adressons au Tout-Puissant? Mais afin de ne point nous tromper, laissons-le nous donner ce qu'il lui plaira, puisque aussi bien nous lui avons déjà donné notre volonté. Enfin, que son nom soit à jamais sanctifié dans le ciel et sur la terre, et que sa volonté soit toujours accomplie en moi! Amen.

Admirez maintenant, mes chères filles, comment Notre-Seigneur est venu à mon secours, tandis que je vous entretenais du chemin de la perfection; oui, admirez

comme il nous a instruites vous et moi, en me découvrant la grandeur des choses que nous demandons dans cette prière évangélique. Qu'il en soit éternellement béni ! Non, jamais il n'était venu à mon esprit que cette prière renfermât de si admirables secrets. Car tout le chemin spirituel, comme vous venez de le voir, s'y trouve compris, depuis le point de départ jusqu'au terme, c'est-à-dire jusqu'à cette fontaine d'eau vive où l'âme boit à longs traits, et s'abîme tout entière en Dieu. Le divin Maître a voulu, ce semble, nous donner à entendre qu'il y a pour tous une inépuisable source de consolation dans cette sainte prière. Les plus ignorants, ceux qui ne savent pas lire, s'ils l'entendaient bien, y trouveraient à la fois, et une instruction solide pour l'esprit, et un grand soulagement pour les peines du cœur.

Apprenons, mes sœurs, à devenir de plus en plus humbles, en considérant avec quelle humilité notre bon Maître nous donne ses leçons; et suppliez-le de me pardonner cette hardiesse que j'ai prise, de parler de choses si relevées. Il sait bien que j'en étais incapable, s'il ne m'eût lui-même appris ce que j'avais à vous dire. Remerciez-le, mes sœurs, de cette grâce. S'il a daigné me l'accorder, c'est sans doute en considération de votre humilité à me demander cet écrit, vous abaissant jusqu'à vouloir être instruites par une créature aussi misérable que moi. Si le Père Présenté, Dominique Bañès, mon confesseur, à qui je vais d'abord confier ce petit traité, juge qu'il puisse vous être utile et vous le met entre les mains, je n'aurai pas peu de consolation de celle que vous en recevrez. Mais s'il trouve qu'il ne soit pas digne d'être vu, vous vous contenterez, s'il vous plaît, de ma bonne volonté; j'aurai du moins obéi à ce que vous m'avez ordonné, et je me tiendrai très bien

payée de la peine que j'ai prise à l'écrire; je dis à l'écrire, n'en ayant certainement eu aucune pour penser à ce que je devais dire. Bénédiction et louange au Seigneur, de qui procède tout ce qu'il y a de bien dans nos pensées, dans nos paroles, et dans nos œuvres! Amen!

## APPRÉCIATION DU *CHEMIN DE LA PERFECTION*

ATTRIBUÉE AU P. BAÑÈS

---

J'ai lu avec soin ce livre, qui contient des avis et des conseils donnés à ses filles par la mère Thérèse de Jésus, fondatrice des monastères de Carmélites déchaussées. La doctrine en est pure et sainte ; on peut dire que tout y porte à la vertu, spécialement à la prière vocale, à l'oraison et à la contemplation. L'auteur indique d'excellents préservatifs contre les dangers de la vie contemplative ; il inspire du courage aux commençants et une certaine crainte à ceux qui se figurent être avancés. Le style est si simple qu'on croirait entendre plutôt le cœur parler de ce qu'il a éprouvé, que l'esprit de ce qu'il a lu ou appris des savants. Aussi l'onction du livre gagne-t-elle peu à peu le lecteur attentif, comme on peut en juger par l'expérience.

A mon avis, on ferait bien de répandre cet ouvrage dans les communautés des divers Ordres, parce que l'auteur étant une femme qui parle d'expérience, son exemple excitera mieux les femmes à être viriles dans leurs vertus que les discours d'un savant, si parfait soit-il.

J'ai fait quelques corrections entre les lignes ou à la marge du manuscrit; on y trouvera aussi des mots biffés par la sainte et d'autres raturés à cause de leur obscurité ou de leur inutilité. Au chapitre XXXI, j'ai indiqué en marge ce qu'on entend par surnaturel dans l'oraison de quiétude.

Voilà sur ce livre le jugement que j'ai cru devoir porter et que je signe de mon nom.

# LE CHATEAU INTÉRIEUR

OU

## LES DEMEURES DE L'AME

# PRÉFACE DU TRADUCTEUR

C'est pendant la guerre des *mitiges* et des *réformés* que la sainte composa le dernier et le plus beau de ses ouvrages, le *Château intérieur*. Elle était prisonnière à Tolède, empêchée de fonder de nouvelles maisons et de visiter celles qui existaient déjà. Le travail, commencé le 2 juin 1577, fut terminé à Saint-Joseph d'Avila le 30 novembre de la même année.

Voici d'après le P. François de Sainte-Marie, comment elle fut amenée à écrire. Le P. Jérôme Gratien se trouvait alors à Tolède. Il allait voir souvent la sainte, au plus fort de la lutte, pour la consoler et en recevoir aussi des consolations. Un jour qu'ils causaient de spiritualité, il se plaignit que le livre de la *Vie*, si précieux pour ses conseils sur l'oraison, fût toujours entre les mains des Inquisiteurs. Un moyen de compenser cette perte serait de refaire le travail, non plus sous la forme historique, mais à la manière d'un traité, d'où l'on écarterait toute allusion personnelle. La sainte s'y refusa, alléguant, entre autres motifs, un mal de tête continuel. Le P. Gratien insista et l'engagea à consulter le docteur Vélasquez qui la confessait de temps en temps. Finalement l'un et l'autre imposèrent leur volonté à la sainte qui s'exécuta aussitôt.

Quand le travail fut achevé, elle le remit au P. Gratien avec prière de l'examiner et de le communiquer au P. Diego Yanguas. Pour faciliter leur tâche, les deux réviseurs se réunissaient au parloir d'Avila, et en présence de la sainte, épluchaient minutieusement le texte. Ils corrigeaient ce qui leur paraissait obscur ou inexact, raturaient des expressions de l'auteur et les remplaçaient par d'autres en marge du manuscrit. Lorsqu'en 1588, le P. Louis de Léon, chargé de publier les œuvres de sainte Thérèse, vit ces notes marginales, il en fut indigné et ne put s'empêcher d'écrire, à la première page de l'original, les lignes suivantes :

« On a, dans ce livre, effacé maints passages de la sainte, et on en a ajouté d'autres avec des explications à la marge. En général ces ratures sont ineptes et le texte primitif était préférable. Il s'accorde d'ailleurs mieux avec le contexte, tandis que les corrections ne s'harmonisent pas avec ce qui suit. On pouvait donc se dispenser de ces retouches et de ces explications. Comme j'ai lu tout le livre avec soin, je crois devoir inviter le lecteur à s'en tenir au texte de la sainte, laquelle comprenait et s'exprimait mieux que personne.

« Il négligera donc toutes les additions, il ne tiendra pas compte des ratures, à moins qu'elles ne soient de la sainte elle-même, ce qui est très rare. Je le conjure donc de respecter le travail d'une main si vénérable. S'il cherche à en pénétrer le sens, il constatera qu'il n'y a rien à modifier, et s'il ne parvient pas à tout comprendre, qu'il reste persuadé que l'auteur le comprenait. Quiconque ose toucher à un texte, doit commencer par en avoir une parfaite intelligence; sinon il fera des confusions regrettables. Ainsi l'on arrive à gâter et à compromettre les meilleurs livres. »

Au jugement du P. Louis de Léon, le *Château intérieur*

n'était pas un livre ordinaire. « Il contient, disait-il, la plus haute et la plus noble philosophie que les hommes aient jamais conçue. Pour l'élégance, la pureté et la grâce du style, je doute qu'il ait son égal dans notre langue. »

L'auteur ne se faisait pas non plus illusion sur le mérite de son œuvre. Une lettre du 7 décembre 1577 annonçait au P. Gaspar de Salazar que s'il passait par Avila, il y verrait un bijou supérieur, en bien des manières, à celui qu'il connaissait (le Livre de la *Vie*). « Ce joyau, en effet, dégagé de ce qui lui est étranger, ne laisse voir que sa propre richesse. L'émail en est plus délicat et le travail plus fini : car il s'en faut que l'orfèvre fût aussi habile, lorsque le premier est sorti de ses mains, qu'il l'est à présent. Ce bijou a été fait par l'ordre du Maître et il est, dit-on, bien exécuté. »

Ce précieux manuscrit n'eut pas le même sort que la *Vida*. Au lieu de courir de mains en mains, il resta la propriété du P. Jérôme Gratien, jusqu'après la mort de la sainte. A cette époque, le P. Gratien ne crut pas mieux témoigner sa reconnaissance à un généreux bienfaiteur, Pedro Cerezo Pardo, qu'en lui offrant ce livre. L'unique héritière de Pardo, doña Catalina, en entrant Carmélite au couvent de Séville, y apporta, comme complément de sa dot, le riche joyau. Et voilà comment le manuscrit original du *Château intérieur* est devenu la propriété du monastère de Séville, qui le possède encore de nos jours.

A l'occasion du troisième centenaire de la mort de sainte Thérèse, on a publié de ce livre une édition photolithographique qui nous a servi pour ce travail de révision.

J. P.

# AVANT-PROPOS

Rarement j'ai reçu des supérieurs un ordre aussi difficile à exécuter que celui d'écrire maintenant sur l'oraison. D'abord, parce qu'il ne me semble pas que Notre-Seigneur me donne ou l'inspiration ou le désir de ce travail; ensuite, parce que, depuis trois mois, ma tête est si fatiguée, et je souffre de tels bourdonnements, qu'à peine puis-je écrire pour les affaires indispensables. Néanmoins, comme je sais que la force de l'obéissance a coutume d'aplanir les difficultés qui paraissent insurmontables, je me mets de grand cœur à l'œuvre, malgré toute la peine qu'en éprouve la nature; car Dieu ne m'a pas donné assez de vertu pour me voir sans cesse en lutte avec la maladie, et absorbée par des occupations de tout genre, sans le ressentir vivement. Daigne celui qui a bien voulu accomplir pour moi des choses plus difficiles guider ma plume; je me confie en sa miséricorde.

Je n'ajouterai guère, je crois, à ce que j'ai déjà écrit, par obéissance, sur cette matière ; et je crains, à vrai dire, de me répéter. Je suis, au pied de la lettre, comme ces oiseaux à qui l'on apprend à parler; ne sachant que ce qu'on leur enseigne, ou ce qu'ils entendent, ils le répètent continuellement. Si Notre-Seigneur veut que

je dise du nouveau, il daignera me l'inspirer : sinon, il me fera souvenir de ce que j'ai écrit autrefois, ce qui ne serait pas une petite faveur; car, vu l'infidélité de ma mémoire, je m'estimerais heureuse de retrouver certaines choses qui, assurait-on, étaient bien dites, surtout dans le cas où les copies en seraient perdues. Mais quand le divin Maître ne m'accorderait pas cette même grâce, et quand mon travail ne devrait être d'aucune utilité pour personne, j'en retirerai du moins le profit de m'être fatiguée et d'avoir augmenté mon mal de tête pour satisfaire à l'obéissance.

Je commence donc aujourd'hui, fête de la très sainte Trinité, l'an de Notre-Seigneur 1577, à Tolède, dans ce monastère de Saint-Joseph du Carmel, où j'habite présentement. Je me soumets, pour tout ce que je dirai, au jugement de ceux qui m'ont commandé d'écrire, et qui sont des gens très doctes. Si j'avance quelque proposition peu conforme aux enseignements de l'Église, ce sera par ignorance, et non par malice, car, je puis l'assurer, je lui ai toujours été soumise, je le suis encore, et avec la grâce de mon Dieu je le serai toujours. Bénédiction et gloire à ce Dieu de bonté, dans les siècles des siècles! Amen.

Au dire de celui qui m'a ordonné de prendre la plume, les religieuses de ces monastères de Notre-Dame du Carmel ayant besoin d'être éclairées sur quelques points concernant l'oraison, une parole de femme, pensait-il, irait mieux à ces femmes; celles-ci d'ailleurs, à cause de leur affection pour moi, profiteraient particulièrement de mes paroles, et ainsi mon travail, si j'arrive à dire quelque chose, leur serait de grande utilité. C'est donc à elles que je m'adresserai dans cet écrit; et d'ailleurs je n'oserais m'arrêter à la pensée qu'il pût être profitable à d'autres. Notre-Sei-

gneur me fera une grande grâce, si quelqu'une de mes filles se sent excitée par mes paroles à le louer un tant soit peu plus, et il sait bien que je n'ai point d'autre désir. Enfin, si je réussis à dire quelque chose de juste, il est bien clair qu'elles ne devront pas me l'attribuer ; car je n'ai, de mon fonds, qu'un esprit très court et absolument inhabile à traiter ces sortes de sujets ; mais le Seigneur peut, par sa miséricorde, suppléer à ce qui me manque.

# LE CHATEAU INTÉRIEUR

OU

# LES DEMEURES DE L'AME

## PREMIÈRES DEMEURES

### CHAPITRE PREMIER

Beauté et dignité de notre âme. — Elle est comparée à un château, fait d'un seul diamant. — La prière est la porte de ce château.

Tandis que je suppliais aujourd'hui Notre-Seigneur de parler à ma place, parce que je ne savais ni que dire, ni par où commencer le travail que l'obéissance m'impose, voici ce qui s'est présenté à mon esprit et qui servira de fondement à tout ce qui va suivre.

J'ai considéré notre âme comme un château, fait d'un seul diamant ou d'un cristal très pur, dans lequel il y a plusieurs appartements, tout comme au ciel il y a diverses demeures. Et en effet, mes sœurs, l'âme du juste,

si l'on y veut bien réfléchir, n'est point autre chose qu'un paradis, où Dieu, suivant sa parole, prend ses délices. Et alors, quelle idée doit-on se former de la demeure, où un Monarque si puissant, si sage, si pur, si magnifique, se plaît à habiter! Pour moi, je ne trouve rien à quoi l'on puisse comparer la ravissante beauté et la capacité prodigieuse d'une âme. Quelle que soit la pénétration de notre esprit, il ne parvient pas à s'en faire une idée parfaite. Et faut-il s'en étonner, lorsque Dieu, que nous sommes si loin de comprendre, déclare lui-même nous avoir créés à son image et à sa ressemblance!

Cette vérité étant hors de doute, ce serait se fatiguer en pure perte que de vouloir connaître la beauté de ce château. Ouvrage du Créateur, il est à une distance infinie de lui; mais Dieu nous dit que l'âme est faite à son image; cela suffit pour que nous en concevions la dignité et la beauté excellentes. Aussi, quelle pitié et quelle honte pour nous d'ignorer, par notre faute, et sa nature, et son origine! Si l'on demandait à une personne qui est son père, qui est sa mère, quel est son pays, et qu'elle ne sût que répondre, que penserait-on de cette ignorance? Eh bien, il est une stupidité plus dégradante encore : c'est notre négligence à connaître quelles créatures nous sommes. Nous savons que nous habitons un corps, nous le savons en gros, parce que nous l'avons entendu dire et que la foi nous l'enseigne; mais les biens dont cette âme peut être enrichie, mais l'Hôte qui y fait son séjour, nous y pensons peu, et de là vient que nous mettons si peu de soin à en conserver la beauté. Tout chez nous se concentre sur la grossière enveloppe de ce diamant divin, ou sur l'enceinte de ce château, je veux dire sur le corps.

Ce château, ai-je dit, renferme plusieurs apparte-

ments [1] : les uns sont en haut, les autres en bas, d'autres dans les ailes; enfin, au centre, au milieu de tous, se trouve le principal, où se passent les choses les plus secrètes entre Dieu et l'âme. Il faut, mes filles, appliquer votre esprit à cette comparaison; peut-être plaira-t-il à Dieu qu'elle me serve à vous faire connaître, jusqu'à un certain point, la nature et la diversité des grâces dont il enrichit les âmes. J'en parlerai suivant la lumière qu'il voudra bien me donner; car ces faveurs sont si nombreuses que personne ne les peut connaître toutes, et moi encore moins qu'une autre, misérable comme je le suis. Ce sera pour vous une grande consolation, si Notre-Seigneur vous accorde jamais quelques-unes de ces grâces, de savoir à l'avance qu'il peut le faire; et s'il vous les refuse, vous n'en louerez pas moins son infinie bonté. Loin de nous nuire, la considération du ciel et des joies des bienheureux nous transporte au contraire d'allégresse, et nous excite à mériter le bonheur dont ils jouissent; de même notre âme retirera un précieux avantage de savoir que ce grand Dieu peut se communiquer dans cet exil à des vers de terre aussi repoussants, et que, dans sa bonté et sa miséricorde ineffable, il va même jusqu'à les aimer!

Se scandaliser d'apprendre que Dieu accorde, dans cet exil, de pareilles faveurs, sûrement serait manquer à la fois d'humilité et de charité. Comment en effet, avec ces deux vertus-là ne pas nous réjouir que Dieu favorise admirablement un de nos frères, surtout quand cela n'enchaîne en rien sa libéralité à notre égard, et

1. Le mot *demeures*, employé par tous les traducteurs de sainte Thérèse, nous semble mal choisi, quand il désigne les diverses parties d'un château. Les termes *appartements*, *pièces*, *chambres* seraient plus exacts. Cependant pour ne pas rompre avec l'usage qui a prévalu, nous ne l'exclurons pas de notre traduction.

comment ne pas voir avec joie que Notre-Seigneur fait éclater en qui il lui plaît les magnificences de sa grâce? Souvent il n'a d'autre dessein que de les montrer au grand jour : nous en avons pour preuve la guérison de l'aveugle-né, et la réponse du divin Maître à ses apôtres, qui lui demandaient si c'était pour ses péchés ou ceux de ses parents que cet homme était privé de la vue. Ainsi donc, s'il favorise certaines âmes, ce n'est pas qu'elles soient plus saintes que d'autres à qui il les refuse; mais il agit de la sorte pour révéler sa munificence, comme il fit pour saint Paul et Marie-Madeleine, et pour nous amener à le reconnaître et à le louer, lui, dans ses créatures.

On dira peut-être : ce sont là des choses qui paraissent impossibles, et il vaudrait mieux n'en rien dire, pour ne point scandaliser les faibles. Que ceux-ci n'y croient pas, c'est un mal sans doute; mais mal moindre que de ne pas aider les âmes à qui Dieu accorde ces faveurs. Car cette connaissance les remplira de joie; elles se sentiront excitées à aimer de plus en plus un Dieu qui, par ces effusions de sa grâce, manifeste son pouvoir et sa majesté d'une manière si souveraine. J'en parle d'ailleurs ici avec une liberté d'autant plus grande, qu'il n'y a, j'en suis sûre, aucun danger de scandale pour les personnes auxquelles je m'adresse : elles savent et croient que Dieu donne à ses créatures des marques bien plus éclatantes encore de son amour. Quant à moi, je sais que quiconque ne croit pas cette vérité n'en fera jamais l'expérience; car Dieu aime beaucoup qu'on ne mette point de limite à son opération. Ainsi, mes sœurs, gardez-vous bien d'être incrédules, si Dieu ne vous conduit pas, vous, par ces voies particulières.

Revenons à notre charmant et délicieux château, et

voyons comment nous y pouvons entrer. Eh! n'est-ce pas là un non-sens? Si l'âme est le château même, elle n'a pas à y entrer. Autant vaudrait dire à quelqu'un d'entrer dans un appartement où il est déjà! Mais vous devez apprendre qu'il y a des manières fort différentes d'habiter ce château. Plusieurs se tiennent dans le chemin de ronde avec les soldats de garde, sans souci de pénétrer à l'intérieur, sans un désir quelconque d'en connaître ou les richesses, ou les appartements. Vous aurez sans doute lu, dans certains livres sur l'oraison, que l'on conseille à l'âme de rentrer en elle-même; eh bien! c'est là ce que j'entends quand je parle de son entrée dans ce château.

Un homme très instruit me disait naguère que les âmes, qui ne s'exercent point à l'oraison, ressemblent à un corps frappé de paralysie ou perclus, lequel a des pieds et des mains, mais ne peut s'en servir. En effet, il se rencontre des âmes si malades et si extérieures qu'il n'y a pas de remède à leur mal, et qu'il leur est impossible, ce semble, de rentrer en elles-mêmes. A force de vivre avec les reptiles et les bêtes qui sont autour du château, elles ont, pour ainsi dire, pris leur nature. Quoique, par leur noble origine, elles soient capables de converser avec Dieu même, rien n'y fait. Si ces âmes ne s'efforcent pas de comprendre leur misère et d'y porter remède, elles subiront, pour n'avoir pas voulu regarder en elles-mêmes, le même châtiment que la femme de Loth, pour avoir eu la curiosité de regarder derrière elle.

La porte d'entrée de ce château est, selon moi, la prière et la considération. Je ne distingue pas ici la prière vocale de la prière mentale; car l'une et l'autre, pour mériter ce nom, doivent être accompagnées de considération. Quand je vois une personne qui, en priant,

ne considère ni à qui elle parle, ni ce qu'elle demande ni la distance qui la sépare de Celui à qui elle s'adresse, je ne puis pas dire que cette personne prie, quoiqu'elle remue beaucoup les lèvres. Quelquefois, sans une considération actuelle, l'âme pourra prier véritablement; cela viendra de l'habitude prise de bien prier. Mais si quelqu'un parlait ordinairement à Dieu, comme il parlerait à son esclave, disant, sans y prendre garde, tout ce qui lui vient à la pensée, ou qu'il sait par cœur, ce n'est pas de la prière; plaise à Dieu qu'un chrétien ne prie jamais ainsi! Quant à vous, mes sœurs, j'espère de la bonté de Dieu que cela ne vous arrivera point, habituées comme vous l'êtes à traiter de choses intérieures, et à vous prémunir ainsi naturellement contre une erreur aussi grossière.

Laissons pour le moment les âmes frappées de paralysie. Hélas! si le Seigneur lui-même ne vient leur commander de se lever, comme à ce paralytique, qui avait passé trente ans sur le bord de la piscine, elles sont bien à plaindre, et elles courent un grand danger. Parlons des âmes qui entrent enfin dans le château. Quoique bien engagées dans le monde, ces âmes ont de bons désirs; de loin en loin elles se recommandent à Notre-Seigneur; elles réfléchissent sur elles-mêmes, à la vérité un peu à la hâte et comme à la volée; chaque mois, elles ont certains jours où elles prient, mais avec mille affaires en tête. Elles sont habituellement si attachées à ce monde, que leur cœur s'en va là où est leur trésor. Cependant elles s'arrachent de temps en temps au tumulte du siècle, pour être à elles-mêmes; et certes c'est une grande chose pour ces âmes que de se connaître, et de voir qu'elles ne prenaient pas le chemin qui mène à la porte du château. Enfin elles entrent dans les premières pièces du rez-de-chaussée, mais il y entre

avec elles tant de reptiles [1] qu'ils les empêchent de voir la beauté de cet édifice, et d'y goûter les douceurs du repos. C'est toujours beaucoup d'en avoir franchi le seuil.

Ce langage, mes sœurs, pourra vous paraître hors de propos, parce que, grâce à la bonté du Seigneur, vous n'êtes pas du nombre de ces personnes. Mais ayez la patience de m'écouter; je ne saurais vous donner à entendre, comme je les comprends, certains points de la vie intérieure, si je ne vous parle à ma manière, et encore plaise au Seigneur que je réussisse à dire quelque chose de juste! Ce que je voudrais vous expliquer est bien difficile à saisir, à moins qu'on n'en ait fait l'expérience; et si vous l'avez faite, vous comprendrez facilement que je ne puis me dispenser de toucher, en passant, certaines vérités qui, je l'espère de la miséricorde de mon Dieu, ne vous regarderont jamais.

1. Par ces reptiles et les différentes bêtes venimeuses dont il va être question, la sainte entend, comme elle l'explique clairement dans la suite, les passions de l'âme, ses inclinations vicieuses, ses attaches, ses imperfections, ses défauts, les souvenirs du monde et les séduisantes peintures que l'imagination fait des plaisirs, la préoccupation des affaires temporelles, le soin des biens de la fortune et le désir de s'élever.

## CHAPITRE II

Laideur d'une âme en état de péché mortel. — Comment se représenter les demeures de ce château. — De la connaissance de soi-même pour acquérir l'humilité. — Ruses du démon.

Avant d'aller plus loin, considérez, je vous prie, quel spectacle doit offrir ce château si resplendissant et si beau, cette perle orientale, cet arbre de vie planté au milieu des eaux mêmes de la vie qui est Dieu, lorsque l'âme tombe dans un péché mortel. Il n'est point de ténèbres qui approchent de ces ténèbres; rien d'aussi obscur, rien d'aussi noir. Quel est ce changement? dites-vous. — Le soleil n'a pas changé, qui communique à l'âme tant de splendeur et de beauté; il est toujours au centre de l'âme, et l'âme elle-même reste aussi capable de jouir de Dieu que le cristal de recevoir les rayons du soleil; mais le soleil est là comme s'il n'y était pas et il n'y fait rien. Rien ne profite à l'âme qui est en état de péché mortel; et tant qu'elle y persévère, toutes ses bonnes œuvres ne sont d'aucun mérite pour le salut, parce qu'elles ne procèdent plus de ce principe qui fait que notre vertu est vertu, c'est-à-dire de Dieu. En se séparant de lui, l'âme ne peut plaire à ses yeux. D'ailleurs, son dessein, quand elle commet un péché mortel, n'est pas de contenter Dieu, mais d'être agréable au démon. Or, comme celui-ci n'est que té-

nèbres, la pauvre âme ne fait plus avec lui qu'une même nuit ténébreuse.

Je connais une personne[1] à qui Notre-Seigneur daigna montrer l'état d'une âme qui a commis un péché mortel. Si l'on savait ce que c'est, assure-t-elle, nul ne pourrait se résoudre à pécher, dût-on, pour en éviter les occasions, s'exposer aux plus grandes peines qu'on puisse imaginer. Cette vision lui inspira un désir extrême que cela fût compris également de tous les hommes. Puisse ce zèle brûler aussi vos âmes, et vous faire adresser à Dieu de ferventes prières pour ceux qui se trouvent dans cet état! Ils ne sont, eux et leurs œuvres, qu'obscurité et ténèbres.

L'âme en état de grâce ressemble à une source très claire, qui communique aux ruisseaux formés d'elle toute sa limpidité; ses œuvres procèdent de la fontaine de vie, et voilà pourquoi elles sont si agréables aux yeux de Dieu et des hommes; plantée comme un arbre au milieu de cette fontaine, c'est de ses eaux, et non d'ailleurs qu'elle tire sa force, sa verdeur et sa fécondité. Tout au contraire, l'âme qui, par sa faute, s'éloigne de cette source, et qui se transplante dans une autre, dont les eaux sont horriblement noires et infectes, ne produit que corruption et souillure.

Remarquons bien ceci : ni cette fontaine ni ce resplendissant soleil qui demeure au centre de l'âme ne perdent rien de leur beauté et de leur éclat. Il en est de l'âme comme d'un cristal exposé au soleil; qu'on la recouvre d'un voile très noir, ce voile l'empêchera de recevoir et de réfléchir la lumière.

O âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, com-

1. La sainte parle ici d'elle-même : elle raconte au livre de sa *Vie*, c. XL, les deux visions où Notre-Seigneur lui montra ce qu'est une âme en état de péché mortel.

prenez ce que vous êtes devenues par le péché, et ayez pitié de vous-mêmes! Arrachez, coûte que coûte, cette poix collée au cristal. Songez que si la mort vous surprend, il ne vous sera plus donné de jouir de cette lumière. O Jésus! quel spectacle que celui d'une âme privée de cette lumière! Pauvres appartements du château! Pauvres habitants! C'est le désarroi des sens extérieurs; et quant aux puissances intérieures qui ont l'administration et la surintendance du lieu, c'est l'aveuglement et le désordre. Enfin, le sol où l'arbre est planté étant le démon même, quel fruit cet arbre peut-il produire? Un homme de Dieu me disait un jour que rien ne l'étonnait de la part d'une personne en état de péché mortel; il était plutôt surpris des fautes qu'elle ne commettait pas. Daigne le Seigneur, par sa miséricorde, nous délivrer d'un si grand mal! Le péché seul d'ailleurs mérite en cette vie le nom de mal, puisqu'il traîne à sa suite des maux dont l'éternité ne verra pas la fin. C'est là, mes filles, ce que nous devons craindre, et dont nous devons demander à Dieu, dans nos oraisons, de nous préserver. Car, si le Seigneur ne garde la cité, tous nos efforts sont inutiles; nous sommes la faiblesse même.

Cette personne, à qui Notre-Seigneur avait montré ce qu'est une âme en état de péché mortel, disait qu'elle avait retiré un double avantage de cette vision. D'abord une très vive crainte d'offenser Dieu; en sorte qu'elle le conjurait sans cesse de la préserver d'une chute qui entraînait des maux si terribles. En second lieu, c'était pour elle un miroir d'humilité; elle y découvrait que tout le bien que nous faisons ne découle pas de nous comme de son principe, mais de cette fontaine où est planté l'arbre de nos âmes, et de ce soleil dont la chaleur féconde nos œuvres. Cette vérité, ajoutait-elle,

était si vivement empreinte dans son âme, que, lorsqu'elle faisait ou voyait faire à un autre quelque bonne action, elle la rapportait à son vrai principe, à Dieu sans qui nous ne pouvons rien. De là venait qu'elle en louait Dieu aussitôt, qu'ordinairement ses œuvres, même les meilleures, ne lui donnaient aucun amour-propre.

O mes sœurs, il ne serait pas perdu le temps que nous aurions mis, vous à lire ces pages et moi à les écrire, si nous en retirions les deux grands avantages que je viens de signaler! Sans doute les savants ont l'intuition directe de ces vérités; mais l'esprit des femmes, un peu plus lent, demande à être aidé de toutes manières; et Notre-Seigneur m'inspire peut-être pour cela les comparaisons dont je me sers; daigne sa bonté me continuer la même grâce!

Il est très difficile, quand on doit parler de choses intérieures, de le faire avec clarté; et, comme à cette difficulté se joint chez moi une profonde ignorance, je dirai forcément bien des choses superflues, étrangères même à mon sujet, avant d'en dire une qui soit juste. Il faut qu'on ait de la patience pour me lire, puisque j'en ai, moi, pour écrire ce que je ne sais pas; car il m'arrive souvent de prendre la plume sans ombre de pensée dans la tête, ne sachant ni que dire, ni par où commencer.

Il est important, je le vois, que je vous explique de mon mieux certains points de la vie spirituelle. On nous parle sans cesse de l'excellence de l'oraison, nos règles d'ailleurs nous prescrivent d'y vaquer tant d'heures par jour; mais l'on se borne à nous dire ce que nous y pouvons par nous-mêmes; quant à ce que Dieu opère dans une âme par des voies extraordinaires, on l'explique fort peu. Je vous en parlerai donc; j'essayerai de

diverses manières de vous en donner l'intelligence, et vous serez consolées de considérer ce travail de Dieu dans les âmes, ce château intérieur, que tant d'hommes traversent, que si peu connaissent. Ce que j'ai écrit autrefois donne, il est vrai, quelque lumière là-dessus; mais je saisis mieux aujourd'hui certaines questions et surtout les plus difficiles. L'écueil inévitable pour moi, c'est que, pour arriver à les expliquer, je serai forcée, comme je le disais plus haut, de parler d'une foule de choses très connues; il n'en peut être autrement avec un esprit aussi inculte que le mien.

Revenons maintenant à notre château. Vous ne devez point vous représenter ses nombreuses demeures les unes à la suite des autres, comme une longue enfilade d'appartements. Portez vos regards au centre, dans la pièce qu'habite le Roi. Vous savez comme la tige du palmier est formée de plusieurs enveloppes qui entourent et protègent la partie savoureuse, le cœur proprement dit de l'arbre; de même au centre du château se trouve la demeure du Roi, et tout autour, d'autres demeures. Ne craignez pas d'imaginer ou longueur, ou largeur ou hauteur excessives; vous ne pouvez pas excéder, puisque la capacité de l'âme dépasse de beaucoup ce que nous pouvons concevoir. Enfin, de son palais, qui est au centre, ce Soleil envoie sa lumière à toutes les demeures du château.

Qu'une âme s'adonne peu ou beaucoup à l'oraison, il importe extrêmement de ne pas trop la contraindre, et de ne pas la tenir, pour ainsi dire, enchaînée dans un coin. Qu'on laisse cette âme, à qui Dieu a donné une dignité si grande, parcourir librement les différentes demeures d'en haut, d'en bas, et des ailes. Qu'elle ne se violente pas pour rester longtemps dans la même, fût-ce dans celle de la connaissance de soi. Sans doute

cette connaissance est nécessaire ; et elle l'est à un tel point, comprenez-moi bien, que même les âmes admises par Notre-Seigneur dans sa propre demeure ne doivent jamais, si élevées soient-elles, perdre de vue leur néant ; d'ailleurs elles ne le pourraient pas, quand elles le voudraient. Car l'humilité travaille toujours, comme l'abeille fait son miel dans la ruche, et sans cela tout serait perdu. Mais considérez l'abeille : elle quitte la ruche, et va butiner de fleur en fleur. Dans la connaissance de soi-même, l'âme, si elle veut m'en croire, fera de même ; de temps en temps, elle prendra son vol pour considérer la grandeur et la majesté de son Dieu. Là, bien mieux qu'en elle-même, elle découvrira sa bassesse et trouvera plus de force pour s'affranchir des reptiles qui sont entrés avec elle dans ces premières demeures, où l'on apprend à se connaître. Si salutaire qu'il soit à l'âme de s'élever, comme je viens de le dire, à la considération des grandeurs de Dieu, il faut qu'en cela même elle évite l'excès. Mais, à mon avis, nous pratiquerons mieux la vertu en contemplant les perfections divines, qu'en tenant les yeux de l'âme fortement attachés au limon dont nous sommes pétris.

Je ne sais si je me suis bien expliquée : mais cette connaissance de soi-même est si importante que je ne voudrais jamais vous voir négligentes sur ce point, pour élevées que vous soyez dans les cieux[1] ; rien ne nous est plus nécessaire ici-bas que l'humilité. Je vous le répète ; il est bon, il est très bon de nous efforcer d'entrer dans cette première demeure de la connaissance de nous-mêmes, sans vouloir d'abord prendre notre vol vers les autres ; elle est d'ailleurs le chemin qui y con-

1. Por subidas que esteis en los cielos.

duit. Et quel besoin avons-nous d'ailes pour voler, lorsque nous pouvons aller par un chemin facile et sûr? Tâchons donc plutôt d'y marcher à grands pas. Le meilleur moyen, à mon avis, d'acquérir une parfaite connaissance de nous-mêmes est de nous appliquer à bien connaître Dieu. Sa grandeur nous fera voir notre bassesse; sa pureté, nos souillures; et son humilité nous montrera combien nous sommes loin d'être humbles.

Nous tirons de cela deux avantages; le premier est évident : le blanc ressort mieux à côté du noir, et au contraire le noir paraît plus noir à côté du blanc; l'autre avantage, c'est que notre entendement et notre volonté s'ennoblissent et deviennent plus capables de toute espèce de bien, lorsque nous portons nos regards tour à tour sur Dieu et sur nous. Il y a un grave inconvénient à considérer uniquement notre fonds de misère. Je disais naguère que les œuvres des âmes en état de péché mortel sont comme des eaux noires et infectes s'échappant d'une source corrompue. Sans mettre au même rang des œuvres faites en état de grâce, Dieu m'en garde, ce n'est ici qu'une simple comparaison, je dirai qu'il nous arrive quelque chose d'analogue, lorsque nous demeurons enfoncés dans la considération de notre misère : jamais le courant de nos œuvres ne sortira net et pur de la fange des craintes, de la pusillanimité, de la lâcheté, et de mille pensées troublantes, telles que celles-ci : N'a-t-on pas les yeux sur moi? En marchant par ce chemin, ne vais-je point m'égarer? N'est-ce pas présomption d'oser entreprendre cette bonne œuvre? N'est-ce pas de l'orgueil, n'est-ce pas pire encore qu'une créature comme moi s'occupe d'un sujet aussi élevé que l'oraison? N'aura-t-on pas de moi une opinion trop favorable, si j'abandonne la voie commune et ordinaire?

Ne faut-il pas éviter tout excès même dans la vertu? Pécheresse comme je le suis, vouloir m'élever, n'est-ce pas m'exposer à tomber de plus haut? Peut-être m'arrêterai-je en chemin; peut-être serai-je pour quelques bonnes âmes un sujet de scandale? Enfin, étant ce que je suis, me convient-il de prétendre à rien de particulier?

O mes filles, que d'âmes il doit y avoir à qui le démon cause de grandes pertes par ces sortes de pensées! Elles prennent pour de l'humilité ce que je viens de dire, et beaucoup d'autres choses semblables. C'est qu'elles n'ont d'elles-mêmes qu'une connaissance incomplète et qui les égare; si elles s'en tiennent à la considération de leur misère, il ne faut pas s'étonner de ce qui leur arrive, on doit même craindre qu'il ne leur arrive pire. C'est pourquoi je dis, mes filles, que, si nous voulons apprendre la véritable humilité, nous devons arrêter nos yeux sur Jésus-Christ, le souverain bien de nos âmes, et sur ses saints. Cette vue, je le répète, ennoblira notre entendement et la connaissance de nous-mêmes cessera de nous décourager et de nous abattre.

Pour être la moindre de toutes, cette première demeure n'en est pas moins enviable et pleine de trésors; et, pourvu qu'on sache se défendre des reptiles entrés avec soi, on aura le bonheur de passer plus avant. Mais le démon se sert de terribles artifices et de ruses bien subtiles pour empêcher les âmes de se connaître, et pour les détourner du véritable chemin à suivre. La connaissance expérimentale que j'ai de ces premières demeures me permet d'en parler. Ne vous imaginez pas qu'elles ne renferment qu'un petit nombre d'appartements; il y en a au contraire une infinité, attendu que les âmes y entrent de mille façons, et toutes avec une bonne intention. Mais le démon qui médite sans cesse

leur ruine, a mis sans doute dans chacune de ces demeures plusieurs légions de mauvais anges pour leur disputer l'entrée des autres; et comme ces âmes ne soupçonnent pas le danger, ils les trompent et les séduisent de mille manières. Dans les pièces plus voisines de celles du Roi, l'on a moins à craindre. Dans les premières, les âmes sont plus exposées, parce qu'elles sont encore pleines de l'amour du monde, engagées dans ses plaisirs, passionnées pour ses honneurs et ses prétentions; les sens et les puissances, vassaux que Dieu leur a donnés pour les défendre, faiblissent dans le combat, et ces âmes sont facilement vaincues, malgré le désir de ne point offenser Dieu et la pratique des bonnes œuvres. Elles doivent recourir fréquemment à Notre-Seigneur, et, prenant sa bénite Mère pour avocate, et les saints pour protecteurs, les conjurer de combattre à leur place; car elles ont peu de force et ne sauraient résister toutes seules. Au reste, en quelque état que nous soyons, la force de vaincre doit nous venir de Dieu, et je le prie, au nom de sa miséricorde, de ne pas nous la refuser.

Que cette vie est pleine de misères! Mais comme j'ai montré au long, dans un autre écrit [1], combien il nous est dangereux d'errer en matière d'humilité et de connaissance de nous-mêmes, je n'en dirai pas davantage ici, quoiqu'il n'y ait rien de plus nécessaire; seulement je prie le Seigneur que ce que j'en ai dit soit de quelque utilité pour vos âmes.

Vous devez remarquer que ces premières demeures ne sont pour ainsi dire pas éclairées de la lumière qui sort du palais du Roi. Sans être obscures et noires

1. Dans le *Chemin de la perfection*, ch. XI, XIII, XIV, XIX.

comme pour l'âme en état de péché mortel, il y règne cependant je ne sais quelle obscurité : ces couleuvres, ces vipères et tant d'autres reptiles venimeux qui s'y sont glissés avec l'âme, l'empêchent d'en voir la lumière ; telle une personne qui entrerait dans une salle éclairée d'un grand soleil, mais les yeux tellement couverts de boue qu'elle pourrait à peine les ouvrir. Ces demeures sont donc claires ; et si l'âme ne peut jouir de cet éclat, il faut uniquement l'attribuer à ces bêtes ennemies qui l'empêchent de voir autre chose qu'elles. Telle doit être, ce me semble, la disposition d'une âme qui, sans être en mauvais état, est encore toute préoccupée du soin des affaires du monde, de la fortune et des honneurs. Vainement voudrait-elle rentrer en elle-même et contempler sa beauté, elle en est empêchée par ces attachements dont elle semble ne pouvoir se dégager.

Pour entrer dans les secondes demeures chacun doit donc, selon son état, travailler à s'affranchir des soins et des occupations inutiles. Sans cela, je tiens pour impossible que l'on arrive jamais dans la demeure principale ; l'on ne peut même être en assurance dans la première ; car, parmi des bêtes si dangereuses, il est impossible de n'être pas atteint une fois ou l'autre par leurs morsures. Mais que serait-ce, mes filles, si après avoir évité ces pièges et pénétré plus avant dans les autres demeures secrètes du château, nous revenions, par notre faute, nous jeter dans le bruit et la confusion des premières ! Hélas ! à cause de nos péchés, trop de personnes, comblées comme nous des grâces du Seigneur, doivent retomber ensuite dans ce misérable état. Ici, nous sommes libres pour l'extérieur ; plaise à Dieu que nous le soyons aussi à l'intérieur, et qu'il daigne nous délivrer lui-même ! Gardez-vous, mes filles, de

soins étrangers à votre profession. Considérez qu'il y a peu de demeures dans ce château où on ne doive combattre contre les démons. Dans quelques-unes, il est vrai, les gardes, c'est-à-dire les puissances de l'âme, ont assez de force pour se défendre et leur résister ; mais nous avons besoin d'une très grande vigilance pour découvrir les artifices de ces esprits de ténèbres, et pour les empêcher de nous tromper en se transfigurant en anges de lumière. Ils peuvent nous nuire de beaucoup de manières, s'insinuant peu à peu, et à la dérobée ; nous constatons le mal seulement lorsqu'il est fait.

Je vous ai dit autrefois que le démon agit comme une lime sourde dont il faut se défier de bonne heure, et je veux maintenant vous expliquer cela davantage. Il inspirera à une religieuse de si impétueux désirs de faire pénitence, qu'elle n'aura, ce semble, de repos qu'à tourmenter son corps. Ce commencement est bon ; mais si la prieure a défendu de faire des pénitences sans permission, et si cette religieuse, persuadée par le démon qu'en chose aussi bonne elle peut être plus hardie, se livre à des austérités qui ruinent sa santé et empêchent l'observation de sa règle, vous voyez à quoi se termine cette belle ferveur. A une autre religieuse le démon suggérera d'aspirer à une très grande perfection. Très bien. Mais peut-être les moindres fautes de ses sœurs lui paraîtront-elles des manquements graves ; elle observera leur conduite pour voir si elles en commettent, et pour en avertir la prieure. Avec ce grand zèle pour la règle, souvent elle ne verra pas ses propres fautes ; et les autres religieuses, qui ne pénètrent pas dans le fond de son cœur, pourront trouver la chose mauvaise.

Ce que le démon prétend par là n'est pas sans conséquence ; il veut refroidir la charité et diminuer l'amour

que les sœurs doivent avoir les unes pour les autres, ce qui serait un grand malheur. Comprenons-le bien, mes filles, la véritable perfection consiste dans l'amour de Dieu et du prochain; nous serons d'autant plus parfaites, que nous garderons avec plus de fidélité ces deux préceptes. Toute notre règle et toutes nos constitutions ne sont que des moyens d'atteindre plus parfaitement ce but. Laissons donc là ces zèles indiscrets qui peuvent nous être si nuisibles; et que chacune de nous ait l'œil sur elle-même. Je n'en dis pas davantage sur ce sujet, j'en ai assez parlé ailleurs.

Cet amour mutuel est si important, que je le voudrais toujours présent à votre esprit. N'allez donc pas relever, dans vos sœurs, des riens, qui souvent ne seront pas même des imperfections, et que peut-être votre ignorance seule vous fera prendre en mauvaise part. Cela ne servirait qu'à vous ôter la paix de l'âme, et à l'ôter aux autres; voyez si la perfection vous coûterait cher.

Le démon pourrait également inspirer à une religieuse d'examiner de la sorte la conduite de la prieure, et la tentation aurait alors plus de danger. Il faut donc ici une grande discrétion. Car si les choses observées dans la prieure vont contre la règle et les constitutions, on ne devrait pas toujours les interpréter en bonne part, mais l'avertir, et si elle ne se corrigeait pas, en donner avis au supérieur; ce serait charité. On doit tenir la même conduite à l'égard des sœurs, si l'on remarque en elles quelques fautes considérables, sans se laisser arrêter par la crainte que peut-être en cela on cède à la tentation. Mais il faut bien se garder de s'entretenir de ces sujets les unes avec les autres; ce serait tout profit pour le démon qui introduirait ainsi parmi nous des habitudes de médisance. Qu'on parle de ces sortes de choses seu-

lement aux personnes qui peuvent y porter remède. Comme le silence observé chez nous est si continuel, cet avis, grâce à Dieu, nous est moins nécessaire qu'à d'autres; mais il est bon de nous tenir sur nos gardes.

# SECONDES DEMEURES

## CHAPITRE UNIQUE

De la persévérance dans les combats à soutenir. — La perfection ne consiste pas à goûter les douceurs spirituelles, mais à faire la volonté de Dieu.

Parlons maintenant des âmes qui entrent dans les secondes demeures, et considérons à quoi elles s'y occupent. Je voudrais être brève parce que j'en ai parlé amplement ailleurs [1]; d'autre part, ne me souvenant plus de ce que j'ai écrit, il me sera impossible de ne pas me répéter. Si du moins j'avais le talent de présenter les mêmes pensées de différentes manières, vous n'éprouveriez sûrement aucun ennui; ne lisons-nous pas avec plaisir, malgré leur nombre, les livres qui traitent de ces sujets?

J'ai ici en vue les âmes qui ont commencé à s'adonner à l'oraison, et qui comprennent combien il leur importe de ne pas s'arrêter dans les premières demeures, mais qui n'ont pas cependant assez de courage pour les abandonner tout à fait, et y retournent souvent, parce qu'elles ne se séparent point des occasions. Il y a là un

1. Dans le livre de sa *Vie*, et dans le *Chemin de la perfection*

grand péril. C'est néanmoins une insigne faveur de Dieu que, durant quelques courts intervalles, elles tâchent de fuir les couleuvres et les bêtes venimeuses, et voient que cette fuite leur est salutaire. Ces âmes, à un point de vue, souffrent beaucoup plus que celles des premières demeures, mais elles sont moins exposées, parce qu'elles connaissent déjà les périls; aussi y a-t-il grande espérance qu'elles pénétreront plus avant dans le château.

Elles ont plus à souffrir, ai-je dit, parce que, dans les premières demeures, les âmes sont comme des sourds-muets qui, privés de la parole et de l'ouïe, endurent plus patiemment la peine de ne point parler; au contraire, les personnes à l'ouïe bonne, mais muettes, sentent beaucoup plus le déplaisir de ne pouvoir parler. L'état de celles qui n'entendent point n'est pas cependant le plus désirable, car enfin c'est un grand avantage d'ouïr ce qu'on nous dit. Or les âmes des secondes demeures entendent les appels du Seigneur. Comme elles entrent plus avant dans le château et se trouvent plus proches du Roi, elles se ressentent d'un si bon voisinage. Elles sont encore, il est vrai, au milieu des affaires, des plaisirs, des divertissements, des vanités du monde; elles vont tombant, se relevant de leurs péchés, parce qu'il est comme impossible que la compagnie de ces bêtes venimeuses, où elles continuent d'être, ne les fasse pas broncher; mais si grandes sont la miséricorde et la bonté du Maître qu'elles servent, il désire tant en être aimé et les voir faire effort pour s'approcher de lui, qu'il continue de les appeler, et cela d'une manière si douce, qu'elles se désolent de ne pouvoir exécuter à l'heure même son commandement. Ainsi, je le répète, ces âmes souffrent plus que si elles étaient sourdes à sa voix.

Il y a néanmoins de la différence entre cette manière

d'appeler et celle dont je parlerai dans la suite. Ici, pour se faire entendre, Dieu se sert de quelques paroles prononcées par des gens de bien, d'un sermon, de la lecture des bons livres. Sans parler de beaucoup d'autres moyens, il appelle encore par des infirmités, par des peines, par une vérité qu'il fait luire à l'esprit durant les moments consacrés à l'oraison. Si peu fervente que soit cette oraison, Dieu en fait toujours grand cas. Ne laissez donc pas, mes sœurs, d'estimer beaucoup cette première grâce, et ne perdez point courage si vous ne répondez pas à l'heure même à la voix de Notre-Seigneur. Il sait attendre des jours et des années, surtout quand il voit de la persévérance et de bons désirs. La persévérance est le plus nécessaire : avec elle, on ne peut jamais manquer de gagner beaucoup.

Mais terrible est la batterie que le démon dresse ici contre l'âme, et c'est de mille manières qu'il l'attaque. Elle a plus à souffrir que dans les premières demeures. Là elle était muette et sourde, ou du moins entendait fort peu ; et elle n'opposait à l'ennemi qu'une faible résistance, comme une personne presque désespérée de vaincre. Mais ici l'entendement est plus vif, les puissances plus exercées, et les coups de l'ennemi si forts, qu'il est impossible à l'âme de ne pas les entendre. Les démons dirigent alors contre elle ces couleuvres dont j'ai parlé ; ils lui dépeignent le monde et ses plaisirs en quelque sorte comme éternels; ils lui rappellent l'estime dont elle jouissait, la société des amis et des parents ; ils lui font craindre la perte de la santé par ces pénitences pour lesquelles s'éveille l'attrait dès qu'on entre dans cette seconde demeure; et mille autres sortes d'obstacles...

O Jésus! dans quel trouble et quelles angoisses les démons ne jettent-ils pas cette pauvre âme! Elle ne sait

si elle doit passer plus loin, ou retourner à la première demeure. Car la raison lui vient en aide, dévoilant tout l'artifice, et montrant que ces présents du monde ne sont rien en comparaison du bonheur auquel elle aspire. La foi lui enseigne de son côté quel bonheur rassasiera tous ses désirs. La mémoire lui représente le terme où vont aboutir les félicités de la terre : elle lui remet sous les yeux les derniers moments des personnes qui avaient joui à souhait de tous les plaisirs, la mort subite de quelques-unes d'entre elles et l'oubli où en peu de temps elles sont tombées. Elle lui rappelle des gens qu'elle avait connus, qu'elle avait vus au sein de la prospérité, et qui, maintenant sous terre, sont foulés aux pieds par les passants; elle lui montre le lieu de leur sépulture où elle a passé si souvent elle-même, et arrête sa vue sur leurs corps qui fourmillent de vers, etc., etc.

La volonté se sent inclinée à aimer Celui en qui elle découvre tant d'amabilités, et, au souvenir de tant de marques d'amour reçues, elle éprouve le besoin d'y répondre. Ce qui, en particulier, la touche, c'est de voir comme ce véritable Ami est toujours avec elle, ne la quittant point, l'accompagnant partout, lui donnant l'être et la vie. L'entendement, de son côté, lui fait connaître que, eût-elle de longues années à vivre, elle ne saurait acquérir un meilleur ami; que le monde est plein de fausseté, que ces plaisirs promis par le démon, sont remplis d'amertumes, de soucis, de traverses. Il lui dit encore qu'elle ne saurait trouver, hors de ce château, ni sécurité ni paix; qu'elle ne doit pas courir les maisons étrangères, lorsqu'elle trouve dans la sienne des biens sans nombre, si peu qu'elle en veuille jouir; que tout le monde n'a pas l'avantage de posséder ainsi chez soi tout ce qu'il lui faut; enfin, qu'elle a un Hôte capable de

lui assurer tous les biens, pourvu qu'elle ne veuille pas imiter l'enfant prodigue, et se réduire à la nourriture des pourceaux.

Avec des raisons de cette force, l'âme peut vaincre les démons. Mais, ô mon Seigneur et mon Dieu, telle est la vanité générale et la coutume reçue, qu'elle ruine les meilleurs désirs. La foi est si morte que nous préférons à ses enseignements le témoignage des sens. Et cependant que voyons-nous en ceux qui courent après ces biens visibles, sinon une grande misère? Cette langueur de la foi dans une âme vient de son commerce avec les bêtes venimeuses dont j'ai parlé. L'homme mordu par une vipère voit son corps enfler aussitôt sous l'action du poison : ainsi en est-il de nous, si nous n'y prenons garde. Une âme ne guérit de ce mal que par un long traitement, et encore est-ce une grande grâce de Dieu qu'elle n'en meure pas.

En vérité l'âme endure ici de grandes peines, principalement quand le démon reconnaît, à sa disposition et à ses qualités, qu'elle est capable de pénétrer bien avant dans le château; alors il soulèvera tout l'enfer pour la faire retourner en arrière.

O mon Seigneur, votre secours lui est nécessaire; elle ne peut rien sans vous. Ne souffrez donc pas, au nom de votre miséricorde, qu'elle se laisse surprendre et abandonne son entreprise. Éclairez-la, afin qu'elle voie que tout son bonheur consiste à avancer, et qu'elle s'éloigne des mauvaises compagnies.

Rien de plus utile à cette âme que la fréquentation des personnes qui marchent par les voies spirituelles. Qu'elle converse donc non seulement avec les âmes qui habitent la même demeure qu'elle, mais encore avec les âmes plus voisines du centre du château. Il pourra s'établir entre elle et ces âmes choisies un tel lien, qu'elles

l'attireront dans leur propre demeure. Cette âme doit aussi se tenir toujours sur ses gardes pour ne point se laisser vaincre. Car si le démon la voit fermement résolue de perdre le repos, la vie et tout ce qu'il peut offrir, plutôt que de retourner à la première demeure, il se désistera bien plus vite de ses attaques.

Qu'elle se montre virile et ne ressemble point à ces soldats qui se couchaient sur le ventre pour boire, lorsque je ne sais plus qui les menait au combat. Elle doit se persuader qu'elle va livrer bataille à tous les démons, et que de toutes les armes la meilleure est celle de la croix. Je l'ai déjà dit, et je le répète encore : qu'elle ne rêve point des douceurs et des délices dans les débuts. Ce serait une manière bien vulgaire de commencer un si grand édifice, et bâtir sur le sable une maison qui ne tarderait pas à s'écrouler. En agissant de la sorte, elle s'exposerait à des dégoûts et à des tentations sans fin. La manne ne tombe point dans ces premières demeures; il faut pénétrer plus avant pour la recueillir : là seulement l'âme trouve toutes choses selon son goût, parce qu'elle veut uniquement ce que Dieu veut.

Chose plaisante que nos prétentions! Nous sommes encore dans les embarras et dans les imperfections; nous avons des vertus qui se tiennent à peine debout, des vertus qui naissent à peine, — et plût à Dieu encore que ce fussent des commencements de vertu! — et nous n'avons pas honte de vouloir des douceurs dans l'oraison, nous nous plaignons de nos sécheresses! Que cela ne vous arrive jamais, mes sœurs. Embrassez la croix que votre Époux a portée, et, sachez-le, c'est là votre métier. Que celle d'entre vous qui peut le plus souffrir souffre pour ce divin Époux; elle aura la plus belle couronne. Le reste n'est qu'un accessoire; si Dieu vous le donne, remerciez-le humblement.

Peut-être vous direz-vous, mes sœurs, bien déterminées à endurer les peines extérieures, pourvu que Dieu vous console intérieurement. Mais il connaît mieux que nous ce qui nous est utile; il ne nous appartient pas de le conseiller, et il peut nous dire avec raison que nous ne savons pas ce que nous demandons. N'oubliez jamais cette importante vérité : ce à quoi doivent uniquement prétendre ceux qui commencent à s'adonner à l'oraison, c'est de travailler, de se disposer avec courage et par tous les moyens possibles, à conformer leur volonté à la volonté de Dieu. Soyez bien assurées qu'en cela consiste, comme je le ferai voir dans la suite, la plus sublime perfection à laquelle on puisse s'élever dans le chemin spirituel. Plus on pratique cette conformité, plus on reçoit de Dieu, et plus on progresse aussi dans cette voie. N'allez pas croire qu'il y ait d'autres secrets, ou d'autres moyens inconnus et extraordinaires d'avancer : tout notre bien est là.

Mais, si dès le commencement nous avons le tort de vouloir que Dieu fasse notre volonté. et nous conduise par le chemin le plus agréable, quelle fermeté peut avoir notre édifice spirituel? Pensons donc à faire ce qui dépend de nous, et tâchons de nous défendre de ces bêtes venimeuses. Car souvent Dieu permet que les mauvaises pensées et les sécheresses nous affligent, quoi que nous fassions; et parfois même il souffre que nous soyons mordues de ces bêtes, afin de nous rendre plus vigilantes, et pour éprouver si nous avons un vif regret de l'avoir offensé. Si donc il vous arrive de tomber quelquefois, gardez-vous de perdre cœur; continuez d'avancer; Dieu fera tourner cette chute même à l'avantage de votre âme; ainsi les marchands de thériaque prennent eux-mêmes du poison pour démontrer l'efficacité de leur contre-poison.

N'eussions-nous point d'autres preuves de notre misère, et du dommage que nous cause la dissipation, il devrait nous suffire de constater la difficulté que nous avons ensuite à nous recueillir. Peut-il y avoir un plus grand mal que de se voir hors de chez soi? Et comment espérer trouver ailleurs du repos, lorsque l'on n'en trouve pas dans sa propre maison? Rien ne nous est si proche, si intime, que les puissances de notre âme, puisque nous en sommes inséparables; et ces puissances nous font la guerre, comme pour se venger de celle que nos vices leur ont faite. La paix! la paix! mes sœurs; c'est la parole du Maître, parole tant de fois adressée aux apôtres. Mais croyez-m'en, si vous ne l'avez point, si vous ne tâchez pas de l'avoir en vous, vous ne la trouverez pas hors de vous.

Qu'elle finisse enfin cette guerre! Je le demande au nom du sang que notre Sauveur a répandu pour nous. Je m'adresse à ceux qui n'ont point commencé à rentrer en eux-mêmes; et que les autres ne cèdent point, par crainte des combats, à la tentation de retourner en arrière. Les rechutes sont plus dangereuses que les chutes. Ne pouvant reculer sans se perdre, qu'ils se confient, non en leurs propres forces, mais en la miséricorde de Dieu. Ils verront comment Notre-Seigneur les conduira d'une demeure dans une autre, et les introduira dans une terre où ces bêtes cruelles ne pourront plus ni les atteindre ni les fatiguer; ils les tiendront assujetties, et se riront de leurs efforts; enfin, dans cette terre de bénédiction, leur âme jouira, même dans cette vie, de plus de bonheur qu'on n'en peut souhaiter.

Mais je vous ai déjà expliqué ailleurs, ainsi que je le disais au commencement de cet écrit, comment vous devez vous conduire au milieu des troubles que le démon suscite dans cette demeure; et, parlant de la manière de

se recueillir, je vous ai déjà dit qu'il fallait le faire non point à force de bras, mais avec suavité, afin que le recueillement soit plus durable ; je ne le répéterai donc point ici. Je me contenterai d'ajouter qu'il est très avantageux d'en parler avec des personnes expérimentées. Peut-être, lorsque des occupations nécessaires vous retirent de cette retraite intérieure, croyez-vous faire une grande brèche au recueillement ; détrompez-vous. Pourvu que vous soyez ensuite fidèles à y rentrer, le divin Maître fera tout servir au profit de votre âme, quoique vous n'ayez personne pour vous instruire. Lorsque l'action a interrompu le recueillement, le seul remède est de recommencer à se recueillir. Sans cela, l'âme ira perdant chaque jour de plus en plus, et encore plaise à Dieu qu'elle s'en aperçoive !

Mais, pourrait penser quelqu'une d'entre vous, si c'est un tel mal de retourner en arrière, ne vaudrait-il pas mieux rester hors du château, sans jamais se mettre en peine d'y entrer ? Je vous l'ai déjà dit, dès le commencement, en m'appuyant sur les paroles mêmes de Notre-Seigneur ; celui qui aime le péril y rencontrera sa perte, la porte pour entrer dans ce château est la prière. Ce serait donc folie de s'imaginer qu'on peut entrer au ciel sans entrer auparavant en soi-même pour se connaître, sans considérer sa misère, les bienfaits reçus de Dieu, et sans implorer souvent le secours de sa miséricorde. Le divin Maître ne nous a-t-il pas dit : *Nul n'ira à mon Père que par moi* — ce sont, me semble-t-il, ses paroles — et encore : *Qui me voit, voit mon Père ?* Or, si nous ne jetons jamais les yeux sur lui, si nous ne considérons point les obligations que nous lui avons, et la mort qu'il a endurée pour nous, comment pourrons-nous le connaître et travailler à son service ? De quoi sert la foi sans les œuvres ? Et les œuvres, quelle

valeur peuvent-elles avoir, si elles ne sont unies à la valeur des mérites de Jésus-Christ, notre bien? Enfin, si nous ne considérons toutes ces choses, qui sera capable de nous porter à l'amour de ce divin Maître? Je le supplie de nous faire comprendre combien nous lui coûtons cher, et de nous donner l'intelligence de ces vérités : que le serviteur n'est pas au-dessus du Maître; que l'on ne peut sans travail arriver à la gloire; et qu'il est nécessaire de prier, pour ne pas être sans cesse exposé à la tentation.

# TROISIÈMES DEMEURES

## CHAPITRE PREMIER

Il n'y a point en cette vie de sécurité parfaite. — De la patience et de l'humilité dans les sécheresses.

A ceux qui, par la miséricorde de Dieu, sont sortis vainqueurs du combat, et qui, par leur persévérance, sont entrés dans les troisièmes demeures, que dirons-nous? Ces seules paroles : *Heureux l'homme qui craint le Seigneur!* Grâce au divin Maître, j'ai en ce moment l'intelligence de ce verset; ce n'est pas une petite faveur, vu mon peu de pénétration. Oui, à juste titre, nous pouvons appeler bienheureux celui qui est entré dans ces troisièmes demeures; car, pourvu qu'il ne retourne point en arrière, il est, autant que nous pouvons en juger, dans le véritable chemin du salut. Vous voyez par là, mes sœurs, combien il importe de vaincre dans les précédents combats : j'en suis persuadée, Dieu ne manque jamais de mettre le vainqueur en sûreté de conscience, faveur que l'on ne saurait trop estimer. J'ai dit en sûreté, et j'ai mal dit, parce qu'il n'y a point de sûreté en cette vie. Comprenez donc bien ma pensée : quand je parle de sûreté pour le vainqueur, c'est toujours à la condition qu'il ne quittera pas le chemin où il a commencé à marcher. Quelle n'est pas la misère

de cette vie! Semblables à ceux qui ont les ennemis à leur porte, et qui ne peuvent ni dormir ni manger sans être armés, nous sommes jour et nuit sur le qui-vive, et dans cette appréhension continuelle qu'on ne fasse quelque brèche à notre forteresse.

O mon Dieu et mon bien, comment voulez-vous que nous aimions une si misérable vie? Pour ne pas en souhaiter la fin, et pour ne pas vous conjurer de nous en retirer, il ne faut rien moins que l'espérance de la perdre pour vous, ou du moins de l'employer tout entière à votre service, et par-dessus tout le bonheur d'accomplir votre volonté. Si c'était votre bon plaisir, ô mon Dieu, nous vous dirions comme saint Thomas : Mourons avec vous. N'est-ce pas mourir en quelque sorte à tous moments que de vivre sans vous, et avec cette frayeur que l'on peut vous perdre pour jamais?

Aussi, mes filles, la grande grâce à demander, est-elle de partager la sécurité des bienheureux dans le ciel. Car au milieu des alarmes de cet exil, quel plaisir peuvent goûter des âmes qui n'en cherchent point d'autre que de plaire à Dieu? N'a-t-on pas vu des saints, favorisés de cet esprit du Seigneur à un plus haut degré que nous, tomber dans de grands péchés? Qui nous assure, si nous tombions, que Dieu nous tendrait la main pour nous relever, et qu'il nous donnerait comme à ses saints le temps de faire pénitence[1]? A cette pensée, souvent présente à mon esprit, de quel effroi je suis saisie! Il est tel en ce moment, que je ne sais ni comment je puis tracer ces lignes, ni comment je puis vivre. O mes filles, demandez, je vous en conjure, à Notre-Seigneur, qu'il vive toujours en moi. S'il me le refuse, quelle assurance puis-je trouver dans une vie aussi mal

1. En marge du manuscrit, la sainte a ajouté : *entendiese del auxilio particular.*

employée que la mienne? Ce triste aveu, je vous l'ai fait souvent et vous n'avez jamais pu l'entendre sans peine, mais qu'il ne vous afflige point. Vous auriez désiré que j'eusse été une grande sainte, et vous avez raison. Je ne le souhaiterais pas moins que vous; mais que faire, si, par ma faute, j'ai perdu ce bonheur? Ce n'est pas de Dieu que je me plaindrai; il n'a cessé de me combler de ses grâces et, si j'eusse été fidèle, vos désirs auraient été accomplis.

Je ne saurais, sans une grande confusion et sans répandre des larmes, penser que j'écris ceci pour des personnes capables de m'instruire. Qu'il m'en a coûté d'obéir à ce point! daigne du moins le Seigneur vous faire trouver quelque utilité dans cet écrit où j'ai sa gloire en vue, et conjurez-le de pardonner à une créature aussi audacieuse. Dieu sait que j'espère uniquement en sa miséricorde : et ne pouvant empêcher mon passé d'être ce qu'il a été, je n'ai qu'à m'en remettre avec confiance aux mérites de mon Sauveur et de sa divine Mère dont, quoique indigne, je porte comme vous l'habit. Louez Dieu, mes filles, de ce que vous êtes véritablement les filles de cette Souveraine. Avec une telle mère, vous n'avez plus à rougir de moi. Imitez ses vertus; jugez de son excellence, et jugez aussi du bonheur de l'avoir pour patronne, par ce fait seul que mes péchés et ma misère n'ont pu ternir en rien l'éclat de ce saint ordre. Je vous donne néanmoins un avis : malgré la sainteté de l'Ordre, et le bonheur d'avoir une telle mère, ne vous croyez pas en sûreté. Car David était un grand saint, et cependant vous savez ce que fut Salomon. Que rien ne vous donne la sécurité, ni votre retraite, ni l'austérité de votre vie, ni vos communications avec Dieu, ni vos continuels exercices d'oraison, ni votre séparation du monde, ni l'horreur que vous croyez

avoir des choses du monde. Tout cela est bon, mais ne suffit pas, comme je l'ai dit, pour nous ôter tout sujet de crainte. Ainsi, gravez ce verset dans votre mémoire, et méditez-le souvent : *Beatus vir qui timet Dominum*[1].

Mais je ne sais déjà plus où j'en étais ; me voilà sûrement loin de mon sujet. Au souvenir du passé, je suis comme un oiseau dont se brisent les ailes, et je ne puis rien dire de bon[2]; je veux donc en détourner les yeux pour le moment.

Je reviens à ces âmes qui, par une insigne faveur de Dieu, ont vaincu les premières difficultés, et sont entrées dans les troisièmes demeures. Grâce à la divine bonté, ces âmes sont, je crois, en grand nombre dans le monde. Elles souhaitent ardemment ne pas offenser Dieu, elles se tiennent même en garde contre les péchés véniels ; elles aiment la pénitence ; elles ont des heures de recueillement ; elles emploient bien leur temps ; elles s'exercent à des œuvres de charité ; elles sont sages dans leurs paroles, dignes dans leur extérieur ; enfin elles tiennent leur maison, quand elles ont une maison, avec grand soin. Cet état est sans doute digne d'envie ; il prépare, ce semble, à la dernière demeure, et vraiment, si elles le désirent, Notre-Seigneur leur en ouvrira l'entrée ; car, avec l'excellente disposition où elles sont, il n'est point de faveur qu'elles ne puissent attendre de lui.

O Jésus, qui osera dire qu'il ne souhaite pas un si grand bien, principalement après avoir surmonté les plus graves difficultés ? Personne ; personne qui n'assure le vouloir. Mais les paroles ne suffisent pas pour que Dieu possède entièrement une âme. Témoin ce jeune

1. Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur.
2. *Se me quiebran las alas para decir cosa buena.*

homme de l'Évangile à qui le divin Maître demanda s'il voulait être parfait. Depuis que j'ai commencé à parler de ces troisièmes demeures, j'ai eu ce jeune homme présent à la pensée, parce que nous faisons comme lui au pied de la lettre. Or, de là viennent d'ordinaire les grandes sécheresses dans l'oraison. Je le sais, elles peuvent avoir d'autres causes. Plusieurs bonnes âmes endurent, sans qu'il y ait le moins du monde de leur faute, des peines intérieures intolérables, et dont Notre-Seigneur les fait toujours sortir avec un grand profit. Il faut compter aussi avec la mélancolie et d'autres infirmités; il faut compter enfin avec les secrets jugements de Dieu. Mais à mon avis, la cause la plus ordinaire des sécheresses qu'éprouvent les âmes dans ces troisièmes demeures est celle que je viens d'indiquer. Comme ces âmes ne voudraient pour rien au monde commettre un péché mortel, ni même souvent un péché véniel délibéré, comme elles font d'ailleurs un bon usage de leur temps et de leurs biens, elles ont peine à souffrir qu'on leur ferme la porte de la demeure de notre Roi dont, à juste titre, elles se réputent les vassales. Mais parmi les nombreux vassaux d'un monarque, un petit nombre seulement pénètre jusqu'à son appartement.

Entrez, entrez, mes filles, en vous-mêmes; et ne vous arrêtez pas à vos *œuvrettes*[1]; le seul titre de chrétiennes exige cela de vous, et beaucoup plus encore. Contentez-vous d'être les vassales de Dieu; ne portez point si haut vos prétentions, de crainte de tout perdre. Considérez les saints qui sont entrés dans l'appartement de ce Roi, et vous verrez la différence d'eux à nous. Ne demandez pas ce que vous n'avez point mérité. Quand

1. *Pasé adelante de vuestras obrillas.*

on a offensé Dieu, il ne devrait pas venir en pensée, pour n'importe quels services rendus, qu'on méritera la faveur accordée à ces grands saints.

O humilité! humilité! je suis tentée de le croire, ceux qui supportent avec tant de peine les sécheresses manquent un peu de cette vertu. Je le répète, il ne s'agit point de ces grandes épreuves intérieures dont je parlais naguère, et qui sont tout autre chose qu'un manque de dévotion. Éprouvons-nous nous-mêmes, mes sœurs, ou souffrons que Notre-Seigneur nous éprouve; il le sait bien faire, quoique souvent notre volonté y répugne.

Revenons maintenant à ces âmes en qui tout est bien réglé; considérons ce qu'elles font pour Dieu, et nous verrons que nous n'avons pas sujet de nous plaindre de sa divine Majesté. Si nous tournons le dos, si nous nous en allons toutes tristes, comme le jeune homme de l'Évangile, quand Notre-Seigneur nous dit ce qu'il faut faire pour être parfaites, que voulez-vous qu'il fasse, lui qui doit mesurer la récompense à l'amour que nous lui portons? Et cet amour ne doit pas être un amour d'imagination, mais réel et qui s'atteste par les œuvres. Ne pensez pas toutefois que Dieu ait besoin de nos œuvres; il lui faut une volonté résolue.

Il pourrait vous sembler, mes sœurs, que pour nous tout est déjà fait : nous portons l'habit religieux, nous l'avons pris de notre plein gré; nous avons abandonné le monde, ainsi que tous nos biens, pour l'amour de Jésus-Christ, et n'eussions-nous laissé que les filets de saint Pierre, nous aurions beaucoup donné, en donnant tout. Cette disposition est excellente, pourvu qu'on y persévère et qu'on ne retourne point, même par le désir, au milieu des reptiles des premières demeures. Nul doute qu'en continuant de vivre dans ce détachement et

cet abandon de tout, on n'obtienne ce que l'on souhaite; mais toujours à condition, entendez-le bien, qu'on se regarde comme des serviteurs inutiles, selon le mot de saint Paul ou même de Jésus-Christ; à condition qu'au lieu de croire avoir acquis, par ses services, le moindre droit à être admis dans sa demeure, on se considère au contraire comme plus redevable envers lui, parce qu'on a plus reçu. Que pouvons-nous faire pour un Dieu si généreux, qui est mort pour nous, qui nous a créés, et qui nous conserve l'être? Au lieu de lui demander des grâces et des faveurs nouvelles, ne devons-nous pas plutôt nous estimer heureuses d'acquitter tant soit peu la dette que nous ont fait contracter envers lui les services qu'il nous a rendus? C'est à regret que je prononce ce mot de service; mais j'ai dit la vérité, puisque tout le temps que cet adorable Sauveur a été sur la terre, il n'a fait autre chose que de nous servir.

Méditez, mes filles, certains points que je ne fais qu'indiquer ici, et sans beaucoup d'ordre, faute de savoir mieux m'exprimer. Notre-Seigneur vous en donnera l'intelligence. Les sécheresses seront alors pour vous une source d'humilité, et non d'inquiétude, comme le prétendrait l'ennemi du salut. Croyez-m'en, quand une âme est véritablement humble, supposé que Dieu ne lui donne jamais de consolation intérieure, il lui accorde néanmoins une paix et une soumission où elle trouve plus de bonheur que d'autres dans leurs délices spirituelles. Souvent, comme vous l'avez lu, Dieu accorde ces délices aux plus faibles; et ils ne voudraient guère, je crois, les échanger contre la vigueur des âmes que Dieu conduit par la voie des sécheresses. C'est que nous aimons plus les contentements que les croix. O vous, Seigneur, à qui nulle vérité n'est cachée, éprouvez-nous, afin que nous nous connaissions.

## CHAPITRE II

De la force dans les épreuves. — Il y a des ménagements de santé blâmables. — De l'obéissance au directeur.

J'ai connu quelques âmes, et je puis même dire un assez grand nombre d'âmes parvenues à l'état dont je viens de parler. Depuis plusieurs années, elles servaient Dieu avec fidélité, et tout en elles était réglé à l'intérieur comme à l'extérieur, autant qu'on en pouvait juger; et néanmoins qu'est-il arrivé? Après tant d'années lorsqu'elles devaient, ce semble, être maîtresses du monde, ou du moins en être bien désabusées, Dieu n'a pas plus tôt commencé à les éprouver en des choses assez légères, qu'elles sont tombées dans une inquiétude et une angoisse de cœur étranges. J'en étais tout interdite, et ne pouvais m'empêcher de craindre pour elles. Tout conseil eût été inutile. Comme elles faisaient depuis longtemps profession de vertu, elles se croyaient capables d'enseigner les autres, et pensaient être très fondées à s'étonner de ces épreuves. Pour moi, je ne connais qu'un moyen de les consoler : c'est d'abord de leur témoigner une grande compassion de leurs peines, et l'on ne saurait, en effet, trop compatir à une telle misère; ensuite de ne point les contredire parce que, persuadées qu'elles souffrent pour l'amour de Dieu, elles ne peuvent s'imaginer qu'il y ait en cela de l'imperfection, autre

erreur en des personnes si avancées. Qu'elles soient sensibles à ces épreuves, nul sujet de s'en étonner ; mais, à mon avis, elles devraient en peu de temps triompher d'une pareille peine. Car souvent Dieu veut que ses élus sentent leur misère, et dans ce but il éloigne d'eux ses faveurs un peu de temps. Il n'en faut pas davantage pour leur apprendre bien vite à se connaître. Cette épreuve est un trait de lumière. Ils voient très clairement leur imperfection. Parfois même, considérant qu'ils n'ont pas le courage de s'élever au-dessus de certaines tribulations assez légères, ils en éprouvent une peine plus vive que de l'objet même qui les a causées. A mon avis, c'est là une grande miséricorde de Dieu à leur égard. Et si c'est une imperfection en eux, cette imperfection devient très profitable à leur humilité.

Il n'en est pas ainsi des personnes dont je parle : dans leur pensée, elles canonisent leurs épreuves, et voudraient que les autres en fissent autant. J'en veux rapporter quelques exemples, afin de nous exciter à nous connaître et à nous éprouver nous-mêmes, vu qu'il nous est très avantageux d'avoir cette connaissance avant que Dieu nous éprouve.

Une personne riche, sans enfants, sans héritiers, vient à subir quelque perte ; il lui reste néanmoins encore plus de bien qu'il ne lui en faut pour elle et toute sa maison. A supposer que cette perte l'inquiète et la trouble comme si elle n'avait pas un morceau de pain, comment Notre-Seigneur lui demandera-t-il de tout quitter pour l'amour de lui ? Elle dira peut-être que sa peine est de ne pouvoir plus soulager les pauvres ? Mais je dis, moi, que Dieu demande à cette personne, la soumission à ce qu'il fait, la paix au milieu de l'épreuve, et non pas cette charité. Si cette personne ne se soumet pas au bon plaisir de Dieu, parce qu'il ne l'a pas encore élevée à ce haut

degré de vertu, patience; mais qu'elle se reconnaisse au moins dépourvue de la liberté d'esprit, qu'elle la demande au Seigneur, et qu'elle se dispose par ce moyen à la recevoir de sa bonté.

Une autre personne a plus qu'il ne faut pour vivre, et voici une occasion de s'enrichir. Si c'est un don qu'on lui fait, à la bonne heure. Mais qu'elle travaille pour cela, et qu'une fois en possession de ces nouveaux biens, elle s'efforce d'acquérir davantage et encore davantage, c'est ce que je ne saurais approuver. Son intention est bonne sans doute, puisque je parle ici de personne d'oraison et de vertu; mais elle ne doit pas prétendre arriver par ce chemin aux demeures voisines de celle du Roi.

Quelque chose de semblable se passe pour peu que l'on méprise ces personnes, et que l'on touche à leur honneur. Souvent, à la vérité, Dieu leur fait la grâce de le supporter patiemment, soit parce que Dieu aime à honorer la vertu en public, et ne veut pas que l'estime qu'on a pour elle souffre d'atteinte, soit parce que, étant un maître plein de bonté, il récompense ainsi les services qu'il a reçus d'elles. Mais il leur reste une inquiétude qu'elles ne peuvent maîtriser, et qui ne les abandonne pas de sitôt.

Ne sont-ce pas là pourtant des personnes qui méditent depuis des années sur la passion de Notre-Seigneur et sur les avantages de la souffrance? Est-ce qu'elles ne désiraient pas elles-mêmes souffrir? Est-ce qu'elles ne souhaitaient pas que tout le monde marchât sur leurs traces? Eh bien, plaise à Dieu aujourd'hui qu'elles ne rejettent pas sur les autres la cause de leur peine, pour ne s'en attribuer que le mérite!

Il vous semblera, mes sœurs, que ceci est hors de propos et ne vous regarde point, puisque rien de semblable ne se passe parmi nous. Nous n'avons point de

richesses ; nous n'en désirons point, et nous ne faisons rien pour en acquérir ; personne ne nous dit des injures, et ainsi ces comparaisons n'ont point de rapport à notre état. J'en conviens, mais elles servent à apprécier une multitude de choses analogues qui peuvent arriver chez nous, et qu'il n'est ni bon ni utile de marquer ici en particulier. Par ces petites épreuves, quoique différentes de celles que je viens de rapporter, vous jugerez si vous êtes entièrement détachées de ce que vous avez abandonné dans le monde, vous pourrez très bien vous éprouver et voir si vous êtes maîtresses de vos passions. Veuillez m'en croire, l'important ne consiste pas à avoir un habit de religieuse, mais à pratiquer les vertus, à assujettir en toutes choses notre volonté à celle de Dieu, et à la prendre pour règle de notre vie. Si nous ne sommes point encore arrivées jusqu'à ce degré de vertu, humilions-nous. L'humilité est l'onguent bon à nos blessures. Quand une âme est vraiment humble, Dieu, notre chirurgien, vient tôt ou tard la guérir.

Ces personnes portent dans leurs pénitences la même mesure que dans leur conduite. Elles tiennent extrêmement à la vie, mais pour l'employer au service de Notre-Seigneur, ce dont on ne saurait les blâmer. Ainsi, elles pratiquent les austérités avec grande discrétion, afin que la santé n'en soit point altérée. N'ayez pas peur qu'elles se tuent, car elles conservent tout le calme de leur raison, et l'amour n'est pas assez fort pour les en tirer. Mais la raison, selon moi, devrait au contraire les porter à ne point se contenter de servir Dieu de cette manière, c'est-à-dire en allant toujours pas à pas, au risque de n'arriver jamais. Elles s'imaginent néanmoins avancer et elles se fatiguent, car ce chemin, croyez-m'en, est pénible ; mais ce sera beaucoup qu'elles ne s'égarent point. Dites-moi, mes filles, si, pour aller d'un pays

dans un autre, on pouvait faire le voyage en huit jours, vous semblerait-il sage d'y employer un an, et d'affronter vents et neiges, pluies et mauvais chemins, sans parler des serpents qui s'y rencontrent? Ne vaudrait-il pas mieux en finir d'un seul coup?

Oh! que je puis parler ici avec connaissance de cause et plaise à Dieu que je sois sortie moi-même de cet état! Souvent je crains le contraire. Grâce à cette discrétion si grande, nous avons peur de tout, et tout nous devient obstacle. Nous nous arrêtons sans oser passer plus avant, comme si nous pouvions arriver à ces demeures, en laissant à d'autres le travail de suivre le chemin. Puisque cela est impossible, mes sœurs, pour l'amour de Jésus-Christ, armons-nous de courage. Remettez entre ses mains votre raison et vos craintes, et oubliez la faiblesse de la nature qui peut devenir un grand obstacle. A vos supérieurs de veiller sur la santé de ces corps; à vous celui de cheminer à la hâte, afin de jouir au plus tôt de la vue de Dieu. Bien que vous n'ayez au Carmel que peu ou point de satisfactions naturelles, cependant la préoccupation de la santé pourrait vous tromper. D'autant plus que vos ménagements ne vous donneront pas une santé meilleure, je vous l'assure. Mais je le sais aussi, les austérités du corps, qui sont secondaires, font moins avancer qu'une humilité profonde dans le chemin spirituel. Ce qui arrête, c'est le manque de cette humilité. Croyons toujours que nous avons fait peu de chemin, et que nos sœurs en ont fait beaucoup; et non seulement désirons être considérées comme les plus imparfaites, mais faisons tout ce qui peut dépendre de nous, afin que l'on en soit persuadé. Avec cette disposition, l'état des âmes dans ces troisièmes demeures est excellent; mais si elle leur manque, elles resteront toute leur vie au même point, en proie à mille peines, à mille ennuis.

N'ayant pas eu le courage de se dépouiller d'elles-mêmes, et portant le pesant fardeau de leur misère, elles ne pourront avancer; tandis que les âmes qui ont su se vaincre s'élèvent vers les demeures supérieures du château.

Dieu, juste, miséricordieux, et qui donne toujours au delà de nos mérites, ne laisse pas de récompenser les âmes de ces troisièmes demeures, en leur accordant des joies bien plus grandes que n'en procurent les plaisirs et les divertissements de cette vie. Mais je ne pense pas qu'il leur donne beaucoup de goûts spirituels; il ne leur fait cette faveur que rarement, et dans le but de les exciter, par la vue du bonheur des autres demeures, à ne rien négliger pour y parvenir.

Il vous semblera, mes filles, qu'il n'y a point de différence entre les joies et les goûts, et qu'ainsi je ne devrais pas en mettre : à mon avis, il y en a une fort grande. Il est possible que je me trompe. Mais je m'en expliquerai dans les quatrièmes demeures, qui suivent celles-ci, c'est là que Dieu favorise les âmes de ces goûts spirituels; et quoiqu'il paraisse superflu de parler d'un tel sujet, ce que j'en dirai sera, je l'espère, de quelque utilité. Avec une connaissance distincte de chaque chose, vous vous porterez vers ce qui est plus parfait. De plus, la connaissance de ces goûts spirituels sera une grande consolation pour les âmes que Dieu conduit par cette voie, et un sujet de confusion pour celles qui se croient déjà parfaites. Les âmes humbles, à la vue de ces faveurs de Dieu, sentiront le besoin de lui en rendre des actions de grâces. Celles qui manquent d'humilité se désoleront intérieurement, mais à tort et sans profit, attendu que la perfection ne consiste pas dans les goûts, mais dans le plus grand amour de Dieu, et que la récompense doit être d'autant plus belle, qu'on aura agi en toutes choses

avec plus de justice et de vérité. Mais si ceci est vrai, comme il l'est en effet, à quoi sert, me demanderez-vous, de traiter de ces faveurs intérieures, et d'en donner l'intelligence? Je ne le sais; qu'on le demande à ceux qui m'ont ordonné d'écrire, il ne m'appartient pas de disputer avec les supérieurs. Je suis tenue de leur obéir, et je ne serais pas excusable si j'y manquais.

Voici néanmoins ce que je puis vous dire en vérité : à cette époque de ma vie où je n'avais point reçu de ces faveurs, ni n'espérais, avec raison du reste, en avoir jamais une connaissance expérimentale, c'eût été un bonheur bien grand pour moi de savoir, ou du moins de pouvoir conjecturer, que j'agréais à Dieu en quelque chose et lorsque je lisais dans les livres les faveurs et les joies que Dieu accorde aux âmes fidèles, je goûtais tant de consolation, que je lui en donnais de grandes louanges. Si une âme aussi imparfaite que la mienne agissait de la sorte, quelles actions de grâces ne lui rendront pas celles qui sont humbles et vertueuses! Ne dût-il en résulter pour mon Dieu qu'une seule louange de plus, il faudrait faire connaître et comprendre les joies et les délices que nous perdons par notre faute. Cette perte devrait nous être d'autant plus sensible que, si elles viennent de Dieu, ces joies sont accompagnées d'amour et de force; l'âme en redouble sa marche, mais sans se fatiguer, et avance dans la pratique des bonnes œuvres et de la vertu. Ne pensez pas qu'il nous importe peu de travailler à nous rendre dignes de ces faveurs. Quand vous aurez fait ce qui dépend de vous, si Dieu vous les refuse, il vous donnera l'équivalent par d'autres voies, car il est juste; s'il agit de la sorte, c'est pour des raisons connues de lui, mais ne doutez point que cette conduite ne soit la plus convenable pour le bien de votre âme.

Les personnes qui, par la bonté du Seigneur, sont parvenues à ces troisièmes demeures, et qui, grâce à sa miséricorde, sont bien près de monter plus haut, ne peuvent rien faire, à mon sens, qui leur soit plus utile que de s'adonner de toutes leurs forces à la pratique d'une prompte obéissance. Quoiqu'elles ne soient pas engagées dans la vie religieuse, il leur sera très avantageux d'avoir, elles aussi, un directeur, afin de ne faire en rien leur volonté, parce que d'ordinaire c'est de là qu'arrivent tous nos maux. Qu'elles ne cherchent pas un guide, comme l'on dit, de leur humeur, et qui ne marche jamais qu'à tâtons. Mais elles doivent en choisir un qui ait l'expérience du monde et de sa vanité. Cette connaissance l'aide à nous connaître mieux. Lorsqu'on voit les autres faire avec tant de facilité, avec tant de suavité des choses que l'on croyait impossibles, on se sent animé par leur exemple, et, témoin de leur vol, on ose soi-même essayer ses ailes. Tels les petits oiseaux s'enhardissent à prendre l'essor en voyant voler leurs pères, et quoique d'abord ils ne puissent aller bien loin, ils apprennent peu à peu à les suivre. Il nous est donc souverainement utile d'être sous la conduite de tels guides, je le sais par expérience.

Cependant, quelque résolues que soient ces personnes à ne point offenser Dieu, elles feront très bien d'en éviter les occasions. Elles sont encore si voisines des premières demeures qu'elles pourraient aisément y retourner ; leur vertu n'est pas encore fondée sur la terre ferme, comme celle des âmes fortes, accoutumées à souffrir, qui connaissent, sans les craindre, les tempêtes du monde, et savent combien ses plaisirs sont peu dignes d'envie. Une grande persécution, que le démon exciterait pour les perdre, serait capable de renverser tous leurs bons desseins, et en voulant par un véritable zèle

retirer les autres du péché, elles tomberaient elles-mêmes dans les filets de cet esprit de mensonge.

Occupons-nous de nos propres fautes, et non de celles du prochain. D'ordinaire ces personnes dont la vie est si réglée s'effrayent de tout; et souvent elles pourraient beaucoup apprendre, pour le principal, de ceux-là mêmes dont la conduite les étonne. Si elles ont quelque avantage sur eux pour la modestie extérieure, et la manière de traiter avec le prochain, c'est bien sans doute, mais ce n'est pas ce qui importe le plus. Elles ne doivent point, pour cela, vouloir que les autres suivent leur chemin, ni prétendre donner des leçons de spiritualité, quand peut-être elles ne savent pas ce que c'est. Avec ces grands désirs d'être utiles aux âmes, elles peuvent commettre beaucoup de fautes. Ainsi, mes sœurs, le plus sûr est d'observer la règle, c'est-à-dire de tâcher de toujours vivre dans le silence et dans la confiance en Dieu. Ne doutons pas en effet que Notre-Seigneur ne prenne soin des âmes qui sont siennes, soyons fidèles à l'en supplier, et, sa grâce aidant, nous ferons beaucoup pour leur salut. Qu'il soit béni à jamais!

# QUATRIEMES DEMEURES

## CHAPITRE PREMIER

Nature des grâces qu'on reçoit dans ces demeures et les suivantes. — Différence entre les *contentements* éprouvés dans la méditation, et les *goûts* surnaturels. — Il ne faut pas confondre l'entendement avec l'imagination. — Comment on doit se conduire au milieu des égarements de l'imagination.

Pour parler des quatrièmes demeures, je sens profondément le besoin de me recommander à l'Esprit-Saint, et de le supplier de s'exprimer désormais par ma bouche. Je vous donnerai alors quelque connaissance des demeures dont il me reste à vous entretenir. Comme il s'agit maintenant d'états surnaturels, il me faut un secours tout particulier de Dieu pour vous les faire comprendre, ainsi que je l'ai écrit dans un autre livre, il y a environ quatorze ans[1]. Il est vrai, j'ai, ce me semble, aujourd'hui un peu plus de lumière sur ces faveurs accordées à certaines âmes; mais autre chose est de les savoir et autre chose de les savoir exprimer. Daigne la divine Majesté m'en rendre capable, s'il doit en résulter quelque bien; sinon, qu'elle ne m'exauce pas !

1. Le livre de sa *Vie*.

Comme ces quatrièmes demeures sont déjà plus proches du lieu où réside le Roi, leur beauté est singulière. Il y a pour l'œil et pour l'esprit des objets fort subtils, et, malgré tous les efforts pour trouver des expressions exactes, elles présentent encore beaucoup d'obscurité à ceux qui n'en ont point l'expérience; elles sont toutefois très facilement saisies de ceux qui possèdent cette expérience, surtout si elle est grande.

On croira peut-être que, pour parvenir à ces demeures, il faut avoir été longtemps dans les autres. D'ordinaire, il est nécessaire d'avoir séjourné dans la demeure précédente; il n'y a point néanmoins de règle certaine, parce que Dieu distribue ses faveurs quand il lui plaît, comme il lui plaît, et à qui il lui plaît. Maître de ses biens, il peut les donner ainsi, sans faire tort à personne.

Les bêtes venimeuses dont j'ai parlé entrent rarement dans ces demeures, et si elles y entrent, l'âme en reçoit plus de bien que de mal. A mon avis, il est plus avantageux qu'elles y entrent, et fassent la guerre à l'âme en cet état d'oraison. Car si elle n'était point tentée, le démon pourrait mêler de fausses douceurs aux goûts qu'elle reçoit de Dieu, ou au moins diminuer sa récompense en éloignant d'elle ce qui peut la faire mériter, et la laisser ainsi dans un enivrement continuel. Quand cet enivrement persévère dans une âme, je ne le tiens point pour sûr, et il ne me semble pas possible que l'Esprit du Seigneur demeure ainsi en nous dans un même état, durant notre exil sur la terre.

Parlons maintenant, suivant la promesse que j'en ai faite, de la différence des *contentements* et des goûts. Selon moi, les *contentements* sont les douceurs que nous nous donnons nous-mêmes par la méditation et la prière, douceurs qui viennent naturellement de notre fonds, quoique avec le secours et la grâce de Dieu: car

sans elle nous ne pouvons rien, et c'est là une vérité à ne jamais perdre de vue dans tout ce que je dirai. Ces *contentements* sont un fruit des vertus mêmes que nous pratiquons; nous les gagnons en quelque sorte par notre travail, et nous avons sujet de nous réjouir de l'avoir si bien employé. Mais, en y prenant garde, nous verrons que bien des objets, purement temporels, peuvent affecter notre âme de la même manière. Comme, par exemple, si, contre toute attente, il nous arrive une belle fortune; si nous revoyons une personne très aimée, dans le temps où nous l'espérions le moins; si nous avons réussi dans une affaire importante et que tout le monde l'admire; ou si l'on apprend qu'un mari, ou un fils, ou un frère, que l'on croyait mort, est vivant. J'ai vu une grande joie faire répandre des larmes, et cela m'est arrivé quelquefois à moi-même. Comme on le voit, ces *contentements*, qui d'ailleurs n'ont rien de mauvais, sont naturels. Or, selon moi, ceux que l'on trouve aux choses de Dieu le sont de même; seulement, ces derniers sont plus nobles, car s'ils commencent en nous, ils se terminent en Dieu

Les *goûts*, au contraire, tirent leur principe de Dieu, et se font sentir à notre âme, qui en est beaucoup plus touchée que des *contentements* de l'oraison. O Jésus! que je souhaiterais pouvoir expliquer ceci! Je le comprends très clairement, ce me semble; mais je ne sais comment le faire entendre. Aidez-moi, Seigneur. Je me souviens en ce moment de ces mots qui terminent le dernier psaume de Prime : *Cum dilatasti cor meum.* Ces paroles suffisent à ceux qui ont souvent éprouvé ces *contentements* et ces *goûts*, pour voir en quoi ils diffèrent : mais les autres ont besoin qu'on le leur explique davantage.

Les *contentements*, au lieu de dilater le cœur, le resserrent d'ordinaire un peu, sans néanmoins diminuer

la satisfaction éprouvée en voyant qu'on agit pour Dieu. Ils font couler des larmes de douleur qu'on dirait tristes et nées de quelque passion. Si j'étais plus au courant des passions de l'âme, et de ce qui procède des sens et de la nature, je pourrais peut-être mieux m'expliquer; mais avec un esprit aussi grossier que le mien, il m'est fort difficile de faire entendre aux autres ce que je comprends par expérience : ce qui montre combien la science est utile à tout.

Voici, par rapport à ces *contentements,* ce que j'ai éprouvé. Si je commençais à pleurer en méditant la passion de Notre-Seigneur, je n'en finissais pas, et j'en avais la tête brisée. Si je pleurais mes péchés, c'était de même. En cela Notre-Seigneur me faisait une grande grâce. Je ne veux pas examiner en ce moment lesquels des deux valent mieux, des *contentements* et des *goûts;* je voudrais seulement savoir dire en quoi ils diffèrent. Quelquefois la nature, la disposition même où nous nous trouvons, contribuent à provoquer ces larmes et ces désirs. Enfin, ces *contentements,* malgré ce qu'il y a de naturel, vont, comme je l'ai dit, se terminer en Dieu, et voilà pourquoi l'on doit les estimer beaucoup : mais il faut humblement reconnaître qu'on n'en est pas meilleur. Il nous est, en effet, impossible de juger s'ils sont tous des effets de l'amour; et, quand bien même ils le seraient, ils resteraient toujours un don de Dieu.

Ces sentiments de dévotion sont le plus souvent le partage des âmes dans les trois premières demeures. Elles s'y occupent presque sans cesse à agir par l'entendement et à méditer; et comme elles n'ont pas encore reçu de plus grandes grâces, elles sont en bon chemin. Cependant elles feraient bien d'employer quelque temps à produire et à offrir à Dieu divers

actes intérieurs de louange, d'admiration de sa bonté, de joie de ce qu'il est Dieu, de désir de le voir honoré et glorifié. Qu'elles s'acquittent de cet exercice de leur mieux, parce qu'il excite beaucoup la volonté; et lorsque Notre-Seigneur les fera entrer dans ces sentiments, qu'elles se gardent bien de les interrompre pour achever leur méditation ordinaire. Mais comme j'ai amplement parlé de ceci en d'autres endroits, je n'en dirai pas davantage. Je vous avertirai seulement que, pour avancer dans ce chemin et arriver à ces demeures après lesquelles nous soupirons, l'essentiel n'est pas de penser beaucoup, mais d'aimer beaucoup. Ainsi, appliquez-vous à ce qui peut davantage vous exciter à aimer. Peut-être ne savons-nous pas ce que c'est qu'aimer; je ne m'en étonne pas beaucoup. L'âme qui aime n'est point celle qui a le plus de consolations, mais celle qui est la plus fermement résolue à contenter Dieu en tout, qui fait le plus d'efforts pour éviter de l'offenser, qui le prie avec le plus d'ardeur pour que son Fils soit de plus en plus aimé et glorifié, et que l'Église catholique s'étende de plus en plus sur la terre. Voilà les marques de l'amour.

N'allez pas toutefois vous imaginer que, pour aimer de la sorte, il soit nécessaire de ne jamais penser à autre chose, et que tout soit perdu pour peu que l'on soit distrait. J'ai eu quelquefois bien à souffrir de ce tintamarre de l'esprit; il n'y a guère plus de quatre ans, je connus par expérience que la pensée (ou mieux l'imagination) n'est pas la même chose que l'entendement. J'en parlai à un homme fort instruit, et il me confirma dans cette opinion. La joie que j'en reçus ne fut pas petite. Confondant jusque-là l'un avec l'autre, je ne pouvais concevoir que l'entendement, qui est une puissance de l'âme, eût quelquefois tant de peine à

prendre son essor, tandis que d'ordinaire l'imagination prend si soudainement son vol, que Dieu seul peut l'arrêter, comme il le fait lorsque nous croyons être en quelque manière dégagés de notre corps. Je ne m'expliquais pas ce qui se passait en moi : d'un côté, les puissances de mon âme me paraissaient occupées de Dieu et recueillies en lui, et, de l'autre, mon imagination était si troublée, que j'en étais hors de moi. O mon Dieu! comptez pour quelque chose ce que le manque de connaissance nous fait souffrir dans ce chemin spirituel. Nous nous trompons en nous imaginant que notre unique science doit être de penser à vous; alors nous ne cherchons pas à nous instruire auprès des personnes doctes, et ne croyons pas même en avoir besoin. Faute de nous connaître, nous passons par de terribles angoisses; ce qui est un bien nous paraît un mal et nous considérons comme des fautes des choses qui ne le sont point.

De là procèdent les afflictions de tant de personnes d'oraison, mais particulièrement de celles qui ne sont pas savantes; de là, les plaintes au sujet de leurs peines intérieures; de là, enfin, ces mélancolies qui ruinent leur santé et les portent jusqu'à tout abandonner. Ces personnes ne considèrent pas qu'il y a en nous un monde intérieur. Or, de même que nous ne pouvons pas arrêter le mouvement du ciel, dont la vitesse est prodigieuse, de même il n'est pas en notre pouvoir d'arrêter le mouvement de l'imagination. Nous confondons les puissances de l'âme avec l'imagination, et nous croyons être perdus, nous estimons mal employé le temps que nous passons en la présence de Dieu; et peut-être alors l'âme est tout unie à Dieu dans ces demeures supérieures, tandis qu'elle endure, non sans mérite, les écarts de l'imagination égarée parmi

les bêtes cruelles et venimeuses qui sont aux avenues du château. Il ne faut donc pas nous troubler, ni abandonner l'oraison, ainsi que le désirerait l'ennemi du salut. Le plus souvent nos inquiétudes et nos peines viennent de ce que nous ne nous connaissons pas.

Pendant que je trace ces lignes, je fais attention à ce qui se passe dans ma tête, c'est-à-dire à ce grand bourdonnement dont j'ai parlé en commençant, et qui m'a presque mise dans l'impossibilité de travailler à cet écrit demandé par mes supérieurs. Ce sont dans ma tête comme des roulements et des cascades de rivières, des chants d'oiseaux, des sifflements aigus; je n'entends point ce bruit dans les oreilles, mais dans la partie supérieure de la tête, qu'on dit être le siège de la partie supérieure de l'âme.

Je me suis longtemps arrêtée à considérer cette extrême promptitude du mouvement de l'esprit vers la région supérieure. Dieu veuille que je me souvienne d'en dire la cause dans les demeures suivantes, attendu que ce n'est pas ici le lieu! Et qui sait si le Seigneur ne m'a pas envoyé ce mal de tête pour me la faire mieux comprendre? Car ce vacarme ne me distrait ni de mon oraison, ni de mon travail actuel, et ne diminue en rien ni la tranquillité de mon âme, ni son amour, ni ses désirs, ni sa claire connaissance.

Mais si la partie supérieure de l'âme est dans la partie supérieure de la tête, comment n'est-elle point troublée du bruit qui s'y fait? Je n'en sais pas la raison; je sais pourtant que je dis la vérité. Cela me donne de la peine, quand l'oraison n'est pas accompagnée de suspension des puissances; car, alors, tant que dure la suspension, je ne sens aucun mal : mais c'en serait un très grand, si pour ce motif j'abandonnais tout. Ainsi, pour que les pensées importunes ne vous troublent point,

n'en faisons aucun cas. Viennent-elles du démon, ce mépris suffira pour qu'il nous laisse la paix; viennent-elles, comme il arrive souvent, de la misère qui, avec tant d'autres infirmités, nous est restée du péché d'Adam, montrons de la patience, et endurons-les pour l'amour de Dieu. Ne sommes-nous pas sujettes à manger, à dormir, sans pouvoir nous exempter de cette nécessité, qui n'est pas une des moindres peines de la vie? Tout cela doit nous faire connaître notre misère et allumer en nous le désir d'aller, comme le dit l'Épouse des Cantiques, *en un lieu où nul ne pourra plus nous mépriser*[1]. Que de fois ces paroles se présentent à mon souvenir, et qu'elles expriment admirablement l'épreuve dont je parle! Non, rien n'approche en cette vie des mépris et des tribulations que nous apportent ces combats intérieurs. Qu'on imagine tel trouble, telle guerre qu'on voudra, nous les supporterons, si, comme je l'ai dit, nous trouvons la paix au dedans de nous-mêmes. Mais de soupirer après le repos à la suite de mille peines qu'on a eues dans le monde, de savoir que Dieu nous prépare ce repos et de reconnaître en nous-mêmes l'obstacle qui nous empêche d'en jouir, voilà ce que je trouve pénible, et ce qui me semble presque insupportable. Seigneur, daignez nous appeler là où ces misères ne nous vaudront pas des mépris; car quelquefois elles semblent se faire un jeu de nos âmes. Dieu n'attend pas toujours la vie future; dès ici-bas même il en délivre les âmes, lorsqu'elles parviennent à la dernière demeure, ainsi que je le dirai dans la suite, avec le secours de sa grâce.

Ces misères ne causent point une égale peine à toutes

1. *Et jam me nemo despiciat* (Cant., VIII, 1).

les personnes. Plusieurs sans doute en sont bien moins assaillies que je ne l'ai été durant plusieurs années, à cause de mon peu de vertu ; on eût dit que je voulais me venger de moi-même. Dans la pensée que peut-être vous ne serez pas exemptes de ce tourment, je saisis toutes les occasions de vous en parler, désirant, mes filles, vous faire bien comprendre que, cela étant inévitable, il ne faut ni vous en inquiéter ni vous en affliger. Laissez aller cette imagination, vrai traquet de moulin, et, sans vous tourmenter de son bruit incommode, occupez-vous de faire votre farine, c'est-à-dire de poursuivre votre méditation à l'aide de la volonté et de l'entendement.

Il y a divers degrés dans ce tourment, suivant l'état de santé, et suivant les temps. Il est juste que l'âme l'endure avec patience, quoiqu'il n'y ait point de sa faute, attendu que, sur bien d'autres points, ses fautes volontaires ne sont qu'en trop grand nombre. Le conseil qu'on vous donne de mépriser ces pensées, et les raisons que les livres vous en présentent, ne suffiront pas toujours pour mettre votre esprit en repos ; voilà pourquoi je crois bien employer mon temps à instruire plus à fond de cette épreuve les âmes moins éclairées et à vous consoler toutes par avance. Mais, pour que mes paroles vous soient de quelque utilité, il faut que Dieu vous donne sa lumière. Enfin, n'oubliez pas que la volonté de Dieu est que vous preniez les moyens pour vous connaître vous-mêmes, et pour ne pas imputer à votre âme ce qui procède de la faiblesse de l'imagination, du tempérament et du démon.

## CHAPITRE II

Différence entre les *contentements* de la méditation et les *goûts* surnaturels, ou l'oraison de quiétude, *suite*. — Comment on doit travailler à acquérir ces goûts de Dieu sans les rechercher.

O mon Dieu, où me suis-je engagée ! J'ai perdu de vue mon sujet; les affaires et ma santé me contraignent de tout quitter au meilleur moment. Comme j'ai peu de mémoire, et que je ne puis pas me relire, il y aura beaucoup de désordre dans tout ce que j'écris ; c'est du moins ce que je crains.

J'ai dit ce me semble que les consolations spirituelles sont quelquefois mêlées à nos passions. Elles font pousser des soupirs et des sanglots; elles vont même, ainsi que me l'ont assuré quelques personnes, jusqu'à resserrer la poitrine, jusqu'à causer des mouvements extérieurs dont on ne peut se défendre, jusqu'à faire couler le sang par les narines, et autres choses semblables fort pénibles. N'ayant rien éprouvé de tel, je n'en saurais rien dire; néanmoins on doit y trouver de la consolation, parce que, je le répète, tout s'y termine en Dieu, dans le désir de lui plaire et de jouir de sa divine Majesté.

Ce que j'appelle ici *goûts* divins, et qu'ailleurs j'ai nommé oraison de quiétude, est tout différent; celles

d'entre vous à qui Dieu a fait la grâce de l'éprouver me comprendront.

Pour le mieux saisir, représentez-vous deux fontaines dont les bassins se remplissent d'eau. Mon ignorance et mon peu d'esprit ne m'ont suggéré rien de mieux que cet élément pour expliquer les choses spirituelles. Aussi en suis-je grandement amie et l'ai-je considéré avec une attention toute particulière. Ce n'est pas que nous n'ayons à profiter dans la contemplation des autres ouvrages de Dieu : sa grandeur et sa sagesse infinie n'y ont pas sans doute caché moins de secrets ; je suis néanmoins persuadée que, dans chacune des plus petites créatures qu'il a tirées du néant, serait-ce une petite fourmi, il y a plus de merveilles que l'esprit humain n'en peut comprendre Je dis donc que ces deux bassins se remplissent d'une manière différente : l'un reçoit une eau qui vient de loin par des aqueducs, et à l'aide de notre propre industrie; l'autre, se trouvant dans l'endroit même où jaillit la source, se remplit sans aucun bruit. Si la source est fort abondante, comme celle dont nous parlons, elle fournit tant d'eau à ce bassin qu'il en sort un gros ruisseau qui coule sans cesse, sans qu'on ait besoin d'instruments, ni de canaux.

Et maintenant, pour montrer la différence entre les *contentements* et les *goûts,* je dirai que les *contentements* ressemblent à l'eau qu'on fait venir par des aqueducs. En effet, c'est par nos pensées, c'est en fatiguant l'entendement dans la considération des créatures, que nous les obtenons. Enfin, ils sont l'ouvrage de notre industrie, de nos efforts, et de là procède le bruit dont j'ai parlé, qui accompagne le profit qu'ils apportent à l'âme. Les *goûts,* au contraire, ressemblent à l'eau qui jaillit de la source même. Dieu est la source, et quand il lui plaît de nous accorder une faveur surnaturelle,

c'est au milieu d'une paix, d'une tranquillité, d'une suavité inexprimables qu'il produit ses goûts au plus intime de notre âme.

Jusqu'à quelle profondeur, et comment Dieu opère-t-il? je ne le sais point.

Ce plaisir ne se sent point tout d'abord dans le cœur, comme ceux d'ici-bas; ce n'est qu'ensuite qu'il le remplit. Il se répand dans toutes les parties du château, remplit les puissances de l'âme, et arrive enfin jusqu'au corps. Aussi ai-je dit que ces goûts commencent en Dieu et se terminent en nous; et leur suavité se fait sentir à tout l'homme extérieur, comme le verront ceux qui en feront l'expérience.

En traçant ces lignes, je faisais une réflexion : dans ce verset *Dilatasti cor meum*, le prophète dit que Dieu a dilaté son cœur. Cependant je ne vois pas, comme je l'ai remarqué, que ce plaisir prenne naissance dans le cœur; il vient d'un lieu encore plus intérieur, et comme d'un endroit profond. Je pense que ce lieu doit être le centre de l'âme, comme je l'ai compris depuis et le dirai dans la suite. En vérité, ce que je découvre de secrets au dedans de nous me jette souvent dans l'étonnement; et combien doit-il y en avoir d'autres qui me sont inconnus!

O mon Seigneur et mon Dieu, combien grandes sont vos grandeurs! Et nous, qui ne sommes ici-bas que de pauvres petits niais, nous nous figurons savoir quelque chose de vous. Oh! ce doit être si peu que rien. Je dis si peu que rien, par comparaison avec les réalités infinies de votre être, et non pour nier la grandeur ou de celles des perfections qui nous apparaissent ou de la perfection entrevue de vos œuvres.

Je reviens au verset du psaume que je citais; il me servira, je l'espère, à faire comprendre la dilatation

ressentie dans les goûts divins. A peine cette eau céleste a-t-elle commencé à jaillir de sa source, c'est-à-dire au fond le plus intime de nous-mêmes, que tout notre intérieur se dilate et s'élargit. Ce sont alors des faveurs qui ne se peuvent dire: l'âme n'est même pas capable de comprendre les dons qu'elle reçoit. Elle respire je ne sais quelle suave odeur; comme si au plus profond d'elle-même, il y avait un brasier où l'on jetât des parfums exquis. On ne voit, il est vrai, ni la lumière du feu, ni l'endroit où il est; mais la chaleur et la fumée odoriférante pénètrent l'âme tout entière, et souvent, comme je l'ai dit, le corps lui-même y participe. Ne vous imaginez pas néanmoins que l'on sente la chaleur, et qu'on respire un parfum; c'est une chose plus délicate, et je n'emploie ces termes que pour vous en donner quelque intelligence. Ceux qui ne l'ont pas éprouvé peuvent croire que cela se passe de la sorte, et que l'âme le voit et l'entend plus clairement que je ne l'exprime. J'ajouterai que cela ne dépend pas de la volonté; ni nos désirs, ni tous nos efforts, ne sauraient nous y élever; d'où cette conclusion qu'elle ne vient pas du pauvre métal de notre nature, mais de l'or très pur de la sagesse divine. Il ne me paraît pas qu'alors les puissances de l'âme soient unies à Dieu; il me semble seulement qu'elles sont comme enivrées et stupéfaites des merveilles qu'elles découvrent.

Si, dans le tableau de ces faveurs intérieures, quelque chose ne s'accorde pas avec ce que j'ai dit en d'autres traités, on ne doit pas s'en étonner, vu qu'il s'est passé, depuis, près de quinze ans, et Notre-Seigneur me donne peut-être maintenant plus de lumière que je n'en avais à cette époque. Aujourd'hui, néanmoins, comme alors, je puis me tromper en tout, mais non pas mentir car, par la miséricorde de Dieu, j'aimerais mieux mourir

mille fois. Je rapporte les choses telles que je les comprends.

Il me semble que, dans l'état dont je viens de parler, la volonté doit être unie en quelque manière à celle de Dieu. Mais c'est par les effets et par les œuvres que l'on connaît la vérité de ce qui s'est passé dans l'oraison ; il n'y a point de meilleur creuset pour en faire l'épreuve. Dieu accorde une grande grâce à une âme qu'il favorise de cette oraison, de lui en donner l'intelligence, et ce n'en est pas pour elle une moindre, de ne point retourner en arrière.

Je ne doute nullement, mes filles, que vous ne souhaitiez vous voir bientôt en cet état, et vous avez raison. Car l'âme, je le répète, ne peut comprendre ni les grâces dont Dieu la favorise alors, ni l'amour avec lequel il l'approche de lui. C'est donc à juste titre que vous désirez apprendre comment on arrive à un pareil bonheur. Je vous dirai ce que j'en sais ; ne parlant toutefois que de la conduite ordinaire de Dieu, et laissant de côté les cas extraordinaires où il accorde cette grâce uniquement parce qu'il le veut. Quand il agit de la sorte, il a ses raisons qu'il ne nous appartient pas d'approfondir.

Pratiquez d'abord, mes filles, ce que j'ai recommandé dans les demeures précédentes ; et ensuite, de l'humilité, de l'humilité, puisque c'est par elle que le Seigneur se laisse vaincre et cède à tous nos désirs. La première marque pour reconnaître si vous avez cette vertu est de vous croire indigne de recevoir la faveur des goûts surnaturels, et de ne pas même penser que cette faveur doive vous être accordée en cette vie. Mais, allez-vous me dire, comment pouvons-nous les obtenir, si nous ne faisons aucun effort pour cela? Je réponds qu'il n'y a point de meilleur moyen que celui que je

viens d'indiquer; mais vous ne devez pas faire d'effort proprement dit pour les raisons suivantes : Premièrement, ce qui est avant tout nécessaire pour recevoir une pareille faveur, c'est d'aimer Dieu sans intérêt. Secondement, c'est un peu manquer d'humilité que de se flatter d'obtenir par nos services misérables une chose d'un si grand prix. Troisièmement, la véritable préparation à de telles faveurs, après avoir tant offensé Dieu, n'est pas de désirer des consolations, mais d'imiter Notre-Seigneur, en souhaitant de souffrir pour lui. Quatrièmement, Dieu n'est pas obligé à nous donner en ce monde ces grâces sans lesquelles nous pouvons nous sauver, comme il est obligé de nous donner sa gloire dans l'autre, si nous observons ses commandements. De plus, il sait mieux que nous ce qui nous convient, et quelles sont les âmes qui ont pour lui un véritable amour. Cela est indubitable. Il est des personnes, je l'affirme, qui, marchant dans cette voie de l'amour, c'est-à-dire aspirant uniquement à servir leur Jésus crucifié, non seulement ne désirent point, ne lui demandent point ces goûts, mais le supplient de ne pas les leur donner en cette vie. La cinquième raison, c'est que nous travaillerions inutilement à nous les procurer; cette eau ne venant point, comme celle des contentements, par des aqueducs, si Dieu, qui en est la source, ne la fait point jaillir, nous nous fatiguerions en vain; tous nos désirs, toutes nos méditations, toutes nos larmes, et tous les efforts que nous pouvons faire pour cela, sont inutiles. Dieu seul donne cette eau à qui il lui plaît; il la donne souvent lorsqu'on y pense le moins. Nous sommes à lui, mes sœurs, à lui de disposer de nous selon sa volonté, et de nous conduire par où il lui plaira. Qu'une âme soit humble et détachée de tout, mais dans la vérité, et non dans l'imagination, qui si

souvent la trompe, et le divin Maître, je n'en doute point, lui accordera non seulement cette grâce, mais encore beaucoup d'autres qui surpasseront ses désirs. Louange et bénédiction à ce Dieu de bonté dans les siècles des siècles ! Amen.

## CHAPITRE III

Du recueillement surnaturel. — Cette oraison précède presque toujours celle des goûts divins, et lui est inférieure. — Comment on doit se conduire dans ce recueillement. — Des effets des goûts divins, ou de l'oraison de quiétude. — Avis pour éviter les illusions.

Les effets de cette oraison sont nombreux; j'en rapporterai quelques-uns; mais auparavant, je parlerai brièvement d'une autre oraison dont j'ai traité ailleurs, et qui précède presque toujours celle-ci.

C'est un recueillement qui me paraît aussi être surnaturel. En effet, il ne s'acquiert ni en se retirant dans des lieux obscurs, ni en fermant les yeux. Il ne dépend d'aucune chose extérieure; car les yeux se ferment d'eux-mêmes, et l'on cherche à être seul instinctivement. Ainsi se construit, sans industrie aucune de notre part, l'édifice de l'oraison expliquée plus haut. Les sens en effet et les choses extérieures perdent alors leurs avantages et l'âme recouvre ceux qu'elle avait perdus.

Les auteurs qui traitent de cette matière disent tantôt que l'âme rentre en elle-même, tantôt que parfois elle s'élève au-dessus d'elle. Avec ces termes, j'avoue que je ne saurais rien expliquer; j'ai cela de mauvais que j'espère être comprise de vous en employant mon langage à moi; mais je puis me tromper et rester seule

à me comprendre. Le château intérieur, dont l'image me sert à expliquer ma pensée, a des habitants qui sont les sens et les puissances de l'âme. Supposons que ces habitants aient quitté la place et soient allés se joindre à une population ennemie. Après des jours et des années, reconnaissant leur erreur, ils quittent ce pays étranger, et se rapprochent du château, sans parvenir cependant à y pénétrer. Ils ne sont déjà plus des traîtres; mais les habitudes prises sont terribles, et ces pauvres gens rôdent autour des portes. Le grand Roi qui règne à l'intérieur, témoin de leur bonne volonté, use à leur égard de miséricorde, et veut bien les rappeler à lui. Comme un bon pasteur, il les siffle avec tant de douceur qu'ils l'entendent à peine; ils l'entendent assez cependant pour reconnaître sa voix, reprendre leur chemin et rentrer dans leur ancienne demeure; il les siffle avec tant de force en même temps qu'ils abandonnent toutes les choses qui les captivaient, pour s'établir et se tenir dans le château. Il me semble n'avoir jamais expliqué ce point aussi bien que cette fois.

C'est une grande grâce que Dieu nous fait quand il nous aide à le chercher dans notre intérieur. Là, on le trouve mieux et plus utilement que dans les créatures, comme s'exprime saint Augustin, qui l'y trouva, après l'avoir cherché ailleurs. Ne vous imaginez pas qu'on y arrive par l'entendement, en tâchant de penser que Dieu est en nous; ni par l'imagination, en nous le représentant au dedans de nous. Ceci est bon sans doute, et une excellente manière de méditer, puisqu'il est vrai que Dieu est en nous; mais cette manière de se recueillir est au pouvoir de chacun, avec le secours de la grâce, bien entendu. Il n'en est pas ainsi du recueillement dont je parle; car quelquefois, avant même que l'on ait pensé à élever son esprit vers Dieu, les puis-

sances de l'âme avec les sens sont déjà dans le château ; on ne sait ni comment elles y sont entrées, ni comment elles ont entendu la voix du divin Pasteur, puisque aucun son n'a frappé leur oreille; mais l'âme, au fond d'elle-même se sent toute recueillie avec une suavité singulière : les personnes qui ont joui de cette faveur peuvent en rendre témoignage. Quant à moi, je ne saurais vous l'expliquer plus clairement.

Tels, crois-je avoir lu quelque part, un hérisson ou une tortue se retirent au dedans d'eux-mêmes. Celui qui s'est servi de cette comparaison devait la comprendre; elle ne me paraît pas néanmoins tout à fait juste, car ces animaux se renferment en eux-mêmes quand ils le veulent; au contraire, ce recueillement est indépendant de notre volonté, et nous n'en pouvons jouir que lorsqu'il plaît à Dieu. Si je ne me trompe, il ne fait cette grâce qu'à des personnes qui ont renoncé au monde, sinon en réalité, parce que leur état les en empêche, au moins par le désir; il les appelle alors particulièrement à vaquer à la vie intérieure. J'en suis convaincue, pourvu que ces âmes, que Dieu commence à appeler à un état plus élevé, le laissent agir en elles, il ne leur accordera pas seulement cette faveur, mais de plus grandes. Ceux qui connaîtront par expérience personnelle qu'il en est ainsi, doivent extrêmement estimer cette faveur, et en remercier Dieu, afin de se rendre dignes d'en recevoir d'autres plus précieuses encore.

Ce recueillement étant une disposition à écouter la voix divine, l'âme, selon le conseil de certains auteurs, doit éviter de raisonner avec l'entendement, et se tenir attentive devant Dieu et le considérer opérant en elle. Mais, si le Seigneur n'a pas fait passer l'âme de ce recueillement à l'ivresse spirituelle, je ne saurais com-

prendre comment on pourrait arrêter le travail de l'entendement, sans qu'il en résulte plus de dommage que de bien. Néanmoins, cette question ayant été fort agitée entre des personnes spirituelles, quelques-unes ont été d'un sentiment contraire au mien. Je confesse ici mon peu d'humilité, mais elles me semblent ne m'avoir jamais donné une raison convaincante en faveur de leur opinion.

Une de ces personnes m'allégua un traité [1] du saint Frère Pierre d'Alcantara. Comme je le crois un saint, et que je sais quelles lumières il avait sur ce sujet, je me serais volontiers rendue à son autorité. Mais, ayant lu le livre, nous trouvâmes que l'homme de Dieu disait la même chose que moi. Il l'exprime, il est vrai, en d'autres termes ; mais il est clair, par ce qu'il dit, que l'âme ne doit arrêter le travail de l'entendement que lorsque l'amour est déjà réveillé.

Je puis me tromper, mais voici mes raisons. Premièrement, dans ces opérations spirituelles, celui-là fait plus qui croit et veut moins faire. Notre travail doit consister à tendre la main, comme de pauvres mendiants, devant un grand et riche Empereur, à baisser ensuite les yeux et attendre avec humilité. Dieu, par ses secrètes voies, nous fait-il entendre qu'il nous écoute, taisons-nous. Aussi bien nous tient-il auprès de lui ; et tâchons même, si nous pouvons, d'empêcher notre entendement d'agir. Mais, au contraire, avons-nous sujet de croire que ce Roi ne nous entend ni ne nous regarde, ne faisons pas la sottise de rester inactifs. Rien de plus sot en effet que cette inaction de l'esprit ; la sécheresse en est plus grande ; l'imagination en devient plus inquiète à cause de la violence qu'elle s'est

1. Le *Traité de la méditation et de la dévotion.*

faite pour ne penser à rien. Dieu veut de nous, dans cet état, que nous lui adressions nos demandes et que nous nous considérions en sa présence : il sait ce qui nous est le plus utile. Pour moi, je ne puis me persuader que les industries humaines soient de quelque secours en des choses où Dieu a posé, ce semble, une limite à notre faiblesse, et qu'il a voulu se réserver à lui seul. Il est un grand nombre d'autres choses qu'il nous abandonne en quelque sorte, comme les pénitences, les bonnes œuvres et l'oraison, où nous pouvons agir dans la mesure de nos pauvres moyens.

La seconde raison est que, ces œuvres intérieures étant toutes suaves et pacifiques, tout acte pénible leur est plutôt nuisible que profitable. J'appelle pénible toute espèce de violence qu'on voudrait se faire, comme serait, par exemple, de retenir son haleine. L'âme doit se remettre entre les mains de Dieu, afin qu'il dispose d'elle comme il lui plaira, avec le plus grand oubli possible de ses intérêts propres, et la plus grande résignation à la volonté divine.

La troisième raison est que l'effort pour ne penser à rien excitera peut-être l'esprit à une opération plus active.

La quatrième raison est que rien n'est important et agréable à Dieu, comme de songer à sa gloire, et d'oublier nous-mêmes nos intérêts, notre satisfaction et nos goûts propres. Or, comment peut-il être dans cet oubli de soi celui qui est tellement attentif à lui-même qu'il n'ose remuer? Et comment peut-il se réjouir de la gloire de Dieu, et en souhaiter l'augmentation, alors qu'il ne pense qu'à empêcher son entendement d'agir? Quand il plaît à la divine Majesté que notre entendement se repose, il l'occupe d'une autre manière; il lui donne des lumières si supérieures aux lumières naturelles que

l'entendement en est comme abîmé; sans qu'il sache comment il se trouve alors plus instruit qu'il ne le fut avec tous ses efforts; ses efforts du reste n'auraient pu que lui nuire. Ainsi, puisque Dieu nous a donné les puissances pour agir, et que le travail de chacune d'elles a sa récompense, au lieu de les captiver par une sorte d'enchantement, laissons-les s'acquitter de leur office, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de leur en confier un autre plus élevé.

A mon avis, ce qui convient le mieux à l'âme, que Notre-Seigneur a daigné placer dans cette demeure, c'est ce que j'ai dit. Sans violence, sans bruit, elle doit tâcher d'arrêter l'activité de l'entendement; mais qu'elle n'essaye point de le suspendre, non plus que la mémoire, car il est bon qu'il se rappelle et que Dieu est présent et quel est ce grand Dieu. Si ce qu'il éprouve à l'intérieur le ravit, qu'il se laisse faire; mais qu'il ne cherche point à comprendre ce qui le ravit, car c'est à la volonté que Dieu le donne. Ainsi, qu'il la laisse jouir en paix, et se contente de lui suggérer de temps en temps quelques paroles d'amour : car souvent, dans cet état, sans que l'âme le cherche, elle se trouve sans penser à rien; mais à la vérité cela dure très peu. J'ai dit ailleurs pourquoi.

L'oraison dont j'ai traité au commencement de cette demeure est celle des goûts divins ou de quiétude; et j'ai parlé ensuite de l'oraison de recueillement. Si j'avais mis plus d'ordre, j'aurais dû d'abord parler de celle-ci; car elle est de beaucoup inférieure à celle des goûts surnaturels; elle en est toutefois le principe et comme le vestibule. Dans l'oraison de recueillement, on ne doit point laisser la méditation ni le travail de l'entendement. Dans l'oraison des goûts divins, il cesse d'agir parce qu'elle est une eau qui coule de la source

même, sans venir par des aqueducs. Ainsi l'entendement, n'y comprenant rien, se trouve tout interdit, et va errant de toutes parts sans savoir où s'arrêter, pendant que la volonté demeure si unie à Dieu, qu'elle ne peut voir sans peine cet égarement. Mais elle doit le mépriser; elle ne pourrait s'en occuper, sans perdre une partie du bonheur dont elle jouit. Qu'elle laisse donc aller l'entendement, et qu'elle s'abandonne tout entière dans les bras de l'amour. Le divin Maître lui enseignera ce qu'elle doit faire alors : s'humilier et rendre grâces.

Je devais parler des effets que cette oraison des goûts divins produit dans les âmes, et des marques auxquelles on les connaît, mais j'ai interrompu mon discours pour parler de l'oraison de recueillement; je reviens donc à mon sujet.

Cette oraison des goûts divins produit dans l'âme une dilatation, ou, si l'on veut, un élargissement; on dirait le bassin d'une source dont l'eau n'aurait pas d'écoulement et qui étendrait son enceinte pour suffire toujours à l'augmentation de l'eau. Ainsi, sans parler de beaucoup d'autres merveilles, Dieu, dans cette oraison, prépare, dispose une âme, à contenir toutes les grâces dont il voudra la remplir.

Voici les marques auxquelles on reconnaît cette suavité et cette dilatation intérieure. L'âme, moins liée qu'auparavant dans le service de Dieu, y agit avec beaucoup plus d'aisance. Elle sent diminuer l'appréhension des peines de l'enfer, parce qu'elle perd la crainte servile; mais elle conserve une crainte plus vive d'offenser Dieu, et une grande confiance de le posséder un jour. Libre de la peur de perdre la santé par les pénitences, elle se croit capable de tout pratiquer avec le secours de Dieu, et désire ainsi en faire de plus grandes. Elle redoute beaucoup moins

les croix et les peines, parce que sa foi est plus vive; et elle ne doute point que, si elle les embrasse pour plaire à Dieu, il ne lui accorde la grâce de les souffrir avec patience; quelquefois même elle les désire, parce qu'elle a une volonté décidée à faire quelque chose pour l'amour de lui. A mesure qu'elle connaît mieux la grandeur de son Dieu, elle est plus pénétrée de sa bassesse. Comme elle a savouré les goûts divins, ceux du monde lui paraissent de la boue; peu à peu, elle s'en détache, parce qu'elle est plus maîtresse d'elle-même. Enfin, elle est plus affermie dans toutes les vertus, et se perfectionnera toujours davantage, pourvu qu'elle ne retourne point en arrière, et qu'elle n'offense point le Seigneur; car une pareille infidélité lui ferait tout perdre, à quelque hauteur qu'elle soit parvenue. Il ne suffit pas que Dieu accorde une ou deux fois cette oraison à une âme, pour qu'elle demeure enrichie de toutes ces grâces; il faut qu'elle persévère à les recevoir, car tout son bien dépend de cette persévérance.

Avis important aux personnes qui se trouveront dans cet état : qu'elles évitent avec un soin extrême les occasions d'offenser Dieu, parce que l'âme, loin d'avoir toutes ses forces, ressemble au petit enfant à la mamelle : qu'attendre, s'il s'éloigne du sein maternel? il mourra. Ainsi l'âme, favorisée de cette grâce, si elle laisse l'oraison, périra, à moins qu'elle ne la laisse pour une nécessité pressante et qu'elle ne la reprenne aussitôt; c'est la condition pour qu'elle n'aille pas fatalement de mal en pis. Je sais combien ce malheur est à craindre; j'ai eu la douleur de voir des personnes de ma connaissance tomber ainsi, parce qu'elles se sont éloignées de Celui qui voulait ardemment et leur donner son amitié et la leur témoigner par ses bienfaits.

C'est pourquoi je ne saurais trop les conjurer de fuir les occasions où il y a quelque péril. Le démon fait beaucoup plus d'efforts pour gagner une seule de ces âmes que pour en gagner un grand nombre d'autres, à qui Notre-Seigneur n'accorde pas les mêmes grâces; il sait qu'elles sont capables de nuire beaucoup à ses desseins en attirant d'autres âmes à la vertu et en servant glorieusement l'Église. Mais n'y aurait-il point d'autre raison que l'amour particulier de Dieu pour elles, cela seul provoquerait cet ennemi de notre salut à tout tenter afin de les perdre. De là ces grands combats, et aussi ces chutes plus déplorables que celles des autres, quand ces âmes se laissent vaincre.

J'ai sujet de croire, mes sœurs, que vous êtes à l'abri de ces dangers. Dieu vous préserve de l'orgueil et de la vaine gloire! Le démon peut tenter de contrefaire les grâces qui sont accordées dans cette demeure; mais il est facile de le reconnaître, parce qu'au lieu de produire les effets indiqués plus haut, son action en produirait de tout contraires. Je veux signaler ici un péril dont j'ai parlé ailleurs, dans lequel j'ai vu tomber quelques personnes d'oraison, et particulièrement des femmes, que la fragilité de notre sexe prédispose davantage à ce que je vais dire. Certaines personnes, par suite de leurs austérités, de leurs oraisons, de leurs veilles, ou même uniquement de la faiblesse de leur complexion, ne peuvent recevoir une consolation spirituelle, sans que leur nature en soit abattue. En même temps qu'elles éprouvent un certain plaisir dans l'âme, elles sentent dans le corps défaillance et faiblesse. En cet état, leur arrive-t-il d'entrer dans ce qu'on nomme sommeil spirituel, et qui va un peu au delà de ce que j'ai dit, elles s'imaginent que l'un n'est pas différent de l'autre, et s'abandonnent à une

sorte d'ivresse. Alors, cette ivresse augmentant, parce que la nature s'affaiblit de plus en plus, elles la prennent pour un ravissement, et moi je l'appelle une sottise, parce que ce n'est autre chose qu'un temps perdu, et la ruine de leur santé [1].

Je connais une personne qui demeurait huit heures dans cet état, sans perdre le sentiment, et sans éprouver rien qui vînt de Dieu. Quelqu'un découvrit le piège, et la guérit, en la faisant dormir, manger et en diminuant ses pénitences. Mais son confesseur et d'autres avaient été trompés, et elle-même était dans l'illusion; car je la crois de bonne foi. C'était là sans doute l'œuvre du démon qui voulait en tirer quelque avantage et qui avait déjà commencé à réussir.

Quand Dieu est l'auteur de cette ivresse, il y a sans doute défaillance intérieure et extérieure, mais l'âme demeure forte, et elle goûte des joies ineffables à se voir si près de Dieu; cette faveur du reste dure peu. Que cette ivresse vienne à se renouveler, si la faiblesse naturelle n'y a pas de part, comme je l'ai dit, non seulement elle n'abat point le corps, mais elle ne lui cause à l'extérieur aucune souffrance. C'est pourquoi, mes filles, si quelqu'une d'entre vous, par suite de ces douceurs, sentait ses forces ruinées, elle devrait en parler à la supérieure, et ne rien négliger pour faire diversion. De son côté, la supérieure devrait diminuer à cette religieuse les heures d'oraison, la faire dormir et manger plus qu'à l'ordinaire, jusqu'à ce que ses forces naturelles soient revenues. Si elle est d'une complexion si délicate que cela ne suffise point, je la prie de croire que Dieu ne veut se servir d'elle que pour la vie active. Car il faut de tout dans les

1. *En su seso les parece arrobamiento, y llámole yo abobamiento.*

monastères. Qu'on l'occupe aux emplois de la maison, et qu'on ait soin de ne la point laisser dans une grande solitude, parce qu'elle achèverait de ruiner sa santé. Elle trouvera là une grande mortification. Le divin Maître, qui veut éprouver son amour par la manière dont elle supportera son absence, daignera au bout de quelque temps lui donner des forces. S'il ne le fait point, elle doit se persuader que par la prière vocale et l'obéissance elle gagnera autant et peut-être plus de mérites que par le repos de la vie contemplative.

Il se rencontre aussi des personnes, et j'en ai connu, dont la tête et l'imagination sont si faibles qu'elles croient voir tout ce qu'elles pensent; cet état est bien dangereux. J'en parlerai peut-être dans la suite, mais je n'en dirai rien ici. J'ai traité avec étendue de ces quatrièmes demeures, parce que ce sont celles où entrent, je crois, le plus grand nombre d'âmes. D'ailleurs, le naturel s'y trouvant mêlé au surnaturel, on y est plus exposé aux artifices du démon que dans les demeures suivantes, où Dieu lui donne moins de pouvoir. Louange sans fin à ce Dieu de bonté! Ainsi soit-il.

# CINQUIÈMES DEMEURES

## CHAPITRE Ier

De l'*union* et des signes pour la reconnaître.

Comment pourrai-je, mes sœurs, vous peindre la magnificence, les trésors et les délices de ces cinquièmes demeures? Il vaudrait mieux, je crois, ne point parler de celles dont il me reste à traiter, puisque le discours ne les saurait exprimer, ni l'entendement les concevoir, ni les comparaisons les faire comprendre, tant les choses de la terre sont au-dessous d'un tel sujet. Seigneur, du haut du ciel, daignez vous-même m'éclairer, afin que je puisse éclairer à mon tour vos servantes, qui n'ont d'autre désir que de vous plaire; et puisque, par votre infinie bonté, quelques-unes d'entre elles jouissent habituellement de ces célestes douceurs, ne permettez pas qu'elles soient trompées par l'esprit de mensonge, transformé en ange de lumière.

J'ai dit quelques-unes; il en est bien peu cependant qui n'entrent dans ces cinquièmes demeures. Comme il y a du plus et du moins, je puis affirmer que la plupart y entrent. Certaines faveurs spéciales, dont je parlerai, ne sont accordées, je crois, qu'à un petit nombre d'âmes:

mais les autres ne feraient-elles qu'arriver jusqu'à la porte, ce serait une insigne miséricorde de Dieu ; car, si beaucoup y sont appelés, peu sont élus. Ainsi, mes sœurs, nous toutes qui portons cet habit du Carmel, nous sommes appelées, il est vrai, à l'oraison et à la contemplation; c'est là notre première institution, et nous sommes les filles de ces saints Pères du Mont-Carmel qui, foulant aux pieds toutes les choses du monde, cherchaient au sein de la plus profonde solitude ce riche trésor et cette perle précieuse dont nous parlons. Et néanmoins, il en est peu parmi nous qui se disposent à la découvrir. Extérieurement, il est vrai, nous sommes irréprochables dans la pratique des vertus. Mais pour arriver à la contemplation, il faut travailler beaucoup, beaucoup, et ne se négliger ni peu ni prou. Ainsi, mes filles, haut les cœurs! puisque en un certain sens vous pouvez avoir le ciel sur la terre, n'ayez rien à vous reprocher, suppliez Dieu de vous montrer la voie et de donner force à votre âme pour creuser le sol jusqu'à la découverte du trésor caché. On peut dire avec vérité qu'il est au dedans de nous-mêmes, et j'espère vous le faire entendre, s'il plaît à Dieu de m'en rendre capable. J'ai dit force à votre âme, afin de vous apprendre que les forces du corps ne sont pas nécessaires à qui Dieu ne les donne pas. Car il ne met pas ces trésors à des conditions impossibles. Que chacun donne ce qu'il a; c'est assez. Qu'il soit béni, ce grand Dieu!

Mais prenez garde, mes filles, à ce que Dieu exige de vous dans cette demeure. Il ne veut pas que vous vous réserviez quoi que ce soit ; si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, donnez peu ; il réclame tout absolument. Donnez donc et selon la conscience que vous aurez de votre générosité, vous recevrez plus ou moins de faveurs. Il n'y a pas de meilleure marque pour

reconnaître si notre oraison arrive ou n'arrive pas jusqu'à l'*union*. N'imaginez pas que cette nouvelle oraison soit, comme la précédente, une sorte d'assoupissement; je dis un assoupissement, parce que, dans l'oraison des goûts divins ou de quiétude, il semble que l'âme n'est ni bien endormie ni bien éveillée, mais qu'elle sommeille. Ici, au contraire, l'âme est endormie, pleinement endormie à toutes les choses du monde et à elle-même. En effet, durant le peu de temps que l'union dure, elle est comme privée de tout sentiment, et, quand elle le voudrait, elle ne pourrait penser à rien. Ainsi elle n'a besoin d'aucun effort pour suspendre l'activité de l'intelligence et l'activité même de l'amour; si elle fait quelque acte d'amour, elle n'en a pas le sentiment; elle ne sait ni ce qu'elle aime, ni ce qu'elle veut. Enfin, elle est comme absolument morte aux choses du monde, pour mieux vivre en Dieu. Qu'une telle mort est douce, mes sœurs ! C'est une mort, parce que l'âme est insensible et comme étrangère à toutes les opérations qu'elle peut exercer dans la prison du corps ; et cette mort est douce, parce que l'âme, sans être encore détachée de ce poids terrestre, semble s'en dégager pour s'unir plus intimement à Dieu. Je ne sais si en cet état, il lui reste assez de vie pour pouvoir respirer. J'y pensais tout à l'heure, et il me paraissait que non, ou qu'au moins, si elle respire, elle ne le sait point. Son entendement voudrait s'employer à comprendre quelque chose de ce qui se passe en elle. Mais elle n'y arrive pas, et elle reste tout interdite, avec quelque vigueur encore peut-être, mais incapable du moindre mouvement extérieur. Ainsi quelquefois une personne tombe-t-elle en défaillance si profondément, qu'elle paraît et que nous la disons morte.

O secrets de mon Dieu ! Je ne me lasserais jamais de travailler à en donner l'intelligence, si j'espérais y

réussir. Peut être dirai-je mille choses hors de propos ; mais qu'importe, pourvu que j'arrive à parler juste une fois, et à louer davantage avec vous Notre-Seigneur.

J'ai dit que l'oraison de la cinquième demeure n'est pas un assoupissement comme celle de la demeure précédente, où l'âme, à moins d'une grande expérience, se demande anxieuse ce que c'est qui lui arrive, si elle ne s'abuse pas, si elle ne dort pas, si c'est Dieu qui la favorise, si le démon ne se transforme pas plutôt en ange de lumière. Mille soupçons enfin, et il est heureux qu'elle ait ces soupçons, parce que la nature elle-même, comme je l'ai dit, peut quelquefois nous tromper dans cette quatrième demeure. Elle a moins à craindre qu'auparavant, il est vrai, que les bêtes venimeuses n'entrent dans cette partie du château ; il est néanmoins de petits lézards qui se faufilent et glissent par les moindres fissures. Entendez par là des pensées fugitives, qui procèdent de l'imagination et des sources indiquées plus haut ; sans pouvoir nuire, surtout si on les méprise, comme je l'ai conseillé, elles ne laissent pas d'être souvent fort importunes. Mais, quelque effilés que soient ces lézards, ils ne peuvent entrer dans cette cinquième demeure, parce que ni l'imagination, ni la mémoire, ni l'entendement, ne sauraient troubler le bonheur dont on y jouit.

J'ose affirmer que, s'il y a véritablement union avec Dieu, le démon n'y peut trouver accès, ni causer le moindre mal : la divine Majesté est si fort jointe et unie à l'essence de l'âme, qu'il n'oserait approcher et il doit même ignorer ce secret. En effet comment lui, qui ne connaît pas nos pensées, pourrait-il pénétrer un secret que Dieu ne confie pas même à notre entendement? O heureux état, où ce maudit ne nous peut nuire! Ainsi Dieu, opérant dans l'âme, sans que ni elle ni aucune

créature y apportent obstacle, l'enrichit des plus grands biens ; et que ne donnera-t-il pas alors, lui qui prend tant de plaisir à donner, et qui peut donner tout ce qu'il veut ?

Ces paroles : s'il y a véritablement union avec Dieu, semblent, mes filles, vous causer du trouble, et vous me demandez s'il est d'autres unions. Oui certes, il en est d'autres. Car le démon sait aussi transporter l'âme, en lui faisant aimer avec passion les choses vaines ; mais ce n'est pas de la même manière que Dieu, ni avec ce plaisir, ce contentement, cette paix et ces délices qui dépassent toutes les douceurs, satisfactions et joies de la terre. Que dis-je? Il n'y a aucun rapport entre le bonheur de l'âme unie à Dieu, et les plaisirs de la terre. Leur origine étant entièrement différente, le sentiment qu'ils produisent l'est aussi ; vous en avez fait l'expérience. Je l'ai dit une fois, c'est comme si les uns s'arrêtaient à la surface grossière du corps, et les autres pénétraient jusqu'aux moelles. Je pense avoir dit juste, et je ne saurais trouver mieux.

Mais je crois voir que vous n'êtes pas encore satisfaites ; vous craignez de vous tromper en ces choses intérieures et difficiles à discerner. Ce qui précède suffit aux personnes qui sont passées par là, car la différence est grande entre ces deux sortes de plaisirs, je veux toutefois vous en donner un signe absolument distinctif et qui vous fasse reconnaître, sans risque d'erreur, s'il s'agit d'une faveur de Dieu. Dieu me le remet aujourd'hui en mémoire ; il me paraît tout à fait sûr. Ces mots : *Il me paraît* ou *il me semble,* sont des termes dont j'use toujours dans les matières difficiles, lors même que je crois les bien comprendre et parler selon la vérité, parce que je suis disposée, en cas d'erreur, à m'en rapporter à des hommes instruits. S'ils n'ont pas

une connaissance expérimentale de ces faveurs, les savants que Dieu a choisis pour être des lumières de son Église, possèdent un je ne sais quoi qui les incline à admettre la vérité, dès qu'elle se présente. S'ils ne vivent pas dans la dissipation, mais dans le respect et le service de Dieu, rien de tout ce qu'on peut leur dire des grandeurs de Dieu ne les étonne, car ils savent que son pouvoir peut aller encore beaucoup au delà.

Enfin, si quelques questions se trouvent insuffisamment expliquées dans les livres, d'autres s'y rencontrent, par lesquelles ils peuvent juger de la vérité des premières. J'en puis parler par expérience, aussi bien que de ces demi-savants à qui tout fait peur et dont l'ignorance m'a coûté si cher. Ceux-là, j'en suis convaincue, ferment la porte de leur âme à ces grandes faveurs, qui ne croient point que Dieu peut faire davantage encore, et qu'il s'est plu, et qu'il se plaît encore, à se communiquer particulièrement à ses créatures. Gardez-vous donc bien, mes filles, de jamais tomber dans cette erreur. Mais, quoi que l'on vous dise des grandeurs de Dieu, croyez qu'elles vont encore infiniment au delà. N'examinez pas non plus si les personnes à qui Dieu accorde ces grâces sont bonnes ou mauvaises. Il le sait, Lui. Nous, servons-le avec simplicité de cœur, avec humilité, et louons-le pour ses œuvres et ses merveilles.

Je reviens à ce signe que j'ai dit absolument distinctif. Vous le savez, Dieu rend l'âme comme hébétée [1], afin de mieux imprimer en elle la véritable sagesse. Elle ne voit, ni n'entend, ni ne comprend, pendant qu'elle demeure unie à Dieu; mais ce temps est toujours de courte durée, et il lui semble plus court encore qu'il

1. *Boba del todo.*

ne l'est en effet. Dieu s'établit lui-même dans l'intérieur de cette âme de telle manière que, quand elle revient à elle, il lui est impossible de douter qu'elle n'ait été en Dieu, et Dieu en elle; et cette vérité lui a laissé une telle impression, que, dût-elle passer plusieurs années sans être de nouveau élevée à cet état, elle ne pourrait ni oublier la faveur qu'elle a reçue, ni douter de sa réalité. L'âme peut en outre juger de la vérité de cette union par les effets qu'elle produit; je les ferai connaître plus tard; ils sont importants pour le point qui nous occupe.

Mais, me direz-vous, comment l'âme a-t-elle vu, compris, qu'elle a été en Dieu et Dieu en elle, si durant cette union elle est hors d'état de comprendre et de voir? Je réponds qu'elle ne le voit point alors, mais qu'elle le voit clairement ensuite non par une vision, mais par une certitude qui lui reste et que Dieu seul peut lui donner. Je connais une personne qui n'avait jamais ouï dire que Dieu fût en toutes choses par présence, par puissance et par essence, et qui, après avoir été favorisée de la grâce dont je parle, le crut de la manière la plus inébranlable. En vain un de ces demi-savants à qui elle demanda comment Dieu était en nous, et qui n'en savait pas plus qu'elle, avant qu'elle eût été éclairée, lui répondit que Dieu n'était en nous que par la grâce; elle ne voulut point ajouter foi à sa réponse, tant elle était sûre de la vérité. Elle interrogea ensuite de vrais savants, et comme ils la confirmèrent dans sa croyance, elle en fut extrêmement consolée.

N'allez pas croire que cette certitude ait pour objet quelque chose de corporel, comme lorsqu'il s'agit du corps réel, quoique invisible, de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le très saint sacrement. Non, rien de tel; il n'est question ici que de la seule divinité. Mais com-

ment, dira-t-on, pouvons-nous avoir une si grande certitude de ce que nous ne voyons point? Cela, je l'ignore; ce sont là des œuvres divines; je sais néanmoins que je dis la vérité, et je ne croirai jamais qu'une âme, privée de cette certitude, ait été entièrement unie à Dieu; elle ne l'aura été que par quelqu'une de ses puissances; ou bien elle aura reçu quelque autre des faveurs innombrables de Dieu. A l'égard de ces choses spirituelles, nous ne devons point chercher des raisons pour connaître comment elles se passent. Notre esprit n'étant pas capable de les comprendre, nous nous tourmenterions en pure perte. Il suffit de savoir que leur auteur est tout-puissant. Et puisque tout ce que nous pouvons connaître de ces merveilles, c'est qu'elles sont l'œuvre de Dieu, ne veuillons pas être Dieu pour les comprendre.

Je me souviens à ce sujet des paroles de l'Épouse dans les Cantiques : *Le Roi m'a introduite dans ses celliers, ou m'y a placée,* ce sont, je crois, ses expressions. Vous voyez qu'elle ne dit pas qu'elle y soit entrée d'elle-même. Elle ajoute *qu'elle allait cherchant de tous côtés son Bien-aimé.* Il s'agit là, je pense, de ce cellier où Dieu veut nous placer, quand et comme il lui plaira. Nous avons beau faire, nous n'y entrerons pas de nous-mêmes. Le Maître doit nous y introduire et occuper le centre de notre âme. Pour mieux faire éclater ses merveilles, il ne veut pas que notre volonté, entièrement soumise à la sienne, y ait quelque part; il ne veut pas qu'on lui ouvre la porte des puissances et des sens qui sont tous endormis. Il désire entrer au centre de l'âme sans porte ouverte, comme lorsqu'il apparut à ses disciples et leur dit *Pax vobis,* ou lorsqu'il sortit du sépulcre, sans desceller la pierre. Vous verrez, dans la dernière demeure, comment Dieu

veut que l'âme jouisse de lui au centre d'elle-même, bien mieux encore qu'elle ne le fait ici. O mes filles, que nous verrons de grandes choses, si nous avons toujours les yeux ouverts sur notre bassesse et notre misère, et si nous savons comprendre que nous ne sommes pas dignes d'être les servantes de ce grand Dieu, dont les œuvres surpassent notre entendement! Qu'il soit loué à jamais! Amen!

## CHAPITRE II

Suite du même sujet. — L'âme comparée au ver à soie transformé en papillon. — Admirables effets de l'union.

Vous croyez avoir déjà vu toutes les richesses de cette demeure. Il s'en faut de beaucoup, par la raison qu'il y a en elle, comme je l'ai dit, du plus et du moins. Sur la nature de l'union, je ne puis rien ajouter. Mais que de choses à dire sur ce que Dieu opère dans les âmes, quand elles se disposent à recevoir les faveurs de cette demeure! J'en rapporterai quelques-unes, et je montrerai ce qu'est une âme après cette mystérieuse opération de Dieu en elle. Je me servirai d'une comparaison propre à répandre de la clarté sur ce sujet. Vous verrez que, si nous ne pouvons concourir en rien à ce travail de Dieu, nous ne laissons pas de faire beaucoup, en nous disposant à recevoir ses faveurs.

Vous avez ouï décrire la manière dont se fabrique la soie, merveilleux ouvrage que Dieu seul a pu inventer; et vous savez comment elle provient d'une semence qui ressemble à de petits grains de poivre. Pour moi, je n'en ai jamais vu, mais j'en ai entendu parler; si donc je commets quelque inexactitude, je n'en suis pas responsable[1]. Aux premières chaleurs

1. Si la sainte avait vu cette *graine*, elle aurait reconnu l'œuf du ver à soie et en eût sans doute parlé autrement.

de l'été, quand les mûriers se couvrent de feuilles, la petite semence, inerte jusque-là, commence à vivre. Aucune vie des germes, qui sont les vers à soie, tant que l'arbre n'avait pas de quoi les nourrir. Mais une fois éclos, ils s'alimentent des feuilles du mûrier, ils grandissent bientôt, et comme on dresse alors devant eux de minces baguettes, ils y montent, et là, tirant de leur substance la matière de la soie, ils la filent de leurs petites bouches, et en font des cocons admirablement tissés, dans lesquels ils se renferment. C'est la fin de l'insecte; mais au lieu du ver gros et hideux, il sort de chacun des cocons un petit papillon blanc d'une beauté charmante.

Si cela ne se passait point sous nos yeux, mais qu'on nous le racontât comme arrivé dans des temps éloignés, qui pourrait le croire? Qui se persuaderait qu'un être, privé de raison comme un ver et une abeille, fût si industrieux, si diligent à travailler pour nous, et qu'il en coûtât la vie à ce pauvre ver pour nous donner la soie? Je n'ai pas besoin, mes sœurs, de m'étendre davantage; vous avez là de quoi méditer sur les merveilles et la sagesse de notre Dieu. Que serait-ce donc si nous connaissions les propriétés de tous les êtres qu'il a créés? N'en doutons pas, il est très utile de considérer la magnificence des œuvres de ce grand Dieu, et de nous réjouir d'être les épouses d'un Roi si sage et si puissant.

Mais je reviens à ma comparaison. Ce qui arrive à ce ver est l'image de ce qui arrive à l'âme. Morte par la négligence de son salut, par le péché et les occasions du péché, elle recommence à recevoir la vie quand, échauffée par la chaleur de l'Esprit-Saint, elle profite du secours général que Dieu donne à tous, et use des remèdes dont il a laissé la disposition à son Église,

tels que la fréquentation des sacrements, la lecture des bons livres et les prédications. Ainsi rendue à la vie, elle se nourrit par les sacrements et par les saintes méditations, elle se fortifie et devient adulte. Je ne la considère ici que dans cet état, sans m'occuper de ce qui précède. Or, comme nous l'avons vu, dès que le ver s'est développé, il commence à filer la soie, et à construire la maison où il doit mourir. Je voudrais faire comprendre que pour l'âme cette maison est Jésus-Christ. J'ai lu ou entendu quelque part que *notre vie est cachée en Jésus-Christ ou en Dieu,* ce qui est la même chose ; ou bien que *notre vie est Jésus-Christ.* Que le texte soit celui-là ou un autre, cela importe peu à mon sujet.

Vous le voyez, mes filles, ce qui est ici en notre pouvoir, avec le secours de la grâce, pour faire que Jésus-Christ soit lui-même notre demeure, comme il l'est dans l'oraison d'union, c'est de travailler de notre côté à bâtir cette demeure. Mais, direz-vous, n'est-ce pas laisser entendre que nous pouvons ôter à Dieu ou lui donner quelque chose, que d'affirmer qu'il est lui-même notre demeure, et que nous pouvons travailler à la bâtir et nous y loger? Certes, ce n'est ni en ôtant ni en donnant à Dieu que nous bâtissons cette demeure, mais en retranchant de nous, en donnant quelque chose de nous, à l'exemple des vers à soie. A peine aurons-nous fait notre possible, que le divin Maître, agréant ce faible travail qui n'est rien, l'unira à sa grandeur et en rehaussera tellement le mérite, qu'il voudra en être lui-même la récompense. Et ainsi, après s'être chargé de la plus grande partie des frais, il joindra nos petits travaux à ses grands travaux à lui, jusqu'à les confondre et les unir.

Courage donc, mes filles, et à l'œuvre sans perdre

un moment. Hâtons-nous de former le tissu de ce cocon mystérieux, en nous dépouillant de l'amour-propre, de la volonté propre, de tout attachement aux choses de la terre, en faisant des œuvres de mortification et de pénitence, en nous occupant à l'oraison, en pratiquant l'obéissance et toutes les autres vertus, en un mot, en nous acquittant de tous les devoirs de notre état, de notre mieux, et selon les instructions reçues. Meure ensuite, meure notre ver à soie, comme l'autre, quand il a terminé l'ouvrage pour lequel il a été créé. Alors nous verrons Dieu, et nous nous trouverons aussi abîmées dans sa grandeur, que ce ver l'est dans sa coque. Mais remarquez-le, en disant que nous verrons Dieu, je l'entends en la manière qu'il se donne à sentir dans cette sorte d'union[1].

Voyons maintenant ce que devient ce ver après qu'il a cessé de vivre, car c'est pour en venir là que j'ai dit tout ce qui précède. A peine est-il entré dans cette oraison, qu'il meurt entièrement au monde, et se convertit en un beau papillon blanc. O merveille de la puissance divine! quelle n'est pas la beauté d'une âme qui, durant un court espace de temps, a été si étroitement unie à Dieu et plongée dans sa grandeur? Ce temps, à mon avis, ne va jamais jusqu'à une demi-heure. Je vous dis en vérité que cette âme ne se connaît plus elle-même. Entre ce qu'elle était et ce qu'elle est, il y a autant de différence qu'entre un vilain ver et un papillon blanc. Cette âme ne sait comment elle a pu mériter un si grand bonheur, ou, pour mieux dire, d'où il a pu lui venir; car elle voit clairement qu'elle ne l'a point mérité. Elle a un désir qui la consume de louer Dieu, et d'endurer pour lui mille morts. Elle éprouve

1. *Se da á sentir en esta manera de union.*

bientôt comme un besoin irrésistible de souffrir beaucoup. Elle a une soif ardente de pénitence et de solitude; enfin, elle souhaite avec tant d'ardeur que Dieu soit connu et aimé de tous qu'elle ne peut, sans une peine extrême, le voir offenser. Mais je parlerai plus longuement de ce changement de l'âme, dans la demeure suivante. Elle a tant de rapport avec celle-ci que c'est presque la même chose; l'une ne diffère de l'autre que par la force des effets, mais cette différence est notable. Ainsi, je le répète, l'âme que Dieu a daigné élever à cet état verra de grandes choses, si elle s'efforce d'aller plus avant.

Comment ne pas bénir le Seigneur en voyant l'inquiétude de ce papillon, qui n'a pourtant jamais goûté dans sa vie plus de calme et de repos? Il ne sait où aller ni où s'arrêter. Après le bonheur qu'il vient de savourer, tout ce qu'il voit sur la terre lui déplaît, surtout quand il a été favorisé plusieurs fois d'une semblable grâce, et comme enivré de ce vin qui produit toujours des effets nouveaux. Il méprise maintenant son travail d'autrefois, lorsque, simple ver, il formait peu à peu le tissu de sa coque. Des ailes lui sont venues : comment, pouvant voler, se contenterait-il d'aller pas à pas! Tout ce que l'âme, dans son nouvel état, fait pour Dieu ne lui semble rien, en comparaison de ce qu'elle voudrait faire. Les épreuves des saints ne l'étonnent pas; elle sait par expérience que Dieu assiste et transforme de telle sorte les âmes, qu'elles ne paraissent plus être les mêmes, tant leur faiblesse, en matière de pénitence, est changée en force! Elle se voit pleinement libre de l'attachement aux parents, aux amis, aux biens de la terre. Auparavant, ni ses efforts, ni ses résolutions, ni ses désirs n'avaient pu briser cette chaîne; que dis-je? le combat semblait la rendre plus sensible à ces affec-

tions ; et maintenant elle trouve une peine jusque dans les rapports obligés qu'elle doit avoir avec le prochain. Tout la fatigue, parce qu'elle a reconnu que les créatures ne sauraient lui donner le véritable repos.

Il semble que j'allonge cette matière ; mais je pourrais en dire beaucoup plus, et ceux à qui Dieu fait une semblable faveur trouveront que j'en dis trop peu. Faut-il donc s'étonner que ce papillon, tout dépaysé au milieu des choses de la terre, cherche à se reposer ailleurs ? Mais où ira-t-il, le pauvre petit ? Retournera-t-il au lieu d'où il vient ? Impossible, je le répète, il n'est pas en notre pouvoir, de nous élever de nous-mêmes à l'union, et tous nos efforts sont vains, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous accorder de nouveau cette grâce. O Seigneur, que de peines commencent pour cette âme, et combien nouvelles ! Et qui l'eût jamais dit, après une faveur si sublime ? Enfin, enfin, d'une manière ou d'une autre, il faut porter sa croix tant qu'on est dans cet exil.

Si quelqu'un prétendait avoir, depuis son entrée dans cette cinquième demeure, toujours goûté un repos délicieux, je lui répondrais qu'il n'y est jamais entré. Tout au plus, en entrant dans la demeure précédente, a-t-il éprouvé quelque douceur, grâce encore à la faiblesse du tempérament et à l'artifice du démon, qui lui donne ainsi la paix pour lui faire ensuite une guerre plus cruelle. Je ne veux pas dire pourtant que l'âme ne trouve pas la paix, et même une paix très profonde, dans cette cinquième demeure ; car les peines qu'elle y endure sont d'un tel prix, et la cause qui les fait embrasser si excellente, que, malgré leur vivacité, elles sont une cause de paix et de satisfaction.

Dégoûtée de ce monde, l'âme souhaite d'en sortir ; et si quelque chose adoucit les rigueurs de son exil,

c'est la pensée qu'elle y est retenue par la volonté de Dieu. Pourtant cette considération ne suffit point, parce que, malgré tous les avantages dont j'ai parlé, l'âme n'a pas encore cette soumission parfaite à la volonté de Dieu que nous verrons en elle dans la suite. Elle s'y conforme sans doute, mais ce n'est qu'avec une peine très vive ; elle ne peut rien de plus, parce qu'elle n'a pas reçu plus de forces, et cette peine lui fait répandre, chaque fois qu'elle se met en oraison, une grande abondance de larmes. Cette souffrance procède sans doute du martyre intérieur qu'elle éprouve en voyant Dieu, loin d'être honoré en ce monde, si offensé, en voyant tant d'hérétiques et de Maures se perdre, surtout tant de chrétiens. Elle sait, il est vrai, que la miséricorde de Dieu étant infinie, ils peuvent, malgré tous les désordres de leur vie, se convertir et se sauver ; et néanmoins elle craint que beaucoup ne se damnent.

O merveilleux effet de la grâce de Dieu! Il y a quelques années, et peut-être quelques jours, cette âme ne pensait qu'à elle-même. Qui donc lui a donné ces inquiétudes si vives, où nous ne serions pas arrivées par des années et des années de méditation? Mais quoi! dira quelqu'un, si, pendant des jours et des années, je m'applique à considérer la malice du péché, la dignité des pécheurs qui sont les enfants de Dieu et mes frères, les dangers de cette misérable vie et l'avantage qu'il y a d'en sortir, cela ne suffira-t-il pas pour me donner de tels sentiments? Non, mes filles, cela ne suffit point. La peine qu'éprouve l'âme dans cette union est bien différente de celle que nous pouvons exciter par nos propres efforts. De longues méditations nous amènent, je l'avoue, à ressentir une certaine peine, mais qui ne va pas, comme l'autre, jusqu'au fond des entrailles, jusqu'à hacher et broyer l'âme sans aucun con-

cours de sa part, et souvent même contre sa volonté.

Qu'est donc cette souffrance, et quelle en est la cause? La voici, mes sœurs. Vous souvient-il des paroles de l'Épouse des Cantiques que je vous citais plus haut à propos d'autre chose? Je vous disais que *le Seigneur l'avait introduite dans le cellier du vin et avait ordonné en elle la charité.* Voilà précisément ce qui se passe ici. Cette âme s'est entièrement livrée aux mains de Dieu : que Dieu dispose d'elle comme il voudra; son amour pour lui l'empêche d'avoir une autre pensée ou un autre désir. Mais, à mon avis, une pareille grâce est accordée seulement aux âmes que Dieu regarde comme absolument siennes. Il les marque alors de son sceau, sans qu'elles sachent de quelle manière cela se fait. Elles sont comme de la cire molle sur laquelle on imprime un cachet; mais il n'est pas en leur pouvoir de l'imprimer, ni de s'amollir elles-mêmes; tout ce qu'elles peuvent, c'est de recevoir cette impression sans résister. O bonté infinie de Dieu! Tout doit être à votre charge; vous n'exigez de nous que la volonté et la docilité parfaite de la cire. Vous voyez maintenant, mes sœurs, de quelle sorte notre Dieu agit ici pour faire connaître à l'âme qu'elle est à lui. Il lui donne du sien. Il met en elle cette disposition intérieure où fut son divin Fils toute sa vie. Il ne saurait lui accorder une plus grande grâce. Or, que se passait-il dans l'âme de ce Fils bien-aimé? Qui jamais a souhaité avec plus d'ardeur sortir de cette vie? Et ne l'a-t-il pas témoigné dans la Cène, quand il disait : *J'ai désiré avec un extrême désir?* Mais, ô Seigneur, ne voyiez-vous point avec effroi ces travaux et cette mort si cruelle que vous deviez endurer? Non, me répondez-vous, parce que toutes ces peines ne sont point comparables à celles que me fait souffrir l'amour des âmes et le désir de

leur salut : ce que j'en ai souffert, depuis que je suis en ce monde, et ce que j'en souffre encore suffit, tant c'est violent, à me faire compter le reste pour rien.

Je me rappelle à ce sujet quelle torture c'est, pour une personne de ma connaissance, de voir offenser Dieu; torture si cruelle, que la mort lui serait mille fois plus supportable. Or, si une âme dont la charité n'est rien, pour ainsi dire, en comparaison de celle du Christ, est néanmoins capable de cette souffrance indicible, quel a dû être le martyre de Notre-Seigneur, quelle vie a-t-il pu vivre, lui, à qui tout était présent et qui devait contempler sans cesse l'horreur des péchés commis contre son Père! Pour moi, je suis persuadée que cette douleur l'emportait de beaucoup sur celles qu'il endura dans le cours de sa passion. Alors, du moins, il se voyait au terme de ses souffrances ; et la consolation soit de nous racheter par sa mort, soit de donner à son Père, en mourant, les derniers témoignages de son amour, adoucissait la rigueur de ses tourments. Nous voyons même quelque chose de pareil dans les âmes qu'un véhément amour pour Dieu porte à de grandes pénitences : elles les sentent à peine, elles ne les comptent pour rien, et voudraient toujours en faire de plus grandes. Que devait donc éprouver Notre-Seigneur, dans une occasion si solennelle de faire éclater toute la perfection de son obéissance envers son Père, et tout l'excès de son amour envers les hommes! O plaisir ineffable que celui de souffrir en faisant la volonté de Dieu! Mais le spectacle toujours présent de la Majesté de Dieu si fort offensée et des âmes si nombreuses qui tombent en enfer, est, selon moi, chose tellement horrible, que si Jésus-Christ n'eût été plus qu'un homme, un seul jour d'un tel supplice aurait suffi, je n'en doute point, pour lui faire perdre non seulement une, mais, s'il les avait eues, plusieurs vies.

## CHAPITRE III

D'une autre sorte d'union : la conformité de notre volonté à la volonté de Dieu.

Revenons à notre petite colombe [1], et disons quelque chose des grâces que Dieu accorde à l'âme dans cette union. Il reste bien entendu qu'elle doit travailler à avancer dans le service de Dieu et dans la connaissance d'elle-même. Car si, contente de recevoir cette faveur, et la regardant comme sûre pour l'avenir, elle vient à se négliger, et à s'éloigner de la route du ciel, je veux dire de l'observation des préceptes divins, sa destinée sera celle du ver à soie qui, en laissant une semence d'où naissent d'autres vers, demeure mort pour jamais. Je dis une semence féconde, parce que Dieu, j'en suis convaincue, veut qu'une grâce aussi éminente ne soit pas donnée en vain, et si l'âme qui la reçoit n'en profite point, elle tourne au profit des autres. Cette âme, non seulement pendant qu'elle persévère dans le bien, dans les désirs et les vertus dont nous avons parlé, ne cesse de faire du bien aux autres, et de les échauffer par sa chaleur ; mais encore, après sa dé-

1. Le lecteur ne se souvient pas d'avoir rencontré cette « colombe » dans le reste du livre. C'est là sans doute une distraction de la sainte, qui oublie en ce moment qu'elle a parlé plus haut de papillon et non de colombe.

faillance même, elle conserve le désir de l'avancement des autres, et elle prend plaisir à leur apprendre de quelles grâces Dieu favorise ceux qui l'aiment et le servent.

Il en est arrivé ainsi à une personne de ma connaissance. Quoiqu'elle fût bien infidèle à Dieu, elle était heureuse de voir les autres profiter des grâces qu'elle avait reçues, elle enseignait le chemin de l'oraison aux âmes qui l'ignoraient, et elle fit ainsi beaucoup de bien, beaucoup. Dans la suite, le Seigneur lui rendit sa lumière. A la vérité, l'oraison d'union n'avait pas encore produit ces grands effets dont j'ai parlé. Mais combien doit-il y en avoir que Notre-Seigneur honore de ses communications, qu'il appelle à l'apostolat comme Judas, qu'il élève sur le trône comme Saül, et qui se perdent ensuite par leur faute! D'où nous conclurons, mes filles, que pour éviter un tel malheur, et pour nous rendre dignes de recevoir toujours de nouvelles grâces, le moyen le plus sûr est de pratiquer l'obéissance, et de ne violer jamais la loi de Dieu. Ceci, d'ailleurs, est une règle générale, non seulement pour ceux qui reçoivent ces grandes faveurs, mais pour tout le monde.

Malgré mes longues explications, il reste encore, ce me semble, quelque obscurité sur cette cinquième demeure. Comme les trésors qu'elle renferme sont d'un si grand prix, il sera utile de faire observer qu'à ne point recevoir de Dieu des grâces aussi extraordinaires [1], on ne reste pas cependant sans espérance. On peut très bien arriver à la véritable union, avec l'aide de Notre-Seigneur, si l'on travaille à l'acquérir, en renonçant à sa volonté propre, pour s'attacher uniquement à la volonté de Dieu.

1. *Cosas tan sobrenaturales*

Oh! combien sommes-nous dans ces sentiments et dans la disposition même de mourir pour y rester fidèles? Je vous dis, moi, et je vous répète que si vraiment vous avez reçu de Dieu cette faveur, vous n'avez pas à vous mettre en peine de l'union si délicieuse, expliquée plus haut. Car le meilleur de celle-ci, c'est qu'elle procède de l'union dont je parle maintenant; il est même impossible d'arriver à la première si l'on ne possède la seconde, je veux dire cette soumission entière de notre volonté à la volonté de Dieu. Que cette dernière union est désirable! Heureuse l'âme qui la possède! De quel repos elle jouira dès cette vie et aussi dans l'autre! A part la crainte de perdre son Dieu, ou le déplaisir de voir qu'on l'offense, rien ne l'affligera, ni la pauvreté, ni la maladie, ni la mort, si ce n'est celle des personnes utiles à l'Église; elle est assurée que Dieu sait beaucoup mieux ce qu'il fait qu'elle ne sait ce qu'elle désire. Remarquez, mes filles, qu'il y a peines et peines. Quelques-unes sont, comme les plaisirs, un effet spontané de la nature; d'autres naissent d'un mouvement de compassion pour le prochain, et telle fut la peine de Notre-Seigneur quand il ressuscita Lazare. Or, ces sortes de peines n'empêchent point l'âme d'être unie à la volonté de Dieu; elles ne lui donnent point de ces inquiétudes continuelles qui ôtent le repos, et elles passent promptement. Comme je l'ai dit des douceurs de l'oraison, elles ne pénètrent pas, semble-t-il, jusqu'au fond de l'âme, mais elles atteignent seulement la sensibilité. Elles se rencontrent dans les demeures précédentes; elles n'entrent pas dans celle dont je parlerai en dernier lieu.

Sachez, mes filles, que pour cette union de conformité à la volonté de Dieu, il n'est point nécessaire que les puissances soient suspendues. Dieu, qui est tout-

puissant, a mille moyens d'enrichir les âmes et de les conduire dans ces demeures, sans les faire passer par le raccourci dontj'ai parlé. Mais, remarquez-le bien, mes filles, dans tous les cas il faut que ce ver à soie meure, et que sa mort vous coûte plus cher. En effet, dans l'union surnaturelle, le bonheur de vivre d'une vie si nouvelle aide beaucoup à tuer ce ver; tandis que, dans l'union de conformité, il faut que l'âme, sans sortir de la vie ordinaire, lui donne elle-même la mort. J'avoue, mes filles, que le sacrifice est beaucoup plus douloureux; mais la récompense en sera beaucoup plus grande, si nous sortons victorieuses du combat; et nous vaincrons sans nul doute, pourvu que notre volonté soit véritablement unie à celle de Dieu.

C'est là l'union que j'ai désirée toute ma vie, et que je demande sans cesse à Notre-Seigneur. C'est aussi la plus facile à connaître et la plus assurée. Mais, hélas! combien peu de personnes y arrivent, et quelle erreur de croire qu'en évitant d'offenser Dieu et en vivant dans l'état religieux, on a satisfait à tout! Oh! qu'il reste encore de vers semblables à celui qui rongea le lierre sous lequel Jonas était à l'ombre! Leurs ravages s'aperçoivent seulement, lorsqu'ils ont déjà rongé nos vertus par des sentiments d'amour-propre, par l'estime de nous-mêmes, par des jugements téméraires sans gravité, par quelque négligence à aimer le prochain comme nous-mêmes! Dans l'accomplissement de ses devoirs, on fait juste assez d'efforts pour ne pas tomber dans le péché; mais il y a loin de cette disposition à celle que l'on doit avoir pour être entièrement uni à la volonté de Dieu.

Or, mes filles, quelle est cette volonté? Que nous devenions parfaites au point d'être une même chose avec lui et avec son Père, comme il l'a demandé. Mais considérez ce qui nous manque pour y arriver. Je puis vous

l'assurer; lorsque j'écris ceci, je souffre une grande peine de m'en voir si éloignée, et cela, uniquement par ma faute. Cette union de conformité ne suppose pas nécessairement de grandes faveurs de la part de Dieu; il suffit qu'il nous ait donné son Fils pour nous enseigner le chemin. Ne vous imaginez pas néanmoins que cette conformité à la volonté de Dieu nous oblige, quand nous perdons un père ou un frère, à être insensibles, et à souffrir avec joie les peines et les maladies qui nous arrivent. Cela est bon; mais souvent c'est l'effet d'une sagesse tout humaine, qui dans des maux sans remède fait de nécessité vertu. Combien de ces actions et autres semblables leur doctrine n'a-t-elle pas dictées aux philosophes de l'antiquité? Dieu ne demande de nous que deux choses dans ces rencontres : l'une de l'aimer lui-même et l'autre d'aimer notre prochain. C'est à cela que nous devons travailler; si nous nous y appliquons de notre mieux, nous ferons sa volonté, et nous serons unies à lui. Mais que nous sommes loin, je le répète, de nous en acquitter comme nous le devrions! Je prie Dieu de nous faire la grâce d'entrer dans cette disposition; et nous y entrerons, sans nul doute, si nous le voulons.

La marque la plus assurée de notre fidélité à ces deux choses, est, à mon avis, la fidélité à l'amour du prochain. On ne peut pas savoir si l'on aime Dieu; mais l'amour du prochain, on peut le connaître. Plus vous y avancerez, mes filles, plus vous devrez vous tenir assurées que vous avancez dans l'amour de Dieu. Ce Dieu de bonté nous aime tant, qu'en payement de notre amour du prochain, il augmentera de mille manières notre amour pour lui-même; je n'ai pas là-dessus le moindre doute. Il importe donc extrêmement de bien considérer notre conduite à l'égard du prochain. Si tout y est parfait, nous pouvons être en assurance; car, avec la dé-

pravation de notre nature, nous ne pourrions aimer parfaitement le prochain, s'il n'y avait en nous un grand amour de Dieu.

Mes sœurs, puisque ce point est d'une si haute importance, prenons-y garde jusque dans les moindres détails. Vous aurez peut-être de belles pensées dans l'oraison ; il vous semblera que vous feriez ou souffririez tout au monde pour le salut d'une seule âme : qu'importe, si ensuite les œuvres n'y répondent pas? tout cela est pure illusion. J'en dis autant de l'humilité et de toutes les autres vertus. Pour nous faire croire à la possession de vertus qui nous manquent, le démon multipliera les artifices, il remuera tout l'enfer, et il a raison : rien ne nous est plus dangereux que cette erreur ; car ces fausses vertus, se ressentant de leur racine, sont toujours accompagnées de vaine gloire et d'orgueil ; au contraire celles qui viennent de Dieu, en sont totalement exemptes.

Il est un spectacle dont je suis fort tentée de rire : des personnes se sont imaginé dans l'oraison qu'elles seraient ravies d'être humiliées et de recevoir publiquement des affronts pour l'amour de Dieu, puis au sortir de là, elles font tout ce qu'elles peuvent pour cacher une petite faute qu'elles auront commise, et ne se possèdent plus dès qu'on leur en impute quelqu'une sans fondement. Les gens incapables de supporter une humiliation aussi légère doivent apprendre du moins à se connaître et à ne faire aucun cas de ces vaines résolutions : les effets montrent qu'elles procèdent, non d'une volonté fermement déterminée, mais d'une imagination exaltée et séduite par le démon. On ne saurait dire de combien de manières il trompe les femmes et les ignorants qui ne distinguent pas l'imagination des autres puissances de l'âme, et qui ne savent rien des choses

spirituelles. O mes sœurs, qu'il est facile de discerner celles d'entre vous qui aiment véritablement le prochain, et celles qui ne l'aiment pas avec tant de perfection! Si vous connaissiez l'importance de cette vertu, vous y mettriez toute votre application.

Je vois d'autres personnes tellement attentives à analyser leur oraison et si encapuchonnées, quand elles s'y livrent, qu'elles n'osent ni se remuer ni modifier le cours de leurs pensées, de crainte de laisser échapper un brin du plaisir et de la dévotion qu'elles y reçoivent. Puisqu'elles font tout consister en cela, elles ne savent guère par quelle voie on arrive à l'union. Non, non, mes sœurs, ce n'en est pas là le chemin. Dieu veut des œuvres. Si donc vous voyez une personne infirme, ou souffrante, que vous puissiez soulager en quelque chose, quittez hardiment cette dévotion pour l'assister; compatissez à ce qu'elle endure; que sa douleur soit aussi la vôtre; et si, pour lui donner la nourriture dont elle a besoin, il faut que vous jeûniez, faites-le de grand cœur, non seulement pour l'amour d'elle, mais pour l'amour de Dieu qui vous le commande. Telle est la véritable union à la volonté divine. Si devant vous on donne de grandes louanges à une personne, ayez-en plus de plaisir qu'à être louées vous-mêmes. Cela vous sera facile si vous êtes humbles; et vous ne pourriez au contraire voir sans peine qu'on vous louât. Mais s'il y a du mérite à la joie d'entendre publier les vertus de ses sœurs, il n'y en a pas moins à ressentir autant de déplaisir de leurs fautes que des siennes propres, et à faire tout ce que l'on peut pour les couvrir.

J'ai traité ailleurs [1] avec étendue de cette charité mutuelle, parce que, si nous y manquons, nous sommes

1. Au livre du *Chemin de la perfection*, ch. v, vii, viii.

perdues. Fasse le divin Maître que cette charité ne reçoive jamais d'atteinte parmi nous! Si vous la gardez parfaite, vous obtiendrez, n'en doutez pas, l'union dont j'ai parlé. Mais si vous manquez à l'amour dû au prochain, sachez que vous êtes loin d'une si haute faveur. En vain éprouveriez-vous de la dévotion et des délices spirituelles, en vain auriez-vous quelque petite suspension dans l'oraison de quiétude, et vous persuaderiez-vous, comme le font quelques personnes, qu'alors tout est fait; croyez-moi, vous n'êtes point arrivées à cette union. Demandez à Notre-Seigneur qu'il vous accorde ce parfait amour du prochain, et après, laissez le divin Maître agir dans votre âme. Voulez-vous qu'il vous donne au delà de tous vos désirs, efforcez-vous d'assujettir en toutes choses votre volonté à la sienne. Dans les rapports avec vos sœurs, faites en tout leur volonté et non la vôtre, fallût-il céder de votre droit; oubliez vos intérêts pour vous occuper des leurs, malgré les répugnances de la nature; enfin, à l'occasion, prenez pour vous le travail et la fatigue, afin de soulager votre prochain. Il vous en coûtera un peu, sans doute, et tout n'ira pas seul; mais considérez, je vous prie, ce qu'a coûté à notre Époux l'amour qu'il nous porte : pour nous délivrer de la mort, il s'est livré lui-même à une mort terrible, à celle de la croix.

## CHAPITRE IV

L'oraison d'union ne s'élève point jusqu'aux fiançailles spirituelles de l'âme avec Dieu.

Notre petite colombe, vous l'avez vu, ne se repose ni dans les goûts spirituels, ni dans les plaisirs de la terre; son vol est plus élevé. Que devient-elle donc? me demandez-vous. Je ne puis, mes filles, vous satisfaire que dans la dernière demeure. Dieu veuille le rappeler à ma mémoire et me donner le loisir de l'écrire. Il s'est écoulé près de cinq mois depuis que j'ai commencé ce travail, et comme mon mal de tête ne me permet pas de le relire, il y aura sans doute peu d'ordre et beaucoup de redites. Mais cela n'a pas d'importance, puisque je m'adresse à mes sœurs.

Je veux expliquer davantage la nature de cette oraison d'union; je me servirai pour cela, selon ma coutume, d'une comparaison; et je reviendrai ensuite à ce papillon qui, volant toujours, parce qu'il ne trouve point en soi de véritable repos, ne laisse pas de faire continuellement du bien à lui-même et aux autres.

Vous avez souvent entendu dire que Dieu contracte avec les âmes des fiançailles spirituelles. Béni soit-il de ce qu'il daigne dans sa miséricorde s'humilier jusqu'à cet excès! Cette comparaison, je l'avoue, est grossière; mais je n'en sais point qui exprime mieux ma pensée que le sacrement de mariage. Il existe sans doute une

grande différence entre les fiançailles dont je veux parler, et le mariage ordinaire : les unes sont toutes spirituelles, l'autre est corporel; les plaisirs spirituels sont à mille lieues des satisfactions terrestres. Ici c'est l'amour qui s'unit à l'amour, et toutes ses opérations sont ineffablement pures, délicates, suaves; les termes manquent pour les exprimer, mais Notre-Seigneur sait bien les faire sentir.

Or, selon moi, l'union ne s'élève point jusqu'aux fiançailles spirituelles. De même qu'ici-bas, quand deux personnes doivent se fiancer, elles examinent d'abord si elles se plaisent, si elles se désirent, puis elles ont des entrevues pour se donner l'une à l'autre pleine satisfaction; ainsi en est-il dans les fiançailles spirituelles.

Quand les deux parties sont d'accord, quand l'âme a tous les renseignements qu'elle souhaite, quand elle voit tous les avantages de cette alliance, quand elle est déterminée à n'avoir d'autre volonté que celle de son Époux et à lui plaire en toutes choses, alors Notre-Seigneur qui lit dans son cœur est content d'elle, lui aussi. Dans sa miséricorde il veut le lui faire connaître d'une manière particulière et il en vient, comme on dit, à une entrevue avec cette âme qu'il veut s'unir.

Tout se passe vraiment ainsi, mais tout se passe très vite, parce qu'il n'y a pas là à donner et à recevoir. Ce n'est qu'une vue de l'âme; l'âme ne fait que voir d'une manière mystérieuse qui est son futur époux. Ce que les sens et l'intelligence ne lui apprendraient pas en des années et des siècles, elle le voit d'un regard; mais tel est cet Époux que ce regard seul suffit à rendre l'âme plus digne de donner sa main, comme on dit, et de prendre la main de son bien-aimé; car elle reste éprise d'un tel amour qu'elle est disposée à tout, et qu'elle fait tout au monde pour que rien ne dérange ces fiançailles

divines. Mais si cette âme s'oublie jusqu'à mettre son affection ailleurs qu'en son époux, tout est perdu pour elle et la perte est sans mesure comme les faveurs perdues qui dépassent toute conception.

Ames chrétiennes, que Notre-Seigneur a conduites jusqu'ici, je vous conjure, par Lui, de veiller sur votre conduite, et d'éviter les occasions dangereuses. L'âme, même en ce degré, n'est pas encore assez forte pour s'exposer sans péril, comme elle pourrait le faire après les fiançailles célébrées dans la sixième demeure. On ne s'est encore vu qu'une fois ; aussi le démon met-il toute sa ruse à traverser le projet; plus tard quand il voit l'âme parfaitement soumise à l'Époux, il a moins d'audace, il a peur, il sait d'expérience que l'essai a toujours tourné à sa honte et à l'avantage de l'épouse.

J'ai vu, mes filles, des personnes fort élevées qui, arrivées à cet état, sont tombées dans les pièges de l'ennemi. Tout l'enfer, n'en doutez pas, se ligue contre elles; les démons savent par expérience que ces âmes ne se perdent pas seules, mais qu'un grand nombre d'autres les suit. Que de fois, en effet, Dieu en soit loué, une seule âme suffit à convertir une multitude d'âmes! Qui pourrait compter celles que les martyrs ont converties; celles que sauva la vierge sainte Ursule, celles que ravissent au démon saint Dominique, saint François, d'autres fondateurs d'ordres, et ce Père Ignace, qui vient de fonder la Compagnie de Jésus? Mais quel est le secret de la puissance exercée par toutes ces âmes apostoliques? C'est qu'ayant reçu, comme nous le lisons, la faveur des fiançailles divines, ils ont tout mis en œuvre pour n'en pas perdre le fruit. O mes filles, Notre-Seigneur est maintenant aussi prêt à nous accorder ces grandes grâces qu'il l'était alors; que dis-je? il l'est en quelque sorte davantage, parce que le nombre des personnes

qui ne vivent que pour sa gloire est bien restreint aujourd'hui. Mais, hélas ! nous nous aimons trop ; il y a en nous un excès de prudence pour ne rien perdre de nos droits ; oh ! quelle erreur profonde ! Éclairez-nous, Seigneur, et empêchez-nous de tomber en de pareilles ténèbres.

Deux difficultés vont ici, mes filles, se présenter à votre esprit. La première, comment une âme peut être trompée, quand elle est aussi soumise à la volonté de Dieu, et aussi parfaitement détachée de la sienne propre. La seconde, par quelle voie le démon réussirait à vous perdre, lorsque vous êtes si loin du monde, si souvent fortifiées par les sacrements, et continuellement, je puis le dire, dans la compagnie des anges ; car, par la bonté de Notre-Seigneur, nous n'avons toutes ici qu'un seul désir, celui de le servir et de lui plaire en tout : à l'opposé des mondains qui vivent dans les occasions du mal et que le démon n'a pas de peine à tromper. Mes filles, vous avez raison ; Dieu nous a traitées avec une excessive miséricorde ; cependant, lorsque je considère que Judas était un des apôtres, qu'il conversait continuellement avec Jésus-Christ et l'entendait parler, je comprends que même dans cette cinquième demeure, il n'y a pas de sécurité.

Répondons maintenant à la première difficulté. Si l'âme demeurait toujours attachée à la volonté de Dieu, elle ne courrait aucun danger de se perdre ; mais le démon vient avec ses artifices, sous couleur de bien il la détourne de la volonté de Dieu en de toutes petites choses, il l'engage en des manquements qu'il lui fait croire sans malice aucune : peu à peu il obscurcit son entendement, refroidit sa volonté, développe son amour-propre, et d'une chose à l'autre, il arrive enfin à l'éloigner de la volonté de Dieu, pour l'amener à sa volonté, à lui.

Et cela résout la seconde difficulté : il n'y a point en

effet de clôture si étroite que le démon ne la franchisse, et de lieu si écarté qu'il néglige de nous y suivre. De plus Notre-Seigneur permet peut-être la tentation, pour éprouver la vertu d'une âme dont il veut se servir pour éclairer et guider les autres; car il vaut mieux, si elle doit être infidèle, qu'elle le soit d'abord que plus tard, avec scandale et ruine du prochain. Pour éviter ce péril, voici le moyen, selon moi, le plus sûr : soyons d'abord fidèles à demander sans cesse à Dieu, dans l'oraison, qu'il nous soutienne de sa main; ayons cette pensée continuellement présente que, s'il nous laisse un instant, nous tombons dans l'abîme; mettons en lui notre confiance, et jamais en nous-mêmes; ce serait une folie. Ensuite, examinons, avec un soin extrême, si nous avançons ou reculons si peu que ce soit dans les vertus, et particulièrement dans la charité fraternelle, et dans le désir de la dernière place même en des choses ordinaires. Si nous faisons cet examen, et si nous demandons à Dieu sa lumière, nous connaîtrons bientôt nos profits ou nos pertes.

Mais ne vous imaginez pas que, lorsqu'il a plu à Notre-Seigneur d'élever une âme si haut, il l'abandonne aisément, et qu'il soit facile au démon de réussir dans son entreprise. Cet adorable Maître s'intéresse de telle sorte à la conserver, et lui donne en diverses manières tant d'avertissements intérieurs, qu'elle ne peut pas ne pas voir le péril où elle se met. Enfin, il faut toujours de nouveaux efforts pour avancer de plus en plus. Si cette ardeur nous manque, nous avons grand sujet de craindre; sûrement le démon nous prépare quelque assaut. En effet, l'amour n'étant jamais oisif, il n'est pas possible que le nôtre pour Dieu, après avoir atteint un tel degré, cesse d'aller en augmentant. Une âme qui prétend à être l'épouse d'un Dieu, et à qui ce Dieu s'est déjà communiqué

par de si grandes faveurs, ne saurait, sans infidélité, s'abandonner au sommeil.

Pour vous montrer, mes filles, la conduite de Notre-Seigneur envers les âmes qui sont bien ses épouses, je parlerai maintenant de la sixième demeure. Vous y verrez le peu que nous pouvons faire et souffrir pour nous disposer à de pareilles grâces. Et si j'ai reçu l'ordre d'écrire ceci, peut-être Notre-Seigneur a-t-il voulu que la vue d'une telle récompense, et de la miséricorde infinie d'un Dieu assez bon pour se communiquer et se révéler à des vermisseaux, nous fasse oublier nos petites satisfactions de la terre, et, les yeux fixés sur la grandeur de notre Époux, courir embrasées de son amour. Puissé-je avec sa grâce réussir à dire un peu clairement quelques points d'un sujet difficile; car si le Saint-Esprit ne conduit pas ma plume, je vois que c'est impossible; si d'ailleurs cette exposition ne devait point tourner au profit de vos âmes, je le supplie de ne point me laisser écrire un mot. Il le sait bien, mon seul désir, autant que j'en puis juger, est que son nom soit glorifié, et que nous fassions de sincères efforts pour servir d'une manière digne de lui un Maître qui, dès l'exil, paye avec une telle munificence. S'il nous récompense de la sorte ici-bas, quelle sera cette félicité du ciel qu'il verse dans l'âme, non plus par intervalles, mais pendant toute l'éternité, loin des travaux, des périls et des tempêtes de cette vie! O mes filles, n'était la crainte de l'offenser et de le perdre, nous devrions nous estimer heureuses de pouvoir vivre jusqu'à la fin du monde, afin de travailler pour un si grand Dieu qui veut être tout ensemble notre Roi, notre Époux.

Puissions-nous être dignes de lui rendre quelque service, sans y mêler ces fautes sans nombre, qui accompagnent même nos bonnes œuvres! Amen.

# SIXIÈMES DEMEURES

## CHAPITRE Ier

Des peines de ces sixièmes demeures, et comment Dieu les fait cesser.

Parlons maintenant, avec le secours de l'Esprit-Saint, des sixièmes demeures. L'âme, blessée d'amour par le divin Époux, soupire plus que jamais après la solitude, et écarte, autant que son état le lui permet, tous les obstacles qui l'empêchent d'en jouir. Cette première vue de l'Époux est restée tellement gravée en elle, que tout son désir est de goûter encore le bonheur de sa présence. Comme je l'ai dit plus haut, dans cette oraison, on ne voit rien à proprement parler, pas même des yeux de l'imagination; j'emploie le mot de voir, à cause de la comparaison dont je me suis servie. Fermement résolue de n'avoir point d'autre époux, l'âme appelle de tous ses vœux la célébration de ces fiançailles. Cependant l'Époux veut qu'elle le désire encore davantage, et qu'il en coûte à l'âme quelque chose de posséder le plus grand de tous les biens. Ce qu'elle peut avoir à souffrir n'est rien, il est vrai, auprès des avantages que lui assurera le titre d'épouse; toutefois, mes filles, elle a besoin, je vous assure, de cet avant-goût et de ce

gage qu'elle a reçu de son bonheur, pour supporter les croix qui l'attendent.

O mon Dieu, que de peines intérieures et extérieures n'endure-t-on pas avant d'entrer dans la septième demeure! Vraiment, si l'âme les envisageait avant de s'y engager, il y aurait, ce me semble, sujet de craindre que sa faiblesse naturelle ne la fît reculer et renoncer à tous les avantages d'une marche en avant. Il n'en est pas ainsi dans la septième demeure : là elle ne craint plus rien; elle irait même de grand cœur au-devant de toutes ces peines pour plaire à son divin Époux, tant elle lui est étroitement et presque continuellement unie.

Il sera utile, je crois, de vous dire quelques-unes des peines qu'on endure, j'en ai la certitude, dans cette demeure. Peut-être y a-t-il des âmes que Dieu ne conduit pas par cette voie; je doute néanmoins beaucoup que celles qui jouissent vraiment une fois ou une autre des consolations du ciel, ne sentent de quelque manière les peines d'ici-bas. Je ne voulais pas traiter ce sujet; mais j'ai pensé depuis que les personnes arrivées à ce degré d'oraison, et qui croient tout perdu, seront bien aises d'apprendre ce qui se passe dans les âmes favorisées de semblables grâces.

Je rapporterai ces peines, non point dans l'ordre où elles arrivent, mais comme elles se présenteront à ma mémoire. Je commence par les plus petites. Ce sont les railleries des personnes que l'on fréquente, ou même de celles que l'on ne fréquente pas, et qui jamais, ce semble, n'auraient dû penser à nous. Elles disent qu'une telle veut passer pour sainte; qu'elle se porte à ces excès pour tromper le monde et paraître l'emporter sur les autres, qui néanmoins la dépassent de beaucoup sans toutes ces cérémonies : et remarquez qu'elle ne fait rien de singulier, mais qu'elle tâche seulement de bien rem-

plir les devoirs de son état. Ce qui lui est plus sensible, c'est que ses amis s'éloignent d'elle, et sont précisément ceux qui lui donnent les meilleurs coups de dents [1]. Cette âme, disent-ils, s'égare et s'abuse grandement; elle est trompée par le démon, ainsi que telle et telle; elle fait décrier la vertu, et elle trompe ses confesseurs. Ce n'est pas tout; ils vont trouver les confesseurs eux-mêmes, leur répètent ces discours, citent des exemples de personnes qui se sont perdues par cette voie et ajoutent mille moqueries et méchancetés. Je connais une personne qui en vint à craindre sérieusement de ne pas trouver de confesseur, tant on avait dit de choses contre elle. Il serait trop long de les rapporter. Le pire est que cette peine, au lieu de passer promptement, dure quelquefois toute la vie, les uns avertissant les autres d'éviter ces personnes-là. Mais, dira-t-on, il y a aussi des gens qui les louent. O mes filles, combien peu en comparaison de ceux qui les blâment! D'ailleurs ces louanges sont une souffrance plus pénible encore. L'âme voit clairement que si elle a quelque bien, il vient de Dieu, et nullement d'elle-même, puisque naguère encore elle se voyait pauvre et pécheresse. Aussi, dans les commencements du moins, est-ce un intolérable tourment pour elle de s'entendre louer; mais ce tourment diminue ensuite pour différentes raisons. Et d'abord, l'expérience lui apprend que les hommes disent avec la même facilité le bien et le mal, et par conséquent ne font pas plus de cas de l'un que de l'autre. En second lieu, elle découvre, à une plus vive lumière, que tout bien est en elle un pur don de Notre-Seigneur, et comme si elle le voyait dans une autre personne, sans penser d'ailleurs qu'elle y a la moindre part, elle en renvoie à Dieu toute

1. *Son los que le dan mejor bocado.*

la gloire. Troisièmement, la vue des grâces qu'elle reçoit profitant à d'autres personnes, Dieu, pense-t-elle, veut se servir de la fausse opinion qu'on a de sa vertu pour faire du bien à leurs âmes. Enfin comme elle se propose la gloire de son Maître, plutôt que la sienne, elle se trouve délivrée de l'appréhension, ordinaire dans les commencements, que les éloges ne soient pour elle, comme pour tant d'autres, une cause de ruine. D'autre part elle se soucie peu de l'humiliation, pourvu qu'elle contribue, ne fût-ce qu'une fois, à faire louer Dieu; et puis advienne que pourra.

Ces raisons et d'autres encore adoucissent la peine si vive que donnent ces louanges : on en ressent cependant un peu, presque toujours, à moins d'être absolument distrait. Mais l'âme souffre incomparablement plus de l'estime imméritée que du blâme. Arrivée à ce point d'être insensible aux louanges, elle se préoccupe encore moins de ce qu'on dit contre elle. Ces discours la charment et sont comme une douce musique à ses oreilles; au lieu de l'abattre, ils la fortifient. Elle sait par expérience les précieux avantages qu'elle en retire. Il lui semble même que ses contradicteurs n'offensent point Dieu, mais que dans les desseins providentiels cette persécution est destinée à son avancement. Aussi a-t-elle pour eux une tendresse particulière, et les tient-elle pour des amis plus véritables que ses approbateurs.

De plus, Notre-Seigneur envoie d'ordinaire aux âmes de ce degré de très graves maladies. C'est là une épreuve bien autrement sérieuse, surtout quand les douleurs sont aiguës. A ne considérer que l'extérieur, parmi les souffrances de cette terre, si vives qu'on les suppose, aucune, je crois, n'égale en intensité celles dont je parle, les plus violentes au moins de celles-là. Tout semble se défaire au dedans et au dehors. C'est une telle étreinte

de l'âme qu'elle ne sait que devenir; volontiers elle subirait sans hésiter n'importe quel genre de martyre plutôt que ces douleurs. Il est vrai, parvenues à ce degré extrême, elles ne durent pas longtemps. Dieu enfin ne nous éprouve pas au delà de nos forces et donne d'abord la patience. Quant aux souffrances mêmes et aux maladies de toute sorte, Dieu ordinairement ne les ménage pas.

Une personne de ma connaissance reçoit de Notre-Seigneur, depuis quarante ans, les grâces dont j'ai parlé; dans ce long intervalle elle n'a pas été un seul jour sans souffrir ou de sa mauvaise santé ou des épreuves et peines morales. Mais au souvenir de ses infidélités et de l'enfer qu'elle méritait, elle comptait tout cela pour peu de chose. Dieu, sans doute, conduira par d'autres chemins les âmes qui l'ont moins offensé. Pour moi, je choisirais toujours celui de la souffrance, ne s'y rencontrât-il pas d'autre avantage que d'imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ; mais ce n'est pas le seul; il y en a beaucoup d'autres.

Si je pouvais maintenant représenter au vrai les peines intérieures, les précédentes paraîtraient légères. Mais quelles paroles pourraient dire toute la vérité? Je commencerai par le tourment d'avoir pour confesseur un homme trop prudent et si peu expérimenté qu'il n'est jamais sûr de rien. Témoin de choses qui ne sont pas ordinaires, il a peur de tout, principalement s'il remarque quelque imperfection dans les personnes en cause. A ses yeux, celles à qui Dieu fait de semblables grâces devraient être des anges, et il ne considère pas que cela est impossible, en cette vie et dans un corps mortel. Il attribue donc ce qui se passe en elles au démon ou à la mélancolie [1]. Je ne m'en étonne pas, et je ne saurais con-

1. Ce mot qui revient souvent dans les écrits de sainte Thérèse ne peut

damner cette conduite, parce que le monde étant plein de ces mélancoliques et des maux que le démon multiplie en eux et par eux, les confesseurs ont raison de se défier et d'y regarder de très près. Cependant les pauvres âmes, qui passent par les mêmes appréhensions, vont au confesseur comme à un juge; et quand il les condamne, elles souffrent un trouble et un tourment qui ne se peuvent comprendre, à moins de les avoir éprouvés. Ces âmes, celles surtout qui ont été imparfaites, s'imaginent qu'en punition de leurs péchés Dieu permet au démon de les tromper. A la vérité, au moment où elles reçoivent ces faveurs, elles sont dans une parfaite assurance, et ne doutent point que Dieu n'en soit le principe; mais les faveurs durent peu, et le souvenir de leurs offenses leur est toujours présent, il suffit donc qu'elles tombent en quelques fautes, — et ce malheur est inévitable en cette vie, — pour être reprises de leurs peines. Lorsque les confesseurs les rassurent, ces peines se calment, au moins pour un temps. Quand, au contraire, les confesseurs eux-mêmes ajoutent à leurs craintes, c'est un tourment presque intolérable, surtout si en même temps surviennent des sécheresses où s'efface en quelque sorte le souvenir et le désir de Dieu, et où l'on n'est pas plus touché d'entendre parler de lui que d'une personne perdue de vue depuis longtemps. Mais cette peine n'est rien encore, en comparaison de celles qu'éprouvent ces âmes à penser qu'elles ne savent pas se faire connaître des confesseurs et qu'elles les trompent. En vain s'examinent-elles, en vain leur semble-t-il qu'elles déclarent jusqu'à leurs premiers mouvements, tout est inutile.

s'entendre de l'affection maladive ou *humeur noire* connue sous ce nom, mais plutôt d'un état nerveux et des névroses diverses qu'elle analyse d'ailleurs avec finesse au ch. VII des *Fondations*. Cf. H. Joly, *Sainte Thérèse*, p. 198.

L'entendement obscurci et incapable de discerner la vérité, leur fait croire tout ce que l'imagination, alors maîtresse, leur représente, et toutes les extravagances que le démon leur suggère. Dieu permet à cet esprit de ténèbres de les tenter, et même de leur faire entendre qu'elles sont réprouvées. Tant de peines réunies leur causent un tourment intérieur sensible et insupportable, au point de ne pouvoir le comparer qu'à celui des damnés. En effet, durant cette tempête, elles se trouvent sans aucune consolation, et au lieu d'en recevoir de leur confesseur, il semble s'accorder avec les démons pour les torturer encore davantage.

Un jour un confesseur estima que pareil tourment, à cause de sa complexité, devenait dangereux pour la personne qu'il dirigeait. Il ordonna aussitôt à sa pénitente de l'avertir dès qu'elle serait en cet état. Mais ce fut pire et il comprit bientôt qu'elle n'en pouvait mais. Prenait-elle un livre espagnol, elle qui lisait bien pourtant, elle ne comprenait pas un mot, pas plus que si elle n'eût pas su lire : son esprit était frappé d'impuissance.

Dans cette tempête, l'unique remède est d'espérer en la miséricorde de Dieu, qui, à l'heure où l'on y pense le moins, la calme en un instant ou par une parole, ou par un événement qu'on dirait fortuit. Il semble qu'il n'y ait jamais eu de nuages dans l'âme, tant ce divin soleil l'inonde de sa lumière, et la laisse remplie de consolation. Sortie victorieuse d'un combat si périlleux, elle renvoie à Notre-Seigneur tout l'honneur de la victoire; elle voit clairement qu'elle n'a point combattu, et que même ses armes défensives étaient aux mains de l'ennemi. Elle découvre aussi la profondeur de sa misère, et combien peu elle pourrait par elle-même, si Dieu venait à retirer sa main.

Pour comprendre cette vérité, nul besoin de réfléchir;

l'âme la connaît par expérience. Cette impuissance absolue, où elle a été, lui révèle à la fois son néant et sa misère. Sans doute, durant cette tourmente, elle n'est point sans la grâce de Dieu, puisqu'elle ne l'offense point, et que, pour rien au monde, elle ne voudrait l'offenser ; mais cette grâce est tellement cachée que l'âme croit ne la posséder plus, et même n'avoir jamais possédé la plus petite étincelle d'amour pour Dieu; les grâces qu'il lui a faites, et les services qu'elle lui a rendus, lui apparaissent comme des songes, des illusions. Quant à ses péchés, elle voit avec certitude qu'elle les a commis.

O Jésus, qu'une âme ainsi abandonnée est digne de compassion, et combien peu de secours elle tire de toutes les consolations de la terre! C'est pourquoi, mes sœurs, si vous vous trouvez en cet état, ne pensez pas que la liberté et les richesses des heureux du siècle pourraient tant soit peu alléger votre mal; non, non. Comme tous les plaisirs du monde offerts à la vue des damnés, au lieu de diminuer leur supplice, ne feraient que l'accroître, ainsi en est-il de l'âme dans cet état; ses maux venant du ciel, les choses de la terre ne peuvent y apporter le moindre adoucissement. Ce grand Dieu veut par là nous manifester son souverain pouvoir et notre profonde misère ; cette connaissance nous est très utile, comme on le verra dans la suite.

Que fera donc une âme quand elle se trouvera plusieurs jours dans cette peine ? Prie-t-elle, c'est comme si elle ne priait pas, — pour elle du moins et pour sa consolation; — car les prières vocales ne lui donnent aucun sentiment, elle n'entend même pas ce qu'elle dit. Quant aux prières mentales, inutile de s'y essayer alors, les facultés de l'esprit en sont incapables. La solitude d'ailleurs lui est nuisible; d'autre part elle ne peut souf-

frir ni d'être en compagnie, ni qu'on lui parle, ce qui lui est un nouveau tourment. Ainsi, malgré tous ses efforts, elle a tant d'amertume au dedans, et au dehors une contenance si triste, qu'il est facile de s'en apercevoir. Elle chercherait en vain des termes pour exprimer ce qu'elle souffre, ce sont des peines et des tourments spirituels sans nom. Le meilleur remède, je ne dis pas pour en être délivré, je n'en connais point pour cela, mais pour pouvoir les supporter, c'est de s'occuper à des œuvres extérieures de charité, et d'espérer en la miséricorde de Dieu, qui n'abandonne jamais ceux qui se confient en lui. Qu'il soit béni dans les siècles des siècles! Amen.

Je ne dirai rien ici des peines extérieures causées par les démons, parce qu'elles ne sont ni aussi fréquentes, ni, à beaucoup près, aussi pénibles. Quel que soit l'effort de ces esprits de ténèbres, ils ne peuvent aller, à mon avis, jusqu'à lier les facultés et troubler l'âme de la manière que nous venons de voir. La raison reste pour dire qu'ils ne peuvent aller au delà de ce que Dieu leur permet; et tant qu'elle conserve cette lumière, tout ce qu'elle peut souffrir n'est rien en comparaison des tourments racontés plus haut.

En traitant des différentes manières d'oraison et des faveurs que Dieu accorde dans cette demeure, je parlerai de quelques autres peines intérieures. Il sera facile de juger, par l'état où elles laissent le corps, qu'elles font beaucoup plus souffrir que celles dont j'ai fait la peinture dans ce chapitre. Cependant elles ne méritent pas le nom de peines, puisque l'âme, en les supportant, y reconnaît de grandes faveurs de Dieu, dont elle est très indigne.

Ces peines se présentent au seuil de la septième demeure. J'en rapporterai quelques-unes ; les citer toutes

serait impossible. Je ne saurais non plus en expliquer la nature; chose beaucoup plus malaisée que dans les précédentes, dont cependant je n'ai pu donner qu'une bien faible idée. Daigne mon Dieu, par les mérites de son Fils, me favoriser de son assistance! Amen.

## CHAPITRE II

Comment l'Époux fait sentir à l'âme sa présence.

Il y a longtemps, semble-t-il, que nous avons perdu de vue la petite colombe. Il n'en est rien; car ce sont ces peines qui lui font prendre un vol plus élevé. J'exposerai donc d'abord la conduite de l'Époux envers elle, et je dirai comment, avant de la traiter en épouse, il veut s'en faire désirer plus ardemment. Ses procédés sont si délicats que l'âme elle-même ne les comprend point; et moi-même je ne saurais les faire comprendre, sinon à ceux qui les ont éprouvés. Ce sont des impulsions, partant du plus profond de l'âme, si délicates et si subtiles que nulle comparaison, je crois, n'en peut donner l'idée. Ils ne ressemblent à rien de ce que nous pouvons acquérir par nos efforts, ils sont même très différents des goûts de Dieu dont j'ai parlé. Souvent, lorsque l'âme s'y attend le moins, et que même elle ne pense pas à Dieu, Notre-Seigneur la réveille tout à coup comme par un éclair [1] ou par un coup de tonnerre. Elle n'entend néanmoins aucun bruit; mais elle comprend très distinctement que son Dieu l'appelle; elle en est tellement saisie, dans les commencements surtout, qu'elle tremble et se plaint, sans éprouver aucune dou-

1. *A manera de una cometa* « étoile filante ».

leur. Elle se sent blessée d'une manière très suave; par qui, comment, elle l'ignore; mais cette blessure est si précieuse à ses yeux, qu'elle n'en voudrait jamais guérir. Elle comprend que son Époux est là présent; mais parce qu'il ne veut pas se manifester de manière à la laisser jouir de lui, elle s'en plaint, même extérieurement, avec des paroles toutes d'amour. C'est une souffrance très vive, et en même temps suave et douce. Elle voudrait écarter cette souffrance qu'elle ne le pourrait pas, mais elle ne voudra jamais. Il y a là un plaisir de beaucoup supérieur à la délicieuse ivresse de l'oraison de quiétude, où ne se mêle aucune souffrance.

Je m'épuise à vous faire entendre cette opération de l'amour, et je ne sais, mes sœurs, comment y arriver, car il y a, ce semble, ici quelque contradiction. D'un côté, en effet, le Bien-aimé montre clairement à l'âme qu'il est avec elle; et de l'autre, il l'appelle; le signe est si net, qu'elle ne peut en douter, le *pst* si pénétrant [1], qu'il lui est impossible de ne pas l'entendre. A mon avis, l'Époux qui est dans la septième demeure, ne veut point encore adresser à l'âme des paroles distinctes, mais il suffit qu'on l'ait ainsi entendu pour que tout dans le château soit saisi de respect, et que rien n'ose remuer, ni les sens, ni l'imagination, ni les facultés supérieures.

O Dieu tout-puissant, que vos secrets sont impénétrables! Et quelle différence n'y a-t-il pas entre les choses purement spirituelles et tout ce qu'il nous est donné ici-bas de voir et de comprendre, puisque je ne trouve point de termes pour expliquer une faveur, si petite cependant auprès de tant d'autres que vous opérez dans les âmes! Cet appel du Bien-aimé est d'un tel effet sur l'âme qu'elle se consume de désirs et ne sait néanmoins que

1. *Un silbo tan penetrativo.*

demander, parce qu'elle voit clairement que son Dieu est avec elle. Mais, direz-vous, si l'âme a cette vue, que désire-t-elle? quelle est la cause de sa peine? quel bonheur plus grand peut-elle souhaiter? Je l'ignore; je sais seulement que cette peine pénètre jusque dans le fond de ses entrailles, et qu'il lui semble, tant son amour est vif, qu'on les lui arrache, lorsque le céleste Époux retire la flèche dont il l'a transpercée.

Ne serait-ce pas une étincelle échappée de l'éternel brasier d'amour qu'est mon Dieu? En tombant sur l'âme, elle lui fait sentir quelque ardeur de ce foyer, mais comme elle ne suffit pas à la consumer tout entière, elle reste et opère sur l'âme, par son simple contact, une impression douloureuse et délicate en même temps. Cette impression qui ne mérite pas le nom de douleur, n'est pas toujours égale : elle dure tantôt longtemps et tantôt peu, selon qu'il plaît à Notre-Seigneur de se communiquer, sans que l'industrie humaine y puisse rien. Elle dure donc quelquefois, puis elle s'en va, puis elle revient; mais jamais elle ne reste à demeure, et c'est pourquoi l'âme n'en est jamais entièrement embrasée; car au moment où elle commence à s'enflammer, l'étincelle s'éteint, et l'âme garde le désir de souffrir encore cette peine amoureuse qu'elle lui cause.

Il n'y a point lieu ici de rechercher si cela procède de la nature, ou de la mélancolie, ou d'un artifice du démon, ou de l'imagination; il est évident que cette opération de l'amour vient de l'immuable demeure que Dieu habite. D'ailleurs ses effets ne ressemblent pas à ceux d'autres manières d'oraison, où la grandeur même du plaisir peut nous causer quelque doute. Ici les facultés et les sens eux-mêmes demeurent libres; ils considèrent avec étonnement, mais sans trouble, ce qui se passe; ils sont, à mon avis, dans une égale impuissance d'aug-

menter ou de diminuer la délicieuse peine que l'âme souffre.

Celui qui a reçu pareille grâce n'aura pas de peine à comprendre ce que je dis. Qu'il remercie beaucoup Notre-Seigneur d'une faveur à l'abri de toute illusion. L'unique chose à craindre, c'est de ne pas en témoigner assez de reconnaissance. Qu'il s'efforce aussi de servir Dieu avec une fidélité toujours plus parfaite, et il verra ce qui suivra, je veux dire les libéralités de Dieu toujours grandissantes. Je connais une personne qui, pendant quelques années, fut favorisée de cette grâce. Son bonheur était inexprimable; et quand il eût fallu porter durant des années et des années, les croix les plus pesantes, elle se disait déjà magnifiquement payée par la jouissance d'un tel bien. Bénédiction et louange à ce Dieu de bonté dans les siècles des siècles!

Pourquoi, me demanderez-vous peut-être, y a-t-il plus de sûreté en cet état que dans d'autres? Pour les raisons suivantes, je crois. Premièrement, les peines dont le démon est l'auteur ne sont jamais agréables comme celle dont je parle. Il peut bien y mêler quelque satisfaction d'apparence spirituelle; mais joindre à la peine, et à une peine si grande, la tranquillité et le plaisir intime, cela surpasse son pouvoir, qui ne s'étend qu'à l'extérieur; et ainsi les peines qui viennent de lui ne seront jamais douces et paisibles, mais inquiètes et pleines de trouble. Secondement, cette tempête, qui remplit l'âme de suavité, vient d'une autre région que celle où le démon peut exercer son empire. Troisièmement, enfin l'âme retire de cette peine de grands avantages et, entre autres, une résolution habituelle de souffrir pour Dieu, le désir des croix, une volonté plus déterminée de s'éloigner des contentements et des conversations du monde.

Que ce ne soit pas l'effet d'une illusion, cela est très clair; car, la peine passée, l'âme aurait beau vouloir la sentir de nouveau, tous ses efforts sont inutiles. Cette peine est d'ailleurs si manifeste, que l'illusion est impossible; je veux dire qu'on ne peut croire l'éprouver quand on ne l'éprouve pas, ni en douter quand réellement on l'éprouve. Le moindre doute là-dessus serait une marque qu'on n'aurait point ressenti ces véritables élans d'amour de Dieu dont je parle; car ils se font sentir à l'âme avec non moins de force qu'une voix puissante se fait entendre à nos oreilles.

Est-ce de la mélancolie? aucune apparence; car la mélancolie forge toutes ses chimères dans l'imagination, tandis que ces élans naissent de l'intérieur de l'âme. Je puis me tromper; mais jusqu'à ce que des personnes entendues en cette matière m'aient donné d'autres raisons, je demeurerai dans ces sentiments. Je connais une personne qui appréhendait extrêmement d'être trompée, et qui cependant ne put jamais concevoir la moindre crainte sur la faveur dont il est ici question.

Notre-Seigneur a d'autres moyens de faire sentir à l'âme sa divine présence. Quelquefois au milieu d'une prière vocale, et tandis qu'elle ne pense à rien d'intérieur, elle sent tout à coup un embrasement délicieux, comme si soudain on répandait en abondance un parfum dont l'odeur pénétrerait tous les sens. Je ne dis pas que ce soit une odeur, ou autre chose semblable, mais c'est quelque chose qui fait sentir à l'âme la présence de l'Époux. Elle a aussitôt le désir le plus doux de jouir de lui et se trouve disposée aux plus grands travaux pour son honneur. Cette grâce vient de la même source que les élans d'amour dont j'ai parlé; mais elle n'est d'ordinaire accompagnée d'aucune peine; le désir même de jouir de Dieu est sans souffrance. Comme dans la fa-

veur précédente, l'âme n'a rien à craindre, pour quelques-unes des raisons indiquées plus haut; qu'elle songe seulement à la recevoir avec de grandes actions de grâces.

## CHAPITRE III

Des paroles que Dieu adresse à l'âme; effets de ces paroles. Marques auxquelles on les distingue de celles qui viennent de l'imagination ou du démon.

Dieu a une autre manière de faire sentir à une âme sa présence. Cette nouvelle grâce paraît l'emporter en un sens sur les précédentes; mais par contre elle offre plus de périls; aussi je m'y arrêterai un peu. Ce sont des paroles que Dieu fait entendre à l'âme de diverses manières : quelques-unes viennent du dehors, d'autres du dedans, d'autres de la partie supérieure de l'âme, et d'autres enfin sont tellement extérieures qu'on les entend de ses oreilles comme l'on entend une voix articulée.

Quelquefois, et souvent même, il y aura illusion surtout chez les personnes faibles d'imagination ou notablement mélancoliques. Pour ces personnes-là, il ne faut jamais faire aucun cas de ce qu'elles disent, quoiqu'elles assurent le voir et l'entendre; il ne faut pas non plus les troubler, en leur affirmant que le démon les trompe; mais simplement les écouter, et les traiter comme des malades. La prieure et le confesseur, au courant de leur état, se contenteront de leur dire que ces sortes de choses n'ont pas d'importance, qu'elles ne sont pas essentielles au service de Dieu, que le démon s'en est servi pour

tromper bien du monde, mais qu'on espère que le démon n'aura pas avec elles le même succès. Ceci est à dire pour ne pas les affliger ; car il faut condescendre à leur humeur ; parce que, si on attribue ces effets à la mélancolie, on n'en finira jamais. Elles jureront que ce qu'elles disent, elles l'ont vu, elles l'ont entendu ; elles ne peuvent penser autrement. Mais on doit leur faire interrompre l'oraison et les amener par tous les moyens à ne pas tenir compte de ce qui se passe en elles. Car le démon, alors même qu'il ne nuirait point à ces âmes malades, a coutume de se servir d'elles pour nuire à d'autres. Il y a toujours sujet de craindre en semblables choses, jusqu'à certitude qu'elles procèdent de l'esprit de Dieu ; aussi dans les commencements, le meilleur est toujours de les combattre. Si c'est Dieu qui agit, l'âme n'en progressera que plus vite ; l'épreuve hâtera son avancement. Mais il faut se garder de trop contraindre et d'inquiéter ces personnes, parce qu'elles n'y peuvent rien.

Pour revenir à ces paroles, dont je traitais plus haut, de quelque manière que l'âme les entende, elles peuvent venir ou de Dieu, ou du démon, ou de l'imagination. Avec l'aide du Seigneur, j'indiquerai, je l'espère, les caractères auxquels on les distingue, et auxquels on reconnaît celles qui sont dangereuses. Ceci ne sera pas sans utilité, puisque, parmi les personnes d'oraison, il s'en trouve plusieurs qui entendent ces paroles. Il est bon de le savoir, mes sœurs, s'il n'y a pas de mal à ne pas croire de semblables choses, il n'y en a pas non plus à y ajouter foi.

Lorsque ces paroles ne tendent qu'à vous consoler ou à vous avertir de vos défauts, quel qu'en soit l'auteur, ne fussent-elles même qu'une illusion, elles ne sauraient vous nuire. De grâce seulement, quand même elles viendraient de Dieu, ne vous en jugez pas meilleures ; sou-

venez-vous que Notre-Seigneur a parlé bien des fois aux Pharisiens, et que tout consiste à faire son profit de ses paroles. Si vous en entendiez quelques-unes tant soit peu contraires à l'Écriture sainte, considérez-les comme si elles sortaient de la bouche même du démon; et ne viendraient-elles que de la faiblesse de votre imagination, vous devez les regarder comme une tentation contre la foi. Résistez-leur donc toujours, afin de les mettre en fuite, ce qui vous est d'autant plus facile que ces tentations ont peu de force.

Que ces paroles résonnent soit au fond, soit au sommet de l'âme, ou qu'elles résonnent à l'extérieur, elles peuvent toutes venir de Dieu; et les marques les plus assurées sont celles-ci : la première et la plus certaine est la puissance, l'autorité qui les accompagne : c'est comme un langage agissant. Je m'explique. Une âme se trouve dans la peine, dans le trouble, dans la sécheresse, et dans cet obscurcissement d'esprit dont j'ai parlé plus haut; et ces quelques paroles : Ne t'afflige point, la mettent dans le calme, la remplissent de lumière, et dissipent toutes ces peines dont elle n'aurait pas cru, l'instant d'auparavant, que tous les plus savants hommes du monde réunis fussent capables de la délivrer. Une autre personne est dans l'affliction et dans la crainte, parce que, d'après son confesseur et d'autres, ce qui se passe en elle viendrait du démon; elle entend seulement ces mots : C'est moi, ne crains point, et soudain toutes ses appréhensions s'évanouissent, et elle demeure si consolée, que rien ne saurait lui faire croire le contraire. Une autre est dans l'inquiétude du succès de quelque affaire importante; elle entend ces paroles : Sois en repos, elle réussira, et elle ne doute plus, et voit ainsi finir sa peine. Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples.

La seconde marque où l'on reconnaît que ces paroles sont de Dieu, est une grande tranquillité, un paisible et pieux recueillement, une disposition à louer Dieu. O mon Seigneur, si une seule parole que vous envoyez dire par un de vos pages (car dans cette demeure, assure-t-on, ce n'est pas Dieu lui-même qui parle, mais un ange), si une seule parole a tant de force, de quel bonheur ne comblerez-vous pas les âmes qui déjà vous sont unies, comme vous à elles, par le lien de votre amour!

Enfin le troisième signe auquel on reconnaît les paroles de Dieu, c'est qu'elles demeurent très longtemps gravées dans la mémoire, et que même quelques-unes ne s'en effacent jamais. Il n'en est pas ainsi de celles que nous entendons ici-bas, même de la bouche d'hommes graves et savants. De plus, si ces paroles qui viennent de Dieu regardent l'avenir, l'âme y ajoute une foi absolue, ce qu'elle ne fait point pour des paroles humaines. Il est vrai que dans le cas d'une impossibilité apparente, le doute, l'hésitation ne manquent pas d'assaillir l'esprit; mais, dans l'âme elle-même, il y a une assurance qui ne se peut exprimer. Les événements ont beau se produire à l'encontre de ce qu'elle a entendu, les années ont beau s'écouler, on ne lui ôtera pas la conviction que Dieu trouvera d'autres moyens, inconnus des hommes, et qu'à la fin tout s'accomplira, et de fait, c'est ce qui arrive. L'âme n'en souffrira pas moins de voir s'accumuler les obstacles; et bien qu'elle soit assurée que ces paroles venaient de Dieu, cependant après un long intervalle, elle doute et se demande si elles ne procédaient point du démon ou de son imagination. Mais au moment où elle entend ces paroles, elle n'hésite pas, elle mourrait pour en attester la vérité. Quelques efforts que fasse le démon pour l'attrister ou la décou-

rager, et quoi que son imagination lui représente, elle demeure ferme dans la créance que ces paroles sont de Dieu, principalement quand elles regardent son service et le bien des âmes, et que le succès paraît difficile. Ainsi, tout ce que l'ennemi peut faire, c'est d'affaiblir la foi : ce qui n'est qu'un trop grand mal, puisque nous sommes obligés de croire que le pouvoir de Dieu s'étend au delà de tout ce que notre esprit est capable de concevoir.

Mais malgré tous ces combats, malgré les railleries des confesseurs qui traitent de rêveries toutes ces paroles, malgré les contretemps qui font douter de leur accomplissement, il reste, je ne sais où, une si vive étincelle d'espoir, que dussent les autres espérances s'éteindre, elle subsisterait encore. Enfin, comme je l'ai dit, on voit l'accomplissement de ces paroles. L'âme en éprouve une telle joie et une telle allégresse, qu'elle ne voudrait plus faire autre chose que d'en rendre à Dieu de vives actions de grâces : et elle y est portée moins encore par l'œuvre elle-même et l'avantage qu'elle en reçoit, que par le plaisir de voir Dieu fidèle à sa promesse.

Je ne sais pourquoi l'âme désire avec tant d'ardeur que ces paroles de Dieu se vérifient ; elle aurait, je crois, moins de douleur d'être surprise elle-même en quelque mensonge que de voir une parole de Dieu inexécutée ; elle ne peut cependant, pour ces paroles, que répéter ce qui lui a été dit. Je connais une personne qui, à ce sujet, se rappelait très souvent le prophète Jonas, appréhendant que Ninive ne fût point détruite. Comme c'est l'esprit de Dieu qui a parlé, c'est un respect et un amour nécessaires que de désirer ne pas l'entendre accuser d'erreur, lui, la vérité suprême. Aussi, quelle n'est pas la joie de l'âme quand, après mille détours et

mille difficultés, ces paroles s'accomplissent enfin! Lui fallût-il endurer pour cela de grandes peines, elle aimerait mieux les souffrir que de voir sans effet ce qu'elle tient avec certitude pour la parole de Dieu. Toutes les personnes ne tomberont peut-être pas dans cette faiblesse, si c'en est une; mais moi je n'ose la condamner.

Lorsque les paroles viennent de l'imagination, elles n'ont aucun des caractères précédents; ni certitude, ni paix, ni joie intérieure. Voici ce qui est arrivé à quelques personnes de ma connaissance. Tandis qu'elles étaient plongées dans l'oraison de quiétude, et dans le sommeil spirituel, intervenait ou l'imagination, ou la faiblesse de tempérament ou quelque autre cause que j'ignore; et elles se trouvaient dans un aussi grand recueillement, si hors d'elles-mêmes, si insensibles à tout l'extérieur, tous les sens endormis (peut-être sommeillaient-elles en effet), qu'il leur semblait, comme dans un songe, entendre des paroles et contempler des visions qu'elles croyaient de Dieu; mais tout cela paraissait comme un songe sans plus d'effet. Quelquefois aussi ces âmes, demandant avec amour une chose à Notre-Seigneur, croient l'entendre promettre de la leur accorder. Mais ceux qui ont l'expérience des paroles divines ne se laisseront pas prendre à ce jeu de l'imagination.

Il y a plus à craindre du côté du démon. Si pourtant les paroles ont les caractères indiqués plus haut, on peut s'assurer qu'elles procèdent de Dieu. Toutefois, s'il s'agit d'une chose à faire et importante pour vous ou pour d'autres, n'exécutez rien, ne vous arrêtez même pas à la pensée de rien entreprendre, sans l'avis d'un confesseur savant, prudent et vertueux; et cela quoique vous entendiez plusieurs fois les mêmes paroles, et qu'il soit clair pour vous qu'elles viennent de Dieu. Telle est, mes filles, la volonté de Notre-Seigneur; et loin de man-

quer à ce qu'il nous commande, nous sommes sûres de l'accomplir, puisqu'il nous a dit de regarder le confesseur comme un homme qui tient sa place, et il nous l'a dit en tel lieu que sa parole est irréfragable. De là nous viendra le courage d'agir dans les difficultés de l'exécution. Quand Notre-Seigneur le voudra, il donnera au confesseur la conviction que ces paroles viennent de l'esprit divin. S'il ne le fait point, nous ne sommes obligées à rien de plus. Telle est cette règle, mes chères sœurs, et tel est le péril de suivre en cette matière son propre sentiment, que je vous conjure, au nom de Notre-Seigneur, de ne jamais commettre pareille faute.

Dieu parle encore à l'âme d'une manière, selon moi, très sûre, en accompagnant sa parole d'une de ces visions intellectuelles dont je traiterai plus loin. L'oreille intérieure perçoit les paroles de Dieu en des profondeurs de l'âme, si intimes et si secrètes, que le mode même de cette perception, joint aux effets produits par la vision, rassurent pleinement l'âme et lui donnent la certitude que le démon n'y a aucune part. L'admirable impression de ces paroles sur l'âme l'affermit dans la croyance qu'elles viennent de Dieu, au moins est-elle bien sûre qu'elles ne procèdent pas de l'imagination; et si l'on veut y réfléchir, on aura toujours cette assurance, pour les raisons que je vais dire.

La première est une différence entre les paroles, formées par notre imagination, et ces paroles divines. Le sens, dans les deux cas, peut bien être le même, mais les paroles divines l'expriment distinctement et l'âme, quel que soit le style employé, n'en perd pas une syllabe; au contraire celles qui viennent de l'imagination sont vagues, confuses et comme d'une personne à moitié endormie.

Seconde raison : ces paroles viennent souvent lorsque

l'âme ne pense pas du tout aux matières qui en font le sujet; elles viennent à l'improviste et quelquefois au beau milieu d'une conversation; elles répondent ou à des pensées qui passent dans l'esprit, ou à des pensées précédentes, mais souvent, comme je l'ai dit, elles ont pour objet des choses auxquelles on n'a jamais pensé. Comment donc l'imagination pourrait-elle inventer des paroles qui se rapportent à ce que l'âme n'a jamais désiré, ni voulu ni même connu?

Troisième raison : dans le premier cas l'âme écoute passivement; dans le second, elle forge elle-même et compose mot à mot ce qu'elle veut entendre.

Quatrième raison : une seule de ces paroles divines comprend en peu de mots ce que notre esprit ne saurait exprimer en plusieurs.

Cinquième raison enfin : il s'ajoute souvent aux paroles un mode, que je ne sais expliquer, mais qui leur donne un sens plus étendu que celui de la lettre ou du mot. Je parlerai ailleurs de ce mode d'entendre, qui est fort délicat et bien à l'honneur de Dieu.

Cette matière et ces distinctions ont longtemps fait hésiter quelques personnes, et une en particulier qui est libre aujourd'hui de cette peine; il doit y en avoir d'autres qui n'en savent pas sortir. La personne en question, favorisée fréquemment de ces paroles divines, avait considéré fort attentivement ce qui se passait alors en elle; et sa plus grande crainte, dans les commencements, était que ces paroles ne fussent un jeu de son imagination. Celles qui viennent du démon se reconnaissent plus vite : il peut bien, à force d'habileté, contrefaire l'ange de lumière; il pourra, par exemple, prononcer des paroles distinctes et que l'on sera sûr d'avoir entendues, aussi sûr que si elles venaient de l'esprit de vérité; mais il n'est pas en son

pouvoir de contrefaire les effets des paroles divines, ni de laisser dans l'âme la paix et la lumière; il y laisse au contraire l'inquiétude et le trouble. Aussi le mal qu'il fait ainsi aux âmes est insignifiant et même nul, si elles sont humbles et si elles suivent l'avis que j'ai donné, de ne rien entreprendre par elles-mêmes, quelques paroles qu'elles entendent.

L'âme reçoit-elle des faveurs et des caresses, qu'elle examine attentivement si elle ne s'en estime pas meilleure; et si elle ne se confond pas d'autant plus que les paroles entendues sont plus tendres, elle doit être assurée que ces paroles ne viennent point de l'esprit de Dieu. Car lorsque Dieu parle, plus ses faveurs sont grandes, moins l'âme fait cas d'elle-même; elle demeure pénétrée d'un plus vif regret de ses péchés et oublie ce qu'elle peut avoir fait de bien, elle ne songe et n'aspire qu'à la gloire de Dieu, sans penser à son intérêt propre, elle craint plus que jamais de s'écarter en quoi que ce soit de sa volonté; enfin elle est intimement convaincue qu'au lieu de mériter tant de grâces, elle ne mérite que l'enfer.

Lorsque l'oraison et les faveurs qu'on y reçoit produisent ces effets-là, une âme n'a rien à redouter. Qu'elle se confie en la miséricorde de Dieu, qui est fidèle en ses promesses et ne la laissera pas tromper par le démon. Il est bon néanmoins qu'elle marche toujours avec quelque crainte.

Mais, diront peut-être ceux que Notre-Seigneur ne conduit pas par ce chemin, ces âmes ne pourraient-elles pas éviter tout péril, ne point écouter ces paroles; et, si elles sont intérieures, en détourner leurs pensées de manière à ne pas les entendre? Non, cela est impossible. Nous pouvons, j'en conviens, laisser tomber les paroles de l'imagination, en modérant nos

désirs et en négligeant nos imaginations : le remède est sûr; mais il n'en est pas de même des paroles divines. Quand Dieu nous parle, il fait taire soudain en nous toutes les autres pensées pour nous rendre attentifs à ce qu'il dit; et il est moins en notre pouvoir de ne pas l'entendre, qu'il n'est au pouvoir d'une personne d'une ouïe très fine de ne pas entendre ce que l'on dirait à haute voix. Car cette personne peut distraire son attention, et occuper son esprit d'autre chose. Mais quand Dieu parle, il est de toute impossibilité de boucher ses oreilles, et de penser à autre chose qu'à ce qu'on entend. Celui qui, à la prière de Josué, je crois, put arrêter le soleil, arrête aussi, quand il lui plaît, les puissances de l'âme et tout l'intérieur. L'âme voit qu'un autre Maître, plus puissant qu'elle, gouverne alors ce château; et elle en retire un grand respect et une humilité profonde. Ainsi donc, quand Dieu parle à l'âme, elle ne peut en aucune façon ne pas l'entendre. Je prie Notre-Seigneur de nous faire la grâce de nous oublier nous-mêmes pour ne penser qu'à lui plaire : puissé-je avoir expliqué ce qui regarde ces divines paroles, et donné quelques avis utiles aux âmes que le divin Maître honorera de cette faveur!

## CHAPITRE IV

Divers ravissements que Dieu accorde à l'âme dans cette demeure. — Première sorte de ravissement; nature et admirables effets de cette faveur.

Quel repos peut goûter le pauvre petit papillon au milieu de ces peines, et d'autres encore? Il n'en a qu'un plus ardent désir de posséder l'Époux. Le divin Maître, qui connaît notre faiblesse, se sert de ces moyens et de plusieurs autres pour donner à l'âme le courage de s'unir à un Souverain tel que lui, et de le prendre pour époux.

Vous riez et vous trouvez étrange que je parle de courage. Le courage ici ne vous paraît nullement nécessaire; point de femme, si basse que soit sa condition, qui n'en ait assez pour épouser le Roi. Oui, je le crois, s'il s'agit d'un roi de la terre, mais non, s'il s'agit du Roi du ciel. En présence de la grandeur infinie, notre bassesse propre nous rend timides et je tiens pour certain qu'il nous serait impossible, sans un don particulier de Dieu, d'accepter l'union divine, quelque désirable qu'elle soit. Aussi, que fait-il pour arriver à conclure ces fiançailles? Il élève l'âme à des ravissements qui la dégagent des sens, parce qu'elle ne pourrait, en leur demeurant unie, se voir si proche de cette suprême Majesté, sans entrer dans une frayeur

qui pourrait lui coûter la vie. Je parle de ravissements, qui soient des ravissements et non des faiblesses de femmes. Avec des complexions, comme il y en a tant, tout semble ravissement et extase; je l'ai dit ailleurs, je crois, il y a des tempéraments si débiles qu'une simple oraison de quiétude les met à l'agonie.

Par mes rapports avec tant de personnes spirituelles j'ai appris et je vous rapporte ici diverses sortes de ravissements. Je ne sais si je réussirai à le bien dire, pas plus du reste que dans l'autre livre où j'en ai parlé. Si je me répète ici ou là, l'inconvénient est petit, et je vois un avantage à mettre sous les yeux l'ensemble et la suite des grâces que Dieu accorde dans les diverses demeures de ce château.

L'un de ces ravissements arrive sans même que l'âme soit en oraison : une parole de Dieu qu'elle entend, ou qui revient à son souvenir, la touche et la ravit. Notre-Seigneur semble compatir à ce qu'elle souffre de ne pouvoir le posséder comme elle le désire depuis si longtemps; il fait grandir alors et monter de l'intérieur cette étincelle dont j'ai parlé. L'âme en est embrasée tout entière et renouvelée comme le phénix, et elle peut croire pieusement que ses péchés lui sont pardonnés; je suppose évidemment qu'elle a satisfait aux conditions nécessaires, selon l'enseignement de l'Église. Quand l'âme est ainsi purifiée, Notre-Seigneur l'approche de lui d'une manière dont l'âme et lui ont seuls le secret; encore l'âme ne comprend-elle pas cette opération au point de pouvoir ensuite l'expliquer, quoiqu'elle la connaisse par un sentiment intérieur; car ceci n'est pas comme un évanouissement où l'on est privé de toute connaissance, tant intérieure qu'extérieure.

Ce que je sais, moi, des âmes ainsi ravies, c'est que jamais elles ne furent plus éveillées aux choses de Dieu,

ni plus éclairées sur son excellence souveraine. Mais, me direz-vous, si les facultés et les sens sont tellement absorbés qu'on les peut dire morts, comment l'âme peut-elle comprendre cette faveur? Je n'en sais rien, vous répondrai-je; et peut-être personne n'en sait-il plus que moi. C'est là un secret que Dieu s'est réservé avec plusieurs autres de la sixième et de la septième demeure. J'aurais pu réunir ensemble ces deux dernières demeures, parce que, pour aller de l'une à l'autre, il n'y a point de porte fermée; mais la septième contenant des merveilles inconnues de ceux qui n'y sont pas entrés, j'ai jugé à propos de les diviser.

Quand l'âme est ainsi enlevée, Notre-Seigneur lui découvre, en des visions imaginaires[1], quelques-uns de ses secrets, des choses du ciel, par exemple; ces visions-là, on peut les raconter, et elles demeurent tellement gravées dans la mémoire qu'on ne saurait jamais les oublier. Quand les visions sont intellectuelles, l'objet en est quelquefois si élevé, que les mots manquent pour le traduire, sans doute parce qu'il ne convient pas que des créatures, encore sur la terre, en aient connaissance; quant à la plupart des autres, elle les peut rapporter, une fois revenue du ravissement. Il en est peut-être parmi vous, mes sœurs, qui ne savent pas ce qu'est une vision, et moins encore une vision intellectuelle; j'en parlerai en son lieu pour obéir à mes supé-

1. Le mot *imaginaire*, appliqué à une vision réelle, est impropre. Nous l'employons cependant, faute de mieux et pour ne pas déroger à l'usage qui paraît l'avoir consacré. *Imaginatif* ne serait pas ici un terme plus exact, parce qu'il se dit du sujet et non de l'objet : *vision imaginative* signifierait vision qui crée son objet. Si l'expression *vision imagée* ne devait pas étonner, nous l'emploierions de préférence, parce que, mieux que toute autre, elle nous semble traduire l'idée d'une vision, qui se présente avec des formes, des contours, des couleurs, c'est-à-dire des images de l'objet. On sait que la *vision intellectuelle*, au contraire, ne renferme aucun élément matériel et sensible.

rieurs. On y verra peut-être de l'impertinence, mais ce ne sera pas, je l'espère, sans utilité pour quelques âmes.

Si l'âme, direz-vous, ne garde pas le souvenir de faveurs pareilles, quel avantage en retire-t-elle? O mes filles, un avantage si grand que l'on ne saurait assez l'estimer; car bien que ces visions ne puissent se rapporter, elles demeurent tellement gravées dans le fond de l'âme, qu'elles ne s'en effacent jamais. Mais quelle trace en peut-il rester, si elles n'offrent prise ni à l'imagination, ni aux facultés supérieures? C'est là encore une chose que je ne comprends pas. Je sais seulement qu'elles impriment si profondément dans l'âme certaines vérités sur la grandeur de Dieu, que la foi ne lui dît-elle pas qui il est, et ne lui imposât-elle pas la loi de le reconnaître pour son Dieu, dès ce moment pourtant elle l'adorerait en cette qualité, comme le fit Jacob après la vision de l'échelle mystérieuse. Ce patriarche connut alors des secrets qu'il ne fut pas en son pouvoir de révéler; s'il n'eût vu que des anges monter et descendre, et s'il n'eût pas été en même temps éclairé d'une lumière intérieure, il n'aurait pas compris les grands mystères qui lui étaient montrés dans cette vision. Je ne sais si je m'explique bien, et si je rapporte fidèlement ce que j'ai entendu dire à ce sujet. Moïse ne put pas dire tout ce qu'il avait vu dans le buisson; il dit seulement ce que Dieu lui permit d'en rapporter. Si Dieu, par les merveilles qu'il révélait alors à son âme, ne lui eût donné la claire vue et la certitude qu'il lui parlait, Moïse n'aurait jamais osé s'engager en de si pénibles travaux; il dut donc voir, au milieu des épines de ce buisson, de bien grandes choses, pour avoir le courage d'entreprendre la délivrance de son peuple. Apprenez par là, mes sœurs, qu'il ne nous appartient

pas de pénétrer les secrets de Dieu, ni de chercher des raisons qui nous en donnent l'intelligence. Puisque nous croyons qu'il est tout-puissant, nous devons croire aussi que des vers de terre comme nous, ne doivent pas prétendre à la connaissance de ses infinies grandeurs; bénissons-le de ce qu'il daigne nous en révéler quelques-unes.

Je voudrais trouver une comparaison, qui donnât quelque idée du ravissement dont je traite; il n'y en a pas, je crois, d'absolument juste; mais en voici une, à défaut d'autre. Représentez-vous, dans le palais d'un roi, ou d'un grand seigneur, un des appartements privés, cabinet ou salon, comme on les nomme; vous y verrez une infinité de cristaux, de verres, d'objets de prix, mais disposés dans un ordre tel qu'on les voit presque tous en entrant. Une fois j'ai eu ce spectacle sous les yeux; c'était chez la duchesse d'Albe, où, dans un de mes voyages, mes supérieurs, sur les instantes prières de cette dame, m'obligèrent de m'arrêter. Dès l'entrée, je demeurai toute surprise et, songeant à quoi pouvait servir cet amas de curiosités, je trouvai que la grande variété de ces créatures me porterait à louer le Créateur; et maintenant j'admire l'utilité actuelle de ce souvenir. Je restai un certain temps dans ce cabinet; mais cette multitude d'objets si différents fit, qu'à peine sortie, j'oubliai tout ce qui avait frappé mes yeux; comme si je ne les avais jamais vus, je ne pourrai pas en dire aujourd'hui la matière ou la forme; mais je me souviens d'avoir vu l'ensemble.

De même pour le ravissement : l'âme, si perdue en Dieu qu'elle ne fait plus qu'un avec lui, entre dans ce cabinet céleste qui est en chacun de nous, puisque Dieu habite en nous et qu'il doit y avoir quelque appartement privé. Malgré l'extase, Notre-Seigneur ne permet pas

toujours que l'âme voie les secrets de cet appartement. Elle est en effet si abîmée dans la joie que la possession d'un si grand bien lui suffit. Quelquefois pourtant il plaît à Dieu de la tirer de l'ivresse extatique, pour lui montrer rapidement les merveilles du lieu; et lorsqu'elle revient à elle-même, elle se souvient qu'elle les a vues. Mais elle ne peut rien dire de précis; ses facultés naturelles ne vont pas plus loin dans les merveilles que Dieu lui a révélées.

Je confesse donc, direz-vous, qu'il y a ici vision et que cette vision est imaginaire. Non, ce n'est pas ce que je veux dire; je parle, non des visions imaginaires, mais des intellectuelles; seulement avec mon ignorance et mon esprit borné, je ne sais jamais bien dire les choses; et si j'ai rencontré juste dans ce que j'ai dit sur ce ravissement, il m'est bien démontré que cela ne vient pas de moi.

Voici ma pensée : Si l'âme, dans ses ravissements, n'entend point de ces secrets du ciel, elle n'a pas des ravissements véritables, mais des sortes de faiblesses physiques, comme en ont les femmes, avec la délicatesse de leur complexion. Il suffit de quelque effort d'esprit, au-dessus des forces naturelles, pour provoquer une suspension des sens, comme je l'ai dit à propos de l'oraison de quiétude. Or cela n'a rien à voir avec le ravissement; car lorsqu'il se produit, Notre-Seigneur attire toute l'âme à lui, et la traitant comme sa chose propre et son épouse[1], il lui découvre une parcelle du royaume qu'il a acquis et qui n'est autre que lui-même; si peu que ce soit, c'est admirable, comme tout ce qui est en ce grand Dieu. Et parce qu'il veut qu'aucun trouble ne vienne à l'âme ni des sens, ni des facultés

1. *Como cosa suya propia y esposa suya.*

supérieures, il fait fermer toutes les portes des autres demeures et ne laisse ouverte que celle qui mène à l'appartement où il se tient. Béni soit-il de cet excès de miséricorde ; ils auront bien mérité leur malédiction les malheureux, qui n'auront pas voulu d'un si bon Maître, et qui l'auront perdu pour toujours.

O mes sœurs, estimons un rien ce que nous avons laissé dans le monde, un rien ce que nous faisons et pouvons faire pour un Dieu qui veut ainsi se communiquer à des vers de terre. Puisqu'il nous est permis d'espérer jouir même ici-bas de ce bonheur, que faisons-nous? à quoi nous arrêtons-nous? qui peut nous empêcher un seul moment de chercher par les rues et les places publiques notre divin Époux, à l'exemple de l'Épouse des Cantiques? Oh! quelle plaisanterie tout ce qu'il y a dans le monde, si cela ne nous sert pas à acquérir un si grand bien! Et quand nous posséderions à jamais tous les plaisirs, toutes les richesses, toutes les joies imaginables de la terre, que tout cela est vil et abject en comparaison des trésors de gloire dont nous jouirons pendant l'éternité! Et ces trésors eux-mêmes, que sont-ils, comparés au bonheur de posséder comme nôtre le Maître de tous les trésors du ciel et de la terre?

O aveuglement humain, jusques à quand, jusques à quand cette boue nous tombera-t-elle des yeux? Sans doute, mes sœurs, cet aveuglement ne va pas en nous jusqu'à la cécité complète; j'aperçois néanmoins de petites poussières, de petits grains de sable, dont le nombre pourrait, en s'augmentant, nous nuire beaucoup. Je vous en conjure donc au nom de Dieu, faisons tourner à notre profit nos fautes mêmes, par une connaissance plus intime de notre misère; et qu'elles servent à rendre notre vue plus pénétrante, comme la

boue, entre les mains de Notre-Seigneur, servit à guérir l'aveugle-né. Ainsi, en nous voyant si imparfaites, redoublons d'ardeur pour supplier notre divin Époux de tirer du bien de nos misères, afin que nous puissions lui plaire en toutes choses.

J'ai fait, sans m'en apercevoir, une grande digression. Pardonnez-le moi, mes sœurs; mais je n'ai pu, en traitant de ces grandes grâces de Dieu, m'empêcher de témoigner ma douleur à la vue de ce que les âmes perdent par leur faute. Il est vrai, ce sont là des faveurs que Notre-Seigneur donne à qui il veut; cependant, si nous l'aimions comme il nous aime, il nous les accorderait à toutes ; car il ne désire rien tant que de trouver à qui donner, et ses dons ne diminuent point ses richesses.

Je reviens à mon sujet. Quand le divin Époux veut ravir l'âme, il commande que l'on ferme les portes des demeures, et même celle du château et de son enceinte. En effet, à peine entre-t-on dans le ravissement, que l'on cesse de respirer; et si quelquefois on garde encore durant quelques moments l'usage des autres sens, on ne peut néanmoins proférer une seule parole. D'autres fois tous les sens sont suspendus à l'instant même; un tel froid gagne les mains et tout le corps, que l'âme semble en être séparée; parfois il est impossible de distinguer si l'on respire encore. Le ravissement dure peu, du moins à ce haut degré; mais cette suspension extrême se relâche, et le corps paraît reprendre la vie avec le souffle pour mourir de nouveau de la même manière, et rendre l'âme plus vivante qu'auparavant. En somme pourtant cette grande extase passe vite.

Après le ravissement, durant le reste du jour et quelquefois durant plusieurs jours, la volonté reste saisie,

et l'entendement hors de soi; l'âme est, ce semble, incapable de s'appliquer à autre chose qu'à aimer Dieu; et elle s'y porte avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle n'a que du dégoût pour les créatures. Mais lorsque cette âme est entièrement revenue à elle, quelle n'est pas sa confusion! Quels désirs véhéments de s'employer au service de Dieu de toutes les manières qu'il lui plaira! Car, si les faveurs précédentes produisent de grands effets, quel doit être celui d'un ravissement si sublime! on voudrait avoir mille vies pour les sacrifier à Dieu; on souhaiterait que toutes les créatures fussent changées en autant de langues, pour chanter ses louanges; on a soif de pénitence, mais tout ce qu'on peut faire d'austérités semble peu de chose, parce que la force de l'amour empêche en quelque sorte de les sentir. On voit clairement que les tourments étaient légers aux martyrs, grâce à l'assistance qu'ils recevaient de Celui pour l'amour duquel ils les enduraient. Ainsi, ces âmes se plaignent à Notre-Seigneur, lorsqu'il ne leur présente pas des occasions de souffrir.

Elles considèrent comme une grâce très particulière l'éprouver ces ravissements en secret; devant d'autres personnes, elles en ont une confusion si grande qu'elles cessent presque d'en jouir. Elles souffrent et s'inquiètent de ce que penseront les témoins de pareilles faveurs. Comme elles connaissent la malice du monde, elles craignent qu'au lieu de reconnaître une grâce si insigne et d'en louer le Seigneur, ils n'en portent des jugements téméraires, et n'en parlent d'une manière défavorable.

Cette peine et cette confusion, dont ces âmes ne peuvent se défendre, procèdent en quelque sorte d'un défaut d'humilité. En effet, si elles souhaitent d'être méprisées, pourquoi se préoccuper de tous ces dires? Notre-Seigneur le fit entendre à une personne qui se trou-

vait dans cette peine : *Ne t'afflige point*, lui dit-il, *ou bien ceux qui t'ont vue en cet état me donneront des louanges, ou ils parleront à ton désavantage; ainsi d'une manière ou d'une autre, tu y gagneras.* J'ai su depuis que ces paroles consolèrent et encouragèrent extrêmement cette personne; et je les rapporte ici, pour le cas où quelqu'une d'entre vous se verrait dans la même affliction.

Notre-Seigneur veut, ce semble, faire savoir au monde que ces personnes sont à lui, et que nul autre n'a le droit de les toucher. Le corps, l'honneur, les biens, on peut les attaquer parce qu'il en tirera sa gloire; mais l'âme, non. Ainsi, pourvu qu'elles soient fidèles à leur divin Époux, et qu'elles n'aient pas la coupable témérité de s'éloigner de lui, il les protégera contre toutes les puissances du monde et même contre celles de l'enfer.

Je ne sais si j'ai donné quelque intelligence de ce qu'est un ravissement. Je dis quelque intelligence; car la donner pleine et entière est impossible; et si j'y ai réussi un peu, je ne croirai pas mon temps mal employé. A l'aide de ce que j'ai dit, on pourra discerner les véritables ravissements de ceux qui sont faux et connaître la différence de leurs effets. Je dis ravissements faux, et non pas feints, parce que ceux qui les ont n'ont pas dessein de tromper, mais sont trompés. Comme, chez eux, les effets ne répondent pas à la faveur qu'ils croient avoir reçue, leurs prétendus ravissements deviennent un sujet de risée; ce qui fait qu'ensuite on a de la peine à ajouter foi même aux ravissements véritables, dont Notre-Seigneur favorise les âmes. Qu'il soit loué et béni à jamais! Amen. Amen.

## CHAPITRE V

D'une autre espèce de ravissement : le vol de l'esprit.

Il y a une autre sorte de ravissement que j'appelle, moi, vol de l'esprit. Si pour la substance il est le même que le précédent, il en diffère néanmoins beaucoup par la manière dont il agit sur l'intérieur. Quelquefois, en effet, l'âme est emportée d'un mouvement si soudain et si rapide, l'esprit est enlevé à lui-même avec une telle vitesse qu'on éprouve, surtout dans les commencements, un grand effroi. Aussi vous le disais-je, les personnes à qui Notre-Seigneur accorde ces grâces, ont besoin de beaucoup de courage, de foi, de confiance, d'abandon à sa volonté, afin qu'il fasse de l'âme ce qu'il voudra. Pensez-vous qu'une personne, dans le plein usage de sa raison, n'éprouve qu'un léger trouble, lorsqu'elle se sent ainsi enlever l'âme, et le corps quelquefois avec l'âme, comme nous le lisons de quelques saints, sans savoir ni où elle va, ni qui l'enlève, ni comment cela se fait? Car, au début de ce mouvement instantané, on n'est pas encore bien assuré qu'il vient de Dieu. Mais, direz-vous, ne peut-on pas y résister? Non, en aucune manière; et c'est même pis quand on le tente, ainsi que je l'ai appris d'une personne à qui cela est arrivé. Dieu veut alors faire connaître à l'âme qu'après s'être tant de fois pleinement remise entre ses

mains, et s'être offerte à lui tout entière, elle ne peut plus disposer d'elle-même. Cette personne, ayant reconnu que la résistance accroissait de beaucoup l'impétuosité du mouvement qui l'enlevait, résolut d'être aussi passive que la paille vis-à-vis de l'ambre qui l'attire. Elle s'abandonna aux mains de Celui qui est tout-puissant, le mieux pour elle étant de faire de nécessité vertu. En effet, avec la même facilité qu'un géant enlève une paille, le Fort des forts, notre grand Dieu, enlève l'esprit.

Dans la quatrième demeure, je crois, mais je ne m'en souviens pas bien, j'ai dit que l'âme est comme un bassin qui se remplit d'eau d'une manière douce, tranquille et sans nulle agitation. Mais ici ce grand Dieu, qui met un frein aux eaux et qui défend à la mer de franchir ses limites, supprime soudain toutes les digues; une vague se forme aussitôt, énorme, impétueuse, qui soulève la petite nacelle de notre âme. Ni barque, ni pilote, ni matelots ne font ce qu'ils veulent, sous l'effort des vagues furieuses; l'âme résiste moins encore contre les flots qui l'emportent; les sens et les facultés supérieures doivent céder; quant aux membres du corps, ils ne comptent pas ici.

O mes sœurs, si, rien qu'en écrivant ces lignes, je suis épouvantée de voir la puissance de ce grand Roi et Souverain[1], combien le doivent être ceux qui passent par ces opérations. Je n'en doute pas un instant, si Dieu se montrait avec cette majesté aux personnes du monde les plus criminelles, elles n'auraient pas la hardiesse de l'offenser; la crainte, sinon l'amour, les arrêterait. Quelle obligation n'ont donc pas les âmes qu'il daigne conduire par une voie si sublime, de faire

1. *Este gran Rey y Emperador.*

tous leurs efforts pour plaire à ce Maître adorable! C'est pourquoi, je vous en conjure en son nom, vous, mes filles, à qui il accorde pareilles faveurs ou d'autres semblables, ne vous oubliez pas jusqu'à ne faire que recevoir : vous devez beaucoup, rendez beaucoup.

Et voilà un point encore où il faut à l'âme un grand courage : l'immensité de cette dette l'effraie justement, et sans une grâce particulière de Notre-Seigneur, elle serait dans une affliction continuelle. En effet, comment ne serait-elle pas accablée, en voyant d'un côté ce que cet adorable Maître fait pour elle, et de l'autre le peu qu'elle lui rend, et ce peu-là, mêlé de tant de défauts, d'imperfections, de lâchetés que le mieux encore, quand elle y pense, est de chercher à l'oublier; le mieux pour elle est de s'abandonner avec tous les souvenirs de ses péchés, à la miséricorde de Dieu, et de le prier, puisqu'elle est insolvable, de suppléer à son insuffisance, par la bonté infinie dont il use toujours à l'égard des pécheurs. Peut-être cette âme entendra-t-elle de la bouche du Sauveur les paroles adressées un jour à une personne qui, prosternée devant un crucifix, était en proie à une amère affliction. Comme elle se désolait de n'avoir jamais eu rien à offrir à Dieu ni à quitter pour l'amour de lui, le même Seigneur crucifié lui dit, pour la consoler, qu'il lui donnait toutes les peines et toutes les douleurs qu'il avait souffertes dans sa passion; qu'elle les regardât désormais comme siennes, et les offrît à son Père. Cette personne eut une telle joie de se trouver si riche, ainsi que je l'ai appris d'elle-même, qu'elle ne put jamais oublier cette faveur signalée. Au contraire, toutes les fois qu'elle faisait réflexion sur sa misère, ce souvenir relevait son courage, et la remplissait de consolation. Je pourrais rapporter plusieurs choses particulières sur ce sujet; car j'en ai beaucoup appris par

mes rapports avec tant de personnes de vertu et d'oraison ; mais comme vous penseriez peut-être que je parle de moi, je n'en dirai pas davantage. Le trait précédent suffit pour vous montrer quel plaisir causent à Notre-Seigneur cet exercice de la connaissance de nous-mêmes, la vue constante de notre pauvreté et de notre misère, enfin la conviction profonde que tout ce que nous avons nous vient de lui.

Si donc, mes sœurs, dans ces circonstances, il faut à une âme beaucoup de courage pour soutenir la vue de la majesté de Dieu, il lui en faut plus encore, quand elle est humble, pour soutenir la vue de son impuissance à reconnaître de si sublimes faveurs. Daigne le Seigneur, dans son infinie bonté, nous faire don de ce courage!

Je reviens à ce ravissement impétueux de l'esprit. Il est tel qu'il paraît véritablement séparer l'esprit du corps. Néanmoins la personne n'en meurt pas ; mais elle ne sait durant quelques instants, si son âme anime ou n'anime plus le corps. Il lui semble être tout entière dans une autre région, complètement différente de celle où nous sommes ; elle y voit une lumière si supérieure à la nôtre que, dût-elle passer sa vie à combiner divers éléments pour l'obtenir, elle n'y arriverait pas ; enfin elle se trouve en un instant instruite de tant de choses merveilleuses, qu'elle n'aurait pu, avec tous ses efforts, s'en imaginer, en plusieurs années, la millième partie. Cela n'est point une vision intellectuelle, mais imaginaire, dans laquelle on voit plus clairement des yeux de l'âme que nous ne voyons à présent des yeux du corps. On n'entend pas de paroles ; on comprend toutefois beaucoup de choses ; par exemple, en voyant des saints, on les reconnaît, comme si l'on avait eu avec eux des rapports intimes.

Quelquefois, en même temps que ces visions par les

yeux de l'âme, on a une vision intellectuelle qui présente autre chose, par exemple, des anges sans nombre et le Dieu des anges. Les yeux du corps n'y sont pour rien; mais c'est un mode de connaissance absolument admirable et au-dessus de toute expression, qui représente à l'âme et les choses dites plus haut et beaucoup d'autres qui ne sont pas à dire. Ceux qui en auront l'expérience et qui seront plus habiles que moi, pourront peut-être les expliquer, mais cela me semble bien difficile. Pendant que tout cela se passe, l'âme est-elle unie au corps ou en est-elle séparée? Je ne sais; du moins, je ne jurerais de rien. Voici, à ce sujet, la pensée qui m'est venue : Comme le soleil, fixé au firmament, a des rayons d'une telle puissance, que, sans changer lui-même de place, ils arrivent d'un trait jusqu'à nous, ainsi l'âme, qui n'est pas plus distincte de l'esprit que le soleil de ses rayons, peut, en restant où elle est, pourvu seulement que le vrai soleil de Justice l'échauffe, lancer le meilleur de sa substance au-dessus d'elle-même.

Je ne sais ce que je dis; ce qui est vrai, c'est qu'avec la rapidité d'une balle de mousquet, il se produit dans l'âme un mouvement, que j'appelle un vol de l'esprit, faute d'un nom meilleur. Ce vol est sans bruit, mais il se fait sentir à l'âme d'une manière si manifeste, que l'illusion sur ce point est absolument impossible. Autant que j'en puis juger, l'âme est entièrement hors d'elle-même, et Dieu lui découvre alors des choses admirables. Revenue de cette vision, elle en rapporte tant de lumière, que tous les objets de la terre, par comparaison avec ceux qu'on lui a montrés, ne lui paraissent que de la boue; elle méprise ce qu'elle appréciait le plus autrefois, et elle ne supporte plus la vie qu'avec peine. Il semble que Dieu ait voulu lui faire connaître quelque chose de ce pays, qu'elle doit habiter un jour,

tout comme il fit connaître à son peuple, par les envoyés israélites, la fécondité de la terre promise. Il agit de la sorte avec cette âme, afin qu'elle endure les fatigues d'un si pénible voyage, les yeux fixés sur le terme où l'attend un éternel repos.

Peut-être pensez-vous qu'un ravissement si court ne saurait être d'un si grand profit. Erreur, erreur; le profit est au contraire si considérable que celui-là seul est capable de le comprendre qui a reçu cette grâce. Il est donc clair qu'un pareil ravissement ne peut procéder ni de l'imagination ni du démon; car le démon ne saurait produire dans l'âme une si grande paix, un calme si pur, ni surtout lui donner les trois choses que je vais dire, et qu'elle possède à un très haut degré. La première, une connaissance de Dieu qui, à mesure qu'il se découvre, nous communique une idée plus haute de sa grandeur. La seconde, la connaissance de nous-mêmes, et un sentiment d'humilité, à la seule pensée qu'une créature, qui n'est que bassesse en comparaison de l'auteur de tant de merveilles, ait osé l'offenser et soit encore assez hardie pour le regarder. La troisième, un souverain mépris pour toutes les choses de la terre, hormis celles qui peuvent être utiles au service d'un si grand Dieu.

Voilà les joyaux que l'Époux donne d'abord à son épouse; elle y est d'autant plus sensible, qu'ils ont plus de valeur. Ces visions, où il s'est montré à elle, demeurent gravées dans sa mémoire, et elles ne cesseront de lui être présentes jusqu'au jour où elle contemplera son Époux dans la gloire, pourvu toutefois qu'elle y arrive. Mais l'Époux qui lui donne ces joyaux, lui donnera aussi la grâce de ne plus les perdre

Encore une fois, mes sœurs, pensez-vous que ce soit peu de chose et qu'il faille peu de courage lorsque l'âme

se voit privée de ses sens et se croit séparée de son corps, sans comprendre ce qu'elle devient? Il faut que Dieu, qui accorde à l'âme une si haute faveur, lui donne encore le courage nécessaire. Vous me direz qu'elle est bien récompensée de l'effroi éprouvé ; j'en demeure d'accord. Que Celui qui a le pouvoir de faire de si grands dons, soit loué à jamais, et nous rende dignes de le servir! Amen.

## CHAPITRE VI

Effets des ravissements que Dieu accorde à l'âme dans la sixième demeure. — De la jubilation spirituelle.

De si grandes grâces laissent l'âme avide de posséder entièrement l'Époux divin qui les lui accorde. Sa vie est un dur tourment, quoique mêlé de délices, et elle soupire très vivement après la mort. Aussi demande-t-elle à Dieu, avec des larmes fréquentes, de la retirer de cet exil. Tout ce qu'elle voit la fatigue; elle ne trouve du soulagement que dans la solitude. Mais cette peine revient; elle ne saurait d'ailleurs s'en passer tout à fait. Enfin ce papillon ne trouve point où s'arrêter. Comme l'âme est si attendrie d'amour, la moindre occasion qui l'enflamme lui fait prendre son vol. Ainsi les ravissements sont fréquents dans cette demeure et sans moyen d'y résister, lors même qu'ils arrivent en public. De là bientôt les tracasseries et les critiques; l'âme voudrait la paix, mais tant de personnes, et les confesseurs en particulier, cherchent à lui inspirer des craintes, qu'elle ne peut s'empêcher d'en être émue. Pleine de sécurité à l'intérieur, surtout quand elle est seule avec Dieu, elle ne laisse pas de s'affliger, à la pensée que c'est peut-être là un artifice du démon pour la porter à offenser Celui qu'elle aime tant. Les critiques l'inquiètent peu; ce qui la peine, c'est que son confes-

seur la blâme, comme s'il y avait de sa faute. Elle demande alors des prières à tout le monde; et sur le conseil qu'on lui donne, elle conjure Notre-Seigneur de la conduire par un autre chemin, parce que celui-là est dangereux. Comme elle voit pourtant qu'elle a beaucoup gagné à le suivre et qu'elle avance ainsi évidemment, comme elle sait d'ailleurs, par les livres et les maîtres et les simples commandements de Dieu, quel chemin mène au ciel, elle a beau faire, elle n'arrive pas à désirer marcher par un chemin différent. Et cette impuissance même l'afflige; il lui semble que c'est désobéir à son confesseur, et cependant, à ses yeux, le seul moyen pour n'être point trompée, est de lui obéir, et de ne point offenser Dieu. Elle sent que, dût-on la mettre en pièces, elle ne voudrait pas commettre un péché véniel délibéré, et elle s'afflige extrêmement de ne pouvoir s'empêcher d'en commettre plusieurs, comme à son insu.

Dieu donne à ces âmes un ardent désir de ne pas lui déplaire et d'éviter, si c'est possible, les moindres imperfections : cette seule raison les porte à fuir le commerce des créatures, et à envier le bonheur de ceux qui passent leur vie dans les déserts. Mais, d'un autre côté, elles voudraient rester dans le monde, pour essayer d'amener au moins une âme à louer Dieu un peu plus. Si c'est une femme, elle s'afflige des entraves que son sexe met à son zèle, et elle envie aux hommes la liberté qu'ils ont de publier à haute voix la grandeur du Dieu des armées.

O pauvre petit papillon, lié par tant de chaînes, qui t'empêchent de voler au gré de tes désirs! Ayez compassion de lui, ô mon Dieu. Donnez-lui enfin les moyens de faire au moins quelque chose de ce qu'il désire pour votre honneur et votre gloire. Ne vous souvenez point

de son peu de mérite, ni de la bassesse de sa nature. Seigneur, vous êtes puissant; vous commandez à la mer de se retirer, et au Jourdain d'écarter ses ondes pour laisser passer les enfants d'Israël. N'ayez pas trop pitié de cette âme; avec votre appui, elle peut faire et souffrir beaucoup; elle y est résolue, elle appelle la souffrance de tous ses vœux. Déployez, Seigneur, la puissance de votre bras, et ne permettez point qu'elle consume sa vie en des choses de rien. Faites paraître votre force en une créature faible et femme [1], afin que le monde, voyant qu'elle n'est pour rien dans ses œuvres, vous en donne toute la louange : c'est ce qu'elle veut, coûte que coûte. Si elle avait mille vies, elle vous les immolerait, pour obtenir qu'une seule âme, cédant à la voix de son zèle, vous donnât seulement quelques louanges de plus. Oh! qu'à ses yeux, ces mille vies, ainsi offertes en sacrifice, seraient bien employées! Mais, hélas! elle est indigne d'endurer pour vous la plus légère souffrance, combien plus de mourir. Où en étais-je, et à quel propos ai-je dit ceci? Je ne sais. Ce qui est certain, mes sœurs, c'est que ces suspensions ou extases allument dans l'âme les désirs que je viens de décrire. Ce ne sont point des désirs qui passent; ils sont permanents; et l'âme fait bien voir à l'occasion qu'ils sont sincères. Mais pourquoi dire que ces désirs sont permanents, puisque l'âme se sent quelquefois lâche et sans courage, dans les moindres choses, jusqu'à se croire incapable de rien entreprendre? A mon avis, Dieu la laisse alors à elle-même pour son plus grand bien; elle reconnaît que si elle a eu quelque courage, c'était lui seul qui le lui donnait; elle le voit à une clarté si vive, qu'elle en demeure anéantie, et elle découvre,

1. *En cosa tan femenil y baja.*

comme dans un nouveau jour, la grandeur de son Dieu et cette miséricorde infinie qu'il a déployée à l'égard d'une misérable créature. Cependant, l'état ordinaire de l'âme, après ces extases, est celui que j'ai dit.

Remarquez ici une chose, mes sœurs : lorsque vous sentez ces grands désirs, quelquefois si impétueux, de jouir de la vue de Notre-Seigneur, vous ne devez point vous y laisser aller, mais plutôt, si vous le pouvez, en détourner votre pensée. Je dis si vous le pouvez, parce qu'il est d'autres désirs, comme vous le verrez dans la suite, auxquels il est de toute impossibilité de résister. Pour ceux dont je traite maintenant, la résistance est possible, parce que la raison demeurant libre, l'âme peut, comme l'exemple de saint Martin nous l'apprend, se conformer à la volonté de Dieu. Elle pourra faire diversion à leur violence, en considérant que ces désirs, étant le partage de personnes très avancées, le démon pourrait les exciter en elle pour la porter à croire qu'elle est de ce nombre; car il est toujours bon de marcher avec crainte. J'en suis néanmoins convaincue, cet esprit de ténèbres ne peut répandre dans l'âme le repos et la paix que lui fait goûter la peine, causée par le désir de voir Dieu. Il excitera seulement quelque sentiment pareil aux peines terrestres. Mais ceux qui n'ont d'expérience ni de l'un ni de l'autre, ne sauraient faire ce discernement; et comme ils jugent ce désir de voir Dieu excellent, ils feront tout ce qu'ils pourront pour l'accroître, et cela au grand préjudice de leur santé, parce que la peine qu'il donne est continuelle, ou du moins fort ordinaire.

Remarquez-le aussi, la faiblesse de la complexion est souvent la cause de ces peines, surtout dans les personnes d'un naturel si tendre que la moindre chose les fait fondre en larmes. Elles s'imaginent alors que ces

larmes ont Dieu pour objet : ce qui n'est pas. Si même, pendant quelque temps, pour un mot ou une pensée de Dieu assez ordinaire, elles ne peuvent ni contenir ni modérer leurs larmes, il est fort possible que ces larmes procèdent moins de leur amour pour Dieu que de quelque humeur amassée autour du cœur. Ainsi, elles ne cessent, en quelque sorte, de pleurer. Comme elles ont entendu vanter le prix des larmes, elles ne voudraient faire autre chose qu'en répandre; et loin de les arrêter, elles les provoquent de tout leur pouvoir. Le démon vise ainsi à les affaiblir et à les rendre incapables de s'appliquer à l'oraison, et d'observer leur règle.

Je crois vous entendre me demander avec étonnement ce que vous pouvez donc faire, puisque je mets du danger partout, et qu'une chose aussi bonne que les larmes est, selon moi, sujette à l'illusion; ne serais-je pas moi-même dans l'illusion? C'est possible; mais croyez que je ne m'exprime point de la sorte sans avoir vu plusieurs personnes se tromper au sujet de ces larmes. Je ne parle pas de moi, car je ne suis point tendre, et j'ai, au contraire, le cœur si dur, que cela me cause quelquefois de la peine. Sa dureté n'empêche pas néanmoins que, lorsque Dieu l'embrase de son amour, il ne distille comme un alambic. Vous n'aurez point de peine à connaître quand vos larmes viendront de cette source divine, parce qu'au lieu de vous troubler, elles vous donneront de la paix et de la force, sans jamais ou presque jamais vous fatiguer. Au reste, s'il y a illusion sur la cause de ces larmes, le corps est seul à en souffrir et non pas l'âme quand elle est humble; s'il n'y a pas illusion, il ne peut être nuisible de rester en une humble défiance. Gardons-nous bien de croire tout obtenu, lorsqu'on pleure beaucoup. Il faut mettre la main à l'œuvre et s'appliquer à la seule chose importante, qui

est la pratique des vertus. Viennent là-dessus les larmes, quand Dieu les enverra; mais, nous-mêmes, ne faisons rien pour les attirer. D'ailleurs, moins nous nous en préoccuperons, plus elles arroseront et rendront fertile la terre aride de notre cœur, parce qu'elles sont une eau qui tombe du ciel. Aucune comparaison entre cette eau céleste et celle que nous pouvons péniblement tirer de la terre; souvent du reste, après avoir creusé le sol, nous serons moulues de fatigue et nous ne trouverons rien, ni source, ni même un simple filet d'eau. Ainsi, mes filles, le meilleur, à mon sens, est de vous mettre en la présence de Dieu, de considérer sa miséricorde, sa grandeur et notre bassesse. Qu'il nous donne ensuite ce qu'il lui plaira, de l'eau ou de la sécheresse; il sait mieux que nous ce qui nous convient. Avec ces dispositions, vous irez votre chemin tranquillement; et il sera plus difficile au démon de nous tromper.

Parmi ces sentiments pénibles et agréables tout ensemble qu'éprouve l'âme, Dieu lui donne parfois des transports de joie et une oraison si étrange qu'elle ne peut se les expliquer. Je vous en parle ici, afin que vous sachiez le fait, et que si Dieu vous accorde cette grâce, vous lui en rendiez mille louanges. C'est, à mon avis, une union très intime des puissances de l'âme à Notre-Seigneur, durant laquelle elles conservent, ainsi que les sens, une pleine liberté pour savourer leur bonheur, sans comprendre néanmoins ni la nature de ce bonheur, ni la manière dont elles en jouissent. Ceci paraît n'avoir pas de sens; c'est pourtant la pure vérité. Cette joie de l'âme est si excessive, qu'elle ne voudrait pas en jouir seule, mais la dire à tout le monde, afin qu'on l'aidât à louer Notre-Seigneur; car elle n'a pas d'autre désir. Oh! si c'était en son pouvoir, que de fêtes et de démonstrations elle ferait pour que tout l'univers con-

nût son bonheur. Il lui semble s'être retrouvée elle-même, et, à l'exemple du père de l'enfant prodigue, elle voudrait convier tout le monde à se réjouir avec elle, parce qu'elle sait, à n'en pas douter, que sa voie est sûre, au moins pour le moment; elle ne doute pas et elle a raison ; car une joie si grande, une paix si profonde, un désir si unique que Dieu soit loué, ne sauraient venir du démon. En vérité, c'est beaucoup que cette âme, quand elle est saisie par ces impétueux transports d'allégresse, se taise et puisse cacher ce qu'elle ressent; c'est beaucoup et il n'y faut pas un petit effort.

Telle devait être la jubilation de saint François lorsque, jetant des cris au milieu de la campagne, et rencontré par des voleurs qui lui en demandaient la raison, il leur répondit qu'il était le héraut du grand Roi. Telle devait être encore la joie de tant d'autres saints, qui s'en allaient dans les déserts, pour pouvoir, comme saint François, chanter les louanges de leur Dieu. J'en ai connu un moi-même, un véritable saint, si j'en juge par sa vie : c'était le père Pierre d'Alcantara. Ces mêmes transports et ces cris de joie le firent prendre pour un fou. O mes sœurs, quelle bonne folie que celle-là! et plaise à Dieu de nous la donner à toutes! Que de grâces il vous a faites en vous ouvrant un asile où vous pouvez sans crainte manifester ce délire, si Dieu vous l'accorde. Que dis-je? Ici l'on vous secondera, tandis que dans le monde les langues se déchaîneraient contre vous. Hélas! de tels cris y sont si rares, qu'il n'est pas étonnant qu'on les prenne pour des marques de folie.

O malheureux temps! ô misérable vie que la nôtre! heureuses les âmes qui ont eu la bonne fortune de vivre hors du monde! Il m'est doux, mes sœurs, quand

nous sommes ensemble, d'être témoin de votre allégresse intérieure, et de vous voir toutes à l'envi bénir Notre-Seigneur d'habiter ce monastère! Il est manifeste que ces actions de grâces partent du fond de votre cœur; et je souhaite qu'il arrive souvent, qu'une de vous commence, pour que toutes les autres suivent. A quoi votre langue peut-elle être mieux employée, quand vous êtes ensemble, qu'à publier les louanges de Dieu, puisque nous avons tant de sujets de le louer? Daigne sa divine Majesté nous favoriser souvent de cette oraison si avantageuse et si assurée! Je dis nous favoriser, car, comme elle est très extraordinaire, il n'est pas en notre pouvoir de l'acquérir. Elle dure quelquefois un jour entier. L'âme est alors comme une personne qui a beaucoup bu, sans néanmoins être ivre, ou comme une personne mélancolique qui, sans avoir entièrement perdu le sens, a l'imagination tellement prise à une idée fixe, qu'il est impossible de l'en tirer. Sans doute, ces comparaisons sont bien grossières pour exprimer une faveur si excellente, mais je n'ai pas su trouver mieux. Toujours est-il que, dans l'excès de sa joie, l'âme oublie le reste, s'oublie elle-même, et ne saurait ni s'occuper ni parler que des louanges de Dieu. O mes filles, aidons toutes cette âme. Pourquoi voudrions-nous être plus sages qu'elle? Est-il pour nous de plus grand bonheur? Que toutes les créatures unissent leurs voix à la nôtre pour exalter et bénir Dieu dans les siècles des siècles! Amen, amen, amen.

## CHAPITRE VII

Des peines que souffrent les âmes à qui Dieu accorde la grâce de ces ravissements. — Nulle oraison, si élevée soit-elle, ne doit détourner de la très sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Celles de vous, mes sœurs, que Notre-Seigneur n'a pas favorisées des grâces dont je viens de parler, celles-là dis-je, et pas celles qui ont goûté ces dons divins, pourront s'imaginer que les âmes, honorées de ces intimes communications du divin Époux, sûres de le posséder désormais, n'ont plus sujet de rien craindre, ni de pleurer leurs péchés. Ce serait une grande erreur, puisque la douleur de leurs fautes croît en proportion des faveurs reçues; et je suis persuadée que cette peine disparaît là seulement où rien ne peut plus nous affliger. A la vérité, cette douleur est plus vive en certains temps qu'en d'autres; de plus, les motifs qui la provoquent ne sont pas toujours les mêmes. En effet, l'âme, au lieu de penser au châtiment dû à ses péchés, songe à son ingratitude envers Dieu si généreux et si digne d'être servi; ces grandes communications lui révèlent en effet en Dieu des abîmes de grandeur. Elle s'étonne de sa témérité, elle pleure son irrévérence, elle s'accuse d'avoir manqué de sens, elle ne se con-

sole pas d'avoir préféré à Dieu des créatures et ces créatures-là. Ainsi ses péchés lui sont beaucoup plus présents que les faveurs qu'elle reçoit. Ces faveurs, si je puis m'exprimer de la sorte, lui sont apportées par un grand fleuve et à des temps marqués; ses péchés, au contraire, sont une fange, sans cesse agitée dans son souvenir, ce qui ne lui est pas une petite croix.

Je connais une personne qui soupirait après la mort, non pas afin de voir Dieu, mais pour être délivrée de la peine presque continuelle, ressentie au souvenir de son ingratitude envers Celui qui l'avait toujours comblée et devait la combler encore de bienfaits. Elle se considérait comme la plus grande pécheresse du monde, parce qu'à ses yeux il n'y avait aucune créature envers laquelle Dieu se fût montré à la fois si patient et si prodigue de faveurs.

Quant à la peur de l'enfer, les personnes qui sont en cet état ne l'éprouvent point. Quelquefois, rarement cependant, l'appréhension de perdre Dieu leur cause une peine très vive. Toute leur crainte est que Dieu ne retire sa main, qu'elles ne l'offensent, et ne retombent ainsi dans le misérable état où elles ont été pendant un temps. Quant à leur propre peine ou leur propre gloire dans l'autre vie, elles n'y pensent point, et si elles désirent sortir promptement du purgatoire, c'est beaucoup moins pour être délivrées des peines qu'on y endure, que pour n'être pas privées de la présence de leur Dieu.

Pour favorisée qu'une âme soit de Dieu, je crois qu'elle ne pourrait, sans péril, oublier l'état misérable où elle s'est vue; ce souvenir, pénible sans doute, est profitable à un grand nombre. Cela me paraît peut-être ainsi, parce que j'ai toujours devant les yeux mon triste

passé. Celles qui ont mené une vie irréprochable n'éprouveront point cette peine, bien qu'à dire vrai il échappe toujours des fautes, tant que nous vivons dans ce corps mortel.

La peine, causée par le souvenir des péchés, n'est point adoucie par la pensée que Notre-Seigneur les a déjà pardonnés et mis en oubli. Elle s'accroît au contraire, à la vue de cette ineffable bonté, qui répand ses faveurs sur ceux qui ne méritent que l'enfer. Je pense que ce fut là un grand martyre pour saint Pierre et pour sainte Madeleine. Embrasés l'un et l'autre d'un si ardent amour, comblés de tant de faveurs, connaissant si bien la grandeur et la majesté de Dieu, quelles ne devaient point être et leur douleur de l'avoir offensé, et la tendresse de leur repentir!

Il vous semblera peut-être, mes filles, que lorsqu'une âme est si favorisée, elle ne s'occupe plus à méditer les mystères de la très sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce qu'elle s'exerce déjà tout entière à l'aimer. J'ai traité amplement ce sujet en un autre endroit[1]. On n'a pas été de mon avis, je le sais, et on a prétendu que je ne comprenais pas la question. Ce sont là, disait-on, des conduites divines. Dès qu'une âme est un peu avancée, il lui est meilleur de considérer la divinité pure et d'éviter tout ce qui est corporel. Mais rien ne me fera dire que ce chemin soit bon. Je puis me tromper, et peut-être au fond nous disons tous la même chose. Mais j'ai constaté que le démon voulait m'égarer par cette voie; ainsi donc, instruite par ma propre expérience, je répéterai ici, mes filles, ce que je vous ai souvent dit sur ce sujet, afin que vous vous teniez extrêmement sur vos gardes. Écoutez même ce que j'ose

1. Au livre de sa *Vie*, chap. XXII.

vous dire : si quelqu'un vous enseignait le contraire, vous ne devez point le croire. Je tâcherai de me faire mieux entendre ici que je n'ai fait ailleurs. Au reste, si mon contradicteur a écrit son avis, comme il promettait de le faire, il se peut qu'en développant sa pensée, il ait eu raison; mais ne dire que quelques mots à des personnes aussi peu instruites que nous, c'est s'exposer à nous faire beaucoup de mal.

D'autres personnes s'imagineront qu'il ne faut point penser à la passion de Notre-Seigneur; mais alors, encore moins penseront-elles à la très sainte Vierge et à la vie des saints, dont le souvenir cependant est si utile, et anime tant à servir Dieu. Je ne comprends pas ce que veulent ces personnes. Car détourner ainsi la vue de tout ce qui est corporel, c'est le partage des anges toujours embrasés d'amour, mais non celui des créatures, vivant dans un corps mortel. Nous avons besoin, nous autres, de penser aux saints, de traiter avec eux, de vivre enfin dans la compagnie de ceux qui se distinguèrent si fort au service de Dieu, avec un corps mortel comme le nôtre. A plus forte raison ne faut-il pas nous éloigner délibérément de la très sainte humanité de Jésus-Christ, qui est la source de tous les biens et le remède de tous nos maux! En vérité, je ne puis pas le croire, ces personnes ne font point ce qu'elles disent; ou plutôt elles ne se comprennent pas elles-mêmes, et se nuisent ainsi et nuisent encore à d'autres : au moins puis-je leur en donner l'assurance, elles n'entreront jamais dans ces deux dernières demeures, parce que n'ayant plus pour guide Jésus-Christ, qui seul peut les y conduire, elles n'en trouveront pas le chemin : ce sera beaucoup, si elles vivent en sûreté dans les précédentes. Cet adorable Sauveur n'a-t-il pas dit *qu'il est le chemin et la lumière; que nul ne peut*

*aller à son Père que par lui; et que celui qui le voit, voit aussi son Père?* Si l'on prétend donner à ces paroles un autre sens, j'avoue, pour ma part, ne pas le connaître ; celui-là me paraît le véritable, et je me suis très bien trouvée de l'avoir suivi.

Il est des âmes — et plusieurs m'en ont fait la confidence — qui, après avoir été élevées à la contemplation parfaite, voudraient toujours y demeurer; chose impossible. Il est cependant vrai, que par suite de cette faveur, elles ne peuvent plus méditer, comme auparavant, sur les mystères de la vie et de la passion de Jésus-Christ. J'en ignore la cause : je sais seulement que d'ordinaire l'entendement est moins capable de la méditation proprement dite. Voici peut-être d'où cela peut venir. Comme le but de la méditation est de chercher Dieu, l'âme qui l'a une fois trouvé et qui le retrouve par des actes de sa volonté, quand elle veut, répugne à le chercher péniblement par des considérations de raison; peut-être aussi que la volonté déjà enflammée voudrait, si c'était possible, se passer du concours de l'entendement. Il n'y a pas de mal à cela; mais l'âme n'en viendra point à bout, avant d'être arrivée à ces dernières demeures. Elle y perdra même du temps, parce que souvent elle a besoin des considérations de l'entendement pour enflammer la volonté.

Comme ce point de la vie spirituelle est important, je veux, mes sœurs, l'expliquer davantage. L'âme désirerait s'occuper tout entière à aimer, sans penser à autre chose; mais elle a beau faire, cela n'est point en sa puissance. En voici la raison : quoique la volonté ne soit pas morte, le feu dont elle a coutume de brûler est amorti; et il est nécessaire que quelqu'un le souffle pour qu'il chauffe encore. Or, lorsque l'âme est dans cet état de sécheresse, doit-elle attendre que le feu des-

cende du ciel pour consumer le sacrifice d'elle-même à Dieu, comme il consuma celui de notre père Élie? Non certes; il ne faut pas attendre des miracles. Notre-Seigneur, je l'ai déjà dit et le dirai dans la suite, en fera, quand il lui plaira, en faveur de cette âme. Mais il veut que nous nous croyions indignes d'une telle grâce, et que nous fassions tout ce qui peut dépendre de nous; quant à moi, je suis persuadée que, si sublime que soit notre oraison, nous devons demeurer jusqu'à la mort dans cette disposition-là. A la vérité, ceux que Dieu introduit dans la septième demeure ont très rarement besoin de faire ces réflexions; j'en dirai la raisno en son lieu, si je m'en souviens. Ils marchent presque toujours en la compagnie de Jésus-Christ, d'une manière admirable, dans laquelle la divinité et l'humanité apparaissent ensemble. Ainsi, je le répète, quand le feu dont la volonté brûle d'ordinaire n'est pas allumé, et qu'on ne sent pas Dieu présent, il faut le chercher, à l'exemple de l'Épouse dans les Cantiques, et, comme saint Augustin dans ses méditations, je crois, ou dans ses *Confessions*, demander aux créatures Celui qui les a faites. Ne restons donc pas là comme des sottes et ne perdons pas le temps à attendre cette contemplation parfaite, à laquelle il a daigné nous élever une fois; car dans les commencements, peut-être s'écoulera-t-il une année, et même plusieurs, sans qu'il nous accorde de nouveau cette faveur. Le divin Maître en sait la raison, et il ne nous convient pas de chercher à la connaître. Le moyen sûr de plaire à Dieu, nous le savons, est d'observer ses commandements et ses conseils. Marchons par cette voie, et méditons avec soin sur la vie, la mort et les immenses bienfaits de notre adorable Sauveur; le reste viendra quand il lui plaira. Si ces personnes répondent que ces méditations ne peuvent arrêter leur esprit, ce

que j'ai dit montre que peut-être elles ont raison d'une certaine manière.

Vous le savez déjà, autre chose est raisonner, autre chose est voir simplement les vérités présentées à l'entendement par la mémoire. Vous me dites peut-être que vous ne comprenez pas ce langage; il peut se faire que je n'aie pas assez de lumière pour vous le rendre intelligible; je tâcherai néanmoins de m'expliquer de mon mieux. J'appelle méditation le travail suivant de l'intelligence : nous pensons à la grâce que Dieu nous a faite en nous donnant son Fils unique, et, sans nous arrêter là, nous passons aux mystères de toute sa glorieuse vie; ou bien nous commençons par la prière du jardin, et l'entendement, sans insister sur ce mystère, suit pas à pas le divin Maître jusqu'au crucifiement; ou bien encore, nous choisissons un point particulier de la passion, par exemple, la prise de Notre-Seigneur par ses ennemis, et, pour approfondir ce mystère, nous considérons en détail tout ce qui peut frapper l'esprit et toucher le cœur, comme la trahison de Judas, la fuite des apôtres, et ainsi des autres circonstances. Et cette sorte d'oraison est admirable et d'un très grand mérite. Toutefois, ce n'est pas sans fondement, je l'avoue, que les âmes favorisées de grâces extraordinaires, et élevées à la contemplation parfaite, déclarent ne pouvoir s'exercer dans une semblable oraison. Quelle est la cause de cette impuissance? Je le répète encore une fois, je l'ignore; le fait est que d'ordinaire ces âmes ne peuvent méditer en raisonnant de la sorte. Mais ces âmes auraient tort de dire qu'elles ne peuvent s'arrêter aux mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur, ni en occuper souvent leur pensée, surtout aux époques où l'Église catholique les célèbre; car il n'est pas possible qu'elles perdent alors le souvenir de ces gages si precieux d'amour, que

Jésus-Christ leur a donnés dans ces mystères, gages qui, comme autant de vives étincelles, augmentent encore le feu de l'amour dont elles brûlent pour lui. A la vérité, elles entendent ces mystères d'une manière plus parfaite; ils sont tellement gravés dans leur mémoire et présents à leur esprit, qu'une simple vue de cette épouvantable sueur de sang de Notre-Seigneur, au jardin des Olives, suffit pour les occuper non seulement une heure, mais durant plusieurs jours. Car l'âme voit alors, d'un seul regard, combien grand et adorable est ce divin Sauveur, et quelle est notre ingratitude de reconnaître si mal tant de douleurs; aussitôt la volonté, quoique sans tendresse sensible, commence à désirer souffrir quelque chose pour Celui qui a tant souffert pour nous, et elle forme d'autres pieux désirs, dont elle occupe la mémoire et l'entendement. Voilà, à mon avis, la cause pour laquelle ces âmes ne peuvent entretenir leur esprit de la passion. Cette impuissance leur fait croire qu'elles ne peuvent pas même penser aux souffrances du Sauveur; elles se trompent. Ainsi donc, si elles n'y pensent pas, qu'elles s'efforcent de le faire; je le sais, la plus sublime oraison ne les en empêchera point, et elles commettraient, à mon sens, une faute de ne pas répéter ce saint exercice. Si, pendant la méditation d'un mystère de la vie ou de la passion de Notre-Seigneur, le divin Maître les fait entrer en extase, à la bonne heure. Qu'elles cèdent, elles ne sauraient d'ailleurs résister : cette soumission ne leur nuira pas, j'en suis sûre, mais leur servira au contraire de tout point. Il leur nuirait, au contraire, de faire des efforts pour continuer le travail de l'entendement; bien plus, une fois arrivées à un état si élevé, elles ne le pourraient sûrement pas, quand même elles le voudraient. Je puis me tromper, car Dieu conduit les âmes par des voies

diverses ; mais il ne faut point condamner les âmes qui ne peuvent discourir dans l'oraison, ni les juger incapables de jouir des grands biens renfermés dans les mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ; jamais, quelque spirituel qu'on soit, on ne me persuadera le contraire.

Il y a des âmes qui, après des débuts et même des progrès d'oraison, quand elles sont arrivées, par exemple, à l'oraison de quiétude et commencent à en goûter les délices, s'imaginent qu'il est très important d'en jouir toujours ; mais je les prie, ainsi que je l'ai dit ailleurs, de ne pas se mettre cela dans l'esprit. Cette vie est longue, et pour supporter avec perfection tant de peines qui s'y rencontrent, nous avons besoin de considérer comment les supporta Jésus-Christ notre divin modèle, et comment les supportèrent, après lui, les apôtres et les saints. Notre bon Jésus nous est une trop douce compagnie, Marie aussi, sa très sainte Mère, pour que nous nous en éloignions, et l'un et l'autre prennent plaisir à nous voir renoncer de temps en temps à nos consolations pour compatir à leurs peines ; à plus forte raison devons-nous le faire, quand ces consolations ne sont pas si ordinaires dans l'oraison qu'il n'y ait du temps pour tout. Si une personne me disait qu'elle en a toujours, et que par suite elle ne peut pas considérer ces mystères de notre salut, son état me serait suspect ; et vous devez aussi le juger de même. Qu'elle se détrompe donc et travaille énergiquement à dissiper cette fausse ivresse. Si elle ne peut en venir à bout, qu'elle le dise à la prieure ; et la prieure lui confiera quelque office, qui la tire de ce péril, dans lequel elle ne pourrait demeurer longtemps, sans grave danger pour sa tête et son bon sens.

Je crois avoir assez expliqué combien il importe,

pour spirituel que l'on soit, de ne pas éviter tous les objets corporels, et de ne pas voir un péril, même dans la très sainte humanité de Notre-Seigneur. On allègue ces paroles du divin Maître à ses disciples : Il vous est avantageux que je m'en aille; je ne puis souffrir cette objection. Pour sûr, ce n'est pas à sa très sainte Mère, que le Sauveur a dit cela; elle était trop ferme dans sa foi; elle le voyait Dieu et homme tout ensemble, et quoique son amour dépassât celui des disciples, la manière dont elle aimait était si parfaite, que sa divine présence ne pouvait que lui être avantageuse. Mais les apôtres ne devaient pas être alors aussi affermis dans la foi qu'ils le furent depuis, et que nous sommes maintenant obligés de l'être.

Veuillez m'en croire, mes filles, il est dangereux de mettre ainsi la très sainte humanité de Notre-Seigneur au rang des obstacles; par ce moyen, le démon pourrait en venir jusqu'à nous faire perdre la dévotion envers le très saint sacrement. L'erreur où je croyais être ne me conduisit point, il est vrai, jusque-là, seulement je ne prenais plus tant de plaisir à penser à Notre-Seigneur, et je tâchais de m'entretenir dans cette ivresse intérieure, en attendant que je fusse favorisée de ces grâces si agréables. Mais je connus clairement mon erreur; car comme je ne pouvais toujours jouir de ces délices, mon esprit allait errant çà et là, et mon âme ressemblait à un oiseau, qui voltige de tous côtés, sans savoir où s'arrêter.

Ainsi, je perdais beaucoup de temps, je n'avançais point dans la vertu, je ne profitais point de l'oraison. Je n'en pénétrais point la cause, et probablement je ne l'aurais jamais sue, tant je croyais ne pas mal faire, si une personne de très grande piété, avec qui je traitai de mon oraison, ne m'avait éclairée. Je vis depuis,

combien grande était mon erreur ; et je ne saurais penser, sans regret, qu'il y ait eu dans ma vie un temps, où je ne comprenais pas que je ne gagnais rien à une si grande perte. Au reste, quand même il y aurait quelque bien à suivre cette voie, j'y renonce, parce que je ne veux pas d'autre bien que ceux qui nous viennent par l'auteur de tous les biens. Béni soit Dieu à jamais. Amen.

## CHAPITRE VIII

### Des visions intellectuelles.

Afin de vous faire mieux comprendre, mes sœurs, que j'ai dit la vérité et que plus une âme est avancée, plus elle vit dans la compagnie de Jésus-Christ, notre bon Maître, il sera utile de vous montrer comment le Sauveur nous force, quand il veut, à être toujours avec lui. Vous le verrez clairement, à la manière dont il se communique à nous, et aux témoignages qu'il nous donne de son amour dans des apparitions et des visions admirables. Si donc il vous fait quelqu'une de ces grâces, vous n'en serez point étonnées, et s'il me fait celle de me bien expliquer, nous l'en remercierons toutes ensemble. Mais accorderait-il à d'autres qu'à nous ces faveurs extraordinaires, nous ne devrions pas moins le louer de vouloir ainsi se communiquer à ses créatures, lui dont la majesté est si haute, et le pouvoir si grand.

Voici donc ce qui arrive : alors qu'on ne pense nullement à une pareille faveur, que même jamais on n'a eu l'idée de l'avoir méritée, on sent tout à coup près de soi Jésus-Christ Notre-Seigneur, sans le voir ni des yeux du corps ni de ceux de l'âme. Cette sorte de vision s'appelle intellectuelle; je ne sais pas pourquoi.

Je connais une personne[1] à qui Notre-Seigneur accorda cette faveur avec quelques autres dont je parlerai dans la suite. Au début, elle était fort en peine; elle ne voyait rien, et n'y pouvait rien comprendre. Cependant elle était assurée que Notre-Seigneur Jésus-Christ se montrait à elle; impossible d'en douter; les admirables effets de cette faveur la confirmaient encore dans cette pensée; toutefois elle ne laissait pas de craindre, ignorant si cette vision venait de Dieu ou d'ailleurs. Notez ceci : jamais elle n'avait entendu parler de visions intellectuelles, ni pensé qu'il y en eût. Mais alors elle comprit clairement que c'était Notre-Seigneur qui souvent lui parlait de la manière expliquée plus haut; auparavant elle avait beau entendre distinctement les paroles, elle ne savait pas qui lui parlait.

Cette personne, je le sais, s'alarmait encore de la durée de cette faveur; car les visions intellectuelles, au lieu de passer promptement comme les imaginaires, durent plusieurs jours, et quelquefois plus d'un an. Elle s'en alla donc un jour, fort inquiète, trouver son confesseur; et celui-ci lui dit : « Si vous ne voyez rien, comment savez-vous que c'est Notre-Seigneur? Quel visage a-t-il? » Elle répondit qu'elle n'en savait rien, qu'elle ne l'avait pas vu, qu'elle ne pouvait rien ajouter à ce qu'elle avait dit; elle savait seulement qu'elle entendait sa voix, et qu'il n'y avait pas d'illusion possible. Dans la suite, on voulut inspirer des craintes à cette personne sur cette vision; mais ordinairement il n'était pas en son pouvoir de douter de la présence de Notre-Seigneur, surtout quand il lui disait : *Ne crains point, c'est moi.* Ces paroles avaient une force irrésistible; elle ne pouvait pas en

1. La sainte parle ici d'elle-même comme on le voit par le chap. XXVII[e] de sa *Vie*.

douter. Elle se sentait remplie de courage et de joie, en si bonne compagnie. Elle y trouvait un grand secours pour vivre dans la pensée habituelle de Dieu; et comme il lui semblait en être regardée continuellement, elle prenait un soin extrême de ne lui déplaire en rien. Désirait-elle lui parler soit dans l'oraison, soit hors de l'oraison, elle le trouvait si près d'elle qu'il ne pouvait pas ne point l'entendre; pour ses paroles à lui, elle ne les entendait pas quand elle voulait, mais quand elle y pensait le moins, et quand c'était nécessaire. Elle sentait qu'il était à son côté droit, mais par un sens tout autre que celui qui nous révèle la présence et le voisinage d'une personne. Ce sens est si délicat qu'on manque de termes pour l'exprimer; en outre, il est beaucoup plus certain que l'autre; les sens peuvent nous tromper, lorsqu'ils nous avertissent du voisinage d'une personne, mais ce sens ne nous trompe point. Les effets heureux qu'il opère dans l'âme ne sauraient provenir de la mélancolie. Telle est aussi la paix, tel le désir de plaire à Dieu en toutes choses, tel le mépris de tout ce qui est profane, que le démon ne peut manifestement y être pour rien. La personne dont je parle connut clairement, dans la suite, par des communications plus spéciales de Notre-Seigneur, que cette vision n'était pas l'ouvrage de l'ennemi du salut. Il lui venait encore ou des craintes, ou de la confusion, parce qu'elle ne pouvait comprendre d'où lui arrivait un si grand bonheur. Nous étions tellement unies, elle et moi, ou, pour mieux dire, une même chose, qu'il ne se passait rien dans son âme, dont je n'eusse connaissance. Ainsi, j'en puis parler avec certitude, et, croyez-le, tout ce que je vous dirai d'elle est très véritable.

Cette faveur du divin Maître met l'âme dans une grande confusion et une grande humilité; le démon, s'il

en était l'auteur, produirait les effets contraires. Comme l'âme voit clairement que cette grâce lui vient de Dieu, et qu'aucun effort humain ne pourrait la lui procurer, elle ne la considère point comme un bien propre, mais uniquement comme un présent de la main du Seigneur. Cette faveur, quoique inférieure à quelques-unes de celles dont j'ai parlé, a ceci de propre, qu'elle donne une connaissance particulière de Dieu; de plus, cette compagnie habituelle de Notre-Seigneur rend très tendre l'amour qu'on a pour lui; elle excite aussi particulièrement le désir de s'employer sans réserve à son service; enfin elle entraîne, comme la marque naturelle du respect pour ce voisinage divin, une grande pureté de conscience. Nous le savons, Dieu est présent à toutes nos actions; mais telle est l'infirmité de notre nature, que souvent nous perdons de vue cette vérité. Ici cet oubli est impossible, parce que Notre-Seigneur, qui est auprès de l'âme, la tient sans cesse éveillée; et comme elle a presque continuellement un amour actuel pour Celui qu'elle voit ou qu'elle sent près d'elle, elle reçoit beaucoup plus fréquemment les faveurs dont nous avons parlé.

Enfin, le profit et le progrès de l'âme montrent l'excellence et le prix de cette faveur; l'âme en témoigne la plus vive reconnaissance au divin Maître, qui la lui accorde gratuitement, et elle ne l'échangerait point contre tous les biens et tous les plaisirs de la terre. Lorsque Notre-Seigneur la lui retire, elle demeure dans une extrême solitude; mais tous les efforts qu'elle pourrait faire ne lui rendraient pas cette compagnie : c'est une grâce que Dieu accorde quand il veut, mais qui ne s'acquiert pas.

Parfois aussi l'âme jouit de la présence de quelque saint, et en retire un grand fruit. Mais, si l'on ne voit

rien, direz-vous, comment sait-on que c'est Jésus-Christ ou sa glorieuse Mère ou quelqu'un des saints? Je réponds : on ne pourrait dire ni comprendre de quelle manière on le sait; on ne laisse pas toutefois de le savoir très certainement. Que Dieu vienne et qu'il nous parle, cela ne semble pas si étrange; mais qu'un saint se tienne là, sans parole aucune, paraissant uniquement envoyé de Dieu pour assister une âme et lui tenir compagnie, c'est plus merveilleux.

Il est d'autres faveurs spirituelles, impossibles à dire, mais qui servent du moins à montrer quelle est notre infirmité humaine, incapable de comprendre les excellences de Dieu les plus sublimes, et même les autres. Aussi les âmes, en qui Dieu opère ces merveilles, ne sauraient trop les admirer, et bénir Notre-Seigneur. Elles le remercieront d'une faveur qu'il ne fait point à tout le monde, et elles s'efforceront de rendre à Dieu des services d'autant plus signalés, qu'il leur donne pour cela des secours plus admirables.

L'âme favorisée de cette vision, loin de s'en estimer davantage, croit au contraire qu'il n'est personne au monde dont Dieu ne soit mieux servi, parce qu'à ses yeux, nul n'est plus obligé qu'elle à la perfection : aussi chacune de ses fautes lui est-elle au cœur un glaive qui le transperce; et elle est absolument dans le vrai. Celles d'entre vous, mes filles, que Notre-Seigneur conduirait par cette voie, pourront connaître à ces marques que ce n'est ni une tromperie du démon ni un jeu de l'imagination. Comme je l'ai dit, si ce sentiment de la présence de Notre-Seigneur était l'ouvrage de l'imagination, il ne durerait pas si longtemps ; et s'il venait du démon, il ne procurerait pas tant d'avantages et ne laisserait point l'âme dans une si grande paix : un être si mauvais n'a pas coutume de faire tant de bien : il ne le peut pas

d'ailleurs, le voulût-il. Sa manière à lui est d'exciter vite les fumées de l'amour-propre et le sentiment ou la pensée de sa supériorité. En tout cas, cette grande union avec Dieu, cette application à penser continuellement à Dieu lui causeraient un tel dépit que s'il essayait de tromper une âme par ces illusions, il n'y reviendrait pas souvent. Enfin, Dieu est trop fidèle pour permettre au démon de tromper une âme, dont l'unique désir est de plaire à son Époux, et qui serait prête à donner sa vie pour son honneur et pour sa gloire; il se hâterait de lui découvrir les artifices de l'ennemi.

Ma conviction est donc et sera toujours qu'une âme est en sûreté, tant qu'elle a ces sentiments, qui sont un effet des faveurs divines; et si Notre-Seigneur permet quelquefois au démon de la tenter, elle en aura du mérite, et cet esprit malheureux, de la confusion. C'est pourquoi, mes filles, si quelqu'une d'entre vous est conduite par cette voie, qu'elle ne s'effraie point. Il est bon cependant de marcher dans la crainte et de se tenir sur ses gardes, mais les faveurs reçues ne doivent pas non plus vous donner une si grande confiance en vous-mêmes, que vous veniez à vous négliger; car si elles ne produisaient pas en vous les effets déjà mentionnés, ce serait un signe qu'elles ne viendraient pas de Dieu.

Il sera utile, dans les commencements, de consulter, sous le secret de la confession, un homme très docte, — ces hommes-là sont destinés de Dieu à nous donner la lumière, — ou un homme éminent dans la spiritualité. S'il faut opter entre un homme médiocrement spirituel et un savant, préférez ce dernier; mais le plus sûr sera de consulter et un théologien très savant, et un homme très spirituel, si vous pouvez le faire. Si l'on vous dit que vous êtes le jouet de l'imagination, ne vous en troublez pas; car l'imagination ne peut faire ici ni grand bien

ni grand mal à votre âme; seulement recommandez-vous à Notre-Seigneur, et suppliez-le de ne pas vous laisser tromper. Si l'on découvre un artifice du démon, ce sera pour vous un plus grand sujet de peine; mais je ne pense pas qu'un homme vraiment docte puisse y parvenir, lorsqu'il verra en vous les effets indiqués plus haut; et vous dirait-il le résultat de ses recherches, Notre-Seigneur, qui marche à côté de vous, sûrement vous consolera, vous rassurera, et il éclairera même ce savant, pour qu'il vous éclaire à son tour. Si celui que vous consultez est homme d'oraison, mais étranger à ces faveurs, il s'effrayera soudain de votre état, et il ne manquera pas de le condamner. Aussi le meilleur, à mon avis, est de vous adresser à quelque homme très docte, et tout ensemble, s'il se peut, très versé dans les choses spirituelles. Et bien que la vertu de la personne ainsi favorisée n'inspire aucune crainte, la prieure sera néanmoins obligée, tant pour la sûreté de cette sœur que pour la sienne propre, de lui permettre cette communication. Mais après avoir pris l'avis d'hommes capables, on doit se tenir en repos, et ne plus consulter qui que ce soit. Car quelquefois, sans aucun sujet de crainte, le démon inspire des appréhensions si vives, que l'on voudrait, pour se soulager, les communiquer encore. Et si le confesseur est timide et a peu d'expérience, lui-même y portera cette personne. Qu'en résultera-t-il? Des choses qui doivent être tenues secrètes seront vite connues du public, et cette pauvre âme sera persécutée et tourmentée de bien des manières; dans les temps où nous vivons, cela pourrait nuire beaucoup à tout l'Ordre.

Voilà pourquoi il faut en ceci beaucoup de prudence; je fais surtout cette recommandation aux prieures. De plus, elles ne doivent point estimer supérieure aux autres une sœur, par cela même qu'elle est favorisée de

ces grâces; Notre-Seigneur conduit chaque âme selon ses besoins particuliers. Ces grâces, j'en conviens, peuvent porter les personnes à une très grande perfection, si elles y correspondent par leurs œuvres; mais comme quelquefois Dieu conduit les plus faibles par ce chemin, c'est principalement la vertu qu'il faut considérer, et tenir pour les plus saintes celles qui sont les plus mortifiées, les plus humbles, et qui servent Dieu avec une plus grande pureté de conscience. Cela ne suffit pas néanmoins pour porter un jugement assuré sur les âmes; nous ne les connaîtrons qu'au jour où le véritable Juge donnera à chacun selon ses mérites; et nous verrons alors, avec étonnement, combien ses jugements sont différents des nôtres ici-bas. Qu'il soit loué dans les siècles des siècles! Amen.

## CHAPITRE IX

### Des visions imaginaires.

Venons maintenant aux visions imaginaires. On dit qu'elles sont plus exposées que les visions intellectuelles aux artifices du démon, et je le crois aussi. Toutefois, lorsqu'elles viennent de Notre-Seigneur, elles me semblent d'une certaine manière plus profitables, parce qu'elles sont plus en harmonie avec notre nature. J'excepte cependant celles que le divin Maître accorde dans la dernière demeure ; celles-là ne ressemblent à aucune autre.

J'ai dit au chapitre précédent que Notre-Seigneur se tient près de nous : voyons-en la manière. Supposez, mes filles, que nous avons dans une boîte d'or une pierre précieuse, d'une valeur et d'une vertu admirables. Nous savons avec certitude qu'elle est là, quoique nous ne l'ayons jamais vue. Tout invisible qu'elle est, nous ne laissons pas de sentir son pouvoir, lorsque nous la portons sur nous; et nous connaissons par expérience quelle estime nous devons en faire, parce qu'elle nous a délivrées de certains maux qu'elle a la propriété de guérir. Or, nous n'oserions ni la regarder, ni même ouvrir la boîte, et quand nous voudrions l'ouvrir, nous ne le pourrions pas : le Maître en a seul le secret. Il nous a prêté ce joyau pour notre utilité, mais il en a gardé la clef. Comme il en dispose à son gré, il ouvrira quand

il lui plaira de nous montrer le trésor caché, ou même il nous le reprendra, quand il le jugera à propos, et c'est ce qu'il fait. Eh bien, il lui plaît quelquefois d'ouvrir soudain la boîte, au lieu de la prêter seulement. C'est une nouvelle faveur ; car la forme et l'incomparable éclat de la pierre se gravent ainsi dans la mémoire ; et le souvenir renouvellera désormais le bonheur de l'âme. Ceci, mes filles, est une image de ce qui se passe dans les visions dont je parle. Lorsque Notre-Seigneur veut donner à une âme un gage tout particulier de son amour, il lui fait voir clairement sa très sainte humanité ; il se montre à elle dans l'état qu'il veut, ou tel qu'il était quand il conversait dans ce monde, ou tel qu'il apparaissait après sa résurrection. Cette vision passe comme un éclair ; néanmoins la glorieuse image de l'Homme-Dieu demeure vivement empreinte dans l'imagination ; impossible, me semble-t-il, qu'elle s'en efface avant le jour où l'âme en jouira éternellement dans la gloire. Le nom d'image, employé ici, ne signifie pas un tableau quelconque mis sous nos yeux ; c'est une image véritablement vivante, et qui quelquefois parle à l'âme et lui révèle de grands secrets.

Je dois ajouter, mes filles, que pendant la durée toujours très courte de cette grâce, il n'est pas plus possible à l'âme de regarder Notre-Seigneur que de regarder le soleil. Ce n'est pas néanmoins que l'éclat de sa personne adorable fatigue les yeux de l'âme, comme le soleil fatigue les yeux du corps. Je dis les yeux de l'âme, parce que c'est ici la vue intérieure qui voit tout. Arrive-t-on quelquefois à voir même des yeux du corps ? je l'ignore ; la personne dont j'ai parlé, et dont l'intérieur m'est si connu[1], n'a jamais eu de visions de cette

1. La sainte parle ici d'elle-même, comme on le voit par le chapitre IX^me^ de sa *Vie*.

sorte; et je n'en dis rien, parce qu'il est difficile d'être précis et clair sur les points dont on n'a pas l'expérience. La splendeur du Fils de Dieu est comme une lumière infuse, et semblable à celle du soleil, s'il était couvert d'un voile aussi transparent que le diamant. Son vêtement est comme d'une toile très fine de Hollande. Lorsque cet adorable Maître accorde cette faveur à une âme, elle tombe presque toujours en extase, parce que sa faiblesse ne supporte pas une vision si effrayante. Je dis effrayante; l'âme, sans doute, se trouve en face de la Beauté souveraine, et goûte, en la contemplant, une ineffable douceur; ni l'imagination en mille années, ni l'entendement, avec tous ses efforts, ne sauraient nous donner une idée de cette beauté délicieuse; et toutefois l'âme est saisie d'une sainte terreur en présence de la majesté de son Dieu. Elle n'a pas besoin de demander quel est Celui qu'elle contemple, il se fait trop bien connaître à elle, comme le Maître absolu du ciel et de la terre; au lieu que les monarques d'ici-bas, pour être reconnus pour tels, ont besoin d'être annoncés, ou de paraître avec leur suite.

O Seigneur, que les chrétiens vous connaissent peu! Si votre vue effraie tant votre épouse, quand vous venez à elle avec tant d'amitié, que sera-ce, au dernier jour, quand vous viendrez juger le monde, et que d'une voix si sévère vous prononcerez ces paroles : *Allez, maudits de mon Père!* O mes filles, la crainte de ce grand jour doit nous demeurer présente; ces apparitions de Notre-Seigneur dont je parle ne produiraient-elles en nous d'autre fruit, ce ne serait pas un petit bien. Un saint Jérôme, tout saint qu'il était, n'éloignait jamais de son souvenir cette image du jugement dernier. Pensons-y à son exemple, et nous trouverons légères toutes les souffrances et toutes les austérités de notre genre de vie:

et quand elles dureraient de longues années, ce n'est qu'un moment, comparé à l'éternité. Pour moi, je vous le dis avec vérité, malgré l'excès de mes misères, jamais la crainte que j'ai éprouvée en me représentant les tourments de l'enfer, n'a approché de celle dont j'étais saisie à la seule pensée qu'un jour ces yeux si beaux, si doux, si cléments de Notre-Seigneur, laisseraient tomber sur les réprouvés des regards de courroux; mon cœur se brisait, et il en a été ainsi toute ma vie. Jugez maintenant de l'effroi de la personne à qui Notre-Seigneur daignait accorder la faveur des apparitions dont je parle; l'impression causée par cette vue lui ôtait tout sentiment. C'est sans doute à cause de cela que le divin Maître suspend toutes les puissances de l'âme, aidant ainsi sa faiblesse, afin que, ravie hors d'elle-même, elle puisse s'unir à son Dieu dans cette communication si élevée.

Si l'âme parvenait à rester de longs moments en contemplation devant Notre-Seigneur, ce ne serait pas, à mon avis, une vision, mais une imagination, forgée de toutes pièces par l'esprit, et qui n'est en comparaison de la vision vraie qu'une figure morte.

Il est des personnes, et j'en connais plusieurs, dont l'imagination est si impressionnable et l'esprit si actif, qu'il leur suffit d'une pensée un peu vive pour croire qu'elles voient l'objet. Si elles avaient eu de véritables visions, elles reconnaîtraient, sans ombre de doute, que les leurs ne sont que des chimères. Comme elles sont un pur travail de leur imagination, non seulement elles ne produisent aucun bon effet, mais elles laissent ces personnes beaucoup plus froides que ne ferait la vue d'une pieuse image; en outre, elles s'effacent de l'esprit beaucoup plus vite qu'un songe, ce qui achève de prouver le mépris qu'on doit en faire.

Dans les vraies apparitions de Notre-Seigneur dont je parle, c'est tout différent. L'âme ne s'attend pas à une vision, elle n'y pense absolument pas, et tout à coup cet adorable Maître se présente à elle, pénétrant d'abord l'esprit et les sens eux-mêmes d'une grande crainte, puis les reposant dans une heureuse paix. Quand saint Paul fut renversé sur la route, il y eut dans l'air une violente tempête; de même il se fait d'abord un grand mouvement dans l'intérieur de l'âme, et un moment après, comme je l'ai dit, tout rentre dans le calme. L'âme est alors instruite de certaines vérités supérieures, de manière à n'avoir plus besoin de maître; car Celui qui est la véritable sagesse lui a ôté, sans aucun effort de sa part, sa lenteur d'esprit. Elle garde pendant quelque temps une telle certitude que cette vision vient de Dieu que, malgré toutes les affirmations contraires, on ne saurait lui faire appréhender quelque illusion. Si le confesseur lui dit ensuite que Dieu a peut-être permis, en punition de ses péchés, cette tromperie du démon, elle pourra bien d'abord en être un peu ébranlée; mais de même que, dans les tentations de la foi, l'âme s'affermit d'autant plus qu'elle a été plus combattue, de même ici elle s'affermit dans la certitude que l'esprit ennemi ne saurait lui procurer les avantages procurés par ces heureuses visions. Son pouvoir sur l'intérieur de l'âme ne s'étend pas jusque-là, il lui représente seulement quelques images, qui n'ont ni la majesté, ni les effets des visions venant de Dieu. Cependant, comme les confesseurs ne peuvent voir le fond de l'âme, et que peut-être la personne, favorisée de ces apparitions, ne saura pas leur en rendre compte, ils ont sujet de craindre, et ils doivent procéder avec grande retenue jusqu'à ce que le temps fasse juger de ces visions par les effets produits. Ils observeront donc

à loisir si ces visions rendent l'âme humble et forte. Au cas où le démon serait en cause, il se trahira bientôt et on le surprendra en flagrant délit de mensonge.

Un confesseur, qui a une connaissance expérimentale de ces faveurs, verra bien vite si ce qu'on lui rapporte vient de Dieu, ou de l'ennemi du salut, ou de l'imagination, principalement s'il a le don du discernement des esprits; avec la science seule, fût-il sans expérience, il ne laissera pas d'en bien juger. Mais il importe extrêmement, mes sœurs, que vous parliez au confesseur avec grande simplicité et sincérité; il ne s'agit pas des péchés à dire, cela va de soi, mais du compte que vous lui rendez de votre oraison. Sans cela, je ne voudrais pas assurer que vous êtes en bon chemin, ni que c'est Dieu qui vous instruit; car il aime beaucoup, dans nos relations avec ses représentants, la sincérité que nous lui devons à lui-même; il nous faut désirer qu'ils connaissent non seulement nos actions, mais jusqu'à nos moindres pensées. Agissez de la sorte, et puis, ne vous inquiétez ni ne vous troublez de rien; quand bien même ces visions ne viendraient pas de Dieu, si vous avez de l'humilité et une bonne conscience, elles ne vous nuiront pas. Notre-Seigneur saura tirer le bien du mal, et il fera servir à votre profit les moyens employés par le démon pour vous perdre. A la pensée que ces visions sont des faveurs du divin Maître, vous vous efforcerez de le mieux contenter, et d'avoir toujours devant les yeux la figure qui vous le représente. Un homme très instruit disait que si le démon, qui est un grand peintre, lui représentait une image de Notre-Seigneur bien au vif, il n'en serait pas fâché, parce qu'il la considérerait pour croître en dévotion, et battre l'ennemi avec ses propres armes. Quelles que soient les mœurs du peintre, il n'en faut

pas moins, disait-il, vénérer le tableau qu'il a fait, si ce tableau représente Celui qui est pour nous la source de tous les biens. Voilà pourquoi il improuvait le conseil, donné par quelques-uns, d'accueillir certaines visions avec des signes de mépris, parce que, disait-il, nous devons révérer l'image de notre Roi partout où elle se présente à nos regards. Je trouve qu'en cela il avait raison; car si un ami ne peut voir, sans déplaisir, outrager le portrait de son ami, à combien plus forte raison devons-nous toujours vénérer le crucifix ou toute autre image de notre Souverain. Je me plais à répéter ici ce que j'ai dit ailleurs sur ce point; car je connais une personne qui a souffert beaucoup pour avoir voulu suivre la direction dont je parlais plus haut. Je ne sais qui a inventé pareil remède, tout au plus bon à tourmenter une âme, qui ne peut faire moins que d'obéir, et qui se croit perdue, si elle ne suit pas le conseil de son confesseur. Je suis d'avis au contraire qu'on doit représenter au confesseur ces raisons avec humilité, et ne point lui obéir en cette circonstance. Je me souviens du grand service qui me fut rendu, quand on finit par me parler dans ce sens.

De ces apparitions de Notre-Seigneur, l'âme tire ce précieux avantage : lorsqu'elle pense à la vie et à la passion du Sauveur, le souvenir de son visage si doux et si beau lui donne une très grande consolation; de même qu'ici-bas, quand on a vu une personne à qui l'on est très obligé, on éprouve plus de bonheur à penser à elle que si on ne l'avait jamais connue. Je vous le répète, ce délicieux souvenir est, pour une âme, la source d'une grande consolation et d'un grand profit. Il en vient aussi d'autres avantages; mais comme j'ai déjà tant parlé des excellents effets produits, et que j'en parlerai encore dans la suite, je me contenterai, pour ne fatiguer

ni vous ni moi, de vous donner ici un avis très important. Lorsque vous savez ou que vous entendez dire que Dieu accorde ces faveurs à quelques âmes, ne lui demandez jamais et ne souhaitez jamais qu'il vous conduise par la même voie. Cette voie peut vous sembler bonne, digne d'estime et de respect, mais il ne convient ni de la demander ni de la désirer, pour plusieurs raisons. Premièrement, c'est un défaut d'humilité que de souhaiter une faveur imméritée; former un tel désir, c'est montrer, selon moi, peu de progrès dans cette vertu. Un laboureur est loin de désirer la royauté, tant son indignité lui fait voir là une chimère; de même une âme, véritablement humble, ne prétendra jamais à de semblables faveurs. Notre-Seigneur ne les accorde d'ailleurs, qu'après avoir donné à l'âme une connaissance intime de soi-même. Or, comment une personne portera-t-elle si haut ses désirs, avec la conscience qu'elle a mérité l'enfer et qu'elle y serait sans la miséricorde divine. Secondement, lorsqu'on ose former de tels souhaits, on est déjà trompé ou en grand danger de l'être, la moindre petite porte ouverte suffisant au démon pour nous tendre mille pièges. Troisièmement, la violence du désir entraîne l'imagination, et ainsi l'on se figure voir et entendre ce qu'on ne voit pas et ce qu'on n'entend pas, tout comme l'on songe la nuit à ce que l'on a vivement désiré le jour. Quatrièmement, il y a une étrange témérité à vouloir soi-même choisir son chemin, sans savoir s'il est le plus sûr, au lieu de s'abandonner à la conduite de Notre-Seigneur, qui nous connaît, afin qu'il nous mène par la voie qui nous convient, et qu'ainsi sa sainte volonté se fasse en toutes choses. La cinquième raison est la condition des croix qui accompagnent ces grâces : ces croix sont très lourdes, et de diverses espèces; sait-on si l'on aurait la force de les porter? Enfin

sixièmement, on ignore si l'on ne trouvera pas une perte, là où l'on croit rencontrer un profit, ainsi qu'il arriva au roi Saül, quand il fut nommé roi. A ces raisons je pourrais en ajouter d'autres. Croyez donc bien, mes sœurs, que le plus sûr est de ne vouloir que ce que Dieu veut; il nous connaît mieux que nous-mêmes, et il nous aime. Remettons-nous entre ses mains, afin que sa volonté soit faite en nous. Nous ne pourrons jamais nous tromper, si notre volonté demeure toujours bien déterminée à ne vouloir que ce qu'il veut. Remarquez-le d'ailleurs, pour être fréquemment favorisée de ces apparitions, une âme n'en mérite pas plus de gloire, mais elle en contracte une plus étroite obligation de servir Dieu, parce qu'elle a plus reçu de lui.

Quant à mériter plus ou moins, Notre-Seigneur ne le fait point dépendre de ces sortes de grâces, puisque plusieurs personnes saintes n'en ont jamais reçu aucune, et d'autres, qui ne sont pas saintes, en ont reçu. D'ailleurs, croyez-le, ces faveurs ne sont pas continuelles; souvent une seule vaut bien des croix à une âme; de telle sorte que cette âme ne sait si elle se prépare à de nouvelles grâces, ou si elle correspond aux anciennes. Ces apparitions du divin Maître doivent, sans doute, singulièrement aider une âme à avancer dans les vertus, mais celui qui les acquiert par son travail méritera davantage. Notre-Seigneur favorisait de ces apparitions deux personnes de ma connaissance, dont l'une était un homme. Elles avaient un ardent désir de servir le divin Maître à leurs dépens et sans ces grandes délices, elles avaient une telle soif de souffrir pour son amour, qu'elles se plaignaient à lui de ce qu'il les leur accordait; et si elles avaient pu, elles les auraient refusées. Je parle ici des délices qu'elles goûtaient dans la contemplation, et non des visions elles-mêmes; car elles voyaient trop bien les

précieux avantages qu'elles en retiraient et l'estime qu'elles en devaient faire.

A la vérité, de tels désirs sont également surnaturels ; ils sont le partage d'âmes embrasées d'un grand amour, et jalouses de montrer à Notre-Seigneur un dévouement désintéressé. Ces nobles âmes, comme j'ai déjà dit, ne s'arrêtent point à la pensée de la gloire pour s'exciter à servir Dieu, elles songent uniquement à contenter cet amour qui les enflamme, et dont la nature est d'agir sans cesse de mille manières. Si elles le pouvaient, elles souhaiteraient inventer des moyens de se consumer dans le feu dont elles brûlent ; et s'il était nécessaire pour la plus grande gloire de Dieu qu'elles restassent éternellement anéanties, elles s'y dévoueraient de très grand cœur. Louange, et louange sans fin à ce Dieu qui, en s'abaissant jusqu'à ces communications intimes avec de si misérables créatures, se plaît à nous révéler les trésors de son amour !

## CHAPITRE X

**Vision intellectuelle où l'âme voit la grandeur du péché, qui non seulement est commis en présence de Dieu, mais en Dieu même.**

Notre-Seigneur se communique à l'âme de bien des manières par ces apparitions : il se montre à elle tantôt pour la consoler dans ses peines, tantôt pour la préparer à quelque grande croix; ou bien, quand il veut prendre ses délices auprès d'elle, et qu'elle les prenne auprès de lui. Je ne m'arrêterai point à particulariser quelqu'une de ces choses. Mon dessein est seulement d'indiquer de mon mieux en quoi diffèrent ces visions, et de vous faire connaître la nature et les effets de chacune. Grâce à ces notions, vous ne prendrez pas pour des visions des chimères que l'imagination pourrait vous représenter; et, si jamais vous êtes trompées, sachant à l'avance que l'illusion est possible, vous n'en serez ni troublées ni affligées. Car le démon a grand intérêt et prend un singulier plaisir à jeter une âme dans la tristesse et l'inquiétude, pour l'empêcher de s'occuper tout entière à aimer et à louer Dieu.

Notre-Seigneur se communique à l'âme par d'autres voies beaucoup plus élevées que celles dont je viens de parler, et, à mon avis, moins dangereuses, parce que le démon ne saurait les contrefaire. Mais ces visions

sont si cachées qu'il est beaucoup plus difficile d'en donner une idée que des précédentes.

L'âme est en oraison, elle jouit d'une entière liberté de ses sens, tout à coup Notre-Seigneur la fait entrer dans une extase, où il lui découvre de grands secrets qu'elle croit voir en Dieu même. Quoique j'emploie ce terme de voir, l'âme cependant ne voit rien, parce que ce n'est pas ici une vision imaginaire, représentant la très sainte humanité de Jésus-Christ. C'est une vision intellectuelle, qui fait connaître à l'âme de quelle manière toutes les choses se voient en Dieu, et comment elles sont toutes en lui. Cette vision est très utile : malgré sa courte durée, qui n'est que d'un moment, elle demeure profondément gravée dans l'esprit, et l'âme en reste très confuse, tant elle voit clairement la malice du péché, tant elle comprend que nous offensons Dieu en lui-même, puisque nous sommes en lui.

Je veux me servir d'une comparaison pour rendre cette vérité plus sensible. On entend souvent parler de la malice du péché, mais, hélas! ou l'on n'y réfléchit point, ou l'on ne veut pas comprendre; car si l'on voyait clairement l'acte du péché tel qu'il est, il ne serait pas, ce semble, possible de se porter à cet excès d'audace. Supposons que Dieu soit un immense et superbe palais. Le pécheur pourra-t-il sortir de ce palais, pour aller faire au loin le mal qu'il veut faire? Non. C'est donc en Dieu même que se commettent les abominations, les turpitudes et les iniquités de tous les pécheurs de la terre. Quelle chose effroyable et digne de nos méditations! Quelle lumière il y a là pour des ignorants comme nous! Oh! si nous comprenions bien cette vérité, nous n'oserions pas commettre la folie d'offenser Dieu.

Considérons, mes sœurs, quelle est cette miséricorde et cette patience de Dieu, de ne pas nous précipiter dans

l'abîme, à l'instant même où nous l'offensons. Rendons-lui en de très vives actions de grâces, et ayons honte désormais d'être sensibles à ce que l'on fait ou ce que l'on dit contre nous. Le contraste n'est-il pas honteux que Dieu se laisse offenser, au dedans de lui, par ses créatures, et que nous ne puissions endurer quelques paroles dites contre nous en notre absence, et peut-être sans mauvaise intention? O misère humaine! et quand donc, mes filles, imiterons-nous en quelque chose ce grand Dieu? Ne croyons pas, je vous prie, avoir beaucoup de mérite à souffrir des injures, mais disposons-nous à les endurer avec joie, et aimons ceux de qui nous les recevons, puisque Notre-Seigneur ne laisse pas de nous aimer, malgré nos fautes nombreuses, puisqu'il veut, avec tant de raison, que nous pardonnions tous, quelques offenses qu'on nous ait faites. Je vous le répète, mes filles, cette vision quoique rapide, est une faveur insigne que l'âme reçoit de Notre-Seigneur, si peu qu'elle veuille, pour l'utiliser, la tenir habituellement présente à son esprit.

Parfois, en un instant et d'une manière ineffable, Dieu montre, en lui-même, à l'âme une vérité qui, par son éclat, obscurcit en quelque sorte toutes celles qui sont dans les créatures; et l'âme, en même temps, comprend clairement que Dieu seul est la vérité, et qu'il ne peut mentir. Ces paroles du psaume : *Tout homme est menteur*, lui sont alors évidentes; elle en a une intelligence plus parfaite que si elle les eût entendu répéter mille fois, et, à ses yeux, Dieu seul est la vérité infaillible. Je me rappelle à ce sujet la grave question posée par Pilate à Notre-Seigneur, lorsqu'il lui dit : *Qu'est-ce que la vérité?* Ah! comme nous savons peu de chose sur cette suprême vérité! Je désirerais l'expliquer plus clairement, mais ce n'est pas en mon pouvoir.

Concluons, mes sœurs ; pour nous conformer en quelque chose à notre Dieu et à notre Époux, nous devons sans cesse nous efforcer de marcher selon la vérité ; je ne dis pas seulement qu'il faut éviter le mensonge, car, par la grâce de Dieu, je vous vois toutes attentives à être véridiques en les moindres détails ; mais, devant Dieu et devant les hommes, soyons vraies dans toutes nos œuvres. Loin de nous le désir qu'on nous croie meilleures que nous ne sommes ; mais, en tout, donnons à Dieu ce qui lui appartient, et rendons-nous justice à nous-mêmes, par respect et par amour pour la vérité. Et ainsi nous viendrons à faire peu de cas de ce monde où tout est mensonge et fausseté, et qui par là même n'est point durable.

Je me demandais un jour pour quelle raison Notre-Seigneur aime tant la vertu d'humilité ; il me vint tout à coup dans l'esprit, sans y faire plus de réflexion, cette réponse : parce que Dieu est la suprême vérité. Or, c'est une grande vérité que nous n'avons de nous-mêmes rien de bon, mais la misère et le néant. Quiconque n'entend pas cela, marche dans le mensonge ; et plus on le comprend, plus on se rend agréable à la souveraine vérité, parce qu'on marche dans la vérité. Daigne le Seigneur, mes filles, nous faire la grâce de ne jamais perdre cette connaissance de nous-mêmes !

Notre-Seigneur favorise l'âme des communications dont je viens de parler, lorsqu'il la voit résolue d'accomplir en toutes choses sa volonté, et la considère comme sa véritable épouse ; alors il veut lui donner quelque connaissance de ses divines grandeurs, et de ce qu'elle doit faire pour se rendre agréable à ses yeux. Je n'en dis pas davantage à ce sujet, et si j'ai parlé de ces deux insignes faveurs en particulier, c'est que j'ai cru très utile de les faire connaître. Il n'y a rien à appréhender

dans de telles visions, mais seulement à en remercier Dieu, de qui elles procèdent; et comme ni le démon ni notre imagination n'y peuvent avoir de part, elles laissent l'âme dans une grande joie et un grand repos.

## CHAPITRE XI

D'une peine qui purifie avant l'entrée dans la septième demeure.

Après tant de faveurs accordées à l'âme par l'Époux, notre petite colombe (car ne pensez pas que je l'oublie) n'est-elle pas enfin satisfaite, et le petit papillon ne va-t-il pas enfin s'arrêter là où il doit mourir? Non certes; son état au contraire est pire qu'auparavant. Voilà des années peut-être qu'elle jouit de ces faveurs divines; mais elle gémit toujours et chaque faveur nouvelle augmente sa douleur. Comme, en effet, elle a une connaissance de plus en plus claire des grandeurs de son Dieu et qu'elle se voit si loin encore de lui et si empêchée d'en jouir, elle brûle d'un désir beaucoup plus ardent de lui être unie. Découvrant à une lumière de plus en plus vive combien ce grand Dieu, cet adorable Maître mérite d'être aimé, elle s'enflamme de plus en plus d'amour pour lui; et quand ce désir d'union à Dieu dure depuis quelques années, il s'accroît à un degré tel, qu'il cause à l'âme une peine très grande et dont je veux parler. Je dis quelques années, parce qu'il en a été ainsi pour la personne mentionnée dans cet écrit; car je sais bien que pour Dieu il n'y a point de limites; il peut en un moment élever une âme aux grâces les plus sublimes. Notre-Seigneur est tout-puissant; il

peut tout ce qu'il veut, et la pente de son cœur, c'est de faire beaucoup pour nous.

Sans doute, ces grands désirs de voir Dieu, ces larmes, ces soupirs, ces impétueux transports, qui procèdent de l'amour, causent à l'âme une vive souffrance: mais tout cela est simplement un feu qui fume encore et dont l'ardeur est supportable, sans comparaison avec cet autre feu dont j'ai à parler. Ici, l'âme se trouve embrasée d'un tel amour, que très souvent, à la moindre parole, qui lui rappelle que la mort tarde à venir, soudain, sans savoir ni d'où ni comment, il lui vient un coup, et comme une flèche de feu. Je ne dis pas que ce soit une flèche; mais, quoi que ce puisse être, il est évident que notre nature n'y est pour rien. Ce n'est pas non plus un coup, bien que j'emploie le mot; car la blessure qu'on reçoit est pénétrante. Et cette blessure, à mon avis, n'est point faite à l'endroit où nous ressentons les douleurs ordinaires, mais au plus profond et au plus intime de l'âme, à l'endroit où ce rayon de feu, en un instant, réduit en poudre tout ce qu'il rencontre de notre terrestre nature. Tant que dure cette souffrance, il est impossible à l'âme de penser à rien de ce qui tient à son être; dès le premier instant, ses puissances sont suspendues à l'égard de toutes les choses de ce monde, et elles ne conservent d'activité que pour augmenter son martyre.

Je ne voudrais pas être accusée ici d'exagération. Je suis très assurée au contraire de rester au-dessous de la vérité, faute de termes pour m'exprimer. C'est, je le répète, un ravissement des sens et des puissances à l'égard de tout ce qui ne contribue point à faire sentir cette peine. Car l'entendement perçoit très clairement pourquoi l'âme s'afflige loin de son Dieu; et Notre-Seigneur augmente encore sa douleur en lui ma-

nifestant, dans une vive lumière, ses amabilités souveraines. La peine croît ainsi jusqu'à un tel degré d'intensité, que, malgré soi, l'on jette de grands cris. C'est ce qui arrivait à la personne dont j'ai parlé, lorsqu'elle était dans cet état; malgré sa patience, malgré son habitude des grandes souffrances, elle ne pouvait se défendre de ces cris, parce que, comme je l'ai dit, cette douleur ne se fait point sentir dans le corps, mais dans l'intérieur de l'âme. Cette personne apprit alors combien les douleurs de l'âme l'emportent en intensité sur celles du corps; elle connut que les peines du purgatoire étaient de la nature de ce martyre, et que la séparation du corps n'empêchait pas les âmes d'y endurer des souffrances de beaucoup supérieures à toutes celles du corps en cette vie.

J'ai vu une personne réduite à cette extrémité, et je croyais qu'elle allait mourir. Il n'y aurait eu rien d'étonnant, car la vie est réellement alors en grand danger. Ainsi, quoique cette extase dure peu, les os du corps en demeurent disloqués. Le pouls est aussi faible que si l'on était sur le point de rendre l'âme, mais tandis que la chaleur naturelle manque et s'éteint, l'âme, au contraire, se sent tellement embrasée par le feu de son amour, qu'avec quelques degrés de plus, elle irait, selon ses désirs, se jeter dans les bras de Dieu. Tant que dure ce martyre, elle ne sent aucune douleur dans le corps, malgré la dislocation des os; plus tard cependant durant deux ou trois jours, le corps est en proie à de telles douleurs qu'on n'a pas même la force d'écrire, enfin il reste toujours plus faible qu'auparavant. Cela doit venir de la vivacité des souffrances intérieures de l'âme, vivacité telle, que dût-on mettre le corps en pièces, elle ne le sentirait pas. Il nous arrive à nous-mêmes quelque chose de semblable :

avons-nous quelque part une douleur aiguë, nous sentons peu les autres malgré leur grand nombre ; je l'ai souvent éprouvé.

Il y a de l'imperfection, me direz-vous peut-être, dans ce grand désir de voir Dieu, et cette âme si soumise devrait se conformer à sa volonté qui la retient encore dans cet exil. Auparavant, vous répondrai-je, elle pouvait le faire, et cette considération l'aidait à supporter la vie. Mais aujourd'hui, impossible; elle n'est plus maîtresse de sa raison et elle ne peut penser qu'aux motifs de son affliction. Loin de son souverain Bien, comment pourrait-elle désirer de vivre? Elle sent une solitude extraordinaire; ni les créatures d'ici-bas, ni même les habitants du ciel ne lui sont une compagnie, si Celui qu'elle aime n'est pas au milieu d'eux. Pas le moindre allègement en ce monde, tout au contraire la tourmente. Elle est comme une personne suspendue en l'air, qui ne peut poser le pied sur la terre, ni s'élever vers le ciel. Elle brûle d'une soif qui la consume, et elle ne peut boire à la source désirée. Rien dans ce monde ne saurait calmer les ardeurs de cette soif; d'ailleurs l'âme ne veut l'étancher qu'avec l'eau dont Notre-Seigneur entretint la Samaritaine, et cette eau lui est refusée.

O mon adorable Maître, à quelle extrémité vous réduisez ceux qui vous aiment! Que c'est peu néanmoins en comparaison de ce que vous leur donnez ensuite! N'est-il pas juste que les grandes faveurs coûtent beaucoup? et l'âme pourrait-elle jamais acheter trop cher une grâce, où elle se purifie pour entrer dans la septième demeure, comme on se purifie dans le purgatoire pour entrer au ciel? Qu'est-ce que sa souffrance auprès d'une telle faveur, sinon une goutte d'eau comparée à l'Océan? C'est trop dire encore. Si à ce tourment et à cette afflic-

tion qui dépassent, selon moi, tout ce qu'on peut imaginer, venaient se joindre, comme dans la personne dont j'ai parlé, d'autres douleurs spirituelles et corporelles, l'âme compterait tout cela pour rien auprès de la sublime faveur que Dieu lui accorde. Elle le comprend, cette peine est d'un prix inestimable, et n'aurait jamais pu être méritée; ce martyre est tel que rien en ce monde ne saurait l'adoucir, et néanmoins elle le souffre avec bonheur, et serait prête à l'endurer toute sa vie, si Dieu le voulait ainsi: excellente disposition à mourir non une fois, mais à être toujours mourante; car ce martyre est une véritable agonie.

Quels doivent être donc les tourments des réprouvés dans l'enfer! Ils ne sont adoucis ni par cette conformité à la volonté de Dieu, ni par ce contentement et cette joie de l'âme, à la vue des récompenses dont ses peines seront suivies; ils vont au contraire toujours en augmentant, j'entends quant aux peines accidentelles. Si les souffrances de l'âme l'emportent de beaucoup sur celles du corps, et si les tourments de ces malheureux sont incomparablement plus terribles que ce martyre de l'âme dont j'ai parlé, quel désespoir à ces pauvres âmes de savoir leur supplice sans limite et sans fin! Ah! que pouvons-nous donc, dans une vie si courte, faire ou souffrir qui mérite attention, quand cela nous sauve pour l'éternité? Je le répète, mes sœurs, il est impossible d'exprimer combien les souffrances de l'âme sont terribles et différentes de celles du corps. Il faut l'avoir éprouvé pour le comprendre; il faut que Dieu lui-même nous le montre, afin de nous faire connaître combien nous lui sommes redevables de nous avoir appelées à un état où nous espérons de sa miséricorde qu'il nous délivrera d'un tel malheur, et nous pardonnera nos péchés.

Revenons à notre sujet. Nous avons laissé cette personne dans une peine d'âme extrême. La peine, à ce degré-là, dure peu, trois ou quatre heures au plus; et si elle durait plus longtemps, je ne pense pas que notre faible nature pût la supporter sans un miracle. Une fois même, après un quart d'heure, cette personne perdit entièrement le sentiment, et demeura toute brisée; à la vérité, cette peine fondit sur elle avec une extrême rigueur. C'était le mardi de Pâques, au milieu d'une conversation et après avoir passé les jours précédents dans une telle sécheresse qu'elle avait à peine l'idée qu'on fût en temps pascal. Il suffit, pour la faire tomber en extase, d'un mot, d'un seul mot qu'elle entendit sur la longueur de cette vie. Il n'est pas plus possible de résister à l'impétuosité de ce ravissement, que de ne point brûler dans un grand feu. En outre, cela ne peut être caché à ceux qui se trouvent présents. Ils ne sont pas témoins, il est vrai, des peines intérieures de cette personne, mais ils ne peuvent s'empêcher de voir que sa vie est en grand péril. Quant à elle, si elle trouve en eux une sorte de compagnie, ils ne lui apparaissent pourtant, ainsi que le reste des créatures, que comme des ombres.

Si jamais vous êtes dans cet état, mes filles, il vous sera bon de savoir que notre faible nature peut s'y mêler; quelquefois, par exemple, tandis que l'âme se meurt du désir de mourir, au moment où il lui semble qu'elle est sur le point de se séparer du corps, elle éprouve néanmoins une véritable crainte, et elle voudrait voir son martyre diminuer, afin de ne pas mourir encore. Il est évident que cette crainte vient de la faiblesse de la nature, car, d'un autre côté, cette âme conserve toujours ce désir de mourir, et sa peine persévère, sans que rien puisse la lui enlever, jusqu'à ce que Notre-Seigneur lui-même y mette un terme en lui envoyant

quelque grande extase ou quelque vision ; c'est le moyen ordinaire employé par ce divin consolateur pour la consoler, la fortifier de telle sorte qu'elle consente à vivre, tant qu'il voudra.

Ce martyre est grand, sans doute, mais l'âme en retire les plus précieux avantages. Elle ne craint plus les croix, parce qu'elles ne lui semblent plus rien en comparaison de cette peine intérieure. Elle voudrait même, tant elle sort meilleure de cette peine, l'endurer bien des fois encore ; mais cela ne dépend pas d'elle : malgré ses efforts, il lui est aussi impossible d'éprouver de nouveau ce martyre, que de s'y soustraire, lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur de le lui envoyer. Son mépris pour le monde augmente, parce qu'elle n'y a trouvé aucune consolation dans le tourment où elle s'est vue. Elle est plus détachée que jamais des créatures, parce qu'il est désormais évident pour elle que le Créateur seul peut la consoler et combler ses désirs. Elle a une plus grande crainte de Dieu, et s'applique plus qu'auparavant à ne point l'offenser, parce qu'elle voit que s'il peut donner des consolations, il peut aussi infliger des supplices.

Dans cette voie spirituelle, deux choses, selon moi, mettent la vie en péril. L'une, la souffrance dont je viens de parler, et qui est un vrai martyre ; l'autre, la joie et les délices excessives qui mettent l'âme en si grand danger qu'elle paraît vraiment y succomber et que pour un rien, pour moins que rien, elle va sortir du corps. Ah ! quel bonheur ne serait pas le sien ! Vous pouvez juger par là, mes sœurs, si j'ai eu raison de dire qu'il fallait un grand courage aux âmes favorisées de ces grâces, et à combien juste titre, si vous les demandiez à Notre-Seigneur, il pourrait vous répondre comme aux fils de Zébédée : *Pouvez-vous boire mon calice ?* Je n'en doute pas ; nous répondrons toutes que

oui. Vous avez bien raison de lui parler ainsi, car il ne manque jamais de donner des forces aux âmes qui se confient en lui, quand il en voit la nécessité. Il protège ces âmes en toute occasion; il prend leur défense au milieu des persécutions et des murmures qui s'élèvent contre elles, comme il fit pour sainte Madeleine; et si ce n'est point par des paroles, c'est par des œuvres qu'il se déclare leur protecteur. Enfin, avant même qu'il les retire de cet exil, il les paye de tout ce qu'elles ont fait pour lui, comme vous allez le voir dans la septième demeure. Bénédiction et bénédiction sans fin à ce Dieu d'amour, et que toutes les créatures le louent dans les siècles des siècles! Amen.

# SEPTIÈMES DEMEURES

## CHAPITRE Ier

Ces septièmes demeures sont comme un second ciel où Dieu lui-même habite. Il y fait entrer l'âme avant de contracter avec elle le mariage spirituel.

Il vous semblera peut-être, mes sœurs, qu'après tout ce qui a été dit de ce chemin spirituel, il est impossible de trouver encore quelque chose à dire. Illusion profonde : comme la puissance de Dieu n'a point de bornes, ses œuvres n'en ont pas non plus. Qui dira jamais toutes ses miséricordes et toutes ses perfections? Personne. Ne vous étonnez donc point de ce que j'ai dit et de ce que je pourrai dire encore : ceci est à peine quelque chose des merveilles divines qu'il y aurait à dire.

Nous devons à son infinie miséricorde d'avoir daigné départir de si grandes faveurs à une personne qui peut nous les faire connaître; aussi plus nous saurons qu'il se communique à ses créatures, plus nous louerons sa munificence et plus nous nous efforcerons d'avoir en haute estime ces âmes humaines qui sont pour le Seigneur l'objet de pareilles complaisances. Bien que chacune de nous ait une âme, nous sommes loin d'avoir pour elle l'estime que mérite une créature faite à l'image

de Dieu, et c'est pourquoi nous ne comprenons point les admirables secrets qu'elle renferme.

Daigne Notre-Seigneur conduire lui-même ma plume; je le supplie de vous donner par moi quelque connaissance des merveilles renfermées dans cette septième demeure, et révélées par cet adorable Sauveur aux âmes qu'il a daigné y admettre. Je l'en ai beaucoup prié. Il sait bien qu'en dévoilant ses miséricordes, je ne me propose que de faire bénir et glorifier son nom. J'espère, mes filles, obtenir cette grâce, non pas pour l'amour de moi, mais en votre faveur; vous comprendrez alors combien il importe à vos âmes de célébrer avec votre Époux ce mariage spirituel, source des grands biens dont je vais parler.

Grand Dieu, une créature, aussi misérable que moi, peut-elle, sans trembler, entreprendre de traiter un sujet si élevé, et que je suis si indigne de comprendre? Ma confusion a été grande, je l'avoue; je me suis demandé s'il ne valait pas mieux ne dire que quelques mots de cette dernière demeure. Je craignais qu'on ne s'imaginât que j'en parlais par expérience, et j'en avais une honte extrême; c'était chose terrible pour moi, me connaissant telle que je suis. D'un autre côté, il m'a semblé que c'était tentation et faiblesse de me mettre en peine de vos jugements, fussent-ils plus favorables encore.

Et que m'importe, pourvu que mon Dieu soit un peu plus connu et glorifié, que le monde entier crie contre moi? D'ailleurs je serai peut-être morte, quand ces pages verront le jour. Que Celui qui est toujours vivant et qui vivra aux siècles des siècles, soit béni à jamais! Ainsi soit-il.

Lorsqu'il plaît à Notre-Seigneur d'avoir compassion d'une âme qu'il s'est choisie pour épouse et qui souffre

si fort du désir de le posséder, il veut, avant le mariage spirituel, la faire entrer dans cette septième demeure qui est la sienne. Car le ciel n'est pas son seul séjour; il en a aussi un dans l'âme, séjour où il demeure lui seul et que l'on peut nommer un autre ciel. Jugez par là, mes sœurs, combien il nous importe de comprendre que l'âme, quoique invisible, n'est pas quelque chose de ténébreux; loin de nous la pensée qu'il n'existe d'autre lumière que celle qui frappe nos regards, et qu'ainsi il y a dans l'âme une sorte d'obscurité. Il règne, je l'avoue, une nuit profonde dans les âmes qui ne sont point en état de grâce; non que le ciel de justice leur manque, puisqu'il est toujours en elles, leur donnant l'être, mais parce qu'elles sont incapables de recevoir sa lumière, comme je l'ai dit, je crois, dans la première demeure. Dieu fit connaître à une personne l'état de ces âmes malheureuses. Elle les vit, comme dans une prison obscure, des chaînes aux pieds et aux mains, incapables de tout acte méritoire, aveugles et muettes. Nous devons leur porter la plus tendre compassion, considérant qu'il fut un temps de notre vie où nous leur avons ressemblé, et que Notre-Seigneur peut déployer envers elles sa miséricorde, comme il l'a fait envers nous.

Ayons donc, mes sœurs, un soin très particulier de prier Notre-Seigneur pour ceux qui sont en état de péché mortel; c'est la plus belle aumône que nous puissions faire. Supposez qu'un homme s'offre à vos regards, les mains liées derrière le dos avec une forte chaîne, attaché à un poteau, et mourant de faim, non qu'il manque de vivres, mais il ne peut les prendre pour les porter à la bouche; supposez même que cet homme a un dégoût extrême de toute nourriture et qu'il va mourir, non pas de la mort du temps, mais d'une mort éternelle; ne serait-ce pas une grande cruauté

de rester à le regarder, sans approcher les aliments de sa bouche, pour qu'il les mange? Que serait-ce si par vos prières vous pouviez briser ses chaînes? Je vous demande donc, pour l'amour de Dieu, de vous souvenir toujours dans vos prières, des âmes qui sont en cet état. Mais ce n'est pas de ces âmes que j'ai à parler maintenant, c'est de celles qui, par la miséricorde de Dieu, ont déjà fait pénitence de leurs péchés, et sont en état de grâce.

Nous devons, mes filles, nous représenter l'âme, non pas comme un coin du monde étroit et resserré, mais comme un monde intérieur, où se trouvent ces nombreuses et resplendissantes demeures que je vous ai fait voir; il le faut bien, puisqu'il y a dans cette âme une demeure pour Dieu lui-même. Or, lorsque Notre-Seigneur veut accorder à une âme la grâce de ce mariage divin, il l'introduit d'abord dans sa propre demeure. Déjà sans doute il s'était uni cette âme soit dans les ravissements, soit dans l'oraison d'union dont j'ai parlé; mais alors il semblait à cette âme qu'elle était appelée à entrer dans la partie supérieure d'elle-même, et non dans son centre, comme à présent. Peu importe d'ailleurs la manière d'union. L'âme en devenait aveugle et muette, comme saint Paul au moment de sa conversion, sans la moindre idée de la faveur précise qui lui était faite; tout entière à la joie délicieuse de se sentir près de Dieu; joie ineffable qui lui ôtait toute pensée et qui suspendait toutes ses puissances. Ici Dieu agit différemment; il fait tomber les écailles des yeux de l'âme et il veut, dans sa bonté, que l'âme, d'une manière étrange, mais réelle, voie et comprenne quelque chose de la grâce dont il daigne l'honorer. Dieu l'introduit donc dans sa propre demeure par une vision intellectuelle. Comment se fait cette représentation, je l'ignore;

mais elle se fait, et les trois Personnes de la sainte Trinité se montrent à l'âme, avec un rayonnement de flammes qui, comme une nuée très éclatante, vont d'abord à son esprit et l'illuminent admirablement; elle voit alors ces trois Personnes distinctes, et elle entend, avec une souveraine vérité, qu'elles ne sont toutes trois qu'une même substance, une même puissance, une même sagesse, et un seul Dieu; en sorte que, ce que nous connaissons en ce monde par la foi, l'âme, à cette lumière, le comprend, par une sorte de vue, qui n'est ni la vue du corps ni celle de l'âme, la vision n'étant pas sensible. Là, les trois Personnes se communiquent à l'âme, lui parlent, et lui donnent l'intelligence de ces paroles de Notre-Seigneur dans l'Évangile : *qu'il viendra Lui avec le Père et le Saint-Esprit habiter dans l'âme qui l'aime et garde ses commandements.*

O mon Dieu! qu'il y a loin d'avoir l'oreille frappée de ces paroles, de les croire même, ou d'en entendre la vérité de la manière que je viens de dire! Après que l'âme a reçu cette faveur, elle est dans un étonnement qui augmente de jour en jour, parce qu'il lui semble que ces trois divines Personnes ne l'ont jamais quittée; elle voit clairement, de la manière énoncée plus haut, qu'elles sont dans l'intérieur de son âme, dans l'endroit le plus intérieur, et comme dans un abîme très profond; cette personne, étrangère à la science, ne saurait dire ce qu'est cet abîme si profond, mais c'est là qu'elle sent en elle-même cette divine compagnie.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que l'âme dans cet état doit être si absorbée, qu'elle ne peut s'occuper de rien. Vous vous trompez; elle se porte avec plus de facilité et d'ardeur qu'auparavant à tout ce qui est du service de Dieu; et dès que les occupations la laissent libre, elle reste avec cette agréable compagnie.

Pourvu qu'elle soit fidèle à Dieu, jamais, à mon avis, Dieu ne manquera de lui donner cette vue intime et manifeste de sa présence. Elle espère fermement que Dieu ne permettra pas qu'elle perde, par sa faute, une faveur aussi insigne, et elle a raison de l'espérer de la sorte; toutefois elle marche avec plus de vigilance que jamais pour ne déplaire en rien à son divin Époux.

Il faut remarquer que cette vue habituelle de la présence des trois divines Personnes n'est pas toujours aussi entière, ou pour mieux dire aussi claire qu'au moment où, pour la première fois, la très sainte Trinité se montre à l'âme, ou qu'elle daigne ensuite lui renouveler cette faveur. Car, si cela était, l'âme ne pourrait ni s'occuper d'autre chose, ni même vivre ici-bas parmi les hommes. Mais bien que cette vue de la très sainte Trinité ne conserve pas un si haut degré de clarté, l'âme, toutes les fois qu'elle y pense, se trouve avec cette divine compagnie. Il en est de l'âme comme d'une personne qui, étant avec d'autres dans un appartement très éclairé, cesserait tout à coup de les voir, si l'on fermait les fenêtres, mais ne cesserait pas d'être certaine de leur présence. Une question : si cette personne veut les revoir en rouvrant les fenêtres, elle le peut; en est-il ainsi de l'âme? Non; il faut pour cela que Notre-Seigneur ouvre la fenêtre de son entendement; c'est déjà une grande grâce que de ne jamais s'éloigner d'elle, et de vouloir bien qu'elle en soit si assurée. Il paraît que Dieu veut alors, par cette admirable compagnie, la préparer à de plus grandes choses. Il est clair, en effet, qu'elle en tirera un très grand secours pour s'avancer dans la perfection, et pour s'affranchir des craintes que lui causaient parfois les faveurs précédentes, comme il a été dit. C'est ce qu'éprouvait la personne dont j'ai parlé : elle voyait en elle, pour tout,

un notable avancement spirituel, et il lui semblait que, même au milieu des croix et des affaires, jamais l'essentiel de son âme ne s'éloignait de cette demeure intérieure où était Dieu. Alors son âme lui paraissait en quelque sorte divisée ; et comme, après avoir reçu de Dieu cette haute faveur, cette personne eut de grandes croix à porter, elle se plaignait quelquefois de son âme, comme Marthe de Marie sa sœur, et lui reprochait de rester toujours occupée à jouir à son gré de ce doux repos, tandis qu'elle se trouvait au milieu de tant de peines et d'occupations, qu'il lui était impossible d'en jouir avec elle.

Ceci, mes filles, vous semblera étrange, mais c'est la vérité. L'âme est indivisible, sans doute ; et cependant l'état que je viens de décrire, bien loin d'être une imagination, est l'état ordinaire où l'on se trouve après avoir reçu une si haute faveur. Les choses intérieures, je le répète, se voient de telle manière que l'on aperçoit une division si délicate, qu'il semble quelquefois que l'un opère d'une manière et l'autre d'une autre, suivant l'attrait qu'il plaît au Seigneur de leur faire sentir. Il me paraît aussi qu'il y a de la différence entre l'âme et les facultés et que tout cela n'est pas une seule chose. Mais il se rencontre tant de ces différences dans l'intérieur de l'âme, et elles sont si difficiles à saisir, que je ne pourrais, sans témérité, entreprendre d'en donner l'intelligence. Un jour nous en aurons la claire vue, si le Seigneur, dans sa miséricorde, daigne nous ouvrir cette sainte demeure où nous comprendrons tous ces secrets.

## CHAPITRE II

**Célébration du mariage spirituel de l'âme avec Dieu.**

Parlons maintenant du mariage spirituel et divin, bien qu'il ne reçoive son accomplissement parfait que dans le ciel, car l'âme peut, tant qu'elle est en cette vie, s'éloigner de Dieu, et par là même perdre un si grand bien.

La première fois que Notre-Seigneur accorde cette grâce, il veut, par une vision imaginaire, révéler à l'âme sa très sainte Humanité, afin qu'elle ne puisse douter de la faveur souveraine dont il l'honore. Il se montre peut-être à d'autres personnes, sous une autre forme; mais il apparut ainsi à celle dont j'ai parlé. Ce fut au moment où elle venait de communier; il avait cette splendeur, cette beauté, cette majesté qui éclataient en lui après sa résurrection. Il lui dit qu'elle ne s'occupât plus que de lui et que lui s'occuperait d'elle. Il ajouta d'autres paroles qu'il est plus facile de sentir que d'exprimer.

Vous ne trouverez peut-être rien de nouveau dans cette vision, attendu que Notre-Seigneur s'était déjà plusieurs fois montré à cette personne de cette manière. Mais entre cette vision et les précédentes il y avait tant de différence, que cette personne resta hors d'elle-même et saisie d'un saint effroi, soit parce que cette vision avait agi sur elle avec une grande force, soit à cause des paroles que Notre-Seigneur lui avait dites,

soit enfin parce que, sauf dans la vision intellectuelle précédente, elle n'avait jamais vu le divin Maître se montrer ainsi dans l'intérieur de son âme. Il faut savoir que les visions des demeures précédentes diffèrent beaucoup de celles de cette dernière demeure ; de plus, entre les fiançailles et le mariage spirituel, il y a la même différence qu'ici-bas entre de simples fiancés et de vrais époux.

J'ai déjà dit, en me servant de cette comparaison, faute d'une meilleure, qu'il n'est pas plus question ici du corps que si l'âme en était séparée, et que l'esprit fût seul. Cela est surtout vrai dans le mariage spirituel, parce que cette mystérieuse union se fait au centre le plus intérieur de l'âme, qui doit être l'endroit où Dieu lui-même habite. Aucune porte là, dont il ait besoin pour entrer. Dans les autres grâces racontées plus haut, les sens et les puissances étaient comme les portes par lesquelles Dieu entrait dans ces demeures, et il en a été ainsi jusque dans cette apparition de l'humanité de Notre-Seigneur. Mais dans l'union opérée par le mariage spirituel, c'est tout différent : le divin Maître apparaît au centre de l'âme, non par une vision imaginaire, mais par une vision intellectuelle plus délicate encore que les précédentes. Il se montre comme il fit, sans entrer par les portes, quand il vint dire aux apôtres : *Pax vobis*.

Ce que Dieu alors communique à l'âme en un instant, est un secret de grâce si élevé, si délicieux aussi, que je ne sais à quoi le comparer. Il semble que Notre-Seigneur veuille en ce moment lui révéler la gloire du ciel par un mode sublime, dont n'approche aucune vision ni aucun goût spirituel. Tout ce que j'en puis dire et tout ce que j'en comprends, c'est que l'âme, ou mieux l'esprit de l'âme, devient une même chose avec Dieu.

Afin de montrer combien il nous aime, Dieu, qui est esprit lui aussi, a voulu faire connaître à quelques âmes, jusqu'où va cet amour, et cela pour nous exciter à louer sa munificence. Malgré sa Majesté infinie, il daigne s'unir de telle sorte à une faible créature, qu'à l'exemple de ceux que le sacrement de mariage unit d'un lien indissoluble, il ne veut plus se séparer d'elle.

Après les fiançailles spirituelles, il n'en est pas ainsi; plus d'une fois, on se sépare. De même après l'union; car bien que l'union consiste à réunir deux choses en une seule, en définitive ces deux choses peuvent être disjointes et aller chacune de leur côté : ainsi est-il ordinaire que cette faveur de l'union passe rapidement, laissant l'âme privée de cette douce compagnie, du sentiment au moins qu'elle en avait. Dans le mariage spirituel au contraire, l'âme demeure toujours avec Dieu dans ce centre dont j'ai parlé.

A mon avis, l'union peut se comparer au fait de deux cierges tellement rapprochés qu'ils ne donnent qu'une seule lumière, mais qui peuvent être séparés l'un de l'autre; je dirai encore qu'elle est comme la flamme, la mèche et la cire qui ne forment qu'un seul cierge, mais qui peuvent également se diviser et subsister séparément. L'union du mariage spirituel est plus intime : c'est comme l'eau qui, tombant du ciel dans une rivière ou une fontaine, s'y confond tellement avec l'autre eau qu'on ne peut plus ni séparer ni distinguer l'eau de la terre et l'eau du ciel; c'est encore comme un petit ruisseau qui entrerait dans la mer et s'y perdrait entièrement; c'est enfin comme la lumière qui entrerait dans un appartement par deux fenêtres et dont les rayons, divisés d'abord, se réuniraient à l'intérieur en une seule lumière. Peut-être saint Paul, par ces paroles : *Celui qui s'attache à Dieu est un même esprit avec lui*, en-

tendait-il parler de cet admirable mariage qui suppose que l'âme a déjà reçu la faveur de l'union. Peut-être l'indiquait-il encore par celles-ci : *Jésus-Christ est ma vie, e il m'est avantageux de mourir.* L'âme peut alors, ce me semble, se servir de ces paroles, parce qu'à ce moment le papillon meurt avec un indicible plaisir, et que Jésus-Christ devient sa vie.

L'âme comprend encore mieux dans la suite, par les effets, qu'elle ne vit plus qu'en son céleste Époux. Elle voit clairement par certaines aspirations d'amour, secrètes mais très vives, que c'est son Dieu qui lui donne la vie, et il lui est impossible de concevoir le moindre doute là-dessus. Quoiqu'elle sente très vivement ces aspirations, elle ne peut les exprimer; quelquefois cependant elles ont une force telle qu'elles se produisent au dehors en paroles de tendresse. L'âme ne peut s'empêcher de dire : « O vie de ma vie, ô soutien qui me soutiens » et autres paroles de ce genre. C'est qu'alors, de ce sein maternel où Dieu semble tenir l'âme appliquée, quelques jets s'échappent du lait divin qui donne vie et force à tous les habitants du château : le divin Maître veut, ce semble, qu'ils participent en quelque manière à cette grande jouissance de l'âme; c'est pourquoi de ce riche fleuve de vie où la petite fontaine s'est perdue, il détourne de temps en temps quelques ruisseaux, pour fortifier ceux qui, dans la sphère des soins du corps, sont au service des deux Époux. Mais comme une personne, baignée d'eau à l'improviste, ne pourrait s'empêcher de sentir l'eau, de même et plus certainement encore l'âme sent et reconnaît ces opérations divines. Une chute d'eau ne s'explique pas, disais-je, sans une source; l'âme n'explique pas non plus sans Dieu ce qui se passe en elle; elle voit clairement que Dieu au dedans lui lance les flèches dont elle est blessée, qu'il est la vie de sa

vie, qu'il est le soleil dont la lumière se répand de son intérieur sur toutes ses puissances. L'âme alors ne sort point de ce centre où elle est avec Dieu, et elle ne sent point troubler sa paix, parce qu'elle la reçoit de Celui qui la donna aux apôtres assemblés en son nom.

Il m'est venu en pensée que ces paroles de Notre-Seigneur à ses disciples : *La paix soit avec vous,* et celles qu'il adressa à Madeleine : *Allez en paix,* devaient porter plus loin que le sens littéral. Comme, pour un Dieu, parler c'est faire, ses paroles à des âmes déjà bien disposées devaient sans doute les affranchir de tout ce qu'elles avaient encore de corporel, et ne laisser subsister en elles que le pur esprit, afin qu'elles fussent capables de s'unir, par l'union céleste dont je traite, à l'esprit incréé. Il est certain que lorsque nous ôtons de notre âme toute affection aux créatures, et que nous nous en détachons pour l'amour de Dieu, ce grand Dieu la remplit aussitôt de lui-même. C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ, priant le Père éternel pour ses apôtres, lui demanda, je ne sais pas bien où, *qu'ils fussent un en son Père et en lui, comme son Père est en lui, et lui en son Père.*

Quel amour, mes sœurs, peut surpasser cet amour! Et qui nous empêche d'y participer, puisque notre adorable Sauveur ajoute : *Et je ne vous prie pas seulement pour eux, mais encore pour ceux qui croient en moi... Je suis en eux.*

Oh! que ces paroles sont vraies! Et que l'âme qui les voit s'accomplir en elle par ce mariage spirituel les entend bien! O mes filles, comme nous en aurions toutes l'intelligence si, par notre faute, nous ne nous en rendions pas indignes! Car les paroles de Jésus-Christ notre Roi et Seigneur sont infaillibles. Hélas! c'est faute de préparation intérieure, faute de soin à écarter

les obstacles qui peuvent empêcher cette divine lumière de nous éclairer, que nous ne nous voyons point dans ce miroir sur lequel nous jetons les yeux, et où notre image est représentée.

Pour reprendre la suite de mon discours, je dis que, Dieu ayant introduit l'âme dans cette septième demeure où il habite, et qui est le centre de l'âme même, on peut la considérer comme le ciel empyrée où Dieu a établi son trône; car, comme ce ciel ne se meut pas ainsi que les autres cieux, de même l'âme n'est plus sujette aux mouvements qu'elle recevait auparavant de ses puissances et de son imagination en sorte qu'ils ne peuvent ni lui causer du dommage, ni lui enlever sa paix. Il ne faut pas néanmoins s'imaginer que, lorsque Dieu a honoré une âme d'une si haute faveur, elle soit assurée de son salut et de l'impeccabilité. Je ne l'entends nullement ainsi; et je déclare que, partout où je parlerai de l'assurance de l'âme, cela ne doit s'entendre que pour le temps où Notre-Seigneur la conduira comme par la main et qu'elle ne l'offensera point. Je sais au moins, d'une manière certaine, que la personne dont j'ai parlé, après plusieurs années de ce mariage divin, ne se tient pas du tout en assurance; elle marche au contraire avec beaucoup plus de crainte qu'auparavant, et évite avec soin la moindre offense de Dieu; elle a les plus ardents désirs de travailler à son service, mais elle gémit, elle est confuse de ne pouvoir faire que si peu de chose pour s'acquitter envers Lui. Cette impuissance n'est pas une petite croix, mais au contraire une grande pénitence. Quant aux pénitences ordinaires, plus elle en fait, plus elle goûte de bonheur. La véritable pénitence pour elle, c'est quand Dieu lui ôte la santé et les forces nécessaires pour se mortifier. Si, comme je l'ai dit, elle s'afflige de cette impuissance dans les demeures précédentes, elle

en ressent ici une peine bien plus vive. Cela vient du sol nouveau où elle est plantée. Si un arbre, planté au bord des eaux, en est plus vert et plus chargé de fruits, faut-il s'étonner qu'une âme dont l'esprit est une même chose avec l'eau céleste, conçoive de si ardents désirs de la gloire de Dieu?

On ne doit pas croire toutefois que les puissances, les sens et les passions restent toujours en paix. L'âme seule y persévère; mais elle a d'ordinaire à supporter dans les demeures inférieures des fatigues, des peines, des combats qui néanmoins ne lui enlèvent point sa paix.

Cette expression du centre ou de l'esprit d'une âme étant fort difficile à comprendre et même à croire, je crains, mes sœurs, que mon impuissance à l'expliquer ne vous expose à la tentation de ne point ajouter foi à mes paroles : il semble en effet qu'il y ait contradiction à dire que l'âme endure des fatigues et des peines dans le même temps qu'elle est en paix. Prenons une ou deux comparaisons, et Dieu veuille qu'elles portent la lumière dans vos esprits; mais quand cela ne serait point, je demeure persuadée que j'ai dit la vérité. Représentez-vous un roi qui, malgré la guerre, malgré les affaires et les embarras, ne sort pas de son palais. Il en est ainsi de l'âme dans cette septième demeure. Elle entend, il est vrai, le bruit des autres demeures, le tumulte des bêtes venimeuses, mais elle demeure tranquille dans sa retraite inaccessible; elle en éprouve quelque peine, mais elle n'en est point troublée, elle n'en perd point sa paix; les passions, déjà vaincues, n'oseraient approcher de ce sanctuaire, parce qu'elles savent trop bien qu'une pareille tentative tournerait à leur honte. L'âme ressemble encore à une personne qui sent du mal dans tout le corps, mais dont la tête est saine et exempte de souf-

france. Je suis la première à rire de ces comparaisons, parce que je n'en suis point contente; mais je n'en sais pas d'autres. Vous en porterez tel jugement qu'il vous plaira, mais ce que je vous ai dit demeure vrai.

## CHAPITRE III

### Effets de la nouvelle vie en Jésus-Christ.

J'ai dit que le papillon était mort avec une indicible joie d'avoir trouvé son repos, et que Jésus-Christ vivait en lui. Voyons quelle est maintenant sa vie, et en quoi elle diffère de la précédente, lorsque c'était lui qui vivait. Les effets nous feront connaître s'il a véritablement reçu la grâce que je viens de dire. Or voici, autant que je puis le comprendre, les effets de cette nouvelle vie.

Le premier est un tel oubli de soi que cette âme semble véritablement ne pas exister, tant elle pense peu à elle-même, tant elle songe peu qu'il y a pour elle ou ciel, ou vie, ou honneur propre, tant elle s'emploie uniquement à procurer la gloire de Dieu, tant paraissent avoir été efficaces les paroles que Notre-Seigneur lui a dites, qu'elle s'occupât de lui et qu'il s'occuperait d'elle. Indifférente à tout ce qui peut arriver, elle vit, je le répète, dans un oubli de soi si étrange qu'elle n'est ni ne veut être, comme je l'ai dit, rien en rien, sauf quand elle se voit capable de concourir à augmenter, ne serait-ce que d'un degré, la gloire et l'honneur de Dieu; car elle donnerait très volontiers sa vie pour cela. Ne pensez pas cependant, mes filles, que cette âme néglige, malgré le tourment qu'elle y trouve, la nourriture et

le sommeil, ainsi que les obligations de son état. Je parle ici de ce qui regarde l'intérieur. Quant aux œuvres extérieures, un mot suffit : loin de les craindre, sa peine est de voir que ce qu'elle peut n'est rien. Si elle peut quelque chose, et qu'elle le sache, qui soit du service de Dieu, elle ne l'omettrait pour rien au monde.

Le second effet de cette vie en Jésus-Christ est un grand désir de souffrir, mais un désir qui ne cause point d'inquiétude comme celui dont j'ai parlé précédemment. Telle est l'ardeur avec laquelle ces âmes désirent en elles l'accomplissement de la volonté de Dieu qu'elles sont également satisfaites de tout ce qu'il plaît au divin Époux d'ordonner. S'il veut qu'elles souffrent, elles en sont bien aises; s'il ne le veut pas, elles ne s'en tourmentent plus comme autrefois.

Un troisième effet de cette vie en Jésus-Christ, c'est la joie et la paix profonde qui s'augmentent en elles quand elles sont persécutées.

Loin d'en vouloir à ceux qui leur font ou leur souhaitent du mal, elles les aiment au contraire d'un amour tout particulier. Elles ne peuvent les voir dans quelque affliction sans en être tendrement émues; et il n'est rien qu'elles ne fussent prêtes à souffrir pour soulager leur peine. Elles les recommandent à Dieu du fond du cœur; que dis-je? elles consentiraient volontiers à être privées de quelques-unes des grâces qu'elles reçoivent, pour les voir transférées à ces infortunés, afin de mettre un terme à leurs offenses envers le divin Maître.

Mais voici ce qui m'étonne le plus dans ces âmes. Vous avez vu ce qu'elles souffraient de ne pouvoir mourir pour aller jouir de la présence de Notre-Seigneur, et quel martyre était pour elles la prolongation de cet exil; maintenant elles sont si embrasées du désir de le servir, de faire bénir son nom, d'être utiles à quelque

âme, que loin de soupirer après la mort elles souhaitent vivre pendant de très longues années, et au milieu des plus grandes souffrances, trop heureuses de pouvoir à ce prix procurer au divin Maître, en chose si petite que ce soit, une partie des louanges qu'il mérite. Quand même elles auraient la certitude d'aller, au sortir de la prison du corps, jouir de la vue de Dieu, elles n'en seraient pas touchées; la pensée de la gloire des saints ne leur dit rien, parce qu'elles ne désirent plus ni cette vue ni cette gloire. Leur gloire à elles, c'est d'aider en quelque manière le divin Crucifié, principalement lorsqu'elles le voient, d'une part, si outragé, de l'autre entouré de si peu d'amis, décidés à venger son honneur et indifférents à tout le reste.

A la vérité, ce souvenir de la gloire de Dieu s'efface quelquefois de leur esprit, quand surtout elles voient le peu de services qu'elles lui rendent. Alors se réveillent en elles, avec la tendresse d'autrefois, les désirs de jouir de Dieu et de quitter cet exil. Mais elles rentrent bientôt en elles-mêmes, et considérant leur bonheur de l'avoir avec elles sans interruption, elles s'en contentent, elles se résignent à vivre encore et offrent à Dieu ce sacrifice, comme le gage d'amour qui peut leur coûter le plus en ce monde. Aussi n'ont-elles pas plus peur de la mort que d'un suave ravissement. Et la raison de tout cela, c'est que le même Dieu, qui leur donnait autrefois ce tourment du désir, leur donne à présent une autre grâce. L'explication de tout cela, c'est que le Seigneur vit en elles à présent et qu'il leur suffit, sans autres douceurs ni consolations, de l'avoir en elles. Qu'il soit loué et béni dans les siècles des siècles! Mais comme sa vie n'a été qu'un tourment continuel, sur la terre, il veut que la leur ressemble à la sienne, sinon en réalité, parce qu'il ménage notre faiblesse, du moins par les

désirs. Au reste il leur fait part de sa force, toutes les fois qu'il voit qu'elles en ont besoin.

Ces âmes vivent dans un grand détachement de tout; elles recherchent la solitude et n'en sortent que pour l'utilité du prochain. Plus de sécheresse, plus de peines intérieures, mais un souvenir de Notre-Seigneur si affectueux qu'elles ne voudraient pas cesser de chanter ses louanges.

Si elles se négligent, il les réveille lui-même, comme je l'ai dit plus haut, et elles voient, à n'en pas douter, que cette impulsion (je ne sais quel autre nom lui donner) vient toute de l'intérieur. J'ai dit la même chose des élans ou transports. Cette impulsion, qui est pleine de suavité, ne procède ni de l'esprit, ni de la mémoire, ni de rien où l'âme prête le plus léger concours. Elle est si ordinaire et si fréquente que l'observation en est on ne peut plus certaine. Et de même qu'un feu, quelque grand qu'il soit, ne porte jamais sa flamme en bas, mais la pousse toujours en haut, de même ce mouvement intérieur, partant du centre de l'âme, s'élève en haut, et réveille ses puissances.

Quand on ne tirerait d'autre profit de cette haute faveur que de connaître le soin tout particulier que Dieu veut bien prendre de se communiquer à nous et de nous convier — il faut dire le mot— à demeurer avec lui, tout ce qu'on pourrait endurer de peines ici-bas serait encore, selon moi, trop magnifiquement récompensé par ces touches si suaves et si pénétrantes de son amour. Je ne doute pas, mes sœurs, que vous ne les ayez senties; car, lorsqu'on arrive à l'oraison d'union, Notre-Seigneur se plaît à accorder cette grâce, pourvu qu'on soit fidèle à observer ses commandements.

Lorsque vous éprouverez ces élans d'amour, souvenez-vous qu'ils partent de cette dernière demeure où Dieu

réside en votre âme. Rendez-en de vives actions de grâces à votre céleste Époux. Cette faveur est un message qui vient de lui, c'est un billet qu'il vous écrit avec un ineffable amour, et il veut que l'écriture de ce billet et la demande qu'il renferme ne soient connues que de vous.

Ce qui distingue cette demeure, c'est, comme je l'ai dit, l'absence à peu près continuelle de sécheresses; l'âme y est exempte des troubles intérieurs qu'elle éprouvait de temps en temps dans toutes les autres demeures, et elle jouit presque toujours du calme le plus pur. Loin de craindre que le démon puisse contrefaire une grâce si sublime, elle demeure bien assurée que Dieu en est l'auteur; d'abord, comme il a été dit, parce que les sens et les puissances n'y ont aucune part, ensuite parce que Notre-Seigneur, en se découvrant à elle, l'a mise avec lui en un lieu, où, selon moi, le démon n'oserait s'introduire, et dont le souverain Maître lui défend d'ailleurs l'entrée. J'ajoute que, pour toutes les faveurs dont l'âme est d'abord comblée, il n'y a d'autre concours de sa part que cet abandon par lequel elle s'est remise tout entière entre les mains de Dieu.

Là, Notre-Seigneur favorise l'âme et l'éclaire au milieu d'une paix si profonde et d'un si grand silence, que cela me rappelle la construction du temple de Salomon, où l'on ne devait entendre aucun bruit. Dans ce nouveau temple de Dieu, dans cette demeure qui est la sienne, Dieu seul et l'âme jouissent l'un de l'autre dans un très profond silence. Il n'y a ici ni acte, ni recherche de la part de l'entendement; le Maître qui l'a créé le tient en repos; mais il lui permet de voir, comme par une petite fente, ce qui se passe; et s'il le prive de cette vue, ce n'est que durant de très courts intervalles : parce

qu'à mon avis les facultés ne sont pas suspendues, mais simplement arrêtées et comme saisies d'étonnement.

Ce qui me surprend, c'est que l'âme arrivée à cet état n'a presque plus de ces ravissements impétueux dont j'ai parlé ; les extases même et les vols d'esprit deviennent très rares, et ne lui arrivent presque jamais en public, ce qui auparavant était très ordinaire. Autrefois, quand elle était consumée de ces ardents désirs d'être unie à son divin Époux, il suffisait de la moindre occasion, d'un chant pieux, des premières paroles d'un sermon, d'une dévote image, pour la faire sortir d'elle-même ; tout en quelque sorte donnait de la frayeur à ce mystique papillon, et le faisait s'envoler : maintenant les circonstances et les objets les plus capables d'exciter sa dévotion ne produisent plus sur elle ces grands effets. Soit qu'elle ait trouvé le lieu de son repos, soit qu'après avoir vu tant de merveilles dans ces demeures elle ne s'étonne plus de rien, soit que sa solitude cesse parce qu'elle se trouve en la compagnie de son divin Époux ou soit pour quelque autre raison que j'ignore, Notre-Seigneur ne l'a pas plus tôt reçue dans ces demeures, et ne lui en a pas plus tôt fait voir les beautés, qu'elle perd cette grande faiblesse qui lui était si continuelle et si pénible. Ce changement vient peut-être de ce que Notre-Seigneur l'a fortifiée, l'a agrandie, et l'a rendue capable de supporter de si grandes faveurs. Peut-être aussi voulait-il auparavant faire paraître en public les grâces dont il la favorisait en secret pour des fins que lui seul connaît ; car ses jugements sont infiniment élevés au-dessus de toutes nos pensées.

A ces admirables effets, il faut joindre encore tous les autres dont j'ai parlé dans les divers degrés d'oraison, pour avoir une idée juste de ce que Dieu opère dans

l'âme, lorsqu'il l'unit à lui par ce baiser qu'elle lui demandait avec l'Épouse des Cantiques. C'est ici, selon moi, que Dieu, exauçant sa demande, lui donne ce gage souverain de son amour. C'est ici la source des eaux vives où cette biche blessée boit à longs traits et étanche sa soif. C'est ici le tabernacle de Dieu où cette bien-aimée goûte d'ineffables délices. Enfin, c'est ici que cette colombe, comme celle que Noé fit sortir de l'arche pour voir si les eaux du déluge étaient écoulées, a trouvé le rameau d'olivier et annonce, en le montrant, qu'elle a rencontré la terre ferme au milieu des flots et des tempêtes du monde.

O Jésus! que ne sais-je tant de passages de l'Écriture qui nous feraient entendre quelle est cette paix de l'âme! Dieu de mon cœur, qui savez combien il nous importe de la posséder, faites que les chrétiens la cherchent, et conservez-la par votre miséricorde à ceux à qui vous l'avez donnée, puisque nous devons toujours craindre jusqu'à ce que vous nous ayez mis en possession dans le ciel de la véritable paix que l'éternité ne verra point finir.

En donnant à la paix du ciel le nom de véritable, je n'entends point dire que celle dont je parle ne le soit pas; je veux simplement énoncer que la guerre pourrait recommencer pour nous, si nous venions à nous éloigner de Dieu.

O mes filles, que doit-il se passer dans ces âmes, lorsqu'elles pensent qu'elles peuvent être privées d'un si grand bonheur! L'impression que fait sur elles cette pensée est si vive qu'elle les excite sans cesse à marcher avec une extrême vigilance, et à tirer des forces de leur faiblesse pour ne pas perdre par leur faute une seule occasion de se rendre plus agréables à Dieu. Plus elles se voient comblées de faveurs par le divin Maître, plus elles craignent de l'offenser et se défient d'elles-mêmes.

Comme la grandeur des grâces qu'elles ont reçues de lui leur a mieux fait connaître la grandeur de leur misère et de leurs péchés, il leur arrive souvent, comme au publicain, de n'oser lever les yeux vers le ciel. Souvent aussi elles désirent d'être délivrées de cette vie, afin de se voir en sûreté; mais l'amour qu'elles ont pour leur divin Époux les faisant presque aussitôt rentrer en elles-mêmes, elles sentent ce grand désir de vivre pour le servir dont j'ai parlé, et elles se confient en sa miséricorde pour tout ce qui les regarde. Quelquefois elles demeurent comme anéanties à la seule vue des faveurs dont elles ont été comblées, et elles tremblent d'être comme un vaisseau trop chargé qui s'enfonce et va au fond. Je vous assure, mes filles, que ces âmes ne manquent pas de croix; mais ces croix ne les inquiètent point et ne troublent point leur paix. Elles passent de même qu'un flot ou une légère tempête, et le calme renaît aussitôt, parce que la présence de leur adorable Époux leur fait oublier tout le reste. Qu'il soit à jamais béni et loué de toutes les créatures! Ainsi soit-il.

## CHAPITRE IV

**Le mariage spirituel est ordinairement le privilège des âmes apostoliques.**

Ne pensez pas, mes sœurs, que les âmes unies à Dieu par ce lien du mariage spirituel ressentent toujours dans ce haut degré les effets de la grâce. Ce n'est qu'ordinairement, ainsi que je l'ai dit quand je m'en suis souvenue; Notre-Seigneur les laisse quelquefois dans leur état naturel : et il semble alors que toutes les bêtes venimeuses, qui sont dans les environs et dans les demeures de ce château, se liguent pour se venger sur ces âmes du temps où elles n'ont pu les attaquer. A la vérité, cela ne dure guère jamais plus d'un jour : et ce trouble, excité d'ordinaire par quelque occasion imprévue, fait connaître à l'âme combien elle gagne à vivre dans la compagnie de son Dieu. Fortifiée par son divin Époux, non seulement elle demeure ferme dans ses bonnes résolutions et fidèle à tout ce qui est de son service, mais elle se sent plus déterminée que jamais à le servir, sans être même ébranlée par un premier mouvement. Cette épreuve, comme je viens de le dire, n'arrive qu'à de rares intervalles. Notre-Seigneur veut par là, d'abord que la vue de leur propre néant tienne toujours ces âmes dans l'humilité; ensuite, que la reconnaissance de ce qu'elles lui doivent et la sublimité de la faveur dont il

les honore les obligent de plus en plus à le louer.

Ne pensez pas non plus que, malgré ces grands désirs et cette résolution si ferme de ne commettre pour rien au monde une imperfection, il n'arrive point à ces âmes de commettre et des imperfections et même des péchés. J'entends des péchés véniels, mais indélibérés, parce que le Seigneur leur donne sans doute un secours très spécial pour s'en préserver. Quant aux péchés mortels, elles n'en croient pas commettre; mais elles ne sont pas sûres qu'elles n'en ont pas commis qui échappent à leur connaissance, et ce n'est pas pour elles un petit tourment. Elles en ont un autre, qui n'est pas moindre, dans la vue des âmes qui vont à leur perte, et quoiqu'elles aient un grand espoir de n'être pas de ce nombre, néanmoins, lorsqu'elles voient dans l'Écriture comment tombèrent quelques-uns de ceux qui avaient été le plus favorisés de Dieu, un Salomon, par exemple, qui avait eu des communications si intimes avec lui, elles ne peuvent se défendre d'un sentiment de crainte. Ainsi, mes sœurs, que celle d'entre vous qui croira avoir le plus sujet d'être en sûreté soit celle qui vive le plus dans la crainte, selon ces paroles de David : *Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur*. Que le divin Maître nous garde toujours! Lui demander instamment cette grâce, afin de ne point l'offenser, c'est la plus grande assurance que nous puissions avoir en cette vie. Qu'il soit loué à jamais! Ainsi soit-il.

Par les effets de ces grandes grâces, si vous y avez pris garde, vous avez déjà sans doute entrevu la fin pour laquelle Notre-Seigneur les accorde à certaines âmes en ce monde; je crois néanmoins utile d'en parler ici. Il ne faut point s'imaginer que son dessein soit seulement de leur donner des consolations et des délices; ce serait une grande erreur; car la faveur la plus signalée que

Dieu puisse nous faire en ce monde, c'est de rendre notre vie semblable à celle que son Fils a menée sur la terre. Ainsi, je tiens pour certain qu'en accordant ces grâces Notre-Seigneur se propose, comme je l'ai quelquefois dit dans ce traité, de fortifier notre faiblesse, afin de nous rendre capables d'endurer à son exemple de grandes souffrances. Et de fait, nous voyons que toujours ceux qui ont approché de plus près Notre-Seigneur Jésus-Christ, ont été ceux qui ont le plus souffert. Considérons ce que sa glorieuse Mère et ses glorieux apôtres eurent à souffrir. Et un saint Paul, où puisa-t-il la force pour supporter des travaux si excessifs? Nous voyons clairement en lui les effets des visions et de la contemplation qui procèdent de Dieu, et non d'une imagination en délire ou des artifices de l'esprit de ténèbres! Après avoir reçu de si hautes faveurs, alla-t-il par hasard se cacher pour jouir en repos des délices dont son âme était inondée, sans vouloir s'occuper d'autre chose? Vous voyez, au contraire, qu'il passait les jours entiers dans les occupations de l'apostolat, et qu'il travaillait la nuit pour gagner sa vie. J'aime bien à me rappeler l'apparition de Notre-Seigneur à saint Pierre, quand il fuyait pour échapper à sa prison, et ces paroles du Maître *qu'il allait à Rome pour y être crucifié une seconde fois*. Jamais, dans l'office de cette fête, je ne récite ces paroles sans éprouver une consolation particulière. Quel fut pour saint Pierre l'effet de cette vision, que fit-il? Il courut à la mort, et ce lui fut une grande faveur de Dieu de trouver qui la lui donnât.

O mes sœurs, qui pourra dire à quel point une âme où Notre-Seigneur habite d'une manière si particulière met en oubli son propre repos? Que les honneurs la touchent peu! Et qu'elle est loin de désirer d'être estimée en la moindre chose! Quand elle tient sans cesse com-

pagnie à son Époux, ainsi qu'il convient, comment pourrait-elle se souvenir d'elle-même? Sa seule pensée est de lui plaire, et de rechercher les moyens de lui témoigner son amour. C'est là, mes filles, que tend l'oraison; et, dans le dessein de Dieu, ce mariage spirituel n'est destiné qu'à produire incessamment des œuvres, des œuvres; c'est là, comme je vous l'ai déjà dit, la meilleure preuve que les faveurs reçues viennent de Dieu. De quoi nous servirait, mes filles, d'avoir été profondément recueillies dans la solitude, d'avoir multiplié nos actes d'amour, et promis à Notre-Seigneur de faire des merveilles pour son service, si, au sortir de là, la moindre occasion nous porte à faire tout le contraire? Mais je dis mal que ces actes intérieurs nous serviront peu, puisque le temps que nous passons auprès de Dieu nous est toujours d'une très grande utilité. Malgré notre lâcheté à exécuter nos résolutions, Notre-Seigneur nous donnera une fois ou une autre la force de les accomplir. Peut-être même fera-t-il à notre égard ce qu'il fait très souvent : quand il voit une âme lâche, il lui envoie, malgré sa répugnance, quelque croix bien pénible, et la fait sortir victorieuse du combat. Instruite alors par cette leçon, l'âme a moins peur de s'offrir à lui sans réserve.

J'ai donc simplement voulu dire que les actes intérieurs servent peu en comparaison de ce que l'on gagne lorsque les œuvres répondent aux actes intérieurs et aux paroles. Que celle d'entre vous, mes filles, qui ne peut tout d'un coup faire l'un et l'autre, s'efforce d'y parvenir peu à peu; si elle veut que son oraison lui profite, qu'elle s'applique à vaincre sa volonté, et certes les occasions ne vous manqueront pas dans l'intérieur de ces petits monastères. Sachez que cette application à vaincre sa volonté propre est importante au delà de tout ce que je pourrais dire. Jetez les yeux sur Jésus-Christ

attaché à la croix, et tout vous deviendra facile. Si cet adorable Maître nous a témoigné son amour par des œuvres et des souffrances si extraordinaires, pensez-vous pouvoir le contenter par de simples paroles? Savez-vous ce que c'est que la véritable vie spirituelle? C'est se faire esclave de Dieu, et porter la marque de cet esclavage, je veux dire l'empreinte de la croix de Jésus-Christ; c'est lui faire un tel don de sa liberté, qu'il puisse à son gré nous vendre et nous sacrifier pour le salut du monde, comme il a voulu être vendu et sacrifié lui-même; c'est enfin, quand cet adorable Sauveur donne part à sa croix, regarder cela, non comme un tort qu'il fait, mais comme une faveur signalée qu'il accorde.

Si l'on ne se détermine fermement à cela, on n'avancera jamais beaucoup. Tout cet édifice spirituel, comme je l'ai dit, n'a pour fondement que l'humilité, et le divin Maître qui vous aime ne l'élèvera jamais bien haut, si cette humilité n'est pas véritable, de peur qu'il ne se renverse entièrement.

Ainsi, mes sœurs, si vous voulez rendre ce fondement solide, que chacune de vous s'efforce d'être la plus petite de toutes, l'esclave de toutes, cherchant sans cesse comment et en quoi vous pouvez leur faire plaisir ou leur rendre service. Tout ce que vous ferez dans cet esprit pour vos sœurs, vous le faites bien plus encore pour vous que pour elles, puisque ce sont là des pierres fermes et qui tiendront l'édifice debout, inébranlable. Mais, je le répète, il faut, dans les fondations, autre chose que la contemplation et la prière; sans les œuvres et l'exercice des vertus, vous demeurerez toujours au même point, et Dieu veuille que vous ne reculiez pas; car, comme vous le savez, dans la vie spirituelle, ne point avancer c'est reculer, parce qu'il est impossible que l'amour demeure toujours dans le même état.

Il vous semblera peut-être que je parle pour les commençants, mais qu'après avoir travaillé on peut se reposer. Je vous ai déjà dit que le repos dont jouissent les âmes dont je parle maintenant n'est qu'intérieur, et qu'elles en ont au contraire et qu'elles en veulent avoir beaucoup moins à l'extérieur. Car à quel dessein croyez-vous que l'âme envoie de cette septième demeure, et comme du fond de son centre, ces inspirations ou, pour mieux dire, ces aspirations dans toutes les autres demeures de ce château spirituel ? Pensez-vous que ces messages aux puissances, aux sens, au corps, aient pour but de les inviter à dormir? Non, non, non. C'est au contraire pour les occuper plus que jamais, et leur faire une guerre plus acharnée que lorsqu'elle souffrait avec eux ; car alors elle ne comprenait pas encore tout le prix de ces travaux et de ces croix dont Dieu s'est peut-être servi pour l'attirer dans sa propre demeure. De plus, la compagnie dont elle jouit maintenant lui donne des forces beaucoup plus grandes qu'elle n'en eut jamais. Si, au dire de David, on devient saint avec les saints, qui doute que cette âme, qui n'est plus qu'une même chose avec le Dieu fort, par cette souveraine union d'esprit à esprit, ne participe à sa force ? C'est là, comme nous le verrons, que les saints ont puisé ce courage qui les a rendus capables de souffrir et de mourir pour leur Dieu. La force surnaturelle, dont l'âme est pénétrée dans cette septième demeure, se communique aux puissances, aux sens, à tout ce château intérieur. Souvent ce corps même ne se sent plus ; il participe visiblement à cette mystérieuse vigueur dont Dieu remplit l'âme quand, après l'avoir introduite et la gardant avec lui dans son cellier, il l'enivre du vin de son amour. Ainsi les aliments, digérés dans l'estomac, s'en vont-ils fortifier la tête et les membres. C'est donc une vie très dure que la vie de ces

âmes, parce que plus elles font, plus elles sont inspirées de faire, dans une guerre acharnée à leurs corps ; et il leur semble toujours qu'elles ne font rien.

De là sont venues sans doute les grandes pénitences de tant de saints, et en particulier celles de la glorieuse Madeleine, qui avait toujours vécu dans les délices. De là, ce zèle dévorant de notre père Élie pour l'honneur de Dieu ; de là, dans saint Dominique et dans saint François, cette soif de gagner des âmes à Dieu, sans un retour sur eux-mêmes, mais afin seulement que Dieu fût loué et béni par elles ; je vous dis, moi, qu'ils ont dû beaucoup souffrir.

Et nous aussi, mes sœurs, tâchons d'allumer en nous ce grand zèle pour la gloire de Dieu ; cherchons dans le saint exercice de l'oraison, non les douceurs spirituelles, mais ces forces tout apostoliques pour servir notre Époux. Suivons le chemin déjà frayé ; sans cela nous nous égarerions au meilleur moment ; et quelle étrangeté que de prétendre à ces faveurs de Dieu par un autre chemin que celui où marcha Jésus-Christ, où marchèrent après lui tous les saints ! Loin de vous, mes filles, une pareille pensée. Croyez-m'en, pour donner à Notre-Seigneur une hospitalité parfaite, il faut que Marthe et Madeleine se joignent ensemble. Serait-ce bien recevoir le divin Maître que de ne point lui donner à manger ? Et qui aurait préparé son repas, si Marthe fût toujours restée, comme Madeleine, assise à ses pieds pour écouter sa parole ? Mais savez-vous quelle est sa nourriture de prédilection ? C'est que notre zèle, par tous les moyens qu'il peut inventer, lui ramène des âmes, afin que ces âmes se sauvent et chantent ensuite ses louanges pendant l'éternité.

Peut-être m'objecterez-vous ici deux choses : la première, que Notre-Seigneur dit que Madeleine avait choisi

la meilleure part. Je réponds à cela qu'elle avait déjà fait l'office de Marthe, quand elle lui avait lavé les pieds et les avait essuyés avec ses cheveux. Et pensez-vous que ce fût une petite mortification, pour une personne de qualité comme elle, d'aller ainsi par les rues et peut-être seule, tant sa ferveur la transportait, d'entrer dans une maison inconnue, de souffrir le mépris du pharisien, et tout ce qu'on devait dire contre elle! Ne suffisait-il pas à ces méchants qui abhorraient Notre-Seigneur, de voir l'affection qu'elle lui témoignait, pour la haïr et lui reprocher sa vie passée? Témoins de la modestie qui brillait dans ses habits et dans toute sa personne, ne devaient-ils pas dire, pour se moquer de son changement, qu'elle voulait faire la sainte, comme on le dit encore aujourd'hui des personnes qui se donnent à Dieu, quoiqu'elles soient moins célèbres que cette admirable pénitente? Je ne crains pas de vous dire, mes sœurs, qu'elle a eu la meilleure part d'angoisses et de mortifications; car, outre cette peine extrême de voir son Maître si abhorré du peuple, que n'a-t-elle pas souffert à sa mort? Je tiens, quant à moi, que, si elle n'a pas fini ses jours par le martyre, cela vient de ce qu'elle l'endura alors en voyant mourir Jésus-Christ sur la croix, et de ce qu'elle a continué de l'endurer tout le reste de sa vie par le terrible tourment qu'elle éprouvait d'être séparée de son divin Maître. On voit par là que cette sainte amante n'était pas toujours dans les délices de la contemplation, aux pieds de Notre-Seigneur.

Vous me direz, en second lieu, que très volontiers vous travailleriez à gagner des âmes à Dieu, mais que vous ne savez comment faire, étant incapables d'enseigner et de prêcher comme faisaient les apôtres. J'ai répondu à cela dans quelque autre traité; et quand ce serait dans celui-ci, je ne laisserais pas de le redire,

parce que, dans les bons désirs que Notre-Seigneur vous donne, cette pensée peut vous venir à l'esprit.

J'ai donc dit que quelquefois le démon nous inspire des desseins qui sont au-dessus de nos forces, afin de nous faire abandonner ce qu'il est en notre pouvoir de faire pour le service de Dieu, et afin de nous bercer dans la pensée que nous avons satisfait à tout quand nous avons désiré des choses impossibles. Sachez, mes sœurs, que dans l'oraison vous pouvez faire le plus grand bien aux âmes ; mais ce n'est pas à vous à convertir le monde entier, contentez-vous d'être utiles aux personnes dans la société desquelles vous vivez. Comme vous êtes plus strictement obligées de travailler à leur bien spirituel qu'à celui des autres, ce que vous ferez pour elles sera d'un plus grand prix auprès de Dieu. Croyez-vous que ce soit peu faire que d'avoir une humilité si profonde, d'être tellement mortifiées, de servir si bien toutes vos sœurs, d'avoir tant de charité envers elles, de pratiquer si constamment toutes les vertus, qu'elles se sentent sans cesse comme entraînées à imiter vos exemples; enfin, de brûler d'un tel amour pour Notre-Seigneur que ce feu qui vous consume vienne à les embraser toutes? Rien ne peut plaire davantage à Notre-Seigneur, ni vous être plus utile : le divin Maître, vous voyant ainsi faire ce qui dépend de vous, connaîtra que vous feriez beaucoup plus encore si vous en aviez le pouvoir, et il ne vous récompensera pas moins que si vous lui aviez gagné un très grand nombre d'âmes. Vous me direz peut-être : Ce n'est pas là convertir, car toutes nos sœurs sont déjà vertueuses. Quelle raison! N'est-il pas évident que, plus elles seront parfaites, plus leurs louanges seront agréables au Seigneur, et leurs prières utiles au prochain?

Enfin, mes sœurs, pour conclure, ne prétendons point

élever la tour de la perfection évangélique, sans lui donner de fondement. Notre-Seigneur ne considère pas tant la grandeur de nos œuvres que l'amour avec lequel nous les faisons. Pourvu que nous fassions toujours ce qui est en notre pouvoir, ce divin Maître, de son côté, nous donnera des forces de jour en jour plus grandes pour le servir. Gardons-nous de perdre cœur, après quelque temps d'efforts et de fidélité ; mais durant le peu qui nous reste à vivre, espace plus court peut-être que chacune de nous ne le pense, offrons-nous sans réserve à notre divin Époux, et faisons-lui un continuel sacrifice de notre corps et de notre âme. Dans son infinie bonté, il unira ce sacrifice à celui qu'il offrit pour nous à son Père sur la croix, et il le récompensera, non selon la petitesse de nos œuvres, mais selon le prix que lui donne l'amour avec lequel nous nous serons consacrées à lui.

Plaise au Seigneur, mes sœurs et mes filles bien-aimées, qu'il nous soit donné de nous voir un jour toutes ensemble dans cette demeure bienheureuse où l'on ne cesse jamais de chanter ses louanges ! Et daigne ce Dieu de bonté me faire la grâce de retracer un peu dans ma vie ce que je vous ai dit dans cet écrit : je le lui demande par les mérites de son Fils, qui vit et règne dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. J'éprouve, je vous l'avoue, une bien grande confusion de me voir si imparfaite ; c'est pourquoi je vous supplie, au nom même de Notre-Seigneur, de ne pas oublier dans vos prières cette pauvre misérable.

---

J'ai dit en commençant avec quelle répugnance j'avais entrepris ce travail ; maintenant qu'il est fini, il me cause une grande joie, et je regarde comme bien employée la

peine, fort petite, je l'avoue, que j'y ai prise. Lorsque je considère la rigueur de votre clôture, le peu de délassement que vous avez, et combien vous êtes à l'étroit dans quelques-uns de nos monastères, il me semble, mes sœurs, que ce sera une consolation pour vous de respirer au large, et de vous récréer dans ce château intérieur; à quelque heure que ce soit, vous pouvez, sans la permission des supérieurs, y entrer et vous y promener. Vous ne sauriez, il est vrai, par vos propres forces, quelque grandes qu'elles vous paraissent, pénétrer dans toutes les demeures. Il n'appartient qu'au Maître du château de vous en ouvrir l'entrée. C'est pourquoi, si vous rencontrez quelque résistance de sa part, souvenez-vous bien de ne pas faire d'effort pour passer outre; vous le fâcheriez, et il vous fermerait à jamais la porte des demeures où vous désirez entrer. Il aime grandement l'humilité; avec cette vertu vous gagnerez bientôt son cœur. S'il voit que vous vous réputez indignes d'entrer dans les troisièmes demeures, il aura hâte de vous recevoir dans les cinquièmes. Et si vous êtes fidèles, si vous redoublez d'efforts pour lui plaire, il vous admettra enfin dans la demeure où il habite lui-même. Une fois dans cette heureuse demeure, n'en sortez plus, je vous prie, si ce n'est par le commandement de la prieure, à laquelle il veut que vous obéissiez comme à lui-même. Si c'est par obéissance que vous en êtes longtemps dehors, le divin Maître, quand vous reviendrez, vous tiendra toujours la porte ouverte. Lorsque vous aurez une fois goûté les agréments de ce château, vous trouverez du repos en tout, et les plus grandes peines vous deviendront légères par le seul espoir d'y retourner; et pour comble de bonheur, nul ne peut vous ravir cette espérance.

Je n'ai parlé, il est vrai, que de sept demeures; mais

chacune d'elles a comme divers appartements très nombreux, les uns en bas, les autres en haut, et d'autres aux côtés, avec de beaux jardins, des fontaines, et tant d'objets si ravissants, que vous n'aurez point assez de louanges à donner à ce grand Dieu qui a créé ce château à son image et à sa ressemblance.

Si vous trouvez quelque chose de bon dans ce que j'ai dit pour vous le faire connaître, croyez très certainement que Notre-Seigneur me l'a inspiré pour votre satisfaction. Et quant à ce que vous y rencontrerez de défectueux, ne doutez point qu'il ne vienne de moi. Cependant, en retour de l'extrême désir que j'ai de vous aider, selon mon petit pouvoir, à servir ce grand Dieu, j'ose vous adresser une prière : Toutes les fois que vous lirez ces pages, donnez en mon nom mille louanges à Notre-Seigneur, demandez-lui l'augmentation de son Église, la lumière pour les hérétiques, et, pour moi, le pardon de mes péchés et la délivrance du purgatoire; c'est là que je serai peut-être quand on vous donnera cet écrit à lire, si toutefois des hommes doctes, après l'avoir examiné, le jugent digne de voir le jour. S'il s'y rencontre quelque erreur, il ne faut l'attribuer qu'à mon peu d'intelligence. Je me soumets en tout à ce que croit l'Église catholique dans laquelle je vis et proteste que je veux vivre et mourir. Que Notre-Seigneur soit à jamais loué et béni! Amen, amen.

Cet écrit a été achevé dans le monastère de Saint-Joseph d'Avila, la veille de saint André de l'année 1577, pour la gloire de Dieu qui vit et règne dans les siècles des siècles. Amen.

# FRAGMENT DU LIVRE

SUR LE

# CANTIQUE DES CANTIQUES

# PRÉFACE

Nous ne connaissons pas la date certaine de la composition de ce livre. Nous savons seulement que le manuscrit de la sainte n'existe plus et qu'il a été brûlé par l'auteur lui-même, sur le conseil du P. Yanguas. A une époque où toute traduction de l'Écriture sainte en langue vulgaire était interdite, et où le P. Louis de Léon lui-même venait d'expier, par plusieurs années de prison, la témérité qu'il avait eue d'écrire en espagnol un commentaire du Cantique des cantiques, on comprend l'étonnement et les craintes du P. Yanguas. Son premier mot fut qu'il fallait jeter au feu ces pages dangereuses. La sainte, habituée à obéir, livra aux flammes son manuscrit. Cette explication nous paraît absolument plus naturelle que le désir, affirmé çà et là par les contemporains, d'éprouver la vertu de sa pénitente.

Heureusement une carmélite d'Albe en avait transcrit la première partie et ce que nous appellerions volontiers le premier jet ou la première édition. Le travail de la sainte n'avait pas de titre; les copies contemporaines n'en portent pas non plus. C'est seulement en publiant l'ouvrage, en 1612, que le P. Gratien l'intitula : *Pensées sur l'amour de Dieu à propos de quel-*

*ques versets du Cantique des cantiques.* Le P. Bouix, en mettant en tête de sa traduction : *Fragment du livre sur le Cantique des cantiques,* semble annoncer une explication ou un commentaire du saint livre. La sainte n'a pas eu cette prétention et le lecteur s'apercevra sans peine qu'elle a consigné seulement, un peu au hasard, quelques réflexions, quelques effusions de son âme, au sujet de deux ou trois textes sacrés.

Cet écrit n'a donc pas l'importance du *Chemin de la perfection* et du *Château intérieur;* de fait, on ne le trouve guère cité, quand on invoque l'autorité de sainte Thérèse dans les questions de mystique. Pour ce motif, nous n'avons pas cru devoir en soumettre la traduction à un travail de revision minutieuse et nous reproduisons tel quel le texte du P. Bouix.

J. P.

# AVANT-PROPOS

Témoin des grandes grâces que Notre-Seigneur fait aux âmes qu'il a appelées à ces monastères de Notre-Dame du Mont-Carmel où s'observe la règle primitive, je ne me lassais pas de le remercier et de le bénir. Mais voyant que parmi elles il en est quelques-unes que cet adorable Maître comble de faveurs vraiment extraordinaires, je ne pouvais me défendre du désir de leur être quelque peu utile. Il est en effet tellement nécessaire qu'on leur explique certaines choses qui se passent entre Notre-Seigneur et l'âme, que les personnes initiées à cet état peuvent seules comprendre ce que ces âmes ont à souffrir quand elles sont privées de cette lumière. Or, déjà depuis quelques années, il plaît au divin Maître de me faire goûter un indicible plaisir toutes les fois que j'entends ou que je lis quelques-unes des paroles du Cantique de Salomon. Ce plaisir est tel, que, sans entendre le sens de ces paroles en langue castillane, elles me faisaient entrer dans un plus profond recueillement, agissaient plus fortement sur mon âme que les livres les plus dévots dont j'ai une facile intelligence. Ceci a été en quelque sorte habituel; et quoiqu'on me traduisît ces

paroles en langue vulgaire pour m'en faire connaître le sens, je ne les comprenais pas davantage[1].

. . . . . .

Enfin mon adorable Maître a eu égard au désir que j'avais d'être utile à ces âmes qui sont ses épouses privilégiées; et depuis deux ans environ, il daigne me faire comprendre quelque chose du sens de certaines paroles des Cantiques; et il me semble que ce que j'en dirai sera une consolation pour celles de nos sœurs qu'il conduit par cette voie, et j'ajoute, pour mon âme. Car quelquefois il révèle tant de sens sur ces paroles, que je désirais bien ne pas les oublier; mais je n'osais rien mettre par écrit. Maintenant, sur l'avis de personnes auxquelles je suis obligée d'obéir, j'écrirai quelque chose des sens admirables que Notre-Seigneur me découvre dans ces paroles qui causent tant de plaisir à mon âme, et que je trouve si utiles pour faire avancer rapidement dans ce chemin d'oraison par lequel, comme je l'ai dit, Notre-Seigneur conduit les sœurs de ces monastères, qui sont mes sœurs bien-aimées[2].

Si cet écrit est destiné à être mis entre vos mains, vous voudrez bien, mes filles, agréer ce petit don de la part de celle qui désire, avec non moins d'ardeur pour vous que pour elle, tous les dons du Saint-Esprit. C'est en son nom que je commence. Si je réussis en quelque chose, cela ne viendra pas de moi. Plaise à la divine Majesté de me faire réussir!

1. Il manque ici quelques lignes.
2. Il manque encore ici quelques lignes.

# FRAGMENT DU LIVRE

SUR LE

# CANTIQUE DES CANTIQUES

## CHAPITRE PREMIER

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Osculetur me osculo oris sui; quia meliora sunt ubera tua vino » : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche; car vos mamelles sont meilleures que le vin* (Cap. I, v. 1).

Profond respect avec lequel nous devons lire ou entendre les paroles du *Cantique des cantiques*. — Le but que la sainte se propose dans cet écrit est uniquement de consoler ses filles et de les diriger dans les voies de l'oraison, en leur faisant part des lumières que Notre-Seigneur lui a communiquées sur quelques-unes des paroles de ce Livre. — Le baiser demandé par l'Épouse des Cantiques est la paix et l'amitié de Dieu.

En réfléchissant sur ce texte du Cantique des cantiques, une remarque dont j'ai été vivement frappée, c'est qu'il semble que l'âme parle à une personne et qu'elle demande la paix à une autre; car après avoir dit : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche,* s'adres-

sant aussitôt à Celui avec qui elle s'entretient, elle lui dit : *Vos mamelles sont meilleures que le vin.*

J'avoue que je ne comprends pas cela, et c'est pour moi un grand bonheur de ne pouvoir le comprendre. Et en effet, c'est bien moins par les choses que notre faible entendement croit pouvoir entendre ici-bas, que par celles qui sont absolument au-dessus de lui, que notre âme s'élève vers Dieu et se sent pénétrée de respect pour son adorable majesté. C'est pourquoi, mes filles, lorsqu'en lisant un livre, en entendant un sermon, ou en méditant les mystères de notre sainte foi, il se présentera à vous des choses que vous ne pouvez bonnement comprendre, je vous recommande extrêmement de ne pas fatiguer votre esprit et de ne pas épuiser ses forces à vouloir les pénétrer. Ce n'est pas là le fait des femmes, ni même de bien des hommes.

Quand il plaît au divin Maître d'en donner l'intelligence, il le fait sans aucun travail de notre part. Je dis ceci pour les femmes et pour les hommes qui ne sont pas obligés de soutenir la vérité par leur doctrine. Car pour ceux à qui le Seigneur confie la mission de nous instruire, il est bien clair qu'ils doivent approfondir l'Écriture, et ce travail ne peut que leur être fort utile. Mais pour nous, notre partage est de recevoir avec simplicité ce qu'il plaira au Seigneur de nous donner. Quant à ce qu'il nous refuse, loin d'en éprouver la moindre peine, nous devons plutôt nous en réjouir, par cette considération que notre Dieu et Seigneur est si grand, qu'une seule de ses paroles renferme en elle mille mystères, et qu'ainsi il nous est impossible de la bien entendre. Si cette parole était en latin, en hébreu ou en grec, ce ne serait pas merveille. Mais pour ne parler que des psaumes de David, que

de passages qui, même traduits en notre langue castillane, demeurent pour nous aussi obscurs que dans la langue latine! Ainsi gardez-vous toujours de fatiguer ou d'épuiser votre esprit en cherchant à les comprendre. Les femmes n'ont besoin que de ce qui suffit à leur entendement; et avec cela, Dieu se montrera prodigue de ses grâces envers nous.

Lorsqu'il plaît au divin Maître, sans travail ni sollicitude de notre part, de nous faire entendre ces paroles de l'Écriture, nous en trouvons en nous l'intelligence. En dehors de cela, notre devoir est de nous humilier, et, comme je l'ai dit, de nous réjouir que notre Dieu soit si grand, que ses paroles, même dans notre langue, ne peuvent être comprises de nous.

Il vous semblera peut-être que quelques-unes de ces paroles des Cantiques auraient pu être dites d'un autre style. Telle est, en effet, notre bassesse, que je ne m'en étonnerais pas; et ainsi j'ai ouï dire à certaines personnes qu'elles évitaient plutôt de les entendre. O mon Dieu, que notre misère est grande! Ne ressemblons-nous pas à ces animaux venimeux qui changent en poison tout ce qu'ils mangent? Peut-on concevoir des grâces plus précieuses que celles que nous fait le Seigneur en nous donnant à entendre les grands biens que possède l'âme qui l'aime, et en relevant le courage de cette âme afin qu'elle puisse lui parler et trouver ses délices dans sa compagnie? Et cependant, loin de retirer de ces grâces un plus grand amour pour Dieu, comme nous le devrions, et loin de comprendre le sens divin de ces paroles, nous leur donnons un sens conforme au très faible amour de Dieu qui est en nous.

O Seigneur de mon âme, que nous profitons mal de tous les biens que vous nous avez faits! Votre divine Majesté va cherchant des moyens et des inventions pour

nous témoigner et nous faire comprendre l'amour que vous nous portez; et nous, si mal expérimentés à vous aimer, nous n'en faisons, hélas! que peu de cas : et étant si mal exercés dans ce saint commerce de l'âme avec son Dieu, nous voyons nos pensées s'en aller là où elles croupissent toujours. Et au lieu de nous occuper à méditer les grands mystères d'un langage dont le Saint-Esprit est l'auteur, nous mettons notre étude à les fuir!

Et cependant, pour nous enflammer de l'amour de Dieu, que fallait-il de plus que de penser que s'il nous parle ainsi dans les Cantiques, ce n'est pas sans une grande cause, une raison profonde? C'est pourquoi je ne puis sans tristesse me rappeler comment fut accueilli un très admirable sermon sur le Lavement des pieds, prêché le jeudi saint par un religieux. Son discours était fondé sur quelques paroles des Cantiques et il fut consacré presque tout entier à relever les délices que l'Épouse goûte avec son Dieu, mais comme il parlait d'amour, tout ce qu'il dit excita un tel rire et fut si mal reçu, que j'en restai dans le dernier étonnement. Il est clair pour moi que c'est, ainsi que je l'ai dit, parce que nous nous exerçons si mal dans l'amour de Dieu, qu'il nous semble qu'une âme ne peut, en s'entretenant avec lui, user de semblables paroles.

Mais moi je connais certain nombre de personnes qui, au contraire, retirent de ces paroles un si grand bien, de si vives consolations, une délivrance si entière des craintes qu'elles avaient auparavant, qu'elles ne se lassent pas de donner de particulières louanges à Notre-Seigneur de ce qu'il nous a laissé un remède si salutaire pour les âmes qui l'aiment d'un fervent amour, et de ce que ces âmes comprennent et voient que Dieu par là s'humilie à un tel excès, que si elles n'en avaient l'expé-

rience, elles ne pourraient s'empêcher de craindre.

J'en connais une en particulier qui, après plusieurs années passées dans les craintes, ne trouva d'assurance qu'en entendant quelques paroles des Cantiques. Par ces paroles Notre-Seigneur lui fit connaître intérieurement que son âme était bien guidée. Elle comprit, à cette lumière, qu'il est possible, comme je l'ai dit, que l'âme qui est embrasée d'amour pour son Époux éprouve dans sa divine compagnie toutes ces délices, ces défaillances, ces morts, ces afflictions, tous ces plaisirs et toutes ces jouissances, après que cette âme, pour l'amour du céleste Époux, a laissé tous les plaisirs du monde, et qu'elle s'est entièrement remise et abandonnée entre ses mains, et cela, non en paroles comme il arrive à quelques-uns, mais en toute vérité confirmée par les œuvres.

O mes filles, que Dieu est un bon payeur! Et qu'il est vrai de dire que le Seigneur et l'Époux que vous servez voit tout, entend tout et tient compte de tout! Ainsi, quelque petites que soient les choses dont vous vous occupez, ne laissez pas de les faire avec tout l'amour dont vous serez capables. Cet adorable Maître les payera. Il ne regarde que l'amour avec lequel vous les ferez.

Je conclus en disant : lorsque vous trouverez, soit dans la Sainte Écriture, soit dans les mystères de notre foi, quelque chose qui soit au-dessus de vous, ne perdez jamais de temps, comme je vous l'ai dit, à vouloir l'approfondir; et quelque hautes que soient les paroles de l'Écriture que vous pourrez lire ou entendre sur l'amour avec lequel Dieu et l'âme traitent ensemble, ne vous en effrayez jamais. L'amour que Dieu a eu et qu'il a pour nous, étant ce que nous sommes, m'étonne bien davantage et me met hors de moi. Et quelque tendres que soient les paroles par lesquelles il nous déclare combien

il nous aime, jamais elles n'approcheront de l'amour qu'il nous a témoigné par ses œuvres.

Quand vous serez arrivées ici, je vous prie, mes filles, de vous arrêter un peu, et de réfléchir aux témoignages d'amour que Notre-Seigneur nous a donnés et à ce qu'il a fait pour nous. Et voyant clairement que l'amour qu'il nous porte est si puissant et si fort, qu'il lui a fait embrasser des souffrances si prodigieuses, vous vous direz à vous-mêmes : Non, quelles que soient les paroles par lesquelles il nous exprime son amour, aucune d'elles ne doit nous étonner!

Je reviens donc à ce que j'ai commencé à dire sur ces paroles des Cantiques : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche*. Il doit y avoir de grandes choses, de profonds mystères dans ces paroles! Nul doute qu'elles ne renferment des trésors d'un inestimable prix. J'ai prié des savants de m'expliquer ce que le Saint-Esprit a voulu dire par elles et quel est leur véritable sens, et ils m'ont répondu que les docteurs ont écrit plusieurs expositions, et que, malgré cela, ils sont encore loin d'avoir dit tout ce qu'elles renferment.

Cela étant ainsi, ne trouverez-vous pas que c'est un excès d'orgueil de ma part que de vouloir vous expliquer quelque chose du livre des Cantiques? Je me hâte de vous dire que ce n'est pas là mon dessein, et si dépourvue que je sois d'humilité, il ne m'est jamais venu en pensée de pouvoir donner le vrai sens de ces paroles.

Ce que je prétends uniquement, le voici : comme lorsque j'entends quelques paroles du Cantique des cantiques, je goûte de grandes délices dans ce que Notre-Seigneur me fait comprendre, je me sens portée à vous le dire, dans la pensée que ce sera pour vous comme pour moi une source de consolation. Que si ce que je dirai n'explique pas le sens de ces paroles, mon but, qui

est de vous faire part de mes consolations et de mes lumières, n'en sera pas moins atteint. Je sais que nous ne devons point nous écarter de ce qu'enseignent l'Église et les saints. Aussi cet écrit ne vous sera-t-il remis qu'après que des gens doctes auront jugé qu'il est conforme à cet enseignement.

Quant à moi, je pense que Notre-Seigneur nous permet de goûter ce qu'ont de suave et de divin ces paroles des Cantiques, de même qu'il nous permet, en méditant sa sainte passion, d'arrêter souvent notre esprit à des souffrances et à des tourments qu'il dut endurer et qui n'ont pas été écrits par les évangélistes. Dès lors que, dans la méditation de ces paroles des Cantiques, ce n'est pas la curiosité qui nous guide, mais que nous recevons simplement ce qu'il plaît à Notre-Seigneur de nous donner à entendre, je tiens pour certain qu'il ne voit pas avec déplaisir que notre âme se console et se délecte dans ses paroles et dans ses œuvres.

Si le Roi aimait un pauvre petit berger qui lui aurait inspiré de l'intérêt, ne serait-ce pas pour lui un spectacle charmant de voir ce berger interdit en sa présence, ébloui à la vue de la pourpre royale, se disant à lui-même : Qu'est cela? et comment a-t-on pu le faire?

Eh bien, nous ne devons pas non plus, nous autres femmes, nous regarder comme exclues de ces richesses du Seigneur; nous pouvons en jouir; nous pouvons faire part aux autres des lumières qu'il nous donne. Nous ne devons pas penser que le mieux est de les taire, mais nous devons les soumettre à des gens doctes, et, s'ils les approuvent, nous ne devons pas craindre de les communiquer.

Certes, je ne pense pas réussir dans cet écrit, Notre-Seigneur le sait bien; mais je ferai comme ce petit berger dont je viens de parler. C'est une consolation pour

moi de vous dire, comme à mes filles, mes méditations, où je mêlerai sans doute bien des choses dénuées de sens.

Ainsi je commence avec la faveur du divin Roi de mon âme, et avec la permission de mon confesseur. Plaise à mon adorable Maître de me venir en aide dans cet écrit, ainsi qu'il l'a fait pour d'autres dont j'ai parlé, dans lesquels il m'a fait dire des choses justes, ou plutôt il les a dites par moi : il le faisait sans doute parce qu'elles vous étaient destinées. Si je ne réussis point, j'estimerai pour bien employé le temps que je mettrai à écrire et à occuper mes pensées d'une matière si divine, que je ne méritais pas même d'en entendre parler.

Dans les paroles des Cantiques que j'ai citées au commencement, l'Épouse parlait à une troisième personne, et cette personne est la même que celle avec qui elle était. Il me semble que par là le Saint-Esprit nous donne à entendre qu'il y a en Jésus-Christ deux natures, une divine et l'autre humaine. Je ne m'arrête point à cette pensée, parce que mon dessein est de ne parler que de ce qui peut être utile aux personnes d'oraison; bien que tout soit utile pour enflammer le courage et remplir d'admiration une âme qui aime le Seigneur avec un ardent désir.

Le divin Maître sait bien que si quelquefois, sur ma demande, on m'a expliqué quelques-unes de ces paroles des Cantiques, cela a été rare, et qu'il ne m'en reste absolument aucun souvenir, parce que j'ai une très mauvaise mémoire. Ainsi je ne pourrai dire que ce que Notre-Seigneur m'enseignera, et ce qui ira à mon dessein. Sur ces paroles du Livre des Cantiques : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche,* je déclare ne me rien rappeler de ce que j'ai pu entendre de la bouche des autres.

O mon Seigneur et mon Dieu, quelles paroles que celles-là pour qu'un ver de terre les dise à son Créateur!

Soyez béni, Seigneur, qui nous avez enseignés par tant de voies différentes! Mais qui oserait, ô mon Roi, prononcer ces paroles, si vous-même ne nous l'aviez permis? C'est là une chose qui effraye; et peut-être sera-t-on effrayé que je dise à quelqu'un de les adresser à Dieu!

On dira que je suis une ignorante, que l'Épouse ne veut point dire cela, que ces termes de *baiser* et de *bouche* ont plusieurs significations, et que pour ce motif il convient que des gens simples ne lisent pas ces choses. Je confesse que ces termes peuvent s'entendre en bien des sens; mais l'âme qui est embrasée d'un amour qui la met hors d'elle-même ne veut aucun de ces sens, elle ne veut que dire ces paroles; et pourquoi ne les dirait-elle pas, puisque après tout le Seigneur l'y autorise? O mon Dieu! qu'est-ce qui nous étonne en ces paroles? L'œuvre ne nous jette-t-elle pas dans une admiration encore plus grande? Et ne nous approchons-nous pas du très saint sacrement?

C'est ce qui m'a fait penser que peut-être par ces paroles l'Épouse demandait à Jésus-Christ cette grâce qu'il nous a accordée de demeurer dans le tabernacle pour y être la nourriture de nos âmes. Il m'est également venu en pensée que peut-être elle demandait cette union si grande opérée dans le mystère de l'Incarnation, où Dieu se fait homme, et cette amitié qu'il contracta avec le genre humain. Car il est clair que le baiser est un signe de paix et d'une amitié grande entre deux personnes. Nous allons voir qu'il y a plusieurs sortes de paix; Dieu veuille par sa lumière nous les faire connaître!

Avant de passer outre et pour ne pas l'oublier, je veux constater ici un fait digne de remarque, bien qu'il fût plus à propos d'en parler en un autre temps. Je tiens pour certain, puissé-je me tromper! qu'il y a un grand

nombre de personnes qui s'approchent de la sainte table avec des péchés mortels graves. Que de telles personnes viennent à entendre une âme morte d'amour pour son Dieu dire ces paroles, elles s'en étonneront et y verront une grande hardiesse. Ce dont je suis bien sûre, c'est qu'elles n'emploieront pas ces paroles, ni d'autres semblables qui se trouvent dans le Livre des Cantiques. C'est l'amour qui les dit, et comme elles ne l'ont pas, elles peuvent chaque jour lire les Cantiques, elles ne s'exprimeront point par ces paroles; elles n'oseront pas même les avoir à la bouche! Et de fait, seulement de les entendre, on est saisi d'effroi, tant est grande la majesté qu'elles portent avec elles! Mais que dire, Seigneur, de celle que vous avez dans le saint sacrement? C'est parce que ces personnes n'ont pas une foi vive mais morte, parce qu'elles vous voient si humble sous les espèces du pain, et que vous ne leur adressez aucune parole, attendu qu'elles ne sont pas dignes de vous entendre qu'elles se portent jusqu'à cet excès d'audace.

Ces paroles, prises à la lettre, sont faites, je l'avoue, pour inspirer de la terreur à une personne qui les dirait de sang-froid. Mais elles sont loin de produire cet effet sur d'autres personnes que notre Amour et Seigneur a ravies hors d'elles-mêmes. Vous me pardonnerez bien que je vous dise cela et plus encore, quoiqu'il y ait de la hardiesse! Eh, mon tendre Maître, si *baiser* signifie paix et amitié, pourquoi les âmes ne vous demanderaient-elles pas de les leur accorder? Quelle meilleure chose pouvons-nous vous demander? Ce que je vous demande, mon Seigneur, c'est que vous me donniez *cette paix avec un baiser de votre bouche.* C'est là, mes filles, une très haute demande, comme je vous le dirai dans la suite.

## CHAPITRE II

Avant d'aborder son sujet, c'est-à-dire d'exposer les ineffables trésors de la paix et de l'amitié de Dieu, la sainte fait connaître plusieurs sortes de paix trompeuses des mondains. — Elle signale les obstacles qui empêchent les âmes de s'élever à cette haute et parfaite amitié de Dieu, qui est la vraie sainteté sur la terre, et un véritable avant-goût de la béatitude céleste.

Dieu nous délivre, mes filles, de plusieurs sortes de paix que possèdent les mondains! Et d'abord que Dieu ne nous laisse jamais éprouver cette paix effrayante qui doit être un jour suivie d'une guerre éternelle! Je parle de la paix dont jouit un esclave du monde, qui vit très paisible, bien qu'enfoncé en de grands péchés, et si tranquille dans ses vices, qu'il n'éprouve aucun remords de conscience.

Cette paix, comme vous l'avez lu, est un signe que le démon et lui sont amis; tant que vit ce mondain, le démon se garde de lui faire la guerre. Car telle est la malice de quelques-uns de ces esclaves du monde, que, pour se délivrer de cette guerre et non par amour pour Dieu, ils reviendraient un peu à lui; mais ceux qui vont par cette voie ne persévèrent jamais dans son service, et comme le démon le sait bien, il leur donne de nouveau les plaisirs qu'ils désirent, et ils retournent à son amitié; il les traite ainsi jusqu'à ce qu'il les tienne en

un lieu où il leur fasse entendre combien fausse était leur paix. Ces esclaves du démon, nous n'avons pas à en parler ; que dans le séjour où ils sont entrés, ils s'arrangent avec leur maître ! J'espère de la miséricorde du Seigneur que jamais parmi nous ne se rencontrera un si grand mal.

Mais le démon pourra commencer à nous nuire par une autre paix, celle qu'il nous fait trouver au milieu de fautes et d'imperfections petites en elles-mêmes ; et toujours, mes filles, tant que nous vivons, nous devons craindre. Quand une religieuse commence à se relâcher en certaines choses peu considérables en apparence, et quand elle persévère longtemps dans ce relâchement sans éprouver de remords de conscience, c'est une mauvaise paix, et le démon peut par là lui faire beaucoup de mal.

Les fautes ou imperfections dont j'ai parlé sont, par exemple, quelque manquement à la règle, qui, en soi, n'est point péché, quelque négligence, bien que ce soit sans malice, à exécuter ce que le supérieur commande ; car, enfin, il tient la place de Dieu, c'est un devoir de lui obéir, c'est pour cela que nous sommes entrées en religion et nous devons chercher en tout à nous conformer à ses volontés. Ainsi en est-il de quelques autres petites choses qui, en soi, ne paraissent point péché, mais qui, enfin, sont des fautes. De ces fautes il y en aura toujours, vu la misère de notre nature. Je ne le conteste pas ; mais ce que je dis, c'est que les religieuses à qui elles échappent, doivent en avoir du repentir, et comprendre qu'elles ont failli. Car si elles n'agissent pas de la sorte, le démon, je le répète, pourra s'en réjouir et il travaillera peu à peu à rendre l'âme insensible à ces petites choses. Et lorsqu'il sera arrivé jusque-là, je vous déclare, mes filles, qu'il

n'aura pas peu fait, car je crains qu'il n'aille plus loin.

C'est pourquoi, mes filles, je vous en conjure pour l'amour de Dieu, soyez extrêmement attentives sur vous-mêmes. Il faut qu'il y ait guerre en cette vie. Avec tant d'ennemis, il ne nous est pas possible de rester une main sur l'autre, il faut toujours veiller et examiner comment nous allons à l'intérieur et à l'extérieur. Bien que dans l'oraison le Seigneur vous accorde de grandes grâces et vous donne ce que je dirai dans la suite, au sortir de là, sachez-le bien, vous rencontrerez mille petites pierres d'achoppement, mille petites occasions : ce sera manquer à une règle par négligence, ne pas bien faire telle chose, ce seront des troubles intérieurs et des tentations. Je ne dis pas que cela doive arriver toujours ou très ordinairement.

Je ne dis pas non plus qu'il ne doit jamais y avoir de tentations; j'estime au contraire qu'elles sont quelquefois une très grande grâce du Seigneur, et qu'elles font faire à l'âme de grands progrès dans la vertu. Il ne nous est pas possible d'être ici-bas des anges, ce n'est pas notre nature. C'est pourquoi je ne me trouble point quand je vois une âme dans de grandes tentations. S'il y a en elle amour et crainte de Notre-Seigneur, elle sortira de ces combats avec de grands profits spirituels. Je sais, par expérience, qu'il en est ainsi. Mais lorsque je vois des âmes toujours paisibles et sans aucune guerre, et j'en ai rencontré quelques-unes dans cet état, j'avoue que je n'achève pas de me rassurer. Bien que je voie que ces âmes n'offensent point Notre-Seigneur, elles m'inspirent toujours de la crainte, je les éprouve et je les tente moi-même de tout mon pouvoir, attendu que le démon ne le fait point, afin qu'elles voient ce qu'elles sont. Mais il est très possible, et j'en ai vu quelques exemples, qu'une âme que Dieu a élevée à une

haute contemplation, obtienne ce mode de procéder et qu'elle soit dans un contentement intérieur ordinaire. Je tiens néanmoins, quant à moi, que ces âmes ne se connaissent pas, et lorsque j'ai pénétré jusque dans le fond de leur intérieur, j'ai trouvé qu'elles avaient leurs petites guerres, quoique rarement.

Pour moi, je déclare, après mûre réflexion, que je ne porte point envie à ces âmes ; et je vois que celles qui soutiennent la guerre dont j'ai parlé, non seulement ne leur cèdent point en ce qui regarde l'oraison et la perfection, mais se signalent par de plus grands progrès.

Je ne parle pas ici de certaines âmes qui sont déjà très avancées et très mortifiées, après avoir soutenu de longues années cette guerre. Elles sont tellement mortes au monde, que Notre-Seigneur, en récompense, leur donne ordinairement cette paix ; mais elles ne laissent pas en cet état de sentir vivement les fautes qu'elles commettent, et d'en éprouver une très grande peine.

Comme vous le voyez, mes filles, Dieu conduit les âmes par plusieurs chemins. Mais, comme je l'ai dit, je ne puis m'empêcher de craindre pour vous quand je vois que vous n'avez point de douleur d'une faute que vous commettez; car pour ce qui est péché, même véniel, il est bien entendu que vous devez en avoir un regret qui aille jusqu'au fond de l'âme, et, grâces à Dieu, c'est bien là, j'en suis convaincue, ce que vous éprouvez maintenant.

Notez bien, mes filles, ce que je vais vous dire, et, par amour pour moi, gardez-en un fidèle souvenir. Quand une personne est vivante, n'est-il pas vrai qu'elle sent la moindre piqûre d'une épingle ou d'une épine ? Si donc l'âme n'est pas morte, si au contraire l'amour de Dieu est tout vivant en elle, n'est-ce pas une faveur

signalée que le Seigneur lui accorde quand il la rend sensible à la plus petite chose qui lui échappe contre sa profession et les obligations de son état? Et ne peut-on pas dire de l'âme à qui Dieu donne cette sollicitude et cette délicatesse d'amour, que, selon l'expression des Cantiques, elle fait à Notre-Seigneur un lit de roess et de fleurs, et qu'il est impossible que cet adorable maître ne vienne, quand bien même il tarderait, prendre ses délices avec elle? O mon Dieu! que faisons-nous, nous tous qui sommes engagés dans l'état religieux, que faisons-nous, quoique nous ayons quitté le monde? A quelle fin sommes-nous venus? Et peut-il y avoir pour nous de meilleure occupation que celle de préparer des demeures en nos âmes à notre Époux, puisque nous l'avons pris pour tel en faisant profession?

Que les âmes qui seraient scrupuleuses entendent bien que je ne parle pas ici de quelque faute qui échapperait de temps en temps, ni de ces fautes où l'on tombe sans que l'on puisse toujours les apercevoir et en éprouver du repentir; je parle d'une religieuse qui commet très ordinairement des fautes, sans en faire cas, lui semblant que ce n'est rien, qui n'en éprouve aucun remords de conscience, et qui ne fait aucun effort pour s'en corriger. C'est là, je le répète, une paix dangereuse; et ainsi tenez compte de cet avertissement.

Que sera-ce donc des religieuses qui vivent dans un grand relâchement de leur règle? Plaise au Seigneur, je l'en supplie, qu'il n'y en ait jamais une de telle parmi nous! Le démon doit les attaquer de bien des manières Dieu le permettant ainsi à cause de nos péchés. Mais c'est là un sujet dont je n'ai point à traiter, j'ai voulu seulement vous le faire connaître par le peu que j'en ai dit.

Venons à l'amitié et à la paix que le Seigneur commence à montrer dans l'oraison; j'en dirai ce qu'il lui

plaira de m'en faire connaître. Mais il m'a semblé utile de traiter auparavant en peu de mots de la paix que donne le monde et de celle que nous donne notre sensualité. Il y a, je le sais, bien des livres qui l'expliquent mieux que je ne pourrai le faire; mais, étant pauvres comme vous l'êtes, vous n'aurez peut-être pas moyen de les acheter, et il ne se trouvera peut-être personne qui vous en fasse l'aumône; au lieu que cet écrit demeure dans la maison, et renferme ce que vous trouveriez dans ces livres.

Je dis que le monde donne plusieurs sortes de paix par lesquelles il peut nous tromper; je vais en signaler quelques-unes. Mon but en cela est de nous faire concevoir le plus vif regret et la plus profonde douleur de ce que, par notre faute, nous ne nous élevons pas jusqu'à l'amitié de Dieu, possédée dans son degré le plus excellent, et de ce que nous nous contentons de la posséder dans un faible degré. O Seigneur! pourrions-nous nous contenter de si peu, si nous avions bien présente à l'esprit cette vérité, que vous nous réservez une récompense ineffable, et que, dès que l'âme s'élève à cette grande amitié, vous la faites jouir, dans ce monde même, de cette céleste récompense. Cela étant ainsi, comment se fait-il que tant d'âmes restent au pied de la montagne, quand elles pourraient parvenir jusqu'à son sommet? Dans d'autres petits écrits que j'ai faits pour vous [1], je vous en ai souvent dit la cause, et je veux encore vous la redire ici : c'est parce que ces âmes manquent de courage. Je vous en supplie donc, mes filles, ayez toujours des pensées généreuses, et le Seigneur vous donnera grâce pour que les œuvres le soient aussi. Croyez que c'est là une chose de la plus haute importance.

[1] Dans son *Chemin de la perfection*.

Je parlerai d'abord de ces âmes qui ont obtenu l'amitié du Seigneur parce qu'elles ont bien confessé leurs péchés, et en ont eu un véritable repentir; mais à peine ont-elles ainsi passé deux jours, qu'elles retournent à leurs péchés. Certes, ce n'est point là l'amitié et la paix que demande l'Épouse des Cantiques. Pour vous, mes filles, faites constamment de généreux efforts pour ne pas aller toujours dire au confesseur la même faute. Il est vrai que nous ne pouvons en être entièrement exemptes; mais au moins ne commettons pas toujours les mêmes; il serait plus difficile de les déraciner, et elles pourraient même donner naissance à beaucoup d'autres. Voilà une plante ou un arbrisseau que l'on enfonce dans le sol; si on les arrose chaque jour, cela les fera tellement grandir que pour les arracher il faudra la pelle et la pioche. Ainsi en est-il d'une même faute, si petite qu'elle soit, que l'on commet tous les jours, et dont on ne se corrige pas; il devient très difficile de la déraciner; mais veut-on déraciner une faute que l'on aurait commise une fois ou même dix fois, cela sera facile. Vous devez, mes filles, demander cette grâce au Seigneur dans l'oraison. Car de nous-mêmes nous pouvons peu, nous ajouterons plutôt à notre faiblesse. Souvenons-nous qu'à ce redoutable jugement qui aura lieu à l'heure de la mort, nous ne regarderons pas comme chose peu importante cette fidélité à déraciner les plus petites fautes, nous surtout que le souverain Juge a prises pour ses épouses en cette vie.

O mes filles, que cette dignité d'épouses d'un Dieu est grande! et qu'elle est faite pour vous enflammer d'ardeur dans son service! Contentez ce Seigneur qui est notre divin Roi! Mais, ô ciel! que les personnes que j'ai nommées plus haut, payent mal l'amitié que Dieu leur accorde, puisqu'elles redeviennent sitôt ses mor-

tels ennemis! Assurément la miséricorde de Dieu est grande! Quel ami trouverons-nous qui soit si patient? Parmi les hommes, deux amis viennent-ils à se brouiller, cela ne sort plus de leur mémoire, et jamais ils ne reviennent à une amitié aussi fidèle qu'auparavant. Mais combien de fois ces personnes manquent ainsi à l'amitié de Notre-Seigneur! Et pendant combien d'années cet adorable Maître est à les attendre pour leur accorder le pardon! Soyez béni, mon Seigneur, vous qui nous supportez avec un si paternel amour, qu'il semble que vous oubliiez votre grandeur, pour ne pas châtier, comme il serait juste, une trahison aussi perfide que celle-là! J'estime dangereux un pareil état; car bien que la miséricorde de Dieu soit ce que nous la voyons, nous voyons aussi beaucoup de personnes mourir sans confession. Dieu vous préserve, par son infinie bonté, de vous trouver dans un état si périlleux!

Il y a une autre amitié et une autre paix du monde moins mauvaise que celle-là. C'est celle des personnes qui se gardent d'offenser Dieu mortellement, et certes c'est beaucoup que d'arriver jusque-là, vu ce qu'est le monde. Mais ces personnes, bien qu'elles se gardent des péchés mortels, ne laissent pas d'en commettre de temps en temps, à ce que je crois. Cela vient de ce qu'elles ne tiennent nul compte des péchés véniels, quoiqu'elles en commettent plusieurs par jour; et ainsi elles se trouvent dans le voisinage des péchés mortels. Eh quoi, disent-elles en parlant des péchés véniels, vous faites attention à cela? Moi-même j'en ai entendu plusieurs qui disaient : Pour effacer ces péchés il y a l'eau bénite et les remèdes que possède l'Église notre Mère. C'est là assurément un langage qu'on ne peut assez déplorer. Pour l'amour de Dieu, mes filles, soyez toujours sur vos gardes pour vous préserver du péché véniel, quelque

petit qu'il soit, et qu'il ne vous arrive jamais d'en commettre aucun, dans la pensée qu'il y a ce remède. C'est une très grande chose d'avoir toujours la conscience si pure, qu'aucun obstacle ne vous empêche de demander à Notre-Seigneur la parfaite amitié que lui demande l'Épouse. Oh! combien cette amitié diffère de celle que possèdent les personnes dont nous venons de parler! Celle-ci est une amitié bien suspecte pour plusieurs raisons; car elle cherche les consolations humaines, qui sont un embarras pour l'âme, elle conduit à une grande tiédeur, et elle empêche de bien connaître si ce que l'on fait est péché véniel ou mortel. Dieu vous délivre d'une pareille amitié! De plus, comme il semble à ces personnes qu'elles n'ont pas ces grands péchés qu'elles voient en d'autres, elles demeurent dans cette fausse paix. Ce n'est pas un état de parfaite humilité que de juger les autres très mauvais, attendu qu'ils peuvent être de beaucoup meilleurs que ceux qui les jugent, parce qu'ils pleurent leurs péchés, souvent avec un grand repentir, et peut-être avec un plus ferme propos, et il pourra arriver de là qu'ils n'offenseront plus Dieu ni en de petites ni en de grandes choses. Quant à ces personnes, comme il leur semble qu'elles ne tombent dans aucun de ces désordres graves, elles se donnent beaucoup de large pour leurs plaisirs, et le plus souvent elles s'acquitteront mal de leurs prières vocales, parce qu'elles n'y regardent pas de si près.

Il y a une autre sorte d'amitié et de paix que Notregneur commence à donner à certaines personnes qui sont fermement résolues de ne l'offenser en rien, mais qui néanmoins ne se retirent pas entièrement des occasions. Ces personnes, quoique souvent elles consacrent un temps déterminé à l'oraison, et que Notre-Seigneur leur donne des tendresses et des larmes, ne voudraient

pas cependant renoncer aux contentements de cette vie. Elles aspirent à une vie agréable et bien réglée et il leur semble que pour couler des jours tranquilles, ce repos leur est nécessaire. Mais cette vie est sujette à bien des changements; et ce sera beaucoup que de telles personnes persévèrent dans la vertu, parce que ne s'écartant pas des satisfactions et des plaisirs du monde, elles ne tarderont pas à se relâcher dans le chemin du Seigneur, chemin qui nous est disputé par de puissants ennemis qui s'efforcent de nous le fermer. Ce n'est point là, mes filles, l'amitié que désire l'Épouse, et vous ne devez pas non plus la désirer. Éloignez-vous toujours de toute espèce d'occasion, quelque petite qu'elle soit, si vous voulez que votre âme prenne des forces, et si vous désirez vivre avec sécurité. Je ne sais pourquoi je vous dis ces choses; c'est sans doute parce que je souhaite vivement vous faire comprendre les dangers qu'il y aurait pour vous si vous n'aviez une ferme détermination de vivre éloignées des choses du monde. Par là nous nous épargnerons bien des fautes et bien des peines.

Les voies par lesquelles Notre-Seigneur commence à donner aux âmes des témoignages d'amitié sont si nombreuses, que je ne finirais pas, ce me semble, si je voulais dire tout ce que j'ai appris à ce sujet, bien que je ne sois qu'une femme. Que ne pourraient pas dire les confesseurs et ceux qui communiquent plus particulièrement avec les âmes!

J'avoue que je ne puis comprendre quelques-unes de ces âmes à qui il ne manque rien, ce semble, pour avoir la parfaite amitié de Dieu. Je vous parlerai en particulier d'une personne avec laquelle j'ai eu naguère des rapports très intimes. C'était une femme qui aimait fort à communier souvent, et qui jamais ne disait de mal de personne. Elle avait des tendresses dans l'oraison, et

elle gardait une continuelle solitude, parce que la maison où elle demeurait lui appartenait. Elle était d'un caractère si doux, que, quoi qu'on pût lui dire, elle ne se mettait jamais en colère ni ne prononçait aucune mauvaise parole, ce qui était une grande perfection. Elle n'avait point été mariée, et n'était plus en âge de l'être. Elle avait souffert bien des contradictions, au milieu desquelles elle avait gardé la paix. Or, comme je voyais en elle toutes ces choses, je les prenais pour les marques d'une âme très avancée et de très grande oraison. Je l'estimais beaucoup dans les commencements, parce que je ne lui voyais point commettre d'offense envers Dieu, et que tout me portait à croire qu'elle s'en préservait. Mais après avoir traité quelque temps avec elle, je commençai à m'apercevoir qu'elle n'était dans ce grand calme que lorsqu'il ne s'agissait point de son intérêt, et qu'aussitôt qu'on y touchait elle y était extrêmement sensible; je reconnus que malgré la patience avec laquelle elle écoutait ce qu'on lui disait, elle tenait très fort au point d'honneur, tant elle était enivrée de l'estime d'elle-même. De plus, elle avait une si grande curiosité de savoir tout ce qui se passait, et elle aimait tant à vivre à son aise, que je ne comprenais pas comment il était possible qu'elle pût seulement durant une heure demeurer dans la solitude. Tout ce qu'elle faisait, elle le dorait et l'exemptait de péché; et sur certaines choses elle donnait de telles raisons, que c'eût été, ce me semble, lui faire injure d'en juger autrement, mais dans d'autres choses le péché n'était que trop notoire; mais peut-être ne le connaissait-elle pas. Ainsi, tandis que presque tout le monde la tenait pour une sainte, elle excitait ma surprise et ma compassion, particulièrement lorsqu'il me fut prouvé que les persécutions qu'elle me disait avoir souffertes, lui étaient arrivées en

partie par sa faute. Et dès lors, je ne portai plus envie ni à sa manière de vivre ni à sa sainteté. Cette âme et deux autres que j'ai vues en cette vie, et dont le souvenir se présente à moi en ce moment, m'ont plus fait craindre parce qu'elles se croyaient des saintes, que tout ce que j'ai rencontré d'âmes engagées dans le péché. Suppliez le Seigneur, mes filles, de nous donner lumière, et rendez-lui de vives actions de grâces de ce qu'il vous a conduites dans ces monastères, où le démon, quelques efforts qu'il fasse, est loin de pouvoir vous tromper autant qu'il trompe les personnes qui vivent dans leur maison.

Il y a des âmes vivant dans le monde à qui, ce semble, il ne manque rien pour voler au ciel, parce qu'en tout elles suivent la perfection, du moins à leur jugement; mais il n'y a personne qui les connaisse à fond. Dans nos monastères je n'ai jamais eu de difficulté pour connaître les religieuses, parce qu'elles ne font pas ce qu'elles veulent, mais ce qu'on leur commande. Dans le monde, bien que les âmes aient un vrai désir de se connaître parce qu'elles souhaitent contenter le Seigneur, elles ne peuvent y parvenir, parce qu'enfin dans tout ce qu'elles font elles suivent leur volonté. Et bien que de temps en temps on aille contre leur volonté, elles sont bien loin de s'exercer dans la mortification autant que les religieuses. Il faut excepter certaines personnes auxquelles Notre-Seigneur pendant plusieurs années a donné sa lumière : quant à celles-là, elles tâchent de trouver des guides qui les connaissent et auxquels elles se soumettent, car la grande humilité a peu de confiance en elle-même, et quelque savant que l'on soit, si l'on est humble, on s'assujettit volontiers au jugement d'autrui.

Il y en a d'autres qui, après que Notre-Seigneur leur a fait la grâce de connaître le néant de toutes les choses d'ici-bas, ont renoncé pour l'amour de lui à leurs biens et à leurs plaisirs et mènent une vie pénitente. Mais ils aiment tant l'honneur, ils sont si discrets et si prudents, que tout en servant Dieu ils voudraient aussi ne rien faire que d'agréable aux hommes. Ces deux choses ne s'accordent point, mes filles ; et le mal est qu'ils connaissent si peu leur erreur, qu'ils prennent toujours plutôt le parti du monde que celui de Dieu. La plupart de ces personnes ne peuvent souffrir les moindres choses que l'on dit à leur désavantage ; et bien que dans leur conscience elles en voient la vérité, elles ne laissent pas d'en éprouver du trouble. De telles personnes n'embrassent pas la croix, au lieu de la porter elles la traînent ; aussi elle les fait gémir, les fatigue et les met en quelque sorte en pièces ; au lieu que si elle est aimée, elle est suave à porter, et ceci est certain. Ce n'est pas là non plus l'amitié que demande l'Épouse. C'est pourquoi, mes filles, puisque vous avez fait le vœu dont j'ai parlé au commencement, veillez avec le plus grand soin sur vous-mêmes pour ne pas être encore du monde et pour ne pas vous préoccuper du monde. Tout y est fatigue pour vous. Puisque vous avez laissé le plus, en laissant le monde, les plaisirs, les contentements, les richesses, faux biens qui ne laissent pas de plaire, que craignez-vous d'abandonner le moins et de rompre le plus petit lien qui vous attacherait au monde? Considérez bien que vous ne comprenez pas ce qu'est le moindre rapport avec lui. Pour vous délivrer de quelque dégoût qu'il peut vous donner par un de ses propos, vous vous chargez de mille soins et de mille obligations. Ces obligations sont sans

nombre dès que nous voulons contenter les gens du monde, il serait trop long de les énumérer ici, et d'ailleurs les termes me manqueraient pour les dire.

Voici une autre catégorie par laquelle je termine : ce sont des âmes qui, vues de près, nous présentent bien des marques d'un véritable avancement, et qui cependant, au lieu d'arriver à l'amitié parfaite de Dieu, s'arrêtent à moitié chemin. Elles font peu de cas des discours des hommes et de l'honneur du monde. Mais elles ne sont exercées ni à la mortification ni au renoncement à leur propre volonté. Ainsi l'on peut dire que le monde, loin d'être sorti d'elles, les possède encore. Il semble qu'elles soient disposées à tout souffrir et paraissent des saintes. Mais se présente-t-il des affaires graves où la gloire du Seigneur est intéressée, elles songent à assurer leur propre gloire et abandonnent lâchement celle de Dieu. Elles ne le comprennent pas ; il leur semble même qu'elles ne tiennent plus au monde, mais à Dieu seul, lorsqu'elles appréhendent les événements, et craignent qu'une bonne œuvre ne soit le principe d'un grand mal. On dirait que le démon leur enseigne à prophétiser mille ans à l'avance les maux à venir.

Certes ce ne sont pas là des âmes qui, à l'exemple de saint Pierre, se jetteront à la mer, ni qui imiteront tant de saints qui n'ont pas balancé à sacrifier leur repos et même leur vie pour le salut de leurs frères. A la condition de garder leur repos, elles veulent bien aider les âmes à s'approcher de Notre-Seigneur, mais non pas en s'engageant pour elles dans des périls. La foi, dans ces âmes, opère peu, parce qu'elles suivent toujours leurs propres déterminations. Une chose m'a frappée, c'est de voir, non dans l'état religieux, mais dans le monde, si peu de personnes

qui n'attendent leur subsistance que de Dieu : je n'en connais que deux qui aient cette entière confiance en lui. Dans l'état religieux l'on sait bien que le nécessaire ne manquera pas, et quant aux âmes qui y sont entrées uniquement par amour pour Dieu je crois bien qu'un pareil souci n'occupe point leur pensée. Mais, hélas! mes filles, combien doit-il y en avoir qui n'auraient pas abandonné leurs biens sans cette sécurité que leur offre l'état religieux! Comme en d'autres écrits où je vous ai donné des avis, j'ai beaucoup parlé de ces âmes pusillanimes, et dit le tort qu'elles se font à elles-mêmes; comme en outre j'ai montré quel grand bien c'est pour nous d'avoir de grands désirs, quand nos œuvres ne peuvent l'être, je n'en dirai pas davantage sur ce sujet, quoiqu'il soit vrai de dire que je ne me lasserais pas d'en parler.

Puisque Dieu, mes filles, vous appelle à un état si élevé, servez-le avec ces grands désirs que je viens de dire, et que votre âme qui, dans son zèle, doit embrasser le monde, ne se resserre pas dans un coin de votre cellule. La part des religieux et spécialement des religieuses qui par leur ministère ne peuvent travailler au bien spirituel du prochain, c'est de concevoir de grandes déterminations et de vifs désirs pour le salut des âmes. Voilà ce qui rendra leur oraison puissante; et peut-être même le Seigneur voudra-t-il que de leur vivant ou après leur mort ce zèle apostolique qui les embrase, fasse ressentir ses salutaires effets, comme il le fait maintenant pour le saint frère Diego d'Alcala. Ce n'était qu'un simple frère convers qui n'était occupé qu'à servir. Et tant d'années après sa mort, Dieu ressuscite sa mémoire, pour nous donner en lui un exemple. Louons sa divine Majesté!

Ainsi, mes filles, si le Seigneur vous a élevées à cet état où l'âme est embrasée du désir de sa gloire et du salut du prochain, sachez qu'il vous manque peu pour arriver à l'amitié et à la paix que demande l'Épouse ; ne cessez donc de la demander avec de continuelles larmes et de continuels désirs. Faites de votre part ce que vous pourrez, afin que le divin Époux vous la donne. Ces ardents désirs et cette soif du salut des âmes ne sont pas encore, il est vrai, l'amitié que demande l'Épouse ; mais le Seigneur fait une grâce signalée quand il élève à un pareil état, parce que la grande oraison, la pénitence, l'humilité et les autres vertus qu'on y pratique nous attirent infailliblement le baiser demandé par l'Épouse. Louange sans fin au Seigneur qui nous fait tous ces dons ! Ainsi soit-il.

## CHAPITRE III

Sur ces paroles : « Osculetur me osculo oris sui » : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche.*

---

Le baiser que l'Épouse demande est la paix de Dieu, l'union parfaite avec Dieu. — Caractères et effets de cette union.

O sainte Épouse, venons à ce que vous demandez, c'est-à-dire à cette sainte paix qui revêt l'âme d'un tel courage, qu'elle ne craint pas de se mettre en guerre contre tous les partisans du monde, en restant néanmoins entièrement assurée et pacifique. Oh ! quel grand bonheur d'obtenir cette grâce ! car c'est une telle union de l'âme avec la volonté de Dieu, qu'il n'y a point de division entre lui et elle, mais une seule et même volonté, manifestée non par paroles, non par les seuls désirs, mais par les effets et les œuvres. Ainsi, dès qu'elle sait qu'elle sert davantage son Époux en quelque chose, elle sent en elle un tel amour pour lui, et un si grand bonheur de le contenter, qu'elle n'écoute ni les raisons contraires que l'entendement lui présente, ni les craintes qu'il lui inspire. Elle laisse agir la foi, ne

regardant ni son intérêt ni son repos, pleinement convaincue qu'en cela est tout son profit.

Il vous semblera peut-être, mes filles, que cela ne va pas bien, puisque c'est chose si louable de faire les choses avec discrétion. Voici le point essentiel pour vous et la règle à suivre : les effets vont-ils juger (car de le savoir avec certitude cela ne se peut) que le Seigneur a entendu votre demande, *de vous donner un baiser de sa bouche*, dès lors vous ne devez plus vous arrêter à rien, mais vous oublier vous-mêmes pour contenter un si doux Époux.

Le divin Maître se fait sentir à ceux qui jouissent de cette faveur par diverses marques. Une de ces marques, c'est de mépriser toutes les choses de la terre, et de ne les tenir que dans le peu d'estime qu'elles méritent; de ne rechercher aucun bien de ce monde, parce qu'ils en ont déjà vu la vanité; de ne se réjouir qu'avec ceux qui aiment leur cher Maître; d'être fatigué de vivre; de n'accorder aux richesses que l'estime qu'elles méritent, et autres dispositions semblables. Voilà ce que leur enseigne Celui qui les a mis dans cet état.

L'âme à qui une telle faveur est accordée n'a rien à craindre, si ce n'est de ne pas mériter que Dieu veuille se servir d'elle en lui donnant des travaux et des occasions de s'employer à son service, quelques souffrances que cela doive lui coûter. Ainsi donc ici, comme je l'ai dit, c'est l'amour et la foi qui agissent, et l'âme ne veut point tenir compte de ce que l'entendement lui enseigne. Cette union qui existe entre l'Époux et l'Épouse lui a enseigné d'autres choses auxquelles l'entendement n'atteint pas, et voilà pourquoi elle le tient sous les pieds.

Voici une comparaison qui pourra vous le faire comprendre. Un homme est captif dans le pays des Maures;

il a un père fort pauvre, et un ami intime. Si celui-ci ne le rachète pas, nul remède. Mais pour le racheter, la fortune de l'ami ne suffit pas, et il faut qu'il se livre lui-même pour servir à la place du captif. La grande affection que cet homme porte au captif demande qu'il cherche plutôt et préfère sa liberté à la sienne propre. Mais voilà qu'aussitôt la discrétion se présente avec des raisons nombreuses. Elle dit qu'il se doit plus à lui-même qu'à un autre, que peut-être il aura moins de force que le captif, qu'on lui fera renier la foi, qu'il n'est pas bien de se jeter dans ce péril, et autres choses semblables.

O amour de Dieu, que tu es fort! Et comme il semble à celui qui aime qu'il ne doit y avoir rien d'impossible en ce monde! Heureuse l'âme qui est parvenue à obtenir de son Dieu cette paix que donne cet adorable Maître pour triompher de tous les travaux et de tous les périls du monde! Elle ne les redoute pas, et il n'est ni travail ni péril qui l'empêche de servir un si bon Époux et Seigneur; elle ne se guide pas par des raisons pareilles à celles de ce parent ou de cet ami dont nous venons de parler.

Vous avez lu, mes filles, le trait de saint Paulin, évêque et confesseur. Ce n'est ni pour un fils ni pour un ami qu'il se dévoua. La charité héroïque qu'il fit paraître, montra bien qu'il devait être arrivé à cet heureux état où Notre-Seigneur lui avait donné le baiser de paix dont nous parlons. C'est donc pour contenter le divin Maître, et imiter en quelque chose Celui qui a tant fait pour nous racheter, qu'il se rendit au pays des Maures et se constitua captif à la place du fils d'une veuve qui était venue à lui tout en pleurs. Vous vous rappelez le grand succès qu'eut la charité si extraordinaire de ce saint évêque.

J'ai connu, et vous avez vu, mes filles, ce religieux

de l'ordre du père Pierre d'Alcantara, que Notre-Seigneur avait embrasé du feu de cette charité héroïque. Que de larmes il lui en coûta pour obtenir d'aller se donner en échange d'un captif pour le délivrer! Il vint me faire part de sa résolution et me demander conseil. Enfin, après bien des sollicitations il obtint le consentement du général de l'ordre. Il partit : il n'était qu'à quatre lieues d'Alger, il touchait au moment de voir ses vœux accomplis, lorsqu'il plut à Dieu de l'appeler à lui. Qui peut douter qu'il ne lui ait donné une riche récompense? Mais avant qu'il partît, que de discrets qui lui disaient que c'était une folie! A nous qui n'avons pas cet amour embrasé pour Notre-Seigneur, cela nous paraît ainsi. Mais est-il, je le demande, une folie plus lamentable que d'arriver jusqu'au terme du rêve de cette vie avec ce luxe de sagesse terrestre? Plaise à Dieu que nous nous rendions dignes d'entrer un jour au ciel! Qu'il nous fasse encore la grâce d'être du nombre de ceux qui ont fait de si grands progrès dans son divin amour!

Je vois bien, mes filles, qu'il faut un grand secours de Dieu pour faire de semblables choses. C'est pourquoi je vous conseille de ne jamais cesser de lui demander, avec l'Épouse des Cantiques, cette paix si pleine de délices ; avec elle, vous dominerez toutes ces petites craintes du monde, et sans sortir de votre profond repos et de votre paix, vous le battrez en brèche. N'est-il pas clair, quand Dieu daigne s'unir à une âme par une si étroite amitié, qu'il veut l'enrichir de ses biens? Il est certain que des grâces si élevées ne sont pas de nous. Les demander, les désirer, voilà ce qui est en notre pouvoir, et encore nous faut-il le secours de la grâce pour cela. Sans ce secours, que pouvons-nous? et que sommes-nous qu'un ver de terre que le péché a rendu

si lâche et si misérable, que nous mesurons toutes les vertus sur la bassesse de notre nature? Quel sera donc le remède, mes filles? Ce sera de faire la demande de l'Épouse des Cantiques : *Que le Seigneur me donne un baiser de sa bouche!*

Si la fille d'un petit laboureur devenait l'épouse du roi, et qu'elle en eût des enfants, ces enfants ne seraient-ils pas de sang royal? Donc, si Notre-Seigneur daigne s'unir à une âme de telle sorte qu'il n'y ait plus de division entre lui et elle, quels effets, quelles œuvres héroïques ne verra-t-on pas naître d'une telle union, à moins que l'âme par sa faute n'y mette obstacle!

Quant à moi, je tiens pour certain que si nous nous approchions du très saint sacrement avec une grande foi et un grand amour, il suffirait d'une seule communion pour nous laisser riches; et à combien plus forte raison tant de communions devraient-elles produire cet effet! Mais, hélas! ce n'est, ce semble, que par cérémonie qu'on s'approche de la sainte table, et voilà pourquoi on en retire si peu de fruit. O misérable monde qui tiens ainsi fermés les yeux de ceux qui vivent sous tes lois, pour les empêcher de voir les trésors avec lesquels ils pourraient gagner des richesses éternelles! O Seigneur du ciel et de la terre! est-il donc possible que, même en cette vie mortelle, on puisse jouir de vous avec une amitié si particulière? Est-il possible que, malgré le langage si clair du Saint-Esprit dans ces Cantiques, nous ne voulions pas comprendre quelles sont les délices que le divin Maître prodigue aux âmes, les paroles d'amour qu'il leur adresse, et les suavités dont il les inonde? Pour vous, Seigneur, soyez béni : car de votre côté nous ne perdrons rien. Par combien de chemins, par combien de manières, et par combien de modes divers vous nous montrez votre amour! C'est par les travaux,

par une mort cruelle, par les tourments que vous faites éclater cet amour; c'est en souffrant chaque jour des injures, et en les pardonnant. Mais ce n'est pas seulement par tout ce que vous avez souffert que vous nous dévoilez les excès de votre amour pour nous, c'est encore par certaines paroles qui font de vives blessures à l'âme qui vous aime, paroles que vous lui adressez dans ces Cantiques, et que vous lui enseignez, afin qu'elle vous les dise. Je ne sais comment on peut les supporter, si vous-même, Seigneur, pour nous en rendre capables, ne venez au secours de l'âme qui les sent non comme elles le méritent, mais conformément à notre faiblesse. Ainsi, mon tendre Maître, je ne vous demande point autre chose en cette vie, sinon *que vous me donniez un baiser de votre bouche*, et que ce soit de telle manière que, quand bien même je voudrais m'éloigner de cette union, je ne le puisse. Que ma volonté, Seigneur de ma vie, demeure toujours assujettie à la vôtre sans jamais s'en écarter, et qu'il n'y ait chose au monde qui m'empêche de vous l'assujettir! Que je puisse dire, ô mon Dieu et ma gloire: *Vos mamelles sont meilleures que le vin!*

## CHAPITRE IV

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Meliora sunt ubera tua vino, fragrantia unguentis optimis » : *Vos mamelles sont meilleures que le vin et elles ont l'odeur des parfums les plus précieux.* (Cap. I, v. 1 et 2.)

---

Nature de l'oraison à laquelle Dieu élève l'âme à qui il a accordé son amitié parfaite. — Délices toutes divines que l'âme goûte dans cette oraison, et qui sont une vraie participation de la béatitude céleste dès ce monde. — Néant de tous les plaisirs de la terre en comparaison.

O mes filles, que de grands secrets renfermés dans ces paroles ! Plaise à Notre-Seigneur de nous les faire sentir, car il est bien difficile d'en dire le sens. Lorsque le divin Maître, dans sa miséricorde, veut exaucer cette demande de l'Épouse, il commence à traiter l'âme avec une amitié qui ne peut être comprise que de celles d'entre vous qui l'expérimentent. J'ai écrit amplement sur cette amitié dans deux livres [1] que vous verrez, s'il plaît

1. Le livre de sa *Vie* et celui du *Chemin de la perfection.*

au Seigneur, après ma mort ; j'ai exposé les choses fort en détail et avec étendue, parce que je crois que vous en aurez besoin. Ici donc, je ne ferai que toucher le sujet; je ne sais, toutefois, si je m'exprimerai dans les mêmes termes par lesquels il a plu au Seigneur de l'expliquer dans ce double écrit.

Cette amitié répand une suavité si grande dans l'intérieur de l'âme, qu'elle lui fait vivement sentir que Notre-Seigneur est bien voisin d'elle. Cette suavité diffère de la dévotion que l'on sent et qui fait répandre beaucoup de larmes, lorsque l'on pense à la passion du Sauveur ou que l'on pleure ses propres péchés, car la tendresse de ces larmes n'approche point de celle que l'on ressent dans l'oraison dont je parle. Je la nomme oraison de quiétude ou de repos, à cause du calme où elle met toutes les puissances de l'âme, et qui est tel, qu'il lui semble qu'elle possède Dieu autant que sa volonté le peut souhaiter. Il arrive néanmoins quelquefois, lorsque l'âme est moins perdue en Dieu, que cela ne se passe pas entièrement de la sorte. Mais dans cette douceur que fait éprouver l'amitié de Jésus-Christ, il semble que tout l'homme intérieur et extérieur se fortifie; c'est comme si l'on injectait dans la moelle de son âme une onction très douce, à la manière d'une grande odeur dont il serait tout pénétré. Ce qu'il éprouve ressemble à ce que nous éprouverions en entrant tout à coup dans un appartement où il y aurait une grande odeur formée non d'un seul mais de plusieurs parfums réunis. Nous ne savons ce qu'est cette odeur, ni d'où elle sort, mais nous en sommes entièrement pénétrés. C'est ainsi, ce semble, que ce très suave amour de notre Dieu entre dans l'âme avec une suavité si grande, qu'il la contente et la satisfait, sans néanmoins qu'elle puisse comprendre ce qui se passe en elle. Et c'est, à mon avis,

ce que l'épouse veut dire par ces paroles : *Vos mamelles sont meilleures que le vin; elles exhalent une odeur comme celles des parfums les plus exquis.*

L'âme ne sait ni comment ni par où ce bien entre dans son intérieur; elle souhaite si ardemment de ne pas le perdre, qu'elle ne voudrait pas faire un mouvement, ni même regarder, de crainte qu'il ne lui échappe. Mais parce que, dans les deux livres dont j'ai parlé, j'ai dit de quelle manière l'âme doit se conduire en cet état pour en tirer du profit, et que je n'en parle ici qu'en passant, je me contenterai d'ajouter que par cette amitié Notre-Seigneur montre déjà à l'âme qu'il veut l'aimer d'une manière si particulière, qu'il n'y ait rien qui les sépare. Dans la lumière dont l'âme se trouve alors environnée et si éblouie qu'elle comprend à peine ce que c'est que cette lumière, ce divin Époux lui fait connaître de grandes vérités, et quel est le néant du monde. Elle ne voit point toutefois cet adorable Maître qui l'instruit, elle sait seulement avec certitude qu'il est avec elle. Elle se trouve si éclairée, sent de tels effets de cette faveur, et se voit si affermie dans les vertus, qu'elle ne se connaît plus elle-même. Elle ne voudrait faire ni dire autre chose que louer le Seigneur. Et elle est si plongée ou pour mieux dire si abîmée dans le bonheur dont elle jouit, qu'elle est dans une sorte d'ivresse divine. Elle ne sait, durant ce transport, ni que vouloir ni que demander à Dieu. Enfin, elle ne sait ce qu'elle est devenue, mais elle n'est pas tellement hors de soi, qu'elle ne comprenne quelque chose de ce qui se passe en elle.

A la vérité, lorsque ce très riche Époux veut communiquer aux âmes de plus grands trésors, et leur faire sentir plus intimement son amour, il se les unit d'une manière si étroite, qu'elles sont comme une personne

que l'excès du bonheur et de la joie fait défaillir; il leur semble alors qu'elles sont suspendues en ces bras divins, collées à ce divin côté, à ces mamelles divines; elles ne savent que jouir, sustentées qu'elles sont par ce lait divin dont leur Époux les nourrit, avec lequel il les fortifie, afin que chaque jour il puisse leur accorder des faveurs plus grandes et que chaque jour elles s'en rendent plus dignes.

Lorsque l'âme se réveille de ce sommeil et de cette ivresse céleste, elle demeure comme étonnée, privée, ce semble, de raison, et saisie d'une sainte folie, en sorte qu'elle peut bien, selon moi, dire ces paroles : *Vos mamelles sont meilleures que le vin.* En effet, quand elle était dans cette ivresse, il lui semblait qu'elle ne pouvait monter plus haut. Mais s'étant vue ensuite dans un degré plus sublime, et plongée tout entière dans cette grandeur immense de Dieu, où elle puise une nourriture plus forte, elle se sert délicatement de cette comparaison des mamelles, et ainsi elle dit : *Vos mamelles sont meilleures que le vin.* Car de même que le petit enfant ne sait ni comment il croît, ni comment il tette, et que souvent on lui met le tetin à la bouche sans qu'il le cherche, ni même qu'il fasse aucun mouvement, de même en arrive-t-il à l'âme : elle ne sait absolument rien d'elle-même, elle ne sait ni si elle agit, ni comment, ni d'où lui est venu ce bien qui dépasse de si loin son entendement.

Sachez, mes filles, que c'est là le plus grand bonheur que l'on puisse goûter en cette vie. Tous les plaisirs, tous les contentements du monde, fussent-ils réunis, ne sont rien en comparaison. L'âme se voit nourrie, fortifiée, sans savoir quand elle l'a mérité ; elle est instruite des plus grandes vérités, sans voir le Maître qui les lui a enseignées; enfin, elle est comblée des témoi-

gnages du plus tendre amour par Celui qui sait si bien et qui peut si bien les donner. Elle ne sait à quoi le comparer, si ce n'est à la tendresse d'une mère qui aime éperdument son petit enfant, le nourrit de son lait et le comble de caresses.

O mes filles, que Notre-Seigneur vous donne de comprendre ou pour mieux dire de sentir, parce qu'on ne le saurait comprendre d'une autre manière, quel est le bonheur dont jouit l'âme qui est arrivée à cet état! Ah! qu'ils se montrent à côté d'elle, ceux du monde avec leurs richesses, leurs domaines, leurs plaisirs, leurs honneurs, leurs mets délicieux; supposons, ce qui est impossible, qu'ils puissent jouir de tous ces faux biens sans les chagrins et les ennuis qu'ils traînent à leur suite, ils n'arriveront pas en mille ans au bonheur que possède, durant un seul moment, une âme que le Seigneur élève à cet état. Si saint Paul dit que tous les travaux du monde ne sont pas dignes de la gloire que nous attendons, je dis, moi, qu'ils ne méritent ni ne peuvent mériter une seule heure de la jouissance que Dieu accorde à l'âme dans cet état. Aucune joie, aucun plaisir ne saurait lui être comparé, et jamais l'on ne pourra mériter ces témoignages si tendres de l'amour de Notre-Seigneur, ni cette union si intime, ni cet amour qui nous découvre et nous rend sensibles le néant et la bassesse des choses du monde. Plaisants travaux que ceux du monde, pour les comparer à cet inénarrable bonheur! D'abord, si on ne les endure pas pour Dieu, ils n'ont aucune valeur; ensuite, si c'est pour lui qu'on les souffre, il les mesure encore sur notre faiblesse; c'est parce que nous sommes si misérables et si pusillanimes que nous les craignons tant.

O Chrétiens, ô mes filles, réveillons-nous, pour l'amour de Notre-Seigneur, de ce sommeil du monde, et

considérons que le divin Maître ne nous réserve pas seulement pour l'autre vie la récompense de notre amour, mais que dès celle-ci il commence à nous la donner. O mon Jésus! que ne nous est-il donné de comprendre combien il nous serait avantageux de nous jeter dans vos bras, et de faire un pacte avec vous en ces termes : *Je suis à mon Bien-aimé, et mon Bien-aimé est à moi!* et encore : *Qu'il veille à mes intérêts et moi aux siens!*

Et pourquoi donc, laissant ce divin amour, voudrions-nous nous aimer d'un amour qui peut nous perdre? Je vous adresse donc encore, ô mon Dieu, la même prière, et je vous en supplie de nouveau par le sang de votre Fils bien-aimé, faites-moi cette grâce que j'obtienne *qu'il me donne un baiser de sa bouche;* et donnez-moi, mon Dieu, vos mamelles, car sans vous que suis-je, Seigneur? Si je ne suis près de vous, que puis-je valoir? Et si je m'éloigne tant soit peu de votre Majesté, où vais-je aboutir? O mon Seigneur, et ma Miséricorde, et mon Bien! Et quel bien plus grand puis-je souhaiter en cette vie que de vous être tellement unie, qu'il n'y ait point de division entre vous et moi? Avec cette compagnie, que puis-je trouver de difficile? Que ne peut-on entreprendre pour vous, quand on vous tient dans une si étroite union?

Mais qu'y a-t-il, Seigneur, dont on me doive remercier? Rien; au contraire il y a plutôt sujet de me blâmer et de me faire de sévères reproches de ce que je ne vous sers pas. Je vous en supplie donc avec saint Augustin, et du fond du cœur : *Donnez-moi de faire ce que vous me commanderez, et commandez-moi ce que vous voudrez.* Jamais, avec votre faveur et votre aide, je ne m'éloignerai de vous.

## CHAPITRE V

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Sub umbra illius quem desideraveram sedi; et fructus ejus dulcis gutturi meo » : *Je me suis assise à l'ombre de Celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à mon palais.* (Cap. II, v. 3.)

---

Paix de l'âme, quand elle est à l'ombre de la Divinité. — Délices divines. — Union inexprimable. — Le Saint-Esprit est alors entre l'âme et Dieu; embrasement d'amour qu'il produit en elle.

Demandons maintenant à l'Épouse et sachons de cette âme bienheureuse, admise au baiser de cette bouche divine, et sustentée à ces mamelles célestes, ce que nous devons faire, s'il arrive qu'un jour Notre-Seigneur nous favorise d'une si grande grâce; comment nous devons nous comporter, et ce que nous devons dire. Voici ses paroles : *Je me suis assise à l'ombre de Celui que j'avais désiré; et son fruit est doux à mon palais. Le roi m'a introduite dans le cellier du vin, et il a ordonné en moi la charité.*

Elle dit : *Je me suis assise à l'ombre de Celui que j'a-*

*vais désiré.* Oh! que cette âme est plongée dans le soleil de la Divinité, et comme elle en est embrasée! Elle dit qu'*elle s'est assise à l'ombre de Celui qu'elle avait désiré.* Elle le nomme ici soleil, et l'appelle aussi arbre ou pommier; et elle dit que *son fruit est doux à son palais.* O âmes qui faites oraison, goûtez toutes ces paroles. En combien de manières nous est-il donné de considérer Notre-Seigneur! et que de sortes d'aliments nous pouvons trouver en lui! C'est une manne qui a la saveur que nous désirons. O quelle ombre céleste! et qui pourra dire ce que Notre-Seigneur en donne à connaître à l'âme? Je me souviens, à ce sujet, des paroles que l'ange adressa à la très sacrée Vierge, Notre-Dame : *La vertu du Très-Haut vous fera ombre.* Ah! qu'une âme doit être bien protégée quand Notre-Seigneur la met sous ce divin abri! Elle se peut asseoir et se reposer en toute assurance.

Quelquefois, il est vrai, Notre-Seigneur se plaît à appeler une personne par une vocation spéciale et extraordinaire, comme il appela saint Paul, qu'il mit aussitôt au sommet de la contemplation, lui apparaissant et lui parlant de telle sorte qu'il demeura très élevé devant lui. Mais d'ordinaire, et presque toujours, ce n'est ni soudainement ni en peu de jours qu'il accorde ces faveurs si sublimes et qu'il fait ces grandes grâces; il les donne à des personnes qui ont beaucoup travaillé pour son service, qui ont ardemment désiré son amour, qui ont tâché de se disposer pour se rendre agréables à Dieu en tout, et qui déjà, depuis plusieurs années, ont les choses du monde en dégoût et en horreur. De telles âmes s'assoient et s'arrêtent dans la vérité. Elles ne cherchent point autre part leur consolation ni leur paix, mais seulement là où elles connaissent qu'elles les peuvent posséder véritablement. Elles se mettent sous la

protection de Notre-Seigneur, et ne désirent point autre chose.

Mais que ces personnes font bien de se confier ainsi au divin Maître! Car il leur accorde ce qu'elles ont désiré. Et que cette âme est heureuse, qui mérite d'être admise à se reposer sous son ombre! Je dis même quant aux choses qui se peuvent voir ici-bas; car quant à ce que l'âme peut entendre, comme cela m'est souvent arrivé, c'est bien différent. Il semble que l'âme, étant dans ces délices dont nous avons parlé, se sent tout absorbée et en même temps toute protégée par une certaine ombre et comme par une nuée de la divinité; d'où lui viennent des influences et une rosée si délicieuses, qu'elles lui enlèvent, et avec raison, la fatigue que lui avaient causée les choses du monde.

L'âme sent alors une sorte de repos qui est tel que même la nécessité de respirer lui est pénible. Les puissances sont dans une paix et une tranquillité si profondes, qu'elle ne voudrait pas même admettre une seule pensée, bien qu'elle fût bonne; et de fait, elle n'en admet aucune par voie de recherche et de discours. Elle n'a besoin alors, pour quoi que ce soit, ni de remuer la main, ni de s'élever, j'entends par la considération. Car Notre-Seigneur lui donne du fruit du pommier auquel sa bien-aimée le compare; ce fruit est détaché de l'arbre, apprêté, et même mangé. C'est pourquoi elle dit que *son fruit est doux à son palais.* Car l'âme ne fait ici que savourer, sans aucun travail des puissances.

Quant à cette ombre de la Divinité, qu'elle est à juste titre appelée ombre! Car ici-bas nous ne pouvons voir Dieu dans sa clarté, mais seulement dans une nuée, jusqu'à ce que le Soleil venant à resplendir envoie à l'âme, par le moyen de l'amour, une lumière qui lui fait connaître que Notre-Seigneur lui est tellement uni qu'il lui

est impossible d'exprimer cette union, attendu que les termes manquent pour cela. Pour moi, je sais que quiconque aura l'expérience de cette faveur comprendra avec quelle vérité on peut donner ce sens à ces paroles que dit l'Épouse.

Il me semble, à moi, que le Saint-Esprit doit être médiateur entre l'âme et Dieu, et que c'est lui qui la meut par de si ardents désirs, que le Feu souverain qui est si près fait qu'elle s'enflamme. O Seigneur, quelles sont les miséricordes dont vous usez envers l'âme au milieu de cet embrasement d'amour! Soyez béni et loué pendant toute la durée des siècles éternels, vous qui savez nous aimer si divinement! O mon Dieu et mon Créateur, est-il possible qu'il y ait quelqu'un qui ne vous aime pas? Pourquoi ne mérite-t-il pas de vous connaître? Car ne voyons-nous pas comment cet arbre divin baisse ses branches afin que l'âme en cueille les fruits, en considérant ses grandeurs, et la multitude des miséricordes dont il a usé envers elle, et afin qu'elle soit témoin et qu'elle puisse jouir du fruit que Jésus-Christ Notre-Seigneur tira de sa passion, en arrosant cet arbre de son sang précieux avec un si adorable amour?

## CHAPITRE VI

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Introduxit me Rex in cellam vinariam : ordinavit in me charitatem » : *Le Roi m'a fait entrer dans le cellier où il met son vin : il a réglé en moi la charité.* (Cap. II, v. 3.)

---

Au delà du baiser de paix, au delà de la faveur de s'être reposée à l'ombre de Dieu, il y a pour l'âme des faveurs plus grandes encore. — Jésus-Christ dans ses dons va infiniment au delà de nos demandes et de nos désirs. — Dès qu'une âme est toute à lui, il ne cesse plus de l'enrichir de ses grâces. — Comment, en introduisant l'âme dans son cellier mystique, il l'enivre et la ravit hors d'elle-même. — Peinture, caractères, effets de ces ravissements. — Comment l'âme mérite au sein du ravissement. — Sa mystérieuse union avec Dieu ; son amour et celui de Dieu un seul et même amour. — Quelquefois Jésus-Christ élève à cet état sublime des âmes engagées depuis peu de temps à son service.

L'âme disait naguère qu'elle savourait l'aliment des divines mamelles ; c'était quand elle commençait à recevoir ces faveurs, et que l'Époux daignait la nourrir de la sorte. Maintenant qu'elle a grandi, ce divin Époux la fortifie et la dispose à recevoir de plus grandes fa-

veurs. Au lieu de lait, il lui donne des fruits, il veut qu'elle comprenne combien elle est obligée à le servir et à souffrir pour lui. Mais il ne se contente pas de cela.

Chose admirable, et souverainement digne d'attention! Lorsque le Seigneur voit qu'une âme est toute sienne, qu'elle le sert sans autre intérêt que de le servir, sans aucun retour sur elle-même, mais uniquement parce qu'il est son Dieu, et à cause de l'amour qu'il lui porte, alors il ne cesse jamais de se communiquer à elle de tant de manières et par tant de modes divers, qu'il n'appartient qu'à Celui qui est la Sagesse même d'agir ainsi.

Il semble, mes filles, que ce divin Époux n'avait plus rien à donner après le baiser de paix, et après avoir mis l'âme sous son ombre, ce qui est une faveur beaucoup plus élevée. Je n'en ai parlé que très imparfaitement, parce que je n'ai fait qu'indiquer le sujet; mais vous le trouverez traité avec beaucoup plus de clarté dans le livre dont je vous ai parlé, si tant est qu'il voie le jour [1].

Est-il donc vrai qu'après ces faveurs nous ne puissions rien désirer au delà? O mon Dieu! que nos désirs sont impuissants et ne sont rien pour s'élever jusqu'à vos grandeurs! Et dans quelle profonde bassesse nous resterions ensevelis, si vous ne mesuriez que sur nos demandes la munificence de vos dons!

Voyons maintenant, mes filles, ce que l'Épouse dit ensuite : *Le Roi m'a fait entrer dans le cellier du vin.* Cette bienheureuse Épouse goûtant un si doux repos à l'ombre de son Bien-aimé, que peut-elle souhaiter de plus, si ce n'est de jouir toujours d'un si grand bonheur? A l'âme qui est dans cet état il semble, il est vrai, qu'il

1. Le livre de sa *Vie*.

n'y a plus rien à désirer; mais à notre divin Roi il reste encore beaucoup à donner : jamais il ne voudrait faire autre chose, s'il trouvait sur qui répandre ses largesses.

Comme je l'ai dit et voudrais souvent le redire, tant je souhaite, mes filles, que vous n'en perdiez pas le souvenir, Notre-Seigneur ne se contente pas de mesurer ses dons sur nos faibles désirs. J'en ai été moi-même témoin maintes fois. Quelqu'un, par exemple, commence à demander à Notre-Seigneur qu'il lui donne des occasions de mériter et de souffrir quelque chose pour son amour : dans sa pensée il ne va pas au delà de ce qu'il croit pouvoir supporter. Mais Notre-Seigneur qui peut accroître ses forces, et qui veut le récompenser de ce peu qu'il s'est déterminé à endurer pour son amour, lui envoie tant de travaux, de persécutions et de maladies, que le pauvre homme ne sait que devenir. Cela m'est arrivé à moi-même, lorsque j'étais encore bien jeune; et parfois je disais à Notre-Seigneur : O mon bon Maître, je ne vous en demandais pas tant. Mais il me donnait une telle force et une si grande patience, que je m'étonne maintenant comment je pouvais souffrir tous ces maux; et je n'échangerais pas ces souffrances pour tous les trésors du monde.

L'Épouse dit : *Le Roi m'a fait entrer dans le cellier du vin.* Oh! comme le cœur de l'Épouse se remplit et se dilate à ce nom de Roi tout-puissant et en voyant qu'il n'a personne au-dessus de lui, et que son règne n'aura point de fin! Quand l'âme est en cet état, je vous assure qu'il lui manque bien peu pour avoir une certaine connaissance de la grandeur de ce divin Roi; car de connaître tout ce qu'il est, c'est chose impossible en cette vie mortelle.

Elle dit : *Il m'a fait entrer dans le cellier où il met son vin, et il a réglé en moi la charité.* Ces paroles me

font juger que la grandeur de cette grâce est éminente. Car de même que l'on peut donner plus ou moins à boire d'un vin, servir un bon vin et ensuite un autre meilleur, et que l'on peut plus ou moins enivrer une personne, de même en est-il de ces grâces du Seigneur : il donne à l'un peu de vin de dévotion; à l'autre il en donne davantage; à un autre il en donne une telle quantité qu'il commence à le tirer de lui-même, de sa sensualité, et de toutes les choses de la terre; à d'autres, il donne une grande ferveur en son service; à d'autres il donne des transports d'amour; à d'autres, une si grande charité pour le prochain, que ce vin mystérieux qui les enivre les empêche de sentir les travaux qu'ils endurent pour leurs frères. Mais tout cela est exprimé par les paroles de l'Épouse que nous venons de rapporter; et en disant que *le Roi l'a introduite dans son cellier,* elle donne clairement à entendre qu'il veut qu'elle puisse encore plus s'y enrichir sans mesure.

Et, en effet, dès que ce grand roi honore une âme d'une telle faveur, il montre par là qu'il n'est aucun bien qu'il ne veuille lui donner, qu'il veut au contraire qu'elle boive et mange selon tout son désir, et qu'elle s'enivre bien, buvant de tous ces vins qui sont dans le cellier de Dieu, et qu'elle jouisse à la fois de toutes ces délices. Il veut qu'elle admire les divines merveilles de son amour, qu'elle ne craigne pas de perdre la vie ou de boire à un tel excès qu'il soit au-dessus de la faiblesse de sa nature, enfin, qu'elle se meure, s'il le faut, dans ce paradis de délices. Bienheureuse une telle mort qui fait vivre d'une telle vie! Et véritablement elle le fait ainsi; car l'âme comprend alors de si grandes merveilles et elle en demeure tellement ravie, qu'elle ne peut exprimer ce qui se passe en elle que par ces paroles : *Il a réglé en moi la charité.*

O paroles que ne devrait jamais oublier l'âme à qui Notre-Seigneur prodigue ces tendres témoignages de son amour ! O souveraine faveur, qu'on ne saurait jamais mériter, si le divin Maître ne donnait une grâce très particulière pour cela !

Il est bien vrai que, dans cet état, l'âme n'est pas éveillée même pour aimer. Mais ô bienheureux sommeil, ô bienheureuse ivresse qui fait que l'Époux supplée par lui-même à ce que l'âme ne peut faire. Et voici comment : il établit dans l'âme un ordre merveilleux qui fait que, pendant que les autres puissances sont mortes ou endormies, l'amour reste vivant; et que, sans entendre comment il opère, néanmoins, en vertu de cet ordre établi par le Seigneur, il opère d'une manière si merveilleuse, que l'âme parvient à être faite une seule et même chose avec le Seigneur même de l'amour, lequel est Dieu. Rien, en effet, n'empêche ni ne trouble cette union, ni les sens, ni l'entendement, ni la mémoire; la volonté seule a conscience d'elle-même.

En écrivant ceci, il me venait en pensée s'il y a quelque différence entre la volonté et l'amour, et il me paraît qu'il y en a; en quoi peut-être je me trompe [1]. Il me semble que l'amour est comme une flèche que lance la volonté; et si cette flèche part avec toute la force que possède la volonté, quand elle est libre de toutes les choses de la terre et uniquement occupée du service de Dieu, elle doit faire une très véritable blessure à Notre-Seigneur, de sorte qu'enfoncée en Dieu même, qui est amour, elle revient de là avec de très grands profits pour l'âme, comme je le dirai. Et la chose se passe réellement ainsi; je l'ai appris de quelques personnes que

1. Non, assurément la sainte ne se trompe pas, il y a entre la volonté et l'amour une très réelle différence.

Notre-Seigneur a favorisées d'une si haute oraison, qu'il a daigné les élever à ce saint ravissement suspendant toutes les puissances de leur âme. A l'extérieur, on voit bien qu'elles ne sont plus en elles-mêmes. Mais quand on les interroge ensuite sur ce qu'elles ont senti dans ce ravissement, il leur est absolument impossible de le dire. Elles n'ont point su, et elles n'ont pas pu comprendre comment l'amour opère alors.

Ce que ces personnes comprennent bien, ce sont les merveilleux avantages qu'elles retirent d'une si grande faveur : leur foi devient plus vive, leurs vertus plus fermes, et leur mépris du monde encore plus grand. Mais comment ces biens ont été communiqués à l'âme, mais la jouissance qu'elle éprouve dans ce ravissement, c'est ce que l'on n'entend d'aucune manière; l'unique chose que l'on peut comprendre, c'est la suavité que l'on sent quand le ravissement commence, elle est très grande : il est clair que c'est ce que l'Épouse veut dire par les paroles que nous venons de rapporter. La suavité de Dieu supplée à ce que l'âme ne peut quand elle est ainsi ravie, et c'est Lui qui, en réglant en elle la charité, la rend capable de recevoir durant ce temps de si étonnantes faveurs.

Mais ici se présente un doute : on se demande comment l'âme, étant tellement hors d'elle-même et abîmée en Dieu qu'elle ne peut, ce semble, produire aucun acte par l'exercice de ses puissances, peut mériter. D'autre part, il semble qu'il n'est pas possible que Dieu lui accorde une si grande grâce pour qu'elle perde le temps, et que, durant cet intervalle, elle ne gagne rien; cela n'est pas croyable. O secrets divins! Ici, il n'y a qu'à humilier notre entendement et qu'à être bien convaincus que pour entendre les grandeurs de Dieu il ne peut rien. Ce que nous devons faire, c'est de nous rappeler

la conduite de la très sainte Vierge, notre divine Mère. Douée d'une sagesse si accomplie, elle se contenta de demander à l'ange : *Comment cela se fera-t-il?* et dès qu'elle eut entendu de lui cette réponse : *Le Saint-Esprit descendra sur vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre,* elle ne se mit point en peine de s'informer d'autre chose. Avec la grande foi et lasagesse qui étaient en elle, elle comprit aussitôt que, ces deux choses intervenant, il n'y avait plus rien à savoir, ni aucun sujet de douter.

Hélas ! ce n'est pas là la manière d'agir de certains savants que Dieu ne conduit pas par ce mode d'oraison, et qui n'en ont pas même la première idée : ils veulent tellement tout soumettre à la raison, et tout mesurer à leur entendement, qu'on dirait en vérité qu'avec leur science ils prétendent comprendre les grandeurs infinies de Dieu. Oh! s'ils apprenaient à avoir un peu de l'humilité de la très sainte Vierge.

O ma Souveraine, que l'on peut bien apprendre de vous ce qui se passe entre Dieu et l'Épouse, d'après ce qu'elle dit dans les Cantiques! Ainsi, mes filles, vous pouvez voir dans l'office de Notre-Dame, que nous récitons toutes les semaines, combien il y a de paroles des Cantiques dans les antiennes et les leçons. Quant aux autres âmes, chacune d'elles pourra le comprendre selon le degré de lumière qu'il plaira à Notre-Seigneur de lui donner; car elle pourra connaître très clairement si elle a reçu quelque chose de ces faveurs dont parle l'Épouse quand elle dit : *Il a réglé en moi la charité.*

Dans cet état, les âmes ne savent point où elles ont été, ni comment dans une jouissance si élevée elles ont contenté le Seigneur, ni ce qu'elles sont devenues, puisqu'elles ne le remerciaient pas d'une telle faveur. O âme aimée de Dieu, ne t'attriste pas! Lorsque Notre-Sei-

gneur t'élève à cette union, et lorsqu'il te fait entendre ces paroles d'amour qu'il adresse en tant d'endroits à l'Épouse dans le Cantique des cantiques, comme quand il lui dit : *Tu es toute belle, mon amie,* et beaucoup d'autres dans lesquelles il montre le contentement qu'il reçoit d'elle, il faut croire qu'il ne consentira pas à ce que tu le mécontentes en un pareil temps, mais qu'il te viendra en aide pour suppléer à ce que tu ne peux faire afin qu'il reçoive ainsi de toi un plus grand contentement.

Le divin Maître voit cette âme éperdue et toute hors de soi pour l'aimer, il voit que la force même de l'amour lui a enlevé le discours de l'entendement, afin qu'elle puisse l'aimer d'un plus grand amour; pourrait-il souffrir de ne pas se donner à qui se donne tout à lui? Le divin Maître n'a pas coutume d'agir de la sorte.

Ici, selon moi, le divin Maître étend l'émail sur cet or qu'il a déjà préparé par ces dons et qu'il fait passer par le creuset pour voir de quelle qualité est l'amour que l'âme lui porte, et il travaille sur ce fond de mille manières que celui qui arrive à cet état pourra déclarer. Cette âme est l'or dont je parle. Durant ce travail du divin Maître, elle demeure sans faire aucun mouvement, et sans plus agir de sa part que ne ferait l'or matériel mis en œuvre, mais elle est entièrement soumise à tout ce que voudra faire d'elle le divin orfèvre, ou la divine Sagesse. Content de la voir en cet état, attendu qu'il y en a si peu qui l'aiment avec cette force, il enchâsse dans cet or quantité de pierres précieuses, et il l'émaille d'une grande variété d'ouvrages.

Or, que fait l'âme en ce temps? C'est là ce qui ne se peut bien entendre, et l'on n'en peut savoir que ce que l'Épouse nous en dit par ces paroles : *Il a réglé en moi la charité.* En effet, dans cet état, si elle aime, elle ne sait point comment elle aime, et elle ne comprend pas

quel est l'objet qu'elle aime. Le très grand amour que lui porte le Roi qui l'a élevée à un état si haut doit avoir uni à sa divine ardeur l'amour de cette âme, de telle sorte que l'entendement ne mérite pas de le comprendre. Mais ces deux amours n'en font plus qu'un, et l'amour de l'âme étant si véritablement enfermé en celui de Dieu, et uni à celui de Dieu, comment l'entendement pourrait-il s'élever jusqu'à lui? Il le perd de vue pendant ce temps, qui ne dure jamais beaucoup, qui au contraire passe vite; et durant cette union, Dieu règle l'amour de l'âme de manière qu'elle sait bien contenter sa divine Majesté alors, et même depuis, sans que l'entendement le comprenne, comme je l'ai dit. Mais il le comprend très bien plus tard, quand il voit cette âme émaillée et enrichie de pierres précieuses et de perles qui sont les vertus; cette vue le jette dans l'étonnement et il peut dire : *Quelle est celle-ci qui est restée comme le soleil?*

O véritable Roi! et que l'Épouse est bien fondée à vous donner ce nom! Car en un moment vous pouvez donner les plus précieuses richesses, les enfermer dans une âme, et l'en faire jouir à jamais. Et comme l'amour laisse cette âme admirablement réglée!

Je puis produire de bonnes preuves de cette conduite de Dieu, parce que j'ai vu un certain nombre d'âmes qu'il a ainsi favorisées. Je me souviens en ce moment d'une d'elles à qui le divin Maître communiqua en trois jours de tels biens spirituels, qu'une pareille munificence ne me semblait pas d'abord possible : mais sachant comment déjà depuis quelques années il traite cette âme, et qu'elle s'est toujours avancée, je ne puis concevoir le moindre doute là-dessus. A une autre il accorda en trois mois ces mêmes biens spirituels. L'une et l'autre étaient de jeunes religieuses. J'en ai vu d'autres à qui Notre-Seigneur a accordé cette grâce après

beaucoup de temps. Ce que je viens de dire de ces deux jeunes religieuses, je pourrais le dire encore de quelques autres de leur âge. Je constate ce fait, parce que j'ai dit dans cet écrit qu'il y a peu d'âmes qui reçoivent ces grâces de Notre-Seigneur sans avoir souffert auparavant de longues années de travaux, afin que l'on sache qu'il y en a quelques-unes d'exceptées. On ne doit point fixer de mesures à un souverain si grand, et si désireux de faire des grâces!

Voici un effet qui se manifeste presque toujours, lorsque le Seigneur accorde à une âme ces grâces : les vertus demeurent si fortes, et l'amour si embrasé, que cette âme ne peut le cacher, et même sans le vouloir elle fait du bien aux autres. Et ainsi l'Épouse dit : *Il a réglé en moi la charité.* Un tel effet n'est produit que quand ce sont de véritables grâces de Dieu, et non des illusions, des mélancolies ou des tentatives que fait la nature. Au reste, les unes et les autres se découvrent avec le temps.

La charité demeure tellement ordonnée dans l'âme, que l'amour qu'elle avait pour le monde, non seulement s'évanouit, mais se change en dégoût et en horreur; et que l'amour qu'elle avait pour ses parents et ses proches se transforme de telle sorte, qu'elle les aime seulement pour Dieu. Quant à l'amour qu'elle porte au prochain et à ses ennemis, on ne le pourra croire, si l'on n'en voit les preuves. Enfin, son amour pour Dieu est très ardent; il est tellement excessif et sans mesure, que l'impression qu'il fait sur elle va quelquefois au delà de ce que peut supporter son faible naturel; et comme elle voit qu'elle commence à défaillir et qu'elle va mourir d'amour, elle dit : *Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits, car je languis et me sens défaillir d'amour.*

## CHAPITRE VII

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo » : *Soutenez-moi avec des fleurs et entourez-moi de fruits, parce que je languis d'amour.* (Cap. II, v. 5.)

---

Par ces fleurs, les âmes blessées de l'amour de Jésus-Christ demandent de faire de grandes œuvres pour le service de Dieu et du prochain. — Soif de travaux, de croix, de persécutions. — Empire qu'elles exercent sur les cœurs. — Durée du parfum de leurs paroles et de leurs œuvres. — Ressemblance de leur vie à celle de Jésus-Christ en ce monde.

Oh! quel langage divin que celui-là, pour le sujet que je traite! Comment, sainte Épouse, la suavité vous tue, et vous demandez des fleurs! Cette suavité, je le sais, est parfois si excessive et porte une telle atteinte à la vie de l'âme, qu'il semble qu'elle ne peut plus vivre. Quelles sont donc ces fleurs que vous demandez? Ce n'est pas là le remède à votre mal, à moins que vous ne les demandiez pour achever de mourir; car, à dire vrai, l'âme ne désire rien tant, lorsqu'elle est parvenue à cet état. Mais non, ce n'est pas là ce qu'entend l'É-

pouse ; car elle dit : *Soutenez-moi avec des fleurs.* Demander d'être soutenue, ce n'est pas, à mon avis, demander la mort, mais plutôt souhaiter la vie, afin de rendre quelque service à Celui à qui elle voit qu'elle est si redevable.

Ne pensez pas, mes filles, que ce soit une exagération de dire qu'elle tombe en défaillance et qu'elle se meurt ; mais croyez que la chose se passe réellement de la sorte, comme je vous l'ai dit. Car l'amour opère quelquefois avec tant de puissance, et domine d'une manière si souveraine toutes les forces de cette faible nature, qu'il devrait briser les liens de l'âme. Je connais une personne qui, étant dans cette oraison, entendit une belle voix chanter. Elle est très convaincue que, si ce chant se fût prolongé, son âme aurait quitté le corps, par l'excès du plaisir et de la suavité que Notre-Seigneur lui faisait goûter ; mais le divin Maître fit taire la voix. Quant à la personne qui était dans cette extase, elle pouvait bien mourir, mais non pas prononcer une parole pour faire finir ce chant ; car le mouvement extérieur était tellement anéanti en elle, que le moindre signe lui devenait impossible. Elle ne laissait pas de voir le danger où elle était ; mais c'était comme une personne qui dans un profond sommeil rêve à un danger qui la menace, et qui, malgré tous ses efforts, ne peut ni s'y dérober ni proférer une parole.

Quand l'âme, sous cette action souveraine du divin amour, se sent défaillir, et se meurt, elle ne voudrait pas sortir de cet état, et la mort, loin de lui être pénible, serait pour elle le comble du bonheur ; car mourir est ce qu'elle désire. Oh ! quelle mort heureuse que d'expirer ainsi dans les bras de cet adorable Sauveur, dans l'extase même de son amour ! Oui, parfois l'âme est si près de mourir, que, si Notre-Seigneur ne

lui faisait connaître que son bon plaisir est qu'elle vive et qu'elle supporte cet état, sa faible nature ne pourrait y résister, si un tel bien durait longtemps. C'est pourquoi l'âme demande au divin Maître un autre bien pour sortir de celui où elle goûte de si souveraines délices; et ainsi elle dit : *Soutenez-moi avec des fleurs.*

Le parfum de ces fleurs est tout autre que celui des fleurs que nous sentons ici-bas, et leur nature est bien différente. Pour moi, j'entends que par ces fleurs l'Épouse demande de faire de grandes œuvres pour le service de Notre-Seigneur et du prochain. A ce prix, elle renonce avec bonheur à ces transports et à ces douceurs du divin amour, et elle demande ces fleurs, bien qu'elles tiennent plus de la vie active que de la vie contemplative, et qu'en cela elle semble perdre. Le divin Maître lui accorde donc sa demande.

Dans ce nouvel état, l'âme ne cesse jamais d'agir. Marthe et Marie vont en quelque sorte toujours ensemble; car l'intérieur opère dans l'extérieur, l'amour divin est l'âme des œuvres, et les œuvres venant d'une telle racine sont des fleurs admirables et d'une très suave odeur. C'est l'arbre même de l'amour de Dieu qui produit ces fleurs, ces saintes œuvres uniquement faites pour lui, sans aucun intérêt propre. Leur parfum s'étend au loin, au profit spirituel d'un très grand nombre d'âmes. C'est un parfum qui dure et ne passe pas rapidement, et qui se fait sentir avec une merveilleuse puissance.

Je veux m'expliquer davantage, afin de vous faire bien comprendre ce que je viens de dire. Voilà un prédicateur qui fait un sermon; il a sans doute l'intention d'être utile aux âmes, mais il n'est pas tellement détaché de tout intérêt humain, qu'il n'ait aussi quelque prétention de plaire aux auditeurs pour acquérir de l'honneur ou du crédit. Et que sera-ce, si l'on se pré-

sente au concours pour quelque canonicat? Ainsi en est-il d'autres choses qu'un grand nombre de personnes font pour l'utilité du prochain et avec une bonne intention; mais elles ont en même temps grand soin de ne rien perdre pour elles en travaillant pour le prochain, et de ne pas déplaire aux hommes. Ces personnes sont-elles en butte à des persécutions, elles tiennent à avoir la faveur des rois, des grands, du peuple. Elles se conduisent avec la discrétion que le monde a en si haute estime. Plaise à Dieu que ce que les hommes appellent discrétion le soit en effet! Souvent, hélas! ce n'est qu'un manteau qui couvre bien des imperfections.

De telles personnes, je veux le croire, rendent service à Dieu et sont très utiles au prochain. Mais, à mon avis, ce ne sont pas là les œuvres ni les fleurs que demande l'Épouse; car, pour elle, elle ne regarde en tout que le seul honneur et la seule gloire de Dieu. Les âmes que le Seigneur élève à cet état ne se souviennent pas plus d'elles-mêmes, ne songent pas plus à leurs pertes ou à leurs profits, que si elles n'existaient pas; elles ne cherchent en tout qu'à servir et à contenter le Seigneur. Et comme elles connaissent l'amour que Dieu porte à ses serviteurs et à ses enfants, volontiers elles se privent de sa faveur et de leur satisfaction, pour les fortifier, les servir, et leur dire les vérités les plus propres à les faire avancer dans le chemin du salut. Elles font tout ce qui est en leur pouvoir pour obtenir ce résultat; et, je le répète, elles ne songent nullement aux pertes qu'elles pourraient faire. Le profit spirituel du prochain, voilà ce qui est présent à leur pensée, et rien de plus. Pour contenter Dieu davantage, ces âmes s'oublient elles-mêmes en faveur de ceux qu'il aime tant, et pour les lui gagner, les attacher à jamais à son service, elles sont prêtes à donner mille fois leur vie, et souvent elles meurent

en effet dans cette sainte entreprise. Leurs paroles respirent ce grand amour de Dieu qui les embrase. Enivrées comme elles le sont de ce vin céleste, elles ne se souviennent pas des hommes, ou, si elles s'en souviennent, elles ne songent pas le moins du monde à les contenter. Voilà les âmes qui font un bien immense dans l'Église de Dieu!

Je me souviens maintenant de ce que j'ai souvent pensé de cette sainte Samaritaine dont nous parle l'Évangile. Quelle blessure le dard de l'amour du prochain devait lui avoir faite! Et qu'elle avait bien compris dans son cœur les paroles du divin Maître, puisqu'elle le quitte pour procurer à ceux de son peuple le même gain et le même profit! Sa conduite jette une vive lumière sur le sujet que je traite ici. En récompense de cette grande charité, elle mérite d'être crue sur parole et d'être témoin du grand bien que Notre-Seigneur fait à ce peuple. Il me semble qu'une des plus grandes consolations qu'il puisse y avoir sur la terre pour ceux que consume la flamme du zèle, c'est de voir les âmes, grâce à leurs soins, s'avancer dans l'amour de Dieu. C'est alors, selon moi, qu'ils mangent le fruit souverainement délicieux de ces fleurs. Qu'heureux sont ceux à qui le Seigneur fait de si grandes grâces; et qu'ils sont étroitement obligés à le servir! Dans cette heureuse Samaritaine la fidélité fut égale à la grandeur de la grâce reçue. Voyez-la saisie de cette divine ivresse de l'amour du prochain, allant par les rues, les places publiques, annonçant le Sauveur, jetant des cris. Ce qui me frappe et me ravit, c'est de voir comment on ajouta foi à ses paroles; car ce n'était qu'une femme et encore de condition bien modeste, puisqu'elle allait chercher de l'eau! Mais que son humilité était grande! Car lorsque Notre-Seigneur lui dit ses fautes, loin de s'en offenser comme on fait aujour-

d'hui dans le monde où les vérités sont si dures à entendre, elle lui répondit seulement qu'il devait être un prophète. Enfin on crut à son témoignage, et, sur sa parole, les habitants en grand nombre sortirent de la ville pour aller voir le Sauveur. C'est ainsi que, dans l'Église de Dieu, ces hommes que consume la flamme du zèle exercent une sorte de souveraineté sur les cœurs, allumant ou augmentant en eux le feu de l'amour divin. Mais dans ces hommes plusieurs années de prières, d'entretien avec Notre-Seigneur, ont précédé ce ministère apostolique. Là, dans cette vie d'union avec le divin Maître, comblés de ses faveurs et inondés de ses délices, ils ont senti s'allumer en eux une soif nouvelle, celle des travaux et des croix, et, aux dépens de ces délices, ils s'élancent de la solitude dans ce qu'il y a de plus crucifiant dans le ministère apostolique. Je dis que ces fleurs et ces œuvres que produit et que fait germer cet arbre d'un si brûlant amour répandent un parfum qui dure beaucoup plus longtemps; je dis qu'une seule de ces âmes ainsi blessées de l'amour divin fait, par ses paroles et par ses œuvres, incomparablement plus de bien dans l'Église qu'un grand nombre d'autres qui énervent et infectent leurs paroles et leurs œuvres par la poussière de la sensualité humaine et par le mélange de quelque intérêt propre.

C'est de pareilles œuvres que procède la force pour supporter les persécutions; l'Épouse les demande quand elle dit : *Fortifiez-moi avec des fruits.* C'est comme si elle disait : Donnez-moi, Seigneur, des travaux et des persécutions. Elle en a un véritable désir, et elle en tire de précieux avantages. Comme elle ne regarde plus son propre contentement, mais uniquement celui de Dieu, elle met son bonheur à imiter en quelque chose la vie si pleine de travaux et de souffrances que mena le

Sauveur en ce monde. Par l'arbre qui porte les fruits demandés par l'Épouse, j'entends la croix de Jésus-Christ, car l'Époux dit dans un autre endroit des Cantiques : *C'est sous cet arbre que je vous ai ressuscitée.*

Or, lorsqu'une âme élevée à cet état est environnée de croix et de travaux, elle a besoin de quelque grand remède. Les délices qu'elle goûte dans la contemplation n'étant pas si ordinaires, elle en trouve de grandes à souffrir. Mais la souffrance ne la consume pas, et n'épuise point ses forces, comme le doit faire la suspension des puissances dans la contemplation lorsqu'elle est très ordinaire. Une autre raison pour elle de faire cette demande, c'est qu'elle ne doit pas être toujours à jouir, sans rendre quelque service à Dieu et sans endurer pour lui quelque souffrance. Pour moi, j'en ai fait la remarque en quelques personnes; malheureusement, à cause de nos péchés, ces personnes ne sont pas nombreuses. Plus elles sont avancées dans cette oraison et comblées des caresses de Notre-Seigneur, plus elles se dévouent à consoler le prochain et à le mettre en voie du ciel : leur zèle pour le salut des âmes est quelque chose d'extraordinaire; pour en tirer une seule du péché mortel, elles donneraient mille vies, comme je l'ai dit au commencement.

Mais qui fera croire cette vérité à ceux que Notre-Seigneur commence à favoriser de cette oraison qui leur fait goûter de si grandes délices? Ne leur semblera-t-il pas plutôt que ces âmes qui s'immolent au salut du prochain font peu de progrès spirituels et que se tenir dans leur coin en jouissant de ces délices est ce qu'il y a de plus avantageux? C'est, à mon avis, une providence du Seigneur que ces personnes ne comprennent pas l'état élevé de ces âmes apostoliques, parce que dans la ferveur des commencements elles voudraient d'un bond

s'élancer jusqu'à cette hauteur. Or cela ne leur convient pas, parce qu'elles n'ont pas encore les forces suffisantes, et qu'elles ont besoin de se sustenter plus longtemps encore de ce lait dont j'ai parlé au commencement. Ainsi, qu'elles se tiennent auprès de ces divines mamelles, et le divin Maître saura bien, quand elles auront acquis des forces, les employer à quelque chose de plus grand. Que si elles le tentaient auparavant, elles ne feraient point aux autres le bien qu'elles pensent, et elles se nuiraient à elles-mêmes. Mais comme dans le livre dont j'ai fait mention vous trouverez dans le plus grand détail comment se doit conduire une âme désireuse d'être utile aux autres, et combien il y aurait de péril pour elle à sortir de la retraite avant le temps, je ne le répéterai point ici et je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet.

Mon unique intention, quand j'ai commencé cet écrit, a été de vous faire connaître quelle source de consolations spirituelles vous pourrez trouver dans quelques paroles du livre des Cantiques, et de vous engager à méditer profondément les grands mystères que renferment ces paroles, bien qu'elles vous semblent obscures. M'étendre davantage serait témérité de ma part; et plaise à Dieu qu'il n'y en ait point eu à écrire ce que j'ai écrit, bien que je ne l'aie fait que parce que l'on me l'a commandé! Plaise au divin Maître de tirer sa gloire de tout! S'il y a quelque chose de bon dans cet écrit, vous croirez bien que cela ne vient pas de moi; car les sœurs avec qui je me trouve ont vu le peu de temps que j'ai eu pour ce travail, à cause de mes grandes occupations. Je supplie Notre-Seigneur de me faire comprendre par expérience les paroles de ces Cantiques. Que celle d'entre vous qui croira posséder quelques-unes des grâces qu'elles expriment en loue le Seigneur

et le prie d'exaucer le vœu que je viens de former, afin que le profit ne soit pas pour elle toute seule. Plaise au divin Maître de nous tenir de sa main, et qu'il nous enseigne toujours à accomplir sa sainte volonté! Ainsi soit-il.

# TROIS RELATIONS

## DE SAINTE THÉRÈSE SUR DES FAVEURS REÇUES DEPUIS 1568

---

### I[1]

### 1568-1571

J'étais à Tolède. Plusieurs personnes me conseillaient de refuser la sépulture dans le monastère à qui ne serait pas gentilhomme. Mais Notre-Seigneur me dit : « Tu serais bien insensée, ma fille, de suivre les maximes du monde. Arrête tes yeux sur moi, qui suis pauvre et méprisé des mondains; crois-tu peut-être que les grands du monde soient grands devant moi? penses-tu que vous deviez, vous autres, être estimées pour vos ancêtres, ou pour vos vertus ? »

Le second jour de Carême, à Saint-Joseph de Malagon, je venais de communier, lorsque Notre-Seigneur Jésus-Christ m'apparut, comme d'habitude, dans une vision imaginaire. Je restai à le contempler et je vis sur sa tête, non pas la couronne d'épines, mais au lieu même des blessures une couronne resplendissante.

1. Cf V. de la Fuente, *Obras de santa Teresa, I, Relacion III*, p. 151.

Comme j'aime beaucoup ce mystère de la passion, je fus très consolée; je songeai ensuite aux tourments que durent causer au Sauveur des plaies si nombreuses et j'en éprouvai de la peine. Notre-Seigneur me dit de compatir non à ces souffrances-là, mais à celles qu'il endurait en ce moment. Je lui demandai ce que je pouvais faire pour les soulager; car j'étais prête à tout. Il me répondit : « Ce n'est pas l'heure de l'inaction : hâte-toi de fonder ces monastères ; c'est avec les âmes qui les habitent que je trouve mon repos. Accepte toutes les fondations qu'on t'offrira; faute de couvent, un grand nombre d'âmes ne se dévouent pas à mon service. Les maisons que tu établiras dans les petites villes ressembleront à celle-ci ; elles auront le même mérite que les plus grandes, si elles ont le même zèle de la gloire de Dieu. Fais en sorte qu'elles soient toutes sous l'obédience d'un Supérieur. Prends bien garde que le souci du temporel ne leur fasse perdre la paix intérieure. Je vous aiderai moi-même et jamais rien ne vous manquera. Qu'on y ait un soin tout particulier des malades; la prieure qui ne pourvoit pas à leurs nécessités et à leur agrément ressemble aux amis de Job : tandis que j'éprouve, moi, les malades pour le bien de leurs âmes, elle met, elle, leur patience en péril. Enfin tu écriras la fondation de ces monastères. »

Comme, dans la fondation de Médina del Campo, je ne voyais rien qui méritât une mention, le Sauveur me dit : « Que veux-tu donc de plus pour juger que la fondation en a été miraculeuse? » Il voulait me faire comprendre que lui seul l'avait fait réussir, quand tout semblait désespéré. Ces paroles me déterminèrent à écrire le *Livre des Fondations*.

Je réfléchissais un jour à une sorte d'avertissement que Notre-Seigneur m'avait chargé de donner; j'avais

beau prier, je n'en comprenais pas le sens. L'idée me vint que le démon devait en être l'auteur. « Non, ce n'est pas lui, me dit le Sauveur; je te ferai signe, le moment venu. »

Quelle pureté, me disais-je, doit avoir une âme, libre d'affaires! Et moi, quand je m'en occupe, comme je dois aller de travers! combien de fautes je dois commettre! Une voix me répondit : « Il ne peut en être autrement, ma fille, efforce-toi seulement d'avoir une intention droite en toutes choses, détache-toi de tout, tiens les yeux fixés sur moi, afin de conformer tes actions aux miennes. »

Tandis que je recherchais pour quelle cause je n'avais presque plus de ravissements en public, Notre-Seigneur m'adressa ces paroles : « Cela n'est plus nécessaire; tu as assez de crédit pour faire l'œuvre que je veux : nous avons égard à la faiblesse des gens mal intentionnés. »

Le mardi après l'Ascension, je restai quelque temps en prière, à la suite d'une communion laborieuse, pendant laquelle j'avais été tellement distraite que je ne pouvais m'arrêter à aucune pensée. Je me plaignis à Notre-Seigneur de la faiblesse de notre pauvre nature. Alors un feu divin embrasa mon âme; je crus apercevoir clairement, dans une vision intellectuelle, la sainte Trinité, présente en moi. Par une sorte de représentation qui rendait la vérité accessible à ma faiblesse, je connus comment Dieu est à la fois triple et un. Il me semblait entendre les trois personnes divines, que je voyais distinctement au dedans de mon âme, me dire qu'à partir de ce jour, chacune d'elles m'accordant une grâce propre, je sentirais croître en moi la charité, la joie dans les souffrances, et l'embrasement sensible de l'amour. Je compris aussi le sens de ces paroles de

Notre-Seigneur : « Les trois personnes divines habiteront dans l'âme qui est en état de grâce. » Tout en remerciant Dieu d'une faveur si extraordinaire, je gémissais de m'en voir si profondément indigne, et comme, la veille même, au souvenir de mes péchés, j'avais eu l'âme navrée de douleur, je dis au divin Maître, dans l'excès de ma peine : « Pourquoi, Seigneur, après m'avoir accordé de telles grâces, avez-vous permis que j'aie été si infidèle? » Je vis clairement tout ce que Dieu avait fait pour moi, dès ma tendre enfance, et comme il avait employé, lui, pour m'attirer, des moyens puissants, comme j'en avais, moi, rendu plusieurs inutiles. Je connus également l'amour excessif que Dieu nous témoigne, en nous pardonnant tous nos péchés, dès que nous voulons revenir à lui ; amour plus éclatant envers moi qu'envers tout autre, pour bien des raisons. Ces trois personnes, que j'ai vues distinctes et qui sont un seul Dieu, s'imprimèrent, pour ainsi dire, si vivement en mon âme, qu'il me serait impossible, si l'impression durait toujours, d'être jamais distraite de cette divine compagnie. Cette vision fut accompagnée d'autres faits encore et d'autres paroles : mais je ne vois aucun motif de les écrire.

Peu de temps avant cette faveur, j'avais vu, en allant communier, tandis que la sainte hostie était encore dans le ciboire, une colombe qui agitait les ailes avec bruit. J'en fus si troublée et si ravie hors de moi qu'il me fallut un grand effort pour recevoir l'hostie. Ces deux visions eurent lieu à Saint-Joseph d'Avila. Le Père François Salcedo distribuait la sainte communion. Un autre jour, comme j'assistais au divin sacrifice, Notre-Seigneur m'apparut glorieux dans l'hostie; il me dit qu'il avait pour agréable le messe de ce prêtre. Dans ce même monastère, l'an 1571, j'entendis ces paroles : « Un

temps viendra où il se fera beaucoup de miracles en cette église; on l'appellera l'église sainte. »

Jusqu'à ce jour, fête de la commémoraison de saint Paul, j'ai été favorisée, à peu près continuellement, de cette présence des Personnes divines dont j'ai parlé plus haut. Comme j'étais habituée à ne voir que Notre-Seigneur, l'apparition simultanée de trois personnes me semblait être un obstacle, malgré ma conviction qu'elles étaient un seul Dieu. Voici ce que Notre-Seigneur m'a dit aujourd'hui à ce sujet : « Tu te trompes, si tu te figures les choses de l'âme comme celles du corps. Sache qu'entre elles il y a une différence notable et que l'âme est capable de grandes jouissances. » Comme une éponge s'imbibe et se remplit d'eau, de même l'âme, croyais-je, se remplissait de la divinité, jusqu'à jouir en quelque manière de posséder et d'avoir en soi ces trois personnes. J'entendis aussi ces paroles : « Ne te fatigue pas à vouloir m'enfermer en toi, mais tâche de t'enfermer toi-même en moi. » Ces trois personnes paraissaient donc être à l'intérieur de mon âme et je les voyais se communiquer à toutes les créatures, sans toutefois m'abandonner, sans cesser de rester avec moi.

Peu de temps après la faveur précédente, je me demandais si l'on n'avait pas raison de critiquer mes sorties du couvent pour les diverses fondations, et si je ne ferais pas mieux de vaquer continuellement à l'oraison. Une voix me répondit : « Tant que dure cette vie, le progrès ne consiste pas à trouver près de moi de plus grandes délices, mais à faire ma volonté. » Me rappelant en outre les paroles de saint Paul sur la vie retirée des femmes, paroles qui m'avaient été objectées récemment encore et autrefois, je songeais que peut-être Dieu voulait en faire la règle de ma conduite; mais Notre-Sei-

gneur me dit : « Réponds-leur qu'ils ne s'en tiennent pas à un seul passage de l'Écriture, mais qu'ils considèrent les autres ; pensent-ils, par hasard, pouvoir me lier les mains ? »

Un jour, après l'octave de la Visitation, retirée dans un ermitage du Mont-Carmel, je recommandais à Dieu un de mes frères, en danger de perdre son âme, et je lui dis, ou du cœur ou des lèvres, je ne sais : « Seigneur, si je voyais un de vos frères en semblable péril, que ne ferais-je pas pour l'en délivrer? Je tenterais, ce me semble, tous les moyens en mon pouvoir. » Il me dit alors : « O ma fille, ma fille, les religieuses du monastère de l'Incarnation sont mes sœurs, et tu hésites encore à te rendre auprès d'elles. Prends courage; songe que je veux, moi, ce départ ; les difficultés ne sont pas si grandes que tu le crois. Le monastère que tu quittes n'en souffrira pas ; celui-ci et celui-là y trouveront leur avantage. Ne résiste point ; mon pouvoir est grand. »

Je considérais un jour les grandes austérités de doña Catalina de Cardona ; et voyant qu'avec les ardents désirs que Dieu m'avait parfois donnés, j'aurais certainement pu faire plus de pénitences, si l'obéissance à mes confesseurs ne m'avait arrêtée, je me demandais s'il ne vaudrait pas mieux cesser de leur obéir sur ce point. Mais Notre-Seigneur me dit : « Oh! pour cela, non, ma fille; tu marches par un chemin excellent et sûr. Tu vois les austérités de cette personne : eh bien! je préfère ton obéissance. »

Pendant l'oraison, Notre-Seigneur me fit une fois connaître, par une vision intellectuelle, l'état d'une âme en grâce avec Dieu ; je voyais que la très sainte Trinité la gardait en sa compagnie et lui donnait un empire souverain sur le monde. Je compris alors ces paroles des Cantiques : « Venez, mon Bien-aimé, dans mon jardin et

mangez de ses fruits. » Notre-Seigneur me montra aussi une âme en état de péché mortel; je la voyais plongée dans les ténèbres, sans aucune force, comme une personne liée et chargée de chaînes, les yeux bandés, incapable, malgré tous ses efforts, de voir, de marcher et d'entendre. Ce spectacle excita si vivement ma compassion, que toute souffrance me paraîtrait légère, si je pouvais délivrer une seule de ces malheureuses. Je dis mal ce que j'ai vu; mais il semble que si tous comprenaient les choses comme moi, nul ne pourrait jamais se résoudre à perdre un si grand bien, ou à vivre dans un si grand mal.

Un jour que j'étais triste et préoccupée des réformes nécessaires à notre Ordre : « Fais ce qui dépend de toi, me dit le Seigneur, abandonne-toi à moi et ne t'inquiète de rien : jouis du bien que tu as reçu et qui est fort grand. Mon Père met en toi ses délices et tu es aimée du Saint-Esprit. Tu désires sans cesse des souffrances, et d'autre part tu les refuses ; pour moi, je considère, pour disposer toutes choses, ta volonté qui m'est bien connue, et non la sensibilité et la faiblesse de ta nature. Fais des efforts, puisque je t'aide, tu le vois; j'ai voulu que tu gagnes cette couronne; tu verras de ton vivant les accroissements considérables de l'Ordre de la Vierge. » J'entendis ces paroles vers le milieu de février de l'année 1571.

La première année de mon priorat, la veille de saint Sébastien, on commençait à chanter le *Salve Regina*, lorsque je vis la Mère de Dieu, entourée d'une grande multitude d'anges, descendre vers la stalle de la prieure, où se trouvait une statue de Notre-Dame, et occuper elle-même cette place. Dès ce moment, la statue sembla disparaître à mes yeux et je ne vis plus que cette divine Mère. Je trouvai qu'elle ressemblait un peu à la statue

que m'avait donnée la comtesse ; mais je dus saisir cette ressemblance très rapidement, car j'entrai presque aussitôt en extase, et je vis, d'une vision intellectuelle et non imaginaire, au-dessus de la corniche des stalles du chœur et sur les pric-Dieu, un grand nombre d'anges. Cette vision dura tout le temps du *Salve* et la très sainte Vierge me dit : « Tu as été bien inspirée de me mettre à cette place ; je serai présente aux louanges qu'on chantera ici en l'honneur de mon Fils, et je les lui offrirai. » Puis je me trouvai dans l'état d'oraison qui m'est ordinaire et où mon âme se tient avec la très sainte Trinité ; il me semblait que le Père me rapprochait de lui pour me dire de très douces paroles, celles-ci entre autres qui me montraient quel est son amour pour moi : « Je t'ai donnée à mon Fils, au Saint-Esprit et à cette Vierge que voilà. Que peux-tu me donner à moi ? »

Le jour de l'Octave de la Pentecôte, Notre-Seigneur m'apparut et me fit espérer que les religieuses de ce monastère de l'Incarnation réformeraient peu à peu leur vie.

Le jour de la fête de sainte Madeleine, Notre-Seigneur confirma de nouveau une faveur qu'il m'avait faite à Tolède, en me choisissant pour amie à la place d'une autre personne absente.

La seconde année de mon priorat, au monastère de l'Incarnation, dans l'Octave de saint Martin, le P. Jean de la Croix, au moment de me communier, partagea l'hostie et ne m'en donna qu'une moitié, réservant la seconde pour une autre sœur. Il agit ainsi, me disais-je, non par nécessité, mais pour me mortifier ; il connaît en effet mes préférences pour les grandes hosties, bien que je n'y attache pas d'importance, puisque Jésus-Christ est tout entier dans la plus petite parcelle. Alors

Notre-Seigneur, pour me montrer qu'en effet cela n'importe point, me dit : « Ne crains pas, ma fille, personne ne pourra te séparer de moi. » Ensuite, se montrant à moi dans le plus intime de mon âme, sous une forme sensible, comme il l'avait souvent fait, il me donna sa main droite et ajouta : « Regarde ce clou ; c'est la marque et le gage que dès ce jour tu seras mon épouse ; jusqu'à présent tu ne l'avais point mérité ; désormais tu auras soin de mon honneur et tu verras en moi non seulement ton Créateur, ton Roi et ton Dieu, mais encore l'Époux dont tu es la véritable épouse. Dès ce moment, mon honneur est le tien, et ton honneur est le mien. » L'effet de cette grâce fut si puissant qu'elle me mit hors de moi, et je dis au divin Maître : « Seigneur, ou élargissez ma pauvre nature, ou supprimez une faveur qui excède ma faiblesse. » Je passai ainsi le reste du jour dans une profonde ivresse spirituelle. J'ai ressenti depuis d'admirables effets de cette vision, mais avec un redoublement de confusion et de douleur, à la vue de mon peu de correspondance à des grâces si précieuses.

Un autre jour, Notre-Seigneur me dit : « Penses-tu, ma fille, que le mérite consiste à jouir ? non, mais à travailler, à souffrir et à aimer. Tu n'as pas entendu dire que saint Paul ait goûté plus d'une fois les délices du ciel, tandis que ses souffrances ne se comptent pas. Que vois-tu dans ma vie ? partout de la souffrance ; au Thabor seulement un peu de joie. Quand tu vois que ma Mère me tient dans ses bras, garde-toi de croire que ces délices fussent exemptes d'un cruel martyre ; dès que Siméon lui eut dit les paroles que tu sais, mon Père l'éclaira pour lui montrer tout ce que j'aurais à souffrir. Les grands saints qui passèrent leur vie dans le désert, se livraient, par inspiration divine, à d'austères

pénitences; en outre, ils soutenaient de rudes combats contre le démon et contre eux-mêmes, et ils vivaient longtemps sans consolation spirituelle d'aucune sorte. Crois-moi, ma fille, les âmes les plus chères à mon Père sont les plus éprouvées; et la grandeur de ces épreuves est la mesure de son amour. En quoi te puis-je mieux montrer le mien, qu'en choisissant pour toi ce que j'ai choisi pour moi-même? Regarde ces plaies : j'ai souffert là comme tu ne souffriras jamais : voilà le vrai chemin. Quand tu l'auras bien compris, tu m'aideras à pleurer la perte de ces mondains, dont tous les désirs, tous les soucis, toutes les pensées vont à une vie absolument différente de la mienne. »

Le jour où Notre-Seigneur me parla ainsi, j'avais un si violent mal de tête, en commençant l'oraison, qu'il me semblait impossible de la faire. Ce bon Maître me dit alors : « Apprends par là le prix de la douleur; tu étais malade à ne pouvoir pas me parler; je suis venu moi-même m'entretenir avec toi et te consoler. »

Je restai près d'une heure et demie dans un recueillement profond, pendant lequel j'entendis les paroles que je viens de rapporter. Pas une distraction; je ne savais où j'étais, mais je me sentais inondée d'un indicible bonheur. Je vis ensuite, non sans surprise, que le mal de tête avait entièrement disparu et j'avais un ardent désir de la souffrance. Notre-Seigneur me recommanda aussi de me rappeler souvent les paroles qu'il avait adressées à ses apôtres : « Le serviteur ne doit pas être au-dessus du maître. »

II [1]

1571

Je me trouvai tout hier dans une grande désolation, et, sauf le moment de la communion, la fête de Pâques ne me dit rien. Le soir, j'étais avec la communauté ; on chanta quelques couplets sur la peine de vivre sans Dieu. Comme j'étais déjà triste, l'effet de ce chant sur moi fut tel que les mains commencèrent à se raidir. Toute résistance fut inutile. L'excès de la joie me cause des ravissements, l'excès de la douleur m'en donne aussi et mon âme en est hors d'elle-même ; c'est chose que je n'avais pas comprise jusqu'à présent. Depuis quelques jours, les transports de mon âme me semblaient moins impétueux que de coutume ; la cause en était, je crois, ce que je viens de dire ; je ne sais pourtant ce que vaut l'explication. Auparavant la douleur n'était pas assez intense pour me faire sortir de moi, et m'ôter l'usage des sens ; elle était pourtant si intolérable que j'en jetais, malgré moi, de grands cris. Mais aujourd'hui elle est devenue plus intense et elle va jusqu'à transpercer mon âme ; je comprends mieux maintenant le martyre de Notre-Dame ; car, je le répète, je ne savais pas encore

1. Cf. V. de la Fuente, *Relacion IV*, p. 154.

ce qu'est une âme transpercée. Mon corps en est tout brisé; je puis à peine écrire; je souffre comme d'une dislocation des mains. Votre Révérence me dira ce qu'elle en pense, si c'est là un ravissement de douleur, si ma souffrance est une réalité ou une imagination.

Cette souffrance a duré jusqu'à ce matin. A l'oraison, j'ai eu un grand ravissement. Il me semblait que Notre-Seigneur emportait mon esprit au ciel, m'approchait de son Père et lui disait : « Voici celle que vous m'avez donnée, je vous la donne à mon tour. » Et le Père, semblait-il, m'attirait à lui. Aucune image ne frappa mes yeux; mais la scène était réelle on ne peut plus, toute spirituelle et d'une délicatesse impossible à décrire. J'entendis aussi d'autres paroles que je ne me rappelle plus; quelques-unes étaient bien gracieuses. Il me tint ainsi tout près de lui un certain temps.

Votre Révérence est partie hier bien vite. Ses nombreuses occupations, je le comprends, ne lui permettent pas de m'accorder même les consolations nécessaires; ses affaires sont plus urgentes que les miennes. Je n'en suis pas moins restée un moment triste et affligée. C'était pendant la désolation dont j'ai parlé, je luttais de mon mieux; et comme je croyais n'être attachée à aucune créature, il me vint un scrupule; je craignis de commencer à perdre cette liberté de cœur. Ceci se passait dans la soirée. Ce matin, Notre-Seigneur répondant à mon inquiétude, m'a dit : « Ne t'étonne point; comme les hommes cherchent à qui confier leurs joies sensibles, de même l'âme désire, quand elle le peut, communiquer ses joies et ses peines, et elle s'attriste de ne pas trouver de confident. » Il ajouta : « Tu vas bien maintenant et tes œuvres me plaisent. » Cette fois, Notre-Seigneur était resté quelque temps avec moi. Comme je le constatais, en me souvenant que j'avais dit

au contraire à votre Révérence la brièveté de ces sortes d'apparitions : « Ces visions-ci, me dit le Seigneur, ne ressemblent pas aux visions imaginaires. Du reste dans la dispensation de mes faveurs, il ne peut y avoir de règle invariable; c'est tantôt une manière qui convient, tantôt une autre [1]. »

Un jour, après la communion, je vis très clairement Notre-Seigneur s'asseoir près de moi; il me consola par de grandes marques de tendresse et me dit entre autres choses : « Me voici, ma fille, c'est moi-même, montre-moi tes mains. » Il me les prit, semble-t-il, et les approchant de son côté, il ajouta : « Regarde mes plaies, tu n'es pas sans moi, la vie est courte et passe vite. » A quelques détails qu'il ajouta, je compris que, depuis son Ascension, il n'est jamais descendu sur la terre pour se communiquer à quelqu'un, si ce n'est dans le très saint sacrement [2]. Il me révéla aussi que, dès sa Résurrection, il alla voir Notre-Dame, qui avait grand besoin de cette visite; la douleur en effet avait tellement transpercé son âme qu'il lui fallut quelques instants pour revenir à elle et pouvoir goûter une telle joie. Je compris par là comment mon âme avait été transpercée elle aussi, mais d'une manière bien différente. Quelle ne fut pas la souffrance de la Vierge? Notre-Seigneur dut rester

1. Nous ne pensons pas que ces paroles condamnent les classifications et les règles des auteurs mystiques : ils décrivent l'ordre habituel des opérations divines, rien de plus, et laissent toute porte ouverte aux exceptions. — Il semble bien que le droit d'exception est absolument réservé ici, et d'une réserve générale. L'occasion est sans doute la *durée* des visions intellectuelles, mais l'affirmation concerne toutes les faveurs surnaturelles : *no podia, en las mercedes que nos hacia, haber regla cierta.*

2. Les annotateurs du XVII[e] siècle faisaient déjà remarquer que la sainte n'affirme pas du tout que Jésus-Christ soit descendu auprès d'elle pour l'entretenir; il l'a élevée plutôt jusqu'à lui. Et ils expliquaient de la même manière les apparitions de Jésus à saint Étienne, à saint Paul, etc., dans les Actes des Apôtres.

longtemps auprès d'elle pour arriver à la consoler.

Le jour des Rameaux, revenant de la sainte table, je me trouvais si hors de moi que je ne pouvais avaler la sainte hostie. Je la gardai dans la bouche et quand je repris un peu mes sens, il me sembla vraiment que ma bouche était remplie de sang, que le sang couvrait mon visage et que toute ma personne en était couverte, comme si à ce moment même il découlait des plaies du Sauveur. Je le trouvais chaud et j'en ressentais une suavité extrême; Notre-Seigneur me dit alors : « Ma fille, je veux que tu profites de mon sang et que tu aies une confiance absolue dans ma miséricorde. J'ai versé ce sang, moi, au milieu d'ineffables douleurs; et toi, tu en jouis maintenant au milieu d'ineffables délices; je te paye bien le plaisir que tu me causes depuis longtemps à pareil jour. » Ces dernières paroles étaient une allusion à ce que je faisais depuis plus de trente ans. Je n'avais jamais manqué de communier ce jour-là, quand je le pouvais, et de préparer dans mon âme une belle réception à Notre-Seigneur. Je trouvais indigne la conduite des Juifs qui, après l'avoir si magnifiquement accueilli, lui permirent d'aller chercher son repas si loin. Je le conjurais donc de venir chez moi, d'y prendre logement, bien qu'il dût y être mal logé, comme je le vois maintenant. Ainsi faisais-je naïvement, et Notre-Seigneur l'avait sans doute pour agréable, puisque cette vision que je regarde comme une des plus certaines, m'a servi beaucoup pour me préparer à la sainte communion.

Avant cette faveur, je restai, je crois, trois jours en proie à la peine que j'ai habituellement de vivre loin de Dieu, peine qui varie d'intensité, mais qui, cette fois, avait été fort vive et presque intolérable. J'en avais gardé une grande fatigue; de plus il était trop tard, ce jour-là, pour prendre la collation et je n'en avais pas la

force, tant je suis affaiblie par mes vomissements, quand je ne mange pas plus tôt que les autres. Je me fis pourtant violence, je mis le pain devant moi pour m'amener à le manger, quand Notre-Seigneur m'apparut. Il me sembla qu'il me coupait un morceau de pain et qu'il allait me le mettre dans la bouche, en me disant : « Mange, ma fille, et fais ce que tu pourras; je regrette que tu aies à souffrir; mais c'est pour toi ce qu'il y a de mieux à présent. » Je restai soulagée et consolée. De fait, Notre-Seigneur était à côté de moi ce soir-là et tout le lendemain. Mes désirs furent ainsi comblés. Ce mot « je regrette » me fit réfléchir, et désormais je ne vois rien qui puisse me causer de l'affliction.

## III[1]

### 1571-1572.

De quoi t'affliges-tu, petite pécheresse? Ne suis-je pas ton Dieu? Ne vois-tu pas comme je suis maltraité dehors? Si tu m'aimes, pourquoi ne pas me plaindre? Ma fille, la lumière est très différente des ténèbres; je suis fidèle, personne ne se perdra sans le savoir. Il y a péril d'erreur à fonder son assurance sur les douceurs spirituelles; l'assurance qui ne trompe pas, c'est le témoignage d'une bonne conscience. Mais que nul n'espère pouvoir par lui-même et sans ma grâce, demeurer dans la lumière; il ne le peut pas plus que d'empêcher la nuit de venir. Le meilleur moyen pour l'âme de retenir la lumière est de bien comprendre qu'elle ne peut rien par elle-même, et que la lumière lui vient de moi; car cette lumière l'éclairât-elle, il suffit que je m'éloigne pour qu'aussitôt vienne la nuit. L'âme véritablement humble est celle qui connaît ce qu'elle peut et ce que je puis. Ne néglige pas d'écrire les avis que je te donne, afin de ne pas les oublier. Tu aimes à consigner les avis que tu reçois des hommes; penses-tu perdre le temps à écrire les miens? Un jour viendra où tous te seront nécessaires.

1. Cf. V. de la Fuente, *Relacion V*, p. 157.

Ne pense pas, ma fille, que l'oraison d'union est le simple voisinage de Dieu, puisque ce voisinage est, quoi qu'ils fassent, la condition même de ceux-là même qui m'offensent. Ne pense pas non plus que les douceurs et délices de l'union, même élevée, même divine, soient des moyens ordinaires de gagner à la vertu des âmes qui ne seraient pas en état de grâce. J'étais, quand j'entendis ces paroles, très élevée en esprit. Dieu me fit comprendre alors ce que c'est que l'esprit, ce que devient l'âme dans cette élévation et quel est le sens de ces mots : *Magnificat, exsultavit spiritus meus.* L'esprit, dans ces locutions-là, c'est la partie supérieure de la volonté.

Pour revenir à l'union, je compris ce que c'était que l'esprit pur et dégagé des choses de la terre; rien n'y doit rester qui veuille sortir de la volonté de Dieu; il y faut une conformité entière avec l'esprit et la volonté de Dieu; il faut un détachement absolu et qui s'emploie tout entier à Dieu, sans retour d'affection ou pour soi-même, ou pour une créature quelconque.

Or, je me demandais si c'était là l'union, car cette disposition est habituelle à mon âme, et il s'ensuivrait que cette oraison d'union lui est ordinaire, tandis qu'il est certain qu'elle passe vite et ne dure pas. L'idée me vint alors qu'une âme en état de grâce gagne assurément et mérite beaucoup, mais qu'elle ne peut pourtant pas se dire par là unie à Dieu, comme elle le serait par la contemplation. Et j'entendis, ce me semble, mais sans bruit aucun de paroles, que, avec la poussière infime de nos misères, de nos fautes, embarrassés et absorbés, il nous serait impossible d'atteindre la pureté nécessaire à l'esprit pour s'unir à Dieu, en dehors et au-dessus de notre pauvre nature.

Aussi suis-je portée à croire que si l'oraison d'union

consiste dans l'unité de notre esprit et de notre volonté avec l'esprit et la volonté de Dieu, il ne se peut pas, quoiqu'on m'ait dit le contraire, qu'on y arrive sans l'état de grâce. Il me paraît donc fort difficile, sans une assistance particulière de Dieu, de préciser quand est-ce qu'il y a union; car au temps même de cette faveur, nous n'en avons pas l'intelligence.

Que votre Révérence veuille bien m'écrire et son avis et l'erreur où je puis être, et qu'elle me renvoie cette relation.

Ayant lu dans un livre qu'il y a de l'imperfection à posséder des images travaillées avec art, je me déterminai à n'en plus garder une de ce genre qui était dans ma cellule; et cette lecture me confirma dans la pensée où j'étais auparavant, que la pauvreté oblige à n'avoir que des images de papier. Mais Notre-Seigneur me dit dans un moment où je ne songeais point à cela : « Ma fille, cette mortification n'est pas bonne. De la pauvreté ou de la charité, laquelle est la meilleure? Puisque c'est l'amour qui l'emporte, tu ne dois ni te priver ni priver les religieuses de ce qui peut l'exciter dans vos âmes. Le livre que tu as lu ne condamne que les ornements recherchés dont on enrichit les images, et non les images elles-mêmes. Une ruse du démon a été d'enlever aux Luthériens tous les moyens qui peuvent porter à la piété; c'est ainsi qu'il les jette dans la voie de la perdition. Ma fille, maintenant plus que jamais, mes fidèles doivent s'efforcer de faire le contraire de ce qu'ils font. »

Le lendemain de la fête de saint Matthieu, me trouvant dans les dispositions où je suis d'ordinaire, depuis que j'ai eu la vision de la très sainte Trinité et que j'ai compris quelle est sa présence dans une âme en état de grâce, cette Trinité adorable se découvrit à moi très clairement et je la vis sous des formes et des comparai-

sons diverses dans une vision imaginaire. Et quoique d'autres fois elle se fût révélée à mon âme dans les visions intellectuelles, ces visions néanmoins, après quelques jours, ne me laissaient pas une impression aussi vive que celle-ci l'a fait, j'entends pour pouvoir me représenter le mystère. Ce qui m'a été montré est, je le vois, conforme à ce que j'avais entendu dire à des savants, et quoique je ne comprisse pas alors ce mystère, comme je le comprends aujourd'hui, je le croyais cependant aussi fermement, car je n'ai jamais eu de tentation contre la foi.

Les ignorants se figurent les trois Personnes de la très sainte Trinité en une seule à peu près à la manière des peintures qui nous présentent un corps à trois visages : spectacle étrange, phénomène impossible, l'esprit même n'ose s'y arrêter, de peur d'en avoir du trouble et des tentations de doute sur la vérité elle-même; d'où la perte de bien des mérites.

Mais il n'y a rien de tel dans la vision dont je parle. Ce qui se représenta à mon âme, ce sont trois Personnes distinctes qu'on peut voir, et à qui on peut parler séparément. J'ai fait ensuite réflexion que le Fils seul a pris la chair humaine, ce qui montre la vérité des trois Personnes dans la Trinité.

Ces trois Personnes se connaissent et s'aiment dans une nature commune. Mais si ces trois adorables Personnes sont distinctes, comment disons-nous et croyons-nous qu'elles ne sont qu'une même essence ? C'est là néanmoins une souveraine vérité, et je serais prête, pour la soutenir, à endurer mille morts.

Il n'y a dans ces trois Personnes qu'une même volonté, qu'une même puissance, qu'une même autorité, de sorte que l'une ne peut rien sans l'autre, et que toutes les créatures, tirées du néant, n'ont qu'un seul

créateur. Le Fils pourrait-il créer une fourmi sans le Père? Non, car ils ne possèdent tous deux qu'un seul et même pouvoir, et j'en dis autant du Saint-Esprit. Ainsi ces trois adorables Personnes ne sont qu'un seul Dieu tout-puissant, et n'ont toutes trois qu'une même majesté. Quelqu'un pourrait-il aimer le Père sans aimer le Fils et le Saint-Esprit? Non, parce que quiconque a le bonheur de plaire à l'une des trois Personnes divines plaît nécessairement aux deux autres, et quiconque a la témérité d'en offenser une, les offense toutes trois. Le Père pourrait-il être sans le Fils et sans le Saint-Esprit? Non, parce qu'ils ne sont qu'une même essence, et qu'ainsi là où est une Personne, là se trouvent nécessairement les deux autres, sans qu'il leur soit possible de se séparer. Mais comment voyons-nous que ces trois Personnes sont distinctes et comment le Fils seul a-t-il pris notre nature, et non le Père ni le Saint-Esprit? Cette vision ne me le fit point connaître; les théologiens le savent; pour moi, ce que je sais, c'est que cette œuvre si admirable de l'Incarnation du Verbe est l'œuvre des trois Personnes divines. Du reste, je ne m'occupe guère à penser comment ce mystère s'est accompli, parce que mon esprit est bientôt saisi par cette vérité, que Dieu est tout-puissant, que dès qu'il l'a voulu, il l'a pu, et qu'il pourra toujours tout ce qu'il voudra. Cette conviction suffit à augmenter ma foi, et avec ma foi ma dévotion. Que Dieu soit béni éternellement. Amen.

# GLOSE OU CANTIQUE
# DE SAINTE THÉRÈSE

Voici, d'après Ribera et Yepès, historiens de la sainte, à quelle occasion cet admirable cantique fut composé :

En 1571, le jour de Pâques, Thérèse se trouvant en récréation avec toutes ses filles, au monastère de Salamanque, une d'entre elles chanta de pieux couplets sur le martyre de l'âme embrasée de l'amour de Dieu et encore enchaînée dans cet exil ; les premiers vers étaient ceux-ci :

Vean te mis ojos
Dulce Jesus bueno!
Vean te mis ojos
Y muerame yo luego!

Doux, bon Jésus, que je te voie!
Que je te voie, et meure en même temps de joie!

Comme notre sainte se mourait habituellement du désir de voir Dieu, elle fut si profondément blessée par ces paroles et entra dans une telle extase de douleur, qu'on crut qu'elle allait succomber. Ses filles, l'ayant prise dans leurs bras, la transportèrent comme morte à sa cellule. Là, sur sa pauvre couche, Thérèse resta livrée à une ineffable agonie d'amour et de douleur. La beauté de Dieu la ravissait, et son âme, arrêtée par les chaînes du corps, ne pouvait achever de prendre l'essor vers cette divine beauté. Ce martyre se prolongea deux jours. Elle avait bien des fois éprouvé ce tourment de l'amour, mais jamais dans un tel degré. C'est ce qu'elle déclara elle-même en écrivant à son confesseur. Elle ajoutait : « Cette fois-ci, l'intensité de la douleur est allée jusqu'à transpercer mon âme ; je comprends mieux maintenant le martyre que dut éprouver la très sainte Vierge lorsque son âme fut transpercée. »

C'est quand elle commence à respirer de ce divin tourment, que Thérèse le dépeint dans son cantique.

## GLOSA O CANTICO
# DE SANTA TERESA

### TEXTO

Vivo sin vivir en mi,
Y tan alta vida espero,
Que muero porque no muero!

### GLOSA

Aquesta divina union
Del amor con que yo vivo
Hace a Dios ser mi cautivo,
Y libre mi corazon.
Mas causa en mi tal pasion
Ver a Dios mi prisionero,
Que muero porque no muero!

Ay! que larga es esta vida!
Que duros estos destierros;
Esta carcel, y estos hierros
En que el alma esta metida!
Solo esperar la salida
Me causa un dolor tan fiero,
Que muero porque no muero!

## GLOSE OU CANTIQUE
# DE SAINTE THÉRÈSE

### TEXTE

Je vis, mais hors de moi ravie,
J'attends en Dieu si haute vie,
Que je meurs de ne point mourir!

### GLOSE

Dans cette union souveraine
Je ne vis qu'en mon doux Sauveur!
Je l'aime, et mon amour l'enchaîne;
Mon Captif rend libre mon cœur.
Quoi! Lui prisonnier de mon âme!
C'est trop! je ne le puis souffrir;
De trop d'amour mon cœur s'enflamme,
Je me meurs de ne point mourir!

O ciel! que longue est cette vie!
Exil, que tes maux sont amers!
Quelle prison! je meurs d'envie
De voir enfin briser mes fers.
Mais, ô déchirante pensée!
Cet exil est loin de finir!
De quel glaive je suis percée!
Je me meurs de ne point mourir!

Ay! que vida tan amarga
Do no se goza el Senor!
Y si es dulce el amor,
No lo es la esperanza larga.
Quiteme Dios esta carga,
Mas pesada que de azero;
Que muero porque no muero!

Solo con la confianza
Vivo de que he de morir,
Porque muriendo el vivir
Me asegura mi esperanza.
Muerte, do el vivir se alcanza,
No te tardes, que te espero,
Que muero porque no muero!

Mira que el amor es fuerte,
Vida, no me seas molesta;
Mira que solo te resta
Para ganarte, perderte.
Venga ya la dulce muerte,
Venga el morir muy ligero,
Que muero porque no muero!

Aquella vida de arriba
Es la vida verdadera;
Hasta que esta vida muera,
No se goza estando viva.

D'amertume ma vie est pleine,
Ne te possédant pas, Seigneur!
Et si l'amour charme ma peine,
Que l'attente est dure à mon cœur!
Ote-moi ce poids de tristesse,
Mon Dieu, je me sens défaillir!
Ah! n'accable pas ma faiblesse!
Je me meurs de ne point mourir!

Exil cruel, oui, je t'endure
Dans l'espoir de mourir un jour!
La mort, la mort seule m'assure
La Vie, objet de mon amour.
O mort qui me donnes la vie,
Je t'attends, comble mon désir!
Oh! viens, viens m'ouvrir la patrie!
Je me meurs de ne point mourir!

De l'amour vois sur moi l'empire,
O vie, et calme mes tourments;
Vois, pour vivre il faut que j'expire,
Brise donc la chaîne du temps!
Tu peux venir, ô mort que j'aime!
De tous mes fers viens m'affranchir!
Viens avec ton charme suprême!
Je me meurs de ne point mourir!

Ah! la vraie et l'unique vie
Est celle dont on vit au ciel,
Quand par la mort l'âme affranchie
Vit au sein du Verbe éternel!

Muerte, no me seas esquiva,
Vivo muriendo primero,
Que muero porque no muero!

Vida que puedo yo darle
A mi Dios que vive en mi,
Sino es perderte a ti,
Para mejor a el gozarle?
Quiero muriendo alcanzarle,
Pues a el solo es el que quiero,
Que muero porque no muero!

Estando ausente de ti,
Que vida puedo tener,
Sino muerte padecer
La mayor que nunca vi?
Lastima tengo de mi
Por ser mi mal tan entero,
Que muero porque no muero!

El pez que del agua sale
Aun de alivio no carece;
A quien la muerte padece
Al fin la muerte le vale.
Que muerte abra que se iguale
A mi vivir lastimero?
Que muero porque no muero!

Quando me empiezo a aliviar

O mort, seconde mon attente,
A mon exil viens me ravir;
J'ai soif de vivre, et vis mourante!
Je me meurs de ne point mourir!

Au Dieu qui me donne sa vie
Que puis-je donner en retour?
Vie, il faut t'offrir en hostie,
Pour jouir de ce Dieu d'amour.
Puisque la mort seule me donne
L'unique objet de mon désir,
Vie, il faut que je t'abandonne!
Je me meurs de ne point mourir!

Absente de toi, Dieu de vie,
Qu'est-ce que ma vie ici-bas?
C'est un supplice, une agonie,
C'est le plus affreux des trépas!
Non, rien n'égale ce martyre;
Et rien ne saurait l'adoucir!
Vers le ciel en vain je soupire!
Je me meurs de ne point mourir!

Le poisson que du fleuve on tire
Voit du moins finir son tourment;
Pour qui sans trop attendre expire,
Ah! que le trépas est charmant!
Mais quelle mort est comparable
A la vie où je dois languir?
Cruel exil, vie effroyable!
Je me meurs de ne point mourir!

Oui, ton avant-goût me soulage,

Viendote en el Sacramento,
Me hace mas sentimiento
El no poderte gozar.
Todo es para mas penar,
Por no verte como quiero;
Que muero porque no muero!

Quando me gozo, Señor,
Con esperanza de verte,
Viendo que puedo perderte,
Se me dobla mi dolor,
Viviendo en tanto pavor
Y esperando como espero,
Que muero porque no muero!

Sacame de aquesta muerte,
Mi Dios, y dame la vida,
No me tengas impedida
En este lazo tan fuerte.
Mira que muero por verte,
Y vivir sin ti no puedo,
Que muero porque no muero!

Lloraré mi muerte ya
Y lamentaré mi vida,
En tanto que detenida,
Por mis pecados esta.
O mi Dios, quando sera,
Quando yo diga de vero,
Que muero porque no muero!

Quand je t'adore sur l'autel;
Mais, grand Dieu! pourquoi ce nuage?
Pourquoi ne pas te voir au ciel?
Loin de toi, de la cité sainte,
Tout m'accable et me fait gémir!
Je ne puis qu'exhaler ma plainte!
Je me meurs de ne point mourir!

Te voir un jour dans la patrie,
Pour moi quel espoir, ô Seigneur!
Mais je puis te perdre, ô ma Vie,
Quel double glaive pour mon cœur!
Cet effroi, cette vive attente,
Tour à tour me font tressaillir!
Dieu! prends pitié de ton amante,
Je me meurs de ne point mourir!

Ah! termine cette agonie!
Arrache-moi de ce séjour!
Vers toi je m'élance, ô ma Vie!
Brise ma chaîne, ô Dieu d'amour!
Je veux te voir, Beauté suprême!
Je le veux! j'en meurs de désir!
Je ne vis plus, ô Dieu que j'aime!
Je me meurs de ne point mourir!

Je vais pleurer ma mort cruelle,
Et gémir sur mon triste sort!
Loin des cieux, ô Vie immortelle,
Mes péchés m'enchaînent encor!
O mon Dieu! quand viendra donc l'heure?
Et quand sera vrai ce soupir :
Ah! que pour toi d'amour je meure!
Je me meurs de ne point mourir!

# TABLEAU CHRONOLOGIQUE

DE

LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE

---

1515. Naissance le 28 mars; baptême le même jour.
1528. Mort de sa mère.
1530. Elle est pensionnaire au couvent des Augustines d'Avila.
1532. Première maladie et retour chez son père.
1533. Le 2 novembre, entrée en religion au couvent de l'Incarnation d'Avila de Notre-Dame du Mont-Carmel.
1534. Le 3 novembre, elle fait profession. Peu de temps après elle retombe malade et se rend à Becedas pour y être soignée.
1535. Dieu lui accorde de temps à autre l'oraison de quiétude et même d'union, pendant la durée d'un *Ave Maria*, chaque fois.
En avril, retour à la maison paternelle.
1536. A Pâques elle revient, toujours malade, au monastère de l'Incarnation. Saint Joseph la guérit miraculeusement.
1538. Elle abandonne l'oraison.
1539. Elle la reprend. — Mort de son père.
1555. Elle commence une vie plus parfaite et retrouve l'union mystique.
1557. Deux entretiens avec saint François de Borgia. — Quelque temps auparavant elle avait fait une partie des *Exercices spirituels* sous la conduite du P. Jean de Padranos.
1558. Elle est dirigée par le P. Balthasar Alvarez, âgé seulement

de vingt-cinq ans. — Elle a sa première *extase* et entend des paroles intérieures.

1560. Elle est favorisée de *visions* de Notre-Seigneur, qui sont d'abord *intellectuelles* et ensuite *imaginaires*. Saint Pierre d'Alcantara la rassure sur ces faveurs. — Vers la même époque un ange transperce son cœur d'un glaive. — Vision de l'enfer.

1561. Elle s'occupe de la fondation d'un monastère de religieuses déchaussées.

1562. Fondation de Saint-Joseph d'Avila. — La sainte écrit une relation de sa vie.

1563-1566. Première rédaction du *Chemin de la perfection*. Le manuscrit, conservé à l'Escurial, a été édité par V. de la Fuente.

1566. Le P. Balthasar Alvarez, qui a confessé la sainte pendant six ans, quitte Avila. L'année suivante, il est élevé à l'union mystique.

1567. Fondation de Médina del Campo. — Première entrevue de la sainte avec Jean de la Croix.

1568. Fondation de Malagon et de Valladolid. — Couvent des Carmes réformés à Durvelo.

1569. Fondation de Tolède, de Pastrana. — Seconde rédaction du *Chemin de la perfection;* l'original se trouve au Carmel de Valladolid.

Vers cette époque fut composé probablement le *Livre sur le Cantique des cantiques* ou *Pensées sur l'Amour de Dieu* (V. de la Fuente en recule la rédaction jusqu'à 1578).

1570. Les Carmes de Durvelo se transportent à Mancera. — Fondation de Salamanque.

1571. Fondation d'Albe. — La sainte est nommée pour trois ans prieure du monastère de l'Incarnation d'Avila.

1572. Elle est élevée au mariage spirituel.

1573. Le *Livre des Fondations* est commencé.

1574. Fondation de Ségovie.

1575. Fondations de Véas, de Séville. — Lettres ou Relations au P. Rodrigue Alvarez. — L'Inquisition fait déférer à son tribunal le Livre de la *Vie*.

1576. Fondation de Caravaca.

1577. Composition du *Château intérieur*.

1578. Lutte des Déchaussés et des Mitigés.

1579. Bref du Nonce affranchissant la Réforme thérésienne de la juridiction des Carmes mitigés.
1580. Fondation de Villeneuve de la Xara, de Palencia, de Soria.
1581. La sainte est élue prieure de Saint-Joseph d'Avila.
1582. Après la fondation de Grenade et de Burgos, elle arrive malade, le 20 septembre, à Albe; le 4 octobre elle y meurt.
1588. Édition princeps des œuvres de la Sainte par le P. Louis de Léon.
1614. Le 24 avril, Thérèse est mise au nombre des Bienheureux.
1622. Le 12 mars elle est canonisée avec saint Isidore, saint Ignace de Loyola, saint François Xavier et saint Philippe de Néri.

# TABLE

## ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

---

### A

**Ame**. Elle est comparée à un château fait d'un seul diamant, 259. Sa beauté, 260. Il est utile de faire connaître les faveurs que Dieu lui accorde, 262. Entrée de l'âme dans le château, 263. Laideur d'une âme en état de péché mortel, 266-269.

**Amitiés particulières**. Comment elles se manifestent, 28; comment on les guérit, 29.

**Amour de Dieu**. C'est un feu que l'eau de la terre ne saurait éteindre, 108. Marques du véritable amour, 309.

### C

**Charité mutuelle**. On y manque par excès et par défaut, 25. Il faut tendre à l'amour purement spirituel : ce qu'il est, 39 à 44 : ce qu'il produit, 45-47. Compassion pour les autres, 48. Gaieté, 49. Pas de coteries, 51. Pas de zèle indiscret pour relever les moindres fautes de ses sœurs, 276. Le parfait amour du prochain est la marque la plus assurée de notre amour pour Dieu, 354.

**Communion**. Les instants qui suivent la communion sont très précieux, 199. Effets produits quelquefois par l'Eucharistie sur le corps, 196.

**Confesseur**. S'il est léger, frivole, il peut faire du mal, 31 et

suiv. — L'attachement à un confesseur vertueux et spirituel ne doit pas être un motif de trouble, 32. Qu'on soit libre de traiter avec d'autres qu'avec le confesseur ordinaire, 34, 35. Qu'on préfère les hommes instruits, 35.

**Contemplation**. Elle suppose en général une vertu très haute, 19, 20. Quelquefois elle est accordée à des âmes perdues que Dieu veut ramener à lui, 20, 21. Sans la contemplation on peut se sauver, 95. Ne pas se plaindre, si on n'y est pas appelé, 95-99. Les contemplatifs, comme les porte-drapeaux dans les batailles, doivent s'attendre à souffrir, 99-104.

**Crainte de Dieu**. Signes pour la reconnaître, 235. Comment l'acquérir, 237. Éviter la contrainte, montrer de l'affabilité, 239. Point de sécurité parfaite en cette vie, 289-292.

D

**Détachement** vis-à-vis des parents, 55, 59; de nous-mêmes, 59, 69; de notre corps, 61.

E

**Épreuves** subies dans les sixièmes demeures : *extérieures*, railleries des personnes du dehors, des amis quelquefois, 365, 366; maladies très graves, 367. — *Intérieures*, direction d'un confesseur trop prudent et peu expérimenté, 368; persuasion qu'on ne sait pas se faire connaître de son confesseur et qu'on le trompe, 369; le remède à ces peines c'est de s'occuper à des œuvres extérieures de charité, 372.

F

**France**. C'est pour la sauver des Luthériens qu'on prie au couvent de saint Joseph, 7, 8, 9.

H

**Humanité** (l') de Notre-Seigneur doit être objet de contemplation, 417, 425.

**Humiliations**. Les accepter comme une chose due et qui en outre convient aux épouses de Jésus-Christ, 75, 76, 83.

Ne pas se disculper, 82; avantages de ce silence, 85. Les faux points d'honneur, 207. Une âme élevée à la contemplation pratique le pardon des injures, 211.

**Humilité**. Elle attire Dieu en nous, 88; elle s'attache à la connaissance de soi, sans exclure la connaissance de Dieu, 271. C'est manquer d'humilité que de ne pas savoir supporter les sécheresses de l'oraison, 294, 295. Ce qui arrête dans le chemin spirituel, c'est le manque d'humilité, 300.

I

**Imagination**. Ne pas la confondre avec l'entendement, 309. Ses écarts ne dépendent pas toujours de nous, 310. Les endurer avec patience, 312.

M

**Mariage spirituel**. Sa nature 466; ses effets, 472, 475; ni troubles intérieurs, ni sécheresses, 476. Presque plus de ravissements impétueux, d'extases et de vol d'esprit, 477; mais une paix profonde, 478. Par ces faveurs Dieu dispose l'âme aux grands travaux apostoliques, 481, 484.

O

**Oraison**. Difficultés de certaines personnes à faire l'oraison mentale, 95, 96. Il y a des esprits mobiles, incapables de se fixer, 116. Il faut avancer en dépit des obstacles, des murmures, des critiques des gens du monde, 120, 122. Le chemin de l'oraison n'est pas un chemin dangereux, 123. Ne séparons pas l'oraison mentale de l'oraison vocale, 126; elle nous fera souvenir de Celui à qui nous parlons, 128. Trois motifs de persévérance dans l'oraison, 132. Comment prier vocalement, 136. La prière vocale conduit quelquefois à une sublime contemplation, 169.

**Oraison de recueillement**. Par elle l'âme recueille toutes ses puissances et rentre au dedans d'elle-même avec son Dieu, 156, 164, 321; elle est en notre pouvoir, 163; ses avantages, 168; inférieure à l'oraison de quiétude, elle en est cependant le principe et comme le vestibule, 326; la difficulté de se recueil-

lir ne nous empêche pas de vivre dans la compagnie du Sauveur et de tenir fixés sur lui les yeux de l'âme, 145 et suiv.

## P

**Paroles divines.** Les paroles que l'âme entend peuvent venir de Dieu, du démon et de l'imagination, 381; celles qui viennent de Dieu ont trois caractères : certitude, paix, joie intérieure, 382-385; celles qui viennent de l'imagination n'ont aucun des caractères précédents, 385; celles qui viennent du démon ne laissent dans l'âme ni paix, ni lumière, 388.

**Pauvreté.** Pas de préoccupations concernant le temporel, ni de soins trop empressés à attirer des charités, 11, 12, 13 : que les maisons soient petites et pauvres, 15; et ne fassent pas de bruit en s'écroulant, 16.

**Prééminences.** Une âme vraiment humble ne les désire pas, 70, 71.

**Prières** (les) des Carmélites ont pour but d'aider les défenseurs de l'Église, prédicateurs et théologiens, à bien remplir leur tâche et à échapper aux dangers du monde, 18, 19, 20.

Elles doivent être désintéressées, 21. Elles solliciteront la cessation des outrages dont Notre-Seigneur est victime, 204.

**Profession.** Qu'on n'y admette que des novices détachées du monde et d'elles-mêmes, 76, 77; ayant un jugement droit, 79.

## Q

**Quiétude** (Oraison de). Sa nature, 171. Comment se conduire dans cette oraison, 174. Différence entre les goûts spirituels et les contentements, 319. Ses effets, 307, 315. Tous nos efforts pour obtenir cette oraison sont inutiles. Dieu la donne à qui il lui plaît, 327, 328. Illusions à éviter, 329; santé ruinée, hallucinations, 331.

## R

**Ravissement.** Il y en a diverses sortes, 391. Dans le ravissement l'âme a des visions imaginaires et des visions intellectuelles, 392. Nature du ravissement, 395, 397; ses effets, 397, 398, 407-414.

Le *vol de l'esprit* diffère du ravissement par la manière dont il agit sur l'intérieur, 400. Il paraît séparer l'esprit du corps, 403. L'âme est entièrement hors d'elle-même et Dieu lui découvre des choses admirables, 404.

S

**Santé.** Pas de soins exagérés, 61, 62.

Ne point se plaindre pour des riens, 64, 65 : Combien, trop préoccupés de leur santé, se traînent au lieu d'avancer dans le chemin spirituel, 299.

T

**Tentations subtiles.** On croit tenir de Dieu des goûts et des délices qui ont le démon pour auteur, 218.

On s'imagine avoir des vertus qu'en réalité on n'a pas, 219.

On se persuade posséder telle vertu parce qu'on a résolu de la pratiquer, 221.

Par une délicatesse excessive, on s'abstient de la communion, de l'oraison, 224.

D'autres fois c'est une présomptueuse confiance qui jette dans des occasions, 226.

**Trinité.** Les trois personnes se montrent à l'âme et lui découvrent le secret de leur présence en elle, 461.

U

**Union divine.** C'est une eau qui rafraîchit, 107; qui purifie, 109; qui désaltère, 110. Tous sont invités à boire de cette eau, 115.

L'*Union* correspond aux cinquièmes demeures, 333; ce n'est pas une sorte d'assouplissement comme l'oraison de quiétude; c'est plutôt un sommeil, une mort aux choses de la terre, 334.

S'il y a véritablement union avec Dieu, le démon ne peut pas s'y mêler, 335. Le temps de l'union est court, 337; ne va jamais jusqu'à une demi-heure, 344. Certitude laissée dans l'âme, 338. Arrivée à l'union, l'âme est comparée au papillon né du ver à soie, 341-346. L'union ne s'élève point jusqu'aux fiançailles spirituelles, 359.

## V

**Visions imaginaires.** Notre-Seigneur se fait voir aux yeux de l'âme et peut-être du corps, 435. Cette apparition, d'ordinaire courte, jette l'âme en extase, 436. Ses avantages, 440. Ne pas souhaiter ces sortes de visions, 441.

**Visions intellectuelles.** On sent tout à coup près de soi Notre-Seigneur sans le voir ni des yeux du corps, ni des yeux de l'âme, 426.

Effets de cette faveur, 428-433. L'âme connaît comment toutes choses sont en Dieu, comment par le péché nous offensons Dieu en lui-même, 445; comment il est la suprême vérité, 446.

**Volonté de Dieu.** Quelle est-elle vis-à-vis de nous, 183, 184, 189. La plus sublime perfection consiste à conformer sa volonté à la volonté de Dieu, 285.

# TABLE DES MATIÈRES

Page.

AVERTISSEMENT..... V

## LE CHEMIN DE LA PERFECTION

PRÉFACE DU TRADUCTEUR..... VII
AVANT-PROPOS DE LASAINTE..... 5

CHAPITRE PREMIER

Du motif pour lequel j'ai soumis ce monastère à une si étroite observance..... 7

CHAPITRE II

Il ne faut pas se mettre en peine des nécessités corporelles. Excellence de la pauvreté..... 11

CHAPITRE III

Suite du sujet commencé dans le premier chapitre. — L'occupation continuelle des sœurs doit être de prier Dieu pour ceux qui travaillent au bien de l'Église..... 17

CHAPITRE IV

Observation de la règle. — Trois points importants dans la vie spirituelle..... 25

CHAPITRE V

Amour du prochain et danger des amitiés particulières.... 27

CHAPITRE VI

Pages.

Combien il importe que les confesseurs soient instruits.... 34

CHAPITRE VII

Reprise et suite de l'amour parfait..... 39

CHAPITRE VIII

Suite du même sujet. — Quelques avis pour obtenir l'amour spirituel..... 45

CHAPITRE IX

Du détachement intérieur et extérieur des créatures..... 53

CHAPITRE X

Combien il importe aux religieux de rompre avec leurs parents et quelles amitiés véritables leur ménage la religion..... 56

CHAPITRE XI

Du détachement de nous-mêmes et de l'humilité..... 59

CHAPITRE XII

De la mortification dans les maladies..... 61

CHAPITRE XIII

Il faut faire peu de cas de la vie et de l'honneur, quand on aime Dieu véritablement..... 68

CHAPITRE XIV

Il faut avoir horreur en religion des maximes et raisons du monde sur l'honneur..... 74

CHAPITRE XV

ombien il importe de ne point admettre à la profession les personnes qui n'ont pas les qualités nécessaires..... 79

CHAPITRE XVI

Pages.

Il ne faut point s'excuser, même quand on est condamné sans être coupable..... 82

CHAPITRE XVII

Le jeu d'échecs..... 87

CHAPITRE XVIII

La contemplation demande une plus haute perfection de vie que la simple oraison. — Pourquoi cependant Dieu élève quelquefois des âmes dissipées à la contemplation parfaite..... 89

CHAPITRE XIX

Toutes les âmes ne sont pas faites pour la contemplation. — Quelques-unes n'y arrivent que tard. — L'âme véritablement humble doit être contente de la voie par laquelle Notre-Seigneur la conduit..... 94

CHAPITRE XX

Suite du même sujet. — Les souffrances des contemplatifs dépassent de beaucoup celles des personnes qui sont dans la vie active. — Celles-ci trouvent là une grande consolation..... 99

CHAPITRE XXI

De l'oraison. — Quelques avis aux âmes incapables de longs raisonnements..... 105

CHAPITRE XXII

Des consolations diverses qu'apporte l'oraison et des entretiens qu'il faut en avoir..... 115

CHAPITRE XXIII

Combien il importe de commencer à faire oraison avec une volonté résolue..... 120

CHAPITRE XXIV

Nature de l'oraison mentale.....

CHAPITRE XXV

Pages.
De la constance dans l'oraison..... 132

CHAPITRE XXVI

Des prières vocales et de l'attention qu'il y faut joindre.... 136

CHAPITRE XXVII

La prière vocale bien faite mène quelquefois à une oraison supérieure..... 140

CHAPITRE XXVIII

Manière et moyens de se recueillir..... 143

CHAPITRE XXIX

Du grand amour que Notre-Seigneur nous a témoigné dans les premières paroles du *Pater noster*. — Les religieuses qui veulent avoir Dieu pour père ne feront aucun cas des avantages de la naissance..... 150

CHAPITRE XXX

Nature de l'oraison de recueillement. — Quelques moyens pour en contracter l'habitude..... 154

CHAPITRE XXXI

Autres moyens d'obtenir l'oraison de recueillement..... 162

CHAPITRE XXXII

De ces paroles du *Pater : Sanctificetur nomen tuum, adveniat regnum tuum.* — Leur application à l'oraison de quiétude qui commence d'être expliquée..... 166

CHAPITRE XXXIII

Nature de l'oraison de quiétude..... 171

CHAPITRE XXXIV

Sur ces paroles du *Pater : Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*..... 181

CHAPITRE XXXV

Pages.

Sur ces paroles du *Pater : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*..... 189

CHAPITRE XXXVI

Suite du même sujet..... 194

CHAPITRE XXXVII

Fin du même sujet..... 202

CHAPITRE XXXVIII

Sur ces paroles du *Pater : Dimitte nobis debita nostra*..... 206

CHAPITRE XXXIX

Excellence particulière du *Pater*..... 214

CHAPITRE XL

Sur ces paroles du *Pater : Ne nous laissez point succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal*..... 217

CHAPITRE XLI

Digression sur quelques tentations plus subtiles..... 224

CHAPITRE XLII

L'amour et la crainte de Dieu nous arment contre les tentations..... 229

CHAPITRE XLIII

De la crainte de Dieu et de la fuite du péché véniel..... 235

CHAPITRE XLIV

Sur ces dernières paroles du *Pater noster : Sed libera nos a malo. Amen*..... 242

Appréciation du *Chemin de la perfection*, attribuée au P. Bañès..... 247

# LE CHATEAU INTÉRIEUR

OU

# LES DEMEURES DE L'AME

Pages.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR..... 251

AVANT-PROPOS..... 255

## PREMIÈRES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

Beauté et dignité de notre âme. — Elle est comparée à un château fait d'un seul diamant. — La prière est la porte de ce château..... 259

CHAPITRE II

Laideur d'une âme en état de péché mortel. — Comment se représenter les demeures de ce château. — De la connaissance de soi-même pour acquérir l'humilité. — Ruses du démon..... 266

## SECONDES DEMEURES

CHAPITRE UNIQUE

De la persévérance dans les combats à soutenir. — La perfection ne consiste pas à goûter les douceurs spirituelles, mais à faire la volonté de Dieu..... 279

## TROISIÈMES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

Il n'y a point en cette vie de sécurité parfaite. — De la patience et de l'humilité dans les sécheresses..... 289

CHAPITRE II

De la force dans les épreuves. — Il y a des ménagements de santé blâmables. — De l'obéissance au Directeur..... 296

## QUATRIÈMES DEMEURES

### CHAPITRE PREMIER

Pages.

Nature des grâces qu'on reçoit dans ces demeures et les suivantes. — Différence entre les *contentements* éprouvés dans la méditation et les *goûts* surnaturels. — Il ne faut pas confondre l'entendement avec l'imagination. — Comment on doit se conduire au milieu des égarements de l'imagination..... 305

### CHAPITRE II

Différence entre les *contentements* de la méditation et les *goûts* surnaturels, ou l'oraison de quiétude, *suite.* — Comment on doit travailler à acquérir ces goûts de Dieu sans les rechercher..... 314

### CHAPITRE III

Du recueillement surnaturel. — Cette oraison précède presque toujours celle des goûts divins, et lui est inférieure. — Comment on doit se conduire dans ce recueillement. — Des effets des goûts divins, ou de l'oraison de quiétude. — Avis pour éviter les illusions..... 321

## CINQUIÈMES DEMEURES

### CHAPITRE PREMIER

De l'*union* et des signes pour la reconnaître..... 332

### CHAPITRE II

Suite du même sujet. — L'âme comparée au ver à soie transformé en papillon. — Admirables effets de l'union..... 341

### CHAPITRE III

D'une autre sorte d'union : la conformité de notre volonté à la volonté de Dieu..... 350

### CHAPITRE IV

L'oraison d'union ne s'élève point jusqu'aux fiançailles spirituelles de l'âme avec Dieu..... 358

## SIXIÈMES DEMEURES

### CHAPITRE PREMIER

Pages.
Des peines de ces sixièmes demeures, et comment Dieu les fait cesser..... 364

### CHAPITRE II

Comment l'époux fait sentir à l'âme sa présence..... 374

### CHAPITRE III

Des paroles que Dieu adresse à l'âme; effet de ces paroles. — Marques auxquelles on les distingue de celles qui viennent de l'imagination ou du démon..... 380

### CHAPITRE IV

Des paroles que Dieu adresse à l'âme dans cette demeure. — Première sorte de ravissement; nature et admirables effets de cette faveur..... 390

### CHAPITRE V

D'une autre espèce de ravissement : le vol de l'esprit..... 400

### CHAPITRE VI

Effets des ravissements que Dieu accorde à l'âme dans sa sixième demeure. — De la jubilation spirituelle..... 407

### CHAPITRE VII

Des peines que souffrent les âmes à qui Dieu accorde la grâce de ces ravissements. — Nulle oraison, si élevée soit-elle, ne doit détourner de la très sainte humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ..... 415

### CHAPITRE VIII

Des visions intellectuelles..... 426

### CHAPITRE IX

Des visions imaginaires..... 434

CHAPITRE X

Pages.
Vision intellectuelle où l'âme voit la grandeur du péché, qui non seulement est commis en présence de Dieu, mais en Dieu même..... 444

CHAPITRE XI

D'une peine qui purifie avant l'entrée dans la septième demeure..... 449

## SEPTIÈMES DEMEURES

CHAPITRE PREMIER

Ces septièmes demeures sont comme un second ciel où Dieu lui-même habite. — Il y fait entrer l'âme avant de contracter avec elle le mariage spirituel..... 457

CHAPITRE II

Célébration du mariage spirituel de l'âme avec Dieu..... 464

CHAPITRE III

Effets de la nouvelle vie en Jésus-Christ..... 472

CHAPITRE IV

Le mariage spirituel est ordinairement le privilège des âmes apostoliques..... 480

---

# FRAGMENT DU LIVRE

SUR LE

# CANTIQUE DES CANTIQUES

PRÉFACE..... 495
AVANT-PROPOS..... 497

CHAPITRE PREMIER

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Osculetur me osculo oris sui : quia meliora sunt ubera tua vino!

Pages.
*Qu'il me donne un baiser de sa bouche; car vos mamelles sont meilleures que le vin.* (Cap. I. v. 1.)

Profond respect avec lequel nous devons lire ou entendre les paroles du Cantique des cantiques. — Le but que la sainte se propose dans cet écrit est uniquement de consoler ses filles et de les diriger dans les voies de l'oraison, en leur faisant part des lumières que Notre-Seigneur lui a communiquées sur quelques-unes des paroles de ce Livre. — Le baiser demandé par l'Épouse des Cantiques est la paix et l'amitié de Dieu..... 499

CHAPITRE II

Avant d'aborder son sujet, c'est-à-dire d'exposer les ineffables trésors de la paix et de l'amitié de Dieu, la sainte fait connaître plusieurs sortes de paix trompeuses des mondains. — Elle signale les obstacles qui empêchent les âmes de s'élever à cette haute et parfaite amitié de Dieu, qui est la vraie sainteté sur la terre, et un véritable avant-goût de la béatitude céleste..... 509

CHAPITRE III

Sur ces paroles : « Osculetur me osculo oris sui » : *Qu'il me donne un baiser de sa bouche.*

Le baiser que l'Épouse demande est la paix de Dieu, l'union parfaite avec Dieu. — Caractères et effets de cette union. 525

CHAPITRE IV

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Meliora sunt ubera tua vino; fragrantia unguentis optimis » : *Vos mamelles sont meilleures que le vin, et elles ont l'odeur des parfums les plus précieux.* (Cap. I, v. 1 et 2.)

Nature de l'oraison à laquelle Dieu élève l'âme à qui il a accordé son amitié parfaite. — Délices toutes divines que l'âme goûte dans cette oraison, et qui sont une vraie participation de la béatitude céleste dès ce monde. — Néant de tous les plaisirs de la terre en comparaison..... 531

CHAPITRE V

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Sub umbra illius quem desideraveram sedi et fructus ejus dulcis

Pages
gutturi meo : » *Je me suis assise à l'ombre de celui que j'avais désiré, et son fruit est doux à mon palais.* (Cap. II, v. 3.)

Paix de l'âme, quand elle est à l'ombre de la Divinité. — Délices divines. — Union inexprimable. — Le Saint-Esprit est alors entre l'âme et Dieu ; embrasement d'amour qu'il produit en elle.....

CHAPITRE VI

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Introduxit me Rex in cellam vinariam : ordinavit in me charitatem » : *Le Roi m'a fait entrer dans le cellier où il met son vin : il a réglé en moi la charité.* (Cap. II, v. 4.)

Au delà du baiser de paix, au delà de la faveur de s'être reposée à l'ombre de Dieu, il y a pour l'âme des faveurs plus grandes encore. — Jésus-Christ dans ses dons va infiniment au delà de nos demandes et de nos désirs. — Dès qu'une âme est toute à lui, il ne cesse plus de l'enrichir de ses grâces. — Comment, en introduisant l'âme dans son cellier mystique, il l'enivre et la ravit hors d'elle-même. — Peinture, caractères, effets des ravissements. — Comme l'âme mérite au sein du ravissement. — Sa mystérieuse union avec Dieu ; son amour et celui de Dieu un seul et même amour. — Quelquefois Jésus-Christ élève à cet état sublime des âmes engagées depuis peu de temps à son service..... 54

CHAPITRE VII

Sur ces paroles du Cantique des cantiques : « Fulcite me floribus, stipate me malis, quia amore langueo » : *Soutenez-moi avec des fleurs, et entourez-moi de fruits, parce que je languis d'amour.* (Cap. II, v. 5.)

Par ces fleurs, les âmes blessées de l'amour de Jésus-Christ demandent de faire de grandes œuvres pour le service de Dieu et du prochain. — Soif de travaux, de croix, de persécutions. — Empire qu'elles exercent sur les cœurs. — Durée du parfum de leurs paroles et de leurs œuvres. — Ressemblance de leur vie à celle de Jésus-Christ en ce monde..... 551

## TROIS RELATIONS DE SAINTE THÉRÈSE

SUR

## DES FAVEURS REÇUES DEPUIS 1568

Pages.

I. 1568-1571 ..... 561
II. 1571 ..... 571
III. 1571-1572 ..... 576

GLOSE OU CANTIQUE DE SAINTE THÉRÈSE ..... 581

TABLEAU CHRONOLOGIQUE DE LA VIE DE SAINTE THÉRÈSE ..... 591

Typographie Firmin-Didot et C^ie^. — Paris. — 1925.

# MÊME LIBRAIRIE

## ŒUVRES DE M. L'ABBÉ FOUARD

**La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.** *Quinzième édition.* 2 vol. in-8, ornés de cartes et plans..... 24 fr.
— LE MÊME OUVRAGE. *Vingt-septième édition (59e à 63e mille).* 2 vol. in-12..... 16 fr.

**Saint Pierre et les premières années du Christianisme.** *Quatrième édition.* 1 vol. in-8, orné de cartes et plans..... 12 fr.
— LE MÊME OUVRAGE. *Quatorzième édition (29e à 31e mille).* 1 vol. in-12..... 8 fr.

**Saint Paul, ses Missions.** *Quatrième édition.* 1 vol. in-8, orné de cartes et plans..... 12 fr.
— LE MÊME OUVRAGE. *Quinzième édition (32e à 34e mille).* 1 vol. in-12..... 10 fr.

**Saint Paul, ses dernières années.** 1 vol. in-8, orné de cartes et plans..... 12 fr.
— LE MÊME OUVRAGE. *Douzième édition (26e à 28e mille).* 1 vol. in-12..... 10 fr.

**Saint Jean et la fin de l'âge apostolique.** 1 vol. in-8, avec un portrait de l'auteur..... 12 fr.
— LE MÊME OUVRAGE. *Huitième édition (16e à 18e mille).* 1 vol. in-12..... 8 fr.

---

**Méditations à l'usage du clergé et des fidèles pour tous les jours de l'année,** par M. HAMON, ancien curé de Saint-Sulpice. *Nouvelle édition,* revue, corrigée, augmentée et enrichie d'une table analytique des matières *(155e mille).* 3 vol. in-12..... 35 fr.

**Méditations pour tous les jours et fêtes de l'année,** selon la méthode de saint Ignace, sur la Vie et les Mystères de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à l'usage des religieuses vouées à l'enseignement, par l'abbé DE BRANDT. *Nouvelle édition (34e mille)* 5 vol. in-12..... 30 fr.

**L'Imitation de Jésus-Christ méditée** ou suite de Considérations pieuses adaptées à chaque chapitre; par l'abbé HERBET *Vingt-et-unième édition.* 2 vol. in-12..... 15 fr.

**La doctrine spirituelle,** du P. Louis LALLEMANT. *Nouvelle édition.* 1 vol. in-18..... 5 fr.

**Manuel des âmes intérieures,** recueil d'opuscules inédits du P. GROU, de la Compagnie de Jésus. *Nouvelle édition (83e mille).* 1 vol. in-12..... 5 fr.

Etablissements DUJARDIN, 5, Rue Jules-Chaplain, Paris

MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN II

**Obras de Santa Teresa de Jesús**

| | |
|---|---|
| Número..... 3311 | Precio de la obra..... Ptas. ..... |
| Estante..... 96 | Precio de adquisición. » ..... |
| Tabla..... 3 | Valoración actual..... » ..... |

3311.

BOUIX

ŒUVRES DE

Sainte Therese

III